

UN SI JOLI BÂTON

CAT—EVASION

UN SI JOLI BÂTON

Romans du même auteur

À travers le temps

Objection accordée

Le pont

La clé sous le dinosaure

Je dédie ce roman à mes parents adorés. Partis si tôt et si vite alors que j'étais si loin d'eux. Je sais qu'ils auraient aimé me lire. Je sais, quant à moi, que j'aurais aimé trouvé un si joli bâton, à temps pour les sauver. Même si personne n'est éternel, un peu plus de temps, un peu plus de vie auraient été merveilleux. Ils m'ont donné tant d'amour, tant de compréhension, tant d'écoute, tant de soutien !

S'il est vrai, et je le crois, que nos âmes choisissent ceux qui seront nos parents, alors, sans conteste, j'ai fait le meilleur choix possible en venant au monde.

Vous m'avez tant choyée, tellement soutenue, tant appris ! J'ai pour bagages tout cet amour inconditionnel, cette force que vous aviez de pouvoir tout dépasser, tout affronter, ce courage dans la lutte pour la défense des opprimés et la défense des plus faibles. Et aussi tout cet immense amour de la vie, du rire, de la joie...

Il faut savoir aimer comme vous seuls saviez le faire pour permettre à vos enfants de s'envoler très loin, vers l'espoir d'une vie meilleure et de les encourager, dans tout, même au détriment du chagrin immense de la lointaine séparation.

Pour tout ça et pour tout ce que je ne peux pas dire ici, merci ma Mamouchka d'amour, merci mon Papounet d'amour. Je vous aime, pour toujours.

Ce livre est pour vous. Mes rêves, c'est avec vous que je les partage et je suis sûre que vous les voyez déjà devenir réalités...

Copyright ©Cat Evasion

ISBN n° 978-2-9817618-0-4 - Imprimé

ISBN n° 978-2-9817618-1-1 - Pdf

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction interdits

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE 1	9
CHAPITRE 2	36
CHAPITRE 3	54
CHAPITRE 4	60
CHAPITRE 5	80
CHAPITRE 6	90
CHAPITRE 7	100
CHAPITRE 8	105
CHAPITRE 9	123
CHAPITRE 10	139
CHAPITRE 11	163
CHAPITRE 12	167
CHAPITRE 13	175
CHAPITRE 14	183
CHAPITRE 15	189
CHAPITRE 16	203
CHAPITRE 17	213
CHAPITRE 18	235
CHAPITRE 19	243
CHAPITRE 20	261
CHAPITRE 21	277

CHAPITRE 22	287
CHAPITRE 23	301
CHAPITRE 24	309
CHAPITRE 25	331
CHAPITRE 26	341
CHAPITRE 27	365
CHAPITRE 28	371
CHAPITRE 29	375
CHAPITRE 30	399
CHAPITRE 31	407
CHAPITRE 32	441
CHAPITRE 33	451
CHAPITRE 34	475
CHAPITRE 35	487
CHAPITRE 36	507
CHAPITRE 37	539
CHAPITRE 38	725
CHAPITRE 39	798
CHAPITRE 40	829
CHAPITRE 41	683
CHAPITRE 42	701
CHAPITRE 43	709
CHAPITRE 44	716

CHAPITRE I

Ils l'avaient appelée Aurore. Aurore, comme un nouveau jour se lève, un nouvel espoir, une nouvelle vie... Aurore comme un secret à jamais enfoui dans la lumière dansante d'une nuit étoilée.

*
* *

— Cynthia ! Cynthia !

Tirée de sa somnolence par la voix enjouée de son amie, Cynthia plissa les yeux sous le soleil éclatant de cette fin d'été et se redressa au moment où Laurence, joyeuse et excitée, arrivait en courant, un magazine à la main.

— Regarde, Cynthia ! J'ai été publiée ! Tiens, lis !

— Publiée ? Mais...

— J'ai participé à un concours et j'ai eu le deuxième prix ! Lis ! Tu verras !

— Oh ! Bravo ! C'est super ! Fais-moi voir ça...

Laurence lui tendit le magazine et se servit un verre de limonade. Installée sur la chaise longue proche de celle de Cynthia, elle observait son amie du coin de l'œil. Cynthia poursuivait sa lecture et esquissa un sourire amusé. Elle aimait le style alerte et drôle de Laurence qui racontait une aventure inventée sur un futur imaginaire de mille ans plus tard.

— C'est très bon, Laurence ! Vraiment très bon ! Moi, je t'aurais donné le premier prix. Tu sais, tu as un vrai talent pour l'écriture, tu devrais l'exploiter. Je ne suis pas sûre que le monde juridique te permette de t'exprimer aussi librement et avec autant de fantaisie.

— Ah non, ça c'est sûr ! s'exclama Laurence en riant.

— Tu retournes bientôt à l'université ?

— Oh, pas avant l'hiver prochain, après le Mexique, j'ai le temps de voir venir !

— Et puis, raconte ! Comment ça se passe avec ton père ? Aimes-tu ça travailler avec lui ?

— Oh oui ! Mais tu sais, il ne me fait cadeau de rien. Je n'ai pas droit à l'erreur. Dans les limites de ce que j'ai appris, c'est sûr. Mais il me pousse

toujours à aller plus loin dans mes recherches. Je prends ça comme des défis et ça me plaît beaucoup. Même si quelquefois, je le trouve un peu dur envers moi. Mais grâce à lui, j'ai déjà pas mal d'avance. Il veut que je devienne la meilleure avocate en ville alors, il ne m'épargne pas.

Cynthia sourit.

— Au bout du compte, tu en sortiras gagnante, c'est sûr. Mais dis-lui quand-même de ma part que s'il est trop dur envers toi, je vais aller lui dire deux mots à ce sujet.

— Oh ! Il va être mort de peur ! Laurence eut un rire joyeux et regarda son amie avec tendresse. Cynthia, quand-bien même tu y mettrais toute ta rage, tu es incapable de faire peur à qui que ce soit !

— Oui, ça je le sais. Pourtant, j'essaie. J'essaie depuis que je suis toute petite mais ça fait rire plus qu'autre chose, dit Cynthia en souriant. Elle s'étira longuement.

— Oh, dimanche, pourquoi es tu si court ?

— Tu travailles demain ?

— Oui. Demain, après-demain, après-après-demain... Tu vois Laurence, si j'avais un souhait à formuler maintenant, ça serait de ne pas aller travailler demain, ni après-demain, ni plus jamais en fait. Profiter de la vie et de mes enfants, tranquillement, sans souci...

Cynthia se tut, plongée dans ses pensées, le regard rêveur.

— Tu te rends compte, Laurence ? Pouvoir souhaiter quelque chose et le voir se réaliser aussitôt. Tu te rends compte ? Quel bonheur se serait !

— Oui... Oh oui, je me rends compte ! Moi, tu vois, ce serait d'avoir de l'argent, beaucoup d'argent. Assez d'argent pour ne plus compter. Oublier les additions et les soustractions et dépenser autant que je veux.

— Maman ! Maman ! La petite Sophie surgit de derrière la haie de cèdres en courant et se jeta dans les bras de sa mère en riant.

— Ah, tu es revenue ma petite chérie ! Alors, dis-moi, tu t'es bien amusée ?

— Oui ! On est allés au bord du lac ! Et tu sais, on a vu des canards ! répondit la fillette, toute joyeuse. Ses grands yeux bruns pétillaient de bonheur,

ses boucles aussi blondes et soyeuses que celles de sa mère rebondissaient à chaque mouvement de sa tête.

— As-tu vu qui est venu nous rendre visite ?

— C'est Laurence ! répondit la petite fille d'une voix timide. Elle descendit des genoux de sa mère pour aller embrasser Laurence qui lui ouvrit grand les bras en riant.

L'instant d'après, Gabriel arriva en courant, les deux bras tendus en avant, une main sur l'autre.

— Regarde, maman ! s'écria-t-il tout excité. Regarde ce que j'ai trouvé !

Il souleva doucement sa main et Cynthia aperçut une petite grenouille verte, figée, avant que son fils ne referme sa main dessus.

— Gabriel ! Relâche cette pauvre bête, voyons !

— Non ! protesta l'enfant. Elle est à moi. Je l'ai trouvée et je l'ai adoptée.

— Mais enfin, Gabriel, tu ne vois donc pas qu'elle a peur et qu'elle veut s'en aller ? Dépose-la, s'il te plaît.

— Maman, si elle voulait s'en aller, elle aurait déjà sauté, non ? Les grenouilles, ça leur fait pas peur de sauter, non ?

— Comment veux-tu qu'elle saute alors qu'elle est enfermée dans tes mains ?

Cynthia prit son air le plus sévère.

— Mon bonhomme, il n'est pas question que tu gardes cette bestiole avec toi. Va lui trouver un coin dans le jardin et relâche-la.

Dominic s'avança d'un pas nonchalant.

— Salut, chérie. Bonjour, Laurence, tu vas bien ?

— Domi, dis-lui de relâcher cette pauvre grenouille tout de suite, s'il te plaît.

— Voyons, Cynthia, il ne fait rien de mal, non ?

— Tu penses vraiment qu'il va en rester là ?

À ces mots, le petit Gabriel se tourna vers son père.

— Tu m'avais promis que je pouvais l'adopter, papa. Elle est à moi et je veux qu'elle reste avec moi.

— L'adopter, ça veut dire que tu vas lui trouver un coin dans le jardin.

Trouve un moyen de l'abriter pour ne pas qu'elle s'en aille pendant que tu ne seras pas là.

Le petit garçon regarda ses parents tour à tour puis s'éloigna doucement, cherchant un abri pour sa protégée.

— Et toi, tu le laisses faire ? protesta Cynthia. Tu lui conseilles de garder cette pauvre bête enfermée au lieu de l'encourager à la libérer ?

— Écoute... On a tous fait ça, non ? Il va s'en occuper un temps et après, il la relâchera. S'occuper d'un animal, c'est un bon apprentissage pour un enfant.

— Ok, d'accord, d'accord, dit Cynthia d'un air las, en détournant le regard.

Dominic n'avait pas tout à fait tort. Il n'y avait pas de quoi en faire un drame après tout.

Il fit entrer les enfants pour leur préparer les délicieuses crêpes qu'il leur avait promises. Laurence jeta un regard interrogateur à son amie et Cynthia secoua la tête.

— Non, tu vois, ça ne s'arrange pas vraiment. C'est sûr, avec son travail qui lui prend tout son temps, le peu qui lui reste pour les enfants fait qu'il leur passe tous leurs caprices. Après, c'est à moi de réparer les dégâts. Enfin, il est vrai que je suis épuisée en ce moment. Je suis peut-être injuste.

— En as tu parlé avec lui ?

— Oui, plusieurs fois, mais je n'essaie même plus maintenant. Il n'est jamais là de toute façon. C'est drôle, quelquefois j'ai l'impression qu'il fait un concours pour obtenir le prix du nombre d'heures le plus élevé passé au bureau. J'ai beau lui dire que ce n'est pas une vie, il s'en moque. Il continue et il ne fait rien pour que ça change. Des fois, je me dis qu'il doit s'ennuyer à la maison. C'est pour ça qu'il travaille autant et pas seulement parce qu'on a besoin de plus d'argent maintenant que les enfants sont là.

— S'ennuyer n'est peut-être pas le mot. Mais c'est vrai qu'il a changé.

Cynthia hocha la tête tristement.

— Oui. Et on dirait que plus ça va et moins on arrive à trouver un terrain d'entente. Plus on s'éloigne l'un de l'autre.

Elle secoua la tête pour chasser ses pensées moroses.

— J'ai envie d'aller faire un tour au parc. Tu m'accompagnes ?

— J'aurais aimé ça, mais je dois y aller, dit Laurence. J'ai promis à Jacques de revenir assez tôt, on doit aller souper chez ses parents. Et puis, Cynthia, penses-y et propose-le à Dominic. Je pourrais garder les enfants et vous pourriez prendre une semaine seuls tous les deux pour vous retrouver. Qu'en dis-tu ?

— C'est gentil à toi, Laurence, merci. Je suis sûre que ça nous ferait le plus grand bien. J'essaierai de lui en parler. On verra bien.

*
* *

Cynthia avertit Dominic de son absence et marcha un long moment à travers les arbres grandioses du parc, savourant un moment de solitude et de silence qui lui faisait le plus grand bien. Le parc était désert à ce moment de fin de journée. Elle s'assit dans l'herbe, au pied d'un grand arbre, réfléchissant sur le malaise qu'elle vivait de plus en plus souvent avec son mari. Elle essayait de comprendre ce qui avait provoqué cette distance entre eux. Comment avaient-ils pu en arriver là, eux qui se complétaient si bien avant ? Était-ce l'arrivée des enfants qui avait tout déclenché ? Peut-être. En tout cas, c'est après la naissance de Sophie que Dominic avait commencé à travailler de plus en plus tard jusqu'à ce que ça devienne une habitude de ne plus l'attendre pour le souper. Quand il rentrait, les enfants étaient couchés. Les fins de semaine, il passait le plus clair de son temps avec eux comme pour se rattraper de son absence. Et il était alors le meilleur des pères. Et elle, elle gérait seule tout le reste. En plus de son travail, où elle se devait d'être efficace en tout temps, elle s'occupait toute seule de l'éducation des enfants, des repas, des courses, prenait sur elle toute l'inquiétude si l'un des enfants était malade, pensait à tout pour que chacun dans la maison soit heureux et que personne ne manque de rien. Elle arrivait plus ou moins à concilier le tout mais, de plus en plus, elle se sentait épuisée, pensait que ce rythme de vie et cette façon de vivre n'avait plus de sens sans parvenir à trouver une solution pour y remédier. Son corps s'essouffait à lui demander un répit et son esprit était la plupart du temps survolté par la pression et le stress que lui créaient ses obligations.

Elle tenta d'essayer un truc qu'elle avait vu dans une émission pour se relaxer. Elle appuya son dos contre l'arbre, bien droite, et prit plusieurs fois de grandes inspirations, expirant tranquillement. Mais cela ne lui fit rien de particulièrement bénéfique. Appuyant sa tête contre le tronc, elle admira avec bonheur la lumière du soleil, jouant avec les couleurs dans l'immense feuillage, se laissant bercer par sa rêverie. Elle ferma les yeux et resta un long moment à savourer le silence et la tranquillité.

Alors qu'elle se relevait pour repartir chez elle, un éclat particulier attira son regard et elle découvrit au pied de l'arbre un très joli bâton. Il était lisse et doux, comme ces morceaux de bois flotté qu'on trouvait au bord de la mer, poli et blanchi par le sel, l'eau et le soleil. Elle le caressa longuement et le trouva si beau qu'elle décida de le garder un peu comme un porte-bonheur.

Elle se remit en route, le bâton à la main, marchant à travers les grands arbres. Son esprit revint à des choses plus concrètes. Elle pensa à ce qu'elle allait préparer pour le souper. Cette pensée lui amena celle d'un autre souper, chez des amis, auquel elle était invitée la semaine suivante avec Dominic, à l'occasion d'une grande fête. Et à ce qu'elle allait porter pour l'occasion. Il lui revint à l'esprit la merveilleuse robe rouge qu'elle avait vue dans la vitrine du magasin à côté de son bureau, tellement jolie et parfaite mais qui était hors de prix. Elle soupira. *"Si seulement je pouvais porter cette robe. Ce serait tellement merveilleux !"*

Tout à coup, une lumière bleue azur l'enveloppa toute entière durant quelques secondes et disparut. Elle sursauta violemment et poussa un cri de frayeur. Elle recula rapidement, regarda autour d'elle, regarda son corps, ses épaules et de nouveau poussa un cri d'effroi. Elle était vêtue de la magnifique robe rouge qu'elle avait vue dans le magasin. La jupe et le petit haut de coton qu'elle portait une seconde avant avaient disparu. D'un coup, une peur panique la saisit. Ce n'était évidemment pas possible ! Elle ne pouvait pas porter une

robe qu'elle ne portait pas une seconde avant sans l'avoir eue entre les mains ! Non, quelque chose venait de se produire, mais quoi ? Quelques secondes plus tôt, il y a avait eu cette étrange lumière bleue, très belle qui l'avait enveloppée puis plus rien et elle était vêtue de cette robe qui lui plaisait tant. Elle se retourna dans tous les sens, inquiète et affolée et avança prudemment, à petits pas. Oui, c'était ici, exactement devant cet arbre que tout était arrivé. Elle resta immobile et leva les yeux vers le ciel scrutant dans le feuillage dense, mais ne vit rien. Elle toucha avec crainte et plaisir le doux tissu satiné pour s'assurer de sa réalité. Elle avait l'impression d'avoir la tête vide. Il n'y avait aucune logique à ce qui venait de se produire. Il n'y avait aucune explication possible. Elle se força au calme et reprit toutes les pensées qui lui étaient passées par l'esprit juste avant que cette chose incompréhensible se produise.

Elle se souvint d'avoir pensé au souper de ce soir, puis à celui auquel elle était invitée avec son mari, à la jolie robe rouge qu'elle aurait aimé porter tout en sachant qu'elle ne pourrait pas se l'offrir. Puis, de son souhait de porter cette robe. C'est là que c'était arrivé. C'est là que la chose s'était produite.

Elle leva de nouveau ses yeux vers le feuillage et pensa: *"Si seulement, mes cheveux pouvaient allonger de... disons... 5 pouces"*. Elle se tenait bien droite, regardant attentivement la pointe d'une boucle de ses cheveux qu'elle tenait entre ses doigts. Elle attendit. Rien. Elle fit l'expérience en se tournant de tous les côtés. Toujours rien. La lumière bleue avait disparu. Elle regarda de nouveau cette jolie robe, un sourire aux lèvres, tournoya en observant le mouvement souple du tissu et se figea. Elle venait de voir dans l'herbe le joli bâton qu'elle avait lâché lorsque cet étrange phénomène s'était produit. *"Le bâton ! Oui, le bâton ! Je l'avais dans les mains quand c'est arrivé !"* Elle le regarda un long moment, indécise, le ramassa avec prudence et l'observa attentivement. De nouveau, excitée et craintive à la fois, tenant d'une main sa boucle et de l'autre le bâton, elle fit le vœu que ses cheveux allongent de 5 pouces. Et cette fois, la magie opéra. La lumière bleue azur l'enveloppa et

quelques secondes plus tard, elle put vérifier que ses cheveux avaient réellement poussé. Effrayée, elle regarda cette CHOSE qu'elle n'osait plus appeler un bâton avec crainte et appréhension. Elle le lâcha comme s'il était devenu brûlant et le fixa pendant des minutes interminables, s'attendant à tout moment à le voir faire elle ne savait quoi.

Le bâton ne bougea pas. Avec un peu de méfiance, elle se pencha, passa de longues minutes à l'examiner puis, avec une extrême prudence, le reprit dans ses mains, l'approcha de ses yeux pour déceler le moindre indice qui lui aurait échappé, le sentit avec prudence sans qu'aucune odeur quelconque s'en dégage, le colla doucement contre son oreille sans qu'aucun bruit n'en sorte. Rien. Rien à part cette douceur incroyable. *"Doux comme un rêve,"* se dit-elle. Elle serra le "bâton" contre son cœur et, d'un pas hâtif, rentra chez elle.

En arrivant près de la maison, le bâton caché dans les plis de sa nouvelle robe, elle s'assura que ni les enfants ni Dominic n'étaient en vue et fila rapidement et discrètement dans sa chambre. Elle se changea en vitesse, rangea la jolie robe parmi son linge et grimpa sur une chaise pour atteindre le haut de son armoire. En tâtonnant, elle réussit à mettre la main sur une vieille valise poussiéreuse qui avait appartenu à son père. Elle sursauta en entendant des pas dans l'escalier, ouvrit précipitamment la valise et y glissa le bâton. Elle eut à peine le temps de descendre de sa chaise que la petite Sophie entra en coup de vent.

— Maman ! Maman ! J'ai faim ! Quand c'est qu'on mange ?

— Tu as encore faim, toi ? Après le gros goûter que Papa t'a fait ? Ok. Viens m'aider. On va préparer le souper.

Tout au long de la soirée, elle resta silencieuse, l'air absent. Ses enfants lui jetaient des regards curieux et Dominic l'observait à la dérobée. Quand le repas fut terminé, les enfants allèrent jouer et son mari, contrairement à son habitude, resta assis à sa place. Cynthia sentait le regard appuyé de Dominic sur elle et

cherchait un moyen d'éviter la conversation qui, elle en était sûre, allait inévitablement suivre. Dominic ne serait pas resté assis avec elle s'il n'avait pas eu l'intention de lui parler. Or, elle aurait préféré rester seule. Elle mesura l'ironie de la situation, elle qui s'était plainte à Laurence, peu de temps avant, de son manque de communication avec lui.

— Alors, Cynthia, qu'est-ce qui ne va pas ? Tu n'as pas dit un mot de toute la soirée.

— Rien, Dominic. Il n'y a rien. Je suis seulement fatiguée, c'est tout. Quand j'aurais couché les petits, j'irai prendre un bon bain et je me coucherai tôt, ce soir. Elle se tut un instant, hésitante. Dominic ?...

— Oui ?

— ...

— Oui, Cynthia ? Dis.

— Si... dit-elle en détachant chaque syllabe, si tu avais la possibilité de voir réaliser tes rêves ou ton rêve le plus cher, ça serait quoi ?

Dominic demeura silencieux, observant sa femme. Il ne s'attendait pas à ce genre de question. Il la trouvait étrange ce soir.

— Je ne sais pas, Cynthia. Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Mais si... si tu pouvais, Dominic. Si enfin, c'était possible.

— Si, si, si. Cynthia ! Je ne sais pas, moi ! Pourquoi délirer sur des choses impossibles ? Pourquoi as-tu ce besoin de toujours fuir dans le rêve ?

— Fuir dans le rêve ?

— Oui. Oui, fuir dans le rêve. Imaginer, fantasmer, rêver. Tu es toujours partie on ne sait où avec tes rêves.

Déçue mais pas vraiment étonnée de sa réponse, Cynthia soupira.

— Les rêves sont importants, Dominic. Pour moi, ils le sont en tout cas. Je voulais juste savoir à quoi toi, tu rêvais, c'est tout. Bon, dit-elle en se levant, je vais donner un bain aux enfants.

Dominic resta assis, songeur. Il entendit les enfants sortir du bain en riant puis Cynthia leur raconter une histoire d'une voix feutrée. À quoi, je rêve, moi

? Je ne sais pas. Moi, je ne rêve pas. Je ne sais pas rêver. Si je pouvais, je partirais loin d'ici et je me chercherais une île déserte et... et je ne sais pas ce que je ferai. Il entendit Cynthia se faire couler un bain et monta se coucher. Quand elle sortit de la salle de bain, il dormait profondément.

Cynthia observa son mari endormi pendant quelques minutes et, avec maintes précautions pour ne pas faire de bruit, récupéra son bâton sur l'armoire. Dominic bougea dans son sommeil et elle se figea, son bâton à la main. Elle sourit intérieurement. "*Je dois avoir l'air d'une fée avec sa baguette magique.*" Mais son sourire s'effaça aussitôt. Ce n'était pas si faux, après tout. Mais ce n'était pas une histoire de fée comme elle en avait tant raconté à ses enfants et comme elle-même en avait tant entendu. Non, ce n'était pas une histoire. C'était vrai. Vraiment vrai. Elle avait un bâton magique dans les mains. D'un coup, elle se sentit vulnérable et elle eut brusquement envie de réveiller Dominic et de lui en parler. Mais elle savait que ce serait une erreur.

Elle descendit sans bruit et du regard fit le tour du salon. "*Voyons, se dit-elle, par où commencer ?*"

Le chat dormait, roulé en boule sur son coussin. Elle avisa un chandelier à trois branches en laiton, posé sur le manteau de la cheminée. Elle tendit le bâton vers lui, ferma les yeux et dit à voix basse: "*je voudrais que ce chandelier soit recouvert de... de diamants.*" Elle ouvrit les yeux. La magnifique lumière bleue azur qu'elle avait déjà vue entoura le chandelier pendant une seconde et celui-ci apparut bientôt brillant de mille feux, incrustés de diamants purs sur toute sa surface.

Les yeux agrandis, une main sur sa bouche, Cynthia tomba dans le fauteuil le plus proche, incapable de détacher ses yeux du chandelier. Le chat ouvrit les yeux, s'étira, et, poussant un petit miaulement, vint se lover sur ses genoux. Elle le caressa distraitemment.

— Dis donc, Balou, ça te dirait d'être un chat roux ? Tu as toujours été un chat blanc, est-ce que tu aimerais changer de couleur ? Juste pour essayer ?

Balou miaula plaintivement en guise de réponse. Cynthia tendit le bâton au-dessus de sa tête et dit: "*je voudrais que ce chat soit roux.*" Elle attendit, regardant fixement le chat. Celui-ci poussa un miaulement apeuré et sauta de ses genoux. Ça n'avait pas marché. Pas avec les animaux, pensa Cynthia. Avec quoi pourrais-je essayer ? Je sais que ça marche sur les objets et sur moi, mais pas sur les chats. Elle réfléchit rapidement et fut prise d'une inspiration subite.

— Oh, mon Dieu !

Elle se précipita sur son sac à main qu'elle ouvrit nerveusement. Elle en sortit son carnet de transactions bancaires et le posa bien à plat sur la table basse. Le solde indiquait 350.00\$. D'un geste solennel et le plus sérieusement du monde, elle plaça le bâton au-dessus du carnet et déclara: "*je voudrais que le montant inscrit soit... 3 500.00\$.*" Le cœur battant, elle vit la lumière bleue s'activer et, se penchant sur son carnet, elle vit clairement inscrit le chiffre 3 500.00\$.

Elle mit sa main devant sa bouche pour étouffer son cri de joie. Fébrilement, elle tint de nouveau le bâton au-dessus de son carnet, cette fois d'une main qui tremblait un peu et dit à voix basse: "*je voudrais que le montant inscrit soit 35 000.00\$.*" Et de nouveau, le bâton entra en action. Lorsque Cynthia vérifia, le montant inscrit était bien 35 000.00\$. Elle venait de passer d'un capital de 350.00\$ à 35 000.00\$ en deux secondes.

Elle ouvrit la bouche, les yeux écarquillés, vérifia plusieurs fois le montant. D'un geste lent, elle referma son carnet qu'elle rangea dans son sac. Ses mains tremblaient et elle sentait ses jambes se dérober sous elle. Elle s'affala dans un fauteuil, l'air absent, sous le choc. Elle tenait le joli bâton à la main et le regardait d'un air attendri et inquiet. Elle ne cherchait même plus à comprendre comment et pourquoi elle avait ça entre les mains. Ni surtout d'où il venait. Il était magique et diabolique à la fois. Petit à petit, Cynthia mesurait l'ampleur de ce trésor. Son esprit vagabondait. Elle imaginait tout ce qu'elle pourrait changer. Tous les rêves qu'elle pourrait réaliser et permettre de réaliser à tous ceux qu'elle aimait. C'était si incroyable, si inimaginable et si effrayant aussi, qu'elle passa une partie de la nuit assise dans le fauteuil, incrédule, incapable de bouger ni de réagir à quoique ce soit.

Au bout d'un moment, elle regarda l'horloge. Une heure ! Elle devait aller se coucher, sinon elle ne pourrait jamais se lever le lendemain. Mais elle décida d'un coup qu'avec 35 000.00\$ en banque, elle n'avait pas besoin de se lever à 5 heures le lendemain pour aller travailler. Cette idée la rendit toute joyeuse. Elle réfléchit quelques minutes. Le lendemain, elle ferait toutes sortes d'expériences, avec beaucoup de prudence, puis si tout se confirmait, elle en parlerait à Dominic le soir même. Elle demanderait à Diane de venir garder les enfants et inviterait Dominic au restaurant. Là, elle lui raconterait tout. Après, elle pourrait lui montrer son bâton.

Cette nuit-là, Cynthia eut beaucoup de mal à trouver un peu de repos et lorsque son mari la réveilla d'un baiser le lendemain, il n'eut aucun mal à

croire que sa femme était souffrante avec son air pitoyable et ses yeux cernés. Il s'occupa lui-même des enfants tandis que Cynthia trouvait enfin le sommeil et lorsqu'elle s'éveilla, la maison était calme et silencieuse. Elle savoura ce moment de paix et se remémora la soirée de la veille. D'un coup, elle frémit et se leva d'un bond. Elle se précipita dans le salon. Le chandelier ! Elle l'avait oublié ! Il était sur la cheminée, brillant de mille éclats dans la lumière matinale. Elle aperçut son chat, toujours aussi blanc, et se précipita sur son sac à main. Le carnet affichait toujours un solde de 35 000.00\$. 35 000.00\$! Elle n'avait jamais eu autant d'argent, jamais pu espérer en avoir autant et elle savait qu'elle pouvait en avoir encore plus, bien plus que son esprit pouvait le réaliser.

— Mon Dieu, c'est fou ! C'est fou ! C'est complètement fou ! Il faut que j'en parle à quelqu'un. Il faut que quelqu'un voie ça. Mais qui ? Laurence, bien sûr ! !

Elle s'habilla en hâte. Elle voulait avant tout aller à la banque voir si l'argent était vraiment sur son compte et pas seulement inscrit dans son carnet. Si, comme elle l'espérait, c'était le cas, il lui faudrait trouver une explication pour justifier la provenance de cet argent. Elle arriva essoufflée devant la banque et attendit que les battements de son cœur se calment avant d'entrer. Elle se dirigea vers le guichet automatique, regarda autour d'elle. Au comptoir, un homme se tenait devant la caissière et plus loin, une vieille dame attendait son tour. Elle inséra sa carte et demanda un retrait de 1 000.00\$. Le cœur battant, elle ne quittait pas la machine des yeux pendant que celle-ci effectuait la transaction. Un homme entra et se plaça derrière elle, attendant qu'elle ait fini. Elle se raidit et quand la machine lui donna son argent, elle le prit en vitesse et le fourra dans son sac. Elle sortit comme si la banque avait pris feu et croisa le regard étonné d'une dame qui entrait à ce moment. "*Je dois avoir l'air d'une folle*" pensa-t-elle. Elle se rendit directement chez Laurence. Il fallait absolument qu'elle lui parle. C'était trop énorme. Laurence était en congé hebdomadaire le lundi. Elle s'apprêtait à sortir lorsqu'elle vit Cynthia

arriver en courant, l'air affolé.

— Cynthia ? ! Ça ne va pas ? Tu ne travailles pas aujourd'hui ?

— Oui ! Non ! Enfin, oui, ça va et non je ne travaille pas. Laurence, il faut que je te parle !

— Mon Dieu, Cynthia, qu'est-ce qu'il se passe ? On dirait que tu as vu un fantôme ! Viens, entre !

— Non ! Non ! Toi, viens chez moi ! J'ai quelque chose à te montrer.

— Et voilà, tu sais tout, conclut Cynthia peu après. Elle se sentait soulagée d'avoir dévoilé et partagé ce si grand mystère. Laurence la regardait, muette de stupeur.

— Et l'as-tu ce... bâton ?

— Ah oui ! Oui, bien sûr ! Attends, je vais le chercher !

Cynthia redescendit avec le bâton et le tendit à Laurence. Celle-ci le prit du bout des doigts comme si le bout de bois allait se mettre à danser. Elle le regarda dans tous les sens. Cynthia prit un verre sur le comptoir, tendit la main et dit :

— Donne-moi le bâton. Regarde ce verre. Un simple verre en verre. Joli mais ordinaire. Je vais en faire un verre en or. Regarde, Laurence.

Elle plaça le bâton au-dessus du verre et dit clairement : *"je voudrais que ce verre soit fait d'or pur"*. Instantanément, une merveilleuse lumière bleue azur enveloppa le verre et une seconde après, il brillait de l'éclat de l'or le plus pur que les deux amies aient jamais vu.

Laurence poussa un cri d'effroi, regarda Cynthia les yeux écarquillés, regarda le verre, le bâton puis à nouveau son amie.

— Ça !! Mais ça... !! Ça, Cynthia !! bégayait-elle. Comment as-tu fait ça ? ! Comment, Cynthia ? Elle prit le verre dans ses mains, le secoua, le scruta, le renversa, gratta avec ses ongles sans rien obtenir. Cynthia ! Il est en or ! Cynthia !! Mais comment as-tu fait ça ? !

— Je n'ai rien fait, Laurence ! s'écria Cynthia. Rien du tout ! J'ai seulement *souhaité* que ce verre devienne en or. C'est tout. Tu comprends ? Je

n'en sais pas plus. Je ne comprends rien, moi non plus.

— Cynthia ! Est-ce que tu te rends compte de la valeur de ce bât... de ce bâton ? ! Mais c'est fou ! Cynthia ! Je n'arrive pas à y croire. C'est impossible !

Laurence marchait de long en large, en proie à une véritable frénésie. Les idées tournaient de plus en plus vite dans sa tête.

L'esprit en ébullition, elle demanda d'une voix excitée:

— Est-ce que tu penses qu'on peut changer d'apparence ?

— Je ne sais pas, Laurence. J'ai seulement demandé à ce que mes cheveux soient plus longs mais c'est tout, répondit Cynthia.

— Ok, on essaye !

Cynthia éclata de rire.

— Laurence ! Tu es folle ! Pourquoi veux-tu essayer une chose pareille ? Et si tu ne peux plus revenir comme tu étais avant ?

— On va commencer par un petit truc de rien, si ça marche on essaiera plus ! Allez, Cynthia ! Dis oui ! s'exclama Laurence les yeux brillants d'excitation, en tapant des mains.

— Bon, d'accord ! répondit Cynthia en riant.

Elle tendit le bâton vers sa main gauche et dit:

— Je voudrais que mes ongles allongent un peu et soient vernis de rose.

La lumière bleue disparut de la main de Cynthia qui avait maintenant des ongles plus longs, scintillants d'une jolie couleur rose.

— Je voudrais que mes ongles redeviennent comme ils étaient.

Quand la lumière bleue se dissipa, la main de Cynthia était la même qu'avant.

Elle s'écria, surprise et excitée:

— Ça marche, Laurence !

Celle-ci riait, les yeux brillants:

— Ok, Cynthia. Vas-y ! Cynthia plaça son bâton au-dessus de son amie

Laurence prit une grande inspiration et dit d'une voix solennelle: "*je voudrais que mes yeux soient bleus, d'un bleu turquoise et mes cheveux roux*

flamboyants". Elle regarda son amie qui tenait le bâton au-dessus de sa tête, sérieuse comme un pape. Rien ne se passa.

— Laisse-moi essayer, Laurence. Cynthia, tenant toujours le bâton au-dessus de la tête de son amie, déclara: "*je voudrais que les yeux de Laurence soient bleus turquoise et ses cheveux roux flamboyants*". Rien. Aucune lumière bleue. Cynthia réfléchit une seconde et suggéra:

— Tiens, prends le bâton, toi. Peut-être que les souhaits que l'on peut faire ne se réalisent que lorsque c'est la personne concernée qui les fait.

Laurence approuva de la tête, prit le bâton et le tenant dans ses mains renouvela son vœu. Alors la lumière bleue l'envahit et lorsqu'elle disparut, Laurence était métamorphosée. Ses yeux ressemblaient à deux lagon d'eau turquoise magnifique et ses cheveux étincelaient d'un roux de feu. Cynthia poussa un cri, les yeux écarquillés:

— Oh ! Laurence ! Tes yeux ! Tes cheveux ! Attends. Elle se leva et courut chercher un miroir. Laurence poussa un cri étouffé en se découvrant.

— Wow ! C'est beau, hein ?

— Magnifique ! Vraiment superbe ! L'excitation gagnait les deux amies. Cynthia demanda:

— Bon, quoi d'autre ?

— Euh... je ne sais pas. Voyons, grandir un peu, juste un peu, disons 20 pouces. Cynthia partit d'un grand éclat de rire.

— 20 pouces ! Mais tu vas devenir une girafe !

Laurence, se retenant de rire, formula son vœu. Quand la lumière bleue se dissipa, elle remarqua que ses jambes dépassaient de son pantalon jusqu'aux genoux et que les manches de son chandail lui arrivaient aux coudes.

— Est-ce que je me ressemble ?

— Oui, bien sûr. Mais pour quelqu'un qui ne te connaîtrait qu'un peu, tu pourrais facilement passer pour quelqu'un d'autre.

— Cynthia, est-ce que tu te rends compte de la mine d'or que tu as dans les mains ? Tu pourrais ouvrir un institut de beauté. La Métamorphose ! Souhaits réalisés instantanément. Changement radical. Finis régimes, exercices,

chirurgie. Rajeunissement garanti. Le look de vos rêves... Et puis aussi, la maison de vos rêves !

— Oui et puis aussi l'argent à votre portée. Dites seulement combien vous voulez et vous l'aurez immédiatement !

— Le Rêve se réalise ! Non ! Les Rêves se réalisent ! Dites: Je veux et nous exauçons !

— Laurence, c'est de la dynamite ce bâton ! Imagine si cette chose tombait entre les mains d'un fou furieux. Il faudrait que je puisse le ranger en sécurité quelque part. Et puis, il faudrait que je le fasse examiner par un expert.

— Un expert ? Un expert en baguette magique ? ironisa Laurence. Walt Disney, peut-être ?

Cynthia rit, émerveillée, effrayée. Les deux à la fois.

— Mon Dieu, la banque ! J'ai failli oublier ! dit-elle soudain.

— Ah, oui, ton... prêt... plaisanta Laurence.

— C'est ça, oui, mon prêt. Il faut à tout prix que j'enlève cet argent. Sinon, je vais avoir des ennuis. Elle prit son carnet dans son sac et plaçant le bâton dessus, déclara avec une pointe de regret dans la voix: "*je voudrais que le chiffre inscrit dans ce compte soit 350.00\$*". La lumière bleue disparut, emportant avec elle quelques zéros du carnet de Cynthia.

— J'aurais été riche pendant quelques heures, fit-elle avec un ton de regret.

— Eh ! As-tu déjà essayé de demander de l'argent liquide ?

— Non, mais c'est une bonne idée ! Ok. On essaie. Elle prit un saladier et posant le bâton au-dessus, déclara: "*je voudrais que ce saladier soit rempli de billets de... 100\$ dollars !*"

La lumière bleue enveloppa le saladier et la magie opéra. En riant, Cynthia tendit le saladier à Laurence comme s'il s'agissait d'un bol de chips.

— Tu en veux ? Tiens, sers-toi !

Le saladier débordait de billets bruns de 100\$.

Mais Laurence ne bougeait pas, tétanisée.

— Cynthia, d'où viennent-ils ? Les billets de banque sont tous numérotés.

On sait exactement combien il en circule au pays et dans le monde entier. Mais, ceux-là, d'où viennent-ils, et ceux que tu as pu retirer ce matin, d'où viennent-ils, hein ?

Cynthia secouait la tête. Elle haussa les épaules.

— Je ne sais pas, Laurence. Je ne comprends pas. Et le pire, c'est que je ne pense pas qu'il puisse y avoir une explication rationnelle à tout ça. C'est quoi ? C'est qui ? Comment ça peut arriver ? Je ne sais pas.

— Ok. On va réfléchir calmement. Sans paniquer. Bon, voyons... Pour l'instant, il exauce de bonnes choses. As-tu essayé quelque chose de mal ou d'interdit ?

— D'interdit ? Non. À part gonfler mon compte en banque de quelques milliers de dollars, ironisa Cynthia.

— Ok, on va essayer de briser quelque chose.

— De briser quelque chose ?

— Oui. Un verre ou quelque chose comme ça. De toute façon, je pense que... Laisse-moi essayer.

À la demande de Laurence, Cynthia déposa un verre sur la table basse. Laurence dirigea le bâton vers le verre et souhaita que celui-ci explose en mille morceaux. La lumière bleue disparut au moment où une explosion fit éclater le verre. Comme Cynthia se levait pour aller ramasser les débris, Laurence la retint par le bras.

— Attends, chuchota-t-elle. *Je souhaite maintenant que ce verre redevienne comme il était et qu'il soit en un seul morceau.*

Pendant une seconde, rien ne se passa puis d'un coup, la lumière bleue azur apparut, plus vive que les fois précédentes. Elle enveloppa tous les morceaux éparpillés et disparut, laissant le verre intact sur la table.

— Bon, malheureusement, il peut détruire aussi. Mais il peut reconstruire ce qu'il détruit, c'est encourageant, résuma Laurence, l'air songeur.

— Laurence ! On va essayer quelque chose !

Elle saisit l'autre bout du bâton que Laurence tenait dans sa main.

— On va essayer de faire chacune un vœu en même temps, pour voir comment il se comporte.

— Oui, c'est une bonne idée ! Alors, quel vœu ?

— As-tu faim ? Qu'est-ce que tu aimerais manger ?

Laurence réfléchit puis dit, les yeux brillants :

— J'adorerai manger des crevettes grillées !

— Mmmm ! ! Excellente idée ! Avec une salade, ça fera un bon dîner ! Ok, je demande la salade et toi les crevettes, d'accord ? À trois. Un... deux... trois.

Rien, pas de lumière, pas de crevettes, pas de salade.

— Ok, on demande ensemble que des crevettes. À trois. Un... deux... trois.

Rien, pas de lumière bleue, pas de crevettes.

— Bon, dit Cynthia, on a donc une autre information. On ne peut pas s'en servir en même temps.

— Au fait, Cynthia, penses-tu que les crevettes auraient été bonnes, enfin je veux dire auraient eu le même goût que celles qu'on cuisine ?

— C'est ce qu'on va voir !

Un très grand plat apparût, rempli de crevettes grillées à souhait, dégageant une odeur délicieuse et appétissante. Au centre, se trouvaient deux bols plein de salade verte craquante, assaisonnée d'une vinaigrette à l'érable.

Cynthia prit une crevette, en croqua un petit morceau, attendit quelques instants, puis engloutit le reste avec gourmandise, en souriant, les yeux brillants.

— C'est délicieux !

Elles dégustèrent leur repas tout en passant en revue les solutions possibles pour cacher le bâton. Cynthia refusait d'entendre parler d'un coffre-fort. Elle voulait l'avoir à portée de main. Mais elle ne voulait pas courir le risque de le perdre. Avant de repartir chez elle, Laurence retrouva sa taille normale, son beau regard brun et sa magnifique chevelure noire et promit à Cynthia de ne parler du bâton à personne, même pas à Jacques et même si ça la démangeait fortement, ajouta-t-elle.

*
* *

La serveuse s'approcha, inquiète.

— Ce n'est pas à votre goût, monsieur ?

— Hein ?... Ah, oui, oui, c'est bon, merci, répondit Dominic avec un petit sourire, en faisant un geste de la main. Le récit de Cynthia le fascinait tellement qu'il en oubliait de manger. Il avait les sourcils froncés, soucieux. Il ne doutait pas un instant que ce que disait sa femme était vrai. Mais c'était tellement invraisemblable, impossible, inimaginable !

— Il faut le rendre, Cynthia ! Il faut rendre ce bâton ! On ne peut pas garder ça chez nous !

— Le rendre, Dominic ? ! Le rendre ? ! Mais à qui, bon Dieu ! Je l'ai trouvé par terre dans le parc. Je ne l'ai pas volé. Le rendre à qui ? Dis-moi !

— Bon, le rendre n'est peut-être pas le bon mot. Mais il faut le donner. Le donner à qui de droit.

— À qui de droit, hein ? À qui ? À la police ? À l'état ?

Cynthia secouait la tête, incrédule. Il ne l'avait même pas vu et encore moins essayé et il voulait s'en débarrasser. S'en débarrasser ! !

— Dominic, tu ne te rends pas compte ! C'est la chance de notre vie ! Pour nous, nos enfants, nos familles, nos amis, nos...

— Cynthia ! la coupa-t-il d'un ton sans appel, c'est toi qui ne te rends pas compte. Cette... chose est diabolique. Ce n'est pas normal. Ça ne peut pas exister. C'est super dangereux. On ne peut pas le garder. Pour notre sécurité, on doit le remettre aux autorités.

De nouveau, Cynthia secoua la tête, le regardant, ébahie, sans parvenir à comprendre sa réaction.

— J'aurais mieux fait de me taire, marmonna-t-elle, furieuse contre lui.

Dominic la dévisageait, mal à l'aise. Ce qui l'effrayait, c'était la folie qui pourrait s'emparer du monde lorsqu'il découvrirait cette merveille. Cette chose

qui pouvait faire autant de bien pourrait certainement aussi détruire l'humanité par son pouvoir. Cynthia ne semblait pas réaliser ça encore.

Elle lui dit d'un ton fâché :

— Je te préviens, Dominic. Moi, j'ai des rêves. Et puisqu'il m'est donné la possibilité de les réaliser, je ne te laisserai pas tout gâcher. Je n'arrive pas à croire que tu ne saisisse pas ta chance toi aussi, mais toi seul sais pourquoi. Moi, en tout cas, il est hors de question que je passe à côté de ça ! Ça fait des années qu'on en arrache à essayer de joindre les deux bouts ! Et nos enfants ? Et nos parents ? Y as-tu seulement pensé ? Ta mère qui n'en peut plus de travailler encore malgré son âge, ton père qui rêve depuis tellement longtemps d'apprendre à jouer au golf s'il pouvait en avoir le temps et l'argent. Enfin, Dominic ! Tu ne te rends pas compte que tu peux leur offrir tout ça, d'un coup ? ! Qu'est-ce que tu attends ? Qu'ils soient morts ? Tu peux les aider, Dominic ! Ce n'est plus comme avant ! Plus rien n'est plus comme avant, maintenant !

Dominic tendit les mains en avant en un geste de paix.

— Ok ! Ok, Cynthia. Allons-nous-en.

Arrivés à la maison, où les enfants dormaient à poings fermés, ils donnèrent son salaire à Diane, la petite voisine qui était venue garder les enfants, et Dominic la raccompagna chez elle.

À son retour, il trouva sa femme assise dans le salon, le bâton à la main. Il eut un sursaut en le voyant mais se rappela que ce n'était pas un vrai bâton. Sans un mot, il s'assit face à Cynthia, la regardant droit dans les yeux.

Elle le défiait du regard. Elle allait lui faire un tas de démonstration et il serait bien obligé de se rendre à l'évidence. On ne pouvait pas donner un trésor pareil.

Elle commença à souhaiter avoir des cheveux noirs et des yeux noirs en tenant le bâton fermement dans ses mains. La lumière bleue azur l'enveloppa et une seconde après, Dominic, avec un cri de surprise, dévisageait, éberlué, sa femme aux cheveux et aux yeux couleur de jais. Sans perdre de temps, elle se fit revenir à sa couleur naturelle et enchaîna en se saisissant d'un journal qui

traînait sur la table et le transforma en boule de feuilles d'or. Elle tendit le bâton vers un vase en porcelaine et le recouvrit d'argent. Elle allait s'en prendre à la lampe sur pied quand Dominic l'arrêta d'un geste de la main. Interdit, il n'était pas capable de prononcer le moindre mot et passait sa main sur son front, d'un geste mécanique, comme pour empêcher cette folie de se graver dans sa tête.

Cynthia lui offrit un verre de cognac pour lui permettre de se remettre de ses émotions.

Dominic but une gorgée et reposa son verre lentement. Il ne regardait plus Cynthia mais le bâton qu'elle tenait à la main. Son regard remonta et accrocha celui de Cynthia qui le dévisageait, amusée. D'un geste maintes fois répété, il coiffa en arrière ses cheveux qui se dégarnissaient au fur et à mesure que les années passaient.

Cynthia se mit à rire. C'était souvent un sujet de plaisanterie entre eux. Elle lui tendit le bâton et dit d'un ton gentiment moqueur :

— Tiens ! Vas-y, mon amour, fais-toi plaisir !

Dominic se contentait de fixer le bâton comme si sa femme lui tendait un serpent venimeux puis, d'un geste hésitant, il le prit du bout des doigts. Il resta quelques instants à le contempler sans bouger. Il ferma les yeux et souhaita voir repousser ses cheveux aux endroits où ils tombaient. La lumière bleue auréola son visage et lorsqu'elle se dissipa, il courut au miroir le plus proche. Il ne put réfréner son cri de joie et de surprise en se voyant. Il avait retrouvé la tête de ses vingt ans. Enfin, presque. Cynthia riait. Il revint au salon et se tenant bien droit toucha son ventre qui commençait à prendre de l'ampleur. Il fit le vœu de perdre le poids en trop sur son ventre et un instant après, il éclata de rire en découvrant son pantalon tombé à mi-cuisses. Quand ils eurent repris leur sérieux, Cynthia et Dominic se regardaient, les yeux brillants, excités comme des enfants un soir de Noël. Tous les doutes de Dominic s'étaient évaporés.

— Je comprends maintenant pourquoi tu me demandais quel serait mon rêve le plus cher...

— Et alors, ça serait quoi ?

— Je ne sais pas vraiment. Dominic réfléchit un moment. Tu vois, je n'ai jamais été comme toi à embarquer tout de suite sur le premier bateau. Toi, je te dis: "si" et tu décolles. Tout est permis. Pas moi. Ça me prend une certaine réalité. J'ai du mal à imaginer quelque chose que ne je vois pas, que je ne touche pas. Tu vois, j'ai toujours eu envie d'écrire un livre...

— Écrire un livre ? ! Cynthia n'en revenait pas. Jamais en dix ans de vie commune, elle n'avait entendu son mari lui parler de vouloir écrire un livre. Il lisait beaucoup, oui, mais écrire.

— Pourquoi pas, Dominic ? Tu peux essayer ! Mais comment le bâton...

— Il pourrait me donner le temps qui me manque.

— Oh ! C'est merveilleux, Dominic ! C'est tellement merveilleux !

Elle se mit à faire les cent pas, toute excitée.

— Ok ! J'ai une idée ! On s'invente une tante millionnaire qui vit très loin de nous, en Australie, tiens ! et qui vient de décéder. Et qui nous lègue toute sa fortune, étant les seuls membres de la famille qui lui reste. Comme ça on expliquerait la provenance de cet argent qu'on recevra soudain et qui nous permettra de ne plus se lever à 5 heures le matin et se taper deux heures de trajet et ensuite...

— Ensuite, on s'offre le plus beau voyage qu'aucun homme ou femme sur terre n'ait jamais fait. On s'arrête partout dans le monde, on tend notre bâton au-dessus de chaque personne et on souhaite que chacun réalise ses rêves !

— Non. On ne peut pas. Chacun doit faire son propre vœu. On ne peut pas en faire pour les autres.

— Alors, on leur prête le bâton, ils réalisent leurs vœux et...

— Et un fou sanguinaire le saisit, décide de détruire une certaine partie de notre humanité, celle qui a les cheveux blancs ou le teint noir ou les yeux bleus. Ou bien, un débile décide de changer tous les arbres en dinosaures, comme ça juste pour voir, et le monde entier est piétiné par la forêt

amazonienne qui s'avance à pas de géants. Ou alors, c'est les poules qui se vengent parce qu'on mange leurs bébés et elles nous attaquent à coup de virus mortel qui s'attrape en deux minutes et ne nous laisse que le squelette dans le temps de dire bobo.

— Eh bien... Cynthia... tu as pensé à tout !

— Presque oui. C'est sûr que le mieux serait de camoufler ça tout en s'en servant. Comment ? Je ne sais pas. Mais imagine ! Imagine, si on pouvait ! Dominic ! Aucun enfant sur terre ne souffrirait plus, ni de la faim, ni de la soif, ni de mauvais traitements. Il n'existerait plus aucune souffrance physique ou morale. Oh ! Dominic !... C'est fou ! Ce qui nous arrive est la plus invraisemblable des aventures ! Et c'est nous qui la vivons ! Pour une fois, ce ne sont pas des acteurs à la télé ou au cinéma. Pas des héros de livre. C'est nous ! C'est nous, Dominic !

— Oui, tu as raison, Cynthia ! C'est incroyable. Insensé. Tout simplement trop merveilleux pour être vrai.

Dominic d'un geste habituel passa une main dans ses cheveux, surpris de les sentir aussi abondants. Il jeta un coup d'œil à sa silhouette amincie, regarda Cynthia. Une fois la première excitation de la découverte passée, il revenait à la réalité et pensait au lendemain.

— Qu'allons-nous dire aux enfants ? À nos familles ? Et à nos amis ?

— Rien, proposa-t-elle. On ne dit rien pour l'instant, tant qu'on n'a pas trouvé une solution crédible et sans danger. On peut prendre quelques jours de repos, en disant chacun de notre côté qu'on est malade. Après, on avisera. On prendra les décisions qu'il faut. Les enfants iront à la garderie comme d'habitude, pour ne pas attirer l'attention. Nous, on fera le nécessaire.

— Tu sais, Cynthia, plus j'y pense et plus je me dis que ça serait de la folie de garder ça ici. Non, laisse-moi finir, dit-il en tendant la main alors que Cynthia ouvrait la bouche pour protester. C'est une bombe que nous avons entre les mains ! Il suffirait que le bruit coure sur cette merveille et ce qu'elle peut accomplir et le monde entier serait à nos trousses.

— Dominic ! s'écria Cynthia, indignée. Tu ne penses pas que j'ai déjà envisagé ça ? Tu ne penses pas que j'ai déjà imaginé tous les scénarios ? Les pires comme les meilleurs ? Tu penses que je mettrais la sécurité et la vie peut-être de nos enfants en jeu ? Et les nôtres ? Je sais très bien à quoi on s'expose en gardant ça ici. Pour l'instant, les seules personnes au courant sont toi, Laurence et moi. Personne d'autre. Et il n'y aura personne d'autre, tant qu'on n'aura pas trouvé le meilleur moyen d'agir sans risque.

— Laurence ! Ah, parce que tu l'as dit à Laurence aussi ? !

— Oui ! Oui, je l'ai dit à Laurence ! Et je lui ai même montré, figure-toi ! Laurence est ma meilleure amie depuis toujours. Elle est comme une sœur pour moi et j'ai la plus grande confiance en elle !

Dominic secouait la tête.

— Cynthia, je comprends que Laurence soit ta meilleure amie et que tu aies confiance en elle. Mais dans une situation aussi extravagante, il n'y a plus d'amis. C'est trop dangereux. Promets-moi que tu n'en parleras à personne d'autre.

— Oh ! Dominic ! Je ne suis pas idiote, non ? Bien sûr que je n'en parlerai à personne. Laurence ne dira rien non plus, même pas à Jacques. Il faudra qu'on en parle sérieusement et qu'on trouve une solution crédible et c'est pour ça que pour les prochains jours, on n'ira pas travailler ni toi, ni moi. On prendra une décision ensemble mais sache une chose: il est hors de question, tu entends ? que je me débarrasse de ce bâton ou que je le remette à qui que ce soit, à moins que j'aie la certitude que c'était la meilleure personne à qui le remettre ! Si tu n'es pas d'accord, libre à toi. Mais c'est mon choix !

Elle se leva et monta se coucher, fâchée de voir que Dominic la jugeait aussi mal.

Dominic resta de longues heures éveillé, pensant à tout ce qui avait été leur vie jusqu'à ce jour. Toutes les frustrations, les blessures involontaires, les colères mais aussi leurs bons moments, la naissance de leurs enfants, leur première rencontre. Après dix ans de vie commune, aimait-il toujours Cynthia

? Jusqu'à maintenant, il arrivait à se convaincre que oui. Mais ce soir, il ne savait plus. Et il était sûr que s'il posait la question à Cynthia, elle ne le saurait pas plus que lui. Elle avait sûrement raison. Quelques jours de repos leur permettraient de décider de leur avenir plus calmement.

Le lendemain, Cynthia le trouva endormi sur le canapé. Elle le réveilla en douceur. Ses cheveux garnis et sa silhouette amincie risquaient de surprendre les enfants. Il lui fallait changer ça avant leur réveil.

Après avoir bu son café, il dit à Cynthia:

— Tu as raison, Cynthia. On va prendre quelques jours de congé pour penser à notre avenir. Je vais appeler mon boss pour lui dire que je ne rentrerai pas.

Cynthia lui sourit, heureuse. Sa vie ne lui paraissait plus aussi pesante, maintenant. De nouveaux horizons s'ouvraient devant eux et tout était possible. Absolument tout.

CHAPITRE 2

Philippe Letillier se leva en titubant, le cœur au bord des lèvres. Il se dirigea d'un pas incertain vers la salle de bains et regarda longuement son image dans le miroir. Ce qu'il vit ne lui plut pas. Il avait le visage bouffi, les yeux gonflés et injectés de sang, une barbe de trois jours et les cheveux en bataille. Il avait l'air tout droit sorti d'un film d'horreur. Sacrée cuite, pensa-t-il. Il fit couler l'eau de la douche très fort, comme pour chasser ses pensées moroses. Il resta longtemps sous le jet d'eau brûlante, espérant que ça l'aiderait à affronter cette nouvelle journée. Mais c'était plus fort que lui, il sentit son cœur se serrer et un flot de larmes incontrôlables se mit à couler sur ses joues. Il se prit le visage entre les mains et se mit à sangloter comme un enfant sans pouvoir s'arrêter.

Plus tard, assis inerte dans son fauteuil, envahi d'une détresse poignante, il décrocha le téléphone. Il avait besoin de parler à sa sœur. Elle était si calme et douce, si rassurante. Depuis son enfance, il avait toujours ressenti la présence de sa sœur comme une protection invincible. C'est de ça qu'il avait le plus besoin en ce moment.

— Cynthia ? Bonjour, c'est Philippe... est-ce que je te dérange ?

— Non, Philippe, tu ne me déranges jamais. Cynthia perçut le désespoir dans la voix de son frère. Ça ne va pas fort, hein ?

Un silence suivit, ponctué des sanglots de Philippe.

— Je ne travaille pas aujourd'hui, reprit Cynthia, veux-tu que je vienne ou préfères-tu venir, toi ?

— Toi, viens. Moi... je ne peux pas.

Quand Cynthia entra dans la maison de son frère, elle grimaça en sentant une forte odeur d'alcool et de renfermé mais ne fit aucun commentaire. Elle s'approcha de lui et l'embrassa. Assise face à lui, elle lui dit doucement:

— Philippe... Écoute... je ne sais pas trop comment te dire ça. Je sais que ce que tu vis est difficile mais...

Il l'interrompt :

— Non, Cynthia. Non. Tu ne sais pas. Tu peux imaginer mais ne dis pas que tu sais. Toi, tu as toujours ton mari et tes enfants. Moi, j'ai tout perdu.

— Ne dis pas ça, Philippe ! Tu n'as pas tout perdu. Tu ne dois pas partir perdant. Il faut te battre !

— Contre quoi ? Dis-moi, Cynthia ? Contre Alice qui est partie ? Contre celui qui me l'a prise ?

— Pas te battre *contre*, Philippe. Te battre *pour*. *Pour* vivre, *pour* toi !

— Oh, moi...

— Oui, toi, oui ! Toi, Philippe Letillier !

Un silence s'installa entre eux. Cynthia dévisageait son frère et elle se sentit bouleversée. À peine un mois plus tôt, sa femme Alice lui avait déclaré tout de go qu'elle ne l'aimait plus, qu'elle partait vivre ailleurs et qu'elle ne reviendrait plus. Quelques jours avant, Philippe avait surpris une conversation téléphonique entre sa femme et un inconnu.

Par le plus grand des hasards, il avait ensuite appris qu'Alice avait une liaison avec un homme depuis plus de deux ans et que c'est avec lui qu'elle partait vivre. Il était entré dans une colère effroyable et avait fait des dégâts considérables à la maison. Alice était déjà partie. Philippe était anéanti. Sa colère n'avait pas duré, en apparence, et avait fait place à une inertie qui inquiétait davantage son entourage. Comme si plus rien ne pouvait l'atteindre alors qu'il était déchiré de souffrance. Si ça continue, un jour on le retrouvera mort quelque part, songeait sa sœur, chavirée d'angoisse et d'inquiétude. Un jour de trop.

— Écoute, Philippe. J'ai une idée. Elle se leva et ouvrit grand les fenêtres d'où un souffle d'air frais emplît bientôt le salon. On va d'abord commencer par aérer cet endroit. Ça pue ici. Ensuite, je t'invite à dîner. J'ai un...

La sonnerie du téléphone l'interrompit. Philippe sursauta mais se contenta de fixer l'appareil sans broncher. Cynthia lui dit :

— Réponds, voyons ! Mais comme il ne bougeait pas, elle souleva le combiné.

— Oui ? Allô ?

Un court silence suivit puis une voix hésitante demanda :

— Bonjour... est-ce que Philippe est ici ?

Une voix chaleureuse qui lui emplit le cœur de joie.

— C'est Marco ? ! demanda Cynthia tandis que Philippe lui faisait comprendre par de grands gestes qu'il ne voulait pas lui parler pour l'instant.

— Oui. Cynthia ? ! C'est toi ? Ça fait si longtemps que je ne t'ai pas vue ! Je suis content de t'entendre ! Comment vas-tu ?

— Bien. Oh, oui, ça va bien. Et toi ?

— Oui, ça va. Écoute, j'aimerais beaucoup qu'on puisse parler mais je dois partir bientôt. Est-ce que Philippe est là ?

— Non, mentit Cynthia. Je viens d'arriver. Il n'est pas chez lui. Veux-tu que je lui laisse une note pour qu'il te rappelle ?

— Euh... non, ça ira. Je le verrai plus tard. Il faut que j'y aille. J'espère qu'on se verra bientôt. Ciao, ma belle !

Cynthia raccrocha doucement.

— Tu as rougi.

— Rougi ? demanda Cynthia en même temps qu'elle sentait son visage s'embraser pour de bon.

Philippe la regardait avec tendresse.

— Oui, sœurlette. Tu as rougi quand tu as entendu la voix de Marco.

— Idiot ! dit-elle en riant. Va plutôt te raser. Je veux bien t'inviter à dîner mais je tiens à ce que le spectacle soit agréable. Dépêche-toi.

Pendant qu'il se rasait, Philippe songea qu'Alice aussi avait dû rougir lorsque l'inconnu avait commencé à lui parler. Et maintenant, elle était avec lui. Il sentit le désespoir l'étreindre de nouveau. Il se regarda droit dans les yeux dans le miroir, se forçant à ne pas pleurer.

*
* *

Dominic regarda sa montre: 13:00 heures. Cynthia ne tarderait plus. Il était assis dehors à l'ombre du grand saule et savourait un repos dont il se rendait compte qu'il avait grand besoin. Ses journées commençaient très tôt et ne finissaient jamais avant 8 ou 9 heures le soir. Il pensait avec amertume qu'à ce rythme il aurait déjà dû avoir la promotion qu'il espérait. Mais non. Toujours rien. Au cours d'un repas d'affaires, il en avait glissé un mot à Léopold Gulliver, son supérieur immédiat. Léo n'était pas informé d'une prochaine promotion pour qui que ce soit. Il précisa qu'il ne savait pas ce qui se tramait dans la boîte mais que des choses allaient sûrement bientôt changer. Une fusion peut-être. Il fallait se tenir tranquille et surtout redoubler d'ardeur et augmenter ses ventes si on voulait passer à travers. Augmenter ses ventes ! Dominic eut un rire amer. Qu'est-ce que je pourrais faire de plus pour augmenter mes ventes ? Apporter mon lit au bureau ? Déjà qu'il avait du mal à faire comprendre à Cynthia pourquoi il lui fallait travailler si tard tous les jours.

Bien sûr, elle comprenait que la situation de Dominic était critique et faisait son possible pour l'appuyer. En même temps, elle était exténuée et trouvait difficile et triste de passer toutes ses soirées seule avec les enfants. Il comprenait lui aussi et, quand elle lui répétait que c'était une vie de fous et que ça n'avait aucun sens, il l'approuvait. Cependant, il ne pouvait freiner ce rythme qu'il maintenait depuis trois ans. Pas seulement pour les exigences de son travail. Il aimait ce qu'il faisait et il aimait y mettre tout son temps et toute son énergie. Il y trouvait une satisfaction qu'il ne trouvait pas ailleurs dans sa vie. Les fins de semaine étaient suffisantes pour lui. Pour son rôle de mari et de père. Même s'il lui arrivait de se sentir coupable envers ses enfants, il ne pouvait se résoudre à passer plus de temps à la maison.

Il pensa à cette chose que Cynthia avait trouvée dimanche. Ce bâton. Ce

bâton magique. Un bâton magique ! Comme à chaque fois qu'il pensait à ça, il se sentait submergé d'un sentiment contradictoire de frayeur incontrôlable et d'une excitation sans pareille. Il imaginait toutes les choses qu'il pourrait faire pour ses enfants. Il entrevoyait les pages blanches du livre sur lesquelles il écrirait bientôt. Il pensait à ses parents, à Cynthia. Mais aussitôt, il secouait la tête comme pour sortir d'un rêve et se persuadait que cette chose n'était pas normale, pas à sa place, qu'il lui fallait le remettre à quelqu'un. Il devait en parler sérieusement avec Cynthia dès qu'elle serait de retour et essayer de la raisonner. Il ferma les yeux et s'assoupit.

*
* *

Un magnifique geai bleu vola près d'eux en criant et Philippe s'interrompit. Ils l'observèrent un moment puis Philippe baissa le nez sur son assiette.

— Continue, Philippe, l'encouragea Cynthia d'une voix douce.

— C'est... c'est le soir, tu vois. Quand je rentre. Il n'y a... rien. Rien. Aucun bruit. Ce silence me fait peur. Dès que j'ouvre la porte, j'ai envie de m'enfuir. De mourir. Je ne sais pas comment j'arrive à finir mes journées. Ça me prend n'importe quand, n'importe où. Une envie de pleurer, de hurler...

Sa voix se noua et Cynthia vit qu'il serrait ses poings pour reprendre le contrôle sur ses émotions. Elle plaça sa main sur celle fermée de son frère jusqu'à ce qu'elle le sente se détendre.

— Même si c'est dur, il ne faut pas te décourager. Tu reverras la lumière, j'en suis sûre. Pour l'instant, tu vis un chagrin immense et c'est normal que tu pleures.

Elle ajouta avec douceur:

— Philippe, tu ne penses pas que ça serait bon pour toi de consulter quelqu'un ? Quelqu'un qui t'aiderait à passer à travers tout ça ? Je suis sûre que ça te ferait le plus grand bien, tu sais.

Il hocha la tête sans répondre. Oui, elle avait sûrement raison. Il se sentait si vulnérable face à ses émotions. Pourquoi pas, après tout. Il ne risquait rien

d'essayer.

— Tu as raison, Cynthia. J'ai d'ailleurs un ami qui m'a donné le numéro de son psychothérapeute. Il paraît qu'il est bon. On verra. Je l'appellerai sûrement.

Philippe sembla retrouver un peu de son allant. Le fait d'avoir parlé à Cynthia lui avait fait beaucoup de bien. Il venait de prendre une décision et c'était comme s'il reprenait enfin un peu de pouvoir sur sa vie. Il dévisagea sa sœur avec tendresse. Ses jolies boucles blondes retombaient sur son visage aux traits fins que ses grands yeux verts adoucissaient encore plus. Un détail le frappa, auquel il n'avait pas pensé avant, trop préoccupé par sa tristesse:

— Dis-moi, Cynthia, tu n'es pas malade au moins ?

— Malade ? Non, pourquoi ?

— Parce qu'on est mardi midi et que tu es assise devant moi à la terrasse d'un restaurant, en plein soleil, à me consoler au lieu de mourir de stress dans ton bureau. Voilà pourquoi.

Cynthia répondit en rougissant.

— Oh... et bien, j'ai décidé que j'avais besoin de quelques jours de congé et comme il y a une accalmie au bureau et que j'avais des jours à récupérer...

— Mon œil ! Je ne te crois pas ! Philippe parlait d'une voix moqueuse et affectueuse. Il se pencha en avant, son regard brun plongé dans celui de sa sœur. Je te connais trop bien, Cynthia. N'oublie pas à qui tu parles. Mais... tu n'es pas obligée de me répondre.

— Écoute, Philippe, je ne peux rien te dire pour l'instant, mais garde espoir. Bientôt, notre vie va changer du tout au tout. Chut, non ! dit-elle en mettant un doigt devant sa bouche alors que Philippe allait parler. Ne dis rien. Je ne pourrais pas te répondre de toute façon. Tu me fais confiance ?

— Oui, bien sûr, mais...

— Alors, dis-toi que bientôt, tu seras comblé.

Il haussa les épaules en souriant, amusé de ce mystère. Ils se quittèrent peu après et Philippe promit à Cynthia qu'il appellerait le psychothérapeute le jour même. Il serra sa sœur contre lui.

- J'ai beaucoup de chance de t'avoir, tu sais ?
— Moi aussi, Philippe. Tu es mon frère préféré.
— J'espère bien ! Tu n'en as pas d'autre !

*
* *

Lorsque Cynthia revint, elle trouva Dominic endormi sur une chaise longue dehors. D'humeur espiègle, elle décida de lui faire une surprise pour son réveil. Le bâton à la main, elle sortit sur la pointe des pieds. En souriant, elle souhaita que la table ronde soit recouverte de fruits et de boissons exotiques et que la chaise longue se transforme en hamac, doucement bercé par le vent. Puis, elle souhaita entendre un bruit de vagues et à sa propre surprise, une seconde plus tard, elle dut secouer ses chaussures, remplies d'un sable blanc et doux. Son mari, qui commençait à se réveiller, se balançait dans un hamac accroché entre deux palmiers. La mer d'un bleu turquoise éclatant était calme et les vagues venaient doucement mourir à leurs pieds. On entendait au loin les cris des mouettes.

Cynthia ouvrait des yeux ronds, stupéfaite, une main devant la bouche. Mon Dieu ! C'est allé bien au-delà de ce que je voulais. Elle croisa le regard ébahi de Dominic. Celui-ci tourna la tête et lorsqu'il vit la mer, ses yeux s'agrandirent. Il ouvrit la bouche pour parler mais aucun son ne sortit. Il essaya de se lever et tomba du hamac à la renverse. Cynthia se hâta de souhaiter que tout soit comme avant et Dominic, assis par terre à côté de la chaise longue, la fixait sans comprendre. Il regarda le jardin, puis le saule puis sa femme.

— Que s'est-il passé, Cynthia ? Je n'ai pas vu la mer il y a une seconde ? La mer ? Ici ?

— Oui, Dominic. Tu as bien vu. La mer, les vagues, le sable fin, les palmiers, le hamac. Le paradis, quoi. Elle parlait au ralenti, les yeux écarquillés, sous le choc. Elle ne s'attendait pas à ça.

Mais aussi à quoi devait-elle s'attendre ? Lorsqu'elle demandait à un verre en verre de se transformer en or et que ça arrivait, pourquoi n'aurait-elle pas la

mer devant chez elle si elle le souhaitait. Non, j'ai seulement souhaité *entendre le bruit des vagues*, pas avoir la mer à mes pieds ! Elle éclata de rire. La mer dans le jardin ! Dominic fut le premier à se ressaisir. Il se leva d'un bond et, en se tordant le cou, essaya de voir ses voisins par-dessus la haie de cèdres. Il scruta chaque maison, épiant un mouvement furtif derrière une fenêtre. Cynthia l'interpella :

— Dominic ? Ça ne sert à rien. Il n'y a personne. Tout le monde travaille dans le quartier.

Il se retourna. Il avait l'air furieux.

— Qu'en sais-tu, Cynthia ? Il y a peut-être quelqu'un qui est "malade", comme nous, ou en congé et qui nous a vus patauger dans la mer. La mer ! ! Chez nous ! !

Il se mit à marcher de long en large à grandes enjambées nerveuses. Il s'arrêta devant Cynthia, le regard noir, pointa un doigt vers elle :

— Cynthia ! As-tu perdu la tête ? ! Ne t'avise pas de recommencer ça ! Ou alors, tu peux dire adieu à ton bâton tout de suite !

Cynthia rougit et s'emporta :

— Oh, oui ça va ! Tu penses peut-être que j'avais prévu que ça se passerait comme ça ? ! J'ai seulement voulu te faire une surprise et que tu te réveilles au son des vagues, pas les pieds dans l'eau ! C'est allé plus loin que je pensais, c'est tout !

Elle essayait de comprendre ce qui venait d'arriver. Dépassée, elle chassa ces pensées en se passant la main sur le front.

— Bon et maintenant, qu'est-ce qu'on décide pour ta chère vieille tante Adélaïde ?

— Ma tante Adélaïde ? répéta Dominic, interloqué.

— Ben, oui, tu sais bien. Ta pauvre tante qui vient de décéder à l'autre bout du monde et que tu n'as d'ailleurs jamais connue. Dont tu as juste vaguement entendu parler lorsque tu étais petit. Et encore, tu n'es pas sûr qu'elle existait vraiment. Sauf qu'elle vient juste de mourir et t'a gentiment laissé toute sa

fortune – qui est quand-même considérable – puisque tu es le seul arrière petit-cousin qui lui reste.

— Adélaïde, hein ? Pourquoi Adélaïde ?

— Pourquoi pas ? Vu qu'elle vivait en Australie, ça sera plus facile à se rappeler. Elle pourrait s'appeler Adélaïde et vivre à Sidney. Ou s'appeler Sidney et vivre à Adélaïde. Comme tu veux. Après tout, c'est ta tante.

— Pourquoi ma tante ? Pourquoi pas la tienne ?

— Parce que tu es seul, Dominic. Parce que tu auras juste tes parents à persuader qu'ils avaient effectivement vaguement connaissance d'une vieille cousine de leur grand-mère partie s'exiler au pays des kangourous.

— Attends, un peu. Une cousine de leur grand-mère, un arrière petit-cousin ? Alors, ce n'est plus une tante pour moi.

— Ce n'est pas grave. On démêlera tout ça plus tard. Quoiqu'il en soit, ça ne peut pas être ma tante à moi. Il y a trop de membres de la famille, que je n'ai d'ailleurs pas revus depuis des années, qui s'intéresseraient subitement d'un peu trop près à notre arbre généalogique.

Dominic réfléchissait. Et secouait la tête. Non. Non, ça ne collait pas.

— Il y a beaucoup trop de choses à prendre en compte, Cynthia. C'est impossible. Surtout s'il y a beaucoup d'argent en jeu. Il nous faut un acte notarié en bonne et due forme, un cadavre à enterrer. Non. Non. C'est trop compliqué.

Cynthia agita son bâton en souriant malicieusement.

— Pour nous, oui, c'est trop compliqué. Pas pour lui.

— Cynthia ! C'est de la fraude ! De la fraude pure et simple ! On ne peut pas inventer ça, c'est impossible. On aurait les pires ennuis. Non, il faut trouver autre chose.

— Ok. Alors, on trafique un billet de loterie. On attend sagement le tirage et on fait un boucan de tous les diables parce qu'enfin, après 10 ans de persévérance, on a enfin les bons numéros. Enfin ! On a gagné ! Alléluia !

— Tu es impossible, Cynthia ! Ça ne te tenterait pas de penser à quelque chose d'honnête, pour une fois ?

Cynthia haussa les épaules.

— Quelque chose d'honnête ? Avec un bâton magique ? Dominic ! Je ne sais pas comment devenir riche en me servant du bâton sans que ça se voie ! On peut avoir tout l'argent qu'on veut, on peut donner à tous tout l'argent qu'ils veulent, tout ce qu'ils souhaitent, mais il faut expliquer d'où il vient. À commencer par le fisc. Ils vont adorer ça, eux, nos explications sur un bâton magique trouvé par hasard dans un parc ! On va finir dans un asile, oui ! Elle resta silencieuse un instant. Écoute, quand j'ai essayé sur mon carnet de banque, j'ai pu avoir ce que j'ai demandé. Je suis sûre que si j'avais demandé plus je l'aurais eu. Et quand j'ai essayé avec de l'argent liquide...

— Attends un peu ! Tu veux dire que tu as eu de l'argent liquide avec le bâton ? !

Cynthia le regarda d'un air étonné.

— Oui. Je ne te l'ai pas dit ? Viens voir.

Ils entrèrent dans la maison et Cynthia sortit le saladier débordant de billets de 100.00\$ dollars. Dominic lui jeta un coup d'œil amusé et prit un des billets. Il l'observa attentivement, leva ses mains pour l'examiner à contre-jour.

Il avait l'air grave.

— Cynthia, d'où viennent-ils ? D'où vient cet argent ?

— C'est le bâton. J'ai demandé que...

— Je sais que c'est le bâton, Cynthia. Ce n'est pas ça. Tous les billets sont numérotés, tu le sais, n'est-ce-pas ? Mais ceux-là ? Où étaient-ils avant d'atterrir dans ton plat ?

Cynthia haussa les épaules.

— Tu poses les mêmes questions que Laurence, Domi. Je ne sais pas.

— Est-ce que tu t'en es déjà servi ?

— Non.

— Écoute. J'ai une idée. On va aller à l'épicerie faire quelques achats et à la caisse, on demandera à la fille de vérifier le billet. On lui dira qu'il nous a semblé bizarre, différent des autres et on voudrait être sûr qu'on ne nous a pas

refilé un faux.

— Bonne idée !

Le téléphone sonna et Cynthia entendit la voix de Philippe, beaucoup plus enjouée que lorsqu'elle l'avait vu.

— Je voulais juste t'annoncer que je rencontre M. Pierre... voyons comment il s'appelle déjà ? Cynthia l'entendit fouiller dans ses papiers. Ah, c'est ça ! Pierre Tourennes, psychothérapeute. Demain après-midi.

— Oh ! Bravo Philippe ! C'est super ! Je suis très fière de toi, tu sais ! Je suis sûre que ça va te faire le plus grand bien.

— Oui, je le pense aussi. Et puis, j'ai vu Marco tout à l'heure. Il a des ennuis. Il aimerait rencontrer un avocat, mais un bon. Alors comme ton amie Laurence est dans le milieu, j'ai pensé que tu pourrais peut-être lui demander conseil.

— Pas de problème, Philippe. Je vais appeler Laurence. Je te rappelle en fin de journée.

— Rappelle Marco, plutôt. Je ne serai pas là ce soir. Figure-toi que ça a été une journée bien remplie. J'ai rencontré par hasard un vieux copain du cégep, on va aller prendre un verre ensemble ce soir.

Cynthia restait muette, heureuse de voir son frère adoré commencer à reprendre le dessus.

— Je te donne le numéro de Marco ?

— Oh, oui ! Oui, excuse-moi. Effectivement, c'est une bonne journée ! Je suis heureuse pour toi !

Elle nota le numéro de Marco, salua son frère et raccrocha.

*
* *

— Non, monsieur, j'ai vérifié avec notre machine de détection. Il n'y a aucun problème. Votre billet est correct.

La caissière tendit le billet à Dominic qui regarda Cynthia d'un air entendu. Il ne dit pas un mot de tout le trajet de retour. Cynthia, elle, était toute

heureuse. Évidemment, si ça avait été des faux billets, ça aurait été stupide. Plein d'argent et pas moyen de s'en servir. Cynthia ne pensait pas, contrairement à Dominic, qu'inventer une tante morte était malhonnête mais jugeait que se servir de faux billets en le sachant, ça, ça l'était.

En arrivant, Dominic, toujours aussi silencieux, alla directement dans son bureau et se mit à chercher fébrilement quelque chose dans ses papiers.

— Qu'est-ce-que tu cherches, Dominic ?

— J'ai trouvé. Regarde. Allan Webster. Je vais l'appeler.

— Et c'est qui, ça, Allan Webster ?

— Un gars qui était avec moi à l'école. Il a choisi la finance et est devenu un excellent consultant financier.

— Tant mieux pour lui. Mais pourquoi veux-tu l'appeler ?

— Pour le billet, Cynthia ! Il faut qu'on sache d'où il vient et Allan pourrait nous aider à le savoir.

Il décrocha le téléphone, composa le numéro, attendit. Pas de réponse. Il raccrocha.

— J'essaierai ce soir.

— Dominic, pourquoi est-ce que c'est si important de savoir d'où il vient puisqu'il n'est pas faux, puisqu'on peut s'en servir ?

— D'où penses-tu qu'il puisse venir Cynthia ?

— Je ne sais pas. D'où viennent les billets ? D'une banque ?

— Probablement. Je ne sais pas non plus. C'est ça que je veux vérifier. Quoiqu'il en soit, qu'il vienne d'une banque ou d'ailleurs, il a été retiré de quelque part pour nous être remis. Tu comprends ? C'est comme si tu avais braqué une banque ou un commerce ou un particulier et que tu avais récolté ça, dit-il en désignant le saladier. C'est de l'argent volé.

Cynthia soupira.

— Je trouve que tu compliques bien trop les choses, Dominic. On a le rêve à portée de la main, on a juste à dire abracadabra et toi tu cherches la petite bête.

Dominic haussa les épaules sans répondre.

Ce soir-là fut comme une fête improvisée, Cynthia ayant discrètement fait apparaître un repas délicieux arrosé d'un grand cru. Elle avait également fait une surprise aux enfants et ils trouvèrent chacun sur leurs lits un cadeau inattendu, un superbe camion de pompiers pour Gabriel et une magnifique poupée pour Sophie, cadeaux qui furent accueillis par des cris de joie.

Dans la soirée, Cynthia appela Laurence et lui exposa la requête de son frère.

— Il n'y a pas de problème, Cynthia. Donne-lui le numéro de Papa. Je vais lui dire qu'un ami à toi a des ennuis. Il se fera un plaisir de l'aider. Tu sais combien il t'aime.

— Merci, Laurence. Et toi ? Ça va ?

— Oui, plutôt bien. Il faut qu'on se voie, Cynthia rajouta-t-elle à voix basse. Cynthia sourit.

— Pas de problème. Quand ?

— Demain, je travaille toute la journée. Après-demain. Travailles-tu toujours en ce moment ?

Cynthia se mit à rire.

— Non, sûrement pas ! Ok, après-demain, alors.

Elle composa ensuite le numéro de Marco, consciente malgré elle des battements accélérés de son cœur. Il décrocha à la troisième sonnerie.

— Allô ?

— Bonsoir, Marco. C'est Cynthia. Philippe m'a dit que tu avais besoin d'un bon avocat. J'en connais un.

— Oh, c'est formidable ! Merci Cynthia !

— C'est le père de mon amie Laurence. Il s'appelle Grégoire Daigle. Il exerce depuis... depuis toujours je pense, dit-elle en riant. Tu peux lui faire confiance. Elle lui donna son numéro.

— Super ! Merci, Cynthia ! Je l'appelle dès demain. Cynthia ? je n'avais pas beaucoup de temps pour te parler ce matin. Dis-moi, comment trouves-tu Philippe ?

— Il a l'air un peu mieux. Il m'a dit qu'il allait consulter un psychothérapeute. Ça va lui faire le plus grand bien. Je pense que c'est la meilleure chose qu'il peut faire. Il est dans un sale état.

— Oui. Il a reçu un sacré coup sur la tête. Mais je lui fais confiance. Phil est un gars solide. Il aura vite fait de retomber sur ses pattes.

— Oui. Tu as raison, Marco.

Il la sentait hésitante à l'autre bout du fil. Il y eut un silence. Il rajouta doucement:

— Merci encore pour tout Cynthia. Et s'il y a quoi que ce soit que je puisse faire pour toi, n'hésite pas surtout ! Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui, Marco. Merci à toi. Merci d'être là.

Elle raccrocha, songeuse. Elle revit son visage en pensée et repensa à cette journée où ils s'étaient rencontrés. Elle n'oublierait jamais ce moment où elle l'avait vu pour la première fois. Philippe, tout heureux, les avait accueillis Dominic et elle avec son entrain habituel. Elle avait salué et embrassé plusieurs amis, ses parents, tenant sa fille dans les bras puis la petite avait voulu rejoindre son frère qui courait avec les autres enfants dans le jardin. Philippe l'avait alors prise par la main et l'avait entraînée vers un coin où trois hommes discutaient. Marco, un verre à la main écoutait attentivement un des hommes qui parlait avec l'autre d'une façon animée.

— Marco ! l'avait appelé Philippe d'un ton joyeux.

Quand il s'était retourné, Cynthia s'était figée, impressionnée par sa grande taille et sa carrure, mais surtout par la force tranquille et naturelle qui émanait de son être tout entier. Que ce fut son abondante chevelure noire, légèrement ondulée, rejetée en arrière, longue jusqu'au bas de sa nuque, sa mâchoire forte et anguleuse, sa bouche large qui s'ouvrait sur un sourire moqueur, dévoilant des dents prêtes à mordre, tout dans son allure et dans son visage dégageait une puissante et troublante séduction. Mais c'est dans son regard surtout qu'elle

s'exprimait le plus. Ce regard intense, ces yeux noirs, brillants, qui l'avaient fixée longuement et l'avaient enveloppée toute entière comme une douce caresse. Cynthia s'était sentie rougir, soudain intimidée. Il avait penché un peu la tête et avait esquissé un sourire, une lueur légèrement moqueuse dans les yeux.

Il s'était avancé d'un long pas souple vers eux sans la quitter des yeux.

— Marco ! Je te présente ma petite sœur Cynthia ! avait joyeusement dit Philippe.

Il avait pris sa main, l'avait portée à ses lèvres, en la dévisageant avec douceur.

— Ainsi c'est toi, Cynthia ? avait-il dit gentiment. J'ai beaucoup entendu parler de toi, tu sais.

Elle lui avait souri et, en jetant un regard amusé à son frère, avait répondu :

— Moi aussi, Marco.

Et ils avaient passé beaucoup de temps ensemble, à parler, à rire, à se découvrir avec plaisir.

Revenant au moment présent, Cynthia secoua la tête, s'en voulant de raviver à nouveau ce souvenir brûlant dans sa mémoire. Et comme à chaque fois que ce souvenir remontait, elle se sentait infiniment troublée comme elle l'avait été ce jour-là. Et comme à chaque fois, elle se sentit coupable et s'efforça de le chasser de son esprit.

*
* *

Jacques observait sa femme recroquevillée dans son fauteuil, un livre d'études ouvert sur les genoux. Il la connaissait assez pour se rendre compte qu'elle ne lisait pas et que son esprit vagabondait.

— Laurence ?

Elle leva la tête.

— Oui ?

— Est-ce que... est-ce que tout va bien ?

— Oui, oui bien sûr, pourquoi ?

— Je sais pas, une impression. J'ai l'impression que tu es dans la lune depuis quelques temps. Je me demandais si c'était le Mexique ou autre chose qui te tracassait.

— Non, Jacques. J'ai hâte d'être au Mexique. Pas tracassée. Non, ça va, je t'assure.

— Bon, tant mieux. Je dois me faire des idées.

Il se dirigea vers la cuisine et demanda à sa femme si elle voulait une bière. Il ne croyait pas à ce qu'elle disait. Il pensait qu'elle était réellement tracassée mais il n'arrivait pas à savoir ce qui pouvait la rendre aussi nerveuse.

Ce qu'elle ne savait pas, c'est que depuis plusieurs jours, à chaque fois qu'elle se réveillait au milieu de la nuit, il s'en apercevait. Elle qui avait toujours eu un sommeil de plomb. Il l'entendait se lever, marcher dans l'appartement et au bout d'un moment, elle venait se recoucher et tournait dans le lit. Il espérait contre toute attente qu'elle allait lui annoncer une merveilleuse nouvelle, ce qui expliquerait sa nervosité. Mais non. Et le jour, ce n'était pas mieux. Elle restait des heures, perdue dans ses pensées, l'air de rêver. De temps en temps, un sourire venait illuminer son visage puis disparaissait.

Jacques se mit alors à avoir peur. Elle avait tout de l'attitude d'une femme amoureuse qui rêve de celui qu'elle aime jour et nuit, les yeux grands ouverts, le cœur battant.

Il claqua la porte du frigo et décida de lui en parler ouvertement. Il aimait mieux en avoir le cœur net.

Il s'assit face à elle. Elle leva le nez de son livre, lui sourit et se replongea dans sa lecture. Il se leva et avec douceur lui retira le livre des mains qu'il posa sur la table basse. Elle le fixa d'un air étonné.

— Écoute, Laurence. ... Je ne sais pas très bien comment te dire ça, ni par où commencer, mais il faut que je sache.

— Que tu saches quoi ?

— Je... j'ai l'impression que tu n'es plus là en ce moment. C'est... Ce n'est

pas un reproche. Quelquefois, j'ai l'impression que tu es... que tu penses à quelqu'un. À quelqu'un. Comme si tu étais... amoureuse. En disant ce dernier mot, il baissa la voix au point que Laurence eut du mal à l'entendre. Elle prit son visage entre ses mains.

— Amoureuse ? ! Mais, oui. Bien sûr que je suis amoureuse, Jacques. Depuis longtemps et pour longtemps, sois sûr de ça. dit-elle d'une voix tendre.

Jacques sourit, soulagé.

— Mais, tu as l'air si...

— Oh, ne fais pas attention, Jacques. J'ai un embryon de projet pour nous qui me trotte dans la tête depuis quelques jours. Non, non. Je ne veux pas en parler. C'est idiot. Laisse-moi le temps de voir ce que ça vaut. Elle se mit à rire. Oh, Jacques ! C'est vrai que je dois avoir l'air fou, en ce moment. Mais ne t'inquiète pas, mon amour. Si je suis amoureuse, c'est bien de toi et de toi seul. Tu es le seul que j'aime et pour longtemps.

Elle l'enlaça et ils s'embrassèrent avec tendresse. Jacques se sentit un peu stupide mais il était quand-même heureux de lui avoir posé la question

.

CHAPITRE 3

Lorsque Cynthia avait donné sa démission à son employeur, ses collègues avaient tous été surpris de sa décision. Ils connaissaient sa situation précaire et savaient que le salaire de Cynthia était nécessaire à la survie du ménage, comme c'était le cas pour presque tous d'ailleurs. Cynthia avait expliqué qu'elle avait pris sa décision après mûre réflexion et qu'elle avait convenu avec son mari de vivre différemment. De plus, avait-elle ajouté, Dominic allait prochainement obtenir une promotion importante et peut-être même serait-il muté à l'étranger. Mais pour l'instant, on n'en savait pas plus. C'étaient des rumeurs qui courraient dans la compagnie où Dominic travaillait à titre de représentant depuis maintenant sept ans.

— Et toi, tu vas te mettre à faire des confitures et élever des poules, Cynthia ? demanda Anita d'un ton gentiment moqueur.

— Peut-être Anita, peut-être. C'est bon les confitures. Les enfants adorent ça, répondit Cynthia en riant.

Anita était une femme imposante. De par sa taille et de par son caractère. Elle avait toujours été là et c'est elle qui avait montré à Cynthia les rouages de son métier. Cynthia l'adorait. Elle lui faisait penser à sa sœur Jo-Ann. Elles étaient toutes deux de la même trempe. Anita était un phénomène et s'était taillé une réputation à l'échelle de la compagnie qui employait Cynthia comme secrétaire. Ses colères étaient légendaires et les nouvelles venues tremblaient devant elle. C'était une femme d'une honnêteté irréprochable, au franc-parler et au caractère emporté. Elle détestait les magouilles et les ragots qui foisonnaient dans les bureaux et lorsqu'elle avait une remarque ou un reproche à adresser à quelqu'un, elle ne prenait ni gant ni raccourci. Cynthia s'était jadis heurtée au fougueux caractère d'Anita en raison d'un malentendu. Cynthia s'était montrée

ferme et avait été aussi directe qu'Anita. Elle l'avait coincée un jour à l'heure du dîner et lui avait dit sa façon de penser, sans ambages. Anita avait froncé les sourcils. Et alors qu'on s'attendait à un de ses coups de gueule dont elle avait l'habitude, Anita avait éclaté d'un rire tonitruant, félicitant Cynthia pour sa franchise. Depuis, ce jour les deux femmes étaient devenues des amies.

Adossée au mur du bureau où Cynthia ramassait ses effets personnels, Anita, pensive, dévisageait son amie. Elle savait que Cynthia rêvait depuis longtemps de travailler moins et d'être plus souvent à la maison, surtout pour ses enfants. Et voilà que son rêve se concrétisait. Anita ne savait pas si elle devait l'envier ou la plaindre. Elle-même n'avait pas d'enfant. Elle adorait son métier et pour rien au monde n'aurait voulu quitter son emploi, si ce n'est cette lassitude qui l'accompagnait depuis quelques années. Une lassitude, non pas de travailler, mais de la vie routinière qu'elle menait. Une fatigue insidieuse qui la rongait doucement. Oh, bien sûr, lorsqu'Henri était là, c'était différent. Henri était son ami, son amour, son frère, son éclat de rire permanent, sa lueur dans la nuit. Mais Henri était mort, beaucoup trop tôt, emporté par une crise cardiaque. Alors, Anita avait continué, seule. Sauf que rien n'était plus comme avant. Sauf qu'elle s'ennuyait. Sauf que la vie n'avait plus la même saveur.

— Je t'envie, Cynthia dit-elle d'une voix pensive. C'est bien toi qui as raison. La vie, dans le fond, c'est autre chose que cette course à laquelle on participe tous, bon gré, mal gré. Ouais... Cynthia... je t'envie.

Elle allait sortir du bureau quand Cynthia la rappela:

— Attends, Anita. Tu me surprends. Je pensais bien que tu serais la seule à ne pas m'approuver.

— Non, Cynthia. Tu te trompes. Son visage s'éclaira. Merde, alors ! dit-elle en souriant malicieusement, tu vas avoir le temps de faire des couvre-lits au crochet pour toute ta famille, alors que je serais encore en train de maudire cette machine et tous ses créateurs. Elle désignait l'ordinateur de Cynthia et celle-ci éclata de rire. Anita n'avait jamais pu s'adapter à ces appareils et d'emblée, elle avait détesté devoir s'en servir. Et plus, ils se perfectionnaient et

moins elle comprenait et plus elle s'enrageait. Finalement, elle avait réussi à les manier plus ou moins, mais elle éprouvait une forte aversion envers toutes ces machines et ne s'en servait qu'en dernier recours, préférant déléguer ces basses tâches à celles et ceux qui savaient maîtriser ces monstres de torture.

— Et tu vas me faire croire que tu rêves de faire des couvre-lits au crochet, Anita ?

— Non ! Bien sûr que non ! Tu me vois avec des aiguilles, franchement ?

— Non, pas du tout ! dit Cynthia en riant à la pensée de son amie, assise dans un fauteuil en train de tricoter. ... Dis-moi, Anita, à quoi rêves-tu, toi ? Enfin, je veux dire, si tu pouvais réaliser tes rêves les plus chers, ça serait quoi ?

— Je m'envole, ma belle. Je prépare une petite valise et je m'envole. Je fais le tour du monde et je vais reluquer tous les beaux gars qui traînent. C'est tout. Non. Il y a autre chose. J'adopterais un enfant. Un tout petit qu'on aura abandonné par nécessité ou lâcheté... oui... un tout petit que j'aimerai et dont je prendrai soin, que j'essaierai de rendre heureux. Son ton était grave et son regard rêveur. Elle sembla se ressaisir. Voilà, Cynthia, c'est à peu près tout.

— Je ne t'ai encore jamais entendu dire que tu voulais un enfant.

— Oh, pas moi. Enfin, je veux dire, pas un que je ferais moi. Non, à cinquante ans, on n'y pense plus depuis longtemps. Tu sais, Cynthia, je ne l'ai jamais dit à personne ici mais lorsqu'Henri était là, on voulait un enfant tous les deux. Mais on ne pouvait pas. Enfin, lui. C'est lui qui ne pouvait pas. Quand j'ai reçu les résultats, je lui ai fait croire que c'était moi. Ça l'aurait tué. Il n'aurait jamais accepté que je reste avec lui en sachant qu'il ne pouvait pas me faire un petit. Il est quand-même resté avec moi en pensant que moi, j'étais stérile.

— Anita ! Je suis tellement désolée d'apprendre ça !

— Hé oui, ma belle ! Mais j'étais heureuse malgré tout. J'aimais Henri. On était jeunes. Je me disais qu'avec le temps, tout s'arrangerait. Je croyais stupidement qu'on pouvait "guérir" de ça, comme ça, dit-elle en claquant des doigts. Et puis, le temps a passé. Je n'y pensais presque plus. J'avais tant de

choses à faire avec Henri, pour Henri, pour nous deux. Un jour, je me suis rendue compte qu'il était trop tard, que j'avais raté le coche. Fini pour moi. Heureusement que ma sœur et son mari sont de vrais lapins. Ils nous pondent environ un bébé par année. Ils sont rendus à sept ou huit, je pense. Je les adore. Ma sœur est au courant de mon histoire. À chaque accouchement, je passe un mois chez elle à pouponner. Ça me fait du bien et à elle aussi.

Elle sourit à son amie:

— Voilà ma belle Cynthia. C'est ça, mes rêves les plus chers.

Cynthia hochait la tête sans rien dire, profondément émue. *"Je vais pouvoir l'aider, se dit-elle. Je l'aiderai et elle pourra l'avoir son tout petit et lui donner tout cet amour qu'elle a en elle"*.

— J'espère qu'ils se réaliseront un jour, Anita.

*
* *

Cynthia cherchait une solution possible pour obtenir un montant d'argent qui lui permettrait de réaliser ses rêves ainsi que les rêves de tous ceux qu'elle voulait aider. La liste s'allongeait de façon interminable mais elle revenait toujours au même point. Comment se servir de son bâton magique pour avoir autant d'argent qu'elle avait besoin pour aider tout le monde ?

Elle en parlait avec Laurence, cherchant la meilleure solution.

— Voyons, il faut que je fasse entendre raison à Dominic. Une tante, juste une toute petite tante de rien du tout qui mourrait à l'autre bout du monde et nous laisserait tous ses sous, ce n'est pas si compliqué, quand-même. Il pourrait faire un effort. Dis-moi, Laurence, tu pourrais peut-être m'aider, toi ? Tu te renseignes sur tout ce qui se passe lorsqu'on reçoit un héritage, au niveau légal, surtout un héritage volumineux. Je suis sûre qu'il doit y avoir un moyen. Enfin, on ne peut quand-même pas dire aux parents de Dominic qu'on a un bâton magique à la maison et qu'on a décidé de réaliser tous leurs rêves ! Non, le mieux, c'est un héritage. Alors vu que ni Dominic ni moi n'avons de vieille tante mourante à l'autre bout du monde, il nous faut bien l'inventer, non ? D'ailleurs, j'y pense si souvent à cette chère vieille Adélaïde que pour un peu,

j'aurais de la peine qu'elle soit morte.

Laurence souriait, l'air songeur.

— Écoute, j'ai peut-être une idée. Il faut que j'en parle à Papa. Il pourra m'aider. Je lui dirai que j'ai un devoir à remettre concernant l'investissement et la fiscalité et les lois internationales sur l'héritage, les droits et obligations des héritiers et tout ça. Au fait, je change de sujet, Dominic est toujours d'accord pour ce soir ?

Cynthia regarda son amie, les yeux brillants de gaieté.

— Oui, bien sûr. On vous attend vers... disons... quatre heures. Ton pauvre Jacques va avoir la surprise de sa vie.

— Comme nous tous, Cynthia, répondit Laurence en se remémorant sa réaction lorsque Cynthia lui avait montré le bâton. Il va tomber par terre.

Cela faisait maintenant une semaine que Cynthia avait découvert, en se promenant dans le parc, le joli bâton qui allait complètement bouleverser sa vie et sa destinée et celle de son entourage. Une semaine tellement remplie d'émotions que Cynthia avait du mal à garder le fil de sa vie. Elle en avait le vertige.

Elle avait réussi à convaincre Dominic de mettre Jacques dans la confiance. Puisque Laurence était au courant, il n'y avait pas de raison pour que son mari ne le soit pas aussi. Il avait fini par accepter en lui disant une nouvelle fois que c'était de la folie de garder ce bâton et encore plus d'en parler. Mais lui seul et c'est tout, Cynthia, avait-il ajouté. Il avait tellement peur qu'il vivait dans la crainte de voir l'enthousiasme et la générosité de sa femme tout gâcher et répandre une nouvelle qu'il se serait bien gardé de divulguer.

CHAPITRE 4

Installé dans son fauteuil, les jambes étendues croisées sur la table basse, Marco achevait la lecture de la longue lettre qu'il avait reçue de Me Daigle, le père de Laurence, concernant ses chances de gagner sa cause s'il poursuivait ses assureurs en justice. Ses pensées dérivèrent et afflua à sa mémoire le visage de Cynthia. "*Cynthia*" murmura-t-il doucement. Depuis qu'il connaissait Philippe, celui-ci lui avait souvent parlé de cette jeune sœur qu'il adorait. Il lui avait tellement décrit et raconté Cynthia que, lorsqu'au cours d'un repas donné par Philippe à l'occasion de son anniversaire, Marco fit enfin sa connaissance, il avait l'impression de la connaître depuis toujours. Ce que Philippe n'avait pas dit, c'était ce charme irrésistible, cette incroyable douceur apaisante qui semblait émaner d'elle comme une aura. Elle était très grande, avec des formes épanouies et ravissantes. Tellement féminine et sensuelle que le sang latin de Marco n'avait fait qu'un tour en la voyant. Elle avait de magnifiques cheveux, un peu fous autour de son visage, retombant en longues et soyeuses boucles blondes qu'elle portait, ce jour-là, nouées avec un ruban. Un petit nez adorable et de jolies lèvres, pleines et charnues qui s'ouvraient sur un sourire inoubliable. Et des grands yeux couleur d'émeraude. Des yeux lumineux au regard d'une douceur infinie. Mon Dieu, ces yeux ! Ils lui avaient transpercé l'âme quand ils avaient rencontré les siens et Marco avait su instantanément qu'il aimait cette femme et l'aimerait jusqu'à la fin de ses jours. D'un amour fou, inutile, entêté, passionné et éternel.

Marco savait que Cynthia était une femme droite et honnête, qu'elle était mariée, avait deux enfants par désir et par choix et qu'elle suivrait la destinée qu'elle s'était tracée, même si en cours de route, une rencontre comme la leur lui laissait entrevoir une passion enivrante comme elle n'en avait jamais connue. Et Marco, sachant tout cela, l'aimait encore plus. Il repensa à cette

journée où ils s'étaient enfin rencontrés. Il faisait un temps superbe et les nombreux invités de Philippe et d'Alice étaient dispersés dans le magnifique jardin fleuri de leur maison. Ce moment où Philippe l'avait appelé et où il l'avait vue pour la première fois, ces grands yeux verts posés sur lui avec douceur, ce moment où elle avait rougi, intimidée, en croisant son regard. Elle était si belle ! Si adorable ! Si bouleversante de douceur ! Ils avaient passé un long moment ensemble, à parler, à rire, inconnus et déjà complices. À un moment, son mari l'avait appelée, lui faisant signe de le rejoindre. Elle s'était levée, s'était tournée vers lui et l'avait regardé un instant d'un air grave. Il avait cru déceler du regret dans ses yeux.

— Je dois y aller.

Marco n'avait pas répondu mais l'avait longuement dévisagée avec intensité. Elle avait paru troublée et, en rougissant, avait baissé les yeux, de nouveau intimidée.

Il lui avait pris la main et l'avait porté à sa bouche. Il avait fermé les yeux une seconde, humant son odeur.

— Merci, Cynthia, pour ces moments délicieux. J'espère qu'on se reverra bientôt.

Ils s'étaient revus à d'autres occasions. Dès qu'il entraît quelque part où il savait la trouver, Marco cherchait Cynthia du regard et ne la quittait plus des yeux. Elle était quelquefois en grande discussion avec des amies ou des membres de sa famille et sentait l'intensité de ce regard un peu moqueur fixé sur elle. Alors, elle se retournait et ils se dévisageaient pendant un instant. Marco esquissait un sourire enjôleur, un signe de la main. Cynthia semblait émue à chaque fois et détournait les yeux en rougissant.

Marco se leva, s'étira et se versa un verre de porto. Il sirotait son verre, debout devant l'immense baie vitrée de son appartement qui donnait sur une terrasse ensoleillée au cinquième et dernier étage d'un immeuble au centre-ville. Il aimait cet endroit mais ne survivait dans la grande ville que grâce aux

escapades qu'il s'offrait toutes les fins de semaine à quelques dizaines de kilomètres au nord, dans la montagne. Marco était un fervent adepte de l'escalade et il ne ratait pas une occasion de pratiquer sa passion. Sauf, peut-être, s'il était invité à une soirée où il savait pouvoir rencontrer Cynthia.

Il se souvint d'un soir, tard dans la nuit, où, après avoir soupé chez Philippe qui avait organisé une fête, il s'était formé un petit groupe qui refusait d'aller se coucher. Parmi eux se trouvaient Cynthia et Dominic. Pour une fois, ils avaient fait appel à une gardienne qui dormirait à la maison pour s'occuper des enfants et étaient sortis tous seuls. Et ils voulaient profiter de leur soirée jusqu'au bout. Alice avait décliné l'offre, en étouffant un bâillement. Philippe avait proposé au groupe d'aller danser et jouer quelques parties de billard. Ils s'étaient retrouvés une dizaine entassés dans deux autos. Cynthia était assise à côté de lui, tandis que Philippe et Dominic se disputaient en riant avec Daniel, un mastodonte de plus de 200 livres, la place restante à l'arrière. Ils étaient tous entrés bruyamment dans le bar où s'alignaient d'un côté quelques tables de jeux et d'un autre une minuscule piste de danse. Au centre trônait un bar immense et des fauteuils étaient disséminés tout autour. Cynthia et deux autres filles s'étaient assises dans les fauteuils, bavardant d'une façon animée, tandis que les autres étaient allés jouer au billard. La musique était assourdissante.

Après quelques parties, Marco, qui avait sagement demandé la permission à Dominic, était venu inviter Cynthia à danser.

Elle s'était laissée entraîner et, un peu grisée par l'alcool, s'était abandonnée avec plaisir dans ses bras. Il la dépassait de beaucoup et elle pouvait appuyer son front sur son épaule sans avoir à pencher la tête. Elle l'avait enlacé d'une façon très naturelle. Elle avait respiré son odeur, senti ses mains sur elle. Et dans un geste très doux, avait appuyé la tête contre son épaule, le visage tourné vers lui. Il l'avait serrée davantage et le monde avait paru disparaître pour tous les deux. Quand la musique avait repris un rythme endiablé, ils s'étaient séparés à regret. Cynthia, les joues en feu, était terriblement gênée de son abandon et évitait le regard de Marco. Celui-ci l'avait doucement saisie aux

épaules, l'obligeant d'une pression à lever les yeux vers lui. Il l'avait regardé intensément durant quelques instants puis, très doucement, s'était penché et avait effleuré sa joue de ses lèvres. Il avait murmuré un merci très tendre à son oreille et, lui prenant le bras, l'avait raccompagnée au bar.

Marco poussa un soupir et vida son verre d'un trait. Il pensait souvent à Cynthia. Il aurait aimé être là avant. La connaître plus tôt. L'épouser. Et lui donner des enfants.

*
* *

À seize heures pile, Laurence accompagnée de Jacques, sonna chez Cynthia. C'est la petite Sophie, très excitée, qui vint ouvrir la porte. Elle était toujours ravie d'avoir de la visite, surtout celle de Laurence. Elle la prit par la main et l'entraîna dans la maison pour lui montrer sa nouvelle poupée. Gabriel qui ne voulait pas être en reste, sortit en criant de derrière le canapé où il était caché, en brandissant son joli et tout nouveau camion de pompiers. Au milieu des rires et des cris, surgit Cynthia, un tablier noué à la taille, les mains pleines de farine.

— Entrez, entrez. Venez vous installer dehors. Dominic prépare l'apéritif.

Les enfants pendus à leurs basques, Laurence et Jacques allèrent saluer Dominic puis Laurence rentra seule dans la cuisine.

— Comment ? Tu fais encore la cuisine ? Je pensais que ton nouvel ami s'occupait de tout ? demanda-t-elle à Cynthia.

— Ah, non. Pas tout. Il ne saurait pas faire mes pâtés à l'agneau comme moi qui l'ai appris de ma mère, et elle de sa mère, etc. etc.

— Oh, moi je suis sûre que si tu lui disais, il saurait. Tu n'avais pas envie d'essayer ?

— Non, répondit Cynthia, je préfère m'en tenir à d'autres choses et garder mes petits pâtés pour moi. De toute façon, j'aime cuisiner. Maintenant que je vais avoir du temps, je vais devenir un vrai cordon rouge.

— Bleu. Un vrai cordon bleu.

— Bleu, tu as raison, répliqua Cynthia en riant. Si tu savais, Laurence, combien j'apprécie maintenant d'avoir enfin du temps ! Si tu savais comme je me sens heureuse de me sentir enfin libre et d'avoir plus de temps avec mes enfants ! C'est un bonheur inestimable !

La soirée fut très animée. Ils parlaient de tout à bâtons rompus, sauf Dominic qui, à son habitude, était plutôt taciturne. Arriva l'heure où Cynthia monta coucher ses enfants. En descendant, elle dissimula son bâton dans son dos.

"Que le spectacle commence !" pensa-t-elle en souriant. "Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire à Jacques ?" Elle se tint dans la pénombre de la maison, près de la porte-patio. La nuit commençait à tomber et Dominic avait allumé les lumières. Cynthia observa Jacques qui était en train de raconter à Dominic une des innombrables légendes amérindiennes dont il raffolait. Devant lui, sa coupe était remplie d'une savoureuse salade de fruits. Elle savait que Jacques était un incorrigible gourmand. En souriant, elle souhaita que la coupe soit recouverte d'une montagne de crème fouettée. Jacques vit une lumière bleue, se retourna brusquement, recula en voyant sa coupe, regarda Laurence les yeux étonnés, puis Dominic puis, à nouveau, sa coupe. Cynthia en profita pour demander à ce que des biscuits aux amandes entourent sa crème fouettée de toutes parts et dans le même élan fit apparaître un dôme de chocolat fondant au sommet. Tout cela avait duré une seconde. Jacques poussa un cri et se leva d'un bond, renversant sa chaise. Laurence riait aux éclats et Dominic avait peine à se retenir. Cynthia apparut alors en riant de bon coeur. Jacques les regardait tous d'un air incrédule.

— Bon, dit-il en se rasseyant, c'est très drôle. Comment avez-vous fait ça ?

— Pas nous, répondirent en chœur Laurence et Dominic.

Jacques leva les yeux vers Cynthia.

— Ok. Comment as-tu fait ça, Cynthia ? C'est un tour ingénieux mais je veux comprendre. Je n'ai rien vu venir.

— Tu devrais manger ta crème fouettée, Jacques, elle va ramollir, répondit Cynthia en s'asseyant.

Jacques secouait la tête et les regardait à tour de rôle.

— Bon. Ok. C'est quoi, le truc ? Allez, quoi, soyez sympas. Dites-le moi !

— Je vais te le dire, Jacques, dit Cynthia. Tu vois, il y a une semaine exactement, jour pour jour, je suis allée me promener dans le parc et j'ai trouvé ça. Elle tendit le bâton vers la table en souhaitant qu'apparaissent quatre tasses pleines de café chaud. Jacques poussa de nouveau un cri, mais cette fois plus aiguë que la première fois. Il se leva et s'éloigna de la table comme si elle avait pris feu. Il avait l'air terrorisé.

Il ne quittait pas des yeux le bâton que Cynthia tenait dans la main.

— Nom de Dieu ! Cynthia ! Mais qu'est-ce que c'est ce truc ? ! Il les dévisageait, l'un après l'autre sans comprendre. À leur expression, il réalisa brusquement qu'ils étaient tous passés par-là en le découvrant la première fois. Il se calma un peu et se rassit.

Jacques était avant tout un homme de raison. Il était aussi un passionné d'histoire ancienne où les légendes mystiques, les phénomènes inexplicables, abondaient. Aussi, son esprit aventurier prit-il le pas sur son esprit rationnel et il tendit la main en avant pour saisir le bâton.

Cynthia le lui donna et expliqua en quelques mots tout ce qu'il pouvait faire. Du moins, ce qu'elle avait pu expérimenter. Laurence renchérit en racontant à Jacques ses propres expériences et Dominic conclut en lui expliquant comment Cynthia avait failli le noyer en voulant le réveiller à l'odeur saline de la mer.

Jacques examina le bâton sous tous ses angles, le secoua, le laissa collé longtemps contre son oreille pour percevoir le moindre bruit, le scruta pour déceler le moindre signe dévoilant son origine, son secret, son mystère, sa magie. Peine perdue. Il restait hermétiquement secret. Merveilleusement obéissant. Désespérément mystérieux.

Il ne disait pas un mot et était concentré sur le bâton. Toujours sans un mot, il sortit un calepin et un stylo de sa poche et commença à prendre des notes d'une main fébrile. Cynthia jeta un coup d'œil interrogateur à Laurence et celle-ci haussa les épaules. C'est Dominic qui rompit le silence:

— Jacques, qu'est-ce que tu fais ?

Celui-ci sursauta comme s'il avait oublié où il se trouvait. Il regarda ses amis, sa femme, et sourit.

— Excusez-moi. J'étais perdu dans mes réflexions.

— Et on peut les connaître ? demanda Laurence

— D'abord, j'ai quelques questions à poser à Cynthia, répondit-il.

Jacques se tourna vers Cynthia et se mit à l'assaillir de questions: depuis quand s'en servait-elle ? à quelle fréquence ? était-elle retournée dans le parc ? avait-elle vu d'autres bâtons semblables ? ailleurs ? la lumière bleue était-elle toujours là ? Avait-elle toujours la même intensité ?

Cynthia, en riant, tendit les mains en avant en signe de supplication.

— Attends, Jacques. Laisse-moi au moins le temps de te répondre ! Ok. Depuis quand je m'en sers ? depuis dimanche passé, lorsque je l'ai trouvé. Enfin, je ne m'en sers pas tous les jours.

— À quelle fréquence ?

— Quelle fréquence ?

— Oui. Combien de fois par jour ? Toutes les heures ? Toutes les cinq heures ? Plus ? Moins ?

— Voyons, je pourrais facilement compter les fois où je m'en suis servie depuis dimanche. Pourquoi, Jacques ?

— Je ne sais pas encore, Cynthia. Es tu retournée dans le parc voir s'il y avait d'autres bâtons semblables ou ressemblant à celui-ci ?

Cynthia secoua la tête.

— Non, Jacques. Depuis dimanche, j'ai déjà assez de mal à garder les pieds sur terre, à réaliser vraiment ce que c'est. Ce que ça pourrait être. C'est déjà tellement incroyable, invraisemblable, inconcevable qu'il existe un truc pareil.

Non, franchement, l'idée de retourner voir dans le parc ne m'est même pas venue à l'esprit.

Jacques, penché sur son calepin, notait tout ce que lui disait Cynthia.

Dominic toussota, l'air gêné.

— Moi, j'y suis allé, Jacques.

Tous les trois se tournèrent vers lui, surpris.

— Le soir où Cynthia m'a montré le bâton. Je n'arrivais pas à dormir. J'étais trop excité. J'ai décidé d'aller marcher un peu. D'un coup, j'ai pensé que peut-être il y avait d'autres bâtons comme celui-là. Une pensée de fou. Mais pourquoi pas ? S'il y en avait un, pourquoi pas deux, ou plus ? J'ai pris une lampe de poche et je suis allé au parc. J'ai regardé partout. Enfin presque. J'ai décidé d'y revenir en plein jour, ça serait plus facile. J'y suis retourné le lendemain matin. Mais je n'ai rien trouvé.

En prononçant cette dernière phrase, il se troubla légèrement sans que personne ne s'en aperçoive. À part Cynthia. Elle le connaissait assez pour savoir qu'à cet instant précis, il mentait. Pourquoi ? S'il avait trouvé quelque chose, pourquoi ne pas le dire ? Et qu'est-ce que ça pouvait bien être ? Un autre bâton ? Autre chose ? Et s'il ne voulait pas en parler, pourquoi avoir mentionné à Jacques qu'il était allé au parc ?

Jacques reprit son interrogatoire et Cynthia détourna son regard, décidée à demander plus d'explications à son mari plus tard.

— Cynthia... J'aimerais que tu me parles de la lumière bleue. Est-ce qu'elle apparaît à chaque fois que tu t'en sers ?

— Oui. À chaque fois que quelqu'un fait un vœu, elle apparaît juste avant de réaliser le vœu. Ça dure une ou deux secondes puis ça disparaît.

— A-t-elle toujours la même couleur, la même intensité ?

— Oui. Attends, non ! reprit Cynthia. Lorsqu'on a cassé le verre avec Laurence, elle a souhaité le voir redevenir intact. La lumière n'est pas venue tout de suite. Et quand elle est arrivée, elle a englobé tous les morceaux de verre et là, elle avait l'air plus forte. Mais elle a toujours la même couleur.

— C'est vrai renchérit Laurence. Elle était aussi plus brillante. Plus lumineuse.

— Une dernière question. As-tu... as-tu déjà pensé que son pouvoir pourrait... diminuer ou même... disparaître ?

Cynthia eut un sourire triste et haussa les épaules.

— Oui, Jacques. J'y ai pensé dès le premier jour. Je n'étais pas sûre que d'un vœu à l'autre son pouvoir agirait encore. Je ne le suis toujours pas d'ailleurs. Tout ça est de l'inconnu pour moi. Mais je n'y pense plus maintenant. Je veux seulement agir vite. En ce moment, je vis un rêve merveilleux et avant de me réveiller, je veux avoir comblé tout le monde.

Jacques analysa rapidement la situation. Il connaissait Cynthia depuis longtemps et avait une confiance totale en elle. Il savait qu'elle était une personne équilibrée, sensée, intelligente et qu'elle raisonnait parfaitement. Il écarta l'idée d'une quelconque secte où elle aurait été embarquée, de quelque pouvoir obscur obtenu par la magie noire ou autre rite vaudou. Pourtant, il s'agissait bien de magie.

— Cynthia, est-ce que tu me permets de... d'utiliser ton bâton ? demanda Jacques, le regard luisant de convoitise.

— Bien sûr, Jacques !

Il se leva, le bâton à la main, se recueillit une minute les yeux fermés et sous le regard ébahi de ses amis, son corps mince et élancé se transforma en celui d'un athlète olympique. Il se toucha les biceps, le torse, souriant fièrement et sous les rires de ses amis, fit un numéro de champion de musculation, prenant des poses pour faire ressortir tous ses muscles.

Laurence le fixa, étonnée. Jacques avait toujours été un homme mince, même s'il mangeait comme quatre. Dans son regard, il lut une interrogation muette.

— Hé oui, ma chérie. Tu vois, c'est un de mes rêves. Une de mes faiblesses.

— Mais tu n'en as jamais parlé.

— J'avais fini par m'habituer. De toute façon, est-ce que j'avais le choix ?

J'ai tout essayé depuis que je suis gamin pour avoir l'air plus costaud, plus musclé. Rien à faire. Je suis un gringalet. Alors, voilà, ce soir, je me suis fait un petit plaisir !

Il prit son calepin et d'un ton mesuré, fit un bref topo de la situation consultant ses notes de temps à autre.

— Voilà, conclut-il s'adressant à Cynthia. Les maigres informations que tu possèdes sur ton trésor. Pour l'instant, ce ne sont que des indices.

— Attends, Jacques ! Il manque quelque chose ! C'est Dominic qui avait parlé. Il se leva et commença à marcher de long en large, se frottant le menton et repoussant en arrière d'un geste machinal mille fois exécuté une mèche de cheveux qui n'existait plus depuis longtemps. Il s'immobilisa et vint se planter devant la table, les poings appuyés dessus, le faisant paraître encore plus grand.

— Cynthia, dit-il, tu te souviens, le jour de la mer ?

Celle-ci hocha la tête sans répondre.

Dominic reprit, résumant la situation pour ses amis.

— Ce jour-là, je m'étais endormi dehors sur la chaise longue pendant que Cynthia était allée voir son frère. Il se tourna et montra du doigt le saule. Ici, exactement. Un bruit inhabituel m'a réveillé et quand j'ai ouvert les yeux, j'ai senti l'air salin et en même temps, j'ai entendu le bruit des vagues. J'ai vu la mer ! Ici ! Dans le jardin !

Cynthia l'interrompt :

— Ils le savent déjà, Domi. Tu l'as déjà dit.

— Je sais. Ce que je veux dire, c'est que Cynthia a seulement souhaité entendre le bruit des vagues. Vous comprenez ? Pas voir la mer, pas se baigner, juste entendre le bruit des vagues. Or, qu'est-ce qui s'est passé ? La mer était chez nous.

— Où veux-tu en venir, Dominic ? demanda Jacques qui pressentait ce qu'il allait dire.

— Je veux en venir au fait qu'on a un indice. Peut-être le plus important

pour l'instant. Écoutez. Réfléchissons calmement. Comment peut-on entendre le bruit des vagues ?

Il attendait des réponses.

— En allant au bord de la mer ? suggéra Laurence en haussant les épaules.

— En regardant un film tourné au bord de la mer ou sur la mer, proposa Cynthia.

— En écoutant un enregistrement de ce bruit, dit Jacques.

— Voilà ! s'écria Dominic. C'est ça ! Si tu n'es pas à côté de la mer, tu peux l'entendre par un enregistrement de ce bruit.

— Et alors ?

— Et alors ? Le bâton ne s'est pas servi d'un enregistrement alors que Cynthia voulait seulement entendre le bruit des vagues. Pas voir la mer, non. Son vœu était d'entendre le bruit des vagues, c'est tout. Le bâton ne pouvait tout simplement pas nous faire entendre le bruit des vagues sans nous amener la mer avec.

Jacques observait Dominic et hochait doucement la tête. Il commençait à comprendre.

— Ce qui pourrait, peut-être, nous donner un indice sur son... disons... son origine, c'est ça, Dominic ?

— Je pense que oui, répondit celui-ci.

Cynthia regardait son mari, les yeux ronds.

— Je ne comprends pas. Tu veux dire que le bâton ne serait pas assez évolué pour disposer d'un enregistrement du bruit des vagues sur commande. C'est ce que tu penses, Dominic ?

Celui-ci approuva d'un hochement de tête.

— Même si il peut transformer un verre en or, un chandelier en diamants, un...

— Un gringalet en athlète, dit Jacques en riant. Il regarda Dominic. Je pense que je comprends ce que tu veux dire. Tu n'as pas tort, à mon avis. Le vœu de Cynthia était réellement d'entendre le bruit de l'eau pas de l'avoir devant elle. Le bâton a fait apparaître la mer *parce qu'il n'avait pas d'autre*

moyen d'exaucer le vœu de Cynthia.

— Parce qu'il ne savait pas faire autrement ? demanda Laurence, incrédule.

— Exact, répondit Dominic. Il ne savait pas faire autrement. C'est pour ça que je pense qu'on a un indice sur son origine. Elle doit venir d'une époque antérieure à aujourd'hui.

— D'une époque antérieure ? Je ne comprends pas, dit Laurence, les sourcils froncés.

— Oui, chérie, lui répondit Jacques. S'il avait pu faire entendre à Cynthia le bruit des vagues uniquement, ça aurait prouvé qu'il était assez évolué pour appartenir à une époque actuelle ou même future, alors que ce qu'il a démontré en apportant de vraies vagues, c'est qu'il n'était pas assez évolué, donc qu'il vient d'une période antérieure à maintenant.

— Antérieure ? demanda Cynthia. Il n'est pas assez évolué alors il fait partie du passé, c'est ça ? Même s'il peut réaliser tous nos rêves ?

— Attention, reprit Jacques. Je ne dis pas qu'il est sous évolué ou révolu ou quoique ce soit, mais écoute, tu es d'accord qu'on ne trouve pas de bâton de ce genre sur le marché mondial, d'accord ? Cependant, tu en as un entre les mains. Il faut bien qu'il vienne de quelque part, non ?

— Oui, ça c'est sûr.

— Alors, supposons que la magie soit chose courante et que tout le monde ou presque ait un bâton magique à la maison, d'accord ? Hé bien, le tien serait dépassé. Un peu comme mon ordinateur est dépassé par rapport aux nouveaux modèles qui sont sortis depuis, disons, deux ans et même moins. Le bâton de ton voisin par contre pourrait très bien lui faire entendre un bruit de vagues aussi réel que s'il était vraiment étendu sur une plage alors que le tien n'aurait d'autre choix que d'amener la mer devant toi pour avoir le même résultat.

— Attends une minute, Jacques, l'interrompt Cynthia, je pense au contraire que tu te trompes. Bien sûr, le jour où j'ai voulu faire la surprise à Dominic, pour rien au monde je n'aurais voulu ça. C'était bien trop dangereux. Mais par contre, si j'étais seule, sans voisin, j'adorerais ça moi, avoir la mer devant chez moi sans avoir à faire des milliers de kilomètres. Pour moi, il est plus évolué

que ce que tu dis, au contraire. Tu te rends compte ? Je me réveille un matin et je décide que j'irai volontiers me baigner. La mer est ici, je n'ai qu'à plonger !

Jacques approuva de la tête. C'est vrai, pensait-il, Cynthia a parfaitement raison. Il proposa à Cynthia et Dominic de refaire une expérience analogue en un lieu isolé. Ils auraient ainsi peut-être plus d'indices.

Dominic n'avait rien rajouté. Il était songeur. Comme d'habitude, pensait Cynthia. Sauf que ce soir, elle le trouvait étrange et d'une attitude bizarre. La nuit était pas mal avancée et Laurence et Jacques s'apprêtaient à partir. Le chandail de Jacques était tendu à craquer sur ses pectoraux volumineux. Cela fit rire Cynthia.

— Jacques, tu ne vas pas partir comme ça ? ! Même ta mère ne te reconnaîtrait pas !

— Ce n'est pas grave, Cynthia. Je vais renouveler ma garde-robe. J'ai toujours eu des chandails trop grands de toute façon. Et puis, je dirai à mes amis que j'ai pris des boissons énergétiques à forte concentration de testostérone ou de machins comme ça. Ils voudront tous en avoir, mais tant pis. Ça fait trop longtemps que je rêve d'un corps comme celui-là.

— Tu sais, Jacques, avec ou sans muscle, nous on t'aime comme tu es ! dit Cynthia en riant. Elle rajouta, plus sérieuse: Je vous propose qu'on se rejoigne demain à 10:00 heures. On ira faire d'autres expériences.

— Et tes enfants ? demanda Laurence

— Ils vont à la garderie comme d'habitude. D'une part, ils adorent ça et pour l'instant, tant que nous n'aurons pas trouvé une solution crédible et hors de danger, nous continuerons d'agir comme si de rien n'était.

Quand Laurence et Jacques furent partis, Cynthia se tourna vers Dominic et lui dit en souriant:

— Regarde ça, Domi. Tu n'auras jamais vu quelqu'un débarrasser une table aussi vite.

La lumière bleue se dissipa, laissant la table intacte. Les déchets avaient été jetés à la poubelle et la vaisselle lavée en un clin d'œil. Cynthia éclata de rire. Elle embrassa son bâton et lui dit:

— Tu sais que je t'adore, toi ?

Dominic sourit. Cynthia reprit son sérieux et, fixant son mari, elle lui demanda d'une voix qui exigeait une réponse franche:

— Dominic ? Est-ce que c'est vrai que tu n'as rien trouvé dans le parc quand tu y es allé voir s'il y avait d'autres bâtons ?

Dominic fut surpris par cette question inattendue. Il se troubla un peu.

— Non, bien sûr que non, Cynthia. Je l'ai dit tout à l'heure. Je n'ai rien trouvé. Pourquoi me demandes-tu ça ? Tu ne me crois pas ? rajouta-t-il d'un air subitement fâché.

— Je ne sais pas, Dominic. J'ai... j'ai le sentiment que tu as menti, répondit Cynthia d'une voix calme. Je ne sais pas pourquoi, mais je pense que tu ne dis pas tout.

Dominic haussa les épaules, vexé.

— Libre à toi de croire ce que tu veux, Cynthia. Je te dis que je n'ai rien trouvé dans le parc. Il se leva, hésita une seconde, puis se pencha et donna un rapide baiser à sa femme. Je vais me coucher. Bonne nuit.

*
* *

Le lendemain, ils se retrouvèrent tous les quatre comme prévu à 10:00 heures. Ils avaient roulé environ trente minutes en quittant la banlieue lorsque Dominic arrêta l'auto. Il n'y avait autour d'eux que des champs, quelques bosquets d'arbres et, au loin, on apercevait les toits d'une ferme. Elle était assez loin pour ne pas les inquiéter. Ils attendirent quelques minutes pour s'assurer qu'aucun tracteur n'était en vue puis Cynthia demanda:

— Bon, on est bien d'accord. Je souhaite entendre le bruit des vagues.

— Oui, répondit Jacques. Comme tu l'as fait le jour où Dominic dormait.

Elle prit son bâton et d'un air solennel dit: *je souhaite entendre le bruit des vagues.*

La lumière bleue azur apparut et s'étendit sur le sol devant eux durant quelques secondes. L'instant d'après, les amis poussèrent des cris de joie en secouant leurs sandales pleines de sable. Une mer magnifique s'étendait devant eux à perte de vue. Ses eaux turquoises formaient de douces vagues qui venaient mourir à leurs pieds.

— C'est drôle, dit Cynthia, elle est exactement comme la première fois que je l'ai vue. La même couleur, le même ressac.

— Quel temps faisait-il ce jour-là ? demanda Laurence.

— À peu près comme aujourd'hui répondit Dominic. Mais il y avait moins de vent.

— Oui, c'est bizarre dit Jacques. Il me semble que le vent aujourd'hui serait assez fort pour que les vagues soient plus grosses. Au fait, dit-il en riant, avez-vous apporté vos maillots de bain ? En disant cela, il ôta son chandail et son jean, ses muscles tous neufs jouant sous sa peau.

Il jeta un regard à ses amis et s'avança vers l'eau. Laurence releva sa jupe et le suivit. Cynthia et Dominic les regardaient. Jacques avança un peu plus vite sans toucher à l'eau. Il accéléra le pas et se mit à courir. Rien à faire. Là où les vagues auraient dû lécher ses pieds l'instant d'avant, l'eau s'éloignait au fur et à mesure qu'il progressait. Laurence se retourna vers Cynthia. Elle s'était éloignée dans une autre direction que Jacques et se trouvait à vingt mètres de Cynthia. Elle cria :

— Elle s'en va, Cynthia ! L'eau s'éloigne quand on avance !

Cynthia et Dominic se regardèrent, surpris. Ils s'avancèrent à leur tour, s'éloignant des deux autres. Tous les quatre se tenaient maintenant au milieu d'un champ de sable blanc avec une mer turquoise qui les narguait et reculait à leur approche.

Jacques se frotta le menton. Il suggéra :

— Cynthia, tu as souhaité entendre le bruit des vagues et la mer s'en va. Essaie de souhaiter te baigner dans la mer.

Cynthia approuva et souhaita se baigner dans la mer. Rien ne se passa. Elle souhaita alors que le champ reprenne sa vocation première. La lumière bleue

apparut et une seconde plus tard, le sable et la mer avaient disparu. Cynthia souhaita alors de nouveau se baigner dans la mer.

Et le même scénario recommença. Les quatre amis virent à nouveau la mer devant eux, le sable sous leurs pieds. Mais de nouveau, lorsqu'ils s'approchèrent pour toucher l'eau, elle s'enfuit.

Ils étaient perplexes. La mer était bien là. Le vœu de Cynthia était bien cette fois de se baigner dans l'eau, mais elle ne pouvait pas le faire. Jacques fit demi-tour et se rhabilla. Il sortit son calepin et son stylo de sa poche et inscrivit soigneusement ces précieuses informations.

Un peu dépitée, Cynthia fit disparaître cette mer fantôme et dit:

— Bon, c'est une expérience intéressante mais c'est dommage, l'eau était si belle.

— Oui, répondit Jacques. La mer n'est qu'une illusion. J'ai pensé la première fois qu'elle n'apparaissait que pour faire entendre le bruit des vagues comme tu l'avais demandé. Mais la deuxième fois, j'étais persuadé qu'on pourrait prendre un bain. Hé bien, non.

— Et si on essayait de faire apparaître une montagne ? suggéra Laurence.

— Une montagne ? C'est un peu risqué, non ? et ça se voit de loin répondit Cynthia.

— Ok, une petite alors, vers le bois, là-bas ça paraîtra moins.

— D'accord répondit Cynthia. Et, se tournant vers le bois, elle souhaita grimper sur une petite montagne. La lumière bleue azur se dissipa laissant apparaître un col de montagnes dont les plus éloignées et les plus hautes étaient recouvertes de neige.

— Wow ! s'exclama Laurence, si ça c'est une petite montagne... ! !

— En effet ! dit Jacques. Venez ! On se dépêche avant d'avoir des ennuis !

Ils coururent et s'engagèrent sur le sentier qui commençait à grimper sur la montagne la plus proche. De nouveau, la réalité se fit illusion et la montagne semblait s'éloigner au fur et à mesure qu'ils avançaient. Ils ne montaient pas. Le sentier était désespérément plat et la montagne inaccessible.

Cynthia s'arrêta, souhaita que tout redevienne comme avant.

Les quatre amis étaient un peu déçus. L'illusion était parfaite et il était frustrant de ne pas sentir la fraîcheur de l'eau alors qu'elle était à leurs pieds ni pouvoir s'enfoncer dans la senteur enivrante de la forêt alors qu'elle les y invitait à grands renforts d'odeurs de pins, de fraises des bois et de mousse fraîche.

— Pourtant, dit Cynthia, songeuse, on peut voir, sentir et toucher le sable alors que l'eau reste inatteignable comme on peut voir, toucher le sol du sentier, sentir l'odeur du bois alors que la montagne reste hors d'atteinte.

— Oui, dit Jacques, tu as raison. Et la mer avait le même aspect les deux fois où tu l'as vue. Je suis à peu près certain que ça serait pareil pour la montagne. Que tu demandes à voir une colline ou le mont Everest, tu aurais la même chose. C'est vraiment étrange. Il se tût un moment. Cynthia, demande une maison ou une cabane, pour voir.

La cabane apparût, très réelle. Ils purent la toucher, y pénétrer, en faire le tour, ouvrir les fenêtres, fermer la porte sans problème.

Jacques, silencieux, les sourcils froncés, essayait de déchiffrer ce mystère si dense. Dominic avait l'air mal à l'aise et se dandinait d'un pied sur l'autre. Cynthia lui jeta un coup d'œil à la dérobée. Elle était maintenant certaine qu'il savait quelque chose ou cachait quelque chose. Il mourrait d'envie d'en parler et en même temps demeurait aussi muet qu'une tombe.

Laurence demanda :

— Bon, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Cynthia consulta sa montre.

— On pourrait aller faire une balade. Il y a un excellent restaurant à une heure de route. Ils ont une terrasse superbe au bord de la rivière. On pourrait manger là, non ?

— Tu parles du "Vieil Albatros" ? demanda Laurence incrédule.

— Oui, c'est ça.

— Mais il est hors de prix, Cynthia ! s'écria Jacques. Il faut au moins compter une centaine de dollars par personne sans parler du vin. Ce n'est pas un restaurant pour nous.

Cynthia eut un sourire malicieux. Elle jeta un rapide coup d'œil à Dominic et souhaita avoir sept cent dollars. L'argent apparut dans ses mains au moment où la lumière bleue s'évapora. Jacques sursauta:

— Tu peux aussi avoir de l'argent ? !

Cynthia se contenta de hocher la tête en souriant. Dominic avait l'air furieux. Cynthia savait qu'il désapprouvait ce qu'elle venait de faire mais elle voulait profiter et faire profiter ses amis de cette manne incroyable. À moins qu'elle n'ait cherché là un moyen de provoquer son mari et de le faire sortir de son mutisme. Elle lui jeta un regard de défi et il s'emporta soudain:

— Cynthia ! Tu es folle ! On ne sait même pas d'où vient cet argent !

— On sait qu'il n'est pas faux, Dominic, c'est suffisant, répondit Cynthia.

— Oui, d'accord, on sait qu'il n'est pas faux ! rétorqua Dominic, furieux. Mais on ne sait toujours pas d'où il vient ! On ne peut pas se servir de cet argent impunément, Cynthia. Pourquoi ne veux-tu pas comprendre ça ? Attends au moins qu'on en sache un peu plus !

— Et ton ami, comment il s'appelle déjà ?...

— Allan Webster. Il ne m'a pas retourné mon appel encore. Il est peut-être en vacances.

— Hé bien, en attendant qu'il nous rappelle, on va s'offrir un bon dîner. Après tout, autant en profiter, répliqua Cynthia d'un air décidé.

Dominic s'éloigna de quelques pas. Jacques et Laurence échangèrent un regard gêné. Cynthia dissipa le malaise qui s'était installé en souhaitant silencieusement qu'apparaissent quatre chaises confortables et une table recouverte d'une jolie nappe aux couleurs printanières avec un parasol en son centre. Dans le même élan, elle fit apparaître un plateau chargé d'apéritifs de toutes sortes, de grignotines et d'olives vertes et noires.

Laurence éclata de rire suivie par Jacques. Même Dominic finit par se déridier. Ils passèrent une heure à siroter leurs apéritifs à l'ombre du parasol. À la demande de Jacques qui prenait des notes au fur et à mesure, Cynthia fit apparaître successivement un chien labrador, un chat siamois, un écureuil, un lapin blanc, un perroquet, un pingouin, un cheval, une vache et lorsque Cynthia

suggéra très sérieusement un éléphant, Laurence poussa un cri d'effroi qui fit rire tout le monde.

Tous les animaux étaient vivants et se comportaient comme des animaux de leurs races respectives, à part le perroquet et le pingouin qui avaient l'air un peu désorientés dans ce milieu inconnu pour eux. Ils avaient pu caresser le chien, le chat et le cheval, entendre la vache meugler et voir le lapin, craintif, chercher un refuge aux alentours.

Lorsque Jacques demanda à Cynthia si elle voulait bien les faire disparaître, celle-ci lui répondit:

— Mais où vont-ils aller, Jacques, si je demande qu'ils disparaissent ?

Ce dernier haussa les épaules et ouvrit les mains:

— Je n'en sais fichtre rien, Cynthia ! C'est bien là le plus grand mystère qu'il ait été donné à un être humain de résoudre, à part peut-être celui de l'origine de la vie.

— Peut-être se décomposent-ils ? suggéra Laurence.

— Moi, je pense que oui, dit Dominic. Je pense que tu as raison et qu'ils doivent se dissoudre en millions de particules qu'ils étaient avant de se composer en animaux.

— Mais ils sont vivants, Dominic, reprit Cynthia. Je suis sûre que si on ramenait l'un de ses animaux à la maison, ils seraient là et visibles aussi longtemps qu'ils vivraient.

— Pas la vache en tout cas, dit Dominic en souriant. Ramènes le chien ou le chat si tu veux, le lapin à la limite mais pas la vache, s'il-te-plaît.

— Aussi longtemps qu'ils vivraient répéta Laurence, l'air songeur. Mais as-tu la moindre idée de leur espérance de vie ?

— Absolument aucune, répondit Cynthia. Peut-être vivraient-ils aussi vieux que leurs semblables. Peut-être se désagrègeraient-ils au bout de quelques jours, quelques heures, quelques mois. Peut-être disparaîtraient-ils de notre vue, tout simplement.

— Sais-tu à quoi je penses, Cynthia ? demanda Jacques. Tu devrais prendre le chat ou le chien avec toi et l'emmener voir un vétérinaire. Dis-lui que tu l'as

trouvé. Pose-lui toutes les questions possibles et inimaginables sur son origine, son âge, son pedigree, ses antécédents médicaux, s'il a été opéré, tout ce qui pourra te passer par la tête. Je le ferai bien, mais notre propriétaire interdit tout animal dans l'immeuble.

— D'accord Jacques, je le ferai, mais une autre fois. Je l'essaierai et si tout va bien et que l'animal a des chances de vivre longtemps, je le dirai aux enfants. Je veux d'abord qu'ils soient au courant que nous allons avoir un chien ou un autre chat à la maison.

Le gros chien avait appuyé sa tête sur les genoux de Cynthia tandis qu'elle le caressait. Elle ressentit une grande tristesse tandis qu'elle souhaitait que tous les animaux disparaissent. Étrangement, les animaux regardaient dans la même direction, la lumière bleue les enveloppait et lorsqu'elle se dissipait, l'animal disparaissait ne laissant aucune trace de son passage, ni empreinte ou quelque marque que ce soit sur le sol qu'il avait foulé.

CHAPITRE 5

— Non ! Je te dis que j'en veux pas ! C'est clair ? J'en veux pas ! hurlait une voix de femme ivre. Un bruit de chaises qu'on tire sur le sol ponctué de jurons suivit cette exclamation.

Jo-Ann Letillier poussa un soupir. Qu'ils sont fatigants, ces deux là ! Elle décida d'aller faire un tour, le temps que la dispute perde de sa virulence. Elle vivait dans ce bloc appartement plutôt miteux depuis un an déjà et s'apprêtait à déménager. Elle n'en pouvait plus. C'était toujours pareil. À peine mettait-elle le pied chez elle qu'elle les entendait s'engueuler, s'injurier et des fois se battre. Elle était montée, une fois, inquiète, pour s'assurer que personne n'était en danger mais s'était fait refouler par des injures et des cris de tous les deux. Quand ce n'était pas eux, c'était la vieille dame du dessous sourde comme un pot qui montait le son de sa télé à fond ou le chien du dessus qui hurlait parce que ses maîtres s'étaient absentés. Jo-Ann voyait arriver le jour de son déménagement comme une délivrance inespérée.

Le bar était encore désert à cette heure-ci. Les habitués étaient allés manger un morceau et reviendraient plus tard.

— Salut, Jo-Ann ! l'accueillit Frank de sa voix de ténor.

— Salut, Frank ! Comment ça va ?

— Bien ! Très bien. Je te sers une bière ?

— Oui, merci, répondit Jo-Ann en s'installant sur un des tabourets devant le comptoir.

Frank Bisson était un colosse aux bras impressionnants sur lesquels étaient tatoués des animaux qu'il affectionnait particulièrement, entre autres des serpents, des scorpions et une énorme tarentule qui faisait frissonner d'horreur ceux qui la voyait pour la première fois.

Son crâne était dégarni sur le dessus et il avait des cheveux noirs très longs

en arrière qu'il nouait souvent en queue de cheval. Ses sourcils épais laissaient entrevoir deux petits yeux futés qui pétillaient. Il arborait fièrement une énorme moustache noire qui lui donnait un air de conquérant. Son sourire dévoilait de magnifiques dents blanches et il était franc autant que l'était son caractère. C'était un homme à l'emporte-pièce, incapable de tricher ou de tergiverser. Il ne pouvait faire autrement qu'aller droit au but. Ça lui avait souvent joué des tours lorsqu'il était plus jeune et il s'était souvent battu. Si bien qu'un jour, il s'était ramassé en prison. Le gars qu'il avait démolì s'était retrouvé à l'hôpital avec de multiples fractures, un traumatisme crânien important et quelques dents cassées. La police avait intercepté Frank et il avait purgé une peine de six mois. Il avait 16 ans. Il avait bourlingué pas mal et cassé d'autres têtes à l'occasion.

Aujourd'hui âgé de 47 ans, il s'était calmé et dirigeait avec bonheur son petit bar où venaient ses habitués devenus ses copains. Il était correct avec tout le monde mais quelquefois son caractère emporté prenait le dessus. À quelques reprises, il avait mis des clients à la porte parce qu'ils lui cassaient les pieds et qu'ils l'agaçaient pour des brouilles comme le déranger lorsqu'il lisait son journal. Lorsque Frank lisait son journal, il valait mieux ne pas le déranger. Les habitués le savaient. Frank s'arrangeait quand-même pour le faire à une heure où il n'y avait presque personne au bar. Cependant un jour, deux hommes étaient entrés et avaient commandé une bière. Frank leur avait servi leurs consommations puis s'était installé à sa table habituelle et avait commencé à lire son journal, surtout la page des sports, celle qu'il préférait. Ça faisait à peine dix minutes qu'il s'était assis et voilà qu'un des deux clowns avait choisi ce moment pour dire qu'ils voulaient la même chose. Frank avait eu un regard mauvais et pointé du doigt le comptoir :

— Dans le frigo, avait-il marmonné.

L'autre n'avait pas compris le message et exigé d'être servi sur le champ. Frank avait vu rouge. Il s'était relevé d'un coup déployant sa haute taille et ses poings s'étaient serrés tandis qu'il devenait écarlate. L'autre avait eu un mouvement de recul. La voix de Frank lui avait fait encore plus peur :

— Ici, c'est soit tu vas chercher ta bière dans mon frigo et tu me fous la paix quand je lis, c'est soit tu sacres ton camp avec ton copain, compris ? ! Compris ? !

L'autre avait fait oui de la tête puis il était parti avec son ami laissant l'argent sur la table.

Il ne fallait pas déranger Frank Bisson quand il lisait son journal.

— Alors, Jo-Ann qu'est-ce que tu deviens ? Ça fait au moins une semaine que je t'ai pas vu ? demanda Frank en souriant.

— Je n'avais plus le temps, répondit Jo-Ann. Trop de travail. Je vais partir bientôt, Frank. J'ai trouvé un autre appartement. Ici, c'est l'enfer. Les deux d'en haut qui s'engueulent tout le temps, le chien qui hurle, la pauvre vieille qui n'entend plus rien... Mais ce qui est sûr, c'est que je viendrai te voir. Tu es le seul qui va me manquer dans ce quartier pourri.

— J'espère bien que tu vas venir me voir ! Tu déménages quand ?

— Dans un mois.

— Bon, si tu as besoin d'aide, tu me le dis, ok ?

— Oui, merci, c'est gentil, Frank.

— Et les tortues crêpes ? demanda Frank sérieusement.

— Toujours pareil. On a envoyé une lettre au gouvernement pour qu'il bouge. Il faut sauver les tortues crêpes, elles sont en danger d'extinction. Si personne ne fait rien, il n'y en aura plus sur cette terre. Mais notre gouvernement est un peu dur d'oreille. Il faut crier fort et longtemps avant qu'il n'entende quelque chose et même là, c'est loin d'être gagné, tu le sais aussi bien que moi.

Frank hocha la tête gravement. Lorsque Jo-Ann lui avait parlé des tortues crêpes, la première fois, il avait réprimé une forte envie de rire, s'était contenté d'un sourire indulgent. Mais Jo-Ann était si passionnée par cette cause qu'elle défendait, parmi tant d'autres, qu'elle avait fini par le convaincre de la nécessité de se battre pour ces étranges tortues à carapace molle. Si bien que lui, Frank Bisson, délinquant et sans foi ni loi, avait participé activement à une collecte

de signatures, non seulement dans son bar mais aussi à l'extérieur pour la pétition de Jo-Ann et de son mouvement pour la sauvegarde des tortues crêpes. Il était très attaché à cette fille. Il aimait son engagement complet. Que ce soit envers les plantes, les forêts, les animaux ou autres, lorsqu'une espèce quelconque était en péril ou en voie de s'éteindre, Jo-Ann relevait ses manches et à grands renforts de coups de gueule, ouvrait les portes inaccessibles, réveillait les fonctionnaires poussiéreux, proclamait la justice, exigeait des actions, parcourait les rues, créait des pétitions sur internet pour obtenir des signatures. Elle obtenait rarement des résultats spectaculaires, jamais une petite loi ici ou là qui viendrait interdire la chasse ou la pêche ou la cueillette de telle ou telle espèce, non. Plutôt des promesses de politiciens. Rien qui vaille. Et elle reprenait le chemin de la guerre, indomptable, infatigable, acharnée.

Elle avait une détermination infaillible qui plaisait à Frank. Elle était également féministe et avait débattu ses points de vue sur la situation actuelle des femmes avec Frank durant des soirées entières.

— Tu vas me manquer, dit-il d'un air boudeur.

*
* *

En rentrant chez elle, Jo-Ann remarqua que le calme était revenu dans l'immeuble. Ils ont dû s'entre-tuer, se dit-elle. Elle fit sauter une à une ses chaussures à travers la pièce. Elle mit son répondeur en route et commença à se déshabiller. L'un des messages venait de sa sœur Cynthia, un autre de son amie Sandrine, deux autres de son assureur à qui elle devait des sous.

Elle consulta sa montre et composa le numéro de Cynthia. Elle alluma une cigarette, installée sur sa chaise berçante. À la quatrième sonnerie, alors qu'elle s'apprêtait à raccrocher, la voix de Cynthia se fit entendre.

— Oui ? Allô ?

— Allô, Cynthia, c'est moi.

— Jo-Ann ! Comment vas-tu ?

— Ça va. J'ai eu ton message. Tout va bien au moins ?

— Oui, ne t'inquiète pas. Il faudrait qu'on se voie, Jo. Veux-tu venir chez

Philippe samedi ?

— Chez Philippe, samedi ? Oui, pas de problème.

— Super ! À samedi, alors ! Bisous ma chérie !

Jo-Ann essaya ensuite d'appeler Sandrine mais personne ne répondit. Elle se fit couler un bain chaud auquel elle rajouta des huiles essentielles aux parfums relaxants. Elle pensait en souriant à Frank Bisson. Il était drôle. Elle le trouvait plutôt attirant aussi. Mais Jo-Ann ne se faisait aucune illusion sur les sentiments de Frank à son égard. Il en avait toujours été ainsi. Les hommes l'adoraient et la considéraient comme une mère, une sœur, une confidente, une meilleure amie, rarement comme une maîtresse. Jo-Ann avait un physique plutôt ingrat qui, en ces années de déification de la beauté, rendait sa vie amoureuse aussi plate et monotone qu'une journée de pluie. Elle était de petite taille et trop bien en chair pour passer inaperçue. Elle avait comme sa sœur Cynthia et son frère Philippe des cheveux blonds et bouclés mais là s'arrêtait la ressemblance. À l'adolescence, elle avait souffert de crises d'acné aigu qui lui avaient laissé des cicatrices disgracieuses définitives sur les joues. Depuis son enfance, ses yeux de myope avaient supporté d'horribles montures dont les verres épais lui donnaient l'air d'un hibou. Elle évitait autant que possible les miroirs et avait fait son deuil d'une possible vie amoureuse.

Elle poussa un soupir résigné et plongea avec délice dans son bain. Elle avait trouvé un dérivé à la profonde dépression qui l'avait habitée à l'âge de 13 ans en lisant un livre sur la sauvegarde de la planète. Elle avait été très touchée par le sort qui attendait les animaux dans les centres d'élevage, les laboratoires et autres lieux de barbaries. Elle avait commencé à s'engager activement et fait partie d'un groupe de défense des animaux durant plusieurs années. Elle avait fait partie de ceux qui avaient ouvert une nuit les portes d'un laboratoire d'expérience et avaient libéré dans la ville des centaines d'animaux, chiens, chats, singes, souris, lapins, rats. Tout cela avait été déterminant pour l'adolescente qu'elle était. Cette révélation de sa volonté de faire changer les

choses avait bouleversé sa vie, façonné sur son visage des traits déterminés et placé dans ses yeux une lueur furieuse qui lui donnait un charme particulier et attachant. Plus tard, elle s'était trouvé d'autres raisons de se battre et avait fondé diverses associations pour la défense et la sauvegarde d'espèces végétales et animales menacées de disparition. Son engagement, sa loyauté et son esprit d'entreprise avait séduit le vieux Bernard qui l'avait engagée à titre de rédactrice pour son magazine de préservation de l'environnement "Sauvons la planète". Bernard Leroy, homme solitaire et dévoué depuis toujours à la cause des chiens perdus sans collier, avait trouvé en Jo-Ann une âme complice et complémentaire. Ils n'avaient pas besoin de se parler longtemps, ils se comprenaient à demi-mots et étaient sur la même longueur d'ondes. Bernard Leroy, maintenant âgé de 70 ans, savait, depuis l'instant où elle avait ouvert la porte de son bureau à sa manière directe et presque violente, qu'il laisserait son magazine chéri, son bébé comme il l'appelait, à Jo-Ann Letillier.

*
* *

Le lendemain, lorsqu'elle rejoignit son amie Sandrine au téléphone, elle sut instantanément que quelque chose n'allait pas. Sandrine était gravement malade. Elle souffrait d'un cancer et récemment sa maladie lui avait donné d'autres troubles graves.

Jo-Ann informa Bernard qu'elle finirait sa journée de travail plus tôt et se rendit directement chez Sandrine. Elle trouva celle-ci en pleurs, allongée sur son lit, tordue par la souffrance. Elle se précipita vers elle, lui prit la main, touchant son front, posant mille et une questions. Il ressortait des faibles réponses de Sandrine qu'elle n'avait pas appelé son médecin, que ces crises avaient commencé la veille et qu'elles la faisaient souffrir terriblement. Jo-Ann composa le numéro d'urgence laissé par le docteur de Sandrine et lui exposa brièvement la situation. Il demanda à Jo-Ann de conduire Sandrine à l'hôpital où il était de garde, l'assurant qu'il la verrait dès leur arrivée et demandant à Jo-Ann de préparer une petite valise pour son amie.

Sandrine était une femme jeune et belle, frappée par la maladie alors qu'elle entreprenait avec enthousiasme une carrière de designer de mode et prévoyait d'ici trois à quatre ans avoir des enfants (au moins trois) avec son amoureux. Mais la vie en avait décidé autrement et l'avait forcé à lui faire face le jour où le docteur avait prononcé le terrible diagnostic. Elle avait dû interrompre brutalement des études qui la passionnaient, son amoureux s'était peu à peu éloigné et avait fini par disparaître, ses rêves d'enfant avaient été brisés à tout jamais. Sandrine, pourtant, ne se laissait pas abattre. Elle avait vu dans cette épreuve un défi que la vie lui imposait et avait décidé de le relever. *"Ah, tu veux te battre, hein ? Tu veux me tester ? Si tu veux ma peau, tu ne l'auras pas, mets-toi bien ça dans la tête ! Je me battraï jusqu'au bout et je gagnerai ! Tu entends ? Je gagnerai !"* Elle avait eu une rémission formidable. Malheureusement, la maladie avait réapparu et de nouveau elle luttait. Elle luttait depuis des mois.

Pourtant, ce jour-là, après une nuit de souffrance entière, assise encore une fois dans la sinistre salle d'attente de l'hôpital, elle était presque prête à rendre les armes, à abandonner la lutte, à se laisser aller à la mort.

Jo-Ann sentit le découragement de Sandrine et se mit à lui parler du voyage qu'elle avait l'intention de faire au mois de mars prochain et qu'elle avait surtout la ferme intention de faire avec elle.

— C'est avec toi ou pas ce voyage, dit-elle. Alors, il va falloir te remettre sur pied très vite, hein ? Tu sais à quel point ce voyage me tient à cœur ? Et tu sais très bien aussi que je ne le ferai pas sans toi. Alors, tu sais ce qu'il te reste à faire.

Sandrine émit un faible sourire.

— Je vais essayer, Jo-Ann. J'essaierai pour toi. Mais je te promets rien. Je me sens si fatiguée.

Jo-Ann prit la main de son amie dans les siennes et la serra, essayant de lui communiquer un peu de sa force. Sandrine reprit d'une petite voix :

— Tu sais, Jo-Ann, il est un temps où l'on doit quitter la fête. Quand la

musique ne joue plus ou quand on est fatigué de danser. Je pense que je suis arrivée à ce point. La fête est bientôt finie pour moi.

— Ne dis pas ça, Sandrine ! Quand la fête a-t-elle vraiment commencée pour toi ? Dis-moi ? Quand ? Tu avais dix-sept ans quand cette saloperie de maladie a commencé à te bouffer. Tu avais plein de projets, pleins de rêves. Tu as décidé de te battre et tu l'as vaincue une fois, mais cette garce est revenue. Ne la laisse pas gagner, Sandrine. La fête n'a jamais vraiment commencé pour toi. Il est temps que tu viennes danser toi aussi. Il est grand temps que toi aussi, tu puisses t'amuser. Je t'aiderai, Ok ? On fera tout ce qu'il faut pour la vaincre et je te jure qu'on y arrivera.

Le médecin de Sandrine arriva à ce moment et leur fit signe d'entrer dans son bureau. Il examina Sandrine et décida de l'hospitaliser.

Lorsque Sandrine fut installée dans sa chambre et après qu'on lui eut administré un calmant, le docteur prit Jo-Ann par le bras et l'entraîna à l'écart. Il planta son regard bleu dans celui de Jo-Ann. Son discours fut bref :

— Je vais être franc, madame. Votre amie ne va pas bien. Elle est entrée dans une phase où l'on pourrait dire que seul un miracle pourrait la sauver. Elle a déjà lutté et gagné mais cette fois, si elle ne redouble pas d'énergie pour vaincre, j'ai bien peur que la maladie l'emporte. Je suis désolé.

Il ne connaissait que trop bien l'histoire de sa jeune patiente et comme tout médecin confronté à la mort imminente d'un de ses patients se sentait frustré, impuissant et en colère devant l'injustice qui faisait que cette jeune personne pleine de vie serait emportée par la mort. La science n'allait jamais assez vite. La recherche scientifique faisait des progrès remarquables, des pas de géants, et en contrepartie d'invisibles tueurs se déclaraient dans des corps apparemment en excellente santé et détruisaient inexorablement, impitoyablement. Il écarta les bras en signe d'impuissance :

— Il est bien entendu que nous ferons tout notre possible pour elle. Je ne sais pas quoi vous dire, madame.

— Je sais que vous ferez de votre mieux, docteur, répondit Jo-Ann d'une voix ferme. Croyez-moi, Sandrine passera à travers. Et cette fois, elle s'en sortira.

Une lueur de tristesse passa dans les yeux du docteur.

— Je le souhaite de tout mon cœur, madame.

CHAPITRE 6

Lorsque Jo-Ann arriva chez Philippe, elle trouva Cynthia marchant seule dans le jardin.

— Cynthia !

Celle-ci la vit dans l'encadrement de la porte patio et accourut pour l'embrasser.

— Jo-Ann ! Comment vas-tu ? Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vues !

— Presque trois semaines ! s'exclama Jo-Ann en riant et en la serrant dans ses bras. Ne me fais plus un coup pareil. Me laisser tout ce temps sans nouvelles ! Veux-tu que ta grande sœur meure de chagrin ?

— Philippe va revenir d'une minute à l'autre. Jo ! J'ai quelque chose à vous annoncer. Quelque chose de fantastique. Pour moi, pour toi, pour lui, pour tout le monde !

Jo-Ann ouvrit de grands yeux tandis qu'un sourire amusé se dessinait sur son visage.

— Voyons... Pour que ça soit si important, c'est que... Un autre bébé, Cynthia ?

— Non, non. De toute façon, ne cherches pas, tu ne trouverais pas. Je voulais seulement te dire ça pour te mettre l'eau à la bouche.

— C'est réussi ! Regarde, je bave comme un escargot ! Du regard, elle fit le tour du jardin: Où sont tes petits diables ?

— Ils sont avec Dominic chez ses parents. Cynthia hésita. Jo, promets-moi que tu ne lui diras rien de notre rencontre aujourd'hui et de ce que je vais vous dire à toi et à Phil, d'accord ?

Jo-Ann regarda attentivement sa petite sœur, surprise de son attitude.

— Cynthia, tout va bien au moins ? Tout va bien entre Dominic et toi ?

— Oui, oui, rassures-toi ! C'est juste que je ne veux pas qu'il soit au courant que je vous ai rencontré aujourd'hui et...

Le cri de joie et de surprise de Philippe l'interrompit.

— Jo-Ann !! Comme je suis content que tu sois là ! Cynthia ne m'avait pas dit que tu devais venir aussi !

Il embrassa sa sœur aînée qui le serra dans ses bras. Et ils se tournèrent tous les deux vers leur jeune sœur qui les observait en souriant, les yeux pétillants.

*
* *

— Et tu vas me faire croire que c'est ton... bâton... comme tu dis, qui fait ça ? Allons, Cynthia, tu as passé l'âge, non ?

— Je te le jure, Jo. C'est le bâton. C'est un bâton magique, c'est comme une baguette magique, tout simplement !

Jo-Ann fixa sa sœur d'un air mêlé de suspicion, d'étonnement et de condescendance.

— Franchement, Cynthia ! Une baguette magique ! Tu ne vas pas me dire que tu crois à ça ?

— Mais si ! Enfin, je veux dire, non ! Non, je n'y croyais pas avant de le trouver. Bien sûr que non. Mais regarde ! J'en ai un...

— Depuis quand ? l'interrompit Philippe.

— Ça fera deux semaines dimanche. Depuis ce temps-là, je peux t'assurer que j'y crois vraiment. Mais Dominic ne veut pas que j'en parle. C'est normal et je suis d'accord avec lui. Sauf qu'à vous deux, je ne pouvais pas faire autrement que de vous le dire. Alors, surtout, promettez-moi de garder le secret.

— Bien sûr ! s'exclamèrent ensemble Jo-Ann et Philippe. Celui-ci s'écria à nouveau:

— Ça alors ! Ça alors !

Il reporta son regard sur Cynthia et ce drôle de bâton qu'elle tenait à la main. C'était une chose si incroyable, si inattendue. D'un coup, il éclata de rire. Son côté enfant revenait au grand galop. Tous ses rêves à portée de la main ! Mieux qu'au cinéma ! En riant, il énuméra une à une les choses qu'il voulait voir changer dans sa vie:

— Premièrement, je voudrais de l'argent. Beaucoup d'argent. Ensuite, je

voudrais une moto, une maison à la montagne, une autre au bord de la mer puis un bateau, un gros, tu sais, avec des voiles et tout pour faire un beau voyage, ensuite je voudrais... euh... Son sourire disparut et la tristesse revint envahir son regard. À quoi bon... À moins que tu ne puisses me rendre Alice ?

Cynthia et Jo-Ann échangèrent un bref regard. Cynthia dit d'une voix douce:

— Je ne peux pas, Philippe. Je ne peux pas souhaiter quelque chose pour quelqu'un d'autre que ce soit pour le changer physiquement, moralement, émotionnellement. Seule la personne concernée peut le faire. Elle hésita. Tu peux essayer, si tu veux, mais je ne pense pas que ça marche.

Philippe eut un petit sourire et fit un clin d'œil à Cynthia. Il reprit:

— Ça ne fait rien, va. C'est sûr que ça va passer. Bon, alors, Jo à ton tour ! Qu'est-ce que tu voudrais, toi ? ... Jo ?

Jo-Ann était plongée dans ses pensées. Elle sursauta.

— Quoi ?

— Je te demandais quels seraient tes souhaits à toi ?

— À combien de vœux est-ce qu'on a droit ?

Cynthia éclata de rire.

— À tout ce que vous voulez ! C'est autant que vous voulez !

— Cynthia, penses-tu que quelqu'un qui est gravement malade puisse être guéri ? demanda Jo-Ann d'un ton grave.

— Je n'ai jamais essayé, Jo. Je ne sais pas. J'espère que oui.

— Mais quelle déception pour la personne si c'était faux...

— Oui, c'est quelque chose qu'il faut essayer avant. C'est pour ton amie Sandrine que tu demandes ça ?

Jo-Ann acquiesça.

— Oui. Et tu sais qu'elle est vraiment mal. Un faux espoir lui ferait plus de tort que de bien. Par contre, si ça marchait... Le regard de Jo-Ann se mit à briller. Oh oui ! Il faut que ça marche ! Ça serait merveilleux ! Miraculeux !

— Il faudrait qu'on essaye... commença Cynthia. Et avant qu'elle ait pu terminer, Philippe se leva d'un coup, courut vers la cuisine et entailla son bras

avec un couteau. Le sang se mit à couler aussitôt. Il revint vers elles en courant.

Cynthia poussa un cri.

— Phil ! Tu es fou ! Qu'est-ce qu'il te prend ! ?

— C'est rien, Cynthia. Regarde, ce n'est pas profond. Il sourit. Voilà, tu as un blessé. Guéris-moi, s'il-te-plaît, petite sœur.

Cynthia pointa son bâton vers le bras de Philippe et souhaita que la plaie se referme et disparaisse. Rien ne se passa.

— Je le savais, c'est à toi de le faire.

Philippe prit le bâton et le tendit au-dessus de son bras. Son cœur battait la chamade. La conclusion serait capitale. Rien ne se passa pendant de longues secondes. Ils se regardaient tous les trois tristement. Apparemment, ça ne marchait pas avec la maladie ou les blessures.

Soudain, une étrange lueur mauve et vert pâle sembla sortir en tourbillon du bâton et vint se placer tout autour de la plaie. Comme une caresse, elle enveloppa la blessure et repartit en tourbillonnant à l'intérieur du bâton. Le bras de Philippe était intact et pas une seule trace du coup de couteau ne subsistait. Cynthia et Jo-Ann scrutèrent attentivement le bras de leur frère à l'endroit précis de l'entaille. Rien, absolument rien ne pouvait laisser penser qu'il s'était ouvert quelques minutes à peine avant. Jo-Ann poussa un cri de victoire tonitruant et, au comble du bonheur, entreprit de chanter à tue-tête une chanson de son cru. En riant aux éclats, Cynthia et Philippe lui ordonnèrent de se taire. Elle avait toujours eu une voix épouvantable et en plus elle mélangeait toujours les paroles. Philippe lui rappela que pour le bien-être du monde, il valait mieux qu'elle consacre ses talents à la lutte pour les espèces en voie de disparition qu'à la chanson. Cependant, elle était trop joyeuse pour s'arrêter et en désespoir de cause, Cynthia et Philippe se mirent à hurler avec elle.

*
* *

Une heure plus tard, Jo-Ann, accompagnée de Cynthia et de Philippe, se rendit, vibrante de joie et d'espoir au chevet de son amie Sandrine.

Philippe, dans le couloir, surveillait que personne ne vienne dans la chambre. Jo-Ann, émue au-delà de tous les mots, plaça les mains frêles de Sandrine autour du bâton et d'une voix tranquille, contrôlant ses émotions autant qu'elle le pouvait, lui dit:

— Ma chérie, tu connais l'histoire de Dumbo et de sa plume magique ? aujourd'hui je t'apporte la plume qui va te sauver. Fais le vœu de guérir. Fais le vœu que cette maladie sorte de ton corps et elle s'en ira à tout jamais. Vas-y ! avait ajouté Jo-Ann d'une voix forte, maîtrisant toute l'émotion que cette expérience cruciale faisait naître en elle et en Cynthia à ses côtés.

L'esprit embrumé par les calmants, bercée par la voix chaude et rassurante de son amie de toujours, Sandrine serra le bâton dans ses mains et fit son vœu. De longues minutes s'écoulèrent et la lumière mauve et vert pâle envahit son corps tout entier pendant de longs instants. Elle ouvrit les yeux, sursauta, regarda Jo-Ann et Cynthia à tour de rôle. Ses yeux étaient brillants et son regard vif. Elle leur fit un grand sourire et s'étira comme si elle se réveillait d'un grand sommeil, heureuse et pleine de vie. Les larmes de Cynthia coulaient et elle ne cherchait pas à les cacher. Jo-Ann, au comble d'une joie sans pareille, embrassa les joues de son amie avec des baisers retentissants et des cris de joie. Elle regarda sa petite sœur, si émue en ce moment crucial, la serra dans ses bras avec toute la force de son amour et murmura, d'une voix vacillante d'émotion:

— Merci ! Merci ! Merci !

Cynthia montra le bâton et murmura à son tour:

— Jo, je n'y suis pour rien ! c'est lui ! c'est lui qu'il faut remercier et en serrant brusquement sa sœur dans ses bras, elle se mit à sangloter de joie et d'émotions toutes emmêlées tandis que Sandrine, heureuse et apaisée, libérée à tout jamais de sa souffrance, les regardait d'un air étonné et ému, ne comprenant rien à ce qui venait d'arriver mais éprouvant l'immense bonheur de sentir en elle, à nouveau, une force qu'elle avait perdue depuis longtemps.

Sans prévenir et avec sa fougue habituelle, Jo-Ann entra dans le bureau du

docteur, rayonnante et les yeux pleins de larmes:

— Vous souhaitiez un miracle pour Sandrine ? Il est exaucé ! Merci docteur ! Merci pour tout !

Le docteur sursauta, courut dans la chambre de sa jeune patiente, l'examina sous tous les angles, lui fit immédiatement passer une batterie de tests et de radios pour finalement affirmer, avec un grand sourire et les yeux remplis de joie, qu'elle n'avait absolument plus rien et était désormais aussi saine et resplendissante de santé qu'un nouveau-né.

— Que s'est-il passé ?

— Vous vouliez un miracle, docteur ? vous l'avez eu ! Et moi aussi, s'exclama Jo-Ann au comble d'un sentiment de bonheur comme elle n'en avait jamais connu.

*
* *

Cynthia regarda Dominic, ses grands yeux illuminés, pétillants de mille étincelles.

— Ça y est Domi ! Ça y est ! On est enfin libres ! On a réussi !

— Oui, ma chérie ! Oui ! Enfin ! Il prit son visage entre ses mains et l'embrassa fougueusement.

Tous les deux, riant et chuchotant d'une voix complice et survoltée, s'exclamaient à tour de rôle en consultant tous les papiers étalés devant leurs yeux.

Cynthia en riant de bonheur, les yeux brillants, s'exclama:

— Oh oui ! et eux aussi ! Ils ont toujours tellement bien agi pour les enfants !

Elle fit survoler son bâton d'une fenêtre à l'autre de son ordinateur, transférant plusieurs milliers de dollars de leur compte commun vers le lien d'une fondation destinée aux enfants victimes du sida en Afrique.

Elle se tourna vers son mari, émue, les larmes aux yeux.

— Je suis tellement heureuse, Dominic ! C'est tellement merveilleux !

— Oui, mon amour ! C'est fantastique ! répondit Dominic, les yeux embués

d'émotion.

Mais quelques jours plus tard, son ton était totalement différent. Il fixa Cynthia d'un air grave et inquiet.

— Ok, Cynthia. Je pense qu'on a fait le maximum pour tout et pour tout le monde. Les papiers sont très réels et tout a l'air correct. Mon arrière-arrière cousine australienne est bel et bien née et décédée. Tout son avoir m'appartient. J'ai reçu une fabuleuse, faramineuse somme d'argent que je n'aurais jamais pu espérer avoir autrement que par son héritage généreux et inattendu. On l'a partagé avec tous ceux qui nous entourent et nous sont chers. On a fait des dons à tous ceux qu'on voulait aider, à tous ceux qu'on aimait. Nos enfants, nos parents, nos amis, tous sont maintenant à l'abri de toute misère et peuvent réaliser tous leurs rêves, mais...

— Dominic ? l'interrompt Cynthia, surprise et interloquée de son attitude et du ton de sa voix.

— C'est fini, maintenant Cynthia ! C'est fini, il faut arrêter ça ! Arrêter tout ça !

— Arrêter ? mais pourquoi ?

— Parce que c'est trop dangereux, Cynthia ! Tu ne comprends donc pas ? Tout ce qu'on a fait jusqu'à présent est complètement illégal et n'a aucun sens, ni aucune valeur réelle ! Il faut arrêter maintenant ! Avant qu'il ne soit trop tard ! Il faut arrêter et il faut aussi que tu te débarrasses de ce bâton ! Que tu le jettes quelque part où personne ne pourra le trouver, que tu t'en débarrasses à tout jamais !

— M'en débarrasser ? ! Le jeter ? ! Mais Dominic...

— Oui Cynthia ! ! Oui ! ! T'en débarrasser ! ! Le faire disparaître à tout jamais ! ! Il le faut, Cynthia ! C'est trop dangereux !

— Dominic ! Dominic ! ! ! Jamais je ne pourrai faire une chose pareille ! Imagine le nombre de personnes que l'on peut encore aider ! Qui ont tellement besoin d'aide, de secours ! Il y en a tant ! Tant de malades ! Tant de personnes souffrantes ! Tant d'enfants qui ont faim ! Tant de misère à travers le monde !

Dominic ! On ne peut pas les abandonner ! ! On ne peut pas faire ça alors qu'on peut tout changer pour eux ! !

Dominic poussa un profond soupir, secouant la tête.

— Cynthia ! ! C'est beaucoup trop dangereux ! Tu ne comprends pas ? !

Cynthia le regarda longuement sans répondre. Puis, elle dit d'une voix douce et posée:

— Écoute, Dominic, je comprends très bien ce que tu dis et ce qui te fait peur. Moi, non plus je ne veux pas que ce bâton merveilleux tombe entre les mains de quelqu'un qui ferait du mal avec. Bien sûr que non ! Mais j'ai une idée. Et si je demandais que toi et moi soyons les seuls à pouvoir nous en servir ? Qu'en dis-tu ? Ainsi personne, à part nous deux, ne pourrait rien faire avec. Qu'en penses-tu ? Il me semble que c'est la meilleure façon de le garder tout en protégeant tout le monde, non ?

Dominic, encore inquiet, marchait nerveusement autour d'elle, réfléchissant à sa proposition.

— Ok, finit-il par dire. Ok, Cynthia, on peut essayer. Ça, au moins, c'est moins dangereux.

Cynthia fit son vœu. Elle lui tendit le bâton et Dominic fit un vœu qui se réalisa.

— Maintenant, je vais appeler Laurence.

Lorsque celle-ci arriva, Cynthia lui tendit le bâton et lui dit:

— Fais un vœu, Laurence. N'importe lequel mais qu'il soit visible pour nous trois.

Laurence la regarda, interloquée, jeta un œil à Dominic, debout, sérieux et inquiet, à côté de sa femme, regarda de nouveau Cynthia et s'exclama:

— Cynthia ! Tu nous as déjà comblés au-delà de tout ce qu'on pouvait espérer, Jacques et moi ! Grâce à toi, on a pu combler nos propres familles de façon inimaginable ! Que veux-tu que je demande de plus ? À part d'avoir un bébé, mais ça...

Cynthia éclata de rire.

— Non, ça, ma chérie, ça se fait tout autrement et de façon beaucoup plus

agréable ! Reprenant un ton sérieux, elle rajouta: S'il-te-plaît, Laurence, n'importe quoi de facile et visuel surtout, pour nous trois.

Laurence jeta un regard étonné à son amie de toujours, intriguée de son attitude. Elle prit le bâton dans ses mains et dit à haute voix en regardant Cynthia:

— Je souhaite avoir un très joli bouquet de fleurs pour l'offrir à mon amie Cynthia qui a une place précieuse et importante dans mon cœur.

Cynthia, émue, lui sourit avec tendresse. Rien ne se passa. Cynthia, tournant les yeux vers Dominic. lui dit d'un ton joyeux:

— Alors, tu vois ?

Celui-ci eut un sourire, rassuré en partie.

Laurence secoua le bâton, renouvela son vœu, mais rien n'apparût. Elle s'écria, déçue:

— Cynthia ! Il ne marche plus ? !

Cynthia, lui prenant le bâton des mains, lui répondit d'un ton déçu, avec un clin d'œil qui signifiait "je t'expliquerai plus tard":

— Non, tu vois, on dirait que la magie s'est envolée.

Laurence lui sourit tristement.

— C'est dommage, vraiment. Mais quels beaux rêves il nous aura fait vivre ton joli bâton !

*
* *

Malgré l'expérience qu'ils avaient faite avec Laurence, Dominic restait très nerveux et demandait sans cesse à Cynthia de détruire son maudit bâton.

— Cynthia ! C'est de la folie de garder ça ! Que veux-tu de plus que ce que tu as déjà ? !

— Dominic ! Arrêtes de parler comme ça ! Moi, je ne veux rien de plus ! Rien pour moi ! Mais tant de gens à travers le monde ont encore tellement besoin qu'on les aide ! Tant de femmes, d'hommes, d'enfants surtout souffrent à travers le monde ! Voyons, Dominic ! Tu le sais aussi bien que moi ! On peut les aider ! On le peut, tu comprends ? ! Ce n'est pas comme avant, ce n'est pas

comme si on ne pouvait pas ! On peut le faire, Dominic ! Et en plus, maintenant, il n'y a plus de danger ! On ne peut pas rester sans rien changer alors qu'on peut le faire ! On peut le faire tous les deux ! Dominic, s'il-te-plait !
!

Mais les jours passaient et Dominic, nerveux, ne voulait plus rien écouter. Un soir, il claqua la porte et sortit sans rien dire. Il ne rentra que très tard dans la nuit. Cynthia avait fini par s'endormir, épuisée de larmes et de chagrin. À partir de ce jour-là, tout se mit à dégénérer et dégringoler entre eux. Dominic, sortait tous les soirs, revenait très tard. De nouveau, les enfants avaient soupé et s'étaient couchés sans voir leur père. De nouveau, Cynthia se retrouvait seule. Seule mais déterminée dans ses décisions. Elle ne pouvait pas abandonner tant de gens souffrants, tout en sachant qu'elle pouvait améliorer leur sort. Et son désespoir venait plus du fait que son mari ne partage pas son avis et son enthousiasme que de son absence qui, elle, était devenue habituelle, depuis plusieurs années.

Maintes fois, elle essaya de l'amener au calme et à la raison. Maintes fois, elle se heurta à ses silences, ses regards indifférents qui devinrent dédaigneux et de plus en plus méprisants, jusqu'au jour où elle trouva une note sur la table. "Je pars et je ne reviendrai pas".

Cynthia était effondrée.

Les jours, les semaines, les mois avaient passés sans qu'elle ait la moindre nouvelle de lui. Pour ses enfants qui posaient des questions tous les jours, elle avait, dès le premier jour où elle avait lu la note, inventé un voyage que leur père avait dû faire pour son travail.

Elle savait que si toute cette histoire devait finir par une séparation entre elle et Dominic, elle trouverait la force de passer au travers, mais elle n'arrivait pas à passer à travers la souffrance qu'elle ressentait pour ses enfants qui ne reverraient peut-être jamais leur père et ce, à cause de son obstination à vouloir garder ce merveilleux bâton qui pouvait pourtant apporter tant de bien.

CHAPITRE 7

L'inspecteur Erickson rameuta son escadron en urgence.

— Je viens de recevoir un texto de Youn-Wo. Sa source lui a dit que Calta s'intéressait à une famille. Famille Levasseur-letillier. J'ai dit à Youn-Wo de surveiller leur maison. Je veux tout savoir d'eux, depuis le jour où ils ont perdu leurs premières dents jusqu'à la couleur de leurs chaussettes aujourd'hui. Le topo habituel, quoi. Je veux leur arbre généalogique au complet. S'ils sont dans un coup quelconque, on finira par le savoir, mais si comme je le pense, ce ne sont que de simples citoyens innocents, il faut savoir ce que Calta leur veut. Alors, allez chercher ça. Je veux savoir ce que ce maudit Calta manigance. On finira par le coincer un jour, cette ordure.

Les trois hommes et les deux femmes qui, avec Youn-Wo et Erickson formaient une partie de l'escouade du crime organisé, axée principalement sur les faits et gestes de Francesco Caltagirone, puissant et dangereux mafioso, sortirent du bureau de leur chef pour se mettre au travail.

Quatre heures plus tard, Erickson prenait connaissance des rapports que ses subordonnés avaient déposés sur son bureau. Il n'y avait là rien que de très banal. Une famille ordinaire. Elle était secrétaire pour une grosse boîte de transport, lui était représentant pour une compagnie d'aluminium. Ils avaient deux jeunes enfants, un garçon âgé de presque quatre ans et une fille de bientôt trois ans. Ils avaient une hypothèque, des revenus modestes et comme la majorité des gens, arrivaient difficilement. Une famille ordinaire. Il épluchait patiemment les rapports d'impôts des deux époux pour les dix dernières années. Rien d'intéressant.

La porte s'ouvrit brusquement sur Pierre Lapointe.

— J'ai trouvé quelque chose, boss ! Regarde ça ! Il tendit à Erickson une

liasse de feuilles. On dirait que la petite famille tranquille a fait un héritage fabuleux il y a quelques mois. En tout cas, la fille a donné sa démission à son employeur un mois avant l'héritage. Pour une famille qui s'en sortait juste, elle a eue une bonne intuition, non ?

Erickson approuva de la tête. Il se félicitait du choix qu'il avait fait en prenant ce jeune homme à son service. Il lui apportait toujours de bonnes choses. Il le remercia et se mit à étudier attentivement les documents. Il s'agissait principalement de relevés bancaires. Il y avait également un acte notarié émis en Australie, d'autres relevés bancaires, des lettres écrites par la famille au notaire et des lettres du notaire à la famille.

Erickson prit rapidement connaissance du rapport de Lapointe. Il se leva d'un geste brusque.

— Nom de Dieu ! Nom de Dieu de nom de Dieu ! Ça alors, c'est incroyable ! Il rameuta ses partenaires et leur fit un résumé de ses lectures.

— Écoutez bien. La petite famille avait un revenu moyen bon an mal an d'environ 45 000.00\$. Dans les 15 000.00\$ pour elle et 30 000.00\$ pour lui. Plus, selon les années, des commissions pour lui d'environ 10 000.00\$. Ça monte à 55 000.00\$ au max dans les bonnes années. Ok ? Bon. Une hypothèque pour la maison de 165 000.00\$, deux autos, valeur de 5 000.00\$ payées à moitié. Valeur actuelle: environ 2 000.00\$ chaque. Et d'un coup, tenez-vous bien, ils héritent de quelques 150 millions de dollars !

Pendant quelques secondes, il y eut un silence dans le bureau, puis un à un, les policiers échangèrent des regards ébahis. Ils avaient l'habitude d'entendre parler de millions lorsqu'il s'agissait d'estimer les trafics divers et les avoirs de Calta et de sa nombreuse famille, mais là il s'agissait d'une famille ordinaire. Un peu le rêve de chacun qui se concrétisait. Il y eut des sifflements, des murmures et des rires. Erickson reprit :

— Évidemment, avec tout cet argent, ils ne travaillent plus tous les deux. Mais ils sont vraiment généreux. Ils ont fait plein de dons : 1 million de dollars pour la recherche sur le Sida, 1 autre pour la recherche sur les maladies

infantiles, 1 autre encore pour la recherche sur les maladies mentales, etc. etc. Il y a pour plusieurs millions de dons divers. Ils ont mandaté une femme... L'inspecteur Erickson se mit à fouiller dans ses papiers. Ah, c'est ça. Mme Huguette Lessard. Ils l'ont mandaté pour créer et s'occuper d'un réseau de centres d'hébergement pour les enfants en difficulté dans des situations de divorce des parents, des enfants maltraités, des fugueurs, des enfants abandonnés. Ils ont fait la même chose pour des adultes en détresse, en dépressions, en difficultés financières, et d'autres encore pour les femmes battues ou maltraitées et leurs enfants. Et aussi des centres de logement pour les pauvres et les itinérants. Le tout est assuré de fonctionner, via un compte à part, avec une grosse somme qui générera des intérêts faramineux, ce qui assurera largement la continuité de ces centres pour au moins vingt ans. Ils ont mandaté une autre femme, Anita Marcaux, pour s'occuper d'un orphelinat qui fonctionne sur le même principe de financement.

— Au fait, de qui ont-ils hérité, boss ? demanda un des agents.

— Bonne question. Ils ont hérité de Mme Adélaïde Lagadec. Née le 08 décembre 1901 à Sidney en Australie, où elle est d'ailleurs décédée. Pas d'enfants, jamais mariée. Fille unique de Louisa Berthiaume, née à Melbourne, Australie et de Alphéodor Lagadec né à Sydney, Australie, lui-même fils unique de Hélène Bonsecours, née à Montréal et de René Lagadec, né à Mont-St-Hilaire.

— Et c'était qui pour eux cette madame Adélaïde Lagadec ?

— C'était l'arrière-arrière petite cousine de la grand-mère paternelle de Dominic Levasseur. Cette grand-mère, avait une cousine, fille unique également, qui s'est mariée avec un gars d'ici et qui est partie vivre en Australie. Ils ont eu un fils unique René Lagadec, qui lui-même a eu un fils unique, Alphéodor Lagadec, qui lui a eu deux enfants, dont l'un est décédé en bas âge et l'autre qui se nomme Adélaïde Lagadec.

— Une famille d'enfants uniques ? À une époque où ils faisaient des enfants quasiment tous les ans.

— Des difficultés dans les grossesses, peut-être ? Les fausses couches

n'étaient pas rares non plus à l'époque. Voilà donc l'origine de l'héritage de ce brave monsieur Dominic Levasseur.

— Une famille de riches ?

— Non, pas vraiment. Mais l'ancêtre s'est enrichi en Australie. Une longue histoire a brouillé un peu la famille et il n'a pas invité les siens à profiter de sa bonne étoile. En fait, sa richesse vient surtout de ses placements. Il a travaillé fort et a bien placé son argent. Assez pour que son fils ne se fasse pas de souci et continue à rentabiliser les placements paternels. Quand il est mort, il a évidemment tout légué à sa fille qui a continué à enrichir le portefeuille. Le grand-père lui avait légué le sens de l'économie et des affaires. Elle s'en est bien tirée. En tout cas, en vieillissant elle a fait faire des recherches sur sa parenté et découvert de la famille ici. Elle a pris toutes sortes de renseignements et a tout légué à Dominic qui, étrangement, est lui aussi fils unique. Ça lui est tombé dessus comme ça.

— Sacré beau cadeau !

Erickson réfléchissait, les sourcils froncés.

— Et Calta, boss ? Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ?

— C'est ça que nous devons trouver. Calta est assez riche. Il n'a pas vraiment besoin de l'argent de ce Dominic Levasseur, d'autant que la plupart du montant a déjà été distribué à droite, à gauche. Et puis, ce n'est pas son genre. Il y a quelque chose là-dedans que je ne comprends pas. Mesdames, Messieurs, vous avez fait du bon travail. Ce n'est pas fini. Il faut savoir ce que Calta veut à ces gens. Je vais parler tout à l'heure à Youn-Wo, lui demander de serrer sa surveillance sur les Levasseur-letillier. Lapointe, Barry, continuez les recherches. Mettez le paquet. Peter, Durocher, vous allez prêter main-forte à Youn-Wo et surveiller les allées et venues de la famille. Je l'avertirai. Sinclair, j'aimerais que tu axes tes recherches sur sa famille à elle. Juste pour être sûr de ne rien oublier. Voilà. À vos postes.

CHAPITRE 8

Marco entra dans l'hôpital en coup de vent et courut vers la réception. Philippe l'aperçut et se dirigea vers lui précipitamment.

— Où est-elle ? demanda Marco d'une voix anxieuse. Son regard fébrile trahissait sa profonde inquiétude.

— Elle est aux soins intensifs. Elle est dans le coma. Viens.

— Dans le coma ? ! Qu'est-ce qu'il s'est passé ? !

— Viens, je te dirai.

Philippe entraîna son ami à travers un dédale de couloirs jusqu'au service des soins intensifs.

Il s'arrêta devant une porte qui donnait sur un couloir interdit au public.

— Elle est ici. Ils sont en train de l'opérer. Il faut attendre.

À proximité, se trouvait une petite salle d'attente. Philippe prit le bras de Marco et s'y dirigea. Il se laissa tomber sur une chaise et passa une main nerveuse sur son front.

Marco posa une main sur l'épaule de son ami et lui demanda d'une voix qu'il s'efforçait de garder calme :

— Que s'est-il passé, Philippe ?

Celui-ci prit une profonde inspiration et, parvenant à maîtriser le tremblement dans sa voix, commença :

— Elle a eu un accident, apparemment. La police m'a appelé il y a une heure, me disant qu'elle avait été transportée ici.

— Ses enfants ? le coupa Marco, d'une voix tendue et inquiète.

— Ils n'étaient pas avec elle. Ils sont partis en vacances avec mes parents. Cynthia et moi, on devait les rejoindre la semaine prochaine.

— Cynthia était seule chez tes parents ?

— Oui, mais elle devait venir chez moi, ce soir justement. J'ai essayé de l'appeler plusieurs fois sans succès.

— Ok, continue.

— Quelqu'un, depuis un rang plus loin, a vu une grosse fumée noire. Il s'y est dirigé et a vu une auto en flamme. C'était l'auto de Cynthia.

Le cœur de Marco fit un bond et ses yeux s'agrandirent d'horreur et de terreur.

Philippe le rassura :

— Elle n'était pas dans l'auto. Elle gisait à quelques mètres, inconsciente. Elle semblait avoir une grosse blessure à la tête et son visage était plein de sang. Elle a aussi des coupures et des brûlures, mais superficielles. Le gars a appelé les secours. Voilà. C'est tout ce que je sais.

— Et Dominic ?

Philippe secoua la tête sans rien dire.

— As-tu prévenu tes parents ?

Philippe secoua la tête de nouveau.

— Non, tu es le seul que j'ai appelé. Il leva un regard désespéré vers son ami.

Marco, maîtrisant à grand-peine l'angoisse qui l'étreignait, dit d'un ton rassurant :

— On va attendre d'avoir des nouvelles du docteur avant d'aviser tes parents, d'accord ?

Philippe hocha la tête, sans répondre.

— Où était son auto ? demanda Marco.

— Assez loin. Dans un boisé, sur un petit chemin de terre. Elle était encastrée contre un arbre. Le boisé était près d'un rang complètement perdu. Très peu de circulation. En fait, si le gars n'était pas passé, personne ne l'aurait trouvée avant... Elle serait sûrement... Sa voix se brisa et il baissa la tête.

Marco plaça ses mains sur les épaules de son ami, fermement.

— Philippe, il faut que tu sois fort. Elle a besoin de nous en ce moment. Elle a besoin de sentir qu'on est là, avec elle. D'accord ?

Philippe hocha la tête.

Marco s'assit près de lui et ils attendirent en silence, perdus tous deux dans leurs pensées. Les heures leur parurent interminables et l'angoisse de cette attente était insoutenable.

Enfin, la porte s'ouvrit et un docteur en blouse verte en sortit. Il retira son masque et ses gants et s'approcha des deux hommes qui s'étaient levés d'un seul geste.

— Mr Letillier ? dit-il en s'adressant à Philippe, votre sœur est maintenant dans un état stable. Elle a subi une grave commotion cérébrale et nous avons résorbé la plus grande partie de sa blessure. Il semblerait que la plupart de ses fonctions vitales aient été épargnées mais il est trop tôt pour l'affirmer. Elle peut sortir du coma très vite comme cela peut durer plus longtemps. Pour l'heure, je ne peux pas vous en dire plus. Mais sa vie est hors de danger et son état est stable.

Les deux amis poussèrent un immense soupir de soulagement.

Le docteur reprit :

— Sa commotion n'a pas été causée par l'accident. Elle a reçu un coup violent sur la tête qui a occasionné cette blessure. Elle a aussi de multiples ecchymoses sur le corps, qui, elles, sont moins graves. Je vais donc faire mon rapport aux services de police concernés et ceux-ci vont certainement vous interroger.

Marco fut le premier à réagir, d'une voix tendue et inquiète :

— Vous voulez dire que quelqu'un l'a agressée ?

— Oui, répondit le docteur. Et le coup sur la tête a probablement été asséné avec un objet assez dur. Il hésita, puis reprit : En fait, c'est une chance inouïe que Mme Letillier soit encore en vie.

Philippe et Marco se regardèrent, complètement anéantis.

Philippe demanda d'une voix tremblante :

— Est-ce qu'on peut la voir, Docteur ?

— Nous allons la transférer dans une chambre d'ici une heure ou deux, vous pourrez la voir à ce moment-là. Une infirmière viendra vous aviser.

— D'accord. Merci Docteur, merci pour tout.

— Ne vous en faites pas, pour l'instant sa vie est hors de danger, c'est le principal.

Le docteur leur adressa un sourire encourageant et s'éloigna à grands pas.

Philippe s'effondra sur une chaise, muet de stupeur et d'effroi. Marco se pencha vers lui, mit une main sur son épaule et lui dit d'une voix ferme :

— Phil, dès qu'elle sera en mesure de sortir d'ici, on file tous à mon chalet. Là-bas, elle sera en sécurité. En attendant, toi et moi, on va rester ici près d'elle, en permanence. D'accord ? Demain, tu appelleras tes parents et Jo-Ann. Ça va aller, Philippe, elle va s'en sortir. Elle va s'en sortir, d'accord ?

Philippe hocha la tête plusieurs fois, les yeux brillants de larmes et lui sourit tristement :

— Oui. Merci Marco. Merci, mon ami, merci d'être là.

Marco s'assit près de lui. Merci d'être là. Cynthia lui avait dit ça aussi. Mais elle n'avait pas tenu sa promesse et il n'avait pas été là lorsqu'elle s'était faite agresser. Cette pensée le bouleversa complètement. Il ferma les yeux et se mit à prier avec ardeur.

Enfin, une infirmière s'approcha d'eux et les invita à la suivre dans la chambre où se trouvait Cynthia.

Malgré sa grande taille, Cynthia avait l'air minuscule, perdue au milieu d'un enchevêtrement de fils et de tubes, un masque à oxygène couvrant en grande partie son visage. Un immense bandage enserrait sa tête. Elle avait des ecchymoses à plusieurs endroits sur son visage, son cou et ses bras. Philippe s'approcha, plaça une chaise à côté du lit et avec d'innombrables précautions, prit doucement la main de Cynthia dans les siennes. Marco en fit autant de l'autre côté, caressa doucement les doigts longs et fins et déposa un baiser sur cette petite main avec une infinie tendresse. Il la dévisagea longtemps, le cœur meurtri de voir ses multiples blessures.

Le lendemain, l'infirmière avisa Philippe que quelqu'un désirait lui parler. Il sortit de la chambre et un homme de haute taille, aux yeux perçants, les cheveux noirs plaqués sur son crâne, esquissa un bref sourire sous sa grosse moustache.

— Mr Philippe Letillier ?

— C'est moi.

— Je suis l'inspecteur Henri Tremblay. Vous êtes bien le frère de Mme Cynthia Letillier ?

— Oui, monsieur.

— Bien. J'ai quelques questions à vous poser. Si vous êtes d'accord, nous pouvons faire ça ici. Sinon, vous serez convoqué à nos bureaux.

— Ici, c'est très bien, répondit Philippe.

L'inspecteur sortit un carnet et un stylo de sa poche et commença à prendre des notes.

— Votre sœur, selon le rapport du docteur et celui de la police, a été trouvée inconsciente sur les lieux d'un accident, est-ce exact ?

— Oui, c'est ce qu'on m'a dit.

— Savez-vous exactement où a eu lieu cet accident ?

— Non, la seule chose que je sais c'est que c'était dans un bois, pas loin d'un rang de... Philippe cherchait le nom du village. Je ne me souviens plus du nom du village.

— Connaissez-vous les circonstances de cet accident ?

— Tout ce que je sais, c'est que son auto a été retrouvée incendiée, par un homme qui passait sur un rang à proximité et qui a vu une épaisse fumée noire. C'est tout ce que sais.

— Bien. Il semblerait, selon le rapport du docteur, que votre sœur ait été agressée avant l'incendie...

En disant ces mots, le regard perçant de l'inspecteur fixait celui de Philippe. Celui-ci eût un air profondément peiné.

— Oui, c'est ce que le docteur nous a dit hier...

— Nous ?

— Oui à Marco et moi.

— Qui est Marco ?

— C'est mon ami.

— Est-il ici ?

Philippe se détourna et tendit son bras vers la chambre :

— Oui, il est là, avec Cynthia.

— Bien, je l'interrogerai par la suite.

Tournant les pages de son calepin, l'inspecteur poursuivit :

— Selon nos informations, votre sœur est mariée avec un certain Dominic Levasseur. Est-ce exact ?

— Oui, c'est exact.

— Où est-il ? demanda l'inspecteur à brûle-pourpoint.

— Je n'en sais rien.

— Vous n'en savez rien ? Est-il au courant que son épouse est à l'hôpital ?

— Je ne sais pas, monsieur. Cela fait plusieurs mois qu'il est parti et que nous n'avons plus de nouvelles.

— Nous ?

— Cynthia et moi et la famille.

— Cela vous inquiète-t-il ? Connaissez-vous la raison de ce départ ?

— Non, je ne la connais pas. Cynthia et lui ne s'entendaient plus très bien, c'est tout ce que je sais. Un jour, elle a trouvé une note de lui où il avait écrit qu'il partait et qu'il ne reviendrait pas. Et non, cela ne m'inquiète pas. La seule chose qui m'inquiète pour l'instant, c'est la santé de ma sœur.

— Oui, je comprends. Pensez-vous toutefois que l'état actuel de votre sœur puisse avoir un lien avec cette mésentente ?

Philippe fronça les sourcils, essayant de comprendre la question de l'inspecteur. Il sursauta :

— Vous pensez que Dominic aurait pu faire ça à Cynthia ? !

— Je ne pense pas. Je vous demande si vous, vous pensez que leur mésentente pourrait avoir un lien avec ce qui est arrivé à votre sœur.

— Non ! s'écria Philippe. Bien sûr que non ! Dominic, faire ça à Cynthia ? ! Non ! C'est impossible !

— Avez-vous la moindre idée de qui pourrait être derrière cet acte ?

— Absolument aucune ! Et soyez sûr que si j'en avais la moindre, celui qui a fait ça n'en sortirait pas vivant !

L'inspecteur leva un sourcil. Philippe se reprit.

— Enfin, je veux dire que si j'avais la moindre idée de qui lui a fait ça, je ferais tout ce que je peux pour qu'il soit jeté en prison.

— Bien. Je ne pense pas avoir d'autres questions pour l'instant. Il lui tendit une carte. Vous avez ici mes coordonnées. Si quoi que ce soit de nouveau survenait, si votre beau-frère donnait le moindre signe de vie, veuillez m'en aviser aussitôt.

— Oui, bien sûr, monsieur.

— Quand votre sœur sera sortie du coma et qu'elle sera en mesure de répondre à mes questions, je l'interrogerai. En attendant, dites à votre ami Marco que j'aimerais lui parler, voulez-vous ?

— Oui, bien sûr, je vais le chercher.

Quelques secondes après, Marco sortait de la chambre.

— Bonjour monsieur, dit-il

— Bonjour monsieur. Inspecteur Henri Tremblay. Votre nom ?

— Marco Rinaldo.

— Bien. Quel est votre lien avec les Letillier ?

— Je suis un ami de Philippe depuis plusieurs années. On s'est connus durant nos études universitaires.

— Et avec Cynthia Letillier ?

— Cynthia est la sœur de Philippe, c'est aussi une amie pour moi.

L'inspecteur nota le léger trouble dans les yeux de Marco.

— Une amie ?

— Oui, dit Marco d'un ton ferme. Une amie très chère.

— Bien. Mme Letillier est mariée, n'est-ce-pas ?

— Oui, avec Dominic Levasseur.

— D'après vous, comment se fait-il que son époux ne soit pas auprès d'elle en ce moment ?

— Parce qu'il est injoignable tout simplement. Personne ne sait où il se trouve.

— Depuis longtemps ?

— Je ne sais pas exactement, mais ça fait plusieurs mois, oui.

— D'après vous, y avaient-ils des mésententes dans le couple Letillier-levasseur ? Un divorce en vue ?

— Des mésententes, oui, je crois, Philippe m'en avait déjà parlé. Mais un divorce... je n'en sais rien. Je sais seulement qu'un beau jour, il est parti en laissant une note et sans plus donner de nouvelles. Cynthia a appelé ses beaux-parents. Leur fils était passé quelques jours auparavant, donc il était vivant et en bonne santé aux dernières nouvelles. Elle a donc seulement fait passer le message à ses beaux-parents que s'il revoyait leur fils, elle leur serait reconnaissante de lui rappeler qu'il avait deux enfants et, accessoirement, une femme qui l'attendaient et s'inquiétaient.

— Bien. Une dernière question. Selon vous, avez-vous la moindre idée de ce qui a pu arriver à Mme Letillier ? Lui connaissiez-vous des ennemis ?

— Des ennemis ? ! À Cynthia ? Marco eut un sourire triste. Non, monsieur. Cynthia est l'être le plus doux que la Terre ait porté. Son regard se durcit et il ajouta : Personne n'aurait pu être son ennemi et encore moins lui faire autant de mal d'une façon aussi sauvage.

— Bien, monsieur Rinaldo. Je n'ai pas d'autres questions pour l'instant mais veuillez rester à notre disposition, conclut l'inspecteur en lui tendant sa carte.

— Bien sûr, inspecteur.

*
* *

Trois jours plus tard, à l'aube, alors que Philippe était allé chercher du café, Marco qui avait passé toutes les nuits auprès d'elle, sentit ses paupières s'alourdir et, inclinant sa tête sur la main de Cynthia qu'il tenait entre les siennes, il s'assoupit brièvement. C'est alors que Cynthia gémit faiblement,

essaya de bouger, ouvrit les yeux pour les refermer aussitôt et les ouvrit de nouveau. Lorsque sa vision fut un peu plus claire, elle reconnut, penché sur elle, le visage de Marco, inquiet, les traits tirés et mal rasé.

Sans la quitter des yeux, il appuya sur le bouton rouge à côté du lit qui allait sonner dans la pièce où se trouvaient les infirmières. Quelques secondes plus tard, une infirmière entra en coup de vent dans la chambre. Elle ausculta rapidement Cynthia, et fit appeler le docteur.

Celui-ci ausculta Cynthia avec minutie, lui posant de brèves questions auxquelles elle répondit d'une voix pâteuse. Puis, elle ferma les yeux et s'endormit.

Philippe entra peu de temps après avec deux cafés. Le docteur leur dit :

— Nous allons maintenant surveiller attentivement l'évolution de son état. Elle a, plus que tout, besoin de repos. Donc, je vous demanderai de quitter la chambre et de revenir plus tard en après-midi. Ne vous inquiétez plus, le plus dur est passé. Et, ajouta-t-il en dévisageant les deux hommes avec un petit sourire, un peu de repos ne vous ferait pas de mal à vous aussi.

Les jours suivants, Cynthia dormit la plupart du temps. De temps à autre, elle ouvrait les yeux, les regardait à tour de rôle, souriait faiblement et, rassurée par leur présence, elle se rendormait.

Son état de santé s'améliorait doucement. Ses moments de veille étaient plus longs. Son esprit recommençait à fonctionner de nouveau normalement. Cynthia reprenait des forces et plus ou moins conscience de tout ce qui l'entourait. Elle aurait voulu savoir ce qu'elle faisait dans cet hôpital, pourquoi elle avait ces perfusions dans les bras, et surtout où étaient ses enfants.

— Où sont mes enfants, Philippe ?

— Ils sont chez nos parents, Ne t'en fais pas, ils vont bien tous les deux. Ils attendent impatiemment de pouvoir venir te voir.

— Oh, s'il te plaît, Philippe, va les chercher !

— Je ne peux pas ma chérie, ils ne peuvent pas venir ici. Les visites sont interdites aux enfants dans ce service. Mais bientôt, tu pourras les voir.

— Quel service ?

— Tu es au service des soins intensifs.

Cynthia le regarda, étonnée et effrayée.

— Qu'est-ce que je fais ici ?

— Tu ne te souviens pas, Cynthia ?

— Non. Elle fronça les sourcils. Non. Je ne me souviens pas. Dis-moi. Pourquoi est-ce que je suis à l'hôpital ?

— Tu as eu un accident et tu étais dans le coma, tu en es sortie il y a quelques jours. Dès que tu iras mieux, tu seras transférée dans un autre service et tes enfants pourront venir te voir.

— Dans le coma ? ! J'ai eu un accident ? ! Mais qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Marco lui dit doucement :

— Cynthia, le plus important pour l'instant, c'est que tu sois sortie du coma et que tu prennes du mieux. Maintenant, tout va bien aller et tu pourras voir tes enfants bientôt. Il se leva, embrassa sa main avec douceur, la regarda longuement et tendrement. Il faut que tu te reposes, maintenant. Le docteur a bien recommandé de ne pas te fatiguer. On reviendra plus tard.

Cynthia souffrait d'une amnésie profonde et complète de tout ce qui était arrivé. Elle savait seulement qu'elle avait conduit dans un endroit qu'elle ne connaissait pas et de s'être arrêtée devant une ferme.

Aussi, quand l'inspecteur Tremblay reçut l'autorisation du docteur pour interroger sa patiente, ces maigres indices ne lui furent pas d'un grand secours.

— Madame Letillier, lorsque vous rouliez en direction de cette ferme, vous étiez seule dans votre auto ?

— Oui, j'étais seule.

— Avez-vous, à un moment ou un autre de votre trajet, reçu un appel ?

Cynthia fronça les sourcils.

— Non, je ne crois pas, non.

— Bien. Vous souvenez-vous vous être arrêtée quelque part durant votre trajet ?

— Non, je ne me suis pas arrêtée.

— Aviez-vous déjà effectué ce trajet auparavant ?

— Non, jamais.

— Comment saviez-vous vous rendre à votre destination ?

— J'avais un papier avec moi. J'avais écrit l'itinéraire dessus.

— Qui vous l'avait donné, cet itinéraire ?

— Je n'en sais rien, rien du tout.

— Avant de partir, avez-vous reçu un appel ou une visite de quelqu'un qui vous aurait donné cet itinéraire ?

— Je ne sais pas, je ne crois pas, non.

— Vous ne savez pas ? Vous ne croyez pas ?

— Non, je ne me souviens pas d'avoir eu un appel ou une visite. Vraiment non.

— Avez-vous roulé longtemps avant d'arriver à votre destination ?

— Je ne sais plus. Au moins deux heures, peut-être plus. Je ne sais plus.

— Connaissiez-vous des villes par lesquelles vous étiez déjà passée en suivant cet itinéraire ?

— Oui, tant que j'étais sur l'autoroute, je voyais des noms que je connaissais, après, j'ai vu d'autres noms que je ne connaissais pas et j'ai dû prendre une sortie que je ne connaissais pas non plus.

— Vous souvenez-vous des noms de ces sorties ?

— Non, je ne m'en souviens pas. Je sais seulement que je roulais vers l'est avant de quitter l'autoroute.

— Bien. Où étiez-vous juste avant de prendre votre auto ?

— Chez mes parents.

— Étaient-ils là ?

— Non, ils étaient partis avec les enfants pour deux semaines. Je devais les rejoindre la semaine suivante avec mon frère et ma sœur.

— Que faisiez-vous chez vos parents alors qu'ils n'étaient pas là ?

Cynthia sursauta légèrement et le léger trouble dans son regard n'échappa pas à l'inspecteur.

— J'habite avec eux, répondit Cynthia en essayant de mettre le plus de conviction possible dans sa voix. Elle croisa le regard de Marco, adossé au mur derrière l'inspecteur. Il lui fit discrètement et brièvement un signe de tête pour l'encourager et son regard portait toute l'assurance et l'encouragement dont elle avait besoin.

— Depuis quand ?

— Depuis que mon mari est parti.

— Pourquoi habitez-vous chez eux ? Vous n'avez pas une maison vous-même ?

— Oui, j'ai une maison, mais depuis que mon mari est parti, je préfère habiter avec eux. Je n'aime pas être seule avec mes enfants.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai peur.

— Y a-t-il une raison particulière à cette peur ? Avez-vous peur de quelque chose ou de quelqu'un en particulier ? En posant ces questions, l'inspecteur scruta attentivement son regard sans rien déceler.

— Non, rien de particulier, mais je n'ai jamais vécu seule et je n'aime pas ça. Je me sens inquiète. Je n'aime pas ça, c'est tout.

— Si vous n'aimez pas être seule, pourquoi l'étiez-vous chez vos parents avant de partir ?

— Je préparais ma valise pour aller chez mon frère. On devait les rejoindre tous les deux plus tard. Elle poussa un soupir triste et baissa les yeux.

— Dominic Levasseur.

La voix plus forte de l'inspecteur fit sursauter Cynthia. Elle le regarda, surprise et inquiète.

— C'est votre mari, n'est-ce pas ?

Un voile de tristesse passa dans son regard.

— Oui.

— Où est-il ?

— Avez-vous encore beaucoup d'autres questions, inspecteur ? intervint d'une voix sèche le docteur qui avait tenu à être présent pour cet interrogatoire.

L'inspecteur se retourna, fixa le docteur, debout de l'autre côté du lit, les bras croisés, un signe d'avertissement dans les yeux. Il avait dit au policier qu'il acceptait qu'il interroge sa patiente à condition que ses questions ne soient pas de celles qui pourraient raviver trop de souvenirs douloureux pour elle. Il lui avait de plus formellement interdit de lui poser des questions sur l'agression dont elle avait été victime. L'inspecteur avait répliqué mais le docteur lui avait dit clairement : "Ici, vous êtes sous ma juridiction. L'état psychologique de ma patiente est fragile en raison de cette amnésie et le moindre choc pourrait aggraver son état de façon dramatique. Donc, si vous souhaitez l'interroger, ce sera en ma présence et uniquement à ces conditions."

— Non, j'ai presque fini.

Il reprit d'une voix plus douce.

— Madame Letillier, cette ferme dont vous avez le souvenir, avez-vous une quelconque idée où elle puisse se trouver ?

— Non, aucune. C'était un endroit désert. Il n'y avait que des champs et des boisés aux alentours.

— Pourriez-vous me la décrire ?

Cynthia fronça les sourcils, essayant de retrouver des détails.

— Non, je me souviens seulement qu'il y avait du bois. Qu'elle semblait être en bois.

— Était-elle grande ? Petite ?

Cynthia eut un regard désespéré.

— Je ne sais pas, je ne sais plus. Je n'arrive pas à me souvenir.

— Terminé, dit le docteur d'une voix ferme.

L'inspecteur lui jeta un regard rapide.

— Je vous remercie, madame, je n'ai pas d'autres questions pour l'instant.

Il se tourna vers Marco et Philippe.

— Voulez-vous me suivre, s'il vous plaît ?

Une fois dans le couloir, il leur dit :

— J'avais ordonné un périmètre de recherche autour du lieu de l'accident. Je vais maintenant élargir ce périmètre à deux cent kilomètres au moins en direction de l'est depuis la maison de vos parents. C'est une vaste région agricole dans ce coin, des fermes il y en a plusieurs, des granges aussi. Les recherches risquent d'être longues. Mais j'espère qu'elles seront fructueuses. Je vous appelle dès que j'ai du nouveau. Et évidemment, si madame Letillier retrouvait d'autres détails ou si sa mémoire revenait complètement, appelez-moi immédiatement.

— Bien sûr, inspecteur, répondit Philippe tandis que Marco hochait la tête. L'inspecteur l'observa de son regard perçant quelques secondes sans rien dire puis s'éloigna.

— Je pense qu'il ne m'aime pas beaucoup, lui, dit Marco à Philippe en lui souriant avec un clin d'œil.

Le docteur sortit de la chambre et dit à Marco, avec un petit sourire :

— Une minute, pas plus.

Cynthia le regarda d'un air soucieux :

— Marco, tu sais, je crois que le policier s'est aperçu que je mentais lorsqu'il m'a demandé pourquoi j'habitais chez mes parents.

Marco eut un léger rire, gentiment moqueur. Il mit un index sur le bout du nez de Cynthia et s'assit au bord du lit.

— Bien sûr, Cynthia ! Tout le monde s'en serait aperçu, tu sais ! En fait, je pense que tu es la plus piètre menteuse que j'ai jamais connue.

Cynthia sourit.

— Je n'ai jamais su mentir.

— Je sais, ma belle, je sais, répondit Marco. Il la dévisagea avec tendresse et rajouta : Guéris vite, ma douce, guéris vite que je t'emmène loin d'ici.

*
* *

Cynthia reprenait des forces rapidement. Son bandage avait fait place à un énorme pansement sur sa plaie, au dessus de la tempe. Ses blessures et ses ecchymoses guérissaient rapidement et hormis des douleurs puissantes à la

tête, elle ne gardait presque aucune séquelle de ce qui lui était arrivé.

Hormis ces douleurs mais surtout hormis ce trou noir, béant, dans sa mémoire.

Cette amnésie inquiétait énormément Cynthia et la terrifiait. Elle détestait ces questions qui tournaient sans cesse dans son esprit sans que jamais une seule réponse ne s'offre en retour.

Tour à tour, ses parents, sa sœur Jo-Ann et Laurence étaient venus à son chevet, terriblement inquiets mais rassurés de voir qu'à part son amnésie partielle, elle semblait rapidement prendre du mieux.

Enfin, arriva le jour où elle put retrouver ses enfants. Ils restèrent figés quelques secondes à l'entrée de la chambre, impressionnés, puis coururent se jeter dans les bras de leur mère. Celle-ci les serra contre elle, leur donna des milliers des baisers, incapable de parler, les yeux pleins de larmes, trop émue pour prononcer un mot à part leurs prénoms qu'elle répétait à l'infini.

La petite Sophie demanda :

— Maman ? Pourquoi t'étais pas venue nous chercher, hier ?

Sa grand-mère la réprimanda gentiment :

— Voyons, Sophie, tu le sais. On te l'a dit. Ta maman a eu un accident et elle ne pouvait pas venir. Regarde, tu vois, elle a un gros bobo sur sa tête.

Sophie observa attentivement le gros pansement, fit une grimace et, inquiète, demanda à Cynthia:

— Ça fait beaucoup mal, maman ?

— Non ma chérie. Juste un petit peu, mais presque plus et bientôt je vais être guérie et on va pouvoir se retrouver tous ensemble. Et puis, j'ai une bonne surprise pour vous. Marco va tous nous emmener dans son chalet dans la montagne.

Gabriel fronça les sourcils :

— Mais pourquoi on retourne pas à la maison ?

— On y retournera, mais pas tout de suite. D'abord parce que le docteur a

dit qu'il fallait que je me repose et aussi parce que c'est bientôt les vacances. On va aller pêcher et se baigner dans le lac et marcher dans la montagne, faire de l'escalade...

— Cool ! s'exclama Gabriel

— Trop cool ! répéta Sophie en riant. Je pourrai apporter ma poupée ?

— Bien sûr, ma chérie.

— Et moi, je vais apporter mon masque et mon tuba, reprit Gabriel tout excité.

Sophie tapa des mains en riant.

— C'est quand qu'on va au chalet de Marco ?

— Bientôt, répondit celui-ci. Il se tenait dans l'embrasure de la porte et observait, ému et attendri, Cynthia entourée enfin de ses enfants, les yeux brillants de bonheur. Très bientôt, rajouta-t-il

— Marco ! s'écria Sophie en courant se jeter dans ses bras. Gabriel lui fit un grand sourire et un signe de la main, sans bouger du lit de sa mère.

La mère de Cynthia rappela les enfants à l'ordre.

— Allez les enfants, il faut dire au-revoir à maman, maintenant. Le docteur a dit que les visites ne devaient pas être longues. Et puis, ajouta-t-elle avec un clin d'œil, il faut préparer vos petites valises si vous voulez être prêts.

Cynthia regarda sa mère en souriant, reconnaissante. Cette dernière enlaça sa fille et la berça doucement.

Le père de Cynthia entraîna Marco dans le couloir.

— Tu as toutes les coordonnées nécessaires en cas de besoin ?

— Oui, ne vous inquiétez pas. Et surtout, si quoique ce soit survient, si elle retrouve la mémoire, même partiellement, je vous avertis tout de suite. Ne vous faites pas de souci.

— Bien. Bien. dit le père de Cynthia en tapotant le bras de Marco. Je sais que je peux te faire confiance et que tu en prendras soin. Bien. Merci Marco.

Marco sourit et lui donna une tape amicale sur l'épaule.

Cynthia regarda partir ses enfants avec ses parents en leur souriant et leur envoyant des baisers mais dès qu'ils furent hors de vue, elle renversa sa tête sur l'oreiller et ferma les yeux, des larmes coulant sur ses joues.

D'un geste tendre, Marco les essuya, en passant un doigt léger sur son visage. Elle ouvrit les yeux, le dévisagea.

— Comment fais-tu pour être toujours près de moi quand j'en ai besoin, Marco ?

Sans rien dire, il approcha sa joue de la sienne et d'un geste d'une grande douceur, l'effleura tendrement. Elle sentit son souffle chaud dans son cou et frémit.

— Tu le sais, Cynthia. Je serai toujours là pour toi. Pour tout. Toujours. Il la dévisagea avec tendresse. Il faut te reposer maintenant. Je veux pouvoir t'emmener loin d'ici, le plus tôt possible.

Elle lui sourit avec reconnaissance. Il prit sa main et y déposa un doux baiser sans la quitter des yeux.

CHAPITRE 9

Emmitouflée dans un châle, Cynthia était assise dans un fauteuil sur la terrasse, offrant son visage au doux soleil printanier qui commençait à chauffer la terre. Marco apparut, tenant un plateau d'où s'échappait un arôme délicieux de café chaud. Cela faisait une semaine qu'elle était sortie de l'hôpital, déclarée hors de danger et sans séquelles apparentes, à part cette amnésie persistante.

Le docteur avait expliqué à Marco et à Philippe que c'était une sorte d'amnésie de protection. Ce qui s'était passé avait tellement terrifié Cynthia que son subconscient en avait, en apparence, effacé tout souvenir. Un jour, le voile se lèverait et Cynthia retrouverait la mémoire. Elle se souviendrait exactement de ce qui s'était passé. Cela pouvait se produire assez vite ou prendre des années. Elle aurait un choc plus ou moins important selon ce qui s'était passé. C'est alors que Marco avait proposé à Cynthia de venir à son chalet avec ses enfants et Philippe.

Plusieurs années auparavant, Marco avait acquis un immense terrain boisé dans la montagne et y avait fait construire un grand chalet avec une terrasse impressionnante qui en faisait le tour et qui était perchée dans le vide, de solides rondins de bois empêchant toute chute éventuelle. Cynthia fut émerveillée et eut le souffle coupé par la vue qui s'offrait à elle.

L'inspecteur avait accepté que Cynthia se rende là-bas. À l'insu de celui-ci, Marco s'était organisé avec ses amis pour qu'une surveillance soit assurée jour et nuit devant la maison de ses parents. Elle le serait jusqu'à ce que Cynthia retrouve la mémoire et donne des indices suffisants pour faire arrêter les auteurs de l'agression.

L'inspecteur Tremblay avait dit à Marco, en le toisant de ses yeux perçants : "Et, n'oubliez pas, si elle retrouve la mémoire, même partiellement, vous m'avertissez tout de suite. Et bien entendu, vous restez dans ce chalet et vous n'en partez sous aucun prétexte sans m'en avertir, compris ?"

Philippe avait emmené les enfants pêcher dans le lac qui se trouvait à une heure de marche en contrebas du chalet. Ils étaient donc partis tous les trois tout équipés et avaient promis de ramener plein de poissons pour le souper.

Cynthia était perdue dans ses pensées, les sourcils froncés. *Comment se fait-il que je n'arrive pas à me souvenir de ce qui m'est arrivé ?* La route, une vague image d'une ferme perdue et le visage de Marco, inquiet, penché sur elle, dans une chambre d'hôpital.

Elle se tourna vers lui et s'aperçut qu'il l'observait. Elle posa sa tasse et lui demanda d'un air grave :

— Marco, qu'est devenue mon auto ? Et où a eu lieu cet accident que j'ai eu ? Est-ce que tu sais ?

Marco réfléchit rapidement à ce qu'il devait répondre. Il choisit de répondre par une question :

— Qu'en penses-tu toi ? Tu n'as aucun souvenir de ton auto non plus ?

— Non. Est-ce qu'elle est restée là-bas ? Mais c'était quoi, cette ferme ? Qui vivait là ? Pourquoi est-ce que je suis allée là ? Qui habitait là ? Pourquoi je n'arrive pas à me souvenir ?

Cynthia posait les mêmes questions depuis qu'elle était là. Ces mêmes questions tournaient inlassablement dans son esprit sans avoir de réponse. Elle le fixa attentivement.

— Marco, j'ai l'impression que tu en sais plus que tu ne le dis, c'est vrai ? Sa voix s'était faite plaintive. S'il te plait, Marco, si tu sais quelque chose, dis-le moi. Je t'en prie.

Marco hésita, la regarda longuement. Il lui dit d'une voix douce :

— Tu as raison, Cynthia. J'en sais plus un peu plus que toi, très peu, mais je ne peux pas te le dire. Par contre, je peux t'aider à te souvenir toute seule, tu veux bien ?

— Pourquoi tu ne peux pas me le dire ?

— Parce que tu es la seule à savoir ce qui s'est réellement passé et que j'ai

peur en te révélant le peu que je sais de raviver trop rapidement un souvenir trop douloureux pour toi, tu comprends ? Mais on peut essayer de le faire en douceur, si tu veux, d'accord ?

Cynthia hocha la tête.

— Bon. On va essayer. Tu arrives devant la ferme. Tu descends de l'auto ?

Cynthia secoua la tête.

— Je ne sais pas, Marco, je crois que oui.

— Quand tu coupes le contact de l'auto avant de descendre, est-ce que tu sens quelque chose ? Une odeur particulière ? Ou familière ?

— Non, rien. Aucune odeur particulière.

— Est-ce que tu entends quelque chose ?

— Non.

— Après, tu descends de l'auto ?

— Oui, je crois.

— Tu n'entends toujours rien ?

— Non, rien.

— Qu'est-ce que tu ressens ?

— J'ai peur. Je n'aime pas cet endroit. J'ai envie de partir. J'ai vraiment peur.

— Est-ce que tu vois quelqu'un ?

Cynthia se mit à secouer violemment la tête.

— Non. Non. Non ! Je ne vois personne. Elle avait répondu précipitamment. Non ! Non ! Elle s'était redressée et criait, les mains plaquées sur ses oreilles.

Marco se leva rapidement et la prit dans ses bras. Il la berça doucement, caressant ses cheveux, murmurant doucement des mots apaisants à son oreille, jusqu'à ce qu'elle se calme. Elle leva vers lui ses yeux que la terreur agrandissait davantage. Elle articula avec peine :

— Marco... Marco... je pense que j'ai vu quelque chose. Pas longtemps. Mais j'ai vu quelque chose. J'ai peur, Marco ! J'ai si peur de me souvenir !

Il la serra davantage contre lui.

— Tu ne risques plus rien, ma douce. C'est fini, Cynthia. C'est du passé,

c'est passé, c'est fini, maintenant. Tu ne risques plus rien.

Philippe et les enfants revinrent bredouilles de leur journée de pêche, mais ravis de leur escapade, les yeux brillants et les joues rosies par l'air frais.

Marco avait allumé un feu dans la cheminée et ils s'en approchèrent pour se réchauffer avec plaisir, les enfants racontant avec beaucoup de détails tout ce qu'ils avaient vu et entendu dans la forêt et près du lac.

— On va y retourner bientôt, hein Maman ?

— Bien sûr, ma chérie ! Et j'espère bien pouvoir vous accompagner très vite !

Alors que les enfants buvaient avec un plaisir évident le savoureux chocolat chaud que Marco leur avait préparé, Gabriel leva les yeux vers sa mère et demanda :

— Il est long, le voyage de Papa ! C'est quand qu'il va revenir ?

— Oui ! renchérit la petite Sophie, c'est long ! Et pourquoi il nous appelle pas ?

Cynthia sursauta, le regard soudain paniqué. Elle détestait mentir et encore plus à ses propres enfants. Elle essaya de maîtriser les battements de son cœur et leur répondit :

— Oui, il est long son voyage, mais il va revenir, ne vous inquiétez pas. Et puis, dans le pays où il est, il ne peut pas vous appeler. Il n'y a pas de téléphone qui marche.

Philippe vint à son secours en détournant rapidement la conversation :

— Oh ! Les enfants ! J'y pense d'un coup. La prochaine fois que nous irons au lac, nous prendrons le canot de Marco, ça vous dit ?

— Oui ! crièrent en chœur les petits, ravis à cette idée.

— Moi, je sais ramer, affirma Gabriel

— Moi aussi, je sais ! renchérit Sophie

— Ah ! Ah oui ? Vous savez tenir des rames tous les deux ? s'exclama Philippe. Alors, c'est merveilleux ! Vous ramerez tous les deux pendant que je

ferai une petite sieste dans le canot. Super !

Après avoir soupé et comme tous les autres soirs depuis qu'ils étaient enfin réunis, Cynthia retrouva avec plaisir le moment où elle raconta une histoire à ses enfants à leur sortie du bain, ses deux petits blottis contre elle au milieu du grand lit que les enfants partageaient dans la mezzanine. La chambre de Philippe était tout près de la leur. Cynthia occupait la chambre de Marco en bas, tandis que ce dernier dormait sur le large canapé du salon. Marco et Philippe échangèrent un sourire de plaisir lorsqu'ils l'entendirent éclater de rire avec ses enfants.

Était-ce à cause des questions que les enfants avaient posées sur leur père ? Était-ce à cause de la conversation qu'elle avait eue l'après-midi avec Marco ? Elle ne savait pas. Toujours est-il qu'elle dormait depuis à peine une heure lorsqu'elle entendit un cri de terreur, de frayeur insupportable, si fort, si violent, qu'elle se réveilla pour se rendre compte que c'était elle qui criait ainsi. Marco accourut aussitôt. Il fallut à Cynthia d'interminables minutes pour se rendre compte que ce n'était qu'un cauchemar, puis d'autres encore, terrifiantes, pour se rendre compte qu'il ne s'agissait pas en fait d'un cauchemar, mais qu'elle venait de se souvenir de ce qu'elle avait réellement vécu à la ferme. Elle fut prise d'une crise de tremblements incontrôlables et violents. Elle haletait bruyamment contre Marco qui la serrait contre lui et auquel elle s'agrippait avec force. Philippe arriva en courant dans la chambre :

— Cynthia ? ! Cynthia ? !

— Phil, va chercher un linge d'eau froide, dit Marco à voix basse.

Doucement, il lui passa le linge sur le visage.

— C'est fini Cynthia. Ici et maintenant, tu ne risques plus rien, c'est fini. Il n'y a plus aucun danger. Philippe et moi, on est là avec toi. C'est fini. N'aies pas peur, c'est fini. C'est fini.

Les tremblements cessèrent peu à peu, son souffle redevint régulier. Marco continuait à lui parler, doucement, et enfin, elle sembla se calmer et revenir à

la réalité du moment présent.

Ses yeux étaient écarquillés de terreur. Elle les regarda à tour de rôle, incapable de parler.

Marco lui dit doucement :

— Viens, Cynthia, viens, je vais te préparer du thé, ça va te faire le plus grand bien.

Il l'aida à se lever, la conduisit jusqu'au salon où elle s'enfonça dans le canapé, l'air hagard et terrifié. Philippe l'enveloppa d'un chaud jeté et la serra tendrement contre lui.

Marco prépara la boisson chaude, guettant depuis la cuisine, la moindre de ses réactions. Il approcha la table basse, déposa la tasse, raviva le feu dans la cheminée et s'assit près d'elle.

Elle voulut boire un peu de thé mais ses mains tremblaient tellement qu'elle dut reposer sa tasse. Elle resta silencieuse de longues minutes, reprit sa tasse et put boire quelques gorgées. Cela la réconforta et elle eut l'air de se calmer un peu, de revenir au moment présent, au moins de se rassurer. Le danger était écarté. Il n'était plus réel. Il avait existé, mais il n'était plus là, plus maintenant, pas ici.

Marco enclencha le magnétophone qu'il avait prévu pour le jour où Cynthia semblerait retrouver la mémoire. Il ne voulait pas qu'elle ait à répéter son récit.

Il prit les mains de Cynthia dans les siennes.

— Comment te sens-tu ?

— Ça va... ça va mieux.

— Penses-tu être capable de nous dire ce qui s'est passé ?

Cynthia hocha la tête doucement. Elle prit une grande inspiration.

— Si je suis partie, c'est que j'ai reçu un appel. C'était Dominic. C'est Dominic qui m'a appelé et m'a donné le chemin. Il m'a demandé de venir le chercher. Il me disait qu'il était désolé d'être parti. Qu'il avait fait une erreur. Il me demandait de lui pardonner et de venir le chercher et d'apporter le bâton avec moi. Il disait qu'il m'aimait toujours et qu'il voulait qu'on recommence à zéro. Il me demandait pardon. Il m'a donné une adresse et le chemin pour m'y

rendre.

Elle se tut quelques instants. Ses yeux étaient agrandis de frayeur. Une expression de douleur traversa son regard. Elle se mit alors à pleurer sans retenue, sans cri, les larmes roulant sur ses joues, pleurant sur des images qu'elle seule voyait.

Philippe et Marco échangèrent un regard. Ce dernier lui demanda doucement :

— Cynthia, veux-tu qu'on appelle le docteur ? Veux-tu attendre de le voir avant de continuer ?

Elle le regarda tristement et secoua la tête.

— Non, Marco. Elle passa plusieurs fois les mains sur son visage, essuyant ses larmes, s'efforçant de maîtriser la terreur qu'elle ressentait. Elle reprit, d'une voix tremblante :

— Je suis arrivée devant une sorte de ferme sur un rang de campagne. Je suis descendue de l'auto et, sans m'en éloigner, j'ai appelé Dominic. J'ai vu sur ma droite un homme qui s'approchait rapidement de moi. Il était immense, grand et gros. Il était tout habillé de noir. Il avait l'air terrifiant. Il me faisait peur. Je voulais repartir tout de suite, je voulais monter dans l'auto mais au moment où j'ouvrais la portière, un autre a surgi derrière moi et m'a tordu les bras en arrière. Je me suis débattue, je criais, j'avais peur ! Je voulais m'en aller. Je voulais partir. Ils ne disaient rien. Ils me poussaient vers la ferme. Je hurlais, j'avais si peur ! Je ne voulais pas entrer là-dedans. Je me suis débattue comme je pouvais, celui qui était derrière m'a poussé d'un coup et je suis tombée par terre. C'était dur. Je pense que je me suis évanouie. Lorsque j'ai repris conscience, j'étais assise sur une chaise. J'avais les mains attachées dans le dos. C'était tout noir. J'entendais des gens parler à voix basse mais je ne comprenais pas ce qu'ils disaient. J'avais quelque chose sur la tête. Ils m'avaient mis quelque chose sur la tête. C'est pour ça que je ne voyais rien. J'avais tellement peur ! Je voulais parler à Dominic. Je l'ai appelé doucement mais il ne répondait pas. Je pleurais, j'étais terrorisée !

J'ai entendu alors le rire d'une femme. J'ai entendu des pas, elle s'approchait

de moi. Elle a relevé ma tête en tirant mes cheveux à travers le sac. Elle m'a dit : Alors, chérie, tu as amené ce que je t'ai demandé ? Je ne répondais pas, je n'arrivais pas à parler, j'avais si peur ! J'ai senti d'un coup une douleur violente à la tempe, quelqu'un m'avait frappé. Une voix d'homme m'a crié : Réponds à la dame ! Elle t'a posé une question ! Il m'a frappé à nouveau et je suis tombée sur le sol. Quelqu'un m'a relevée et m'a assise brusquement sur la chaise. J'ai entendu un bruit près de mon oreille et j'ai senti quelque chose de dur, appuyé sur mon front. L'homme a dit très fort : Tu réponds ou je te bute ? J'ai compris qu'il avait une arme et je voulais crier, je voulais parler mais je n'y arrivais pas. La femme a dit : Chut ! Chut ! Tout à l'heure. Il a retiré l'arme de mon front. Quelqu'un m'a arraché le sac de la tête. C'était la femme. Je criais de douleur et de peur. Je l'ai supplié de ne pas me faire de mal, je lui ai dit que j'avais deux enfants, je l'ai supplié de me laisser partir. Je lui ai dit ça plusieurs fois. Elle s'est mise à rire et m'a dit : Je sais, chérie, je sais tout ça. Puis, elle a pris ma tête entre ses mains et l'a renversée en arrière et elle a dit : Alors, où tu l'as mis, ce que je t'ai demandé ? Je lui ai dit dans l'auto. J'ai entendu quelqu'un sortir. Elle m'a regardé et son regard était tellement... tellement... un mélange de... il était tellement effrayant ! Je lui ai demandé où était Dominic, où était mon mari et elle a ri d'une façon méchante : Il est dans mon lit, chérie, il m'attend. Et d'un coup, elle a enjambé la chaise et s'est assise sur moi. Elle a dit : tu veux venir nous rejoindre, chérie ? Et en disant ça, elle a approché ma tête de la sienne et a promené sa bouche et sa langue partout sur mon visage. Je me débattais autant que je pouvais, j'essayais de détourner la tête, je la suppliais d'arrêter, de me laisser partir, je pleurais mais ses mains m'ont serré plus fort et d'un coup, elle m'a embrassé, elle m'a mordu les lèvres plusieurs fois. Elle me faisait mal. J'ai entendu un homme rire méchamment. Et quelqu'un a ouvert une porte et a crié : Je l'ai ! La femme m'a lâchée et s'est mise debout et elle a dit : Dommage, chérie, une autre fois. Elle a fait un signe à un homme. Il s'est approché de moi et m'a mise debout brutalement. Il tenait mes bras serrés. Je suppliais la femme de me laisser partir. Elle a ri et a dit : Mais oui, chérie tu vas partir, ne t'en fais pas. Ah, au fait, Dominic m'a chargé de te donner ça, il

n'en a plus besoin maintenant. Et elle a lancé quelque chose par terre. C'était l'alliance de Dominic.

En disant ces derniers mots, Cynthia eut un long gémissement de souffrance. Marco, chaviré de rage et de douleur, tendit la main vers elle. Elle se blottit dans ses bras et se mit à sangloter convulsivement, ses mains l'agrippant d'un geste désespéré. Marco, la serrant fort contre lui, caressait et embrassait ses cheveux, essayant d'apaiser sa souffrance. Philippe le regarda d'un air affolé, les yeux brillants de larmes. Il secouait la tête d'un air incrédule. Au bout d'un long moment, les pleurs de Cynthia se calmèrent. Elle hoquetait, reprenant peu à peu une respiration normale. Marco releva son visage. Ses yeux étaient emplis de terreur et de profond désespoir. Il caressa ses joues avec douceur, essuyant ses larmes.

— Cynthia... commença Philippe, hésitant. Il ne savait pas trop comment poser sa question.

Toujours blottie contre Marco, Cynthia tourna les yeux vers lui. Des yeux remplis d'une souffrance infinie. Elle répondit d'une voix brisée :

— Oui, Philippe. Je l'ai vu. J'ai vu Dominic. Juste avant que la femme ne me remette le sac sur la tête, j'ai tourné la tête pour l'éviter et je l'ai vu. Il était adossé devant une porte et il me regardait, les bras croisés. J'ai hurlé, j'ai crié, je l'ai appelé. Il n'a pas bougé, il n'a pas répondu, il n'a rien fait. La voix de Cynthia tremblait de chagrin. Elle se tut un instant et reprit d'une voix triste : "L'homme qui me tenait m'a entraînée violemment vers l'extérieur. Il m'a poussée brutalement dans une auto, à l'arrière, sur le plancher. Il s'est assis et m'a maintenue immobile de ses deux pieds. J'ai entendu une portière claquer et l'auto est partie, très vite. Celui qui conduisait roulait vite, vraiment vite. J'avais tellement peur ! Tellement peur ! Je criais et je les suppliais de me laisser partir. J'ai senti une douleur. L'homme avait tapé mon cou de son pied et il m'a crié : Ta gueule ! Il a appuyé son pied plus fort et de nouveau il a crié très fort : Ta gueule, t'as compris ? J'avais du mal à respirer. J'étais terrorisée. J'étais sûre qu'ils allaient me tuer. On a roulé longtemps. Puis, l'auto s'est arrêtée. Ils m'ont fait sortir et d'un coup, tout est devenu noir. J'ai senti une

douleur fulgurante à la tête. J'ai eu l'impression qu'elle explosait. Ils m'ont frappé avec quelque chose de très dur. Je me suis évanouie. C'est une odeur qui m'a réveillée, une odeur âcre de brûlé qui me piquait les yeux et me brûlait la gorge, une odeur d'essence aussi. J'étais assise dans mon auto, accotée contre la portière. Elle devait être mal fermée car d'un coup, elle s'est ouverte et je suis tombée à terre. Mes mains étaient détachées et je n'avais plus de sac sur la tête. Et j'étais seule. J'ai seulement eu conscience que mon auto était en train de brûler. J'ai eu la force de ramper et à nouveau tout est devenu noir. J'ai perdu conscience. Et après, j'ai vu Marco.

Elle leva vers lui son regard terrifié où se mêlaient une frayeur intense et un profond désespoir. Bouleversé, Marco appuya doucement sa tête contre lui, la caressant d'une main ferme à travers ses cheveux pour tenter d'effacer toute cette horreur.

Elle poussa un immense soupir. Elle se sentait complètement anéantie. Comme si sa mémoire, en revenant, avait emporté au loin une partie d'elle-même. Une partie d'innocence à jamais révolue. Toute l'horreur de la réalité était maintenant bien présente dans son esprit et elle allait devoir vivre avec ça. Tout le temps. Comment pourrait-elle dépasser cette frayeur constante, ce si grand désespoir qui l'habitaient, maintenant que sa mémoire lui était revenue ? Elle frissonna violemment et Marco resserra son étreinte, l'enveloppant de ses grands bras.

Il fit un signe à Philippe et celui-ci se leva pour couper l'enregistrement. Il vint s'agenouiller devant sa sœur. Il lui prit la main et la caressa avec douceur. Il était chaviré et complètement bouleversé.

Les yeux emplis d'un désespoir immense, Cynthia murmura, la voix brisée de chagrin :

— Comment a-t-il pu ?... Comment a-t-il pu me demander d'aller là-bas ? Pourquoi ? Pourquoi.... Sa voix se mua en un long gémissement de souffrance.

Soudain, elle poussa un cri de frayeur étouffé et ses yeux s'agrandirent d'horreur et d'effroi.

— Oh, mon Dieu ! Ils vont le tuer ! Ils vont le tuer !

— Cynthia, pourquoi dis-tu ça ?

— Marco ! Marco ! C'est le bâton qu'il voulait ! Elle parlait d'une voix basse affolée et effrayée.

Philippe dit doucement :

— Mais, Cynthia, le bâton, tu leur as donné, non ? Il était dans ton auto ?

Cynthia secoua la tête, incapable de prononcer un mot. Les larmes roulaient sur ses joues. Elle semblait terrorisée et tétanisée, soudain prostrée et figée dans un silence glacé.

Philippe lança un rapide regard interrogateur à Marco qui lui fit un signe affirmatif de la tête.

Marco parla doucement à Cynthia, essayant de la ramener au présent.

Philippe revint avec un verre d'eau et un des calmants que le docteur leur avait recommandé de lui donner si elle retrouvait la mémoire et leur semblait en état de choc, avant de l'amener au plus vite à l'hôpital.

Peu à peu, le médicament commença à produire son effet et Cynthia sembla se détendre un peu. Elle les regarda et dit d'une voix tremblante.

— Je ne leur ai pas donné le bâton. Pas le vrai. Elle respira profondément et reprit d'une voix un peu plus calme. Quand Dominic a commencé à me harceler pour que je le jette, j'ai eu peur qu'un jour, il le fasse lui-même. Alors, j'en ai fait apparaître d'autres, des faux. J'en ai caché plusieurs dans la maison et un dans ma voiture. Ils sont complètement identiques au vrai, sauf qu'ils n'ont aucun pouvoir.

Le vrai, je le gardais toujours avec moi. C'est celui que j'ai amené chez toi, Marco, c'est celui qu'on a caché. C'est un des faux qu'ils ont trouvé dans mon auto.

Cynthia se tut quelques minutes et reprit d'une petite voix :

— Il avait dû parler à cette femme du bâton et de ses pouvoirs. Sauf qu'il ne peut rien se passer avec celui-là. C'est pour ça qu'il est en danger. S'ils le tuent à cause de ça, ça sera à cause de moi...

Sa voix se brisa de nouveau sous le poids de la détresse.

— Cynthia, lui dit doucement Marco en prenant son visage entre ses mains, que tu lui aies apporté le vrai bâton ou pas ne change rien : si ces gens-là avaient l'intention de le tuer, ils l'auraient fait de toute façon, dès qu'ils auraient eu le bâton en leur possession. Comme ils ont essayé de le faire avec toi. Tu comprends ?

Cynthia, les yeux agrandis par une terreur sans nom, murmura dans un souffle paniqué :

— Ils vont revenir ? ! Ils vont revenir ? ! Ils vont venir ici ? !

Marco répondit d'une voix douce et ferme, le regard empli d'assurance.

— Non, Cynthia ! Non ! Personne ne viendra ici. Personne ne peut te trouver ici. Et dès que tu te sentiras mieux, nous partirons, d'accord ?

— Pour aller où ? questionna Philippe qui sentait la peur le gagner.

— Marco... murmura Cynthia d'un ton effrayé.

— N'aies pas peur, ma douce. N'aies pas peur. Là où je vous emmène, personne ne pourra vous trouver, je te le promets. Personne, jamais, je te le jure. Il posa sa tête contre lui doucement et la caressa d'un geste doux et rassurant.

Ils restèrent silencieux un long moment, Marco et Philippe échangeant des regards consternés par l'attitude de Dominic. Cynthia poussa un grand soupir. Son corps commençait à se détendre. Elle sentait sa tête et ses paupières s'alourdir. Le calmant faisait maintenant son plein effet et elle commençait à s'endormir dans les bras de Marco.

Avec l'aide de Philippe, il l'emmena dans sa chambre. Il remonta doucement les couvertures sur ses épaules. Philippe, à ses côtés, la regardait d'un air désespéré et inquiet. Il murmura, incrédule et effondré :

— Comment a-t-il pu lui faire une chose pareille ? Comment ?

Marco lui prit le bras et l'entraîna hors de la chambre. Il lui dit à voix basse :

— Je ne sais pas, Phil, je ne sais pas comment il a pu devenir un tel monstre et agir d'une façon aussi cruelle, aussi horrible. Mais il l'a fait et maintenant, il faut qu'on soit forts tous les deux pour elle. Elle a, plus que tout, besoin de

sentir qu'elle ne risque plus rien, elle a besoin de sentir qu'avec nous, elle est à l'abri de tout danger.

Il plaça une main affectueuse sur celle de son ami et dit avec assurance :

— Ça va aller, Phil, ne t'inquiète pas. Va te coucher. Je vais veiller sur elle. Et bientôt, nous serons loin de tout ça, ne t'en fais pas.

Philippe hocha la tête et lui sourit tristement :

— Tu as raison. Merci, Marco, merci.

Dès qu'il fut assuré que Cynthia dormait profondément, Marco retourna au salon et décrocha le téléphone.

*
* *

Philippe descendit les escaliers sans bruit, jeta un œil dans la chambre de Cynthia. Elle dormait profondément. Marco, tout habillé, dormait près d'elle. Philippe tira doucement la porte. Il entendit les enfants qui se réveillaient et remonta en vitesse. Ils se rendirent tous les trois sans bruit dans la cuisine, les petits chuchotant à mots couverts.

Marco s'éveilla en les entendant et observa Cynthia endormie. Il appréhendait la réaction qu'elle aurait au réveil après son récit de la veille. Il caressa doucement sa joue, bouleversé à nouveau par ces moments terrifiants qu'elle avait vécus et la mort qu'elle avait frôlé de si près. Il sentit son visage se crispier et elle émit un faible et long gémissement. Elle ouvrit grand ses yeux, d'un coup, l'air terrorisé.

— Chut, Cynthia, ça va aller, c'est fini, chut, lui dit doucement Marco. Elle mit sa main sur la sienne, la serrant fort contre sa joue et sans bruit, se mit à pleurer, habitée de nouveau par cette frayeur et cette souffrance immenses qui lui étaient revenues en retrouvant la mémoire. Elle pleura longtemps, blottie contre Marco qui caressait ses cheveux, la berçant doucement.

— Marco, comment... comment... murmura Cynthia d'une voix tremblante de chagrin.

Il prit son visage entre ses mains et dit tendrement :

— Cynthia, tu arriveras à dépasser tout ça. Je te jure qu'un jour, tu n'auras plus peur, plus jamais. Tu vas y arriver. Et je serai là, avec toi, à chaque instant. Je serai là près de toi. Et je resterai près de toi, quoiqu'il arrive. Et tout va bien aller. Je te le promets.

Cynthia hocha la tête, apaisée par ces mots et ce regard qui la soutenaient avec assurance et douceur. Marco déposa un tendre baiser sur son front.

— Veux-tu un café ?

De nouveau, Cynthia hocha la tête.

— Marco ! Tu dois pas rentrer ! On fait une surprise ! cria Sophie.

— Chut ! ! Sophie ! dit Gabriel.

— Oh ! Je suis désolé, répondit Marco d'un ton amusé. D'accord, je regarde pas la surprise, je veux juste prendre du café, je peux ?

— Oui, dit Sophie, mais tu dis rien à Maman !

— Promis, répondit Marco avec un clin d'œil rassurant à Philippe.

— Tu as entendu ? demanda Marco à Cynthia en souriant et en lui tendant une tasse de café.

— Oui, dit-elle avec un petit sourire.

À ce moment, Sophie éclata d'un grand rire, suivi par celui de Gabriel sous les chuchotements de Philippe qui leur disaient de ne pas faire de bruit. Leur rire se changea en un fou-rire joyeux auquel Philippe se joignit bientôt.

Cynthia sourit de nouveau en secouant doucement la tête. Grâce à ses enfants et pour ses enfants, elle savait qu'elle trouverait la force de surmonter cette horreur et de retrouver un jour la sérénité et la paix en elle. Grâce à ses enfants et à Marco. Elle le regarda longuement, rassurée par sa présence et cette sensation de force et de sécurité qu'il lui donnait et dont elle avait tant besoin en ce moment-même. Elle murmura :

— Merci, Marco.

Il effleura sa joue d'une douce caresse et lui sourit tendrement, son regard intense l'enveloppant d'amour.

— Marco, hier, tu as dit qu'on allait partir ?

— Oui, ma douce.

— On va partir quand ? Et où on va aller ?
— Quand tu te sentiras prête. Et où, je ne te le dis pas, tu le verras. C'est vraiment très joli et je sais que tu vas adorer ça !
— Alors, j'aimerais qu'on parte le plus vite possible.
— D'accord. On partira ce soir, à la nuit tombée. Comme ça les enfants pourront dormir dans l'auto.
Et surtout, il y aura moins de danger pensa Marco sans le dire.
Sophie et Gabriel entrèrent en coup de vent dans la chambre, en riant.
— Maman ! Viens ! On t'a fait une surprise ! s'écria Gabriel.
— Et à toi aussi, Marco ! s'écria Sophie, toute joyeuse.

CHAPITRE 10

La journée touchait à sa fin et l'inspecteur Henri Tremblay retournait vers son bureau lorsque la voix de Dan se fit entendre dans la radio :

— Henri ! Ramène-toi ! On a trouvé Levasseur !

L'inspecteur fit faire un demi-tour rapide à son auto, les pneus crissant sur l'asphalte et se dirigea, toutes sirènes hurlantes, vers le lieu que l'agent venait de lui indiquer.

Les experts étaient déjà sur place. Un cordon de sécurité avait été déployé autour de la scène du crime.

Dans le fossé, gisait le corps de Dominic Levasseur, nu. Une partie de son crâne avait éclaté sous l'impact de la balle qui avait causé sa mort. Son visage et son corps étaient tuméfiés à plusieurs endroits. Une blessure à la tempe suintait. Des marques profondes apparaissaient sur son cou, ses chevilles et ses poignets. Sa main droite était solidement fixée autour d'un bâton dont le bout était recouvert de sang séché.

— Putain ! Il s'approcha du médecin légiste. Celui-ci, penché sur le corps, se retourna et répondit d'avance à la question que l'inspecteur s'apprêtait à lui poser :

— Il est mort depuis 24 heures, je dirais. C'est un chasseur qui l'a trouvé par hasard. Le pauvre gars a été emmené à l'hôpital suite à un important choc nerveux. Certain qu'il ne reviendra plus chasser par ici. Regarde Henri, ce bâton est collé à sa main, avec de la colle forte, c'est à peu près sûr. Il lui montra les diverses blessures, dont plusieurs sur son sexe sanguinolent.

— Putain ! répéta l'inspecteur avec un haut le cœur.

— Il a dû déguster le pauvre gars, dit le médecin en secouant la tête. D'après les marques sur ses poignets et ses chevilles et sur son cou, il a dû être attaché assez longtemps.

— Ok, Paul, dit Tremblay en se relevant. J'attends ton rapport complet le plus vite que tu peux. Je file prévenir sa femme.

*
* *

Cynthia s'éveilla d'un coup, ouvrit les yeux, regarda de part et d'autre ses enfants qui dormaient paisiblement, la tête dans leur oreiller appuyé chacun contre une portière, emmitouflés dans leurs couvertures. Elle scruta l'obscurité pour essayer de deviner où ils se trouvaient mais ne put rien voir. À l'avant, Philippe et Marco parlaient à voix basse. Son regard accrocha celui de Marco dans le rétroviseur et il lui sourit gentiment. Elle lui sourit en retour et, rassurée, ferma les yeux et se rendormit. Ils roulaient depuis plusieurs heures. D'abord sur l'autoroute, et maintenant sur une route secondaire qui avançait à travers une forêt de plus en plus dense.

À un moment, Marco s'arrêta. C'était la dernière station-service disponible. Il fit le plein et remplit deux gros jerrycans qu'il plaça dans le coffre. Puis, il s'étira longuement. Philippe sortit aussi et s'étira également avant de se diriger vers les toilettes. Marco entra pour payer et revint les bras chargés de trois cafés fumants, deux thermos, l'un rempli de café et l'autre de chocolat chaud pour les enfants. Il avait dégoté des croissants croustillants et plusieurs sandwichs aux pains craquants et odorants. Il rangea le tout, s'assit dans l'auto et regarda vers l'arrière. Les deux enfants dormaient profondément mais Cynthia s'était réveillée.

— Ça va, ma belle ? Tu veux un café ? demanda-t-il à voix basse.

— Oui, merci Marco, répondit Cynthia sur le même ton

Doucement, pour ne pas réveiller ses enfants, elle se redressa et s'approcha du siège avant. Elle prit le café des mains de Marco, le remerciant du regard.

— On va encore loin, Marco ?

Il lui sourit :

— Oui, ma douce, assez loin pour que tu n'aies plus jamais peur. D'ici au lever du jour, nous serons presque rendus à notre destination.

La route se mit à monter, elle devenait plus étroite. Autour d'eux se dressaient des forêts de grands pins majestueux. Ils étaient complètement seuls.

Peu à peu, le ciel s'éclaircit. D'abord par une bande gris pâle à l'horizon qui se mua en un bleu foncé qui devint de plus en plus clair. Puis des traînées de bleu turquoise, de rose intense et d'orange vif se mêlèrent dans une explosion de couleurs irréelles. Le soleil se levait.

— Voici une nouvelle journée qui commence, dit Marco d'une voix rêveuse. La première journée de notre nouvelle vie. Et cette nouvelle vie sera merveilleuse et à jamais exempte de douleurs et de peurs ajouta-t-il avec force.

Devant le spectacle magnifique du ciel qui s'embrasait, Cynthia fit, en silence et avec une grande émotion, une prière pour que les paroles de Marco soient vraies pour toujours.

Une heure plus tard, Marco ralentit, semblant chercher un repère. Lorsqu'il l'eût trouvé, il conseilla à tout le monde de s'accrocher et s'engagea sur un chemin cahoteux où son Jeep Cherokee avait juste assez d'espace pour rouler entre les arbres. Il roulait doucement, mais les secousses réveillèrent les enfants.

— Maman ? gémit Sophie en ouvrant les yeux. Cynthia lui sourit, recala son oreiller et la redressa légèrement. L'enfant se frotta les yeux, s'éveilla un peu plus et réalisa qu'elle était dans une auto.

— Maman ? répéta-t-elle plus fort cette fois. On est où ?

Gabriel se réveilla au son de la voix de sa sœur. Il se redressa d'un coup, regarda sa mère, son oncle, Marco, la voiture, la forêt à travers la fenêtre et demanda à son tour :

— On est où, Maman ?

Marco répondit :

— Tu voulais voir des chevreuils, bonhomme ? Je vais t'en montrer tout plein ! Il éclata de rire.

— Cool ! répondit l'enfant, bien réveillé cette fois.

Soudain, Marco cria :

— Attention !

L'auto eut un soubresaut en traversant une énorme ornière et tout le monde fut secoué. Cynthia poussa un petit cri de surprise et les enfants éclatèrent de rire alors que Philippe faisait le singe sur le siège avant et sautait plus haut que tout le monde.

Ils continuèrent ainsi pendant une heure environ et soudainement, le chemin laissa place à une grande clairière où un lac immense miroitait sous le soleil maintenant assez haut. Tout le monde s'exclama devant la beauté du paysage. Marco s'arrêta et coupa le moteur. Il se tourna, amusé, vers Cynthia et les enfants :

— Ça vous a plu ?

— Oui ! s'écrièrent les petits tandis que Cynthia hochait la tête en souriant.

— Vous avez faim ?

— Oui ! crièrent de nouveau les enfants.

— Oui, moi j'ai beaucoup faim ! rajouta Sophie.

— Ça tombe bien ! répondit Marco avec un clin d'œil, parce que moi, j'ai beaucoup à manger !

Ils descendirent tous, s'étirèrent un moment. Marco, aidé de Cynthia, sortit les deux thermos, les croissants et les sandwiches et tout le monde savoura ce petit déjeuner improvisé et délicieux dans cet endroit paradisiaque.

— On va camper ici ? demanda Gabriel, les yeux brillants.

— Non, répondit Marco. Viens m'aider !

Gabriel le suivit et quelques mètres plus loin, à la grande surprise de tout le monde, Marco souleva un épais enchevêtrement de feuillages. Celui-ci camouflait une remise assez grande où était stationné un véhicule du même genre que celui de Marco. Celui-ci se retourna et fit un grand sourire à tout le monde. Venez !

Dans la remise se trouvait également un appareil qui ressemblait à un poste de radio. Marco mit les écouteurs sur ses oreilles, toucha quelques boutons, réglant une fréquence. Le son grésilla un moment et bientôt une voix se fit entendre :

— Si ? !
— Enzo ?
— Marco ? ! ! Marco ? ! C'est toi ?
— Oui, vieux, c'est moi ! Je te réveille pas au moins ?
— Ah ! ! Ben non ! Ah ! ! Mais quelle belle surprise ! ! Gina va être ravie !
! J'arrive !
— Attends, Enzo ! On est cinq, dont deux enfants. Et pas mal de bagages aussi.
— Pas de problème ! Je ferai deux voyages ou plus s'il faut ! Ah ! Je suis tellement content mon ami ! *Grazie ! Grazie tante !*
Marco ferma l'écoute, un grand sourire aux lèvres.
— Et voilà ! Enzo va venir nous chercher ! On va sortir tous nos bagages de l'auto et la garer ici, à côté de celle d'Enzo.
Il commença tout de suite, aidé de Philippe et des enfants. Cynthia était figée.
Marco l'interpella doucement :
— Cynthia ?
Elle se retourna.
— Marco, ton ami Enzo, il va venir nous chercher comment ?
— En avion, bien sûr.
— En avion ? ! ? s'exclamèrent les enfants les yeux brillants. En avion ? !
Ils se mirent à taper des mains, à danser de joie et à tourner en rond, faisant l'avion avec leurs bras et imitant le bruit du moteur.
Cynthia avait blêmi. C'était bien ce qu'elle craignait.
Marco se redressa, s'approcha d'elle et demanda :
— Tu as peur, Cynthia ?
Elle hocha la tête sans répondre.
Puis, d'une voix remplie d'espoir, elle lui demanda :
— Y a-t-il un autre moyen de se rendre chez ton ami ?
Marco sourit :

— Non aucun ! En avion, ça prend une heure, en marchant et ça, bien entendu c'est si on avait un canot, ça nous prendrait ... au moins une semaine. Mais de toute façon, sans canot, c'est impossible. Il y a une multitude de lacs à traverser et...

Cynthia, nerveuse, l'interrompt :

— Et si on campait ici ? C'est bien ici, non ? Et c'est joli en plus. Et même si le temps est mauvais, on peut s'abriter dans la remise et si...

— Cynthia ! Cynthia ! Ça va aller je t'assure ! Tu me crois, n'est-ce pas ? Tu me fais confiance ?

— Oui, bien sûr ! Là, n'est pas la question, mais...

— Cynthia, n'aies pas peur, ma belle ! Tu ne risques rien, tes enfants ne risquent rien ! Je te le jure ! Enzo est un des meilleurs pilotes que je connaisse, je t'assure ! Il a plusieurs milliers d'heures de vol à son actif et du temps de sa vie active, il a été pilote justement, ici et ailleurs plus au nord. Il a volé par tous les climats, dans les pires conditions... Je t'assure qu'il n'y en a pas de meilleur !

Cynthia était à moitié rassurée :

— Je suis désolée, Marco, mais je n'ai encore jamais pris l'avion et je... j'ai un peu peur, en fait.

— Ce n'est rien, ça va passer, ne t'en fais pas. Et il dit avec un petit sourire moqueur : Et en plus, je suis sûr que tu vas adorer ça ! Vraiment, je t'assure ! ajouta-t-il tendrement.

Au bout d'un moment, ils entendirent un bruit de moteur et le petit hydravion apparut devant eux. Les enfants sautaient de joie, faisant de grands signes au pilote. L'avion esquissa un virage léger et se posa tout en douceur sur le lac. Il s'approcha doucement de la rive et Enzo coupa les moteurs.

Il apparut, hilare, un grand sourire fendu jusqu'aux oreilles. Il avait une épaisse tignasse blanche et des yeux noirs pétillants de joie.

Il sauta sur la rive et avec un cri joyeux se jeta dans les bras de Marco qu'il enserra longuement, lui donnant de grandes tapes dans le dos en riant. Ils

échangèrent plusieurs phrases en italien, entrecoupées d'éclats de rire, sous les regards amusés de Philippe et de Cynthia. Les enfants ne quittaient pas l'avion des yeux, fascinés.

Une fois les effusions calmées, Marco présenta tout le monde à son ami. Celui-ci les embrassa chaleureusement, leur souhaitant la bienvenue chez lui. Cynthia, rassurée, avait fini par laisser partir les enfants surexcités avec Philippe pour le premier vol. Un grand sourire aux lèvres, ceux-ci lui firent de grands signes tandis que l'avion décollait doucement.

Ils attendirent son retour, assis côte à côte dans l'herbe.

Marco observait Cynthia, perdue dans ses pensées.

— Cynthia, ici personne ne pourra jamais nous trouver. Tu ne risques plus rien maintenant. Et tes parents, Jo-Ann, Laurence et Jacques sont depuis hier tous à l'abri, chez un autre de mes amis. Eux non plus, personne ne pourra les retrouver.

Cynthia sursauta violemment et se tourna d'un geste brusque vers Marco. Ses yeux s'agrandirent soudain. Sa bouche s'ouvrit sans qu'elle puisse parler. Mais oui ! Ses parents ! Comment avait-elle pu ne pas envisager un seul instant qu'eux aussi pouvaient être en danger ? Et sa sœur ? Et ses amis Laurence et Jacques ? Tous ceux qui étaient proches d'elle, assez proches pour avoir eu connaissance du bâton, étaient en danger. Et après ce qui lui était arrivé, ils pouvaient même être en danger de mort.

Elle plaça sa main devant sa bouche, le regard terrifié. Marco la prit dans ses bras et la berça doucement.

— Marco... Marco... Elle pleurait, incapable de dire autre chose. Elle pensait avec une frayeur sans égale à ce qui aurait pu leur arriver...

— Cynthia, c'est fini. Ils ne risquent plus rien. C'est fini, mon amour. Toi, non plus, tu ne risques plus rien. Tu n'as plus rien à craindre. Ici, tu n'as plus rien à craindre et eux non plus, je te le jure.

Blottie contre lui, entourée de ses bras, Cynthia se calma peu à peu. Ils restèrent enlacés et c'est ainsi qu'Enzo les retrouva lorsqu'il se posa à nouveau sur le lac.

Marco se leva et tendit sa main à Cynthia, plongeant son regard dans le sien.

— Tu es prête ?

Cynthia sourit, prit une grande inspiration.

— Oui. Oui, Si tu dis que je vais adorer, alors allons-y ! dit-elle d'un air faussement déterminé qui fit sourire Marco.

Tous les trois chargèrent les bagages et les provisions dans l'avion. Marco jeta un dernier coup d'œil en arrière. Les autos étaient camouflées dans la remise et quiconque se serait aventuré ici n'aurait rien vu d'autre qu'une jolie clairière bordée d'un lac magnifique au milieu de la forêt.

Dès le décollage, Cynthia avait fermé les yeux, serrant fortement la main de Marco assis près d'elle. Celui-ci se pencha à son oreille et murmura doucement :

— Regarde, Cynthia ! Regarde !

Elle ouvrit les yeux, regarda par le hublot et ses yeux s'agrandirent de surprise. Le ciel était d'un bleu vif, intense. La forêt dense défilait sous ses yeux, des nuances de vert, du plus vif au plus foncé jouaient à travers les rayons du soleil, des petits et des grands lacs, des rivières sinueuses, miroitaient, étincelants sous la lumière. C'était magnifique ! Cynthia, toute à son émotion de voir la nature d'une façon qu'elle ne l'avait jamais vue, regardait partout et en avait oublié complètement la peur qui la tenaillait quelques minutes auparavant. Elle se tourna vers Marco, ses yeux émerveillés, agrandis de surprise. Il se mit à rire, heureux de voir enfin la peur s'éloigner d'elle.

Puis, Enzo commença à descendre. Cynthia aperçut alors une maison, entourée de grandes remises et quelques petites cabanes ici et là, cachées dans la forêt. Elle vit ses enfants et son frère, minuscules, qui faisaient de grands

gestes de leurs bras, accompagnés d'une petite femme assez corpulente aux cheveux aussi blancs que ceux d'Enzo.

L'avion se posa en douceur, s'accota au petit embarcadère et Enzo coupa les moteurs. Marco dit quelque chose en italien à Enzo qui le fit éclater de rire. Il resta quelques minutes dans l'avion et mit son ami rapidement au courant de la situation dans laquelle ils se trouvaient, lui et ses amis, tandis que Cynthia descendait de l'avion. Ses enfants se précipitèrent pour l'enlacer. Ils décrivaient à grand-cris tout ce qu'ils avaient vu depuis l'avion, comment c'était vraiment, tellement trop cool, d'être dans l'avion et Gabriel affirma avec force qu'Enzo lui avait promis qu'il lui apprendrait à piloter.

— Et moi aussi ! s'écria Sophie qui ne voulait pas être en reste.

Cynthia riait, toute peur envolée. Comme l'avait dit Marco, elle avait adoré voler, tout comme ses enfants apparemment.

Gina, un grand sourire aux lèvres, s'approcha, la prit dans ses bras, l'embrassa chaleureusement, lui souhaitant la bienvenue chez eux, dans un français teinté d'un fort accent italien.

Cynthia la remercia, émue et rassurée. Elle se sentit d'un coup apaisée. Ici, au moins, elle se sentait en sécurité, vraiment à l'abri de tout danger.

Gina, en la prenant par la taille, l'entraîna vers la maison avec les enfants.

Marco, Enzo et Philippe entrèrent bruyamment, en riant, portant les bagages qu'ils déposèrent à l'entrée. Gina accourut, partit d'un grand rire et se précipita sur Marco :

— Marco ! Marco !

Celui-ci inclina sa grande taille et ouvrit grand ses bras pour enlacer la vieille femme qu'il berça tendrement.

— Gina ! *Cara Gina ! Come stai, bella negrita ?*

— *Bella negrita ?* ! cria Gina en prenant à pleines mains son épaisse chevelure, blanche comme neige. Non mais ! Tu m'as vue Marco ?

— Pour moi, tu seras toujours ma *bella negrita*, répondit celui-ci avec un grand rire.

— Idiot ! s'écria Gina en riant. Viens ! Viens t'asseoir ! Tu veux un café ? J'ai fait du gâteau, tu veux du gâteau ? Et du fromage ? Tu veux du fromage ? J'en ai fait aussi ! Ou tu préfères que je te fasse cuire des œufs ? Hein, dis ?

Marco riait de bon cœur, tout comme les enfants amusés par cet adorable accent et la fougue qui animait cette petite femme rondelette, pleine de vie. Le sourire aux lèvres, Cynthia observait Marco avec tendresse. Elle découvrait de lui une partie de sa vie qui semblait étroitement liée avec ce couple chaleureux.

— Non, *bella negrita ! Grazie ! Grazie tante !* Je ne veux rien. J'ai seulement besoin de dormir. J'ai passé la nuit à conduire. Et là, je commence vraiment à être crevé.

— *Bene ! Bene !* dit Gina. Tu sais où est ta chambre ? Allez ! Allez ! Au lit ! Mais quand tu te réveilles, tu manges !

— *Si ! Si ! Bella negrita !* dit Marco en riant

— Venez, venez ! reprit Gina à l'adresse de Philippe, de Cynthia et des enfants. Venez vous asseoir ! Vous voulez du gâteau ? Du fromage ?

— Je veux bien goûter à votre gâteau, madame, dit Philippe d'un air gourmand.

— Madame ? Non, mais qu'est-ce c'est Madame ? *Mi chiamo Gina, si ?*

— D'accord, Gina, répondit Philippe en riant.

Marco salua tout le monde à la ronde, s'arrêta un instant sur le regard de Cynthia, lui fit un tendre sourire et un clin d'œil et monta dans sa chambre. Il s'effondra sur le lit et s'endormit aussitôt.

Quelques heures plus tard, c'est le rire joyeux de Cynthia auquel faisait écho celui de ses enfants qui le réveilla tandis qu'il entendait Gina leur raconter quelques anecdotes comme elle seule savait le faire.

Il sourit, se laissa bercer par cette douceur un moment. Il repassa dans son esprit tous les événements des derniers jours.

Il était certain que l'inspecteur, qui appelait régulièrement pour s'assurer qu'ils étaient là et pour s'informer de l'évolution de l'état de Cynthia, devait déjà être à leur recherche. Il avait dû émettre un mandat d'arrêt ou un avis de recherche contre Cynthia et contre lui. S'il ne l'avait pas encore fait, ce n'était

qu'une question d'heures. Mais il n'y avait aucun risque qu'il puisse remonter jusqu'ici. Que personne ne puisse jamais remonter jusqu'ici.

Marco s'étira dans le grand lit. Il avait pris la bonne décision en les emmenant ici. Il se leva d'un bond, ragaillardi, et descendit sans bruit. Dans la cuisine, assis autour de la grande table de bois, usée par les ans, Cynthia et les enfants étaient captivés par le récit de Gina qui avait pris un air d'intrigue tout en leur parlant à voix basse.

Marco claqua fort dans ses mains et tout le monde sursauta en criant. Avant d'éclater de rire.

— Ma qu'il est bête, celui-là ! s'écria Gina en riant. Viens, espèce d'idiot ! Viens embrasser ta vieille Gina ! Viens !

Marco se plaça derrière elle et l'entoura de ses grands bras. Il colla sa joue contre la sienne et la berça doucement. Il lui donna un baiser retentissant.

— Tu veux manger, Marco ?

— Non, *bella negrita*, pas maintenant, je vais voir Enzo. Continue ton histoire.

Gina haussa les épaules et reprit, avec le même ton de conspiration, son récit là où Marco l'avait interrompu.

Marco plissa ses yeux sous le soleil et avisa Enzo en grande discussion avec Philippe. Il était en train de lui expliquer comment il avait réussi à rendre cet endroit complètement autonome en énergie. Philippe écoutait attentivement, posait de multiples questions. Il était fasciné par l'ingéniosité d'Enzo.

Marco se dirigea vers eux de son pas souple.

Enzo était en train de conclure en riant :

— Les poules, ça va, mais les chèvres dans l'avion, je te dis pas le bordel !

Philippe éclata de rire.

— Il n'y a que toi, Enzo, pour être aussi fou ! dit Marco en souriant largement.

— Oh, toi ! Tu n'es pas loin derrière, hein ? répliqua Enzo en riant.

— J'en reviens pas, dit Philippe en secouant la tête. Tout ça, c'est un travail de dingue ! Mais le résultat est époustouflant !

— Si ! confirma Enzo. Il manque juste un peu plus de visite, plus souvent. C'est un peu loin pour tout le monde, mais bon...

D'un camp de pêche qu'il avait acquis pour une bouchée de pain dans ses jeunes années, Enzo avait réussi à en faire un lieu entièrement viable à longueur d'année et complètement autonome.

Changeant de sujet, Enzo planta son regard dans celui de Marco :

— *Alora*, dis-moi, pourquoi tu as besoin de te cacher ?

Philippe s'excusa et leur dit qu'il avait grand besoin de dormir lui aussi.

Enzo s'écria :

— Ah, mais bien sûr. *Scusi*, mon ami ! Je manque à tous mes devoirs ! Viens, je vais te donner une chambre.

— Non, non, ça va, répliqua Philippe avec un sourire. J'ai repéré un hamac là-bas, ça sera parfait.

— Ah oui, il est bon celui-là dit Enzo en souriant, avec un clin d'œil. Il y a des coussins et des couvertures dedans.

— Merci Enzo, dit Philippe en s'éloignant.

Enzo se tourna vers Marco et répéta :

— *Alora*, raconte-moi.

Ils se dirigèrent vers le lac et s'assirent au bord de l'eau. Marco lui raconta tout, depuis le début jusqu'à ce matin où il l'avait appelé sur sa CB. Lorsqu'il eut fini, Enzo hocha la tête, observa son ami, hocha la tête de nouveau.

— Ma, qu'est-ce que c'est ce... ce bâton ?

Marco sourit :

— Je sais, vieux. Je sais que ça a l'air complètement fou, et ça l'est, en fait. Mais c'est vrai. Tout est vrai. Il existe, je l'ai vu et je l'ai vu en action.

— Tu l'as vu ? En action ? Raconte !

Marco ferma les yeux un instant et se remémora ce moment qu'il n'oublierait jamais.

Un jour, quelqu'un avait sonné à sa porte. C'était Cynthia. Elle n'était jamais venue chez lui et il ne l'avait pas revue depuis longtemps. Il l'avait regardé, totalement surpris et s'était exclamé avec un large sourire :

— Cynthia ! Mais quelle belle surprise ! Viens, entre !

Elle était entrée rapidement et dès qu'il avait fermé la porte, elle avait parue soulagée. Elle avait une drôle d'attitude. Elle semblait très nerveuse, aux aguets, inquiète et légèrement affolée. Indécise aussi comme si elle n'était pas très sûre que ce fut une bonne idée d'être venue chez lui.

Marco lui avait dit avec douceur :

— Entre Cynthia ! Viens t'asseoir. Tu me parleras quand tu te sentiras prête, d'accord ?

Elle avait souri timidement et s'était avancée dans le vaste appartement de Marco.

— Veux-tu un thé ?

— Oui, merci, Marco. Avec plaisir.

Du coin cuisine où il préparait le thé, camouflé en partie par de grandes plantes vertes, Marco l'observait. Elle s'était dirigée vers la grande baie vitrée et la vue impressionnante que celle-ci donnait sur la ville qui s'étendait à perte de vue, dominée par quelques gratte-ciels. Elle s'était ensuite retournée et regardait, en souriant légèrement de temps en temps, les livres, les tableaux, les objets d'art qui créaient l'environnement dans lequel vivait Marco. Elle lut avec curiosité quelques titres de ses livres. Elle repéra un fauteuil qui semblait très confortable. Elle était sûre que c'était le préféré de Marco. Elle s'y assit, inclina la tête vers le plafond et vers un luminaire très original juste au dessus qu'elle n'avait pas encore remarqué. En parcourant la pièce des yeux, elle s'aperçut avec une grande gêne que rien ne séparait la cuisine de ce vaste salon, à part quelques plantes et un ilot assez haut, et que Marco était en train de l'observer, un sourire amusé sur les lèvres. Elle rougit et se redressa aussitôt.

Marco eut un petit rire et lui dit gentiment.

— Reste assise, Cynthia ! Tu avais bien choisi, tu sais, c'est lui le meilleur !

Au lieu de lui obéir, elle se dirigea vers l'ilot et s'assit sur un des grands tabourets, face à lui.

Il fallait absolument qu'elle lui parle avant de perdre toute contenance. Elle prit à quelques reprises une grande inspiration, comme si elle allait commencer à parler mais se taisait et poussait un soupir.

— C'est si difficile, Cynthia ? demanda-t-il d'une voix douce.

Elle le regarda d'un air désemparé.

— Je suis désolée, Marco. Ce n'était peut-être pas une bonne idée de venir te déranger et...

— Me déranger ? Voyons, ma belle ! Tu sais bien qu'au contraire, rien ne peut me faire plus plaisir que tu sois là. Et si tu es là, c'est parce que tu voulais me voir ou me parler ou les deux, ou me demander un service ou un conseil, ou les deux, ou encore tout ça en même temps ? N'est-ce-pas ?

Cynthia acquiesça sans rien dire, apparemment soulagée.

— Et si tu es là, c'est aussi parce que tu sais que je ferai tout pour t'aider, de toutes les façons, quelque soit ce dont tu as besoin, n'est-ce-pas ? Si tu es là c'est aussi parce que tu as pleinement confiance en moi et que tu sais avec certitude que tout ce que tu pourras me dire ou me confier restera à jamais dans mon cœur sans jamais franchir mes lèvres, n'est-ce-pas ?

Cynthia poussa un grand soupir de soulagement.

— Oui, Marco, c'est pour tout ça que je suis là et aussi parce que je dois te montrer quelque chose.

Elle fit glisser de son épaule le grand sac à mains qu'elle tenait fermement contre elle depuis son arrivée, l'ouvrit et en sortit un bâton.

Marco fronça les sourcils en la regardant d'un air interrogateur, il allait parler quand Cynthia mit un doigt sur sa bouche et lui dit :

— S'il te plaît, ne dis rien. Regarde ! Elle descendit du tabouret, s'approcha d'une immense plante verte, elle ferma les yeux un instant tenant son bâton devant elle. Lorsque la lumière bleue disparut, la plante était recouverte de splendides petites fleurs d'un rose éclatant. Marco eut un sursaut. Cynthia fit revenir la plante comme elle était et se rapprocha du comptoir. Elle jeta un

regard amusé à Marco et changea leurs deux tasses en or pur. Marco ouvrit la bouche sans rien dire, il prit une des tasses dans ses mains, l'observa attentivement, la gratta de l'ongle doucement. Il la reposa et fixa Cynthia, les sourcils froncés.

Celle-ci lui lança un regard attendri.

— Je sais, Marco. Je sais que ça a l'air fou.

— Où as-tu eu ce truc ?

— Ton thé est-il prêt ? J'en boirais bien un peu pendant que je te raconte tout.

— Mon thé ? ! ? ! Ah oui, le thé ! ! Bien sûr ! dit Marco en riant. Il sortit deux autres tasses. Si ça ne te dérange pas, j'aimerais garder celles-ci, dit-il en désignant les deux tasses en or.

Sans le quitter des yeux, Cynthia tendit le bâton vers les deux tasses en or et celles-ci furent immédiatement remplies de diamants scintillants. Marco ouvrit de grands yeux, fixa les diamants brillants de mille feux, d'un air complètement ébahi.

En reportant son regard sur Cynthia, il vit ses yeux verts briller d'une lueur espiègle et amusée.

Il pencha légèrement la tête de côté.

— Tu es une petite sorcière, Cynthia, c'est ça ?

Cynthia se mit à rire.

— Dans les contes de Sophie, ce sont plutôt des fées qui font ça. Les sorcières te feraient plutôt bouillir dans une grosse marmite, ce que je ne ferai jamais, bien sûr !

Marco servit le thé et porta les tasses qu'il déposa sur la table basse du salon. D'un geste et d'un regard gentiment moqueur, à la manière d'un majordome, il se pencha à demi, invitant Cynthia d'un bras tendu à venir s'installer dans son fauteuil préféré.

Elle lui sourit, s'assit et lui raconta tout.

— Voilà, Marco, tu sais tout.

— Alors comme ça, c'est toi qui as fait verser deux millions de dollars sur mon compte, il y a trois mois ?

— Oui, c'est moi.

— Je n'y ai pas touché tu sais. J'étais sûr qu'il s'agissait d'une erreur malgré les multiples confirmations de mon banquier. Don anonyme mais certifié à mon nom. Il la regarda, amusé. Merci Cynthia ! Je vais donc pouvoir les dépenser et te couvrir de cadeaux ?

Elle sourit en rougissant légèrement.

— Non, c'est pour toi, Marco, pour toi tout seul. Elle se tut quelques instants, un air inquiet dans les yeux. Marco, j'ai besoin que tu m'aides.

— Bien sûr, Cynthia, dis-moi comment.

Cynthia désigna son sac à mains posé sur le comptoir.

— Peux-tu me le garder quelques jours ?

— C'est tout ? C'est tout ce que je peux faire pour t'aider ? Garder ton bâton durant quelques jours ?

Cynthia hocha la tête.

— J'ai trouvé un endroit où le cacher de la façon la plus sûre qui soit, mais je ne pourrai pas m'y rendre avant quelques jours. Et je ne veux plus le garder avec moi. Je ... j'ai peur avoua-t-elle d'un air penaud.

— Je comprends ! Si qui que ce soit apprenait son existence...

— Je crois que c'est fait Marco. À part les rares personnes qui sont dans la confiance, je crois que quelqu'un d'autre le sait et j'ai peur.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? demanda-t-il, soudain alarmé, en se penchant vers elle.

— Il y a... Il y a une auto qui est garée très souvent devant chez nous. Quelquefois, c'est une autre, mais il y en a souvent une. Les vitres sont teintées et je ne peux jamais voir s'il y a quelqu'un à l'intérieur ou non. Mais j'ai le sentiment qu'il y a quelqu'un qui suit tous mes faits et gestes. Et ça me fait peur.

— As-tu appelé la police pour leur signaler ces autos ? Es-tu sûre qu'elles n'appartiennent pas à tes voisins ?

— Je ne crois pas qu'elles appartiennent à mes voisins, car devant chaque maison, il y a toujours les mêmes voitures qu'ils avaient avant. Et non, je n'ai pas appelé la police. J'ai trop peur qu'ils découvrent quelque chose sur le bâton ou notre "héritage".

— Lorsque tu te déplaces, as-tu remarqué si ces autos, l'une ou l'autre, te suit ?

Cynthia sursauta, un air de panique dans les yeux.

— Oh ! En fait je n'avais jamais pensé à ça ! Je ne sais pas du tout, s'ils me suivent ou non.

— Où sont tes enfants en ce moment ?

— Chez mes parents. On habite là depuis que j'ai remarqué ces autos, ça me fait peur de rester seule. Je retourne seulement chez moi pour chercher ce qui nous manque.

— Ok, en partant d'ici tu vas te rendre directement chez eux, d'accord ? Je te suivrai dans mon auto et ensuite j'irai voir vers chez toi si ces voitures sont encore là.

Cynthia se sentit rassurée de sa proposition.

— Cynthia, je voudrais que tu restes chez tes parents avec tes enfants, d'accord ?

Elle acquiesça.

— Et je voudrais que tu restes là, en tout temps, tu me le promets ? insista-t-il.

— Mais Marco...

— Si tu as besoin de quoique ce soit chez toi ou ailleurs, si tu as besoin d'aller où que ce soit, tu m'appelles et je t'y emmène, d'accord ? S'il te plait, Cynthia ! Promets-moi !

— Oui, Marco, je te le promets.

Marco lui sourit, soulagé, hésita, puis rajouta :

— Cynthia, je suis désolé de t'en parler, mais as-tu eu des nouvelles de Dominic ?

Elle secoua la tête.

— Non... non, aucune. Il s'est volatilisé depuis deux mois. J'ai dit aux enfants qu'il était parti en voyage pour son travail. Je ne savais pas quoi dire d'autre. Il ne les a pas appelés, jamais. Jamais une seule fois. Je n'ai aucune idée où il peut être ni avec qui. J'ai l'impression qu'il y a une autre femme dans sa vie. Je ne sais pas. Je ne vois pas d'autres raisons pour son absence et son silence, vis-à-vis des enfants surtout. Je ne comprends pas.

Elle se tut. Un voile de tristesse passa dans ses yeux et elle secoua la tête, comme pour la chasser.

— Je suis vraiment désolé, Cynthia, je n'aurais pas dû te poser cette question, pardonne-moi, lui dit Marco d'une voix douce et contrite.

— C'est pas grave, Marco. Ça finira par passer. Tu sais, dès le début, dès que je lui ai montré mon bâton, il ne voulait pas que je le garde. Il disait que c'était trop dangereux. Alors, une fois qu'on a réussi à fabriquer notre héritage, il m'a demandé de le jeter, de m'en débarrasser et je ne voulais pas. On s'est disputé souvent à ce sujet et un jour, plus fort que d'habitude. Il est sorti en claquant la porte et il est revenu très tard. Les jours suivants, il sortait tous les soirs, rentrait très tard, ne m'adressait pas la parole quand il me croisait, il évitait d'être seul avec moi. Il avait des drôles d'attitudes. Il était bizarre. Il semblait toujours très nerveux, agité. Et puis, un jour, il n'est pas revenu. Il avait laissé une note sur la table et depuis, je n'ai plus eu aucune nouvelle. C'est surtout pour les enfants que je trouve ça difficile. Il leur manque beaucoup.

Ils restèrent silencieux un long moment. Cynthia se sentait infiniment soulagée d'avoir tout raconté à Marco. Elle se sentait plus calme d'être venue chez lui et de l'avoir mis dans la confidence. C'était un homme fort et solide et elle savait pouvoir compter sur lui pour n'importe quoi. En tout temps. Elle savait d'instinct pouvoir lui faire une entière confiance, elle savait aussi qu'il ferait tout pour l'aider.

Son visage avait perdu la tension qui l'habitait à son arrivée. Elle se sentait en sécurité près de lui, rassurée. Comme elle ne l'avait jamais été avec personne auparavant. Elle lui adressa un grand sourire, les yeux remplis de tendresse et de reconnaissance.

— Merci, Marco. Tu ne peux pas savoir à quel point ça m'a fait du bien de te parler ! Je savais que j'avais eu raison de venir te voir. Merci ! Il va falloir que je m'en aille maintenant.

Il prit sa main, l'embrassa doucement et se redressa.

— Attends. Viens !

Il attrapa le sac de Cynthia au passage et l'entraîna vers le fond de l'appartement, jusqu'à sa chambre, plongée dans la pénombre. De grands rideaux de satin rouge, tirés sur l'immense baie vitrée, ne laissaient filtrer qu'une douce lumière. La chambre était immense, très sobre et en même temps dégageait une grande sensualité qui troubla Cynthia. Sur le grand lit en bois noir, deux grands oreillers en satin rouge trônaient sur une épaisse couette blanche brodée de délicats motifs rouges et noirs. Marco sortit le bâton du sac et le plaça sous l'un des oreillers.

— Et voilà, dit-il. Comme ça, une partie de toi restera avec moi, tout près de moi.

Cynthia se sentit rougir et lui sourit, soudainement très intimidée de se retrouver seule avec lui dans un endroit aussi intime.

Il s'approcha doucement, la regarda intensément et, d'un coup, l'attira contre lui en la prenant par la taille :

— N'oublie pas ta promesse, Cynthia, dit-il d'une voix grave et profonde, car s'il arrivait quoique ce soit, s'il t'arrivait quoique ce soit, je ne pourrais jamais vivre sans toi. Je ne peux pas imaginer de vivre sans savoir que tu es là, quelque part, que je peux te voir, te parler, te sentir, t'entendre, te toucher, tu comprends ?

Ses mots et surtout l'intensité de son regard troublaient Cynthia au plus profond de son être et elle sentit les battements de son cœur s'accélérer.

— Marco... commença-t-elle d'une petite voix.

Il caressa son visage et ses cheveux passionnément, la dévorant des yeux. Il approcha son visage du sien, et d'une douce et sensuelle caresse frotta longuement sa joue contre celle de Cynthia. Dans un souffle chaud, il murmura tendrement à son oreille :

— Je t'aime, Cynthia.

Il sentit son corps frémir et il resserra son étreinte. Puis, à regret, il se dégagea doucement, la regarda avec tendresse et murmura :

— Il faut y aller.

Cynthia hocha la tête, troublée, les joues en feu. Elle tendit sa main timidement et, avec une infinie douceur, effleura le visage de Marco d'une caresse. Se hissant sur la pointe des pieds, elle embrassa tendrement et longuement sa joue, humant son odeur, les yeux fermés.

— Merci, Marco. Merci d'être là. Merci pour tout.

Marco poussa un soupir de bien-être à l'évocation de ce souvenir et de l'émotion qu'il provoquait en lui. Enzo le tira de sa rêverie :

— Et après, elle est venue chercher son bâton ?

Marco hocha la tête :

— Oui, quelques jours plus tard, elle m'a appelé et elle est revenue chez moi. Elle avait l'air soulagé, comme si elle était débarrassée d'un grand poids. Elle était rayonnante et elle était encore plus belle. Le regard de Marco s'était fait rêveur et un sourire léger flottait sur ses lèvres.

— Marco ! *Alora*, continue !

Revenant à la réalité, Marco reprit en souriant :

— En entrant, elle m'a lancé un sourire éblouissant et elle m'a demandé d'une voix enjouée : "*Il est toujours à la même place ?*" J'ai dit oui et elle s'est dirigée rapidement vers la chambre. Elle a pris le bâton et a sorti une enveloppe de son sac, qu'elle a placée sous l'oreiller, très vite, comme si elle voulait agir en cachette. Sauf que je l'avais suivie. Quand elle m'a vue, elle a sursauté, a rougi d'un coup, elle semblait très gênée. Ensuite, elle m'a demandé si je voulais l'accompagner. Sur le comptoir de la cuisine, elle a tendu son bâton et a fait apparaître une longue boîte en métal noir. Sur le dessus, elle a fait glisser une ouverture sous laquelle était caché un écran lumineux aussi grand que la longueur de la boîte. Elle a placé sa main sur l'écran, a passé le bâton par dessus. Un cliquetis s'est fait entendre. Elle a vérifié que la boîte était

verrouillée. Elle a remis sa main sur l'écran et la boîte s'est déverrouillée. Puis, elle a pris ma main, et a refait les mêmes choses. Ensuite, elle a mis sa main à nouveau sur la boîte, l'a ouverte, elle était capitonnée de satin. Elle y a glissé le bâton dans un fourreau de velours noir et ensuite, elle a replié le tissu par dessus. Puis, elle a fermé la boîte avec sa main sur l'écran et s'est retournée vers moi en souriant : *"Voilà, il n'y aura que toi ou moi qui pourrons l'ouvrir. Personne d'autre. Maintenant, on peut aller la cacher, si tu es prêt."*

— Et voilà, vieux, tu sais tout. La seule chose que je ne peux pas te dire c'est où nous sommes allés cacher la boîte. Pour ta sécurité, pour la nôtre, je ne peux pas te le dire. Il n'y a que Cynthia et moi qui sommes au courant.

Enzo hocha la tête. Puis, d'un air malicieux, il demanda :

— Et dans l'enveloppe, il y avait quoi ?

Marco se mit à rire et passa un bras autour des épaules de son vieil ami.

— Dans l'enveloppe, Enzo, j'ai trouvé la plus belle lettre que j'ai jamais lue !

— Une lettre d'amour ? Ouuh.... fit Enzo d'un air moqueur, avec un clin d'œil.

— Non, vieux. Non. À ce moment-là, Cynthia n'avait pas encore revu son mari, elle ne savait pas encore quel monstre il était devenu, et pour elle, malgré tout, le mariage c'est sacré. En fait, elle me demandait, s'il lui arrivait quelque chose, de prendre soin de ses enfants, comme si c'étaient les miens, de les aimer pour elle, de penser à elle et de garder vivant son souvenir dans l'esprit et dans le cœur de ses petits. Elle disait que cette façon que j'avais de l'aimer, sans détour, passionnément et inconditionnellement, elle voulait que je le transmette à ses enfants. Elle me demandait de veiller sur eux comme je veillais sur elle, même à distance. Parce que cet amour que je lui donnais en secret, elle n'en avait jamais connu de plus beau, ni de plus doux et elle voulait que ses enfants se sentent aussi en sécurité qu'elle se sentait avec moi.

Marco poussa un grand soupir, à nouveau très ému, comme le soir où, après avoir ramené Cynthia chez ses parents, il avait, avec une vive curiosité, ouvert l'enveloppe glissée sous l'oreiller. Elle avait dessiné un petit cœur à côté de son prénom.

Enzo sourit, ému lui aussi.

— C'est très beau, Marco, vraiment très beau. Pour moi, c'est une lettre d'amour. Pauvre petite ! rajouta-t-il en repensant à ce qu'avait vécu Cynthia. Il réfléchit un instant puis demanda :

— Comment tu penses te tirer de cette histoire ? As-tu un plan ou une idée ?

— Non, Enzo. Pas pour l'instant. J'ai pensé avant tout à les mettre en sécurité. Ceux qui ont essayé de la tuer sont capables de tout, il fallait agir vite.

— Si ! confirma Enzo. Tu as eu raison et surtout tu as eu raison de venir ici.

*
* *

Dans la soirée, lorsque les enfants furent endormis, Enzo, casque sur les oreilles, communiqua avec Angelo. Celui-ci confirma que tout le monde allait bien, se portait bien et souhaitait par-dessus tout qu'ils puissent se retrouver tous au plus vite. Enzo confirma à son tour qu'ici aussi tout allait bien pour tout le monde. Angelo, hésita, puis rajouta :

— Enzo, son mari est mort. Il a été assassiné.

Enzo sursauta, se tourna vers Marco lui faisant signe d'approcher et lui parla à l'oreille. Philippe s'était instinctivement rapproché de Cynthia, assise dans un fauteuil, fixant Marco d'un air inquiet. Marco se tourna vers Cynthia. Il s'accroupit devant elle et lui dit doucement :

— Cynthia, Dominic est mort. Je suis désolé d'avoir à te le dire, tellement désolé d'avoir à te l'apprendre.

Cynthia ouvrit la bouche sans qu'un seul son puisse en sortir, ses yeux agrandis de terreur et de souffrance. Philippe, debout près d'elle, posa la main sur sa tête et elle l'enlaça brusquement, éclatant en sanglots, ses mains agrippées autour de son frère. Elle essaya de parler, hoquetant de douleur.

— Comment je vais pouvoir dire ça aux enfants ? comment.... comment...

— Cynthia, dit Marco d'une voix rassurante, ses deux mains enserrant ses jambes avec fermeté, on le fera ensemble, quand ce sera le temps. Pas maintenant. Quand le temps sera venu, on le fera ensemble, d'accord ? Je serai là avec toi. On sera tous là, avec toi. Tous ensemble.

Cynthia se tourna vers lui, le regarda un instant, de nouveau terrorisée et dans une plainte de douleur intense, mit ses deux mains sur son visage, sanglotant sans pouvoir s'arrêter. Gina à ses côtés caressa longuement son dos d'une main chaude et maternelle, tendre et apaisante. Marco leva son regard vers Philippe et de deux doigts lui fit un signe comme s'il coupait quelque chose. Philippe comprit et revint quelques instants après avec un verre d'eau et la moitié d'un des calmants que le docteur leur avait donné. Cynthia but le verre, les lèvres tremblantes et appuya sa tête dans le coin du fauteuil, les yeux brillants de larmes, une expression de tristesse infinie dans son regard, soupirant et hoquetant. Marco se redressa et caressa doucement son visage, il lui parla d'une voix douce et apaisante jusqu'à ce que le médicament fasse effet et qu'elle parvienne à se calmer. Il vit ses yeux se fermer, sentit qu'elle commençait à s'assoupir et la souleva doucement du fauteuil, l'aidant à se redresser pour l'emmener dans son lit. Il fit un signe de tête encourageant à Philippe et lui dit à voix basse :

— Ça va aller, Phil, ça va aller, elle va s'en sortir.

Celui-ci hocha la tête tristement.

Enzo s'approcha et mit un bras autour de ses épaules. Il lui dit d'un ton chaleureux :

— Ça va aller mon gars. Ici, ta sœur ne risque plus rien. Plus rien, sois sûr de ça. Tes parents non plus et toi non plus. Il resserra son étreinte sur l'épaule de Philippe.

Philippe, le remercia d'un sourire, à travers ses larmes.

Gina s'approcha :

— Viens, petit, viens, je vais te montrer où est ta chambre. Je pense que vous avez tous besoin avant tout d'un grand repos. Et elle l'entraîna au premier étage.

Une nouvelle fois, Cynthia s'éveilla avec le regard profond de Marco fixé sur elle, une nouvelle fois, elle enserra sa main contre sa joue, une nouvelle

fois, elle épancha tout son chagrin et pleura contre lui et une nouvelle fois, profondément émue et reconnaissante de sa présence, elle murmura :

— Merci Marco, merci d'être là. Sans toi... Le reste de sa phrase fut enfouie tout contre Marco qui l'avait serrée avec force contre lui, bouleversé de n'avoir pas été là justement, de ne pas avoir été là avant pour lui épargner toute cette douleur.

CHAPITRE 11

— Putain de merde !! Bordel !! Fucking bordel !! Shit !!!

L'inspecteur Tremblay était hors de lui. Il trépignait en faisant les cent pas dans son bureau.

Lorsqu'il était arrivé au chalet, il n'y avait personne. Le Jeep Cherokee de Marco avait disparu.

Il avait alors lancé un appel radio pour retracer l'auto et avait ordonné que soient émis des avis de recherche et des mandats d'arrêt contre Cynthia Letillier et Marco Rinaldo. Il avait obtenu rapidement un mandat de perquisition pour le chalet de Marco. À l'intérieur, tout était propre, rangé, calme. Rien ne suggérait qu'ils aient dû fuir en urgence ou qu'ils aient été forcés de fuir. La seule chose qu'il avait trouvé d'intéressant était un magnétophone sur le frigo, avec une cassette à l'intérieur.

Il l'avait écoutée attentivement, plusieurs fois.

Et depuis son retour au bureau, il ne décolérait pas. D'autant que les recherches n'avaient rien donné. Nulle part. Rien. Ils s'étaient volatilisés.

La femme avait menti à l'hôpital, il le savait. Rinaldo était parti sans l'avertir alors qu'il avait ordre de le faire. La fille avait retrouvé la mémoire sans que personne, pas même le docteur n'en soit avisé. Et, comme par enchantement, sa sœur, ses parents, sa meilleure amie et le mari de celle-ci avaient eux aussi disparu et étaient introuvables.

— Et c'est quoi ce putain de bâton dont elle parle ? et celui qu'on a retrouvé sur Levasseur ? C'est quoi, ce bordel ? Fucking shit !!

— Henri ?

— Quoi ? ! hurla-t-il. Puis se reprenant, il demanda plus calmement : Désolé, Dan, je suis à bout.

Son partenaire, Dan, s'assit face à lui.

— Et s'ils avaient été enlevés ?

— Enlevés ?
— Ouais, qu'ils aient été appelés sous un faux prétexte et qu'ils soient partis et tombés dans un guet-apens.
— Et ça serait par qui, d'après toi ?
Dan haussa les épaules.
— Je sais pas. Par ceux qui ont tué Levasseur ?
— Mouais... ouais, c'est une hypothèse. A-t-on plus de nouvelles là-dessus ?
— Pas pour l'instant. Mais peut-être qu'Erickson pourrait te renseigner. Il les filait paraît-il.
— Il les filait ? ! s'écria Tremblay en bondissant de sa chaise.
Il sortit en trombe de son bureau et courut vers celui d'Erickson.

Il ouvrit la porte en coup de vent et alla droit sur le bureau d'Erickson. Celui-ci sursauta.

— Salut Henri, entre ! dit-il d'un air moqueur.
— Tu connais Cynthia Letillier ?
— Letillier, oui, j'ai un dossier là-dessus.
— Je veux le voir !
Erikson s'étonna :
— Pourquoi ? C'est pas ton secteur ?
— Son mari a été assassiné.
Erikson sursauta :
— Levasseur ?
Tremblay fit un signe de tête.
— Il paraît que tu la suivais.
— On surveillait sa maison.
— Pourquoi ? Peux-tu me dire en quoi cette femme avait un rapport avec le crime organisé ?
— Elle n'en avait pas. Je ne crois pas, du moins. Mais Calta s'intéressait à cette famille et on voulait savoir pourquoi. Levasseur, il a été assassiné quand ?

— On l'a découvert hier.

Il lui fit un bref compte-rendu du rapport du médecin légiste qui confirmait que, outre les causes de la mort et les violences perpétrées avant sur la victime, les analyses avaient aussi révélé une grande quantité d'héroïne, de cocaïne, ainsi que plusieurs substances médicamenteuses dans le corps de Dominic Levasseur.

Erickson écouta attentivement, prenant des notes. Quand il eut fini, il tendit le dossier Letillier à Henri Tremblay qui en prit connaissance scrupuleusement.

— Putain ! 150 millions de dollars ! Il leva les yeux : C'est pour ça que Calta était dans les parages ?

Erikson secoua la tête.

— Non, je ne crois pas. Mais je n'ai pas encore réussi à trouver ce qu'il leur voulait. Quand on a eu l'information qu'il s'intéressait à cette famille, on a assuré une surveillance 24 heures. Levasseur était déjà parti de la maison depuis un mois au moins. On a fini par le retracer et on l'a gardé à l'œil. Et un jour, il a disparu. Un de mes gars l'avait suivi, comme d'habitude. Ce soir-là, il est entré dans un bar et en est sorti quelques moments plus tard avec une fille qui l'a emmené dans une limousine. Mon gars a sûrement été repéré car ils ont réussi à le semer. Les recherches sur la voiture n'ont rien donné, c'était une location qui a abouti dans un cul de sac. On l'avait perdu. Maintenant, on sait où il est. Et elle, pourquoi t'es dessus ?

— Elle a été agressée et a failli finir brûlée vive dans son auto. Elle était partie rejoindre Levasseur, justement. Par chance, elle a réussi à s'en sortir. Elle a eu une amnésie partielle après un coma. Elle a retrouvé la mémoire et a tout raconté dans un enregistrement. Viens dans mon bureau, je vais te le faire écouter.

Erikson leva les yeux vers Henri.

— C'est quoi ce bâton dont elle parle ? Celui qu'on a trouvé sur le corps de Levasseur ?

Tremblay haussa les épaules.

— J'en sais rien. J'espérais que tu en saurais plus que moi. Je n'ai aucune idée de ce que peut être ce foutu bâton mais il est clair qu'il a un rapport avec tout ça.

Erikson hocha la tête doucement, réfléchissant à une hypothèse qui prenait de plus en plus de sens.

— C'est ça que Calta voulait ! Plus j'y pense, plus j'en suis sûr. Il voulait ce mystérieux bâton ! Et il vaut mieux qu'on le trouve avant lui ! Allez, au boulot !

CHAPITRE 12

Chaque fois qu'elle s'éveillait, que ce le matin ou en sursaut pendant la nuit, Cynthia voyait le visage de Marco penché sur elle l'observant, guettant ses réactions, attentif au moindre signe de panique ou de terreur, caressant ses cheveux et son visage avec douceur pour la rassurer. Le plus souvent, elle pleurait, blottie contre lui, évacuant ainsi la souffrance et la frayeur qui l'habitaient toute entière depuis que la mémoire lui était revenue, guérissant du choc qu'elle avait subi. Et un jour, enfin, elle s'éveilla sans pleurer, lui sourit, le regardant avec douceur et reconnaissance. Elle caressa sa joue et murmura :

— Merci, Marco.

Il plaça sa main sur la sienne, embrassa doucement sa paume et caressa tendrement son visage avant de déposer un long baiser sur son front.

— Veux-tu qu'on aille rejoindre Enzo et les enfants pour voir les chevreuils ?

*
* *

Alors qu'ils marchaient sur un sentier à travers la forêt, les enfants courant plus loin en avant, Cynthia demanda :

— Marco, est-ce que mes parents sont dans un endroit comme ici ?

— Non, ma douce. Pas du tout. En fait, ils sont près de la ville. Sur un grand domaine de plusieurs hectares au bord du fleuve. Mon ami Angelo, chez qui ils sont, habite là depuis longtemps. Il a une maison immense, qui était autrefois une auberge, et plusieurs petits chalets, maintenant inhabités mais qui étaient loués du temps de l'auberge. Marco s'interrompt, plongé dans ses souvenirs et sourit. Angelo a aussi une ribambelle d'enfants, au moins six, la dernière fois que je l'ai vu c'était ça, mais avec lui, il faut s'attendre à tout !

Cynthia souriait, les imaginant tous dans cet endroit.

— Ils doivent être bien, dit-elle, rassurée, d'une voix rêveuse.

— Oui, ils le sont, Cynthia. Ils semblent l'être d'après ce que m'a dit Enzo. Et puis, tu sais là-bas, ils ont accès à internet et Angelo leur a aussi fourni des téléphones pour qu'ils puissent communiquer avec leurs amis et famille sans risque. Ils sont protégés mais pas isolés. Et surtout, dans tous les cas, ils ne risquent rien, vraiment rien.

Cynthia s'arrêta et posa la main sur son bras.

— Merci, Marco. Merci pour tout. Je te suis tellement reconnaissante pour tout ce que tu as fait pour nous, pour moi ! Merci ! Sa voix était enrouée par l'émotion.

Marco glissa une main dans ses cheveux et lui donna un baiser sur le front, appuyant d'une douce pression sa tête contre ses lèvres.

— Je serai toujours là pour toi, Cynthia, toujours.

*
* *

Marco nagea jusqu'au quai où Cynthia était assise près de Gina, balançant ses pieds dans l'eau fraîche tandis que les enfants, Enzo et Philippe s'ébrouaient dans le lac avec des éclats de rire et des cris de joie. Gabriel montait sur le quai, courait et s'élançait dans l'eau, éclaboussant tout le monde en riant. Marco entoura les genoux de Cynthia de ses mains.

— Tu viens dans l'eau ?

Cynthia secoua la tête doucement, en lui souriant sans rien dire. Elle avait l'air songeuse, inquiète.

Il sortit de l'eau et, en riant, secoua ses cheveux trempés éclaboussant les deux femmes.

— Marco ! Tu changeras jamais, hein ? s'écria Gina en riant.

— Non, ma bella negrita, tu t'ennuierais trop sinon, répondit-il moqueur en lui donnant un baiser.

Elle se leva. Bon, je vais aller préparer un gâteau pour les petits. Ils vont avoir faim en sortant de là.

— Tu veux que je vienne t'aider, Gina ?

— Non, ma belle, profite du soleil, répondit Gina en lui caressant gentiment le dos.

Marco se sécha rapidement et mit une serviette autour de ses hanches. Il s'assit près d'elle et passa doucement un doigt sur sa joue. Cynthia sursauta en riant, surprise par le contraste de la fraîcheur sur sa joue brûlante.

— Marco... Elle se retourna vers ses enfants pour s'assurer qu'ils étaient hors de portée de sa voix.

— Tu veux qu'on aille marcher, Cynthia ?

Elle acquiesça, se releva, prit ses sandales dans sa main tandis que Marco enfilait un pantalon. Ils s'éloignèrent du lac, marchant pieds nus dans l'herbe.

— Alors, ma belle, dis-moi.

— Marco, je sais que le jour où je suis partie je n'ai pas tenu la promesse que je t'avais faite. Mais en aucun temps, je n'aurais pensé pouvoir être en danger en allant rejoindre mon mari. Je n'arrive pas à comprendre comment Dominic a pu agir de la sorte. Même s'il m'en voulait énormément de ne pas me débarrasser du bâton, je ne parviens pas à concevoir qu'il ait pu me demander d'aller là-bas en sachant ce qui allait arriver. Pourquoi ne pas être venu tout simplement le chercher ?

Il réfléchit un instant. Il avait plusieurs questions à lui poser à ce sujet, des questions dont les réponses l'aideraient à comprendre les agissements de Dominic et surtout de savoir à qui elle avait eu affaire dans cette ferme. Il avait attendu que Cynthia en parle d'elle-même quand elle pourrait le faire sans être de nouveau bouleversée.

— Cynthia, si tu veux bien et si tu te sens de répondre, j'aimerais te poser quelques questions. Es-tu d'accord ?

— Oui, Marco. Vas-y.

— Comment était-il le jour où il t'a appelé ? Comment était sa voix ?

Cynthia repensa à cette dernière fois où elle avait parlé à son mari et poussa un grand soupir.

— Cynthia, si c'est trop dur pour toi...

— Non, ça va, Marco. J'ai besoin de comprendre. Elle reprit d'une voix calme : Il était normal, il m'a parlé de la même façon qu'il le faisait avant qu'on commence à se disputer et surtout avant qu'il commence à sortir le soir.

— Tu n'as pas décelé d'anxiété, d'inquiétude, dans sa voix ? Parlait-il à voix basse ?

— Non, il parlait avec un ton normal et non, enfin je ne crois pas, qu'il était anxieux ou inquiet. Peut-être un peu de crainte sur mes réactions à ce qu'il me disait, mais sinon, son ton et sa voix étaient comme avant.

— Y avait-il du bruit en arrière-plan ? Entendais-tu des gens parler ?

— Non, non rien d'autre que sa voix. Il me semble qu'il était seul.

— Tu dis que quand il a commencé à sortir le soir, sa voix était différente ?

— Oui, mais pas tant sa voix que son attitude toute entière. Il parlait vite, tout le temps, d'une façon plus forte aussi. Alors qu'avant, il était plus posé, plus calme et surtout beaucoup moins volubile. Et puis, il semblait agité aussi, très nerveux. Ses gestes étaient brusques, il bougeait tout le temps comme s'il ne pouvait pas rester en place, il... il était agressif dans ses mots et ... ses yeux, ses yeux étaient si... Elle se tut, baissa la tête.

Marco lui prit le bras, s'arrêta. Avec douceur, il prit son visage dans ses mains. Elle essaya de maîtriser le tremblement de sa voix.

— Il avait tellement changé en si peu de temps. Jamais, avant, il ne m'avait parlé de cette façon, ni surtout regardé de cette façon. Son regard était tellement méprisant, tellement cruel. Elle secoua la tête. Je ne comprends pas comment il a pu changer autant.

— Tu sais ma douce, il suffit parfois de peu de choses mais qui peuvent faire basculer une vie. Je pense que son attitude était due au fait qu'il n'était pas dans un état normal. On peut observer ce genre d'attitude chez une personne droguée.

Cynthia sursauta à ces mots.

— Droguée ? Tu penses que Dominic prenait de la drogue ?

— C'est possible, ça ressemble à ce que tu me dis et surtout ça explique qu'il t'ait appelé par la suite, qu'il ait été capable d'un acte aussi odieux. La

drogue et surtout des mélanges de drogues ou d'autres substances peuvent créer des cocktails explosifs chez une personne et ça provoque des réactions inattendues et souvent violentes. Je pense qu'avant qu'il ne parte définitivement, dans ces moments où il était le plus différent d'avant, c'est parce qu'il était déjà complètement sous l'emprise de cette ou de ces drogues. Une fois pris dans cet engrenage, il ne maîtrisait plus rien.

Cynthia ouvrait de grands yeux où se mêlaient l'incrédulité et l'étonnement.

— Marco, Dominic s'est toujours tenu éloigné de ça, même à son adolescence. Comment a-t-il pu d'un coup se rendre à ce point-là ?

Marco caressa sa joue doucement.

— Tu sais, il y a beaucoup de gens, hommes ou femmes, qui sont experts dans l'art de repérer un individu plus vulnérable et l'amener à croire qu'il peut tout faire et tout avoir en consommant ce qu'ils proposent. Ça commence doucement. C'est un jeu de patience et une fois que cet individu est devenu dépendant de cette drogue ou de ce plaisir, c'est un jeu d'enfant pour eux de l'encourager à continuer. Et selon la ou les drogues qu'il prend, cette dépendance est très rapide. Et plus l'individu est vulnérable, plus la dépendance est rapide également. Cela lui donne un sentiment de puissance et de contrôle qu'il n'avait sûrement jamais connu avant dans sa vie et qui semble lui apporter du bonheur. Alors, il veut que ça continue et les doses augmentent en conséquence. C'est l'impression qu'il a mais c'est tout le contraire que ça lui apporte. Car en fait, il ne contrôle plus rien, il ne peut plus se contrôler lui-même. Je suis presque sûr que c'est ce qui est arrivé à Dominic.

— Marco, tu penses que c'est cette femme qui lui a donné ça ? Qui a pu l'amener jusque là ?

Il en était certain. Ça, et d'autres sortes de plaisirs que Dominic n'avait sûrement jamais connu avant. Vu l'attitude perverse et sadique de cette femme envers Cynthia, c'était plus que probable.

— C'est possible, ma douce. Soit que c'est elle qui a tout déclenché soit qu'il l'a rencontrée par la suite, mais ce qui est sûr, c'est qu'elle semblait tout diriger. Il se tut un instant. Cynthia, veux-tu me la décrire ?

Elle fronça les sourcils, se remémorant ses traits tout en essayant de passer outre le dégoût et surtout la frayeur que lui inspirait cette femme.

— Elle semblait être très belle. Elle était de taille normale et semblait avoir un très beau corps. Elle était habillée de façon sexy, provocante. Son visage aussi était très beau. Elle avait de longs cheveux noirs et des grands yeux bleus qui auraient pu être beaux sans cette méchanceté, cette... cruauté et aussi ce... Cynthia eut un air de profond dégoût dans les yeux. Je suis désolée, Marco, je ne trouve pas le mot. Elle était terrifiante, elle semblait n'avoir aucun sentiment, aucune émotion. Rien d'humain. Cynthia frissonna malgré la chaleur et Marco enroula ses bras autour d'elle, la serrant contre lui.

— Je pense que cette femme devait avoir toute l'emprise sur Dominic. Et il a dû lui confier des choses qu'il n'aurait pas dû. Il a peut-être fait une gaffe en trop parlant ou alors il s'est vanté fièrement de pouvoir faire des choses que personne ne pouvait faire. Pour l'impressionner. Vu le pouvoir qu'elle pouvait détenir sur lui, elle l'a sûrement convaincu de t'appeler. Je pense que c'est ça ou quelque chose comme ça qui a dû arriver.

Cynthia le regarda, les yeux emplis de tristesse et de désarroi. Elle dit d'une voix tremblante :

— Et une fois qu'elle a eu le bâton...

— Cynthia, Cynthia, dit doucement Marco. Toi, tu n'y es pour rien. Toi, tu n'as tué personne. Eux, ont voulu te tuer. Eux, ont voulu le faire, délibérément. Tu ne dois en aucun cas te sentir coupable de la mort de Dominic. Que tu lui aies apporté le vrai bâton ou pas ne change rien au fait qu'il serait mort quand-même et toi aussi si tu n'avais pas réussi à sortir de ton auto, si cette portière n'avait pas été mal fermée. Toi aussi, Cynthia. Dominic était là et il n'est pas intervenu. Tu n'y es pour rien, Cynthia et tu ne dois pas te sentir coupable de sa mort, tu comprends ?

Cynthia hocha la tête, eut un hoquet, se blottit contre lui et sanglota sans bruit.

Marco la berça doucement.

— Ça va aller, mon amour, tu sortiras de tout ça, je te le promets. Je te promets, Cynthia, qu'un jour tout ça sera loin de toi.

CHAPITRE 13

Gabriel était parti avec Gina dans la remise où se tenaient les chèvres, portant deux seaux. Gina allait lui apprendre comment les traire et le petit garçon était très fier de sa nouvelle mission.

Cynthia sortit de la maison, vêtue d'une robe légère, virevoltant sur ses jambes, les pieds nus, tenant à la main un livre, la petite Sophie sur ses talons, chargée de sa poupée et d'une boîte.

Elles s'installèrent sur la balancelle. Cynthia, le livre sur ses genoux, l'enfant blottie contre elle, commença à lire l'histoire. De temps en temps, Sophie pointait de son petit doigt une image du livre et Cynthia répondait à ses questions. Le livre fini, la petite donna un baiser à sa mère, descendit de la balancelle et entreprit avec patience d'habiller sa poupée avec le plus grand soin.

Cynthia se balançait légèrement, le regard perdu dans le vague, jouant avec ses longues boucles qu'elle entourait autour de son doigt pour ensuite les laisser rebondir tels des ressorts soyeux. Elle semblait plongée dans une intense réflexion. Elle renversa sa tête sur le dossier de la balancelle, offrant son visage aux rayons du soleil, les yeux fermés, une jambe repliée sous elle et l'autre donnant un élan léger de la pointe du pied.

Enzo et Philippe échangèrent un regard amusé.

— Hey ! Marco ! Tu me les donnes ces planches ? lança Enzo en essayant de ne pas rire.

Celui-ci sursauta, chargea sur son épaule les planches qu'il venait de couper et les porta à Enzo. Ce dernier lui dit d'un ton rieur :

— Tu travailles ou tu veux prendre une pause ?

— Je travaille, répondit Marco en souriant. Philippe le regardait, un grand sourire aux lèvres. Cette osmose qui existait entre sa sœur et son meilleur ami

depuis le premier jour où ils s'étaient rencontrés, prenait maintenant une dimension qui ne pouvait échapper à personne et qui le rendait profondément heureux. Marco répondit au sourire de son ami et lui fit un clin d'œil, puis alla couper les planches dont Enzo venait de lui donner les mesures.

Le bruit de la scie fit sursauter Cynthia. Elle tourna la tête et observa Marco, attentif à sa tâche, coupant avec précision et d'un geste sûr. Quoiqu'il fasse, il mettait dans chacun de ses gestes une attention particulière et un calme concentré. Cette force tranquille mêlée à sa grande douceur et sa patience à toute épreuve faisait de lui un homme vers qui tout le monde se tournait naturellement pour un appui, un soutien, un conseil. Comme elle-même l'avait fait spontanément le jour où elle s'était sentie complètement dépassée et qu'elle sentait sa vie partir sur une pente dangereuse. Un grand sentiment de douce reconnaissance l'envahit comme chaque fois qu'elle repensait à tout ce qu'il avait fait pour eux, pour elle, surtout. Depuis le jour où elle était entrée chez lui pour la première fois, elle avait en quelque sorte mis une grande partie de sa vie entre ses mains et elle s'en sentait immensément soulagée. Il avait toujours été là pour elle et encore plus présent quand elle s'était trouvée dans un état de détresse et de vulnérabilité comme elle n'en n'avait jamais connu auparavant lorsque le souvenir de ces effrayants et douloureux moments lui était revenu en mémoire et après avoir appris la mort de Dominic. Elle lui était infiniment reconnaissante de cette présence forte, constante et rassurante qui lui donnait une confiance et un espoir qu'elle n'aurait jamais pu retrouver sans lui, jamais avec cette assurance qu'elle éprouvait avec lui et grâce à lui. Et puis, il y avait aussi cette grande passion, cet amour ardent, qu'il ressentait pour elle et qu'il lui avait démontré tant de fois, qui lui faisait peur et en même temps la touchait profondément et la troublait infiniment. Elle détourna son regard et ferma les yeux.

Marco arrêta la scie, chargea les planches sur son épaule et les apporta à Enzo.

Il leur dit, avec un sourire espiègle :

— Cette fois, je prends une pause.

Enzo et Philippe éclatèrent de rire.

— Ok, mais pas trop longue, hein ? dit Enzo, les yeux pleins de malice, on te paie pas pour rien faire, hein ?

Marco se dirigea de son long pas souple vers l'arrière de la balancelle.

Sans bruit, il se pencha et embrassa doucement le front de Cynthia.

— Ça va, ma belle ?

— Oui. Elle ouvrit les yeux, croisa le regard de Marco et comme à chaque fois qu'il la regardait avec cette intensité, elle sentit la chaleur monter sur ses joues.

— Marco ! Regarde ! s'écria Sophie en tendant fièrement sa poupée.

— Oh ! Elle est magnifique, ta poupée ! Mais tu ne crois qu'elle va avoir un peu chaud ?

Cynthia se mit à rire doucement. Sophie avait affublé sa poupée de tous les vêtements disponibles dans la boîte. Celle-ci répondit d'un ton très sérieux :

— Ben non ! C'est l'hiver et elle va faire du patin !

— Ah ? Alors tu as raison, il ne faut pas qu'elle ait froid ! Et au fait, avez-vous fini votre travail ?

Sophie regarda sa mère, les yeux brillants, d'un air complice et amusé et, en souriant, hocha la tête :

— Oui, on a fini. Mais t'as pas le droit d'aller voir !

— Ah non ? Pourquoi ?

— Parce que c'est une surprise ! s'écria la petite fille en riant.

Tout avait commencé quand Enzo avait montré à ses amis les diverses remises astucieusement aménagées, bordées sur un côté d'un grand verger donnant des pommes en abondance. La première servait d'étable et de poulailler pour les chèvres, les moutons et les poules. Celle-ci était entièrement clôturée sur un espace assez grand pour que les animaux puissent aller dehors ou rentrer à leur guise jusqu'à la saison froide. La deuxième, dont le toit entier était fait d'immenses panneaux solaires, tout comme la maison, avait été aménagée en une immense serre hydroponique où mûrissaient dans de très

grands bacs tous les légumes abondants que Gina cuisinait et mettait en conserve pour l'hiver. La troisième, plus haute, bâtie sur le même principe que la précédente et où poussaient cette fois en quantité et sur plusieurs niveaux les diverses sortes de grain (maïs, blé, avoine) qui servaient pour une part à nourrir les animaux et faire du pain et d'autre part étaient transformés en carburant qui alimentait la génératrice et l'hydravion. Et la dernière enfin, qui abritait une énorme génératrice qui prenait le relais lorsque l'énergie solaire, thermique et éolienne ne suffisaient plus, ainsi qu'un réservoir immense où étaient envoyées et purifiées les eaux usées. Enfin un grand bac servait à fabriquer un compost d'excellente qualité qui nourrissait la terre des légumes et des grains.

Cette dernière remise avait besoin de réparations. Enzo envisageait de les faire le prochain été avec son fils et son gendre qui avaient promis de venir lui prêter main-forte.

Philippe avait dit alors :

— Enzo, on peut s'y mettre si tu veux ! Marco et moi, on est là, profite-en !

Enzo avait répondu, avec un large sourire :

— Ben mon gars, si tu es prêt, je suis d'accord ! Les réparations auraient pu attendre à l'été prochain mais je serai quand-même plus tranquille qu'elles soient finies avant l'hiver !

— Parfait ! avait dit Marco en souriant, on s'y met dès demain !

Gabriel s'était approché d'Enzo :

— Je peux t'aider moi aussi ?

— Bien sûr, bonhomme !

Et Sophie avait demandé :

— Et moi aussi ?

Ce qui avait fait rire tout le monde. Sophie était vexée de leur réaction et Gina était venue à son secours en lui proposant :

— Ma, tu sais, bambina, moi aussi j'ai du travail. Est-ce que tu sais peindre ?

— Oui ! Oui ! s'était écriée l'enfant, ravie

— Et toi, Cynthia, tu sais ?

— Oui, Gina ! Je t'aiderai avec plaisir !

C'est ainsi que depuis deux jours, après un petit déjeuner abondant et nourrissant, tout le monde se mettait au travail avec plaisir et dans la joie.

Gina avait dégoté pour Cynthia un des pantalons et un des tee-shirts dont elle se servait pour peindre. Mais vu la différence de taille entre les deux femmes, le pantalon arrivait aux genoux de Cynthia, elle devait le retenir avec une ceinture et il flottait sur ses cuisses, à la manière d'un bouffon. Le tee-shirt, maculé de tâches de peinture, trop court et trop large arrivait juste au dessous de ses seins autour desquels elle l'avait noué. De plus, elle avait attaché ses longues boucles en une queue de cheval et avait noué un foulard sur sa tête. Gina et Sophie avaient éclaté de rire lorsqu'elles l'avaient vue affublée de cette manière.

— Maman ! s'était exclamé joyeusement Sophie les yeux brillants, tu ressembles à un pirate ! Moi aussi, Maman !

Cynthia avait remonté le pantalon de sa fille et lui avait attaché un foulard sur la tête.

Sophie était ravie :

— On est deux pirates, Maman !

— Oui, ma chérie, avait dit Cynthia en riant. Deux pirates terribles ! Puis, prenant une grosse voix : Nous sommes les terribles pirates de l'île mystérieuse ! Et nous allons de ce pas partir à la chasse au trésor ! Avait-elle proclamé en tendant haut son rouleau encore exempt de peinture.

— Et moi, je suis le capitaine du bateau ! Je surveille les méchants ! s'était exclamée Gina, tendant son rouleau aussi, avec son gros rire retentissant.

Dans la joie et les éclats de rire, elles avaient commencé à peindre la chambre de Marco. Trois murs seraient bleus et le quatrième blanc avait décidé Gina et sur le blanc, elles peindraient une grande fresque.

— Une fresque ? ! s'était exclamée Cynthia, en riant. Mais Gina, il faut savoir dessiner pour ça...

— Moi, je sais ! s'était écriée Sophie

— Bon, tu vois ! avait dit Gina à Cynthia en riant de bon cœur.

Marco était monté sans faire de bruit et les observaient travailler, d'un air amusé.

Sophie l'avait vu et s'était écrié, le menaçant de son pinceau dégoulinant de peinture :

— Marco ! Tu n'as pas le droit de rentrer ! Ici, c'est interdit ! Et nous, on est des pirates !

Cynthia et Gina s'étaient retournées d'un même geste vif tendant leurs rouleaux, tels des épées.

— Attention ! Personne ne peut franchir cette limite.

— L'île mystérieuse est interdite aux étrangers !

Marco était parti d'un grand rire.

— Vous êtes adorables toutes les trois ! Bon d'accord, mais le petit matelot que je suis pourra-t-il dormir sur le bateau qui lui sert de lit ce soir ?

— Demain ! avait affirmé Sophie d'une voix autoritaire, brandissant toujours son pinceau.

— Ah ! Et ce soir je fais comment ?

— Tu dormiras avec Philippe ou avec Maman ou dans le salon, avait énoncé l'enfant avec une voix ferme, en énumérant les possibilités qui s'offraient.

— Est-ce que j'ai le choix ? avait demandé Marco d'une voix tendre, avec un sourire moqueur, les yeux plongés dans ceux de Cynthia. Celle-ci avait ouvert la bouche sans pouvoir dire un seul mot, les joues devenues écarlates.

Gina s'était interposé en riant :

— Pour l'instant, Matelot, tu dois avoir du travail et nous aussi ! Allez ouste !

Sophie avait éclaté de rire et répété, prenant une grosse voix et le menaçant de son pinceau :

— Allez, ouste !

— Alors, c'est quand que je pourrai voir ma surprise ? demanda Marco d'un air amusé.

— Quand ça sera sec ! déclara Sophie d'un ton ferme... Maman ? Est-ce que c'est sec ?

Cynthia se mit debout :

— Je ne sais pas, ma chérie, je vais voir.

Elle s'avança vers la maison.

Marco proposa à Sophie, avec un clin d'œil :

— On va voir ?

— Oui ! s'écria la fillette d'un cri excité.

Cynthia, au milieu de la chambre, regardait d'un air amusé et attendri la fresque que sa fille avait faite. Celle-ci arriva en courant, se colla contre la jambe de sa mère, guettant la réaction de Marco qui entraît.

— Oh ! fit-il, surpris. Oh ! ! Mais c'est magnifique !

Sophie eut un grand sourire et regarda sa mère, l'air ravi.

Marco s'accroupit devant elle.

— C'est toi qui as fait tout ça ?

Sophie, souriante, hocha la tête frénétiquement.

— Oui ! affirma-t-elle

— Merci, ma chérie ! C'est vraiment très joli ! Il tendit les bras à la petite fille qui s'y élança avec joie.

Marco, l'enfant dans ses bras, se rapprocha de la "fresque" et lui demanda la signification de plusieurs dessins.

Sophie, tendant le doigt, expliquait :

— Ici, c'est un soleil. Ici c'est un bateau. Ici, c'est un arc-en-ciel, ici c'est des oiseaux. Ici, c'est Maman, ici c'est toi, ici c'est Enzo, ici c'est Gina, ici c'est Philippe, ici c'est Gabriel et ici c'est moi.

— Oh ! C'est très joli ! Et ici c'est un arbre ?

— Oui ! affirma l'enfant.

— Il est au milieu de la mer ? demanda Marco d'un air gentiment moqueur.

— Ben non ! Regarde ! De son petit doigt elle lui montra un long trait fin qui partait de son arbre, jusqu'au plancher, tu vois ? C'est une île et l'arbre il est ici !

Marco, tout ému, lui donna des petits baisers dans le cou :

— Merci, merci, ma chérie ! C'est vraiment très joli ce que tu as fait ! Je suis très content ! Tellement content !

Sophie riait, ravie.

— Oh ! Et là tu as fait un cœur ! C'est tellement mignon !

— Non, c'est Maman ! dit spontanément l'enfant. Puis, se tournant d'un geste brusque vers Cynthia, les yeux agrandis, une main sur sa bouche, elle réalisa qu'elle avait fait une gaffe et trahi leur secret.

Cynthia éclata de rire devant la réaction de sa fille.

— C'est pas grave, ma chérie, lui dit-elle, le regard rempli d'amour.

Marco se retourna vers Cynthia, amusé et ému.

— Sophie ? ! Viens voir le lait des chèvres !

Marco déposa la fillette qui partit en courant rejoindre son frère.

Il s'approcha doucement de Cynthia, l'enlaça tendrement.

— Il est adorable ton petit cœur, dit-il les yeux brûlants, en caressant ses cheveux avec douceur. Il signifie beaucoup pour moi, tu le sais ? Merci, mon amour. Il l'attira tout contre lui, la serrant dans ses bras, frottant sa joue contre les boucles soyeuses.

— Cynthia... Cynthia... Mon tendre amour... Tu me rends fou, tu sais ! murmura-t-il avec passion.

CHAPITRE 14

Les inspecteurs Tremblay et Erickson se regardaient, perplexes. Ils se tenaient dans la cuisine de Cynthia et, sur la table, chacun dans un sac plastique transparent et scellé, se trouvaient quatre bâtons identiques.

Leurs hommes, équipés de gants, continuaient leur recherche minutieuse à travers la maison.

Tremblay leur avait dit :

— On cherche n'importe quoi d'inhabituel dans une maison, mais surtout un bâton. Allez, au travail !

Les hommes s'étaient dispersés et quand, au bout d'un moment, l'un d'eux s'était écrié : "Je l'ai trouvé !", les inspecteurs avaient échangé un sourire ravi.

Prenant le bâton avec ses doigts gantés, Henri Tremblay l'avait observé attentivement.

— Shit ! C'est le même qu'on a trouvé sur le corps de Levasseur ! Regarde !

Erickson, après l'avoir examiné dans tous les sens, avait haussé les épaules en signe d'incompréhension.

— Ouais, tu as raison, il lui ressemble !

Le bâton avait été scellé dans un sac en plastique et ils l'emmèneraient sous peu au laboratoire d'analyse. Mais lorsqu'un autre de leurs agents s'était écrié à son tour : "J'en ai trouvé un autre !", la mine des inspecteurs s'était assombrie.

Tremblay tournait en rond, impatient et frustré de ne pas comprendre.

— Mais bon sang, c'est quoi ces bâtons ? ! À quoi ça sert ? !

Erickson secoua la tête.

— Aucune idée ! Ils ont l'air ordinaire, normal. Des bâtons de bois mais tous pareils. Si ça se trouve, ça fait partie d'un jeu qui appartient aux enfants ? Et c'est peut-être eux qui se sont amusés à les cacher.

— Non, répliqua Tremblay en secouant la tête. Le dernier a été retrouvé tout en haut de l'armoire dans la chambre des parents. Même en montant sur

une chaise, les gamins n'auraient pas été assez grands pour arriver jusque là. À moins que les parents aient fait partie du jeu de cachette, eux aussi. Mais... je ne crois pas que ce soit ça. J'ai plutôt l'impression que ces bâtons ont été cachés exprès et pas pour un jeu. Ils ont été cachés pour semer la confusion, je suis à peu près certain de ça !

— Et bien, c'est réussi ! affirma Erickson.

— Inspecteur ! ! J'ai trouvé ça ! Un agent entra dans la cuisine avec en main une pochette qu'il tendit à Tremblay. La pochette contenait quatre billets d'avion, émis aux noms de Cynthia Letillier, Dominic Levasseur, Gabriel Levasseur et Sophie Levasseur, à destination du Mexique. Un document attestait aussi d'une réservation pour un hôtel de luxe sur la Riviera Maya pour une durée de trois semaines.

Un à un, les hommes revinrent sans autres nouvelles. La maison avait été fouillée de fond en comble, dans les moindres recoins et, mis à part ces mystérieux et étranges bâtons et la pochette, rien n'avait été trouvé qui pût intéresser les policiers.

Quelques heures plus tôt, l'inspecteur Tremblay avait enfin obtenu les mandats de perquisitions qu'il avait demandés, un pour la résidence de Cynthia, l'autre pour celle de Marco, ainsi que des relevés détaillés et récents du compte bancaire de Cynthia, de celui de son mari et de celui de Marco.

— Ok, les gars ! Embarquez tout, on file chez Rinaldo.

Pendant que les agents fouillaient l'appartement de Marco, Henri Tremblay éplucha les relevés bancaires.

Pour Cynthia, la dernière transaction remontait à une semaine avant son agression, c'était un paiement à une épicerie du coin, plus quelques prélèvements automatiques, assurance de son auto, électricité, téléphone... rien d'autre. Absolument rien depuis qu'elle avait été hospitalisée. La majeure partie de la somme faramineuse que son mari avait reçue en héritage avait été dispersée en dons divers à plusieurs fondations, organismes et centres de

recherche. Des dons uniques pour la plupart mais de plusieurs milliers de dollars à chaque fois. Plus ces centres qu'ils avaient ouverts et pour lesquels une grande partie de l'argent avait été déposée, dans un compte exprès, générant des taux d'intérêts importants. Deux comptes avaient également été ouverts au nom de chacun de leurs enfants. Et bien sûr, plusieurs dons aux membres de leur famille, amis, relations de travail. Il avait déjà lu tout ça dans le dossier d'Erickson et sa lecture ne lui apportait rien de plus.

Les relevés de Marco ne lui apprirent rien non plus. Une somme de deux millions apparaissait soudain, puis avait été transférée sur un compte de placements. Avant le transfert, un montant de 200 000\$ en argent liquide avait été retiré.

Depuis, rien, aucune transaction, à part comme pour Cynthia les prélèvements automatiques autorisés.

Il revint aux relevés de Cynthia et reprit attentivement son examen.

Une chose ressortait qui frappa l'inspecteur comme une évidence à laquelle il n'avait pas porté attention au premier abord : tous, absolument tous les dons avaient été faits de façon anonyme. Personne parmi ceux qui en avaient bénéficié ne pouvait en aucun cas savoir qui avait eu à leur égard un geste aussi généreux. Personne.

"Comme s'ils voulaient le cacher" pensa l'inspecteur, intrigué. Le couple Levasseur-letillier avait gardé leur petite maison de banlieue, coquette mais ordinaire et sans grande valeur. Ils avaient gardé leurs autos pourtant assez usagées. Rien dans leur façon de vivre n'avait changé en apparence. La perquisition n'avait rien révélé là-dessus non plus. Pas de bijoux de grande valeur, pas de linge de marque. Rien, que ce soit dans les tableaux ou œuvres d'art, la vaisselle, les meubles, rien de valeur ne semblait avoir été acquis par le couple depuis cet héritage faramineux.

"Comme s'ils voulaient le cacher, se répéta l'inspecteur ou alors... comme s'ils avaient souhaité s'en débarrasser... comme si cet argent..."

— Bon sang ! ! s'écria-t-il d'une voix forte, en se levant d'un coup, faisant sursauter Erickson.

— Quoi ? ! demanda celui-ci.

— Regarde ! dit-il en lui tendant les relevés. Regarde ! Ok ! commença-t-il en faisant les cent pas, excité. Ok ! Tu gagnes 150 millions du jour au lendemain. D'accord, tu l'ébruities pas sur tous les toits, mais quand-même... là regarde, tout est fait de façon anonyme, cachée, silencieuse. Il est clair, d'après les relevés, qu'ils ne veulent même pas que leurs propres familles soient informées du généreux donateur. Quand-même surprenant, non ? Ensuite, tout est fait très vite, les dons se suivent, l'un après l'autre, comme si tout avait été planifié d'avance, bizarre non ?

Erickson hocha la tête.

— Pourquoi ? poursuivit Tremblay, pourquoi tant de mystère, même au sein de la famille ? Et pourquoi cette précipitation à faire des dons ? Comme s'ils voulaient se débarrasser de l'argent ? Réponse ?

Erickson fronça les sourcils.

— Argent sale ?

— Exact ! ! Voilà ton lien avec Calta ! Il les a approchés l'un ou l'autre ou les deux en même temps, Leur a fait miroiter un gain substantiel et leur a fourgué son sale magot pour qu'il soit blanchi.

Erickson hochait la tête, pensif.

— Ouais... ouais, ça se tient... Il choisit une famille ordinaire, simple, qui n'éveillera pas les soupçons. Il choisit une famille qui en arrache et qui trouve là l'occasion de s'en sortir. D'un coup, ça tourne mal. La petite famille tranquille prend peur, veut tout arrêter. Mais Calta ne l'entend pas de cette oreille. Il tend un piège à Levasseur, le fait enlever. Celui-ci fait appel à sa femme. Et les deux seront éliminés. Ouais, ça se tient... Donc, l'héritage...

— Est un faux ! conclut Tremblay, les yeux brillants.

Erickson se leva et donna une grande tape sur l'épaule de son ami.

— Bravo, inspecteur ! Tu as tapé dans le mille ! Au fait, tu parles anglais, toi ?

- Yes, pourquoi ?
- Parce qu'en Australie, ils parlent en anglais.
- À mon avis, on aura pas besoin d'aller aussi loin. On va déjà retourner rendre une petite visite aux parents de Levasseur.
- C'est pour ça que la fille a pris la fuite, Et qu'elle a mis sa famille à l'abri.
- C'est à peu près certain ! Est-ce que ça a bougé chez Calta ?
- Pas aux dernières nouvelles. Pas depuis qu'ils ont éliminé Levasseur, en tout cas. Mais il vaut mieux pour eux qu'on les retrouve avant lui.
- Ouais. Ok ! File au labo leur donner ces foutus bâtons. On intensifie les recherches. Mets le paquet sur Rinaldo, amis, famille, relations, tout ! Je vais chez les Levasseur.
- Ok, boss ! répondit Erickson avec un sourire moqueur. Allez, les gars, on remballe ! cria-t-il aux agents. Et le bâton, Henri ? On fait quoi avec ?
- À mon avis, c'est de la *bullshit* ce bâton ! On verra bien ! Mais là, il faut qu'on les retrouve, eux, et vite !

CHAPITRE 15

Marco sommeillait, allongé dans l'herbe près du lac. Enzo et les enfants étaient partis pêcher, tandis que Philippe apprenait à faire des pâtes fraîches avec Gina qui s'était mise en tête de lui enseigner l'italien et lui donnait des instructions dans cette langue, riant de bon cœur de son accent.

La douce voix de Cynthia le tira de son demi-sommeil.

— Marco ?

Elle s'agenouilla près de lui et posa une main sur son torse.

— Marco ?

Il saisit sa main et la porta à ses lèvres. Il ouvrit les yeux. Elle le regardait avec douceur, Ses grands yeux semblaient encore plus lumineux sous le soleil, ses lèvres s'ouvraient sur un sourire, ses cheveux étaient retenus par un foulard du même tissu que sa robe et des mèches folles s'en échappaient, retombant sur son visage.

— Que tu es belle ! dit Marco avec un regard intense, la voix rêveuse.

— Je t'ai réveillé ?

— Je veux être réveillé comme ça, chaque jour de ma vie, chaque instant de ma vie, et jusqu'à ma mort ! déclara Marco avec fougue.

Cynthia rit doucement.

— Marco...

— Oui, ma belle ? Dis-moi.

— On devrait aller chercher le bâton.

Marco se redressa d'un coup et s'assit, l'air grave.

— Cynthia ! C'est beaucoup trop dangereux ! Si on met les pieds hors d'ici, on est foutus !

— Ça fait presque trois mois qu'on est ici et...

— Et tu penses qu'ils ont arrêté de nous chercher ?

— Peut-être que les recherches sont moins poussées ? Et puis bientôt, il va commencer à faire plus froid. Je n'ai pas de vêtements assez chauds pour les petits et il leur faut des bottes et des manteaux et...

— Cynthia, Enzo pourra aller acheter tout ça. J'ai de l'argent avec moi.

— Oui, je sais, Marco. Elle baissa la tête et ajouta : Mais avec le bâton, on pourrait tous se transformer et aller voir mes parents et...

Marco écarta doucement une mèche du visage de Cynthia et releva son menton d'un geste tendre.

— Écoute, ma douce, je sais qu'ils te manquent, mais pour l'instant, c'est trop dangereux. Enzo a communiqué plusieurs fois avec mon ami par CB. Ils vont bien, tout le monde va bien.

— Oui, je sais Marco, mais tu vois, je ne peux même pas leur parler sur la CB... Soudain, son visage s'éclaira : On pourrait se déguiser ! On pourrait demander à Enzo d'aller nous acheter des trucs pour se déguiser et on irait chercher le bâton tous les deux avec la voiture d'Enzo. S'il te plaît, Marco ! Lui seul peut nous sortir de tout ça, mais il faut d'abord aller le chercher. Elle ajouta d'une petite voix, le regard suppliant, désirant par-dessus tout arriver à le convaincre : s'i te plaît, Marco, dis oui !

Marco la dévisagea longuement d'un air attendri.

— Je vais avoir toutes les peines du monde à te dire non un jour, tu sais ?

Le visage de Cynthia s'illumina d'un coup.

— Ça veut dire oui ?

— Ça veut dire que je vais y réfléchir et si je trouve une manière sécuritaire et hors de danger, alors oui on ira et si...

— Oh ! Merci Marco ! s'écria joyeusement Cynthia en lui sautant au cou.

Ce geste subit le déséquilibra et il tomba à la renverse en riant. Le visage de Cynthia était tout près du sien. Elle voulut se redresser mais Marco entoura sa taille de ses deux mains et la retint contre lui. Puis, d'une poussée légère, il la fit pivoter doucement et elle se retrouva couchée dans l'herbe, les yeux noirs de Marco la dévorant d'une flamme ardente. Les joues en feu, le souffle court, les lèvres entrouvertes, haletante, elle le fixait avec un mélange de peur et de désir.

Il se pencha vers elle et avec une infinie douceur effleura ses lèvres de sa bouche.

— Maman ! Maman !

La voix de Sophie, au loin, les fit se redresser d'un coup. Du bout du lac, l'enfant courait en tenant un panier, suivie de quelques mètres par Enzo et Gabriel. Cynthia, terriblement gênée, remit de l'ordre dans ses cheveux et arrangea sa robe. Elle leva les yeux vers Marco qui la regardait en souriant. Elle lui sourit, intimidée et troublée.

— Je dois dire que j'adorerais faire une petite escapade avec toi, aussi dangereuse soit-elle, murmura Marco tendrement.

Il se mit debout et lui tendit sa main. Elle se redressa et il la tint contre lui. Ce moment d'intimité qu'ils venaient de connaître comme tous ceux qui avaient déjà eu lieu entre eux bouleversait Cynthia à chaque fois. Les joues roses, les yeux brillants d'émotion, elle se hissa sur la pointe des pieds et donna un doux et long baiser dans le cou de Marco.

— Merci, Marco, murmura-t-elle, merci !

Puis elle s'éloigna à la rencontre de sa fille, sa robe dansant sur ses jambes, sous le regard passionnément amoureux de Marco. Celui-ci poussa un soupir, se rassit dans l'herbe face au lac et réfléchit à la proposition de Cynthia.

Se déguiser n'était pas si fou après tout et avec l'auto d'Enzo, ils avaient peut-être des chances d'y arriver. Il se mit à imaginer Cynthia avec une perruque rousse, puis brune, avec des lunettes et lui avec une moustache, un chapeau. Puis, son imagination dériva et il les imaginait tous les deux sous toutes sortes d'aspects plus drôles les uns que les autres. Il se mit à rire tout seul.

— *Alora*, mon ami ! Raconte que je ris avec toi !

Enzo s'assit près de lui. Marco lui fit un large sourire.

— La pêche a été bonne ?

— Pas mal ! Pas mal ! Les petits en ont pris aussi, ils étaient ravis.

— Je vais aller voir ça.

— Mais, avant, raconte !

Marco lui fit part de la demande de Cynthia et de son idée.

Enzo écouta attentivement et dit

— Pourquoi j'irai pas, moi ? Personne ne me cherche ! À part Gina quand je suis trop long à rentrer, mais sinon...

— Non, vieux. C'est gentil à toi mais c'est impossible. Seule Cynthia peut y accéder ou moi. Qu'en penses-tu de son idée de nous déguiser ? Je peux me couper les cheveux courts, mettre une fausse moustache et des lunettes foncées et...

— Et tu aurais l'air d'un vrai bandit ! s'exclama Enzo en riant. Là, c'est sûr que tu te fais repérer.

— Ok, une perruque blonde, alors ?

Enzo éclata d'un grand rire qu'il eut du mal à maîtriser. Et chaque fois qu'il essayait de reprendre son sérieux, il regardait son ami et repartait à rire de plus belle, Marco riant avec lui.

Reprenant un ton sérieux, Enzo déclara :

— Ok, demain très tôt, je pars en ville. Je te ramène toute une panoplie et vous essayerez ce qui paraît le plus naturel sur vous. Je vais regarder ce qui manque ici avec Gina et faire une liste. Demain, tu m'emmènes avec l'avion.

— D'accord. Merci, Enzo ! Mais tu vas faire l'aller-retour dans la même journée ?

— Si ! La ville la plus proche, c'est cinq heures de route. Je pars demain à quatre heures et je reviens dans la nuit.

— Tu fais comme ça à chaque fois ?

— Non, des fois, avec Gina, on part plus tard et on dort chez un ami sur la route et après on revient. Ma, tu sais, on sort pas souvent, on est plus sages maintenant, ajouta-t-il avec un clin d'œil et un grand sourire.

Enzo rajouta:

— Tu veux des armes aussi ?

— Oui.

— La petite, elle sait s'en servir ?

Marco sourit à cette idée.

— Non, je ne crois pas, non. C'est plutôt le genre de trucs qui doit lui faire peur. De toute façon, même en danger de mort, je ne suis pas sûr qu'elle soit capable de tirer sur qui que ce soit. À moins que ses enfants soient menacés mais sinon...

— Ok, des armes, j'en ai. Viens, je vais te montrer.

Marco examinait en souriant les résultats de la pêche sous les récits enthousiastes des enfants. Cynthia était en train de laver la vaisselle que son frère et Gina avaient sali en préparant les pâtes. Elle jeta un regard à Marco, concentré sur chaque poisson dont les petits expliquaient comment et par qui il avait été pêché. Elle sourit au souvenir de ce moment où ils avaient failli se faire surprendre. Et se dit en même temps que ça ne devait plus arriver. Philippe, à ses côtés, essuyait la vaisselle, l'observant à la dérobée. Ma petite sœur est amoureuse, se disait-il. Et, en plus, elle est amoureuse de mon meilleur ami. Rien ne pouvait lui faire plus plaisir. Chaque fois qu'il repensait à tout ce que sa sœur adorée avait traversé depuis ces derniers mois, il était bouleversé. Mais il savait aussi que le plus dur et le plus douloureux restait à faire : trouver le courage et la façon d'annoncer à ses enfants le décès de leur père et ça, Philippe savait que c'était pour elle plus effrayant et plus bouleversant que toutes les épreuves subies. Sentant le regard de son frère posé sur elle, Cynthia le regarda avec amour, lui sourit et lui donna un baiser sur la joue.

Enzo et Gina étaient sortis et faisaient le tour des remises, crayon et carnet en mains, pour noter tout ce qui manquait et dont ils pourraient avoir besoin dans les semaines à venir. Ensuite, ce serait au tour de la maison.

Plus tard dans la soirée, quand les enfants furent couchés et endormis, savourant tous un thé que Marco avait préparé. Cynthia et Marco mirent Philippe au courant de leur projet. Celui-ci les regarda tour à tour d'un air inquiet. Il n'était pas rassuré mais en même temps, il se disait que Cynthia n'avait pas tort et qu'ils pourraient se sortir de cette situation grâce au bâton.

— Cynthia, que vas-tu dire aux enfants ?

— Je ne sais pas encore, Philippe. Peut-être que je vais chercher leurs grands-parents ?

— Ils voudront aller avec toi, c'est sûr !

— Oui, je sais... alors que je vais leur rapporter une surprise ?

— C'est mieux... mais ils vont avoir peur, Cynthia. Ils vont avoir peur et ils seront inquiets. Parce que la dernière fois que tu n'es pas revenue alors qu'ils t'attendaient, ils n'ont pas pu te revoir avant un temps beaucoup trop long.

— Oui, Philippe, ça aussi, j'y ai pensé. Je n'ai pas encore trouvé d'idée qui soit rassurante et crédible pour eux.

— Cynthia, intervint Marco doucement, dans tous les cas, ramener tes parents ici est une idée à écarter. C'est beaucoup trop dangereux, et pour eux, et pour nous.

Cynthia le regarda pensivement puis admit :

— Oui, Marco. C'est vrai, tu as raison. Elle poussa un léger soupir, les sourcils froncés, l'air inquiet. Elle se redressa sur sa chaise et déclara d'un ton ferme :

— Je vais leur dire la vérité ! Bien sûr, pas toute la vérité. Jamais ils ne sauront dans quelles circonstances leur père est mort. Jamais ! Mais je vais leur dire que j'ai trouvé un bâton magique et que je dois aller le chercher avant que des voleurs nous le prennent. Et que quand je reviendrai, on pourra tous se transformer et retourner voir leurs grands-parents. Quand je leur aurai parlé, on attendra quelques jours avant de partir... j'ai terriblement peur de leur réaction concernant Dominic. Sa voix se brisa et elle jeta un regard désemparé à Marco.

Celui-ci prit ses mains entre les siennes.

— Cynthia, je t'ai dit qu'on le ferait ensemble. On va le faire ensemble. Je serai là, Cynthia.

— *Cara mia*, on sera tous près de toi, dit Gina d'une voix émue.

— Si, ma belle, ne t'en fais pas, c'est dur mais ça va aller. Et puis, j'attendrai quelques jours avant de partir, rajouta Enzo en lui adressant un sourire rassurant.

Cynthia leur sourit, les larmes aux yeux.

— Merci, merci.

Philippe, assis à côté d'elle, caressa son dos doucement.

— Un jour ou l'autre, il aurait fallu que tu le fasses, Cynthia. Tu n'as pas le choix. Et je sais que tu as détesté leur mentir. Mais même si la vérité est dure à dire et à entendre, elle vaut mieux, au bout du compte, qu'un mensonge qui dure trop longtemps.

Le lendemain matin, après un petit déjeuner copieux, pendant que Gina et Enzo faisaient la vaisselle côte à côte. Cynthia regarda ses enfants avec tout son amour. Ils étaient assis tous deux face à elle,

Elle leur dit doucement :

— Les enfants, je dois vous parler de quelque chose. Écoutez-moi bien, d'accord ? Elle prit une profonde inspiration, baissa les yeux un instant et commença :

— Un jour, il y a plusieurs mois, je suis allée me promener dans le parc à côté de la maison et j'ai trouvé un très joli bâton. Tellement joli que j'ai décidé de le garder.

— Le garder ? ! À la maison ? ! s'exclama Gabriel, affolé. Mais Papa, il l'a pas vu ?

— Oui, mon amour, il l'a vu. Mais quand je lui ai montré, il savait déjà que ce n'était pas un vrai bâton.

Elle se tut quelques secondes, les grands yeux de ses enfants fixés sur elle, intrigués, attendant la suite.

— Ce que je vais vous dire est un secret et il ne faudra jamais le dire à personne, vous me le promettez ?

— Oui, Maman, affirma Gabriel

— Moi aussi, Maman, ajouta Sophie.

— Hé bien, ce joli bâton, en fait ce n'était pas un vrai bâton. Il avait des pouvoirs magiques. Quand je souhaitais quelque chose avec mon bâton dans les mains, le bâton le faisait apparaître.

— Wow !!! s'exclama Gabriel.

— Oh !! s'écria Sophie, toute excitée, les yeux agrandis. Maman !! Ton bâton c'est comme une baguette de fée !!

Cynthia sourit.

— Oui, ma chérie, tu as raison. En fait, mon joli bâton c'est comme une baguette magique.

— Oh ! firent en chœur les enfants, les yeux écarquillés.

— Une vraie baguette magique, Maman ? ! s'écria Sophie, émerveillée.

— Oui, ma chérie, une vraie baguette magique.

— C'est ta baguette magique, Maman, qui m'a donné mon camion de pompier ? demanda Gabriel, les yeux brillants.

— Oui, mon amour. C'est elle.

— Et ma poupée aussi ? demanda Sophie, ravie.

— Oui, Sophie. Ta poupée aussi.

— Oh !!! répétèrent les enfants. Ils se regardèrent les yeux brillants.

— Et elle est où ta baguette magique ?

— Je te dirai ça plus tard, Gabriel. Elle inspira profondément. Un jour, quelqu'un a volé ma baguette magique.

— Oh, non !! s'exclamèrent dans un même cri les enfants, dépités.

Cynthia hocha la tête.

— Oui, un jour quelqu'un l'a volée et votre... votre Papa est parti à sa recherche.

— C'est pour ça qu'il est parti en voyage ? demanda Gabriel.

— En quelque sorte, oui, mon chéri. Il l'a cherchée longtemps et un jour il l'a trouvée. Alors, il m'a appelé pour que j'aille le chercher. Alors, je suis partie avec mon auto pour aller chercher votre Papa et le bâton magique. Mais sur la route, au retour, on a eu un grave accident. Je suis allée à l'hôpital, mais votre Papa... votre Papa... Incapable de continuer, elle mit ses mains sur son visage.

— Maman ! s'écria Sophie. Elle se leva et se précipita contre sa mère. Elle souleva une des mains de Cynthia.

— Tu pleures, Maman ?

Cynthia prit l'enfant sur ses genoux et la berça doucement, le visage enfoui dans les boucles de la petite.

— Il est où Papa, Maman ? demanda Gabriel d'une voix inquiète.

Cynthia se rapprocha, prit la petite main de son fils dans les siennes et dit, d'une voix émue.

— Mon amour, là où il est maintenant, vous ne pourrez plus jamais le voir. Mais lui, il peut vous voir, il peut vous entendre. Et de là où il est, il veille sur vous, il prend soin de vous.

— Mais il est où ? insista le petit garçon.

— Il... il est au ciel. Il est... il est mort, dit Cynthia dans un murmure.

— Mort ? ! s'écria Gabriel, la voix brisée.

— Mort ? répéta Sophie, sans comprendre.

Pour les enfants, la mort était encore abstraite. Mais Gabriel était assez grand pour savoir que quand quelqu'un était mort, on ne pouvait plus jamais le voir.

— Je veux pas qu'il soit mort ! s'écria-t-il en se levant brusquement. Je veux pas qu'il soit mort ! ! cria-t-il plus fort. Puis, il s'enfuit en courant dans sa chambre.

Cynthia se leva, posa sa fille, lui dit doucement :

— Je reviens, ma chérie.

Elle s'élança vers la chambre des enfants. Marco la suivit. Philippe tendit les bras à la petite Sophie, inquiète de voir la réaction de son frère et les larmes de sa mère.

— Philippe, il est où, Papa ? demanda-t-elle.

— Il n'est plus là. Il est au ciel maintenant, ma chérie, répondit Philippe d'une voix douce.

La fillette s'exclama :

— Au ciel ? On peut aller le chercher ? ! Avec l'avion d'Enzo ! Hein, Enzo ?

Celui-ci échangea un bref regard avec sa femme et Philippe. Gina s'assit à côté de l'enfant :

— *Bambina*, quand quelqu'un va au ciel, on peut plus le voir, plus jamais, tu comprends ? Ma, comme elle a dit ta Maman, lui il peut te voir et il peut t'entendre et c'est comme s'il était avec toi mais qu'il était invisible, tu comprends ?

Sophie hochait la tête. Ça oui, elle pouvait le comprendre. Lorsqu'elle jouait avec sa poupée, il y avait plein d'amis invisibles pour jouer avec elle. Alors, comme ça, son papa était devenu un ami invisible.

Gabriel était recroquevillé dans un coin de sa chambre, la tête enfouie dans ses bras, sur ses genoux repliés et il sanglotait bruyamment.

— Gabriel, dit doucement Cynthia en s'agenouillant près de lui. Elle posa avec douceur une main sur son dos, mais l'enfant eut un brusque mouvement de rejet. Bouleversée, Cynthia leva un regard rempli de désespoir vers Marco qui se tenait près d'eux. Il lui fit un signe de tête encourageant et s'assit près d'elle.

Au bout d'un moment, Gabriel releva la tête, regarda sa mère, les yeux pleins de larmes et les lèvres tremblantes. Il demanda d'une petite voix :

— Il reviendra jamais, Maman ?

Cynthia, incapable de dire un mot, les larmes coulant sur ses joues, secoua la tête négativement et ouvrit ses bras. L'enfant vint s'y lover et se remit à sangloter longuement. Cynthia le berçait doucement, embrassant et caressant ses cheveux, lui murmurant des mots tendres et apaisants.

Au bout d'un très long moment, il sembla se calmer un peu, reniflant bruyamment et hoquetant. Cynthia, d'une main douce, essuya ses joues trempées et lui donna un mouchoir.

Marco, d'une voix enrouée par l'émotion, commença à parler :

— Gabriel, tu sais, quand j'avais huit ans, mes parents sont morts tous les deux. Eux aussi dans un accident. J'étais chez mes grands-parents et un policier est venu nous l'annoncer. Je me rappelle encore combien j'ai eu du chagrin, beaucoup, beaucoup de chagrin. Et beaucoup de colère aussi. J'étais fâché contre eux de m'avoir laissé, de m'avoir abandonné tout seul.

— Tu n'avais plus de Maman, non plus ? demanda Gabriel d'une petite voix inquiète.

Marco secoua la tête.

— Non, plus de Maman, plus de Papa. Et je n'avais pas la chance non plus d'avoir un petit frère ou une petite sœur pour partager mon chagrin. Mes grands-parents se sont occupés de moi, mais ils étaient très âgés et un jour, ils sont morts eux aussi. Alors, Enzo et Gina sont venus me chercher. J'avais 14 ans. Ils m'ont emmené aux États-Unis et on s'est promenés partout. Et Enzo m'a appris à piloter et quand j'ai été assez bon, on a travaillé ensemble et on pilotait tous les deux.

Gabriel l'écoutait attentivement. Cynthia aussi, bouleversée par son récit. Elle savait seulement par Philippe qu'il avait perdu ses parents très jeune, mais il ne parlait jamais de son passé et même Philippe n'en savait pas plus. Marco les regarda tendrement tous les deux et poursuivit :

— Un jour, j'ai arrêté d'avoir du chagrin et d'être fâché. J'ai aussi arrêté d'avoir peur que ceux que j'aime s'en aillent et disparaissent. C'est pour ça que je te dis tout ça, parce que je sais qu'en ce moment, ton cœur est plein de chagrin, mais un jour, tu n'auras plus de chagrin, je te promets. Il se tut quelques instants puis demanda gentiment :

— Aimerais-tu que je t'apprenne à piloter ?

Les yeux de l'enfant s'agrandirent d'un coup. Il se redressa.

— Oui, Marco ! Puis, d'une façon inattendue, il se jeta dans les bras de ce dernier. Marco, un instant surpris, referma ses grands bras autour de l'enfant et le serra longtemps contre lui, le berçant doucement.

Profondément émue et incapable de dire un mot, Cynthia posa sa main sur le dos de Marco et le caressa avec douceur. Il leva les yeux vers elle et lui sourit tendrement.

— Viens, mon bonhomme, dit-il à Gabriel, on va aller se débarbouiller. Ils se levèrent. Gabriel plaça sa main dans celle de Marco puis tendit l'autre à sa mère.

Plus tard, dans l'après-midi, Cynthia, assise dans l'herbe face au lac, regardait Marco expliquer à son fils, l'utilité et la fonction des différents boutons, cadrans et manettes qui ornaient le tableau de bord de l'hydravion.

Gabriel était très attentif et hochait la tête. De temps en temps, il montrait quelque chose du doigt à Marco et lui posait des questions.

Philippe vint s'asseoir près de Cynthia. Il entoura ses épaules de son bras. Elle se tourna vers lui et lui sourit.

— Ça va mieux ? lui demanda-t-il gentiment.

— Oui, Philippe, oui beaucoup mieux. Je suis soulagée de l'avoir fait.

Celui-ci approuva d'un hochement de tête.

— Je crois qu'il vous faudra attendre un peu avant de partir.

— Oui, il vaut mieux.

— Qui sait ? C'est peut-être Gabriel qui vous conduira à la clairière ?

Cynthia éclata de rire :

— Tu es fou ? !

Il se mit à rire à son tour.

— En tout cas, il a l'air d'aimer ça !

— Oh oui ! s'exclama Cynthia. Ça fait presque une heure qu'ils sont là-dedans et je n'ai jamais vu Gabriel aussi patient !

À cet instant, Marco démarra le moteur. Il parlait à Gabriel, lui décrivant chacun de ses gestes. Puis, il se tourna vers Cynthia et lui envoya un baiser avec sa main, le regard joyeux, tandis que Gabriel lui faisait de grands signes, un grand sourire aux lèvres. Et l'hydravion décolla doucement.

— Je ne suis pas vraiment sûre qu'il ait eu une bonne idée, dit-elle en suivant des yeux le petit avion qui prenait de l'altitude.

Philippe éclata de rire.

— Ne t'en fais pas, ma chérie. Si Gabriel aime ça et persiste à vouloir apprendre, il est avec le meilleur instructeur qui soit ! C'est bien toi qui m'as dit un jour que le lot d'une mère était de s'inquiéter à partir du moment que son enfant venait au monde ?

Cynthia hocha la tête en souriant.

— Je vais aller aider Gina. Tu viens ?

Plus tard, alors que les deux mains dans la farine, Cynthia et Gina pétrissaient la pâte pour faire des tartes aux légumes, elles entendirent le bruit de l'avion qui revenait. Cynthia poussa involontairement un grand soupir de soulagement qui fit rire Gina. Quelques instants après, les deux pilotes apparurent. Gabriel, hilare, s'écria :

— Maman, j'ai piloté l'avion tout seul !

Cynthia sursauta et regarda son fils d'un air affolé. Celui-ci se tourna vers Marco d'un air complice et enjoué. Marco se mit à rire devant l'air paniqué de Cynthia.

— Il faut que je dise ça à Enzo ! s'exclama Gabriel tout fier, il est où ?

— Dans le salon, répondit Gina, il joue aux cartes avec Philippe et Sophie.

Elle n'avait pas fini sa phrase que l'enfant avait disparu. Ils entendirent bientôt des cris et des exclamations. Puis, la petite voix de Sophie qui s'écria :

— Moi aussi, je veux piloter !

Cynthia sursauta et secoua la tête, d'un air désespéré, sous les rires de Gina et de Marco.

Celui-ci s'assit face à elle et lui demanda d'un ton moqueur :

— Demain, tu embarques et je t'apprends, tu veux ?

Cynthia croisa son regard malicieux et sourit.

— Tu sais, tu peux leur apprendre aussi à faire des ... des tartes aux légumes, tiens ! C'est bien, c'est agréable, c'est tranquille, c'est instructif, c'est délicieux et ça peut toujours servir, conclut-elle.

— Piloter aussi, c'est tout ce que tu viens de dire, tu sais.

Cynthia le regarda longuement et murmura tendrement, d'une voix émue :

— Merci, Marco, merci.

— Le plus dur est fait, ma belle. Pour l'instant, le plus dur est fait.

CHAPITRE 16

Le laboratoire d'analyses n'avait en rien apporté quoi que ce soit qui permit d'éclairer les inspecteurs, bien au contraire. Les quatre bâtons trouvés dans la maison de Cynthia et celui sur le corps de Dominic étaient faits du même bois, du bois d'érable. Leurs formes, leurs tailles, leurs circonférences, leurs apparences ne différaient en rien comme s'ils avaient tous été créés de toutes pièces dans un même moule. Or, c'est impossible, avait affirmé le technicien. S'ils avaient été faits de résine ou de quelque autre matière, oui, aucun problème, mais là c'est impossible, vraiment ! Ils sont tous et chacun en bois naturel, en bois poli par la mer, ils ont tous environ 50 ans d'âge et surtout ils sont tous les cinq absolument identiques, ce qui est impossible. Tu prends un arbre, une branche d'un arbre et tu la coupes en cinq, il est impossible que les cinq morceaux aient absolument et exactement la même forme et la même circonférence. C'est impossible ! Des ressemblances, oui, mais une telle exactitude, non ! Il avait montré les bâtons aux deux inspecteurs au microscope.

— Regardez, là, il y a une légère encoche, imperceptible à l'œil nu. Et sur les cinq, elle se retrouve exactement au même endroit, exactement, à un millième de millimètres près. C'est carrément impossible !

— Alors, selon toi, ces bâtons auraient été fabriqués de toute pièce, chacun ?

— Oui, Henri, sauf que je n'ai absolument aucune idée comment ils auraient pu être fabriqués ! Pour arriver à cette perfection et cette similitude exacte, je n'en ai aucune idée ! On les a passés au scanner, ils sont tous absolument identiques à l'intérieur et ils sont tous faits en bois naturel, c'est ça qui est incroyable et impossible à reproduire, tu comprends ?

Sur les quatre bâtons trouvés dans la maison, les seules traces d'empreintes qui apparaissaient étaient celles de Cynthia Letillier. Sur le cinquième, trouvé

sur le corps de Levasseur, outre celles de Cynthia, on en dénombrait plusieurs dont celles de Levasseur.

Sur ce point, le mystère restait entier et se trouvait encore épaissi pour les deux inspecteurs qui travaillaient maintenant tous deux de front sur cette affaire.

Par contre, l'interrogatoire des parents de Dominic Levasseur avait été plus fructueux. Et confirmait ce que les inspecteurs avaient soupçonné : l'arrière-arrière cousine australienne n'existait pas, selon le père de Levasseur. En tout cas, aussi loin qu'il puisse remonter dans ses souvenirs, il n'avait jamais entendu dire dans sa famille que l'un ou l'autre de ses aïeux, ou cousins de ceux-ci, se soient exilés un jour en Australie.

Avec beaucoup de douceur et d'égard pour leur douleur, Henri Tremblay les avait interrogés longuement et patiemment. Il ressortait que Dominic Levasseur avait toujours été un fils tranquille, attentionné et gentil avec ses parents et sa famille, raisonnable et simple dans ses goûts et ses projets d'avenir, sérieux dans ses études sans avoir eu pour autant le goût de les poursuivre longtemps. Il était plutôt d'un genre réservé, quelque peu timide. Il avait eu peu d'amis et ceux-ci lui ressemblaient par leur caractère discret. À leur connaissance, il n'avait jamais touché à aucune drogue, fumait quelques cigarettes à l'occasion et acceptait volontiers un verre d'alcool, sans pour autant en abuser.

Lorsqu'il avait rencontré Cynthia, il avait semblé s'éveiller un peu plus et sortir de son état taciturne habituel. Il semblait heureux avec elle. Elle était joyeuse, très douce, pleine de vie et semblait communiquer cet enthousiasme et cet optimisme naturels chez elle à son mari. Puis, leurs enfants étaient nés. Dominic était un bon père. Il les aimait beaucoup. Il savait s'en occuper adéquatement. Il était patient envers eux et attentif à leurs besoins. Lorsque la petite famille venait les visiter, il leur semblait que celle-ci était unie et

harmonieuse. Il ne leur était pas apparu qu'il pût y avoir de quelconques mésententes dans le couple.

Un jour, cependant, Dominic était venu les voir à l'improviste, seul. Il avait l'air étrange, différent. Il était très agité. Comme impatient. Il reniflait souvent mais sans paraître souffrant par ailleurs. Il avait partagé leur repas mais semblait très nerveux, contrairement à sa retenue naturelle habituelle. Cela avait inquiété ses parents. Il avait fini par leur avouer qu'il avait rencontré une femme, en était tombé follement amoureux et avait l'intention de quitter Cynthia. Cette nouvelle avait fortement ébranlé ses parents qui avaient par tous les moyens essayé de lui faire entendre raison, en commençant évidemment par lui parler de ses enfants Gabriel et Sophie. Mais il avait l'air buté, secouait la tête. Il les avait rassuré en leur disant qu'il continuerait à voir ses enfants, à s'en occuper, à les aimer et à être un bon père, mais qu'il ne pouvait plus rester avec Cynthia. Que la vie avec elle était devenue d'un ennui mortel, qu'il ne ressentait plus rien pour elle. Il avait ajouté que depuis qu'il avait rencontré Mathilde, sa vie s'était illuminée et qu'il ne pouvait plus et ne voulait pas, surtout, revenir en arrière. Les parents avaient été complètement bouleversés par cette annonce.

Ensuite, il avait paru pressé de partir. Il leur avait dit qu'il leur donnerait de ses nouvelles bientôt et qu'il viendrait leur présenter Mathilde.

C'était la dernière fois qu'ils l'avaient vu vivant.

Le couple âgé, pleurait, la tête baissée, en se tenant par la main.

L'inspecteur Tremblay leur avait demandé avec douceur s'ils avaient informé leur belle-fille de cette situation.

Le père de Dominic secoua la tête, essuya ses larmes.

— Non, on n'a pas pu. Elle nous a appelés deux jours après et on n'a pas eu le courage de lui raconter tout ça. On l'a seulement rassuré en lui disant que son mari était passé, qu'il était bien vivant et semblait en forme. Le vieil homme secoua la tête : Pauvre enfant ! Pauvre petite !

— Vous en a-t-il dit plus sur cette Mathilde ?

— Non. Non, on ne sait absolument rien sur elle. Ni sur la façon qu'ils se sont rencontrés, ni quand, ni où. La seule chose qu'on sait, c'est que cette rencontre a rendu notre fils complètement fou pour le faire agir d'une façon aussi inconsciente ! Lorsqu'on a essayé d'en savoir plus et de lui poser des questions à son sujet, il a brusquement hâté son départ. Et on ne l'a plus jamais revu. On a essayé maintes fois de l'appeler et de le joindre, mais il n'a jamais retourné aucun de nos appels.

— Avez-vous la moindre idée où peuvent se trouver actuellement votre belle-fille et vos petits-enfants ?

Le couple secoua la tête. Le père de Dominic ouvrit ses mains en signe d'impuissance.

— Dès qu'on nous a appris la mort de notre fils, nous avons essayé de la rejoindre par tous les moyens, mais c'est comme si elle avait disparu et nos petits-enfants aussi. Que ce soit les voisins, les gens qu'elle connaissait et que nous connaissions aussi, personne ne l'avait vu depuis longtemps, ni elle, ni les petits et personne ne savait où elle avait bien pu passer. Même chose pour ses parents, son frère et sa sœur et même sa meilleure amie, Laurence, ainsi que son mari. C'est comme si tout le monde avait disparu. Je ne comprends pas ce qui a pu se passer. Personne, à part notre famille, n'est venu aux funérailles de Dominic. Personne.

Disant ces derniers mots, le pauvre homme se mit à sangloter.

L'inspecteur lui tapota le bras gentiment et dit d'une voix douce :

— Je suis très sincèrement désolé de toute cette épreuve qui vous est infligée. J'aurai cependant une dernière question à vous poser et ensuite, je vous laisserai tranquille. Il attendit que le vieil homme parvienne à se maîtriser un peu, puis demanda :

— Avez-vous reçu une somme d'argent récemment ? Une somme assez importante ?

— Oui, répondit l'homme en fronçant les sourcils. Oui, justement. Mais c'était un don anonyme et lorsque nous l'avons reçue, nous n'avions aucune idée de qui elle provenait et pourquoi elle nous avait été versée. Notre banque

nous a confirmé qu'il n'y avait aucune erreur et que cette somme pouvait être utilisée comme bon nous semblait, sans problème.

— En avez-vous parlé à Dominic ?

— En fait, c'est lui qui nous en a parlé. Deux jours après qu'elle ait été déposée sur notre compte. Il nous a dit que c'était lui qui l'avait déposée. Nous lui avons alors demandé pourquoi l'avoir fait de façon anonyme et surtout, d'où provenait cet argent. Il nous a dit alors que Cynthia avait gagné au loto et qu'elle avait ainsi partagé la somme dans la famille.

— Vous a-t-il dit combien elle avait gagné ?

— 20 millions, je pense. Oui, c'est ça, 20 millions. Elle a versé deux millions à chacun, ses parents, son frère, sa sœur, quelques amis aussi, je crois, et nous. Elle a aussi ouvert un compte pour chacun de ses enfants et elle a placé le reste. Mais elle ne voulait en aucun cas que ce gain soit divulgué à qui que ce soit et c'est pour ça qu'elle nous a fait un don de manière anonyme. Elle et Dominic nous ont demandé de garder le secret absolu à ce sujet.

— Comment étaient-ils tous les deux, à ce moment-là ?

— Oh, ils semblaient très heureux ! Évidemment ! Tous leurs soucis financiers étaient réglés d'un coup et ça les soulageait énormément. Ils envisageaient de partir en voyage avec les enfants. C'est pour ça que lorsque Dominic nous a annoncé qu'il voulait la quitter, nous en avons été complètement anéantis, mais surtout très surpris, car tout semblait aller bien pour eux et entre eux.

L'inspecteur se leva pour prendre congé.

— Je vous remercie d'avoir répondu à mes questions. Je n'en ai pas d'autre pour l'instant. Je vous laisse ma carte. Si quoique ce soit vous revient à l'esprit, veuillez m'en aviser, voulez-vous ? Encore une fois, je vous présente mes plus sincères condoléances.

Dans le bureau d'Erickson, les deux inspecteurs faisaient le point de la situation.

— Tu penses toujours que Calta est derrière tout ça ? demanda Erickson, l'air dubitatif.

— Plus que jamais ! affirma Tremblay. Pourquoi cette question ?

— Je sais pas... il y a quelque chose là-dedans qui me dérange, mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus, répondit Erickson, les sourcils froncés.

— Regarde. Calta a une grosse somme à liquider. Vraiment une grosse somme. Pour une raison qu'on ignore, il décide de la fourguer d'un coup au lieu de le faire en plusieurs fois avec des montants moins importants. Il fait fabriquer des faux-papiers, du certificat de naissance au certificat de décès de la vieille arrière-arrière-cousine, en passant par le testament, les certificats de placements bancaires, tout. Le compte en Australie est réel. L'argent est là. La vieille est morte, il ne reste plus qu'à faire le transfert. Il a réussi à convaincre la petite famille ordinaire, simple et sans histoire, que tout était vrai, parfaitement légal, sans danger, que les papiers étaient conformes et en règle et qu'il avait juste besoin d'un prête-nom. La raison : il est un très riche homme d'affaires et il ne veut pas avoir le fisc sur le dos. En contrepartie d'agir pour lui, ils recevront un gros paquet d'argent.

— Et ça leur met pas la puce à l'oreille, d'après toi ? Qu'un étranger arrive d'un coup comme ça et leur propose un truc pareil ?

— Pas si c'est quelqu'un qu'ils connaissent. Pas si c'est quelqu'un, par exemple, qui a un lien avec l'employeur de Levasseur. Et encore moins si c'est cet employeur qui le met en contact direct avec le riche homme d'affaires.

Erickson hochait la tête, pensif.

— Ouais... pourquoi pas ? Il me semble que ça tient la route. Il faudrait voir de ce côté-là.

— Des nouvelles de la fille ? demanda Tremblay

— Rien pour l'instant. Mes gars sont là-dessus. Ils ont remonté le fil de la limousine mais rien de plus que lors de la première enquête. Au bar d'où elle est sortie avec lui, rien non plus. À part un témoin, apparemment un habitué de la place, qui se souvient d'avoir déjà vu la fille au moins une fois. Un mois ou deux environ avant qu'ils partent tous les deux ensemble.

— Raconte.

— Selon lui, il y avait peu de monde au bar ce soir-là. Au comptoir, quelques habitués et Levasseur, le nez dans son verre, qui ne parlait à personne. Dans la salle, quelques tables occupées par des couples, des gens en groupe ou seuls. La fille est entrée. D'après lui, le genre de bombe que tu n'oublies jamais. Belle à en crever. Elle a jeté un rapide coup d'œil dans la salle, au comptoir, puis s'est approchée de Dominic. Elle a pris un tabouret à côté de lui, a commandé et après quelques minutes, elle a commencé à lui parler. Ça a duré un bon moment. À un moment, elle s'est levée et s'est dirigée vers les toilettes. Lui, il a vidé son verre et il est allé vers les toilettes aussi. Et ils sont restés longtemps. Très longtemps. Ils sont revenus, se sont assis, ont commandé la même chose. Puis, la fille s'est levée et elle est partie. Lui, il est parti environ une heure après. Mon gars qui le suivait l'a vu entrer dans le bar d'un hôtel.

— La fille était là ?

— Non, mon gars ne l'a pas vue, du moins. À un moment, Levasseur s'est dirigé vers le fond du bar, là où il y a une piste de danse. Il est sorti de l'hôtel vers deux heures du matin et il est rentré chez lui. À partir de ce soir-là, Levasseur sortait tous les soirs, seul, dans des bars différents et rentrait chez lui aux petites heures du matin. Le gars du bar l'a revu environ deux semaines après. Quand la fille est entrée, elle est allée directement vers lui. Ils ont bu un verre, ils ne sont pas restés longtemps et ils sont partis en limousine. C'est tout ce qu'on a. Personne au bar ne les a jamais revus ni l'un ni l'autre. J'ai lancé un avis de recherche d'après la description de la fille mais rien pour l'instant. Mes hommes ont fouillé parmi les filles qui travaillent pour Calta ou ses acolytes. Ils ont interrogé les sources, mais rien. Personne ne semble la connaître ni avoir la moindre idée de qui elle est, ni d'où elle sort.

— Bizarre...

— Ouais... Tout dans cette histoire est bizarre... dit Erickson, songeur.

— Et du côté de Rinaldo ?

— Rien d'intéressant non plus. Blanc comme neige en apparence. Ses parents sont arrivés d'Italie deux ans avant sa naissance. Ils vivaient dans un duplex avec un couple âgé, italiens eux aussi qui disaient être ses grands-parents. Huit ans plus tard, ses parents se tuent dans un accident de voiture. Il reste avec les grands-parents qui mourront 5 et 6 ans plus tard avec un an d'intervalle. La grand-mère est décédée d'un cancer et son mari l'a rejointe dans l'au-delà un an plus tard, victime d'un infarctus.

— Rinaldo a donc 14 ans ?

— C'est ça. 14 ans et plus aucune famille ici. Il disparaît du jour au lendemain. Il réapparaît à l'âge de 22 ans environ, en provenance d'Italie, s'inscrit à l'université puis commence à travailler en tant que pilote privé pour une compagnie qui gère des séjours de pêche et de chasse dans des pourvoiries, un peu partout. Il fait aussi du transport de marchandises et de personnes vers le grand nord. À 30 ans, il achète un appartement et un chalet. Plus tard, il arrête de piloter et ouvre sa propre boîte de transport. C'est à peu près tout. Vie tranquille entre son chalet et son appartement. Pas de femme, pas d'enfants. Plusieurs relations qui ne durent pas longtemps. Quelques rares sorties. C'est un solitaire.

— Des amis ?

— Très peu. Le seul qui semble vraiment compter pour lui et qu'il fréquente assez souvent, c'est Philippe Letillier. C'est tout. C'est vraiment un gars sans histoire.

— Quand tu dis qu'il disparaît, c'est...

— C'est qu'il disparaît vraiment, du jour au lendemain ! De la famille d'Italie est arrivée pour l'enterrement de son grand-père. On suppose qu'il a dû repartir avec eux, mais rien ne ressort avec son nom, nulle part.

— Et rien en Italie ?

— Non plus. Il lui reste très peu de famille mais aucun des membres n'a eu de nouvelles de lui, ni ne l'a revu depuis les funérailles.

— Ses études, c'est dans quel domaine ?

— Ingénierie aéronautique, mais apparemment, il ne s'est jamais servi de son diplôme. Il semble qu'il préfère piloter.

— Où a-t-il appris à piloter ?

— Ici. Parallèlement à ses études. Excellentes notes et commentaires très élogieux des instructeurs. Comme si il avait déjà une longue expérience et qu'il ait fait ça toute sa vie.

— Ses ex ?

— On a réussi à en retracer quelques unes. Ce qu'elles ont en commun, c'est d'être toutes de très belles femmes. Et ce qu'elles ont en commun aussi, c'est un regret, plus ou moins prononcé, que leur relation avec Rinaldo n'ait pas duré plus longtemps. Apparemment, il n'a jamais voulu s'engager sur le long terme avec aucune d'elles. Mais il s'est toujours comporté en gentleman et il a toujours été parfaitement adorable avec elles... d'où les regrets. Voilà, c'est à peu près tout.

— Ok, il semble qu'on obtiendra rien de plus pour lui. Dommage ! Cherche quand-même du côté des pourvoiries, à tout hasard.

CHAPITRE 17

— Tu n'as pas peur d'aller te jeter dans la gueule du loup ? demanda Marco, en observant la réaction de Cynthia, assise près de lui sur la balancelle, la tête renversée en arrière et les yeux mi-clos.

— Avec toi, non, répondit-elle spontanément. Elle tourna les yeux vers lui et se sentit rougir sous le regard de Marco, qui souriait d'un air moqueur, amusé par sa réponse. Enfin, oui, quand-même j'ai un peu peur, rajouta-t-elle. Et toi ?

Il lui adressa un sourire enjôleur :

— Avec toi, non.

Cynthia se mit à rire.

— Tu as raison ! dit-elle d'un air espiègle, avec moi, tu ne risques rien !

— Maman ! Maman ! Regarde !

Sophie arriva en courant vers eux tenant fermement dans ses petites mains un foulard de soie rempli et replié. Elle le déposa sur les genoux de sa mère et le déplia soigneusement.

— Regarde ! répéta-t-elle, les yeux brillants de joie, un grand sourire aux lèvres.

— Oh ! dit Cynthia, amusée. Tu as trouvé des trésors ?

— Oui ! C'est Gina qui m'a donné tout ça. On les a trouvés en haut, dans le grenier.

Le matin même, Gina avait proposé aux enfants de venir l'aider à mettre de l'ordre dans le grenier où régnait un vrai capharnaüm, composé pour une grande part de linge, de jeux et jouets et de livres qui avaient appartenu à ses petits enfants et qu'ils avaient laissés là pour s'amuser quand ils revenaient voir leurs grands-parents. Mais depuis, les enfants avaient beaucoup grandi et tout ça n'avait plus pour eux aucun intérêt.

Gabriel et Sophie étaient partis tout excités à la découverte de cet endroit qui recelait tant de mystères.

Sophie, triomphante, saisit une petite baguette en plastique scintillant avec une étoile dorée fixée au bout.

— T'as vu, Maman ? Moi aussi, j'ai une baguette magique ! s'écria l'enfant, excitée. Oh ! et regarde ! Elle sortit du foulard une petite boîte qu'elle ouvrit avec précaution. À l'intérieur, se trouvait des bijoux en plastique, tous plus brillants et colorés les uns que les autres, une petite poupée minuscule en porcelaine et quelques coquillages nacrés. L'enfant déballait chacun des petits trésors, les montrant à sa mère avec ravissement. Lorsque tout dans le foulard fut énuméré et commenté par l'enfant, celle-ci rangea tout prestement pour retourner avec Gina. Elle hésita une seconde puis ressortit un coquillage de la boîte et le tendit à sa mère.

— Tiens, Maman ! Je te le donne !

— Oh ! Merci, ma chérie ! Tu es un amour. Merci ! Il est très joli !

Satisfaite, Sophie donna un baiser à sa mère, regarda Marco en souriant, lui donna un baiser aussi et courut vers la maison avec son foulard dans les mains.

Cynthia, le sourire aux lèvres, regardait le coquillage d'un air songeur. D'un coup, elle blêmit.

— Marco ! Marco ! Le coquillage !

— Oui ? dit celui-ci sans comprendre.

Elle se mit debout d'un coup.

— Le coquillage !

— Quel coquillage ?

Elle lui prit la main.

— Viens !

Et elle partit en courant vers la maison, Marco sur ses talons, perplexe.

Elle monta dans sa chambre, s'agenouilla devant son lit, tira sa valise rangée en dessous, l'ouvrit fébrilement et commença à sortir rapidement son linge, jetant le contenu un peu partout.

— Cynthia... commença Marco

— Attends !

La valise était vide. Cynthia, anxieuse, tapotait les recoins et les pochettes en tissu.

— Cynthia ?

— Je l'ai ! s'écria-t-elle d'une voix triomphante. Dieu merci ! Je l'ai !

Elle déposa une petite boîte près d'elle et commença à replacer ses affaires dans la valise, en souriant, l'air rassuré.

Marco l'aidait à ramasser ce qu'elle avait sorti et dit d'un ton rêveur :

— Il irait bien dans ma chambre celui-là...

Cynthia se retourna. Il tenait dans ses mains l'un de ses soutiens-gorges, fait de satin rouge et brodé de dentelle noire.

— Marco ! s'écria Cynthia, en rougissant.

Le regard brûlant, un léger sourire moqueur sur les lèvres, il murmura :

— Je suis sûr qu'il doit t'aller à merveille...

— Marco, s'il te plaît, donne-moi ça, dit Cynthia d'une petite voix, terriblement gênée, les joues en feu.

Sans la quitter des yeux, il s'agenouilla près d'elle et lui rendit son bien qu'elle rangea vite dans la valise. Il l'aida à ramasser le reste, l'observant d'un air tendre et amusé. Elle gardait les yeux baissés et ses mains tremblaient. Doucement, il écarta une boucle tombant sur son visage.

— Cynthia...

— Tu es impossible, Marco, dit-elle d'une voix douce et troublée, enrouée par l'émotion.

Quand elle eut tout rangé, elle referma sa valise et la glissa sous son lit. Elle récupéra la boîte posée contre sa jambe, l'ouvrit, en sortit un objet qu'elle garda dans sa main, se tourna vers Marco et, la main ouverte, lui montra ce qu'elle était venue chercher.

— J'avais peur de ne pas l'avoir pris, mais je l'ai, dit-elle en souriant, les yeux brillants.

Marco observait l'objet sans comprendre.

— C'est un coquillage ?

Cynthia acquiesça sans rien dire.

— Et ?

— Viens, retournons dehors, dit-elle en se levant.

Ils marchèrent jusqu'au bord du lac et s'assirent dans l'herbe, face à face.

— Avec tout ce qui est arrivé, je l'avais complètement oublié, commença Cynthia. Un jour où je rassemblais les affaires de Dominic pour les mettre dans des boîtes après qu'il m'ait écrit qu'il ne reviendrait plus, j'ai trouvé une petite boîte cachée au fond du tiroir de sa table de chevet. Je l'ai ouverte et j'ai vu ce coquillage. J'ai été tellement surprise que je suis restée un long moment à essayer de comprendre comment il avait pu atterrir là. Et d'un coup, une idée m'a frappée. Alors, je l'ai placé dans ma valise sur l'armoire. Puis, les choses se sont enchaînées et avec tout ce qui s'est passé, il était complètement sorti de mon esprit. Tout à l'heure, quand Sophie m'a donné le sien, c'est comme un flash qui s'est allumé.

Elle observa attentivement le coquillage, d'un air concentré.

— Continue, Cynthia.

— Dominic n'aurait jamais gardé un seul coquillage dans la maison. Ni coquillage, ni pierre, ni branches, ni caillou, ni rien, absolument rien qui vienne de l'extérieur. Les rares fois où on est allés au bord de la mer, il acceptait que les enfants ramassent des coquillages, mais il refusait catégoriquement qu'ils les ramènent avec eux, pas un seul, jamais. Pareil lorsqu'on allait marcher. Si Gabriel ou Sophie ramassait des branches pour jouer ou des fleurs pour faire un bouquet, tout devait impérativement rester dehors, dans le jardin. Il avait une sorte de peur malade des insectes ou de tout ce qui venait de l'extérieur et pouvait entrer dans la maison pour provoquer toutes sortes d'allergies ou de maladies graves. Je n'ai jamais su d'où lui venait cette peur, mais autant il pouvait être souple et tolérant sur beaucoup de choses la plupart du temps, autant là-dessus, il était inflexible. Je n'ai jamais pu réussir à le raisonner et je n'ai pas insisté car cette peur qu'il ressentait semblait lui causer une véritable angoisse. Alors, en découvrant ce coquillage, précisément dans sa table de chevet à lui, j'en ai été plus qu'étonnée.

— Ça ne serait pas un de tes enfants qui aurait pu le placer là ? Pour un jeu de cachette ou autre ?

— Non, jamais ! Ils avaient bien trop peur de ses réactions à ce sujet. Je t'assure qu'il se mettait dans des colères terribles, il me faisait même très peur dans ces moments-là. Non, vraiment, les enfants n'y sont pour rien, c'est sûr.

— Mais, dis-moi, avec tout ce que tu m'as dit sur ses réactions, comment as-tu fait pour lui montrer ton bâton, sans qu'il réagisse de cette façon aussi dramatique ?

— Je lui en avais parlé avant. Avant de lui montrer. On était allés au restaurant et je lui ai tout expliqué. Aussi, lorsqu'il l'a vu, il savait déjà que même si il ressemblait à un bâton, ça n'en était pas un vrai.

Cynthia toucha délicatement le coquillage de son doigt puis le tendit à Marco.

— Regarde, Marco. Regarde-le bien.

Celui-ci le prit, l'observa attentivement.

— C'est un éclat de coquillage. C'est une partie de ces coquillages en spirale que l'on trouve en abondance sur quantités de plages, un peu partout dans le monde. Il a été poli par la mer, comme les autres, assez longtemps pour qu'il n'ait aucune partie coupante, il est nacré par endroits, comme les autres.

Il regarda Cynthia.

— Désolé, ma belle. Si ce coquillage a quelque chose de particulier, à part qu'il est très joli, je ne vois pas laquelle.

— Regarde le trou, Marco. Le diamètre que fait le trou, ça ne te dit rien ?

Marco fronça les sourcils, observant de nouveau le coquillage. Puis, d'un coup, il leva les yeux vers Cynthia:

— Ton bâton ? ! Tu penses que ce coquillage a un rapport avec ton bâton ? !

Cynthia approuva les yeux brillants. Elle prit le coquillage des mains de Marco et le caressa rêveusement.

— Je n'ai pas eu l'occasion d'essayer, mais j'en suis sûre ! Sûre et certaine !

— Pourquoi penses-tu ça ? Mis à part le fait que tu l'as trouvé dans le dernier endroit au monde où il devait être ?

— Lorsque j'ai montré le bâton en action à Jacques pour la première fois, Jacques m'a ensuite posé des tas de questions et lorsqu'il m'a demandé si j'étais retournée dans le parc et si j'y avais trouvé d'autres bâtons ou autres choses, Dominic a dit que lui, y était allé. Il a affirmé qu'il n'en avait pas trouvé d'autres, qu'il n'avait rien vu là-bas. Mais il mentait, et ça, je le savais. Quand Laurence et Jacques sont partis, je lui ai demandé s'il n'avait vraiment rien trouvé dans le parc et il m'a dit non à nouveau. Mais là encore, j'ai vu qu'il mentait.

Le jour où j'ai trouvé le coquillage dans la chambre, le souvenir de cette soirée m'est revenu. J'étais persuadée que le coquillage, c'est ce que Dominic avait trouvé dans le parc et qu'il voulait cacher, et l'idée qui m'est venue alors c'est que le coquillage assemblé au bâton doit provoquer quelque chose. À moins que ce coquillage n'ait été égaré par un enfant ou autre, il n'avait aucune raison de se retrouver dans ce parc, à des centaines de kilomètres de la mer et encore moins dans la table de chevet de Dominic, pas plus d'ailleurs qu'un joli bâton de bois flotté n'avait de raison de se trouver aussi loin du rivage où il aurait dû être.

Marco l'écoutait, captivé.

— Cynthia, as-tu la moindre idée de ce que le bâton et le coquillage assemblés pourraient provoquer ?

Cynthia rit doucement, les yeux brillants.

— Je ne sais pas Marco, vraiment je ne vois pas. Mais je peux t'assurer que j'ai très hâte de l'essayer ! Oui, vraiment !

Marco réfléchissait, l'air rêveur.

— Et si ça servait à l'aiguiser ?

— L'aiguiser ?

— Oui, l'aiguiser, comme pour aiguiser ses pouvoirs ? Lui redonner des pouvoirs si jamais sa force faiblissait.

— Pourquoi pas ? Ça serait merveilleux ! Ainsi, on pourrait être sûr qu'il fonctionnerait toujours !

Cynthia se tut, songeuse. Soudain, elle s'écria :

— Marco ! Et si ... Et si les deux assemblés permettaient de donner des pouvoirs supérieurs ? Des choses que le bâton ne peut pas faire seul ?

— Comme quoi ? demanda Marco.

— Comme faire des vœux pour les autres ! Oh, Marco ! Ça serait merveilleux ! Tellement merveilleux ! ! s'exclama Cynthia, les yeux brillants.

— Faire des vœux pour les autres ?

— Oui ! Oui ! Marco ! Écoute ! Lorsque je te l'ai montré chez toi, je pouvais faire n'importe quoi sur les choses alentour de nous, j'aurais pu tout changer chez toi, j'aurais pu transformer ton appartement au complet, j'aurais pu faire n'importe quoi sur moi-même, me transformer de toutes les façons possibles, mais...

— Comme apparaître devant moi dans ton joli soutien-gorge ? l'interrompit Marco d'une voix gourmande, avec un petit air narquois, les yeux rieurs.

Cynthia ouvrit la bouche, la referma, baissa les yeux, secouant la tête. Elle le regarda un moment et dit doucement :

— Oui. Oui, j'aurais pu. Mais je n'aurais rien pu faire sur toi. Ni te changer, ni te transformer, ni rien.

Elle reprit d'une voix vive et enjouée :

— Mais... Et si le coquillage et le bâton assemblés permettaient de le faire ? Tu te rends compte quel bonheur ce serait ? On pourrait guérir tous les malades ! On pourrait sauver tous les enfants du monde, de la faim, de la violence ! On pourrait arrêter les guerres ! On pourrait faire tellement de belles choses ! Tellement de bien, partout, pour tout le monde !

Elle se tut, rêveuse et exaltée à cette idée, le visage penché vers le coquillage dans sa main, le regard lumineux, un grand sourire aux lèvres.

Marco se pencha vers elle, prit son visage entre ses mains, le relevant doucement, les yeux emplis d'amour et d'une tendresse infinie.

— Ma douce Cynthia ! Mon bel amour ! Si tout le monde était comme toi, il n'y aurait rien à changer ! Rien, jamais ! Et le monde serait merveilleux, Cynthia ! Merveilleux comme tu l'es toi !

Cynthia, surprise et profondément émue par ces mots, posa sa main sur la sienne.

Il poursuivit d'une voix tendre :

— Mais malheureusement, tout le monde n'est pas comme toi, mon amour. Si ce que tu dis est vrai, alors le bâton peut représenter un réel danger selon entre les mains de qui il tombe.

Une ombre voila les yeux de Cynthia. Elle écarta doucement la main de Marco sans la lâcher.

Elle sembla réaliser d'un coup l'ampleur du danger. Si, dès le premier jour où elle avait vu le bâton en action, elle avait pensé aux risques qu'il pourrait y avoir selon qui s'en servait, elle n'avait jamais encore été confrontée à la violence des actes qui avaient suivi et qui avaient bouleversé sa vie. Ses yeux s'agrandirent sous l'effet de la peur.

— Si ceux qui ont voulu me tuer, si ceux qui ont tué Dominic avaient ça entre les mains... et si j'ai raison et qu'ils pouvaient agir sur les gens...

Marco approuva en hochant la tête.

— Mais ils ne l'auront pas, dit-il d'une voix ferme et rassurante. Ni eux, ni personne. On va aller le chercher !

Cynthia acquiesça.

— Te sens-tu assez forte pour affronter le danger ?

— Avec toi, oui, affirma Cynthia, de sa voix douce.

Il lui sourit tendrement.

— Ok, viens ! On va préparer tout ça.

*
* *

Le lendemain, à leur réveil, les enfants furent désappointés d'apprendre qu'Enzo était parti faire des courses en compagnie de Gina.

— Pourquoi ils nous ont pas emmenés ? demanda Gabriel, déçu.

— Parce qu'ils ont beaucoup trop de choses à faire et très peu de temps. C'est un long voyage, tu sais, répondit Cynthia.

Philippe arriva, les cheveux en bataille, lança un bonjour souriant à tout le monde, se servit un café.

— Y a-t-il ici des enfants qui aimeraient aller pêcher aujourd'hui ? demanda-t-il, d'un ton joyeux.

— Oui ! ! répondirent en chœur Gabriel et Sophie.

— Ok, alors ! On déjeune et on y va ! s'écria Philippe.

Lorsqu'ils furent partis, Cynthia se tourna vers Marco et dit en souriant :

— En tout cas, tout ça lui aura permis de retrouver le moral et de retomber sur ses pattes.

— Oui, tu as raison. C'est un vrai plaisir de revoir son sourire ! Il se tut un instant et reprit, hésitant Cynthia...

Il était très rare que Marco hésite avant de parler.

— Oui ?

— Est-ce que tu as déjà tiré ?

— Tiré ?

— Oui, comme tiré à la carabine sur des ballons dans les fêtes, par exemple ?

Cynthia sourit:

— Ça m'est arrivé, oui, et je suis très nulle.

L'air sérieux de Marco l'inquiéta :

— Pourquoi tu me demandes ça, Marco ?

— Veux-tu me montrer à quel point tu es nulle ?

— Tu veux qu'on aille tirer à la carabine ? !

— Pas à la carabine. Il se leva, prit une clé, cachée en hauteur dans un placard. Viens avec moi.

Cynthia, intriguée et un peu inquiète, le suivit jusqu'à l'une des cabanes cachée dans la forêt. Il tourna la clé, entra, prit un petit sac de sport, referma la porte soigneusement, prit la main de Cynthia et l'entraîna sur un sentier jusqu'à une petite clairière, bordée sur un côté par d'énormes rochers formant un mur naturel accoté à la forêt.

Il posa le sac, l'ouvrit et en sortit un revolver.

Cynthia poussa un petit cri d'effroi, une main devant sa bouche.

Marco sortit un silencieux qu'il fixa au bout du revolver, le chargea, l'arma et le posa près de lui. Il en sortit un autre du sac, fit les mêmes gestes, sans l'armer.

— Marco ! s'écria Cynthia, terrifiée.

— N'aies pas peur, on va seulement tirer sur les rochers, d'accord ? Rien de mal. Je vais te montrer comment.

Cynthia, ses yeux agrandis par la peur, dit d'une voix tremblante :

— Pourquoi ? Pourquoi tu veux me montrer à tirer Marco ?

Il s'approcha doucement et dit d'une voix rassurante :

— Parce si jamais tu te trouves dans une situation difficile, je veux que tu sois capable d'en sortir, tu comprends ? Viens.

D'un geste doux mais ferme en la prenant par la taille, il la fit avancer de quelques pas, face aux rochers.

— Ok, ne bouge pas. Il prit le revolver, se plaça en arrière d'elle et lui tendit l'arme, le canon pointé vers les rochers.

Cynthia secouait la tête, tremblante et affolée. Il prit sa main, plaça l'arme entre ses doigts, et ses deux mains entourèrent celle de Cynthia autour de l'arme.

— Marco... supplia Cynthia.

Sans rien dire, il appuya sur la détente et le coup partit, presque sans bruit, faisant voler quelques éclats sur le rocher, le recul de l'arme fit sursauter Cynthia qui poussa un cri.

— Marco ! Marco ! Je veux pas ! s'écria Cynthia dans un sanglot. Il dégagea sa main, jeta l'arme en douceur sur le sol et la fit pivoter vers lui. Ses yeux étaient terrorisés. Marco, bouleversé, l'enlaça avec douceur. Cynthia tremblait de tout son corps.

— Pardonne-moi, Cynthia, murmura-t-il. Pardonne-moi, mon amour. Je n'ai pas réalisé à quel point tu avais peur. C'est fini, d'accord ? C'est fini. On arrête, on le fait plus. Pardonne-moi.

Cynthia se força au calme, essayant de maîtriser sa peur. Elle leva ses yeux anxieux vers lui.

— Tu crois vraiment que c'est nécessaire ?

— Nécessaire, non. J'espère que nous n'aurons pas à faire quoique ce soit avec ces armes. Il hésitait. Il ne voulait surtout pas l'effrayer davantage. Écoute, je te propose quelque chose. Tu te places à côté de moi et je tire, d'accord ? Si tu te sens prête à vouloir essayer, on le fait, sinon on remballé et on rentre, tu es d'accord ? On fait comme si c'était un jeu de foire. Rien de grave.

Cynthia approuva. Elle se plaça à côté de lui, écoutant ses explications. Puis il se mit à tirer. Avec rapidité et force, mais surtout avec une précision qui la surprit énormément. Avec souplesse et une vitesse fulgurante, il prenait diverses positions sans cesser de tirer et immanquablement, le coup arrivait au centre du rocher qui servait de cible. Il s'arrêta au bout d'un moment, rechargea le revolver et se remit en position. Il tourna ses yeux vers Cynthia.

— Tu veux essayer ?

Cynthia hocha la tête sans rien dire et vint se placer devant lui. Elle prit l'arme dans sa main, regarda Marco. Il lui fit un sourire encourageant. Elle se concentra sur la cible et tira, dans un petit cri. Le recul fit que sa balle passa par-dessus les rochers.

Marco l'encouragea doucement.

— Ok, continue. Elle tira plusieurs fois, toujours au dessus de la cible. Puis, prenant un peu plus d'assurance, elle se concentra, maintenant son bras fermement et cette fois toucha le rocher sur la gauche.

— Bravo, ma belle, dit doucement Marco à son oreille, continue.

Lorsque le revolver fut déchargé, Cynthia avait réussi à tirer presque toutes les balles sur le rocher, mais pas une au centre, là où était le point qu'elle devait viser. Elle tendit l'arme à Marco.

— Tu as fait du beau travail pour une première fois, dit-il en souriant. Tu veux continuer ?

— Je voudrais bien avoir le centre, au moins une fois.

Marco lui fit un large sourire, ravi de sa réponse.

— Ok, ma belle, on continue.

Cynthia, bien droite et concentrée, visa cette fois avec plus de précision et atteignit le centre à plusieurs reprises. Les autres coups étaient concentrés autour mais très près du centre.

Elle se tourna vers Marco avec un grand sourire. Il éclata de rire, une lueur de fierté et d'admiration dans les yeux.

— C'est excellent, Cynthia ! Tu m'impressionnes ! Vraiment ! Ok ! Si tu veux on continue et on change de cible, d'accord ?

Il sortit du sac des pastilles de couleurs vives, de tailles différentes. Il s'approcha des rochers, sous le regard intrigué de Cynthia, décolla une à une, une large bande à l'arrière de chaque pastille, les fixant au fur et à mesure un peu partout et à différentes hauteurs, sur le mur de rochers.

Puis, un grand sourire aux lèvres, il revint vers Cynthia, rechargea l'arme et cette fois, arma la seconde. Il sortit un frisbee de couleur orange du sac et se plaça à côté de Cynthia.

Cynthia montra le frisbee du doigt :

— Tu ne veux quand-même pas que je tire sur ce truc ?

— Si, ma belle ! Mais pas tout de suite. Il posa le frisbee à ses pieds, tendit un des révolvers à Cynthia, désigna les rochers du bras et dit :

— Ok ! Je vais te dire une couleur et une direction et tu vas tirer, le mieux que tu peux, d'accord ?

Cynthia hocha la tête, plaça fermement l'arme dans ses mains, concentrée.

Marco s'écria d'une voix forte qui la fit sursauter :

— Rouge bas ! Vert droite ! Jaune haut ! Bleu gauche ! Rouge haut ! Bleu bas !

Prise au dépourvue, Cynthia eut un temps de réaction un peu long, puis se concentrant, tira en suivant les ordres de Marco. Quand son arme fut déchargée, elle n'avait touché aucune des pastilles. Il lui tendit l'autre arme et recommença à lui donner des indications de couleurs et de directions, tout en rechargeant le premier revolver.

Cynthia en atteignit plusieurs mais pas au centre. Quand l'arme fut vide, Marco lui tendit l'autre rapidement, continuant ses ordres.

Cette fois, Cynthia toucha plusieurs fois les pastilles en plein centre, tandis que Marco, un sourire aux lèvres, accélérât le rythme des indications. Sans cesser de parler, il se baissa sagement et rapidement, attrapa le frisbee et d'un geste brusque, le lança en l'air en criant :

— Attention !!!

Cynthia sursauta, vit le frisbee, visa et le toucha. Le frisbee retomba à terre.

— Je l'ai eu, Marco ! Je l'ai eu ! s'écria-t-elle toute joyeuse.

Le grand rire de Marco éclata dans la clairière. Il l'attrapa par la taille, la souleva et la fit tourner, le regard pétillant de joie et d'admiration.

— Je le savais que tu réussirais ! Je le savais !

Cynthia, les yeux brillants de fierté, se mit à rire, toute heureuse de sa performance.

— On continue ? s'exclama-t-elle, excitée.

Marco, en riant, rechargea les deux armes.

— Prête ?

Cynthia hocha la tête, sérieuse, et Marco commença, sur un rythme beaucoup plus rapide que la fois précédente. Cette fois, c'est avec sa main tendue qu'il donnait les directions, nommant seulement les couleurs, d'une voix rapide. Le rythme effréné de Marco fit que Cynthia en rata plusieurs cibles, mais elle en réussit quand-même la majorité, en plein centre.

— Excellent, ma belle ! Ok, on va corser le jeu. Tourne-toi. Cette fois, la seule cible sera la pastille rouge au centre.

Elle se tourna faisant dos aux rochers. Marco se mit dans la même position qu'elle et lui montra comment pivoter sur elle-même, rapidement, presque sans bouger et sans perdre l'équilibre. Elle essaya plusieurs fois. Dès que son mouvement fut plus sûr, Marco s'écria :

— Go ! À chaque fois, Cynthia devait pivoter rapidement, tirer et se retourner.

— Go !

— Go !

Quand l'arme fut vide, Cynthia avait atteint presque à chaque fois, la pastille rouge.

— Tu es incroyable, Cynthia ! s'exclama Marco, ravi. Ok, maintenant, allonge-toi sur le ventre ! Toujours la rouge au centre !

— Go !

Cette position était beaucoup plus difficile et Cynthia ajusta son tir pour finir par toucher la cible au bout de quelques tirs. Marco, d'un ton amusé, s'exclama soudain :

— Bleu gauche ! Vert bas ! Jaune droite ! Rouge haut !

Cynthia, qui était concentrée sur la rouge au centre, fut une seconde déstabilisée mais très rapidement, elle prit le rythme de Marco et atteignit les cibles visées plusieurs fois.

— Attention ! !

Cynthia leva la tête, vit le frisbee, lancé assez haut, évalua sa distance en une fraction de seconde et d'un mouvement vif et rapide se redressa sur ses genoux et tira. Une fois encore, elle l'atteint et le frisbee tomba au sol, sous le cri de victoire de Marco dont le grand rire à nouveau, résonna dans la clairière.

Cynthia se redressa, un grand sourire aux lèvres. Marco lui dit d'un ton admiratif :

— C'est excellent, Cynthia ! Tu es très douée, tu sais ? Ok ! Maintenant, on va changer les rôles. Je vais courir parallèlement aux rochers et tu vas me dire où tirer, d'accord ?

Cynthia approuva, amusée, les yeux brillants.

Marco se mit en position et commença à courir.

— Rouge haut ! s'écria la voix de Cynthia

— Bleu bas !... Vert droite !

Elle avait toujours un temps de réflexion et d'hésitation entre ses ordres, lancés d'une voix douce, qui fit que Marco ne put tirer que trois fois avant d'atteindre le bout de la clairière. Il riait aux éclats en se retournant. Cette fois,

toujours en suivant parallèlement le mur de rochers, il prit l'arme dans sa main gauche et il marcha tranquillement sans quitter Cynthia des yeux.

— Jaune bas !

— Vert centre !

— Bleu droite !

— Rouge gauche !

Marco tirait, un sourire amusé sur les lèvres. Il tournait à peine les yeux rapidement vers les cibles de temps en temps et il les eut toutes en plein centre à chaque fois.

Cynthia qui suivait attentivement la trajectoire de l'arme et l'impact de la balle à chaque tir, ouvrit la bouche, ébahie :

— Marco, tu les as toutes eues ! s'écria-t-elle impressionnée. Toutes !

Elle se retourna et saisit discrètement le frisbee dans sa main et avant même qu'elle ait pu se redresser, le frisbee tressauta dans sa main et retomba par terre. Cynthia poussa un petit cri d'effroi et de surprise et se retourna vivement vers Marco. Il dit d'une voix douce :

— La rapidité de réaction est une question de survie.

Cynthia regarda le frisbee à terre, puis sa main qui le tenait quelques secondes plus tôt, puis Marco, d'un air effrayé.

D'un coup, apprendre à tirer n'était plus un jeu de précision auquel elle avait pris du plaisir, une fois passée sa frayeur du début. D'un coup, cette frayeur, cette nécessité de devoir apprendre à tirer revint à nouveau la hanter.

Marco s'en aperçut et lui dit gentiment :

— Je pense que c'est assez pour aujourd'hui, non ?

Cynthia approuva sans dire un mot. Ils récupérèrent les pastilles, remirent la bande de plastique sur la partie collante de chacune et remballèrent le tout dans le sac qu'ils rangèrent dans la petite cabane. Marco referma la porte à clé. Il dit gentiment :

— Cynthia, j'ai rarement vu quelqu'un apprendre aussi vite et être aussi concentré que toi, tu sais ? Tu es très douée ! Vraiment ! Je suis très fier de toi !

Il prit sa main, la porta à ses lèvres et ils marchèrent vers la maison.

Cynthia était plongée dans ses pensées. Elle saisit doucement le bras de Marco, l'obligeant à s'arrêter.

— Marco, où as-tu appris à tirer ?

Celui-ci eut un petit sourire.

— C'est Enzo qui m'a appris.

— Pourquoi ? Pourquoi t'a-t-il appris à tirer ?

— Pour la même raison que j'ai voulu t'apprendre à toi. Pour que je puisse me défendre en cas de danger.

— Y avait-il une raison pour que tu puisses être en danger ?

— Oui, Cynthia. Les pilotes sont amenés parfois à se rendre dans des endroits où il peut y avoir du danger. Des endroits isolés. Et il vaut mieux pouvoir se défendre.

Cynthia hésita et demanda d'une petite voix :

— Marco ? As-tu... as-tu déjà tiré sur quelqu'un ?

Marco la regarda longuement sans répondre. Il posa délicatement son index sur le petit bout rond du nez de Cynthia, puis descendit d'un geste lent vers sa bouche, en suivit le contour, lentement avec une douceur infinie, son regard brûlant de passion fixé sur les lèvres pleines et charnues. Il croisa le regard de Cynthia, ses grands yeux troublés et anxieux levés vers lui.

— Un jour, je répondrai à ta question. Mais pas aujourd'hui, dit-il doucement.

Il prit sa main et ils se remirent à marcher.

Au bout de quelques instants, Cynthia dit à voix presque basse :

— Tu sais, Marco, tirer sur des rochers ou des pastilles ou même sur un frisbee, c'est une chose. C'est comme un jeu de précision, en quelque sorte. Mais jamais je ne pourrai me servir d'une arme pour tirer sur une personne. Jamais je ne pourrai le faire en vrai. Jamais.

— Je sais, mon amour. Je sais.

Cette fois, c'est lui qui s'immobilisa. Il plaça ses deux mains sur les épaules de Cynthia, la regardant gravement.

— Je sais, mon amour, répéta-t-il. Mais si un jour, si à un moment ou à un autre, ta vie est menacée de quelque façon que ce soit, alors, n'hésite pas. Tire sans hésiter surtout. Car eux, n'hésiteront pas, tu comprends ? Pour eux, une vie n'a aucune valeur, absolument aucune ! Eux, n'hésiteront pas à tirer. Si ta vie est menacée d'une arme, vise la main en premier et le cœur ensuite. Rouge gauche, rouge droite. Très vite. Tu as compris ? Cynthia ? Tu as compris ?

Celle-ci hocha la tête sans répondre, les yeux agrandis par la frayeur et le désarroi le plus grand à l'idée d'avoir un jour à se défendre de cette façon.

Marco ajouta d'un ton ferme et rassurant :

— Mais, dans tous les cas, nous ferons tout pour éviter de les croiser. On va aller chercher le bâton tous les deux et on va revenir ici, tous les deux, et tout se passera bien.

— As-tu la moindre idée de qui ils sont ? demanda-t-elle d'une voix inquiète.

Marco ne répondit pas. Oui, il le savait, du moins, il le pensait et il était à peu près certain de ne pas se tromper.

— N'oublie jamais ce que je t'ai dit et appris aujourd'hui, Cynthia, dit-il, doucement, en guise de réponse.

— Hé bien, voilà qui me rassure, répondit-elle, d'un air faussement désinvolte, avec un petit sourire.

Marco lui sourit tendrement et, prenant son visage entre ses mains, ajouta d'un ton passionné :

— Et surtout, par-dessus tout, n'oublie jamais que je t'aime ! N'oublie jamais à quel point je t'aime, Cynthia !

*
* *

Le surlendemain fut comme un jour de fête. Gina et Enzo étaient revenus de leur escapade et, outre les outillages, accessoires et aliments nécessaires qu'ils ne pouvaient obtenir autrement qu'en les achetant, ils avaient rapporté toutes

sortes de surprises inattendues comme de grandes tablettes de chocolat, des amandes et des noix pour faire des gâteaux, une multitude de fruits frais, quantité de thés et de café et plusieurs caisses de bouteilles de bon vin d'Italie. Ils avaient déposé sur la table, en plus de vêtements chauds, plusieurs jeux pour les enfants, des jeux de société pour les jours plus froids qui s'annonçaient, mais aussi des jeux pour l'extérieur.

Les deux enfants criaient de joie et de plaisir, courant tour à tour se coller sur Gina et sur Enzo, les embrasser pour les remercier chaleureusement, et repartir jouer dehors avec le ballon, les raquettes, les cordes à sauter...

Enzo fit un signe discret à Marco et l'entraîna dans sa chambre. Il ouvrit le sac en cuir qu'il portait. À l'intérieur se trouvaient une grande quantité de munitions pour les armes et un téléphone cellulaire.

— Il est tout neuf, il est au nom de Gina et fonctionne en cartes prépayées, donc aucun risque qu'ils te retracent avec ça. J'ai programmé les numéros de mes amis que tu peux joindre n'importe quand, pour n'importe quoi. De son doigt, il fit glisser la liste. Celui-là, celui-là et lui, ils ont des CB. Tu les appelles, si tu veux me faire passer un message et ils vont communiquer avec moi. Et sinon, tous ceux qui sont dans le téléphone, tu appelles et tu vas chez eux, n'importe quand. Et maintenant, je vais faire un petit somme, moi, ajouta-t-il en s'étirant avec un sourire. Tous ces magasins, ça me fatigue.

Marco hocha la tête, lui sourit.

— Ok, vieux, merci, merci pour tout. Dors bien.

Marco plaça le sac tout en haut de son armoire et y rangea les deux grands sacs que Gina lui avait donnés. Ces sacs contenaient toutes sortes de postiches, perruques, lunettes, vêtements, maquillage, etc. qui leur permettraient de transformer leurs apparences.

Il descendit les escaliers sans faire de bruit.

Gina était en train de préparer un gâteau aux amandes et au chocolat, tandis que Cynthia coupait des poires pour faire une énorme salade de fruits, tout en écoutant Gina lui raconter leur épopée.

Lorsqu'Enzo partait seul, il restait peu de temps en ville, mais lorsqu'ils y allaient tous les deux, c'était toujours l'occasion pour eux de rencontrer des amis et de s'amuser. Et Gina prenait son temps, dans les boutiques, plus par curiosité que par désir d'acheter. Elle se tenait ainsi au courant de tout ce qui se faisait de nouveau. Elle regardait et hochait la tête.

— Ma, ça sert à rien, tu sais, bella ! Toutes ces choses, ça sert à rien ! Les gens, ils achètent, ils achètent, *ma perchè ?* ! Ils en font rien et après, ils jettent pour acheter du nouveau...

— Oui Gina, tu as raison. Pour eux, ça les rend heureux pour un moment et ils pensent qu'ils seront encore plus heureux avec quelque chose de nouveau. Elle réfléchit un moment et ajouta :

— Tu sais, Gina, j'ai toujours su que de posséder n'apportait pas forcément le bonheur, mais avant, le simple fait de porter une nouvelle robe me rendait très heureuse. Lorsque j'ai découvert mon bâton et toutes les merveilles qu'il pouvait accomplir, j'ai été vraiment heureuse ! Parce que du jour au lendemain, je pouvais apporter du bonheur partout autour de moi. Tout le monde pouvait avoir de quoi se nourrir, se loger, se vêtir, voyager, s'amuser, s'instruire, se soigner, se guérir... sans qu'il n'y ait plus d'obstacle pour personne, ni plus aucun souci d'argent. Tous pouvaient réaliser leurs rêves en recevant l'argent ou ce que je leur donnais. Si je m'étais servie de mon bâton seulement pour avoir des centaines de nouvelles robes, je n'aurai pas été plus heureuse que lorsque je m'en achetais une seule, avant. Je n'aurai jamais pu être plus heureuse qu'avant que je le trouve, si j'avais agi pour moi seule, moi et mes proches, bien sûr.

Gina interrompit son travail, s'assit à côté de Cynthia, la regarda attentivement. Elle lui tapota le bras gentiment.

— Et maintenant, *cara mia* ? Tu as donné de l'argent à tout le monde que tu voulais aider. Tu as déjà fait beaucoup de bien autour de toi. Beaucoup plus

que même les plus riches ne font jamais. Et tu sais que tu peux faire encore plus de bien à plus de monde avec ton bâton. Ma, ton bâton, il a aussi apporté du malheur dans ta vie. Et il peut apporter beaucoup de malheur à d'autres personnes. Parce que d'autres le veulent aussi et d'autres le voudront encore dès qu'ils en apprendront l'existence. Cynthia, ici, tu ne risques rien, rien du tout. Ici, tu es à l'abri. *Alora*, dis-moi, *cara mia*, pourquoi tu veux aller chercher ton bâton ? Qu'est-ce que tu veux de plus que tu as déjà ? Tu as deux enfants adorables et merveilleux qui t'aiment, tu as un homme adorable et merveilleux qui t'aime, le meilleur que tu pourrais trouver. *Alora, cara mia* ?

Le visage de Cynthia sembla s'illuminer à ces mots. Les yeux brillants, le regard rêveur, elle sourit doucement, perdue dans ses pensées.

— Attention !!!

D'un geste vif, Cynthia leva la tête et la main en l'air, les yeux au ciel, avant d'éclater de rire en secouant la tête tandis que Gina poussait un cri de frayeur avant d'éclater de rire à son tour.

— Marco !! Marco !! Ma tu es fou ! Ne me fais plus peur comme ça ! Tu veux me faire mourir d'une crise de cœur, c'est ça ?

Marco éclata de rire, les yeux rieurs, et entra dans la cuisine.

— *Certo che no, bella negrita* ! Qu'est-ce je deviendrais sans toi, hein ?

Il s'approcha de Gina, mit ses grands bras autour de son cou et la serra contre lui tendrement.

Il se redressa, et, en allant s'asseoir au bout de la table à côté de Cynthia, glissa sa main sur sa nuque en une douce et puissante caresse enveloppante qui la fit frissonner.

— Excellent réflexe ! dit-il en lui souriant avec un clin d'œil complice et en attrapant une poire qu'il croqua à pleines dents. Excellent, vraiment ! ajouta-t-il d'un ton plus sérieux, ses yeux brillants d'admiration la fixant avec passion.

Cynthia, son couteau à la main, sa poire dans l'autre, pencha un peu la tête sur le côté et lui sourit, le regardant longuement.

— Marco ? dit-elle doucement.

— Oui, ma belle ? Dis-moi ? Dis-moi-le...

— Veux-tu m'aider à couper les fruits ? demanda Cynthia d'un ton moqueur.

Gina, qui s'était remise à son gâteau et les observait du coin de l'œil, amusée, secoua la tête en souriant.

CHAPITRE 18

Erickson ouvrit violemment la porte du bureau de l'inspecteur Tremblay.

— On a trouvé la fille !

— Letillier ? demanda Tremblay en se levant et en saisissant sa veste.

— Non, celle de la limousine. Assassinée. Viens !

La voiture d'Erickson s'arrêta dans un crissement de pneus près des autos de patrouille, toutes lumières clignotantes allumées qui se tenaient devant un hôtel de luxe. Dans le grand hall d'entrée rutilant, le gérant, affolé, vint à leur rencontre et s'écria nerveusement :

— Messieurs, une horreur pareille n'est jamais survenue ici auparavant ! Tout ceci est vraiment une abomination pour mes clients ! J'apprécierais beaucoup que ce... cette... ce... corps soit enlevé au plus vite ! La réputation de mon hôtel est grandement compromise et...

— Monsieur, le coupa Tremblay d'un ton sec, nous allons procéder à une enquête concernant ce décès et cette enquête durera le temps nécessaire. Je veux voir tous les employés qui ont été de près ou de loin en contact avec votre cliente.

Quelques agents s'affairaient dans la chambre, relevant les empreintes, prenant des photos de la scène, ramassant des objets qu'ils plaçaient dans des sacs de plastique transparent.

La jeune femme était étendue sur le lit, la tête rejetée en arrière, les deux bras attachés au-dessus de sa tête, entièrement nue. Un bout de tissu dépassait du large morceau de ruban adhésif fixé sur sa bouche. Ses grands yeux bleus étaient démesurément ouverts dans une expression de terreur et de frayeur.

Son corps portait de multiples traces de blessures et était lacéré par endroits de nombreux coups de couteau, Il était ensanglanté en plusieurs endroits. Son cou portait une marque profonde, violacée, sur toute sa largeur.

Et sur son ventre était déposé un bâton tâché de sang, d'une longueur allant de ses seins jusqu'à son pubis.

— Putain ! fit Tremblay. Dans sa carrière, il avait été amené à voir des corps assassinés, mais rarement avec une telle violence. Et avec celui de Levasseur, ça faisait le deuxième et celui-là, encore avec un bâton. Il s'approcha du médecin légiste :

— D'après toi, à quand remonte le décès, Paul ?

— Je dirai 12 heures environ. Causé par étranglement et suffocation, apparemment. Après plusieurs sévices. Elle a dû être étranglée avec ça, ajouta-t-il en désignant le bâton. Regarde. Il lui montra les traces dans le cou de la jeune femme et sur ses bras. Les mesures correspondent.

— Ok, Paul. J'attends ton rapport au plus vite.

Il fit un signe à Erickson :

— On va aller voir notre petit gérant.

Dans le bureau du gérant, qui se tenait assis les deux bras accoudés sur son bureau, la tête entre ses mains, se trouvaient le veilleur de nuit, une réceptionniste et une femme de chambre effrayée qui avait découvert le corps et était encore sous le choc.

Il ressortait des réponses des trois témoins aux questions des inspecteurs que la jeune femme avait réservé la chambre deux jours plus tôt. Qu'elle était déjà venue dans cet hôtel au moins à quatre reprises, chaque fois seule. Qu'elle était toujours très élégamment vêtue, semblait assez à l'aise financièrement, laissait de généreux pourboires à la femme de chambre, qu'elle ne commandait jamais rien, ni n'appelait la réception durant son séjour, qu'elle demandait par contre lors de la réservation que le petit frigo mis à la disposition des clients dans chaque chambre soit bien garni et pourvu de glaçons en abondance. Que sa chambre était toujours laissée dans un état convenable, sans rien de remarquable. Qu'elle était toujours très polie et agréable avec le personnel. Qu'elle payait toujours sa chambre en arrivant et toujours en argent comptant.

Qu'elle arrivait toujours en taxi. Que personne après son arrivée ne demandait à la voir ou à l'appeler depuis la réception.

*
* *

— Mathilde Kaper, de son vrai nom Mathilda Kapernovsky, origine ukrainienne, 32 ans, arrivée ici à l'âge de six ans avec ses parents et deux frères de trois ans et un an. La famille vit misérablement dans un quartier pauvre et mal famé. Le père travaille dans une usine pendant plusieurs années et un jour, il quitte sa famille. Mathilda a 16 ans. La mère, qui ne parle pas français, se débrouille comme elle peut pour subvenir aux besoins de la famille. Mais elle a beaucoup de mal à y arriver et décide de rentrer au pays avec ses enfants. Mathilda approche alors de ses 18 ans et refuse de la suivre. C'est une adolescente rebelle mais qui ne fait pas de vagues et n'a jamais eu aucun problème avec la justice. Elle est extrêmement belle et elle sait qu'elle peut s'en sortir grâce à ça. Elle pose pour des magazines et des calendriers érotiques. Elle touche à la drogue, mais pas trop et comprend vite qu'elle doit se tenir éloignée d'une certaine catégorie de personnes. Elle comprend aussi que ce milieu peut lui faire gagner beaucoup d'argent si elle est prudente. Elle commence à travailler, seule dans son coin, se tenant loin du monde de la prostitution. Elle ramasse le maximum d'argent et se crée un personnage. Elle achète beaucoup de drogues diverses, héroïne, cocaïne, crack, etc. Son apparence est toujours très soignée et sa grande beauté naturelle lui permet d'approcher des hommes très riches et sans histoire. Elle devient une prostituée de luxe, faisant payer très cher ses faveurs. Elle continue à amasser beaucoup d'argent de cette façon. Elle apparaît dans les bars, les restaurants, repère un homme seul, le séduit, ce qui est pour elle un jeu d'enfant, s'arrange pour lui mettre l'eau à la bouche en lui faisant des gâteries dans les salles de bains du lieu même ou dans sa voiture et propose de la retrouver, quelques jours plus tard, dans un hôtel dont elle lui donne les coordonnées. L'homme n'a qu'à réserver une chambre pour une certaine date. Elle fait de même en louant une autre chambre. Il n'a plus qu'à la rejoindre dans cette chambre lorsqu'elle

l'appelle et là, elle lui sort le grand jeu. Drogues, extases, plaisirs de tout genre. Le gars en redemande. Et le jeu se poursuit, d'hôtel en hôtel, jusqu'à ce qu'il devienne accro. Elle lui vend de plus en plus de drogue et amasse de plus en plus d'argent. Si le gars devient trop insistant ou menaçant, elle disparaît de sa vie.

Erickson fit une pause dans son récit.

— Donc, c'est comme ça qu'elle a eu Levasseur ? demanda Tremblay.

— Oui, probablement. Sauf qu'apparemment cette rencontre aura été fatale pour elle et pour lui au final.

— Elle l'achète à qui sa drogue ?

— À différents revendeurs, jamais les mêmes pendant plusieurs années, puis se met en affaires avec un seul avec qui elle traite de façon régulière. Elle a toujours travaillé seule, avec une grande prudence, sans faire de bruit ni de vagues autour d'elle. Mais du jour au lendemain, elle a l'air d'être sortie au grand jour et a pris contact avec des gars du milieu dont elle se tenait sagement éloignée depuis toujours.

— En lien avec Calta ?

Erickson hocha la tête.

— Pas direct mais dont il a eu connaissance pour son plus grand malheur à elle.

Henri Tremblay réfléchissait, lissant sa moustache.

— Ok. On reprend. Levasseur est un gars tranquille, petite famille sans histoire, travaille beaucoup pour joindre les deux bouts. D'un coup, il reçoit une proposition assortie d'une somme monstre, l'argent de Calta. Proposition qu'il ne peut pas refuser. Malgré tout ce que cette bonne manne pourrait lui apporter comme bonheur, il se retrouve un soir seul dans un bar, sans grand plaisir apparemment. On sait que le couple Levasseur-letillier vit sûrement des hauts et des bas malgré tout l'argent qu'ils ont reçu. Peut-être aussi que cette bonne fortune a créé la mésentente ou l'a fait empirer. Il a peut-être peur de s'être engagé dans quelque chose de trop gros pour lui et ne sait plus comment gérer la situation. Bref, la fille se pointe. Une fille dont il n'aurait jamais pu

espérer le moindre regard en temps normal. Sauf que la fille non seulement, elle le regarde mais elle lui parle et elle a l'air en plus de le trouver de son goût. Assez pour l'emmener baiser dans les toilettes. Assez pour l'inviter à la rejoindre dans un hôtel où ils auront plus de place pour s'amuser. Elle lui fait goûter à l'une de ses substances magiques. Il succombe complètement. Même sa jolie petite femme ne lui a jamais donné autant de plaisir. Il est tombé dans l'engrenage de la belle et envoûtante Mathilde. Il en tombe amoureux raide et décide de quitter femme et enfants pour être avec elle. Quelques temps après, elle l'embarque dans la limousine et on le retrouve plus tard à la ferme, prêt à faire buter sa femme comme si de rien n'était. La belle Mathilde est toujours dans les parages, mais Calta y est aussi. Et après, Levasseur est assassiné. C'est le lien entre Mathilde et Calta qu'il nous faut découvrir.

Erickson sursauta :

— Le lien, c'est le bâton, Henri ! Plus j'y pense et plus j'en suis persuadé. Les quatre bâtons dans la maison, le bâton sur le corps de la fille, le bâton sur le corps de Levasseur, le bâton dont parle Cynthia Letillier dans l'enregistrement. On se trompe sûrement en pensant que c'est Calta qui leur a fourni l'argent. Il est sûrement arrivé après. Pas pour l'argent mais pour ce mystérieux bâton.

— Fucking bordel ! Il me rend fou ce putain de bâton !

— Henri ? ! Et si ce bâton était un faux bâton ? Et s'il contenait des documents secrets ou des renseignements sur des livraisons de drogue ? Un gros truc, quoi ? Ça serait possible aussi !

Tremblay réfléchit un moment à cette supposition.

— Ouais, ouais, pourquoi pas ? C'est possible aussi, tu as raison. Mais qu'est-ce que Letillier et Levasseur pourraient bien faire là-dedans ?

— Peut-être qu'ils ont reçu de l'argent de Calta ou de quelqu'un d'autre en salaire pour livrer ce fameux bâton ?

— Erickson ! ! 150 millions pour livrer un bâton ? ! Ça n'a pas de sens ! !

— Pourquoi pas ? Si les documents permettent d'empocher plusieurs centaines de milliards, c'est une somme dérisoire en comparaison !

Tremblay secoua la tête, dubitatif.

— Et ça serait quoi ces fameux documents, d'après toi ?

— Espionnage industriel ? Ça joue gros dans ce domaine ! Ou industrie pharmaceutique ? pétrolière ?... un gros truc en tout cas.

Erickson se leva et se mit à marcher de long en large.

— Regarde ! Écoute Henri, une hypothèse, ok ? Ils sont approchés, lui ou elle ou les deux, peut-être lui plus qu'elle, ils sont approchés par l'entremise de quelqu'un en qui ils ont confiance et qui leur propose un marché. Ils reçoivent un gros paquet d'argent et en échange doivent livrer un bâton. Où ? Probablement au Mexique, vu la destination des billets. À qui ? Pour l'instant, aucune idée. L'argent est versé d'une façon légale et sans danger pour eux via un faux héritage pour lequel ils acceptent l'existence d'une imaginaire arrière-arrière cousine. Mais ils ne veulent pas que quiconque soit au courant de ce marché, d'où les dons anonymes. Ok ? Tu me suis ?

— Ouais, continue.

— Mais la fille prend peur, ne veut rien plus rien savoir, veut tout arrêter. Le couple commence à se disputer. Levasseur se met à sortir. Croise par hasard la belle Mathilde, succombe à ses charmes et à la drogue qu'elle lui fournit en abondance. Il en tombe amoureux fou, finit par tout lui avouer de ce marché, décide de faire équipe avec elle et quitte femme et enfants. Elle voit là le moyen de se faire un gros paquet de fric avec cette histoire, prend contact avec des gars du milieu pour négocier. Calta en est informé directement ou indirectement, se met à surveiller la famille. Levasseur fait venir sa femme à la ferme pour récupérer le bâton mais apparemment ce n'est pas le bon, vu qu'on le retrouve mort avec. La belle Mathilde a voulu jouer avec plus gros qu'elle et elle y perd la vie à son tour.

— Et Levasseur ne voit pas tout de suite que ce n'est pas le bon ? Le technicien a bien dit qu'il était impossible de les reproduire...

— Ouais, mais en attendant, impossible ou pas, il y en a quand-même cinq identiques, alors pourquoi pas un sixième ?

Henri Tremblay poussa un énorme soupir, faisant trembler les poils de sa moustache. Il secoua la tête.

— Ouais, c'est encore une autre possibilité... Sérieux, Erickson, depuis que je suis dans la police j'ai jamais vu un truc aussi tordu que cette affaire !

Erickson approuva :

— Moi non plus, vieux ! Jamais !

— Bon et pour Rinaldo, tu as du nouveau ?

— Oui, rien qui nous éclaire dans cette histoire, mais bon... On a fouillé du côté des pourvoiries. En fait, il travaillait officiellement pour une compagnie de transport qui emmenait des clients assez fortunés dans des camps de pêche ou de chasse. Cette compagnie transportait aussi des travailleurs, des ingénieurs, des médecins, des hommes d'affaires, etc. sur des chantiers plus au nord. Très vite, Rinaldo a aussi acheté son propre avion et parallèlement, il faisait du transport de marchandises et de personnes vers le grand nord à son compte. Il s'est enrichi très vite avec tout ça et a monté sa propre entreprise de transport. Il a piloté pendant plusieurs années encore puis s'est arrêté et s'est contenté de gérer sa boîte.

Tremblay fronça les sourcils.

— Tu penses qu'il faisait aussi du trafic ?

— Non, au contraire ! Tu te souviens de ce qu'on a appelé le club des mercenaires ?

Tremblay réfléchit un moment, secoua la tête.

— Le nom me dit quelque chose, mais je ne vois pas. C'est quoi ?

— Pendant quelques années, ils nous ont filé un sacré coup de main ! J'ai aucune idée de qui ils étaient et on est jamais arrivé à les retracer, mais je suis sûr que Rinaldo en faisait partie et qu'il était même probablement l'une des têtes dirigeantes du groupe. Il y a plusieurs années, on a pu faire des prises importantes, des gros trucs, et démanteler des filières de drogue grâce à eux. Ils devaient être plusieurs car les voix des appels qu'on recevait différaient. Certains avaient un accent italien prononcé, d'autres pas du tout.

— Et il faisait quoi au juste, ce groupe ?

— Ils nous appelaient, nous donnaient une adresse. On se rendait sur les lieux et on trouvait des gars, des trafiquants, mis hors d'état de nuire. Des containers, des camions ou de simples valises étaient incendiés. Tous contenaient de la drogue, de la coke plus précisément, mais d'autres choses aussi. Du jour au lendemain, le groupe n'a plus jamais donné signe de vie. Sur les lieux de leur dernier appel, on a trouvé plusieurs impacts de balles, deux hommes morts et beaucoup de sang. À mon avis, ils étaient attendus. On ne sait pas s'ils ont survécu. Et après, plus rien.

— Pourquoi tu penses que Rinaldo en faisait partie ?

— Je sais pas, c'est plus une intuition qu'autre chose, mais le silence soudain de ce groupe coïncide aussi avec le moment où il arrêté de piloter pour s'occuper de sa propre entreprise et faire piloter d'autres gars à sa place. C'est juste une idée, rien de sûr. Juste une impression que j'ai qu'il faisait partie de ce groupe, mais si ça se trouve, je me trompe complètement. Sinon, les pourvoiries qui recevaient les clients livrés par la compagnie sont en tout point irréprochables, de même que son entreprise. Tout est clean. Voilà, vieux, ça n'a pas de lien avec notre affaire mais si je me trompe pas, ça nous en apprend un peu plus sur lui.

Erickson se tut un instant, perdu dans ses réflexions.

— En fait, je suis pratiquement sûr que c'est vrai. Tu sais, des pilotes, il n'y en a quand-même pas des tonnes, des professionnels, je veux dire. Pas des amateurs. Et des pilotes de ce genre d'avion, pas des pilotes de ligne. Et, à quelques reprises les endroits où on devait se rendre n'étaient accessibles que par avion ou par hélicoptère, c'est pour ça que j'ai vraiment l'impression qu'il en faisait partie.

— C'est drôle, je l'aurai plus vu de l'autre côté, dit Tremblay d'un air songeur. Si c'est vrai, c'est un bon point pour lui.

CHAPITRE 19

— Cynthia... Cynthia, réveille-toi ! La voix douce de Marco, chuchotant près de son oreille, n'arrivait pas à sortir Cynthia de son profond sommeil, couchée sur le côté, enfouie sous les couvertures. Assis au bord du lit, il caressa doucement sa joue.

— Cynthia... réveille-toi.

Avec un petit gémississement plaintif, elle se retourna de l'autre côté, vers lui, replongeant dans le sommeil avec un soupir de délice. Marco sourit, sa main emprisonnée entre l'oreiller et la joue de Cynthia. Il se pencha sur l'épaule que le mouvement avait découverte et l'embrassa avec douceur. Ses lèvres remontèrent vers le cou de Cynthia. Sa peau chaude était incroyablement douce. Il huma son odeur, les yeux fermés puis d'un mouvement très doux frotta sa joue et son nez au creux de son cou, murmurant :

— Réveille-toi, mon amour.

Il poursuivit son mouvement, allant de son épaule au creux de son cou, effleurant de ses lèvres la peau fine et brûlante tout le long de ce doux chemin.

Cynthia eut un petit frisson et, toujours endormie, émit un léger son de bien-être et de plaisir et sortit sa main pour enlacer le cou de Marco.

Il eut un petit rire dans son cou et répéta tendrement :

— Cynthia, réveille-toi, mon amour.

Cynthia sembla commencer à sortir de son sommeil. Elle étira son bras, se retournant sur le dos. Marco se redressa mais resta assis sur le lit à la regarder s'éveiller. Elle s'étira encore, émettant à nouveau ce petit son de bien-être, puis d'un geste brusque étira d'un coup ses longues jambes sous les couvertures, ce qui eut pour effet de faire descendre drap et couvertures jusqu'à son ventre. Encore dans un demi-sommeil, elle porta ses mains à son visage, se frotta les yeux et les ouvrit. Elle aperçut dans la pénombre le visage de Marco et lui sourit, certaine d'être retournée dans ce rêve qu'elle venait de faire.

— Bonjour, murmura-t-il d'une voix rauque et troublée d'un fort désir.

Cette fois, Cynthia se réveilla pour de bon, elle frissonna de froid, et ramena d'un geste vif les couvertures jusqu'à son menton, réalisant d'un coup qu'elle était nue. Elle regarda Marco, fronça les sourcils, curieuse de le voir là et soudain, sembla se rappeler la raison de ce réveil nocturne. Une petite lueur de frayeur passa dans ses yeux, qu'elle ferma pour la chasser.

Marco caressa son front et sa joue avec douceur.

— Tout va bien aller, Cynthia, murmura-t-il, d'une voix rassurante. Il y a du bon café en bas, nous partons dans une heure.

Cynthia, ouvrit les yeux, mit sa main sur celle de Marco et frotta doucement sa joue contre la peau chaude de sa main, tournant doucement sa tête sur l'oreiller.

Marco sourit et se pencha vers elle, retrouvant avec délice la douceur de sa peau dans le creux de son cou qu'il chatouilla de ses lèvres et de son nez.

— Ne te rendors pas, mon amour, sinon je vais devoir te réveiller encore, chuchota-t-il tendrement.

Cynthia rit doucement sous le frisson que cette caresse provoquait en elle. Il se redressa, déposa un baiser sur son front.

— Je t'attends en bas, dit-il à voix basse.

Elle lui sourit et hocha la tête.

Sans bruit, elle se rendit dans la salle de bains, se débarbouilla rapidement à l'eau froide pour se réveiller, se brossa les dents et retourna dans sa chambre. Elle ferma la porte doucement, alluma la grosse lumière que Gina lui avait fournie exprès et, devant le miroir, commença sa métamorphose. Elle se maquilla avec soin, plaça sur chacune de ses pupilles des verres de contact de couleur bleue, coiffa ses cheveux, bien tirés en arrière et les ramena sur le dessus de sa tête, les fixant à l'aide de plusieurs pinces. Puis, elle s'habilla d'une robe rouge ajustée, qui moulait ses formes avec grâce et élégance, enfila par-dessus un veston noir, court, qui soulignait sa taille et qui achevait, avec les escarpins noirs et le petit sac à main de cuir rouge gansé de noir, de lui donner une allure de grande classe.

Elle fit son lit rapidement, ramassa le maquillage et la boîte pour ranger les verres de contact, fourra le tout dans une pochette. Elle se rassit et avec soin, plaça sur sa tête la perruque de cheveux doux et courts, très légèrement ondulés et parfaitement coiffés, de couleur auburn.

Elle jeta un dernier coup d'œil dans le miroir, s'assura qu'aucun de ses cheveux naturels n'était visible.

Elle éteignit la grosse lumière, attrapa sa pochette, son sac à main et ses escarpins, s'assura de n'avoir rien oublié et sortit sans bruit de sa chambre.

Lorsqu'elle franchit le seuil de la cuisine, Enzo assis à la table, eut un sursaut, puis un petit rire et dit doucement :

— Décidément, je ne m'y ferai jamais ! Je t'avais pas reconnue, encore une fois !

Marco, qui versait du café dans un thermos, se retourna et, en la voyant, manqua de verser du café sur son costume.

— Tu es très belle, Cynthia, reprit Enzo, ma tu sais, moi je te préfère toi comme d'habitude. Bon, dit-il en se levant, je vais porter les sacs dans l'avion.

— Merci Enzo, dit Cynthia en lui adressant un sourire ému. Elle s'approcha de Marco pour se servir un café. Elle lui lança un regard admiratif. Lui aussi avait beaucoup d'allure et d'élégance. Il portait un costume gris anthracite sur une chemise de soie blanche et une cravate d'un bleu nuit très foncé. Des chaussures noires vernies complétaient sa tenue ainsi que les lunettes à monture d'écaille et une fine moustache. Il avait réussi à dompter son abondante chevelure en la lissant à l'aide d'un gel, tirée vers l'arrière et discrètement attachée d'un petit élastique noir.

Lorsqu'il lui sourit, c'est elle qui manqua de peu de renverser son café. Elle baissa les yeux vers sa tasse en rougissant. Marco glissa doucement un doigt sur sa joue.

— Là, je te reconnais ! dit-il gentiment.

Lorsqu'Enzo redécolla, Marco lança :

— Et c'est parti, ma belle ! Direction, la première étape !

Celle-ci fut atteinte six heures plus tard alors qu'ils roulaient à faible allure dans un quartier aux maisons cossues, endormies en cette heure matinale, et qu'ils engagèrent lentement le véhicule d'Enzo dans une allée pavée au bout de laquelle s'ouvrit à leur approche une immense porte d'un garage contenant deux autres véhicules et qui se referma aussitôt.

Dans le garage, un homme de taille imposante, aux cheveux aussi blancs que ceux d'Enzo et arborant une grosse moustache blanche, les accueillit chaleureusement. Il leur offrit un café et leur prépara un délicieux petit-déjeuner tout en bavardant avec Marco en italien. Cynthia, qui ne comprenait rien, se contentait de les écouter, se laissant bercer par la mélodie de cette langue et jetait de temps à autre un regard à Marco, encore surprise de sa métamorphose réussie.

Elle se souvint du soir où, une fois les enfants endormis, ils avaient essayé plusieurs ensembles elle, se changeant dans le salon et Marco, dans sa chambre et Gina courant de l'un à l'autre pour juger de l'effet final, rajuster une tenue, ajoutant un accessoire, en enlevant un autre, hochant la tête, fronçant les sourcils. Enfin, quand tout fut à son goût, ils devaient entrer dans la cuisine où Enzo et Philippe qui servaient de juges et jouaient aux cartes en attendant, devaient approuver ou non la transformation. La réaction de ceux qui les connaissaient le mieux était essentielle pour juger de l'effet qu'ils pouvaient faire. Seraient-ils reconnaissables ou non ?

Marco était apparu le premier. Philippe et Enzo, un instant surpris de voir un étranger devant eux, s'étaient mis à rire de leur propre surprise.

— Ah ! *ma che bello ! Bellissimo !* s'était exclamé Enzo, d'une voix ravie. Marco, tu es magnifique ! Un vrai prince ! Il avait plissé les yeux, scrutant ceux de son ami, puis s'était reculé, l'air intrigué. Vraiment, je t'assure, si je savais pas que c'était toi, je me demanderai vraiment qui tu es !

Philippe avait affirmé :

— Ouais, tout à fait ! Enzo a raison ! C'est incroyable comme ça te change, Marco ! Tu as l'air d'un homme d'affaires qui a pleinement réussi !

Marco avait éclaté de rire et Enzo, rassuré, avait ajouté en riant :

— Bon, là au moins, je te retrouve !

Et lorsque Cynthia était entrée par l'ouverture donnant sur le salon, tout le monde était resté muet pendant de longues secondes.

— Wow ! avait dit Philippe, les yeux ronds, la bouche ouverte. Puis, avec un clin d'œil amusé à sa sœur, il avait ajouté en riant : Vous êtes libre, ce soir, mademoiselle ?

Enzo se taisait, sous l'effet de la surprise. Il s'était écrié d'un coup :

— Ma, où elle est passée notre petite Cynthia ? Tu l'as vu, toi ? avait-il demandé à Gina qui riait de bon cœur, ravie de leur réaction.

Seul Marco ne disait rien. Il la regardait, cherchant ses yeux verts, ses longues boucles blondes. Lorsqu'elle avait croisé son regard, guettant sa réaction et lui avait souri d'un air intimidé, il avait tendu la main vers elle et lui avait dit doucement :

— Viens !

Tous les deux, côte à côte, étaient méconnaissables.

— Ma qu'ils sont beaux tous les deux ! s'était exclamé Gina d'un air ravi et heureux. Ma, que vous êtes beaux tous les deux ensemble !

La voix de Marco la tira de sa rêverie :

— On y va, bella ?

Ils embrassèrent chaleureusement leur gentil hôte et repartirent au volant d'une magnifique Ford Mustang, rutilante, de couleur gris foncé, qui convenait mieux à leur nouveau statut de couple aisé.

La deuxième étape les rapprochait de leur but mais les rapprochait aussi, dangereusement, de ceux qui pouvaient être sur leurs traces, qui qu'ils soient. Prenant des chemins détournés et suivant le plan prévu que Marco et Enzo avaient élaboré, la deuxième étape les amena, quatre heures plus tard, à passer dans une petite ville tranquille où ils pouvaient passer facilement pour de riches touristes ou des gens d'affaires en déplacement. À l'écart de la ville, loin de toute habitation, se trouvait une petite maison isolée, modeste, bordée de champs et de boisés. Et d'une immense grange où ils garèrent la Ford Mustang.

Un homme ferma la grande porte de la grange dès que l'auto y fut rangée et, d'un geste, leur fit signe de les suivre à l'opposé de la grange vers une petite porte qui donnait à l'arrière. Il les conduisit à la petite maison dont il ouvrit la porte arrière, les invitant à entrer.

Une fois, à l'intérieur, l'homme, souriant, leur dit d'une voix joyeuse, teintée d'un fort accent italien :

— Bienvenue chez moi, mes amis ! Je suis Gino. Entrez ! Ici, c'est chez vous ! Comment va Enzo ?

Marco lui répondit en italien et l'homme, ravi, lui posa des questions dans cette langue.

Au bout de quelques minutes, Gino leur indiqua l'escalier :

— Vous devez être fatigués tous les deux. Montez ! La salle de bains est en haut, votre chambre aussi. Reposez-vous bien, moi je retourne à mon travail. Ciao !

Arrivés en haut, ils se rendirent vite compte que l'étage ne comprenait qu'une petite salle de bains et une seule chambre. La chambre de Gino. Marco regarda Cynthia d'un air espiègle.

— Tu préfères le côté droit ou le côté gauche ?

Cynthia, les joues en feu, répliqua vaillamment :

— Je pense que je vais prendre la baignoire !

Marco éclata de rire, s'allongea sur le lit et l'observa en souriant prendre nerveusement quelques affaires dans son sac avant de s'éclipser rapidement vers la salle de bains où elle prit une longue douche bienfaisante.

Lorsqu'elle apparut dans la chambre, elle était vêtue d'une grande serviette qu'elle tenait serrée pour couvrir son corps.

Marco se tenait devant la fenêtre. Il se retourna à son entrée et eut un large sourire ravi en revoyant enfin ses longues boucles et ses grands yeux lumineux, le visage débarrassé de tout maquillage.

— Enfin, je te retrouve, Cynthia ! dit-il d'une voix tendre.

Lui-même s'était débarrassé de sa moustache de ses lunettes et de son costume, ne gardant que sa chemise et son pantalon.

— Marco... je... je n'ai rien pour dormir...

Il s'approcha doucement et répondit d'un air moqueur, avec un clin d'œil :

— Ce matin non plus, tu n'avais rien...

Il lui donna un rapide baiser sur l'épaule et se dirigea vers la salle de bains.

Quand il en sortit, Cynthia s'était endormie, du côté du lit donnant sur la porte, du côté le plus rapide pour se sauver, remarqua-t-il, amusé. Il tira les rideaux et s'allongea dans le lit, sans bruit. Tout s'était bien déroulé jusqu'à présent et les quelques haltes qu'ils avaient dû faire pour faire le plein ou aller aux toilettes et se restaurer rapidement s'étaient parfaitement déroulées, personne ne leur prêtant une attention particulière, à part quelques regards admiratifs, pour Cynthia surtout. Il était vrai que dans sa démarche, sa tenue et son nouvel aspect, elle était terriblement attirante et désirable, mais pour lui, elle ne le serait jamais autant que maintenant, son doux visage abandonné dans le sommeil, ses cheveux blonds tout emmêlés, les boucles retombant sur son visage, ses épaules dénudées et la serviette dénouée par ses mouvements, ses lèvres douces et sensuelles sans couleur superflue et son beau regard, pour l'instant fermé sur ses paupières détendues.

Il embrassa avec douceur et une infinie tendresse chaque partie de son visage, puis remonta les couvertures sur ses épaules, se retourna sur le dos et s'endormit.

Au milieu de leur sommeil, Cynthia se réveilla en sursaut, se redressa dans le lit, affolée, n'ayant plus aucun souvenir, ni aucun repère pour savoir où elle se trouvait. La main de Marco caressa son dos doucement et, rassurée, elle se blottit contre lui.

C'est ainsi qu'ils dormirent profondément, étroitement enlacés, jusqu'à ce que des coups frappés à la porte et la voix de Gino ne les réveillent.

— Les amis ! C'est l'heure ! Il faut vous préparer !

— Ok, Gino, on arrive ! dit Marco avant de reporter son regard sur celui de Cynthia qui l'observait, un peu inquiète et curieuse de se trouver si près de lui dans un endroit inconnu. Il lui sourit gentiment.

— Bonjour, murmura-t-il d'une voix tendre.

Elle lui sourit et répondit doucement :

— Bonjour. Puis, elle déposa un tendre baiser sur cette douce partie située entre l'épaule et le cou, ferma les yeux et se rendormit légèrement, enlaçant de son bras le torse de Marco.

Marco rit et dit à voix basse :

— Mon amour, s'il y a une chose que j'aurai appris sur toi durant ce voyage, c'est que tu as un sommeil profond, que tu aimes dormir, que tu es très câline dans ces moments-là et surtout... que j'adore te réveiller !

Cynthia, dans un demi-sommeil, caressa le bras de Marco et une nouvelle fois embrassa avec douceur cet endroit où sa tête était accotée, puis émit un petit soupir de bien-être, plongeant de nouveau avec bonheur dans le sommeil.

Il prit le bras qu'elle tenait serré contre lui et la fit basculer délicatement sur le dos. Ce mouvement la réveilla et elle vit le visage de Marco au-dessus du sien, ses yeux intenses parcourant son visage avidement. Il plongea sa tête dans le creux de son cou, la faisant frissonner et frotta longuement sa joue et ses lèvres contre sa peau chaude et si douce. Il murmura dans son oreille d'une voix rauque de désir :

— Je te promets que la prochaine fois qu'on dormira ensemble, rien ni personne ne viendra nous réveiller.

À regret, il se redressa, saisit, avec un petit sourire moqueur, la serviette abandonnée au bout du lit et la noua autour de ses hanches. Cynthia, tenant fermement le drap remonté jusqu'au menton, infiniment troublée, suivait ses gestes, observant les mouvements de son corps tandis qu'il prenait ses affaires pour aller se préparer dans la salle de bains. Il se retourna, surprit les yeux verts, troublés et brillants de tendresse, posés sur lui et il éclata de rire quand Cynthia, rougissant violemment, remonta le drap sur sa tête.

Lorsqu'il revint dans la chambre, elle était en train de nouer en queue de cheval, les longs cheveux bruns de sa nouvelle perruque, ébouriffant un peu la frange pour leur donner un air plus naturel. Cette fois, ses yeux étaient noirs et à part un peu de mascara, elle ne portait aucun maquillage. Elle chaussa de

petites lunettes à la monture colorée, plaça sur sa tête une casquette aux couleurs vives, à l'effigie d'une équipe de hockey renommée. Elle portait un jean noir et un tee-shirt à manches longues, noir également sur lequel elle enfila un blouson léger et coloré. Dans cette tenue, elle paraissait facilement dix ans de moins que son âge. Elle croisa le regard de Marco dans le miroir. Il était vêtu lui aussi d'un jean et d'un tee-shirt noir sur lequel il portait nonchalamment une chemise à carreaux colorée de bleu et de vert déboutonnée. Il avait réussi à ramener ses cheveux sous une casquette de même style que celle de Cynthia, la sienne à l'effigie cette fois d'une équipe de base-ball. Il avait fixé sur ses mâchoires une fausse barbe qui lui donnait un aspect mal rasé. Avec ses lunettes aux verres fumés, lui aussi semblait beaucoup plus jeune. Tous deux étaient chaussés de souples chaussures de sport de couleur foncée.

— Marco, est-ce qu'on voit mes cheveux en arrière ? demanda Cynthia d'une voix inquiète en relevant la queue de cheveux bruns.

Il s'approcha, regarda attentivement.

— Non, c'est parfait.

Il l'embrassa doucement sur la nuque.

— Tu te sens prête ?

Elle se retourna et hocha la tête, essayant d'avoir un air courageux.

— Tout va bien se passer, assura Marco d'une voix ferme.

Gino sursauta en les voyant et se ressaisit en riant.

— Hey ! Les jeunes ! Je vous avais pas reconnus ! Vous avez faim ?

Une odeur appétissante se dégageait de la cuisine mêlée à un arôme de café.

La nuit était tombée, éclairée doucement par la lune dont la lueur jaunâtre était encore peu intense à ce moment-là. Le pick-up de Gino roulait sur un rang de campagne, à proximité de la maison des parents de Cynthia qu'ils évitaient soigneusement en prenant un chemin détourné.

Cynthia, assise à l'arrière et penchée entre les deux sièges avant, scrutait attentivement les alentours, cherchant un point de repère et donnait des indications à Gino. Elle s'était débarrassée de sa casquette, de ses lunettes et de son blouson. Marco avait enlevé sa chemise et ses verres fumés mais avait gardé sa casquette pour retenir ses cheveux et être moins reconnaissable tant qu'ils seraient sur la route. Plus loin, une auto était stationnée sur le bas-côté droit. Le conducteur avait un bras sur la portière à la vitre baissée et parlait à un homme de forte corpulence appuyé à l'avant contre la voiture qui fumait nonchalamment. Cynthia tourna légèrement la tête sur la gauche et vit au loin la maison de ses parents au bout du champ de maïs. La voiture stationnée se trouvait exactement face à la maison. Se penchant un peu, elle toucha le bras de Marco en l'appelant d'une voix anxieuse. Celui-ci se retourna vivement, vit la peur dans son regard. Il mit sa tête contre la sienne, la cachant de son bras, comme s'il se penchait pour l'embrasser et le pick-up passa devant l'auto arrêtée. Le gros homme le suivit du regard, plissant les yeux. Le pick-up continua et disparut après un virage.

Le gros homme échangea quelques mots avec le conducteur, fit le tour de l'auto et s'assit à l'avant faisant signe à l'autre de démarrer. Ils virent le pick-up au loin et le suivirent à distance. Au bout d'un moment, le gros homme se rendit compte que le conducteur du pick-up était seul. Il tapa sur le tableau de bord d'un geste colérique en poussant un juron et ordonna au conducteur de faire demi-tour.

Celui-ci roulait lentement. Le gros homme vit un petit chemin de terre et fit signe au conducteur de s'y engager. L'auto s'arrêta à l'orée du bois. Le gros homme en descendit et s'enfonça dans la forêt.

*
* *

Les mots de Marco résonnèrent rapidement avec force et puissance dans l'esprit de Cynthia : *" Si ta vie est menacée, surtout, n'hésite pas ! Tire ! Car, eux, n'hésiteront pas ! Rouge gauche, rouge droite ! Très vite ! "*

Rouge gauche, rouge droite, très vite !

Avec une vitesse fulgurante, ses gestes suivirent ses pensées et l'homme chuta lourdement, dans un bref cri de souffrance, sa main en sang, son arme tombée à ses pieds avant que son corps ne s'effondre.

Marco, accroupi devant le coffre, pivota, son arme tendue, et il vit au même moment l'homme tomber dans un bruit sourd.

L'arme de Cynthia tomba sur le sol.

Marco se précipita vers elle, saisit son arme, et la poussa au fond du recoin sombre où elle se tenait, la forçant à s'accroupir.

Elle était en état de choc, la bouche ouverte sur un cri qui ne pouvait pas sortir, les yeux agrandis démesurément par la peur. D'une main ferme, il prit sa tête qu'il accota contre son cou et de l'autre il enlaça son corps, la serrant contre lui, très fort.

— Ne dis rien surtout, ne bouge pas surtout, murmura-t-il à son oreille.

L'oreille tendue, il tentait de percevoir le moindre bruit, aussi infime soit-il. Rien.

— Tu as fait ce qu'il fallait. Lui, n'aurait pas hésité. Tu as sauvé ma vie, tu as sauvé ta vie. Tu nous as sauvés. Tu as fait ce qu'il fallait.

Les mots de Marco chuchotés d'une voix douce et rapide dans le creux de son oreille finirent par atteindre Cynthia qui sembla se ressaisir. Elle serra d'un coup ses bras autour de lui, tremblant de tout son corps. Marco prit son visage dans ses mains, la regardant dans la pénombre et d'un geste rassurant mit un doigt sur ses propres lèvres lui imposant un signe de silence. Cynthia hocha la tête, montrant qu'elle avait compris. Ses yeux, agrandis de frayeur, luisaient dans la pénombre. Marco fit de nouveau le même signe de silence puis la serra contre lui pour la rassurer, gardant son oreille aux aguets.

À peine quelques minutes plus tôt, elle se tenait près de lui, son bâton dans une main, son arme dans l'autre, tandis qu'il remplaçait sans bruit le camouflage autour de l'établi après y avoir rangé la boîte de métal. Puis, remontant dans ses souvenirs d'enfance, elle avait fait quelques pas vers le fond de la cabane,

ce recoin à l'abri, caché en grande partie par la grande cuve où l'eau d'érable bouillait jadis des heures durant, et d'où elle pouvait voir qui arrivait sans se faire surprendre, grâce à un jeu de miroirs que Philippe avait judicieusement placé pour elle seule. Enfant, étant la plus petite et la plus jeune dans le groupe d'enfants qui venaient jouer dans la cabane abandonnée, elle se faisait souvent surprendre par les plus grands qui trouvaient amusant de la voir sursauter et pousser un cri effrayé. Philippe lui avait alors trouvé ce stratagème et ce fut elle qui dorénavant surprenait les plus grands. Les jeux de miroirs. Elle s'accroupit pour se mettre à la taille qu'elle avait enfant et les regarda. C'est à ce moment qu'elle vit le canon de l'arme, la main qui le relevait lentement en direction de Marco.

Rouge gauche, rouge droite, très vite !

Au bout d'un moment, Marco murmura dans le creux de son oreille :

— Je vais sortir, Cynthia, je vais aller voir.

Elle secoua violemment sa tête et chuchota contre son oreille, d'un ton rapide et affolé :

— Non, non, non, reste avec moi, je t'en prie, restes avec moi, tout en le serrant plus fort, tremblante et terrorisée.

— On n'a pas le choix, mon amour, il faut sortir d'ici.

À ces mots, Cynthia eut un sursaut, redressa sa tête et cette fois, c'est elle qui lui montra un signe de silence et d'un geste sur son bras, elle lui fit signe de se pousser un peu.

Sans bruit, elle tâtonna sur le mur et finit par trouver la petite porte que Philippe avait pratiquée dans le mur en bois qu'il avait fait pour elle et, comme pour les miroirs, c'était un secret qui n'était connu que d'eux seuls. Soigneusement camouflée, cette sortie d'urgence amenait sous le toit et les décombres d'une partie effondrée à l'arrière de la cabane où elle pouvait se faufiler et sortir pour se retrouver dans le bois, à l'abri des regards.

Elle se tourna vers Marco et d'un doigt lui montra l'ouverture pour sortir. D'un signe de tête, il acquiesça. L'espace qui s'ouvrait ainsi était beaucoup plus étroit maintenant qu'il ne l'était quand elle était enfant, mais en se contorsionnant, elle parvint à sortir, se tenant accroupie sous le toit de tôle. Elle tendit la main vers Marco, saisit une arme, puis l'autre et à son tour, il commença à se contorsionner pour passer l'ouverture étroite.

— Mike ? chuchota une voix d'homme.

Marco se figea.

— Mike ? ! dit la voix plus fort.

— Mike ! ! cria l'homme en découvrant le corps de son ami étendu, mort, au sol.

Sans hésiter, Cynthia tendit son bâton vers l'ouverture qui s'agrandit suffisamment pour que Marco puisse sortir. Quand la lumière bleue se dissipa, l'ouverture était fermée et Cynthia et Marco, sans bruit, rampaient rapidement sous l'abri de tôle, tandis que l'homme tirait vers la lueur qu'il venait de voir. Plusieurs de ses balles atteignirent la grosse cuve de métal, provoquant un bruit métallique assourdissant qui résonna fortement aux alentours, troublant la quiétude de cette nuit calme. Quelques chiens aboyèrent au loin.

L'homme eut vite fait de se rendre compte qu'il n'y avait personne. Il approcha à pas feutrés de l'endroit d'où il lui semblait avoir vu une lumière sortir et distingua quelque chose sur le plancher. Il se baissa et ramena devant ses yeux une perruque de longs cheveux bruns.

Marco et Cynthia, allongés dans le tunnel que formait le toit de tôle effondré, essayaient de distinguer l'extérieur à travers la dense végétation qui en barrait l'accès.

Cynthia ramena en arrière une de ses mèches tombée devant ses yeux et eut un sursaut. Elle chuchota, affolée :

— Marco ! J'ai perdu ma perruque !

Il regarda ses cheveux, hocha la tête. Il murmura :

— Fais-la revenir.

Cynthia se tourna sur le dos, se redressa autant que la hauteur du toit le lui permettait et tendit son bâton vers le mur de la cabane.

L'homme examinait la perruque dans la pénombre quand d'un coup celle-ci disparut à travers le mur, enveloppée d'une lumière bleue. Il poussa un cri de frayeur et sentit un frisson glacé d'effroi lui parcourir le dos. Sautillant nerveusement, tournant sur lui-même, il saisit l'arme de Mike et se mit à tirer, avec les deux armes, comme un forcené dans toutes les directions. Il sortit de la cabane en courant sans arrêter de tirer un peu partout sur les murs. Une des balles ricocha sur le toit de tôle. Cynthia poussa un cri d'effroi. En un geste rapide, Marco couvrit aussitôt le corps de Cynthia du sien, son arme tendue en direction de la sortie. L'homme avait arrêté de tirer. Le silence tomba d'un coup sur la forêt. Marco sentait sa présence près de l'ouverture. Sous la clarté de la lune, une légère ombre à travers le feuillage lui laissa entrevoir son arme. Ajustant son tir de travers, Marco fit feu sur la main de l'homme qui tomba en criant et se tut définitivement lorsque Marco lui logea une balle dans la tête, dans la seconde suivante. Brusquement, le silence fut complet, entrecoupé par les aboiements des chiens au loin.

Allongée sur le ventre, les deux mains appuyées sur son visage, Cynthia hoquetait, secouée de larmes et de terreur.

Marco posa son arme et la fit pivoter, la serrant contre lui.

— C'est fini, Cynthia, c'est fini, mon amour, murmura-t-il à son oreille. On va sortir d'ici. On va partir d'ici et on va aller retrouver tes enfants. C'est fini, chut...

Retrouver tes enfants. Ces seuls mots eurent pour effet de la calmer. Elle se ressaisit, leva vers lui ses yeux terrorisés, brillants de larmes et hocha la tête. Elle prit une profonde inspiration, saisit son bâton, fit agrandir l'ouverture. Elle eut un violent sursaut d'horreur et un brusque mouvement de recul en voyant l'homme mort devant l'entrée. Marco sortit le premier, s'assura qu'il n'y avait personne, glissa une des armes dans sa ceinture, gardant l'autre à la main et lui tendit sa main pour l'aider à sortir, masquant du mieux qu'il pouvait le regard

grand ouvert de l'homme mort, semblant les regarder. Marco lui désigna le trou dans le feuillage et elle le fit revenir comme avant.

Puis ils coururent à travers le bois, le plus silencieusement possible, jusqu'à la limite d'un champ de maïs où ils s'enfoncèrent rapidement.

Cynthia orienta leur course vers l'est, là où elle savait trouver la ferme que Gino leur avait indiqué et où une auto les attendait.

Arrivés à la limite du champ de maïs, ils s'arrêtèrent, essoufflés et s'accroupirent. Ils pouvaient voir la maison, entourée de deux granges imposantes, devant lesquels étaient stationnées des machines agricoles de grande taille. Une petite Honda Civic noire était stationnée à proximité de la maison.

C'est alors qu'ils entendirent le bruit des sirènes d'une auto de police, encore lointain mais qui approchait.

En faisant très vite, ils avaient encore une chance. Marco saisit la main de Cynthia et, le corps penché en avant, ils coururent jusqu'à la voiture.

Ils étaient presque arrivés quand la silhouette d'un homme se dressa près de l'auto. Ils se figèrent et d'un bond Marco se plaça devant Cynthia.

L'homme parla vite, à voix basse :

— Venez ! Venez ! Je suis Daniel, l'ami de Gino. J'ai entendu des coups de feu. Vous n'avez rien ?

Marco et Cynthia s'avancèrent rapidement et ils s'accroupirent tous les trois en avant de l'auto, invisibles de la route.

Le bruit de la sirène semblait maintenant plus proche et un autre identique, lui faisait écho, celui-là encore éloigné.

Marco réfléchit rapidement. Il s'adressa à l'homme à voix basse.

— On ne peut plus partir par la route, c'est trop tard. Il faut qu'on se rende le plus près possible de la rivière. Voyez-vous une façon d'y aller ?

— Oui !

Il se redressa, prit rapidement dans l'auto le sac que Gino lui avait donné pour eux.

— Venez !

Ils coururent vers la première grange. L'homme les fit entrer et referma la porte rapidement alors que le bruit des sirènes était maintenant très proche. L'homme ouvrit une large porte sur l'arrière où était stationné un quatre-roues qu'il mit en route. Il l'enfourcha. Cynthia s'assit derrière lui, tenant fermement son bâton contre elle et Marco prit place sur le garde boue d'une des roues arrière, sa jambe appuyée sur l'autre, maintenant le sac contre le dos de Cynthia.

Le véhicule démarra et avança doucement, tous phares éteints, longeant un sentier entre les immenses champs de maïs d'un côté et la forêt de l'autre.

Lorsqu'il fut assez éloigné de sa maison, l'homme alluma les phares du quatre-roues et accéléra l'allure. Ils longèrent ainsi plusieurs champs. Cynthia, le visage tourné vers le bois pour éviter les égratignures des longues feuilles qui les fouettaient au passage, leva les yeux vers Marco.

Il lui sourit d'un air rassurant.

L'homme cria :

— Accrochez-vous ! Et il bifurqua d'un coup sec sur la droite, roulant cette fois entre deux champs de maïs. Ils atteignirent bientôt une vieille grange près de laquelle l'homme s'immobilisa. Il éteignit le moteur, se tourna vers eux.

— La rivière est par là, et le village en amont, à dix minutes de marche environ, dit-il en tendant son bras vers la gauche. Mais il y a deux routes à traverser et je n'ai pas le droit d'y aller avec ce véhicule, et là, c'est trop risqué. Cette grange m'appartient. Si vous voulez, vous pouvez vous cacher là et demain je viens vous chercher.

Marco lui fit un large sourire.

— Non, merci, Daniel. Ça va aller. Merci pour tout ! dit Marco en lui donnant une tape amicale sur l'épaule.

L'homme repartit en prenant un autre chemin et évita soigneusement le bois où il apercevait au loin quelques lueurs de lampes électriques. Il entra chez lui par la porte arrière, se déshabilla en vitesse et se coucha. Aussi, au bout d'une heure, lorsque le policier qui vint sonner à sa porte pour savoir s'il avait entendu des coups de feu dans la nuit, vit cet homme les cheveux en bataille,

les yeux plissés par la fatigue, il n'eut aucun mal à le croire lorsque celui-ci lui dit :

— Nous autres, de ce temps-ci, les récoltes ont commencé et à quatre heures on est dans les champs et on n'en sort pas avant neuf dix heures le soir, alors vous savez, il pourrait y avoir même un tremblement de terre que pas grand-chose arriverait à me réveiller.

CHAPITRE 20

Le silence de Caltagirone était, pour les hommes debout devant lui, plus effrayant que tous les cris et les jurons qu'il aurait pu proférer en leur annonçant cette nouvelle.

Être convoqué d'urgence dans le bureau du chef et de surcroît, en pleine nuit, n'augurait rien de bon.

— Mike et Sergio sont morts, tués par balles.

La radio que Mike utilisait pour communiquer avec les autres, planqués plus près de la maison des parents Letillier, était restée ouverte en position d'écoute et les hommes avaient entendu plusieurs coups de feu. Ils étaient tout de suite partis sur le rang où Mike et Sergio se tenaient régulièrement pour assurer la surveillance arrière de la maison. Ils avaient repéré l'auto stationnée devant un bois mais n'avaient pas pu s'en approcher car la police arrivait, prévenue probablement par les résidents proches de la forêt.

Caltagirone frotta ses yeux, petits et boursoufflés d'un mouvement circulaire de ses doigts posés à plat. Sa voix, dangereusement calme et douce, poursuivit :

— J'ai été réveillé en pleine nuit. Vous savez tous à quel point je déteste être réveillé en pleine nuit. Et encore plus pour entendre une mauvaise nouvelle.

Le grand bruit soudain, que fit son gros poing en s'abattant sur le bureau, fit sursauter les hommes.

Avec une souplesse étonnante pour son énorme corpulence, il se dressa d'un coup, les deux poings fermés appuyés sur le bureau, le corps penché en avant, les yeux menaçants, un rictus mauvais sur ses lèvres adipeuses.

Il cria :

— Je veux cette fille !! Je la veux vivante, ici, devant moi !! Trouvez-la !! hurla-t-il.

Il se rassit brusquement.

— Et rappelez-vous ! Si ce que le gars a dit est vrai, elle peut avoir n'importe quelle apparence !

D'un geste excédé de la main, il fit signe à ses hommes de sortir.

*
* *

— Comment on va faire, Marco ? demanda Cynthia d'une voix dont elle avait peine à maîtriser l'effolement.

Marco caressa sa nuque d'un geste rassurant. Ils étaient assis tous les deux côte à côte, adossés à de vieux ballots de paille contre lesquels Marco avait déployé sa large chemise, à l'étage de la grange, sur lequel il avait hissé l'échelle après avoir solidement barré l'accès à la porte. Au-dessus d'eux, une petite lucarne diffusait la lumière de la lune, maintenant brillante et claire.

— Est-ce que tu as déjà fait du bateau ? lui répondit-il d'une voix calme.

Cynthia se tourna vers lui brusquement.

— Du bateau ? ! Tu veux dire qu'on va partir en bateau ?

Marco acquiesça d'un signe de la tête.

Cynthia fronça les sourcils.

— Marco la dernière fois que tu m'as demandé si j'avais déjà fait quelque chose, c'était pour m'apprendre à tirer. Je pense que j'aime mieux ne pas savoir pour le bateau. Dis-moi seulement : quand c'est qu'on part ?

Marco sourit et enlaçant son épaule, l'attira contre lui. D'une main, il caressa ses cheveux et dit doucement :

— On partira demain matin. Et maintenant, on va essayer de dormir un peu.

Blottie contre lui, Cynthia revoyait sans cesse les images de ce qui s'était déroulé cette terrible nuit, sans parvenir à les chasser.

— Marco... qui étaient ces hommes ? Crois-tu que sont les mêmes qui ont tué Dominic ?

— Je ne sais pas, Cynthia. Ce qui est sûr, c'est qu'ils n'auraient pas hésité une seconde à nous tuer, tous les deux.

Cynthia se redressa d'un coup, se mit debout et s'éloigna, s'approchant de l'échelle, effrayée, prête à prendre la fuite.

— Marco ! Et si d'autres viennent ? Et s'ils sont en train de nous chercher en ce moment ? Et s'ils nous trouvaient ici ?

Ses yeux agrandis, sa voix basse, tremblante et saccadée trahissaient une panique et une frayeur incontrôlables.

Marco se redressa à son tour et la rejoignit rapidement. Il plaça ses mains sur ses épaules fermement.

— Cynthia, ici et maintenant, tu ne risques rien, absolument rien. Avant que celui ou ceux qui les employaient soient informés de leur mort, nous serons déjà loin et hors de tout danger. Dans quelques heures, un jour, au plus tard, nous serons de retour chez Enzo. Et tout sera fini. À partir de maintenant, nous ne risquons plus rien, tu comprends ?

— Mais Marco, demain, comment...

— Demain, une jeune fille se promènera au bras de son vieux père, tranquillement au bord de la rivière, qu'il y a-t-il de mal à ça ? dit Marco d'une voix douce et calme.

Cynthia le regarda. L'image de la jeune fille et de son vieux père dansa devant ses yeux. Elle poussa un soupir de soulagement. Oui, comme l'avait dit Marco, maintenant ils ne risquaient plus rien ou du moins, le danger serait beaucoup plus facilement évitable, car ce n'était plus seulement leur apparence vestimentaire qui pouvait changer, ni un quelconque aspect physique mais leur apparence physique au complet, leur âge et même leur taille. Ils pouvaient aussi se transformer en deux jeunes enfants et personne ne les inquièterait. Ses traits semblèrent se détendre d'un seul coup et elle lui adressa un grand sourire, les yeux brillants sous la lumière de la lune.

— Et le bateau ?

Marco posa un doigt sur ses lèvres et la regarda d'un air malicieux, en souriant :

— Le bateau, tu vas adorer ça !

Il l'enlaça et la berça tendrement.

— Maintenant, il faut dormir, viens.

Alors qu'il faisait un pas pour retourner s'asseoir contre les ballots de paille, il trébucha sur un matelas et tomba le nez sur un oreiller moelleux, tandis que la magnifique lumière bleue s'évaporait. Il se retourna en riant, s'accota sur l'oreiller confortablement, la regardant d'un air amusé.

Cynthia souriait, son bâton à la main.

— Tant qu'à dormir, autant que ce soit confortable.

Marco étendit son bras sur l'oreiller à côté du sien.

— Oui et encore plus sur un grand matelas pour deux, dit-il d'un ton moqueur, les yeux rieurs.

Cynthia ouvrit grand ses yeux, ouvrit la bouche sans rien dire, plaça une main dessus et sentit ses joues s'empourprer.

Marco éclata de rire.

— Viens, ma petite sorcière, viens dans mes bras, lui dit-il d'une voix tendre.

Cynthia se retourna et lui lança un regard par dessus son épaule.

— Ne regarde pas, Marco !

— Non, promis ! répondit-il en plaçant une main devant ses yeux, essayant de ne pas rire, les yeux mi-clos.

Cynthia fit glisser son tee-shirt par dessus ses bras, puis se retourna d'un geste vif, avec un grand sourire. Quand la lumière bleue disparut une grande couette douce se dressait à la verticale devant elle.

— Cynthia ! Tu triches ! s'exclama Marco en riant.

La couette enveloppa le corps de Cynthia qui s'avança sur le matelas. Elle s'allongea et la déploya sur eux. Elle plaça avec précaution le bâton sous son oreiller, se retourna vers lui. Elle embrassa doucement le creux de son épaule, leva les yeux vers lui, le regarda longuement et d'un coup, son regard se voila d'une tristesse infinie et elle l'enlaça, le serrant contre elle avec force, tandis que des larmes coulaient sur ses joues.

— Cynthia ?... demanda-t-il doucement.

— J'ai eu si peur de te perdre, Marco ! chuchota-t-elle d'une petite voix triste. Si peur ! si peur de te perdre ! Si peur de mourir et ne plus voir mes enfants ! Elle sanglotait, laissant évacuer toute cette frayeur qu'elle avait dû affronter sans y être vraiment préparée.

Marco resserra fortement ses bras autour de son corps avec douceur, murmurant avec tendresse.

— C'est fini, mon amour. C'est fini. Tout va bien aller maintenant.

Il glissa une main sur son visage et dans ses cheveux qu'il caressa longuement, embrassant son front, jusqu'à ce qu'elle se calme et tombe, épuisée de peur et de fatigue, dans un sommeil salvateur. Il passa le reste de la nuit à guetter les bruits à l'extérieur, l'oreille aux aguets et ce n'est qu'au petit matin qu'il réussit à s'endormir.

Cynthia, éveillée en sursaut par une sensation d'urgence, se dressa brusquement sur le lit. Apaisée par le silence calme et le chant des oiseaux, elle dévisagea longuement Marco abandonné dans le sommeil. Elle caressa d'une main légère les contours de son visage, déposa avec une infinie douceur un baiser furtif sur ses lèvres et se leva sans bruit.

Elle saisit le sac, vérifia qu'il n'y avait rien à l'intérieur qui puisse leur servir et le fit disparaître ainsi que leurs vêtements éparpillés. Elle se transforma ensuite en une jeune fille d'environ 18 ans, vêtue d'une légère robe aux fines bretelles et d'un petit gilet assorti ainsi que des sandales souples, ses longues boucles retenues avec un foulard, du même tissu que sa robe, passé sur le haut de son front et noué sur sa nuque. Sa taille avait diminuée d'une dizaine de centimètres, deux petits seins et des hanches minces remplaçaient maintenant ses belles formes épanouies. Elle fit apparaître aussi un grand sac de plage en paille avec une poche cachée dans le fond, dans laquelle elle déposa leurs armes et les munitions, le cellulaire de Marco et où elle placerait le bâton à leur départ. Elle recouvrit le tout d'un joli maillot de bain, de deux serviettes de plage, d'une bouteille de crème solaire et d'une paire de lunettes de soleil. Elle

compléta par un large chapeau de paille orné d'un ruban de couleur assorti à sa robe.

Au bout du lit, elle fit apparaître une petite table au-dessus de laquelle trônaient un pichet de café à l'arôme délicieux ainsi que deux tasses et des jus de fruits, plus une grande assiette contenant plusieurs croissants chauds et petits pains frais, croustillants et odorants ainsi qu'un grand bol de kéfir et des petits plats contenant des amandes, des céréales, des fruits secs et enfin un saladier plein de fruits frais.

Quand tout fut prêt, elle regarda le tout avec gourmandise et un grand sourire de plaisir. Elle croqua quelques grains de raisin et une petite grappe dans la main, elle s'approcha de Marco. Elle le dévisagea tendrement, les yeux brillants, le cœur envahi de ce sentiment d'amour et de désir qu'elle éprouvait intensément pour lui, qui l'effrayait tout en l'attirant irrésistiblement. D'une main timide, elle caressa son visage et se pencha vers le creux de son cou qu'elle embrassa doucement.

Marco qui, instinctivement s'était réveillé dès qu'elle s'était levée et qui depuis l'observait les yeux mi-clos, savourait ce moment où enfin, elle se laissait aller vers lui.

La bouche contre sa joue, elle murmura :

— Marco, réveille-toi.

Elle se redressa, prit un grain de raisin et le promena en souriant sur les lèvres de Marco.

D'un geste vif et inattendu, il ouvrit la bouche, attrapa le grain de raisin et les doigts de Cynthia qui poussa un petit cri de surprise en riant.

— Tu as faim ?

— Oui, mon amour ! J'ai faim de toi ! murmura-t-il avec une passion ardente dans ses yeux et dans sa voix.

Il se redressa d'un coup, enlaça son corps menu et posa sa tête contre elle.

Cynthia glissa une main dans son abondante chevelure et le serra contre elle, le berçant tendrement.

Une fois le repas fini, Cynthia fit disparaître la table, le matelas, la couette et les oreillers. Elle acheva sa métamorphose en se donnant des yeux bruns, pailletés d'or et en lissant et raccourcissant ses cheveux désormais bruns très foncés.

Marco émit un petit sifflement admiratif :

— Elle est très jolie ma fille ! Tu es méconnaissable, Cynthia !

Cynthia sourit, rassurée, fit le vœu que Marco puisse utiliser le bâton et le lui tendit :

— À toi, maintenant.

Marco l'avait vu en action plusieurs fois mais il ne s'en était encore jamais servi. Il le saisit, le regarda d'un air suspicieux.

— C'est réversible, ce truc, hein ? demanda-t-il un peu inquiet.

— Oui, ne t'en fais pas, répondit Cynthia d'un ton rassurant.

— Ok ! Alors, attention, ma belle, tu vas avoir tout un choc !

Lorsque la lumière bleue qui enveloppait Marco se dissipa, Cynthia poussa un petit cri de surprise et plaça une main devant sa bouche.

La taille de Marco avait diminué de beaucoup et il était à peine plus grand qu'elle. Ses beaux cheveux noirs étaient maintenant très courts, clairsemés par endroits, poivre et sel tirant beaucoup sur le blanc. Il arborait une moustache blanche et fournie et portait de petites lunettes rondes. Sa peau était striée par endroits de profondes rides. Il était vêtu d'un chandail léger de coton blanc, un pantalon de toile crème et des chaussures souples en cuir pâle.

Cynthia avança une main hésitante vers son visage, qu'elle caressa doucement, et qu'elle glissa ensuite dans ses cheveux. Elle le dévisageait, cherchant un signe de reconnaissance. Lorsqu'il lui sourit et qu'elle vit la petite lueur moqueuse dans ses yeux, elle se sentit rassurée.

— Alors ?

— Tu es très beau, Papa, répondit-elle tendrement. Mais j'ai hâte de te retrouver, Marco, ajouta-t-elle à voix basse.

Ils sortirent de la grange sans encombre et, camouflés par les immenses plants de maïs, avancèrent prudemment jusqu'à la route. Celle-ci était déserte et ils purent la traverser sans se faire remarquer par quiconque.

Ils longèrent la rivière, marchant tranquillement, s'arrêtant de temps à autre pour admirer un coin particulier, Cynthia cueillant quelques fleurs sauvages, d'une façon enjouée et naturelle. Le petit village accueillait chaque année beaucoup de touristes, attirés par le calme et les paysages magnifiques des alentours. Certains avaient des chalets ou des maisons secondaires au bord de la rivière et plusieurs parmi eux avaient des bateaux. Aussi, quand ils traversèrent le village d'un pas tranquille, personne ne leur porta une attention particulière. Ils se dirigèrent d'un pas léger vers la marina où se balançaient plusieurs bateaux de tailles différentes, allant de la plus petite barque à moteur jusqu'au plus grand voilier. Marco avisa un hors-bord blanc, orné d'une large bande noire sur le côté et poussa un soupir de soulagement lorsqu'il aperçut la tignasse noire de son ami Silvio, assis, les jambes étendues, qui regardait au loin sur la rivière.

Marco s'y dirigea, Cynthia à ses côtés. Il se baissa sans bruit en arrière de Silvio et lui dit rapidement une phrase en italien. Silvio, sans se retourner, en dit une autre en réponse et s'exclama en éclatant de rire :

— Rinaldo !

Il se retourna et son rire s'arrêta net. Il fronça les sourcils, regarda l'homme âgé qui se tenait devant lui, accompagné d'une adolescente.

— Marco ? ! ?

Marco lui dit à voix basse et rapide :

— Fais comme si tu nous attendais. Il se redressa.

Silvio poussa une joyeuse exclamation, se mit debout, ouvrant les bras. Marco sauta dans le bateau et tendit la main à Cynthia. Silvio avec un grand rire la prit dans ses bras et lui donna deux bises retentissantes. Puis, il donna une accolade à Marco.

Celui-ci lui dit rapidement :

— J'ai besoin que tu nous emmènes chez Stan.

Cynthia, avait coiffé son grand chapeau de paille et s'était assise sur le long banc à l'arrière du bateau. Elle regardait alentour, la rivière, les autres bateaux et les quais, d'un air tranquille, le regard caché par son chapeau.

Soudain, elle se figea. Elle sentit son sang se glacer et un frisson d'effroi et de frayeur intense la parcourut sur tout le corps. Elle se sentit blêmir. Maîtrisant à grand-peine les battements affolés de son cœur et le tremblement de son corps, elle continua de regarder pendant quelques instants, partout autour d'elle d'une manière naturelle. Puis, tranquillement, elle se leva souplement et s'approcha doucement de Marco.

— Marco ! chuchota-t-elle.

Le ton de sa voix et la terreur dans son regard l'alarmèrent instantanément. Cachée derrière son grand chapeau, elle lui dit rapidement à voix basse.

— Au bout de la jetée, sur ma gauche, il y a un homme. C'est celui que j'ai vu à la ferme ! Quand je suis sortie de mon auto !

Marco, d'un geste naturellement paternel, entoura ses épaules de son bras, semblant parler d'un ton joyeux à son ami.

— Silvio, on part tranquille, doucement. Mais on part tout de suite et vite.

Silvio comprit, fit un bref signe de tête. Marco poussa doucement Cynthia vers l'habitacle, tandis que Silvio leur parlant d'un ton enjoué, larguait tranquillement les amarres.

Marco montrait à Cynthia le tableau de bord du bateau. Il jeta un regard discret vers le bout de la jetée. L'homme les fixait.

Silvio démarra le moteur. Le bateau avança en douceur. Silvio lui fit faire un demi-tour d'un lent mouvement gracieux. Il accéléra tranquillement et sortit de la marina. Lorsqu'ils furent assez éloignés, Marco cria :

— Ok, vieux ! Mets les gaz !

Il fouilla rapidement dans le sac de Cynthia, sortit le bâton, s'allongea dans le fond du bateau et redevint lui-même. Il était vêtu tout de noir.

Il rangea le bâton, s'approcha du cockpit et plaça sa main sur l'épaule de Silvio. Celui-ci se retourna légèrement et eut un violent sursaut, les yeux agrandis de surprise.

— Marco ? ! Marco ! Cette fois, c'est bien toi ! *Ma che...* ? Ma comment ?

Celui-ci éclata de rire. Cynthia lui fit un grand sourire, et spontanément vint l'enlacer, heureuse de le retrouver. Avec ses dix centimètres en moins, elle était maintenant beaucoup plus petite que lui. Il lui fit un clin d'œil en souriant.

— Silvio, tu as un téléphone ? Pas la radio du bateau ?

— Si ! Bien sûr, répondit celui-ci.

— Ok ! Appelle Stan. Dis-lui que j'arrive. Qu'il fasse le plein et rajoute au moins deux jerrycans de carburant. Plus, s'il peut. J'ai besoin d'une autonomie d'au moins six heures.

Silvio éclata de rire.

— Comme au bon vieux temps, hein, Marco ?

Celui-ci lui donna une tape dans le dos en riant.

— Oui, Silvio ! Comme au bon vieux temps !

Silvio sortit de l'habitacle en secouant la tête, un grand sourire aux lèvres et Marco prit les commandes du bateau. Il se tourna vers Cynthia, les yeux rieurs :

— Tu veux essayer ?

Elle fit non de la tête mais il mit un bras autour de ses épaules et la poussa doucement devant lui en souriant.

— Marco, non ! s'écria Cynthia d'un ton affolé.

Il prit les deux mains de Cynthia, les plaça sur le volant et mit les siennes par-dessus, guidant les mouvements du bateau.

Il se pencha vers elle.

— Tu vas adorer ça ! Et il embrassa sa joue tendrement. Il lui expliqua le maniement du bateau et la façon d'actionner le manche pour donner plus ou moins de vitesse.

La rivière s'était considérablement élargie et, à part quelques maisons imposantes et cossues, ça et là, disposant toutes de grands terrains et d'un quai

où flottaient des bateaux du même genre que celui de Silvio, il n'y avait pas âme qui vive. Bientôt, les maisons disparurent à leur tour, laissant place à des forêts de grands arbres des deux côtés. Marco, souleva la main droite de Cynthia et la plaça sur le levier de vitesse. Il plaça sa main sur la sienne et fit ralentir le bateau et doucement accéléra.

Puis, d'un coup, il poussa le manche tout en donnant un coup de volant et le bateau fit une embardée en se redressant. Cynthia poussa un cri, tandis que Silvio éclatait de rire à l'arrière et Marco refit la même manœuvre de l'autre côté.

— Marco ! Arrête de faire l'imbécile ! s'écria Silvio en riant.

Cynthia se tourna vers Marco, les yeux brillants de plaisir. Un grand sourire aux lèvres, il baissa ses yeux rieurs vers elle. Il replaça le bateau dans sa trajectoire, réduisit un peu la vitesse.

— Ok, maintiens le cap, je reviens ! Il enleva ses mains de dessus celles de Cynthia et rejoignit Silvio qui riait de bon cœur.

— Marco ! ! cria Cynthia d'une voix terrorisée, Marco ! !

— Tout va bien pour Stan ? demanda Marco à Silvio.

Celui-ci reprit son sérieux.

— Oui, pas de problème. Il t'attend ! Il est content de te revoir. Tout comme moi, mon ami !

— Marco ! ! supplia Cynthia, affolée.

Elle voulut ralentir, se trompa de sens et le bateau fit un bond en avant. Cynthia cria d'effroi.

Elle sentit les mains de Marco sur les siennes et son corps contre elle de nouveau et poussa un grand soupir de soulagement. Elle tourna ses yeux vers lui, fâchée, et croisa son regard tendrement moqueur.

— Marco ! Si jamais tu me refais un coup pareil, je... je te change en... en poisson, tiens ! Et je te jette à la rivière !

Marco éclata de rire.

— Ah non ! non pas ça s'il te plait ! Je ne sais même pas nager ! Arrête de me faire peur comme ça !

— Tu es impossible, Marco ! répondit Cynthia, souriant malgré elle.

— N'aies pas peur, ma douce. J'enlève mes mains mais je reste là, d'accord ?

Cynthia lui jeta un regard affolé. Il sourit gentiment et lui adressa un regard d'encouragement.

— Promis.

Cette fois, plus en confiance et rassurée par la présence de Marco, elle apprivoisa tranquillement la conduite du bateau et commença à en éprouver du plaisir.

Silvio s'approcha et regarda Marco d'un air sérieux.

— Tu as des ennuis, mon ami ?

— Un peu, mon vieux. Rien de grave, ça devrait aller maintenant.

Au moment où il disait ça, Marco aperçut un bateau comme le leur, encore assez loin mais qui arrivait à toute vitesse dans l'autre sens, droit sur eux.

— Baisse-toi, Cynthia ! ! cria-t-il d'une voix forte. Celle-ci obtempéra immédiatement et se poussa dans un coin, affolée par le ton de Marco.

Silvio était déjà aux commandes du bateau tandis que Marco se jetait à plat ventre et récupérait le panier. Il en sortit le bâton, le remit à Cynthia. Il ouvrit la trappe qui amenait dans le petit habitacle.

— Descends et ne bouge pas ! lui ordonna Marco.

Elle lui jeta un regard suppliant. Il posa son doigt sur ses lèvres et les embrassa furtivement. Elle descendit la petite échelle et il ferma la trappe. Assis aux pieds de Silvio, Marco chargea les deux armes. Silvio lui jeta un regard amusé en souriant :

— Je commençais à m'ennuyer un peu dans ma petite marina !

Marco leva les yeux et rit doucement.

— Et c'est qui, eux ?

Marco lui répondit en italien.

— Bordel ! s'exclama Silvio

Marco approuva de la tête.

— Oui, comme tu dis !

Il se redressa doucement, le bateau était maintenant assez proche pour qu'il distingue quatre hommes à l'intérieur, tous armés. Il se plaça en position, les deux avant-bras accotés sur le banc.

Silvio vira d'un coup sec sur la droite tandis que la première slave de balles ricocha sur le bateau, sans dommages. Silvio mit plein gaz et le bateau fit une gigantesque embardée, s'élevant presque à la verticale.

Marco entendit Cynthia crier en bas tandis que Silvio éclatait de rire :

— Youhouuuuh ! ! ! cria-t-il, hilare, en remettant le bateau en ligne droite.

À cet instant, ils croisèrent l'autre bateau, Marco tira. Un des hommes tomba à l'eau en criant. Plusieurs balles arrivèrent vers eux sans les atteindre. Un projectile se ficha dans le banc juste à côté de Marco.

Silvio réussit à prendre de l'avance, tandis que l'autre bateau virait de bord et récupérait l'homme tombé dans l'eau.

Mais cette avance fut rapidement regagnée par l'autre bateau qui approchait dangereusement vite par l'arrière, dansant pour éviter les balles de Marco.

Celui-ci, tout à l'arrière du bateau, tirait sans relâche des deux armes. Il se coucha pour recharger et vit d'un coup Cynthia ramper rapidement vers lui. Elle releva son bâton vers le bateau de leurs assaillants et les tirs cessèrent aussitôt. Marco releva la tête et vit les quatre hommes soudain déséquilibrés tanguer dangereusement sur une petite barque avant de tomber à l'eau. La barque se retourna et s'enfonça dans la rivière. Marco éclata d'un grand rire auquel se joignit celui de Cynthia. Silvio se retourna vivement, ne vit rien derrière eux, les regarda tous les deux, écroulés de rire sur le plancher de bois.

— Marco ! Marco ! Ma il est où le bateau ? s'écria-t-il d'une voix anxieuse. Marco ! Bordel ! Arrête de rire ! Il est où le bateau ?

Marco essaya de lui répondre:

— Le bateau... Et il fut pris d'un fou rire qu'il n'arrivait pas à maîtriser, entraînant celui de Cynthia à chaque fois qu'il essayait de répondre à Silvio.

Silvio secoua la tête sans comprendre. Il les regardait de temps en temps, amusé et les voir rire tous les deux comme des fous et secouait la tête à nouveau.

Marco et Cynthia, enfin calmés, se regardaient en souriant, les yeux brillants. Marco l'attira contre lui. Il enfouit sa tête dans son cou, la main serrée sur ses boucles.

— Merci, ma petite sorcière, on a gagné un temps précieux grâce à toi, murmura-t-il à son oreille, la joue contre la sienne.

Ils s'approchèrent de Silvio. Marco mit une main sur son épaule. Silvio le regarda d'un air interrogateur, il se pencha vers Cynthia:

— Petite, tu veux ? Il sursauta en voyant Cynthia grandie d'un coup, ses yeux verts lumineux et ses longues boucles blondes.

— D'accord, Silvio, répondit-elle en lui souriant gentiment.

— Ma... qu'est-ce que... ma, c'est quoi, ça ? Marco, il est passé où le bateau ?

Marco jeta un coup d'œil interrogateur à Cynthia qui lui répondit par un signe de tête affirmatif, et il entraîna son ami vers le banc.

Tandis que Cynthia conduisait tranquillement, Marco s'installa près de Silvio et lui fit un bref résumé de leur histoire.

Silvio le regarda d'un air incrédule, regarda Cynthia, puis Marco de nouveau en secouant la tête.

— Mon ami, ajouta Marco, tous ceux qui sont de près ou de loin au courant de ce truc, ne dormiront plus tranquilles pour un moment. On va chez Enzo, tu viens avec nous ?

— Chez Enzo ? ! *Certo che si* ! ! ! s'exclama Silvio en riant.

Marco ajouta :

— Mais on ne dit rien à Stan. Il a une famille. Je ne veux surtout pas qu'il ait d'ennuis.

— Si ! approuva Silvio.

Marco se leva pour reprendre les commandes du bateau et accélérer la vitesse de croisière que Cynthia avait réussi à prendre.

Sans bruit, il s'approcha d'elle, et très vite, posa ses mains sur les siennes, une sur le volant, l'autre sur le levier et accéléra d'un coup, sous le grand rire de Silvio et le cri de surprise de Cynthia. Elle accota sa tête contre son épaule

et leva vers lui ses yeux brillants de plaisir, ses lèvres s'ouvrant sur un grand sourire. Marco la regarda, les yeux rieurs avec un petit sourire espiègle. Et ses yeux s'embrasèrent d'une lueur d'ardente passion. Il frotta sa joue contre les boucles douces avec délice. D'une voix tendre, il murmura, collé contre elle :

— Je t'aime, Cynthia, je t'aime tellement, mon amour.

CHAPITRE 21

Erickson poussa la porte du bureau de l'inspecteur Tremblay.

— Ramène-toi, vieux ! Deux cadavres, des gars de Calta !

Tout en roulant très vite, sirènes hurlantes, sur les rangs de campagne, Erickson le mit au courant des derniers événements.

— Un appel au 911 a été logé vers 21 heures hier soir. Des coups de feu ont été entendus dans un bois avoisinant une ferme. La police locale s'est rendue sur les lieux. D'après le gars qui a signalé les coups de feu, ils semblaient venir d'un endroit où se trouve une ancienne cabane à sucre. Quand ils ont trouvé la cabane, il y avait deux gars morts, un à l'entrée, l'autre à l'extérieur. Et tu sais pas le plus beau ? Cette cabane est dans un boisé qui se trouve comme par hasard en arrière de la maison des parents Letillier, séparé seulement par deux champs de maïs.

Ils arrivèrent sur les lieux. Plusieurs voitures de polices et une ambulance étaient garées sur le bas côté. Le bois était ceint d'un cordon de sécurité jaune.

La voiture de Sergio faisait l'objet d'une inspection minutieuse, de même que la forêt où des agents de police marchaient partout, cherchant des indices.

Devant la cabane, gisait le corps de l'un des hommes. L'autre se trouvait à l'arrière près du toit de tôle effondré de la partie démolie de la cabane, deux armes près de son corps. Un expert en balistique s'approcha des deux inspecteurs.

— Il y a eu plusieurs impacts de balle un peu partout sur les murs à l'intérieur et à l'extérieur, sur la cuve et sur le toit de tôle.

Il leur montra où les balles avaient été logées à l'extérieur et, enjambant le cadavre du gros Mike, il leur montra les impacts de celles qui l'avaient été à l'intérieur. D'après lui, toutes provenaient des deux armes trouvées près du corps à l'extérieur.

À l'intérieur de la cabane plusieurs agents procédaient à la prise d'empreintes et de photos.

L'expert leur fit un signe et se dirigea en arrière de la cuve.

— Regardez, ici. Il y a une ouverture. C'est fait de façon basique et maladroite, mais regardez. Il ouvrit la petite porte et les inspecteurs virent qu'elle menait sur un étroit passage en dessous du toit de tôle effondré. La sortie de ce passage était obstruée par une dense végétation.

L'expert reprit.

— Ce qui est bizarre, c'est que le gars dehors a sûrement été tué depuis l'ouverture là-bas, quasiment à bout portant. Or, rien dans le feuillage ne montre de traces de brûlure.

Les inspecteurs hochaient la tête, pensifs. En se retournant, Tremblay crut voir quelque chose par terre. Il s'en approcha, se pencha pour mieux voir et un éclat de lumière attira son regard. Il s'accroupit, cherchant à voir d'où provenait la lumière. C'est alors qu'il vit un agent, entrant dans la cabane, obscurcissant pour un court instant la lumière diffusée par un miroir accroché à l'entrée de la cabane, mais invisible de l'ouverture. Toujours accroupi, il se déplaça sur la gauche et en vit un deuxième sur le côté opposé de la porte, placé au même niveau que le premier. En restant là où il était, il pouvait voir les deux miroirs qui lui renvoyaient les mouvements des hommes, à l'extérieur, près de la cabane. Sans bouger, il fixa le cadavre de Mike, puis les miroirs. Il fit signe à l'expert de le rejoindre.

— La trajectoire exacte des balles qu'il a reçues. Avec son bras tendu, il lui montra une direction vers la gauche et une autre vers la droite. Il a été tué ici, depuis cet endroit et dans cette position. L'expert se leva, vérifia sur le corps.

— Exact ! Bien vu !

L'inspecteur Tremblay se leva, s'approcha du cadavre, observa la trajectoire que faisait son bras étendu et s'approcha de l'endroit où il aurait dû tirer.

Erikson cherchait des indices visuels dans le tunnel que formait le toit de tôle, sa corpulence l'empêchant de passer par la petite ouverture et d'y accéder.

L'expert marqua d'une croix à la craie blanche l'endroit où Tremblay se tenait quelques instants plus tôt et se leva pour le rejoindre.

— Il n'y a aucun impact de ce côté, lui dit-il. Il n'a pas eu le temps de tirer. L'arme lui a sauté de la main. Regarde.

La paume était déchiquetée, l'index et le majeur étaient pratiquement arrachés de la main et ne tenaient qu'au bout de quelques ligaments.

— L'autre balle a été logée en plein cœur, continua l'expert.

— Ok, viens on va voir l'autre.

Ils sortirent et se penchèrent sur le corps de Sergio.

— Lui, il a reçu une balle dans la main droite provenant d'ici, dit l'expert en montrant une trajectoire à travers le feuillage, l'autre balle a été tirée à bout portant du même endroit.

Tremblay s'approcha du feuillage et l'examina attentivement. Rien. Pas une branche ou une feuille cassée ou quelque peu abaissée de son angle. Rien ne montrait à aucun endroit que cet enchevêtrement de feuilles, de branches et de pousses d'arbres n'ait été dérangé depuis plusieurs années.

Il se redressa.

— Merci, dit-il à l'expert. Fais-moi au plus vite ton rapport sur les balles qui les ont tués tous les deux.

Erickson le rejoignit.

— Un règlement de compte ?

— Je sais pas vieux, aucune idée. Cette histoire est de plus en plus bizarre. Viens, on retourne à l'intérieur.

Reprenant l'axe de la main de Mike, ils fouillèrent minutieusement l'endroit où son arme aurait dû atteindre une cible.

Erikson s'écria :

— Regarde, Henri ! En déplaçant un vieux chaudron, une planche d'un vieil établi bougea et il aperçut un éclat métallique. Il souleva les planches et ils découvrirent un petit coffre de métal noir.

— Ok ! On file au labo !

La grande silhouette de Stan apparut au bout du quai où était amarré un hydravion semblable à celui d'Enzo, dansant sur les vagues que fit le bateau en approchant.

— Silvio ! s'exclama Stanley dans un grand cri de joie tandis que celui-ci sautait sur le quai pour amarrer le bateau. Ils se donnèrent une longue accolade en riant.

Stanley était un géant de près de deux mètres avec une carrure impressionnante. Les cheveux blonds, longs, attachés en arrière, une moustache fournie qui s'élargissait sur un sourire éclatant et les yeux bleus vifs, pétillants de joie, lui donnaient un air de viking.

— Marco ! Marco Rinaldo ! rit le géant en ouvrant grand ses bras.

À côté de lui, Marco avait l'air petit, malgré sa grande taille. Ils se donnèrent de grandes tapes sur les bras avant de s'étreindre plusieurs fois.

— Ça fait si longtemps, Stan ! Comment vas-tu, vieux ?

— Moi, ça va, mon ami, mais toi, tu as des ennuis ?

— Un peu, répondit Marco avec un sourire en coin et les yeux rieurs. Il tendit la main vers l'hydravion. Je te le ramène dès que je peux.

Stanley haussa les épaules.

— Quand tu veux, pas de problème, Marco. J'ai toujours l'autre, tu sais ?

Il pencha la tête de côté et vit Cynthia qui se tenait en retrait, derrière Marco, impressionnée par la stature et l'exubérance de ce géant. Il lui fit un grand sourire.

— C'est ta femme ? Elle est jolie !

Marco se retourna vers Cynthia et lui tendit la main.

— Oui, elle est très belle ! dit-il en souriant tandis que Cynthia sentait ses joues s'empourprer.

Le géant se pencha pour embrasser Cynthia et lui dit gentiment en montrant Marco :

— Méfie-toi de lui, petite. Il n'est pas très recommandable, tu sais.

Marco éclata de rire en secouant la tête.

— Stan, tu peux le cacher ? dit Silvio en désignant son bateau.

— Bien sûr, vieux ! Ah ! si j'avais pas promis juré à ma femme de rester sage, j'aurais bien embarqué avec vous ! leur lança-t-il avec une pointe de regret dans la voix, en sautant dans le bateau pour aller le mettre à l'abri des regards, dans un hangar flottant aménagé sous le couvert des arbres.

*
* *

— Enzo ! Enzo !

Enzo se retourna et vit Philippe sur le seuil de la porte qui lui faisait de grands signes en l'appelant. Il courut vers la maison.

— La CB ! s'écria Philippe

La CB grésillait. Une voix lointaine se faisait entendre entrecoupée de crépitements. Enzo régla la fréquence, puis la voix fut plus nette :

— Enzo ? Enzo, tu me reçois ? À toi !

— Si ! Marco ! s'écria Enzo ravi en se tournant vers Philippe qui souriait, l'air rassuré.

— Enzo, on a eu un problème, on revient pas par le même chemin.

— Vous êtes où ? s'alarma Enzo

— Dans l'avion de Stan mais je vais manquer de carburant.

— Ok, dis-moi où tu te trouves.

Marco lui donna la position de l'avion et Enzo parcourut rapidement la carte fixée au-dessus de la CB.

— Ok, je vois. Regarde, tu devrais bientôt apercevoir deux petits lacs, de formes identique. Ça fait comme des petits yeux.

Silence, puis la voix de Cynthia s'écria :

— Je les vois Marco !

— Ok, reprit Enzo. Écoute bien, Marco. Juste après les lacs, tu vas voir une rivière. Elle est petite mais elle s'agrandit, pas loin. Tu la suis un peu et là tu peux te poser, tu vas voir des arbres, beaucoup d'arbres. Pose-toi là et reste-là, tu seras à couvert. Reste sous les arbres. Tu es à une heure d'ici environ. J'arrive.

— Ok, vieux ! On t'attend là.

Enzo se leva.

— Viens m'aider, mon gars, dit-il à Philippe, un grand sourire aux lèvres.

— Tu veux que je vienne avec toi, Enzo ?

— Non, attends, regarde. Il se rassit devant la CB et montra à Philippe la façon de s'en servir et trouver les bonnes fréquences.

— Il vaut mieux que tu restes ici si on a un problème. Et je veux pas que Gina reste toute seule avec les petits.

Philippe acquiesça. Il aida Enzo à placer deux gros jerrycans de carburant dans l'avion et celui-ci décolla.

Marco se posa doucement sur la rivière et laissa l'avion flotter jusqu'au couvert des arbres. Il coupa le moteur, sortit pour amarrer l'avion avec l'aide de Silvio qui l'attacha solidement au tronc d'un gros arbre.

Marco tendit l'oreille, fronçant les sourcils. Il écouta plus attentivement, concentré, et d'un coup éclata d'un grand rire. Silvio qui avait compris aussi se mit à rire à son tour :

— Il est toujours aussi fou ce vieux Enzo, hein ?

Marco approuva en riant.

Cynthia le regarda d'un air interrogateur, un peu inquiète.

Il l'attrapa par la taille, les yeux pétillants de malice.

— Tu vas adorer ça, ma belle !

Elle secoua la tête en souriant.

— Tu as faim, Marco ?

Il leva un sourcil moqueur, resserra son étreinte, les yeux gourmands et dit avec une grosse voix :

— Ouiii ! ! !

— Marco ! s'écria Cynthia en riant. Elle se pencha de côté.

— Silvio, tu as faim ?

— Ah si ! s'exclama ce dernier. Ma, on a rien à manger !

Avec un petit sourire, Cynthia fit apparaître une nappe sur l'herbe et toutes sortes de victuailles à l'odeur délicieuse.

— Je pense qu'il y en a assez, non ? demanda Cynthia tandis que Silvio faisait un bond en arrière avec un cri de surprise.

Marco éclata de rire et tendit un plat à son ami :

— Tiens, vieux, mange ! C'est bon, je te jure !

Silvio se servit d'un air méfiant, goûta avec prudence et finalement, se mit à manger de bon appétit en jetant des regards intrigués à Cynthia, les sourcils froncés.

Un peu plus tard, dans le calme de la forêt, Cynthia dressa l'oreille. Il lui semblait entendre un bruit, lointain mais qui paraissait puissant. Et surtout, elle n'arrivait pas à savoir ce que c'était.

— Marco ? Tu n'entends pas un bruit ? Écoute !

Celui-ci fit semblant d'écouter, un sourire amusé sur les lèvres, fit non de la tête mais ses yeux rieurs disaient tout le contraire.

Peu après, ce fut le bruit de moteur de l'avion d'Enzo qu'ils entendirent. Il passa au-dessus d'eux, balançant les ailes de droite et de gauche, fit un large virage, revint vers eux, vira de nouveau et vint se poser en douceur derrière l'avion de Stan.

— Marco ! Cynthia ! s'écria Enzo, fou de bonheur de les revoir.

Sous les cris de joie et les effusions chaleureuses, ils s'embrassèrent, heureux de se retrouver.

— Oui *cara mia*, dit Enzo en caressant la joue de Cynthia, ils vont bien tes petits, ne t'en fais pas. Puis, il la serra à nouveau contre lui. Je suis tellement content de te revoir, ma belle !

Il aperçut Silvio, en retrait, qui riait doucement.

— Silvio ! ? ! s'exclama Enzo ravi et surpris. Silvio ! ! *Amico mio* ! !

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et se mirent à parler en italien, entrecoupant leur conversation de grands éclats de rire et de tapes dans le dos, tandis que Marco sortait les jerrycans pour faire le plein de son avion.

Enzo s'écria :

— Vous êtes prêts, mes amis ?

Marco approuva en riant.

— Tu sais, Enzo, j'avais quand-même assez de carburant pour me poser plus loin.

— Ah si ! Marco ! Ma où aurait été le plaisir, hein ? répliqua Enzo avec un clin d'œil en éclatant de rire.

— Vieux fou ! répondit Marco en riant.

Cynthia s'assit à côté de lui. Il démarra, avança doucement.

— Marco, le bruit que j'ai entendu tout à l'heure... Elle sursauta, pensant avoir compris, le regarda d'un air affolé. Il riait, les yeux pétillants de plaisir.

— Je vais adorer, c'est ça ? demanda Cynthia d'une voix inquiète et tendue.

— Oh oui, mon amour ! ! ! s'écria Marco en poussant les gaz.

L'avion prit rapidement de la vitesse. Les arbres défilaient à toute allure de chaque côté, l'avion tressautait sur la rivière, prêt à décoller, accélérant de plus en plus vite.

Et d'un coup, la rivière disparut. Cynthia cria de frayeur tandis que Marco, tirant les manettes à fond sur lui pour obliger l'avion à lever, poussait un cri sauvage de victoire en éclatant de rire.

Il stabilisa l'avion, le fit descendre un peu et pencher sur la droite et Cynthia, malgré sa peur, put admirer la plus belle et la plus grandiose chute d'eau qu'elle n'ait jamais vue. D'une hauteur vertigineuse. Elle se tourna vers Marco, la bouche ouverte, les yeux émerveillés.

— C'est tellement beau, Marco ! murmura-t-elle d'une voix extasiée.

Dans la radio, ils entendirent alors le grand rire d'Enzo et le cri joyeux de Silvio :

— Youuhhouuuuhh !

Et ils virent l'avion d'Enzo qui passa au-dessus d'eux en faisant danser les ailes de droite et de gauche.

Ils mirent le cap sur la maison.

Marco dit d'un ton amusé :

— Un jour, on reviendra ici, ma belle, et c'est toi qui piloteras !

— Il n'en est pas question, Marco ! s'écria Cynthia affolée. Revenir oui, mais piloter jamais !

Cynthia courut sur le quai, tomba à genoux dans l'herbe, ses deux enfants sautant dans ses bras avec des cris de joie. Cynthia, sans pouvoir dire un mot, riant et pleurant en même temps, les serrait contre elle, les embrassait en les berçant, les serrait encore plus fort.

Enzo se posa à son tour et quand Gina aperçut Silvio à côté de lui, elle poussa un cri de joie et se mit à danser en riant.

— Marco ! s'écria Sophie.

Elle s'élança vers lui et il l'attrapa au vol la faisant tourner puis la serra contre lui en lui donnant plein de baisers. Elle entoura son cou de ses petits bras et posa sa tête contre lui.

— Tu m'as manqué, Marco !

Gabriel avait couru vers lui aussi et enserrait sa jambe entre ses bras, collant son visage sur sa cuisse. Marco caressa ses cheveux doucement, passa un bras sur ses épaules.

— C'était bien ? demanda l'enfant, les yeux brillants.

Marco jeta un regard amusé à Cynthia et lui fit un clin d'œil.

— Oui, c'était pas mal ! Vraiment pas mal !

Cynthia s'approcha de Philippe, les larmes aux yeux et le serra dans ses bras.

— Tu nous as sauvés la vie Philippe ! Tu nous as sauvés la vie !

— Ne pars plus jamais, Cynthia ! Promis ? D'accord ? J'ai eu tellement peur pour toi ! dit-il, ému, en l'étreignant avec force

.

CHAPITRE 22

Caltagirone secoua la tête, faisant trembler ses bajoues. Il remonta ses lunettes qui avaient glissé sur son nez, passa une main sur son crâne dégarni. Il dit d'une voix beaucoup trop calme :

— Non, non petit ! Tu n'as pas compris ma question ! Je te demande pas de me raconter que mon bateau, mon bateau ! s'est transformé en barque d'un coup avec une lumière bleue tout autour. Non, non, c'est pas ça. Ce que je te demande, c'est : où est la fille ? Tu sais, la fille ? Celle que tu devais me ramener. Elle est où ?

L'homme, les yeux baissés, déglutit difficilement, secoua la tête sans rien dire. Ses compagnons, figés, n'osaient pas faire un seul geste ni dire un seul mot

Calta se leva, contourna son bureau et vint se planter devant lui.

Il secoua de nouveau la tête. Continua de la même voix, dangereusement douce :

— Je ne veux pas que tu me dises qu'une adolescente et un vieillard m'ont ridiculisé en ayant le dessus sur quatre de mes hommes et les ont mis à l'eau. Quatre hommes armés ! Non, non. Je ne veux pas entendre ça. Je veux que tu me dises : où est la fille ? Tu comprends ? C'est pas compliqué. Je ne veux pas entendre non plus que le bateau où elle était a disparu complètement et que personne ne sait à qui il appartient. Non, non, ça non plus je ne veux pas l'entendre. Ce que je veux entendre et que tu vas me dire c'est : où est la fille ?

Il prit brusquement l'homme par la nuque et hurla :

— Où est la fille ? !

— Je ne sais pas, répondit l'homme dans un murmure terrorisé.

Ce furent ses derniers mots. Ses yeux s'agrandirent, il ouvrit la bouche et s'effondra. Caltagirone avait sorti son arme et lui avait tiré une balle dans le

ventre à bout portant. Celui-ci se retourna, regarda les autres hommes, immobiles et glacés d'effroi, les yeux baissés.

Il leur dit d'un ton las, en désignant d'un geste l'homme étendu à terre :

— Ramassez ça et ramenez-moi la fille.

*
* *

Après un souper joyeux et très animé, ils firent un grand feu au bord du lac, profitant de la douceur de cette nuit de fin d'été. Sophie s'était endormie dans les bras de sa mère et Gabriel, recroquevillé contre elle dormait aussi, la tête posée sur sa cuisse. Cynthia et Philippe, écoutaient, captivés et souriants, les récits d'Enzo, de Silvio et de Marco qui se rappelaient des souvenirs d'aventure, ponctués de phrases en italien et de grands éclats de rire.

Marco tourna la tête et surprit les yeux brillants de Cynthia, illuminés par la lueur du feu, posés sur lui d'un air tendre et rêveur, la tête inclinée, un sourire aux lèvres, perdue dans une douce rêverie. Elle sursauta légèrement en croisant son regard et baissa les yeux. Il se leva souplement tandis qu'Enzo commençait une nouvelle histoire. Il se pencha, prit délicatement le petit Gabriel dans ses bras. Cynthia le remercia du regard et se leva pour aller coucher ses enfants. Cynthia les recouvrit, chacun dans leur lit et leur donna un baiser en caressant leurs cheveux d'un geste tendre.

Quand ils passèrent devant la chambre de Cynthia, Marco lui prit le bras, l'y entraîna et lui dit à voix basse, d'un ton grave :

— J'ai un problème, Cynthia.

Alarmée par le ton de sa voix, elle le regarda, inquiète :

— Lequel ?

— Si je laisse mon lit à Silvio, ce soir, je n'ai nulle part où dormir.

Son air sérieux et faussement contrit la fit rire. Elle lui sourit d'un air malicieux :

— Je peux te faire apparaître autant de lit que tu veux, tu sais, où tu veux et de toutes les tailles.

Il ouvrit la bouche pour parler, mais se tut. Cette fois, son air contrit n'était pas feint. Il dit d'un ton déçu :

— Ah oui, c'est vrai... je n'avais pas pensé à ça...

— Moi non plus, lui répondit Cynthia en rougissant.

Il éclata de rire et elle lui mit un doigt sur la bouche pour ne pas qu'il réveille les enfants. Il attrapa doucement son doigt entre ses dents, le fit glisser entre ses lèvres et la saisissant par la taille, l'attira brusquement contre lui. Il la souleva et l'allongea sur le lit. Une main glissée à travers ses cheveux, ses yeux brûlants de désir la dévisageant avec ardeur, il prit ses lèvres et l'embrassa passionnément, puis il enfouit sa tête dans la chaleur de sa peau, caressant et embrassant son cou, sa gorge et ses épaules fougueusement de ses lèvres chaudes.

— Marco... Marco... chuchotait Cynthia d'une voix tout à la fois affolée et vibrante de désir.

Il vit une lueur de panique dans ses yeux et, caressant tendrement son visage, lui demanda d'une voix douce :

— Cynthia, mon amour, pourquoi as-tu si peur de tes sentiments ? Tu as peur de moi ?

— Oui. Non, répondit Cynthia, en baissant les yeux.

Il sourit et embrassa tendrement ses lèvres et son visage. Il la serra contre lui :

— On prendra tout le temps qu'il faudra, ma douce. J'ai toute ma vie pour t'aimer.

Cynthia resserra ses bras autour de lui, bouleversée et profondément émue.

— Tu resteras toujours avec moi, Marco ? demanda-t-elle d'une voix tremblante, la tête enfouie dans son cou.

Il caressa doucement ses cheveux et d'une légère pression, l'obligea à retourner sa tête. Elle semblait très émue et des larmes, qu'elle essayait de retenir, perlaient à ses yeux. Il effleura sa joue.

— C'est ça, mon amour, qui te fait si peur ? Que je te laisse ? Que je m'en aille ?

Incapable de dire un mot, Cynthia hocha la tête en baissant les yeux, se sentant honteuse de sa faiblesse.

Marco plaça ses deux mains autour de son visage, les doigts enfouis dans ses cheveux et avec une douceur infinie embrassa ses paupières fermées, goûtant le sel sur ses cils mouillés, ses lèvres chaudes descendirent avec lenteur, effleurant la peau douce, se posèrent sur celles de Cynthia qu'il embrassa avec une profonde tendresse.

Elle glissa une main dans les cheveux de Marco et de l'autre caressa son visage avec une douceur timide. Ses gestes étaient encore retenus et hésitants mais il sentait son corps vibrer sous le sien et découvrait avec émotion toute son ardente sensualité. Il lâcha ses lèvres à regret et la regarda intensément, ses yeux brûlants d'un amour passionné. Le regard perdu dans un doux abandon, elle sourit tendrement.

La voix de Marco, basse et chaude, était empreinte d'une émotion palpable.

— Cynthia... ma douce Cynthia... mon tendre amour... Je t'aime depuis le premier jour où je t'ai rencontrée, depuis ce moment où tes si beaux yeux se sont posés sur moi et je t'aimerai toujours, toujours, jusqu'à la fin de mes jours. Je resterai toujours avec toi, près de toi. Jamais, je ne te laisserai, Cynthia, jamais. Jamais, je ne partirai sans toi, à moins que ce ne soit pour sauver ta vie ou à moins que toi, tu me le demandes.

Le corps envahi d'une troublante chaleur, elle tendit ses mains vers son visage qu'elle effleura avec douceur, et murmura d'une voix émue :

— Jamais je ne pourrai te demander une chose pareille ! Moi aussi, je t'aime, Marco. Je t'aime, tu sais ? Et je crois que ça fait longtemps. Je veux toujours rester avec toi. Je me sens si bien près de toi et je t'aime tellement !

Il ferma les yeux et eut un profond soupir de bien-être. Il entoura longuement de ses mains celles de Cynthia et embrassa ses paumes avec ferveur. Un sourire se dessina sur ses lèvres, il ouvrit les yeux, la regarda avec tendresse. Il saisit ses deux mains et, délicatement, les étira au-dessus de sa tête, les maintenant sur le lit. D'un air gentiment moqueur, il demanda :

— Alors, tu veux bien me faire une petite place pour ce soir ? Je ne bouge pas beaucoup, je ne fais pas de bruit, je ne ronfle pas et en plus... j'adore te réveiller !

Cynthia rit doucement.

— Mais il faudra être sage, Marco. Il y a beaucoup de monde dans cette maison. En disant ces mots, elle se sentit rougir et tourna la tête.

Marco en riant, se pencha, et murmura tendrement à son oreille :

— Promis, mon amour, je serai sage. Tant qu'on ne sera pas tous seuls tous les deux, je serai sage. Je veux juste que tu t'endormes contre moi et que je puisse te réveiller... n'importe quand.

En disant ces derniers mots, il enfouit sa tête dans son cou et l'embrassa plusieurs fois, promenant ses lèvres et sa langue sur la peau douce et chaude.

Cynthia éclata de rire sous les frissons que ces caresses lui procuraient sur tout le corps.

En riant aussi, Marco libéra son emprise sur ses mains, se redressa, et le regard brillant, l'aida à se relever :

— Viens, mon amour ! On va leur dire qu'on a trouvé un lit pour Silvio.

Lorsqu'ils sortirent de la maison, s'avançant vers eux, souriants et étroitement enlacés, Silvio dit avec un grand sourire :

— Je n'ai encore jamais vu Marco aussi amoureux !

— Moi non plus ! affirma Enzo en souriant d'un air heureux.

Philippe se tourna vers eux, les yeux brillants de bonheur :

— Et moi non plus et je n'ai jamais vu ma petite sœur aussi heureuse !

— Ma qu'ils sont beaux tous les deux ensemble ! Je suis tellement contente de les voir comme ça ! s'exclama Gina d'un air ravi en les regardant tendrement.

*
* *

Le lendemain, c'est la voix excitée des enfants qui posaient des questions et celle de Marco qui leur répondait en riant qui la réveilla. Elle s'étira

longuement, savourant la douceur et la tiédeur du lit, rassurée d'être de nouveau ici, à l'abri, et avec son bâton. Elle le prit dans ses mains, le caressa doucement et y déposa un baiser plein d'amour. Tant de choses s'étaient passées entre le moment où elle l'avait enfermé dans le coffre chez Marco et maintenant. Elle se leva, s'habilla rapidement. Il y avait une chose qu'elle voulait essayer tout de suite avec son bâton. Elle espérait de tout cœur que ça marcherait.

Elle descendit sans bruit. Ils étaient tous assis autour de la table, écoutant Marco qui relatait leur aventure pour les enfants, en rajoutant des scènes imaginaires et drôles et en évitant, bien sûr, les plus réelles et les plus dangereuses.

Cynthia, sans se montrer, l'écoutait en souriant.

Quand la lumière bleue se dissipa au milieu des cris de surprise, apparut sur la table un magnifique bouquet de fleurs multicolores et odorantes dans un vase de cristal.

— Bonjour, tout le monde ! salua Cynthia d'un ton joyeux, les yeux pétillants.

— Maman ! s'écria Sophie, c'est toi qui as fait ça ?

Le regard de Gabriel, agrandi de surprise, allait de sa mère au bouquet.

Gina et Enzo qui avaient violemment sursauté la regardaient bouche bée.

Silvio aussi, même s'il l'avait déjà vu agir, n'arrivait toujours pas à croire que ce fut possible. Il fixa le bâton dans la main de Cynthia d'un air suspicieux.

— Non, ma chérie, c'est lui, répondit Cynthia en lui montrant le bâton.

— Wow ! s'exclama Gabriel, ébahi.

Sophie fronçait les sourcils en regardant le bâton.

— C'est ça ta baguette magique, Maman ? Ça ressemble pas à une baguette de fée ? !

Marco eut un sourire moqueur.

— C'est parce que ta maman, c'est une petite sorcière, répondit-il à l'enfant avec un ton complice.

— Ma comment tu fais ça ? s'exclama Gina, incrédule.

— Je fais un vœu et il se réalise, tout simplement, répondit Cynthia d'un ton rassurant. Ne t'en fais pas, Gina, tu ne risques rien.

Cette dernière hochait la tête, peu convaincue. Cynthia et elle avaient déjà eu de nombreuses discussions à ce sujet et Gina, étant quelque peu superstitieuse, craignait cette chose étrange que Cynthia avait trouvée et qu'elle avait rapportée. Cette magie l'effrayait plus qu'autre chose et elle y voyait plutôt quelque chose de diabolique qu'elle n'aimait pas du tout.

Gabriel, excité, demanda :

— Je peux essayer, Maman ?

Cynthia s'attendait à cette question de la part de ses enfants. Elle s'assit et leur dit gentiment :

— Non, Gabriel. Ni toi ni Sophie ne pouvez vous en servir. Je ne le veux pas parce que c'est beaucoup trop dangereux. Si vous voulez quelque chose, vous me le demandez et si c'est raisonnable, je vous le donne.

— Mais pourquoi ? demanda Gabriel déçu.

— Parce que, mon amour, si tu fais un vœu trop extravagant, ça pourrait devenir dangereux. Imagine que tu souhaites, pour t'amuser, être un chevalier et affronter un dragon. Le dragon apparaîtra pour de vrai, tu comprends ?

— Pour de vrai ? ! s'écrièrent en chœur les enfants, les yeux écarquillés.

— Oui, pour de vrai. Donc, pour l'instant, c'est non. Ce n'est pas un jeu, d'accord ? Et en plus, il n'y a que moi et Marco qui pouvons nous en servir.

Les enfants hochèrent la tête, impressionnés.

Enzo, au contraire de Gina, trouvait ce bâton assez merveilleux. Il s'exclama d'un ton joyeux :

— Cynthia, penses-tu que tu pourrais me donner du carburant pour mon avion ?

— Je ne sais pas, Enzo. On pourra essayer de remplir un jerrycan tout à l'heure si tu veux. Mais ce que j'aimerais par-dessus tout, c'est que tu me montres comment marche ta CB. Je vais en faire apparaître deux autres et j'aimerais qu'on essaie de communiquer en brouillant le son pour ne pas être entendus. Si ça marche... tu comprends ?

— Si, ma belle ! Bien sûr !

Philippe, qui avait compris aussi, poussa un cri de joie et embrassa sa sœur, tout heureux. Les yeux brillants, elle lui adressa un sourire éblouissant, toute à la joie de ce projet auquel elle pensait depuis longtemps. Elle croisa le regard de Marco, qui, la tête penchée appuyée sur son poing fermé, la dévisageait de son regard ardent au petit air moqueur, un tendre sourire aux lèvres. Elle le regarda en essayant de ne pas rougir, mais elle sentit la chaleur sur ses joues et baissa les yeux en secouant la tête.

— Tu me reçois, Enzo ? demanda Marco.

— Si ! affirma Enzo, très bien.

— Et toi, Philippe ?

— 5 sur 5, répondit celui-ci.

— Parfait ! reprit Marco, bon on essaye !

Cynthia, assise à côté de lui dans la petite cabane, ferma les yeux, le cœur battant, se concentra et tendit son bâton vers la CB.

Lorsque la lumière bleue disparut, Marco demanda :

— Tu me reçois, Philippe ?

— Oui mon ami ! Parfaitement !

— Super ! Et toi, Enzo ?

Silence.

— Enzo, tu me reçois ? redemanda Marco.

Silence.

Cynthia poussa un cri de joie, se leva et courut vers la maison où elle entra en coup de vent.

— Tu l'entends pas Enzo ?

Celui-ci secoua la tête un grand sourire aux lèvres.

— Non, ma belle, mais écoute ! Il lui passa les écouteurs et elle entendit un son très doux, comme un chant.

Elle le regarda, surprise.

— Je vais voir Philippe !

Et elle courut vers la remise où Philippe était en train de parler à Marco.

— Philippe ! Essaie de parler à Enzo !

— Enzo, tu me reçois ?

Silence.

De nouveau, Cynthia poussa un cri de joie, exaltée.

— Ça marche, Phil ! ça marche ! Va écouter ce qu'Enzo entend, puis va remplacer Marco pour qu'il l'entende aussi !

Philippe lui passa les écouteurs et courut vers la maison.

— Marco ?

— Oui, ma belle, je suis là.

Il entendit son rire joyeux.

— Marco ! Il faut absolument que tu entendes ce qu'Enzo entend ! Philippe va venir te remplacer et me parler. Tu vas voir ! c'est magnifique !

Elle entendit Marco qui riait.

— Ça marche, mon amour ! ça marche !

— Oui ! ! répondit Cynthia en riant, oui Marco ! ça marche ! Je suis tellement contente ! Tellement contente !

— Cynthia ?

C'était la voix de Philippe.

— Phil ! On va pouvoir leur parler, Philippe ! Enfin ! C'est merveilleux ! Je suis tellement contente !

— Oui ! ! Oui, ma chérie ! ! C'est une idée formidable que tu as eue ! Cynthia ! Tu es la plus adorable des sœurs qu'un homme puisse rêver d'avoir !

Cynthia éclata de rire et eut un petit cri de surprise lorsqu'elle sentit les lèvres de Marco dans son cou.

Elle se tourna vivement vers lui, ses yeux lumineux pétillant de joie et son visage rayonnant de bonheur.

Marco lui enleva les écouteurs et la prit dans ses bras, heureux au plus profond de lui que son vœu le plus cher se soit réalisé.

— Allo ? Cynthia, tu es là ? Cynthia ? dit Philippe. Il sourit en secouant la tête.

La voix de Marco résonna :

— Phil ? Amène la CB dans la maison, on va essayer plus proche d'Enzo.

Dans la chambre de Cynthia, ils renouvelèrent l'expérience, chacun courant à tour de rôle pour écouter ce qu'Enzo entendait. Dans la maison, le chant était toujours présent, mais beaucoup plus clair. C'était vraiment une jolie mélodie, harmonieuse et apaisante.

— Ok, cette fois, on va essayer beaucoup plus loin.

Marco fit décoller l'hydravion d'Enzo, s'envola et s'éloigna.

— Oui, Marco ! Je te reçois !

— Parfait ! Il changea de fréquence, entendit plusieurs sons, quelques paroles, puis une douce mélodie. Il s'éloigna, prit de l'altitude. La mélodie était toujours là. Il s'éloigna encore. Toujours pareil. Même intensité, même clarté, même pureté. Il éclata de rire et revint vers la maison. Quand il se posa, ils étaient tous là à attendre son verdict. Il leva son pouce en l'air, en souriant.

Cynthia mit ses mains devant sa bouche et sauta dans les bras de Philippe. Elle le prit par la main, Enzo sur leurs talons, et courut vers la maison.

Sophie et Gabriel, assis à la table, égrenant des haricots pour faire des conserves, avec Gina et Silvio, les regardaient tous s'agiter, courir à droite et à gauche, sans comprendre.

— Qu'est-ce qu'ils font, Gina ? demanda Gabriel intrigué.

Celle-ci secoua la tête en riant.

— Tu sais, bambino, des fois, les grands ils agissent d'une drôle de façon. Des fois, ils disent aux enfants de se tenir sages mais des fois, eux-mêmes, ils sont pires que des enfants !

Silvio lui dit quelques mots en italien et elle éclata de son grand rire joyeux, en secouant la tête.

Cynthia, assise sur son lit, son frère à ses côtés, prit une grande inspiration et mit la CB sur la bonne fréquence.

Elle entendit un grésillement puis une voix claire :

— Cynthia ? Cynthia ? Tu es là ?

— Papa ? demanda Cynthia d'une petite voix. Papa ? et elle fondit en larmes, trop émue pour parler.

Philippe prit les écouteurs, serrant sa sœur contre lui.

— Papa ?

— Phil ! Oh, mon gars ! C'est toi ? Comme je suis content de t'entendre enfin ! Où est Cynthia ? Elle va bien ? Elle est avec toi ? et les petits ?

— Oui, Papa ! Oui, tout le monde va bien ! Et vous ? Et Maman ? Et Jo ? Ça va ? Tout le monde va bien ?

Cynthia, les yeux brillants de larmes de joie et d'émotion, prit un côté des écouteurs et, sa joue collée contre celle de son frère, put enfin leur parler à tous.

C'est ainsi que Marco les trouva en entrant sans bruit dans la chambre, avec les deux enfants. Cynthia s'écria :

— Maman, attends ! Je vais te passer les petits ! on se reparle tout de suite après !

Elle installa Gabriel et Sophie, côte à côte, leur mit les écouteurs sur les oreilles et entendit bientôt la voix des enfants s'exclamant d'un ton surpris et tout heureux :

— Mamie ? Papy ?

Sous le joyeux babil des petits et leurs exclamations de joie, elle se tourna vers Marco et lui tendit la main, en souriant à travers ses larmes, heureuse et bouleversée, riant et pleurant, tout à la fois. Il l'enlaça, essuyant d'un geste tendre les larmes sur ses joues.

*
* *

Enzo versa quelques gouttes de carburant dans un grand jerrykan vide. Cynthia tendit son bâton au-dessus et lorsque la lumière bleue s'évapora, le jerrykan était plein.

Sous les cris de victoire et les exclamations de surprise de tous, Silvio s'écria :

— Bon sang ! Cynthia ! Si ça marche pour le carburant, tu te rends compte ? Tu peux devenir milliardaire !

Cynthia éclata de rire et lui dit gentiment :

— Silvio, je peux t'assurer que lorsque nous retrouverons tous une vie plus normale, tu seras plus riche que tu ne l'as jamais été, toi et tous ceux que tu veux aider. Ce n'est pas le carburant qui.... Elle s'arrêta net, les yeux agrandis.

— Mon Dieu !

— Quoi, Cynthia ? demanda Philippe, surpris.

Elle se tourna vers lui, toute excitée et parla d'une voix rapide et enjouée :

— Imagine ! Imagine deux secondes que les véhicules, tous les véhicules qui existent, puissent rouler, voler, flotter sans avoir besoin de carburant ! Jamais ! On pourrait éradiquer la pollution d'un seul coup ! Imagine ! Imagine comme ça serait merveilleux !

— Mais Cynthia, comment tu veux que ça marche ? demanda Philippe.

— Je ne sais pas, Philippe, moi, je ne sais pas, mais lui il sait ! répondit Cynthia en agitant son bâton. On va essayer !

Elle se concentra, souhaita voir apparaître un quatre-roues.

Il apparut, rutilant, tout neuf, sous les exclamations ébahies de tous, dès que la lumière bleue se fut dissipée.

Elle se tourna vers eux, les yeux brillants, un grand sourire aux lèvres.

— Il faut que ça marche !

Elle souhaita que le véhicule avance. Rien. Pas un bruit, pas un mouvement. Rien ne se passa. Marco sauta sur le véhicule, vérifia que le réservoir était vide, tourna la clé, enclencha une vitesse et lui dit :

— Vas-y !

Cynthia renouvela son vœu et dès que la lumière bleue disparut, le quatre-roues avançait doucement sans aucun bruit. Marco accéléra et le véhicule prit de la vitesse.

Marco éclata de rire, accéléra beaucoup plus vite, s'éloigna vers le lac, revint vers eux. Tout le monde applaudissait et criait en même temps. Cynthia sautait, tapait des mains, riant et criant tout à la fois, folle de joie.

— Ça marche ! ça marche !

Marco freina, stoppa le quatre-roues et tourna la clé. Le moteur s'était arrêté. Il tourna la clé de nouveau, enclencha la vitesse et tourna la poignée pour accélérer et le véhicule repartit. Il l'arrêta de nouveau, refit les mêmes manœuvres et le quatre-roues avança de nouveau. Il se tourna vers Cynthia et éclata de rire.

— Tu l'as ensorcelé, Cynthia !

Celle-ci riait, heureuse et ravie, tapait des mains, sautant de joie. Tout le monde était excité et parlait en même temps. Les enfants les regardaient et se regardaient d'un air curieux sans trop comprendre la raison de cet enthousiasme. Ils riaient de voir leur mère aussi joyeuse et excitée. Aujourd'hui, ils la trouvaient vraiment très drôle.

Marco s'avança vers eux, regardant tour à tour le quatre-roues et Cynthia, secouant la tête en souriant.

— On va attendre quelques heures et on essaiera à nouveau. Et demain et les jours suivants pour voir si la magie opère toujours. Cynthia approuva, un grand sourire aux lèvres, les yeux brillants de joie.

— Oui, tu as raison. Mais ça marche, Marco ! ça marche ! s'écria-t-elle à nouveau en lui sautant au cou. Il l'enlaça en riant. Il regarda les enfants et leur dit d'un air complice :

— Je vous l'avais bien dit que votre maman était une petite sorcière, hein ?

Sophie s'avança vers lui, d'un air bien décidé à lui faire comprendre la différence et, tendant son petit index en l'air, lui dit d'un ton très sérieux qui fit rire tout le monde :

— Non, Marco ! Maman, c'est une fée ! Pas une sorcière !

*
* *

Le véhicule redémarra et continua à fonctionner, jour après jour. L'énorme génératrice était désormais silencieuse et fonctionnait jour et nuit, fournissant en énergie toute la maison et les remises, une énergie invisible, mystérieuse et renouvelée sans fin.

CHAPITRE 23

— Regarde, Henri, tu vois l'écran là ? C'est un dispositif d'ouverture. On y a trouvé deux empreintes différentes, celle de Cynthia Letillier et celle de Marco Rinaldo. C'est tout, rien d'autre, aucune autre. L'écran semble ne fonctionner qu'avec celles-là. Pareil sur la boîte. Aucune empreinte à part les leurs. Eux seuls ont semblé l'avoir touchée. C'est vraiment bizarre. N'importe quel objet que tu trouves sur le marché a plusieurs empreintes, celles de ceux qui l'ont fabriqué, manipulé, emballé et expédié. Même si maintenant, tout est fait par des machines la plupart du temps, il y aurait dû en avoir au moins une autre empreinte sur la boîte, au moins une, mais là il n'y a que les leurs partout. Seulement ces deux là. Vraiment bizarre, ajouta le technicien, perplexe, j'ai jamais vu un truc comme ça. C'est comme si la boîte avait été fabriquée par eux. Et aucun autre moyen que l'écran pour ouvrir cette boîte, à part au chalumeau et encore, c'est pas sûr.

L'inspecteur Tremblay se tourna vers le technicien.

— Le scan n'a rien donné ?

— Non rien, ni le scanner ni les rayons. Cette boîte semble vide. On a essayé de l'ouvrir au laser mais c'est impossible. Je te jure, Henri, j'ai jamais vu un truc pareil !

— Ok, essaie le chalumeau !

Tandis que le technicien, casque sur la tête, tentait de percer la boîte à la flamme du chalumeau, faisant étinceler des flammèches tout autour, l'inspecteur s'éloigna, songeur.

"Ils sont revenus dans les parages. Ils sont revenus et sont venus chercher cette boîte et se sont fait surprendre par les hommes de Calta ou bien les hommes de Calta les attendaient et ce sont eux qui se sont fait surprendre. Dans tous les cas, c'est à peu près sûr que ce sont eux qui les ont descendus."

L'expertise balistique n'avait rien apporté. Les balles avaient été tirées par une ou deux armes identiques, impossibles à retracer et provenant du marché noir.

La perquisition dans la maison des parents de Cynthia Letillier n'avait absolument rien donné non plus.

Henri Tremblay s'approcha du technicien. Il avait réussi à percer la boîte et continuait en effectuant une ouverture sur sa longueur.

L'inspecteur examina la longueur de la boîte et eut un sursaut. La même que celle des bâtons trouvés chez Cynthia Letillier, la même que celle du bâton trouvé sur le corps de Levasseur. Par contre, celui trouvé sur le corps de Mathilde Kaper était complètement différent, le seul point commun avec les autres était qu'il était, lui aussi, en bois d'érable. Sinon, il semblait étranger à toute cette histoire. Il avait servi à faire subir à la femme de nombreux sévices avant de causer sa mort par suffocation, appuyé fortement contre son cou jusqu'à son dernier soupir. Aucune trace d'empreinte. Celui ou ceux qui avaient fait ça devaient porter des gants.

Il composa le numéro d'Erickson.

— Viens au labo, veux-tu ? et amène un des bâtons.

Lorsqu'Erickson arriva, le technicien achevait son travail. Il éteignit le chalumeau, saisit une paire de pinces et souleva le couvercle avec précaution.

L'intérieur était recouvert de satin noir. Tremblay enfila des gants, souleva le tissu satiné et sortit de la boîte un fourreau de velours noir, vide.

Il jeta un coup d'œil à Erickson, prit le bâton et le glissa dans le fourreau.

La taille était parfaite, en longueur et en largeur pour y loger le bâton.

— Putain ! Me dis pas qu'il y a encore un autre foutu bâton ? ! s'exclama Tremblay, découragé et furieux de ne rien comprendre.

— Hé oui, Henri, approuva Erickson, songeur. Et celui-là, ça doit être le bon ! Ce bâton-là, je suis sûr que c'est celui que veut Calta. Et je suis maintenant persuadé que c'est ça et uniquement ça qu'il veut depuis le début.

— Maman ? On va toujours rester avec Marco ?

Cynthia, amusée par sa question, se tourna vers sa fille assise contre elle, face au lac d'où venait de décoller l'hydravion d'Enzo, conduit par Silvio qui s'était mis en tête d'apprendre à Philippe l'art de piloter. L'avion de Stan avait décollé peu après, cette fois piloté par Enzo qui poursuivait les cours donnés par Marco au petit Gabriel, au comble du bonheur, assis à ses côtés.

Elle enlaça sa fille et la serra contre elle.

— Oui, ma chérie, je l'espère très fort.

— Moi aussi, Maman, je l'espère, ajouta l'enfant. Moi, je l'aime beaucoup Marco.

— Moi aussi, ma chérie, je l'aime beaucoup. Vraiment beaucoup, ajouta-t-elle d'un ton rêveur après un silence.

— Mais, il partira jamais en voyage, hein, Maman ?

— Non, jamais, répondit Marco d'une voix émue. Jamais sans vous.

— Marco ! s'écria Sophie avec un grand sourire en se retournant vivement. Il était arrivé sans bruit et s'était accroupi derrière elles.

— *Bambina* ! Viens ici ! Viens m'aider, *bella poppona mia*, cria Gina d'un ton joyeusement moqueur, depuis le seuil de la maison, deux seaux vides dans les mains. Dès qu'elle voyait Marco s'approcher de Cynthia, elle s'arrangeait toujours pour qu'ils restent seuls. Elle aimait tellement les voir ensemble tous les deux et elle était tellement contente de voir son Marco aussi rayonnant.

— Ah ! Je crois qu'il faut que j'aille travailler ! s'écria Sophie en plaçant son doigt sur son menton, la tête inclinée, avec un petit air sérieux qui les fit rire tous les deux.

Elle se leva vivement, donna un baiser à sa mère et un autre à Marco et courut rejoindre Gina.

Marco s'assit en arrière de Cynthia, ses longues jambes enserrant les siennes et il plaça ses bras autour de son corps. Elle s'accota contre son épaule et enfouit la tête dans son cou, les yeux fermés, frôlant sa peau de ses lèvres en une douce caresse, respirant son odeur avec délice.

— On va marcher, Marco ?

— Oui, mon amour.

Cynthia triturait ses boucles, pensive, les sourcils froncés, perdue dans ses réflexions.

— Marco ? Il y a quelque chose qui m'intrigue.

— Quoi, ma belle ?

— Tu sais, lorsque je me suis transformée en jeune fille, tu m'as dit que j'étais méconnaissable.

— Oui, c'est vrai, tu l'étais vraiment.

— Est-ce que tu m'aurais reconnue si tu m'avais vue comme ça, en m'ayant déjà vue avant telle que je suis ?

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Parce que je pense que l'homme que j'ai vu sur le quai et que j'avais déjà vu à la ferme a dû me reconnaître. Sinon pourquoi les hommes dans le bateau nous auraient-ils attaqués ?

Marco avait déjà pensé à tout ça et il en avait tiré la seule conclusion possible. Il avait préféré ne pas en parler à Cynthia afin d'éviter de mettre en pièces tous ses espoirs et en espérant avoir trouvé une solution quand il le ferait.

— Cynthia, je t'assure que si je n'avais pas été au courant, je ne t'aurais pas reconnue. Si j'avais été près de toi, j'aurais peut-être distingué des traits qui m'auraient rappelé ton visage, mais de loin comme il l'était, je ne crois pas qu'il t'ait reconnue.

Il lui prit le bras, s'arrêta et la fit pivoter contre lui. Les mains dans ses cheveux, caressant son visage, la dévisageant avec amour, il ajouta doucement :

— Oui, tu étais méconnaissable. Il manquait tes beaux cheveux si doux, tes si beaux et si grands yeux qui me font chavirer. La seule chose qui restait, c'était ce mignon petit nez, ces lèvres si sensuelles qui m'attirent tout le temps, cette peau si douce qui éveille tous mes sens. Il caressa doucement ses hanches d'une main enveloppante remontant vers ses seins tendus sous son chandail,

l'attirant d'un coup plus près. Et il manquait ton corps entier, ton si joli corps et tes formes qui me rendent fou !

Cynthia, troublée et les joues en feu, se blottit contre lui. Il n'y avait rien qu'elle aimait tant que d'être dans ses bras et de sentir son corps contre le sien.

Il la sentit se raidir. Elle leva ses yeux vers lui, affolée :

— Marco ! Si j'étais vraiment méconnaissable et si vraiment cet homme-là ne m'a pas reconnue, et qu'ils nous ont quand-même attaqués, alors c'est qu'ils savaient ? Ils savaient qu'on pouvait prendre d'autres apparences ?

Marco hocha la tête.

— Oui, mon amour. Je le crois aussi. Et pour qu'ils le sachent, c'est que Dominic a dû le leur dire. Directement ou indirectement. Je ne vois que ça.

Les yeux de Cynthia se voilèrent d'une profonde déception.

— Alors, on ne pourra pas partir en se transformant tous ? On ne pourra pas sortir d'ici de cette façon, c'est ça ?

Marco secoua la tête et lui dit gentiment :

— Non, ma belle, je ne pense pas que ce soit la meilleure solution. Mais on en trouvera une autre, Cynthia. Je te promets qu'on en trouvera une et qu'on pourra de nouveau vivre et agir librement, comme avant.

Elle mit une main sur la joue de Marco, ses yeux scrutant son regard, attendant une réponse franche :

— Qui sont-ils, Marco ? J'ai l'impression que tu le sais. Si tu le sais vraiment, dis-le moi, s'il te plaît.

Marco la regarda longuement, ferma les yeux un instant, inspira profondément.

— Viens. Il la prit par la main.

Tout en marchant, il commença à parler, lui racontant toute une partie de son passé dont elle ne connaissait rien.

— L'homme sur qui tu as tiré à la cabane à sucre était l'un des hommes à tout faire du pire mafioso que la terre ait porté.

Cynthia eut un sursaut de frayeur et murmura :

— La mafia ?

— Oui. Et elle est dirigée depuis plusieurs années par la famille Caltagirone. Par Francesco Caltagirone. C'est un être profondément odieux, méchant et cruel. C'est lui qui a fait tuer mes parents. Ceux qui les ont tués étaient deux frères. L'un des deux est celui sur qui tu as tiré à la cabane. Quand je l'ai vu, je l'ai reconnu tout de suite. Lui, s'appelait Mike, son frère s'appelait Dave.

— Marco... mais tes parents...

— Ils ne sont pas morts dans un accident de voiture. Ils étaient morts avant l'accident. Ils ont été tués par Dave et Mike, puis ils ont incendié leur auto et l'ont poussée dans un ravin où elle a explosé. La police a conclu à un accident. Il prit une profonde inspiration et poursuivit : Ma mère était enceinte de sept mois. J'allais avoir bientôt un petit frère. Ce jour-là, je devais partir avec eux. Mais le matin, j'étais fiévreux, grippé et mal en point et ma mère n'a pas voulu que je les accompagne. Elle a préféré que je reste à la maison avec mes grands-parents. J'étais triste et fâché de n'avoir pas pu aller avec eux, jusqu'à ce que le policier arrive. Ce jour-là, j'ai compris que le destin m'avait épargné. Ce jour-là, j'ai échappé à la mort pour la première fois.

Cynthia lui prit le bras doucement, s'arrêta. Ses yeux étaient agrandis par la frayeur et remplis de tristesse.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ont-ils fait ça ?

Marco glissa sa main dans ses cheveux et l'attira contre lui. Cynthia le serra de toutes ses forces, bouleversée de chagrin.

— En Italie, mon père a eu des ennuis sérieux avec un des membres de la famille Caltagirone. Il a décidé de fuir le pays au plus vite. Dans le plus grand secret, il a obtenu des papiers pour ma mère et lui sous un nouveau nom et d'autres pour ses parents avec un nouveau nom différent du sien. Ses parents sont arrivés séparément et personne ne pouvait faire un lien de parenté entre eux. En arrivant ici, il a vécu à peu près tranquille pendant plusieurs années, il a acheté, avec mon grand-père, le duplex où nous vivons, ensemble, mais séparément. Un jour, quelqu'un en provenance d'Italie l'a croisé, par hasard, l'a reconnu et l'a donné à Caltagirone. Celui-ci a décidé de le faire tuer par ses

hommes. Même Enzo, qui était le meilleur ami de mon père, ne savait rien, ni de son exil, ni de sa mort. Lui-même vivait depuis plusieurs années aux États-Unis. Quand il a fini par apprendre que son ami avait été tué et qu'il avait un fils, il m'a cherché et a fini par me trouver. Il est arrivé alors que mon grand-père venait de mourir. Quelques membres de la famille arrivaient d'Italie le lendemain pour les funérailles. Il est resté dans l'ombre, sans se montrer à personne et dès qu'ils sont partis, il m'a emmené avec lui. Deux ou trois ans après, il m'a appris toute la vérité. Il m'a aussi appris beaucoup de choses afin que je sois toujours en mesure de me défendre. Grâce à Enzo, je connaissais les visages et les noms de tous ceux qui étaient liés de près ou de loin avec la mort de mes parents. Moi, je les connaissais, mais eux ne me connaissaient pas. Et ils ne me connaissent toujours pas. C'est mon seul avantage sur eux.

Marco se tut, la regarda longuement, d'un air grave, une lueur de tristesse dans les yeux.

— J'aurais préféré ne pas avoir à te dire tout ça, mon amour. Mais si je ne l'avais pas fait, tu te serais peut-être exposée inutilement et dangereusement. Tu aurais peut-être été tentée de prendre des risques trop grands. Beaucoup trop grands.

Cynthia, bouleversée, avaient les yeux brillants de larmes.

— Marco, je suis tellement désolée de ce qui est arrivé à tes parents, c'est tellement triste ! tellement triste ! C'est si injuste, si cruel !

Marco la dévisagea avec tendresse, l'embrassa doucement sur le front et appuya sa tête contre son épaule, sa main caressant ses cheveux.

— Oui, mon amour, c'est triste et cruel et longtemps j'ai eu du chagrin, beaucoup. Mais le peu de temps que j'ai passé avec eux, j'ai été heureux. Vraiment heureux. Lorsque j'ai appris la vérité, j'ai ressenti une haine profonde pour ceux qui avaient détruit ce bonheur et ma vie en détruisant la leur. Alors, je me suis mis en tête de les venger. Et de les tuer tous, un par un. J'ai appris tout ce que je devais savoir pour y arriver. J'étais patient. J'étais très jeune. J'avais toute ma vie pour y parvenir. Un jour, je me suis retrouvé seul avec l'un des deux frères, Dave. Il ne me connaissait pas, ne m'avait jamais vu. J'ai saisi

ma chance et je l'ai tué. Quand j'ai vu son corps mort à mes pieds, je ne ressentais rien. Aucun soulagement. Aucun sentiment de vengeance accomplie. J'ai compris alors que même si je les tuais tous, un par un, rien ne changerait pour moi, jamais, si ce n'est qu'un jour je risquais de finir comme lui ou comme mes parents. Depuis ce moment, j'ai pris la décision de tourner la page et de vivre ma vie en homme libre. Je suis retourné chez Enzo et Gina. J'ai dit la vérité à Enzo. C'est à ce moment-là qu'il m'a appris à piloter et une multitude d'autres choses. Un jour, je suis allé en Italie pour voir l'endroit d'où mes parents venaient et où j'aurais pu naître si la vie en avait décidé autrement. Puis, je suis venu m'installer ici. Il s'est passé beaucoup de choses depuis, beaucoup de temps.

Marco se tut un moment, revivant ses souvenirs. Il embrassa ses cheveux avec douceur. D'une douce pression, il releva sa tête.

— Et puis un jour, j'ai croisé un regard magnifique, un regard aux yeux verts très doux, deux grands yeux troublants qui ont changé ma vie à tout jamais.

Cynthia, profondément émue, frotta tendrement sa joue contre la sienne.

— Mon amour, si seulement je pouvais effacer toute cette tristesse pour toi ! Si seulement je pouvais effacer tout ça ! Je t'aime tellement Marco !

Marco sourit et sans un mot enfouit sa tête dans les cheveux soyeux, la serrant fort tout contre lui.

— Tu as déjà tout effacé, ma douce. Depuis que tu es là, dans ma vie. En étant là, tout simplement.

CHAPITRE 24

Le rire clair et joyeux de Cynthia résonna dans toute la maison. Gina et Enzo, assis dans la cuisine, échangèrent un regard complice et un sourire entendu.

Marco, assis en tailleur sur le lit de Cynthia, adossé aux oreillers, l'observait en souriant, les yeux malicieux.

— Ah, Marco ! Si tu savais comme j'aime tes questions ! Elle le regarda en secouant la tête, souriant tendrement. Oui, bien sûr ! ! Bien sûr, que j'ai déjà sauté en parachute ! Très souvent, même ! En fait, avant de déménager ici, je faisais ça régulièrement, tu vois ?

Elle s'agenouilla devant lui et dit cette fois d'un ton très sérieux :

— Marco, il n'en est pas question ! Pas question, jamais ! Je préfère mourir que de me jeter dans le vide avec un sac sur le dos, tu comprends ? Elle mit un doigt sur son torse. Et non, je ne vais pas adorer ça ! Pas du tout ! Vraiment pas ! Tu peux être sûr de ça !

Il éclata de rire.

— D'accord, mon amour ! On ira pas jouer avec les petits oiseaux, promis !

— Si on pouvait voler, évidemment, ça serait différent... Sa voix se fit rêveuse. Si seulement on pouvait, Marco ! Imagine ! Si seulem...

Elle s'interrompit brusquement, écarquilla les yeux et se mit debout d'un coup.

— Marco ! Marco !

— Quoi, ma belle ?

— Lève-toi ! Viens ! dit précipitamment Cynthia en chaussant rapidement ses bottines. Elle prit le bâton et le coquillage dans ses mains. Viens !

— Où Cynthia ?

— Emmène-moi à la petite clairière !

— Cynthia...

— Vite, s'il te plaît, Marco !

Il se chaussa rapidement, enfila un chandail. Ils dévalèrent les escaliers. En passant dans la cuisine, Enzo lança quelque chose en italien à Marco, celui-ci se retourna, lui répondit tandis que le grand rire de Gina retentissait suivi par celui de son mari. Ils sortirent en courant de la maison. Marco lui prit la main et l'entraîna sur le sentier qui menait à l'endroit où il lui avait appris à tirer.

Cynthia, haletante par la course qu'ils venaient de faire, tint le bâton contre elle, ferma les yeux et dit :

— Je souhaite de pouvoir voler, mais pas haut, surtout ! Surtout pas haut !

Rien ne se passa.

Elle regarda Marco et dit d'un ton grave :

— Marco, on va essayer !

— Essayer quoi ? demanda Marco sans comprendre.

Sans répondre, elle lui montra le coquillage et le bâton. Elle glissa doucement le bâton dans le trou du coquillage.

Marco lui saisit la main, interrompant son geste :

— Attends, Cynthia ! ! Et si ce que tu fais faisait disparaître ton bâton et le renvoyer d'où il vient ?

Cynthia retira vivement le coquillage du bâton et regarda Marco d'un air consterné. Elle réfléchit un instant, puis souhaita en silence que le bâton et le coquillage restent toujours avec elle. La lumière bleue azur l'enveloppa toute entière. Elle sourit à Marco d'un air confiant, les yeux brillants d'espoir.

— Ne t'en fais pas, mon amour, tout va bien aller.

Elle prit sa main et l'entraîna près d'un gros rocher sur lequel ils s'assirent côte à côte.

D'un geste doux et lent elle fit doucement glisser le coquillage sur le bâton. Le coquillage glissa facilement jusqu'au bord de sa main où il s'immobilisa. Reculant sa main, Cynthia essaya de le faire glisser un peu plus loin sans y parvenir.

Elle se mit debout et dit d'une voix solennelle :

— Je souhaite de pouvoir voler à un mètre du sol.

Rien ne se passa là non plus.

Elle se plaça devant Marco et lui tendit le bâton.

— On dirait que ce souhait-là ne marche pas, c'est dommage. On va essayer autre chose. Vas-y, Marco. Souhaite que n'importe quoi change sur moi et fais-moi ensuite revenir comme avant.

Marco secoua la tête.

— Cynthia, mon amour ! Je ne peux pas faire une chose pareille ! Imagine que tu ne puisses pas revenir comme avant, justement !

— S'il te plait, Marco ! N'importe quoi, sans conséquence ! Fais-moi grandir un peu, tiens ! Comme ça, je pourrais t'embrasser sans me lever sur mes pieds ou n'importe quoi qui change, pour voir si on peut. S'il te plait, Marco !

Marco réfléchit un instant, puis éclata de rire et lui adressa un sourire moqueur, ses yeux brillants d'une lueur tendrement espiègle, les sourcils levés sur un air de douce convoitise. Cynthia, soudainement inquiète, allait parler quand une intense lumière bleue turquoise l'enveloppa toute entière. Elle se retrouva presque nue, vêtue seulement d'un ensemble de lingerie de satin rouge brodée de dentelle noire.

— Marco ! ! s'écria Cynthia d'une voix affolée, les joues enflammées. La seconde suivante, elle était de nouveau vêtue de son chandail et de son jean. Elle leva vers lui un regard indigné où se mêlait la joie de voir la réalisation de ce qu'elle avait cru possible et le trouble de ce que Marco venait de souhaiter à son insu.

Il l'attira vers lui, les yeux rieurs et dit tendrement :

— Pardonne-moi, mon amour, je n'ai pas pu m'en empêcher, j'en avais tellement envie ! Et puis c'était si joli ce que j'ai vu ! Je peux recommencer ?

Cynthia secoua la tête en souriant.

— Marco, tu es vraiment...

— Amoureux fou de toi, ma douce !

Elle caressa sa joue et, d'un coup, sursauta, les yeux agrandis. Elle courut vers le mur de rochers qui leur servait de cible, scruta le sol avec attention et repéra un éclat de roche, long et effilé, assez coupant. Sans hésiter, elle s'entailla le bras avec et courut vers Marco qui la regardait sans comprendre. Il sursauta en voyant le sang couler sur son avant-bras et se leva d'un bond.

— Cynthia !

— C'est rien, Marco, vas-y, essaye de me soigner !

Marco tendit le bâton vers le bras de Cynthia et la même lumière mauve et vert pâle qu'elle avait déjà vue sortit du bâton et enveloppa son bras, le laissant intact.

Cynthia poussa un hurlement sauvage et sauta avec fougue dans les bras de Marco qui la souleva et la fit tournoyer, fou de joie.

— Marco ! Cynthia pleurait de joie, le cœur éclatant de bonheur. Ça marche, Marco ! On peut le faire ! C'est possible ! Tout est possible !

— Cynthia ! Cynthia ! Mon amour de petite sorcière !

— On peut guérir tout le monde ! On peut le faire Marco !

Ils s'assirent sur le rocher côte à côte, se regardant les yeux brillants, l'esprit enflammé, un grand sourire aux lèvres.

— Tu avais raison, ma douce, lui dit Marco en glissant un doigt sur sa joue.

Cynthia hocha la tête sans rien dire, au comble de l'émotion, comme elle l'avait été le jour où Sandrine avait été guérie.

Rêveuse et exaltée, elle caressa délicatement le coquillage, le fit tourner doucement autour du bâton, il tourna facilement et se bloqua d'un coup.

C'est alors qu'apparut soudain devant elle un arc-en-ciel de couleurs vives et douces, dansant devant ses yeux, se mêlant, s'étirant à l'infini. Les lumières qu'elle avait déjà vues, bleu azur, bleu turquoise, vert pâle et mauve mais aussi un rose tendre et un rose plus foncé, un bleu nuit et un violet intense tourbillonnèrent devant ses yeux écarquillés de surprise. Les lumières emmêlées dansaient doucement comme une splendide aurore boréale et se stabilisèrent devant elle, ondulant d'un mouvement doux et gracieux.

Cynthia, la bouche ouverte, les yeux écarquillés, brillants d'émerveillement et de surprise, était envoûtée par la splendeur de ces lueurs magnifiques. Semblant sortir de la lumière, une forme lumineuse s'allongea comme un doigt et vint appuyer le bout de son nez. Cynthia sursauta, cligna des yeux avec un petit rire de surprise.

Marco la regarda, étonné.

La lumière refit ce geste plusieurs fois, appuyant doucement sur le bout de son nez et se reculant. Cynthia, les yeux brillants, clignait des yeux à chaque fois et sursautait légèrement en riant.

— Cynthia ? demanda doucement Marco, amusé et intrigué de son étrange attitude.

— C'est tellement beau, Marco ! murmura Cynthia d'une voix extasiée.

Marco regarda autour de lui. Les arbres commençaient à se parer des couleurs de l'automne, illuminées par la lumière vive du soleil. Oui, c'était beau, mais... Il observa de nouveau Cynthia qui avait le regard fixé droit devant elle, les yeux agrandis et lumineux.

— Quoi, Cynthia ?

— La lumière, Marco ! Elle se tourna vers lui d'un geste vif. Tu ne la vois pas, la lumière ?

Marco secoua la tête en souriant, sans comprendre.

— Celle qui est dans tes yeux en ce moment est particulièrement jolie, ma douce.

— Non, Marco, la lumière, là !

Cynthia tendit le doigt vers l'aurore boréale et disparut.

— Cynthia ! ! cria Marco d'une voix affolée en se levant d'un bond. Il se tourna en tous sens d'un geste brusque.

— Marco ? dit Cynthia, surprise. Elle toucha son bras et il sursauta. Marco ? Tu ne me vois pas, c'est ça ? Tu me vois pas ?

— Cynthia, s'il te plait ! !

Elle réapparut devant lui, toujours assise sur le rocher, la main sur son bras.

Il s'approcha et la serra brusquement contre lui, bouleversé.

— Ne fais plus ça, Cynthia ! Ne fais plus jamais ça ! J'ai eu si peur de te perdre !

— Marco, je n'ai rien fait, chuchota Cynthia, rien du tout. Je t'ai montré la lumière et...

Elle tourna les yeux vers l'aurore boréale :

— Montre-toi à Marco.

La lumière s'étendit, se déploya, dansant doucement.

— Wow !!! s'exclama Marco surpris et émerveillé, c'est magnifique !!

Le doigt lumineux vint doucement appuyer le bout de son nez. Il sursauta légèrement et éclata de rire. La lumière refit plusieurs fois le même geste et alterna entre le nez de Cynthia et celui de Marco.

Blottie contre Marco qui la serrait fermement contre lui, Cynthia murmura :

— Marco, si tu tends le doigt vers la lumière, tu deviens invisible. C'est ça qui est arrivé.

Marco acquiesça, tendit sa main vers la lumière et disparut à son tour. Cynthia sentait ses bras autour d'elle, elle l'entendait rire mais ne le voyait plus.

Il réapparut et ils se regardèrent en souriant, émerveillés et exaltés. Le doigt de lumière continuait à appuyer doucement sur le bout de leur nez par moments intermittents.

— C'est une forme de communication, dit Marco, songeur. Elle communique avec nous de cette façon.

Cynthia hocha la tête, regardant les couleurs qui ondulaient devant eux.

— D'où viens-tu ? demanda-t-elle d'une voix rêveuse.

De nouveau, elle disparut mais cette fois, la lumière disparut avec elle. Et Marco ne sentit plus son corps contre le sien.

— Cynthia !!!! hurla-t-il.

Cynthia, surprise par le cri angoissé de Marco, se retourna pour lui parler et sursauta violemment, saisie d'effroi. Autour d'elle, il n'y avait que le bleu du ciel. Elle était enveloppée de l'aurore boréale. Effrayée, elle regarda vers le bas et vit Marco, minuscule qui se tournait dans tous les sens en criant son nom.

— Ramène-moi en bas, chuchota-t-elle, d'une voix terrorisée.

Une seconde après, elle était contre Marco et le serrait avec force, tout son corps tremblant de peur.

— Cynthia, que s'est-il passé ? Où étais-tu ?

Cynthia tourna son regard vers la lumière qui dansait doucement devant eux. De nouveau le doigt s'approcha mais au lieu de toucher le bout de son nez, il caressa sa joue d'un geste très doux et enveloppant. Elle lui sourit, rassurée, et un filet de lumière vive ondula horizontalement. Elle demanda doucement :

— Tu peux revenir, n'est-ce pas ?

L'aurore ondula de haut en bas d'un mouvement vif et encore une fois le doigt caressa sa joue avec douceur. Cynthia tourna délicatement le coquillage et la lumière disparut dans le bâton d'un mouvement rapide, en un tourbillon de couleurs. Elle regarda Marco. Dans ses yeux, se mêlaient un air de frayeur, d'émerveillement et d'étonnement le plus complet.

En prenant son visage entre ses mains, Marco demanda à nouveau :

— Où étais-tu Cynthia ?

— Là-haut, dit-elle dans un murmure. Elle désigna le ciel de son doigt. J'étais là-haut, Marco, très haut !

Marco sursauta, regarda vers le ciel. Il ne s'était passé que quelques secondes entre le moment où Cynthia avait brusquement disparu et celui où elle avait réapparu.

— Tu me voyais d'en haut ?

— Oui, tout petit. En fait, quand tu as crié, je me suis tournée vers toi mais je n'ai vu que le ciel et j'ai regardé en bas et je t'ai vu. J'ai cru que j'allais mourir de peur !

— J'étais petit comment ?

Cynthia montra un écart de quelques centimètres entre son pouce et son index.

— Wow ! s'écria Marco. C'est énorme la distance que tu as parcouru en si peu de temps ! Est-ce que tu as senti quelque chose ? Est-ce que t'es sentie soulevée ?

— Non, pas du tout. Vraiment pas ! J'avais l'impression d'être encore ici avec toi.

— As-tu senti des bourdonnements dans tes oreilles ? De l'air sur toi ?

Cynthia secoua la tête.

— Non, Marco, rien du tout.

— Et là-haut, tu te sentais comment ? Comment était la lumière ?

— Avant que je réalise que j'étais si haut, je me sentais bien. La lumière était partout autour de moi mais je pouvais voir comme si elle n'y était pas. C'est étrange. C'est comme si elle me portait.

Marco leva les yeux au ciel, la regarda, regarda le ciel à nouveau.

— Incroyable ! C'est incroyable ! Il avait les yeux pétillants, un grand sourire aux lèvres. On essaie Cynthia ? On essaie ensemble, tu veux bien ?

Cynthia secoua la tête, effrayée.

— Cynthia, je ne te lâcherai pas une seconde. Pas une seconde. On commence pas haut, d'accord ? S'il te plait, ma douce, dis oui !

Sa voix calme et rassurante, son sourire et son regard tendre et vibrant d'excitation eurent raison de sa frayeur. Elle lui sourit.

— D'accord, Marco, mais pas haut, hein ? Pas haut !

Il embrassa ses lèvres avec douceur.

— Promis, mon amour !

Cynthia tourna délicatement le coquillage et l'aurore boréale réapparut, dansante devant eux. Cynthia se blottit dans les bras de Marco et il l'enserra de ses bras. De nouveau, le doigt de lumière toucha doucement le bout de leur nez à tour de rôle.

— Soulève-nous, pas trop haut, s'il te plait, demanda Marco. L'aurore boréale les enveloppa tous les deux mais ils pouvaient voir comme si elle n'y était pas. Marco regarda vers le sol. Wow !

Cynthia jeta un regard vers le bas. Ils semblaient flotter tous les deux à un mètre du sol.

— Plus haut ! demanda Marco.

Ils étaient maintenant au niveau de la cime des grands sapins qui entouraient la clairière.

— Marco...

— N'aies pas peur, mon amour, dit Marco tendrement. Regarde, elle fait comme on lui dit.

Le doigt de lumière caressa doucement la joue de Cynthia comme pour la rassurer. Elle lui sourit et de nouveau vit apparaître le filet de lumière vive qui ondula horizontalement.

— Plus haut ! s'écria-t-elle en riant et en serrant ses bras plus fort autour de Marco. Celui-ci éclata de rire. Elle leva vers lui ses yeux brillants de plaisir et son sourire émerveillé. Il l'embrassa tendrement. L'aurore se mit alors à onduler de façon rapide et le doigt de lumière passa doucement sur la joue de Cynthia puis sur celle de Marco, les enveloppant d'une douce caresse. Marco la regarda et vit le filet de lumière vive onduler horizontalement.

— C'est un sourire, dit-il à Cynthia. Elle acquiesça en regardant la lumière.

Marco étendit sa jambe comme pour sortir de l'aurore.

— Marco !

Mais dès que Marco avait commencé à bouger, l'aurore s'était agrandie et était venue envelopper sa jambe instantanément.

— On ne risque rien, ma douce. Absolument rien. De nouveau, le doigt de lumière caressa doucement la joue de Cynthia.

— On va voir la maison ?

Et avant que Marco ait pu répondre, ils virent Sophie qui sortait de l'étable avec Philippe, portant avec précaution un panier rempli d'œufs.

— C'est incroyable, la vitesse à laquelle elle se déplace ! s'exclama Marco, impressionné.

Cynthia observait avec amour sa fille qui marchait à pas lents, les yeux fixés sur le panier, veillant à ne pas le renverser.

— Est-ce qu'elle peut nous voir ? demanda-t-elle à la lumière. L'aurore ondula d'un mouvement négatif.

— Est-ce qu'elle nous entend ?

De nouveau, l'aurore ondula d'un mouvement négatif.

— Ne le fais pas, d'accord ? mais si je te demandais qu'elle puisse nous voir et nous entendre, elle pourrait, n'est-ce pas ?

Cette fois, l'aurore ondula vivement de haut en bas.

— Et est-ce qu'elle pourrait venir avec nous ?

De nouveau, l'aurore ondula d'un mouvement affirmatif.

Cynthia regarda Marco les yeux scintillants d'espoir. Il rit doucement.

— Combien de personnes peux-tu transporter en même temps ?

L'aurore étendit ses couleurs horizontalement sur presque toute la largeur du lac.

— Oh ! Mon Dieu ! Marco ! Marco ! On va pouvoir aller les voir ! s'écria Cynthia d'une voix excitée, les yeux étincelants de bonheur.

Il caressa sa joue, un large sourire aux lèvres.

— Oui, ma douce, on va pouvoir ! Il tourna ses yeux vers la lumière :

— Emmène-nous à la cascade, s'il te plaît !

L'aurore s'éleva à haute altitude sans qu'ils en aient la moindre conscience. Cynthia risqua un coup d'œil vers le bas et étouffa un cri de frayeur, resserrant son étreinte autour de Marco qui éclata de rire, ravi et exalté de voler de cette façon et à cette vitesse.

Les lacs immenses étaient devenus minuscules, les forêts ressemblaient à de petits bosquets d'arbustes.

Le doigt de lumière s'élargit comme une main et caressa d'un geste doux la tête de Cynthia, agrippée à Marco, les yeux fermés, effrayée. Elle posa sa main sur la lumière et se sentit d'un coup apaisée. Elle la regarda et lui sourit. Le filet de lumière vive s'étira en un large sourire.

— Tu es merveilleuse ! murmura Cynthia. L'aurore ondula vivement et ses couleurs semblèrent devenir plus brillantes et plus lumineuses.

Cynthia sourit, extasiée par la beauté de ce spectacle.

L'instant d'après, ils admiraient la grandiose et impressionnante chute d'eau, grondant avec un bruit fort et puissant.

Marco regarda vers le bas, repéra un endroit tranquille avec de grands rochers plats au bord de la rivière. Il tendit le doigt dans cette direction et allait demander à la lumière de s'y diriger que déjà il sentit l'herbe sous ses pieds. Il éclata de rire, tendit le doigt vers la droite, vers la gauche, en haut et de nouveau vers les rochers. Ils se déplaçaient selon les directions que Marco donnait avec sa main.

— C'est génial ! C'est absolument génial ! s'écria-t-il en riant. Cynthia riait aussi, envoûtée par cette magie déstabilisante et fantastique à la fois.

Il désigna les rochers en bas et ils purent s'asseoir, sur un grand rocher plat, la lumière dansant doucement devant eux. Ils se regardèrent émerveillés et encore incrédules de tout ce qui venait de se passer.

— Comment fais-tu pour savoir où nous emmener ? demanda Marco d'un air songeur à l'aurore.

Elle continua à onduler doucement. Elle appuya son doigt de lumière sur le nez de Marco.

— Marco, je pense qu'elle ne peut nous répondre qu'avec oui ou non. Le doigt de lumière appuya sur le bout du nez de Cynthia.

— Oui, tu as raison. Est-ce que tu lis dans nos pensées ? L'aurore ondula vivement de haut en bas.

— Est-ce que tu connais nos sentiments ? L'aurore ondula de nouveau de haut en bas.

— Si on pense à quelqu'un, tu es capable de le trouver, où qu'il soit ? De nouveau, l'aurore ondula de haut en bas.

— Si on pense à un lieu, tu peux aussi ? Encore une fois, l'aurore approuva.

— C'est génial ! C'est merveilleux ! s'exclama Marco en souriant à Cynthia, les yeux brillants.

— Oui, Marco ! répondit-elle, exaltée, c'est complètement fou ! C'est tellement fantastique !

Elle observa les couleurs et dit d'une voix rêveuse :

— J'aimerais bien savoir ce que font les autres couleurs... Que peuvent-elles faire ? J'aimerais bien le savoir...

L'aurore boréale sembla s'allonger indéfiniment vers le ciel, ses couleurs se séparant l'une de l'autre, ondulant chacune d'un gracieux mouvement.

Marco hochait la tête, songeur.

— On pourrait peut-être le savoir si on les touchait chacune...

— Non, Marco ! chuchota Cynthia en lui prenant la main vivement. Non, s'il te plaît ! Tu as sûrement raison, mais ne le fais pas s'il te plaît ! Quand je lui ai demandé d'où elle venait, elle m'a soulevée dans les airs. J'ai peur que si tu touches les couleurs, ça provoque quelque chose... Et si tu disparaissais ? Et que je ne te revoyais plus jamais ?

— D'accord, ma douce, tu as raison, on attendra d'en savoir plus.

Les couleurs se mêlèrent de nouveau et l'aurore diminua de hauteur, dansant devant eux.

— Mais on va pouvoir aller les voir, Marco ! reprit Cynthia d'une voix extasiée.

— Oui, mon amour ! Oui ! Et on va pouvoir se promener partout sans que personne ne puisse nous voir ! Il éclata de rire, les yeux pétillants d'une lueur malicieuse. J'ai toujours rêvé de pouvoir faire un truc pareil quand j'étais gamin !

Cynthia rit joyusement. Ils se regardèrent, excités comme des enfants. Marco la dévisagea avec amour et glissa doucement une main dans ses cheveux avant de l'embrasser avec ardeur. L'aurore boréale se mit alors à onduler vivement, ses couleurs illuminées d'un coup. Le doigt de lumière caressa doucement leurs joues, tandis que le filet de lumière vive s'agrandissait sur un large sourire.

— Pas moyen d'avoir un moment d'intimité, chuchota Marco contre l'oreille de Cynthia, en riant.

— Oui, murmura Cynthia, et en plus ça la fait rire.

Le filet de lumière s'élargit encore et l'aurore ondula encore plus vite.

— Tu veux qu'on aille les voir, Cynthia ?

— Pas maintenant, je ne veux pas que les enfants s'inquiètent de mon absence. Même si elle va très vite, il suffit qu'un des deux me cherche...

— D'accord, on ira faire un tour quand ils seront couchés. Il s'adressa à la lumière :

— Es-tu invisible la nuit aussi ?

L'aurore boréale ondula de haut en bas. Marco regarda Cynthia en souriant.

— Peux-tu entrer dans les maisons ?

L'aurore approuva de nouveau.

— En ouvrant la porte ? En passant à travers les murs ?

La lumière ondula vivement de haut en bas, plusieurs fois. Marco éclata de rire, les yeux brillants.

— C'est génial ! ! C'est génial ! !

Cynthia riait aussi, émerveillée de tout ce qui s'offrait désormais à eux. Elle se leva.

— Viens, Marco, on retourne à la maison. Il faut que je dise ça à Philippe ! Il va être fou de joie !

Arrivés près de la maison, ils les virent tous disputer une partie de foot endiablée. Gina et Enzo étaient chacun dans les buts. Silvio faisait équipe avec Sophie et Philippe avec Gabriel. Marco désigna un endroit caché par les arbres. Cynthia adressa un doux sourire à l'aurore boréale et elle disparut dans le bâton en un tourbillon. Ils s'avancèrent vers les joueurs.

— Marco ! s'écria Sophie, viens jouer avec nous !

— Toi aussi, Maman ! cria Gabriel, viens dans notre équipe !

— Oui, j'arrive ! Elle courut jusqu'à la maison et monta dans sa chambre pour mettre le bâton et le coquillage sous son oreiller. Lorsqu'elle fit glisser le coquillage sur le bâton, elle sentit celui-ci frémir légèrement dans sa main et elle le caressa doucement.

Au bout d'une heure de jeu effréné, l'équipe composée de Gina, Silvio, Marco et Sophie menait largement par 5 à 1. Pendant une pause pour la mi-temps, Enzo exposa son plan.

Avant la remise en jeu, Cynthia s'approcha de Marco, prit tendrement son visage entre ses mains et se hissant sur la pointe des pieds, embrassa ses lèvres avec douceur.

— Hey ! Pas le droit de toucher l'adversaire ! s'écria Silvio d'un air rigolard. Cynthia regarda Marco et eut un petit hochement de tête, une lueur de regret dans les yeux et lui sourit avec tendresse. Le jeu reprit. Philippe contrôlait le ballon, fit une passe à Cynthia qui se trouva face à Marco. Elle lui sourit tendrement et sans le quitter des yeux, elle fit une passe à Gabriel qui s'était déplacé rapidement sur sa droite, celui-ci fit une passe à Philippe qui tira et compta un but sous le cri de victoire de son équipe.

— Marco ? ! ! s'écria Silvio, qu'est-ce que tu fais ? !

Marco sourit à Cynthia, amusé de la lueur espiègle brillant dans ses yeux.

— Tu ne m'auras plus !

Après la remise en jeu, il prit rapidement le contrôle du ballon et courait vers le but, Philippe à ses côtés, Cynthia sur ses talons.

— Marco ? l'appela Cynthia de sa voix douce. Il se retourna. Philippe dévia le ballon et courut, évitant de justesse Silvio, fit une longue passe à Gabriel qui compta un autre but avec un cri de joie.

— Marco ! ! ! cria Silvio tandis qu'Enzo était plié de rire.

— Cynthia ! tu triches ! reprit Silvio en riant, t'as pas le droit de parler à l'adversaire ni de le toucher !

— D'accord, Silvio, répondit Cynthia doucement en souriant d'un air espiègle, sans quitter Marco des yeux, je le ferai plus, promis.

Marco secoua la tête en riant.

— Enzo, sur le terrain ! Cynthia, dans les buts ! cria-t-il en regardant Cynthia d'un air moqueur. Celle-ci lui fit une petite grimace, courut vers Enzo qui tapa dans sa main et courut vers son équipe.

Le jeu reprit. Silvio fit une passe à Sophie qui essayait de pousser le ballon avec son pied. Marco la saisit sous les aisselles courut rapidement vers le but avec le ballon. Il observa un instant Cynthia, penchée en avant qui ne quittait pas le ballon des yeux. Il fit basculer le corps de Sophie, qui riait aux éclats,

pour lui donner de l'élan et elle tira de toutes ses forces dans le ballon, marquant son premier but avec un cri de joie et un grand éclat de rire. Cynthia l'applaudit en riant :

— Bravo, ma chérie ! !

La fois suivante, Marco arriva rapidement, tandis que Philippe et Gabriel courraient pour le rejoindre. Cynthia ne quittait pas le ballon des yeux, prête à bondir, tandis que Marco s'amusait à le faire rouler d'un côté et de l'autre entre ses pieds. Cynthia leva les yeux vers lui et avec un sourire enjôleur, il tira sur la droite tandis que Cynthia plongeait sur la gauche. Elle se redressa rapidement et cria :

— Gina, sur le terrain ! Marco, dans les buts ! Elle lui tira la langue, une lueur de défi amusé dans les yeux. Il éclata de rire, lui envoya un baiser de sa main avant de courir vers les buts.

Gina compensait son manque de vitesse en trichant allègrement, faisant des crocs en jambes et en retenant par les bras ou la taille, Philippe, Enzo et Gabriel, qui se débattaient en riant de bon cœur.

Le match se termina par un score de 10 à 6 pour l'équipe de Marco. Tout le monde s'écroula dans l'herbe, essoufflé, commentant le match avec des exclamations et des éclats de rire.

Au bout d'un moment, Silvio se leva et dit d'un ton joyeux :

— Ce soir, on mange de la pizza ! !

Les enfants se levèrent d'un bond en criant de joie. Ils avaient instauré des tours pour la préparation des repas. Silvio et Gina faisaient un duo excellent et leurs plats étaient toujours grandement appréciés, Philippe et Enzo se débrouillaient comme ils pouvaient et les repas étaient souvent composés de pâtes ou d'autres plats faciles à préparer, Marco et Cynthia formaient une équipe étonnante avec des recettes surprenantes et souvent délicieuses qu'ils improvisaient en riant, s'interrompant souvent pour s'embrasser, ce qui provoquait quelquefois des désastres culinaires comme du riz trop collant, des légumes trop grillés ou un pâté au mouton un peu brûlé. Les enfants se

portaient toujours volontaires pour aider l'une ou l'autre des équipes de cuisiniers.

Cynthia s'adressa à Philippe et à Enzo, d'une voix basse et mystérieuse :

— Aujourd'hui, Marco et moi, on a découvert quelque chose de fabuleux. Attendez-moi, je reviens.

Elle redescendit avec son bâton et le coquillage.

— Venez, éloignons-nous de la maison.

Cynthia tourna délicatement le coquillage autour du bâton et l'aurore apparut, dansant devant elle. Le doigt de lumière toucha le nez de Cynthia puis celui de Marco.

— Montre-toi à Philippe et Enzo.

Ceux-ci sursautèrent avec des exclamations de surprise émerveillée en voyant les splendides couleurs onduler devant leurs yeux écarquillés. Le doigt de lumière se posa tour à tour sur le nez de Philippe et celui d'Enzo qui sursautèrent en riant. Cynthia regarda Marco en souriant.

— Elle peut nous faire voler ! dit Cynthia d'une voix exaltée. Elle peut nous emmener partout !

— Comment ça ? demanda Enzo d'une voix excitée.

— Viens, Enzo, place-toi près de moi. Philippe, va à côté de Marco. Ce dernier l'enlaça et elle dit à la lumière :

— Emmène-nous à la petite clairière.

— Enzo, regarde en bas ! s'écria Marco.

Enzo sursauta violemment, de même que Philippe.

— Wow !!!

Ils étaient au-dessus des arbres et la seconde suivante foulaient le sol de la petite clairière.

— Wow !! répéta Enzo, impressionné. Il regarda Marco et celui-ci hocha la tête en riant.

— Cynthia ! Cynthia ! s'écria Philippe, tout joyeux.

— Oui, Philippe, oui ! On va pouvoir aller les voir ! On va y aller dès ce soir, quand les enfants seront couchés !

Philippe, fou de joie, la serra dans ses bras, la faisant danser. L'aurore boréale se mit à onduler et son doigt de lumière caressa doucement les joues des frère et sœur. Cynthia leva les yeux vers Marco en riant et il lui fit un clin d'œil complice et amusé. Le filet de lumière vive apparut et s'élargit tandis que les couleurs s'intensifiaient.

*
* *

Chaudement habillés sous la nuit fraîche et étoilée, ils se dirigèrent d'abord vers la grande maison d'Angelo. Celui-ci était en train d'attiser le feu de la cheminée. Marco eut un large sourire en voyant son ami. Dans la chambre des parents, dormait sa femme Marina. Près de là, une petite chambre abritait un lit de bébé où dormait un enfant d'environ deux ans. Marco éclata de rire :

— Sacré Angelo !

À l'étage, trois chambres abritaient chacune deux lits dans lesquels dormaient deux jeunes garçons, à peine plus vieux que Gabriel et quatre filles, la plus âgée semblant avoir 12 ans environ et la plus jeune devant être de l'âge de Sophie. Cynthia regarda tous ces petits avec un sourire attendri et leva ses yeux vers Marco qui observait rêveusement les enfants endormis d'un air ému.

Ils se dirigèrent ensuite vers le premier chalet. Cynthia étouffa un cri de joie.

Sa mère dormait dans la chambre et son père, dans le salon, était en train de lire au coin du feu, se balançant doucement sur une chaise berçante, le chat Balou, roulé en boule sur ses genoux.

— Papa, Maman, Balou, murmura Cynthia, les larmes coulant sur ses joues.

Philippe, tout aussi ému qu'elle, enlaça ses épaules, la serrant contre lui. D'un geste tendre, Marco essuya ses larmes en souriant. Elle enlaça sa taille d'une main et celle de Philippe de l'autre, les serrant tous les deux contre elle.

Dans le chalet suivant, ils surprirent Jacques et Laurence en train de faire l'amour.

— Oups ! Désolée... balbutia Cynthia en rougissant violemment sous le rire de Marco et la seconde suivante, dans un autre chalet, Philippe et elle

observaient avec émotion leur sœur aînée taper sur l'ordinateur un nouvel article pour la sauvegarde d'une autre espèce en danger. Cynthia avança sa main vers elle. Marco retint son geste avec douceur, regarda la lumière. Celle-ci ondula vivement de bas en haut et Cynthia caressa les cheveux de sa sœur avec amour. Jo-Ann s'interrompit, inclina sa tête en arrière quelques instants, les yeux fermés, puis, semblant d'un coup inspirée, se remit à taper frénétiquement.

Cynthia rit doucement en jetant un regard à Philippe. Marco riait, heureux.

— Tout le monde va bien, dit-il d'un ton joyeux.

— Oui, Marco, dit Cynthia émue en posant la tête contre son épaule, grâce à toi, oui. Merci, merci, mon amour !

Marco glissa doucement une main contre sa joue, la maintenant tendrement contre lui.

— Tu veux qu'on aille chez toi ?

— Oh oui ! s'exclama Cynthia, ravie.

Dans l'entrée, la boîte aux lettres débordait et plusieurs sacs publicitaires envahissaient le perron.

Elle leva les yeux vers Marco.

— Je les ramasse ?

— Non, il vaut mieux pas. Regarde juste s'il y a des lettres ou des trucs importants.

Elle tria rapidement la pile de documents, sursauta en voyant une lettre d'assurance au nom de Dominic Levasseur. Elle avait reçu la même lettre pour ses propres assurances, sinon rien d'important. Il s'agissait pour la plupart de publicités.

Cynthia étouffa un cri de terreur, une main sur sa bouche, les yeux agrandis d'effroi. À l'intérieur, tout était à l'envers partout. La maison avait été cambriolée. Tout, partout, avait été retourné, les tiroirs, les placards, les armoires, les bacs de jeux des enfants, tout avait été vidé, éparpillé. Dans toutes les pièces régnaient un chaos et un désordre effrayants.

Marco la serra dans ses bras.

— Allons-nous-en ! murmura Cynthia d'une voix affolée.

— On va chez toi, Phil ?

Celui-ci approuva et la seconde suivante ils se trouvaient devant sa maison. Tout comme chez Cynthia, sa boîte aux lettres débordait. Il fit un rapide inventaire du courrier .

À l'intérieur, par contre, tout était intact et normal. Philippe en profita pour faire une petite valise de vêtements chauds et de chaussures plus adaptés à la saison froide qui s'annonçait.

Chez Jo-Ann aussi, tout était en ordre et paisible mais sa boîte aux lettres était vide, le courrier étant apparemment ramassé, ce qui les surprit.

Chez leurs parents régnaient le même fouillis et le même désordre que chez Cynthia, leur maison avait aussi été cambriolée et fouillée de fond en comble.

Cynthia émit un gémissement de frayeur.

Marco resserra son étreinte autour d'elle.

— Ils sont venus là où ils pensaient trouver le bâton, mais maintenant c'est fini, mon amour. C'est fini. Ils ne pourront jamais le trouver.

Marco demanda silencieusement à la lumière de tout replacer et l'instant d'après, Cynthia poussa un grand soupir de soulagement en retrouvant le calme et la quiétude de la maison de ses parents comme elle l'avait toujours connue.

Chez Laurence et Jacques aussi tout était bien rangé et en ordre, hormis les montagnes de publicité devant leur boîte aux lettres.

Il en était de même chez Marco et le calme qui régnait dans son appartement rappela à Cynthia le soulagement qu'elle avait ressenti ce jour où elle lui avait montré le bâton pour la première fois. Elle y repensa avec une grande émotion.

Marco les invita à s'asseoir tandis qu'il préparait à son tour une valise contenant des vêtements chauds pour l'hiver.

Cynthia s'avança doucement vers le fond de l'appartement et l'observait, émue et troublée, sur le seuil de la porte de sa chambre tandis qu'il cherchait dans son armoire des vêtements à placer dans la grande valise ouverte sur son lit. Il l'aperçut, sourit de son petit air moqueur qui la faisait chavirer,

s'approcha d'elle de son grand pas tranquille et l'enlaça avec une infinie tendresse. Il l'attira contre lui et caressa doucement son visage avec émotion. Il prit ses lèvres, l'embrassant avec passion et murmura à son oreille :

— Je t'aime, Cynthia. Je t'aime tellement mon amour !

Cynthia, troublée au plus profond de son être, frémit contre lui et, glissant une main dans ses cheveux, le serra contre elle avec amour. L'aurore boréale ondulait frénétiquement, ses couleurs vibrantes tandis que le doigt de lumière enveloppait leurs visages réunis et que le filet de couleurs vives s'élargissait.

— Marco ? Cynthia ? demanda Philippe d'une voix inquiète depuis le salon devenu obscur et plongé dans le noir.

Aussitôt, la lumière s'étendit jusqu'à lui et le doigt de lumière appuya doucement sur le bout de son nez avant de caresser sa joue.

— On arrive, Phil ! cria Marco en riant. Il reporta son regard sur celui de Cynthia, la dévisageant avec tendresse.

— Veux-tu qu'on retourne chez toi, mettre de l'ordre ?

— Oui, ça serait bien, je pourrais rapporter des choses aux enfants.

Elle l'aida à finir sa valise et la seconde d'après, Cynthia préparait la sienne, sa maison redevenue impeccable. Elle fit apparaître une immense valise où elle plaça des vêtements chauds pour les petits ainsi que plusieurs jeux, livres et objets qu'ils aimaient particulièrement.

Quand tout fut prêt, ils retournèrent chez Angelo où tout le monde dormait à poings fermés que ce soit dans la maison ou dans les chalets.

Quelques instants plus tard, ils étaient de nouveau chez Enzo où tout le monde dormait paisiblement aussi.

Ils s'assirent tous les trois dans la cuisine et Marco leur prépara un thé.

— Incroyable ! C'est incroyable ! s'exclama Philippe, ébahi. Bon sang ! Comment ça peut marcher ce truc ?

Cynthia riait, les yeux brillants.

— Je ne sais pas, Phil ! Je n'en ai aucune idée ! Mais c'est merveilleux ! Tellement fantastique !

— Ça oui ! dit Marco, heureux et émerveillé. Oh oui ! ! Absolument merveilleux ! Et extraordinaire ! Mais comment ça peut marcher, comme tu dis, Phil, j'en ai aucune idée non plus ! ! Il ne s'est passé que disons, une heure maximum pour qu'on puisse faire et voir tout ça ! C'est incroyable !

*
* *

— Maman ! ! ! Tu es allée à la maison ? ! s'exclama Gabriel, surpris, sans comprendre.

La grande valise était ouverte entre les deux lits des enfants et ceux-ci la débballaient avec plaisir, retrouvant avec joie des vêtements et des objets qu'ils aimaient particulièrement. Cynthia, agenouillée près d'eux, riait de voir leurs expressions de joie et de surprise mêlées.

— Oh, Maman ! ! Tu me l'as ramenée ! ! Merci, Maman d'amour ! ! s'écria Sophie avec joie en serrant contre elle une petite coccinelle en peluche qu'elle aimait beaucoup et en enlaçant le cou de sa mère de son petit bras.

Cynthia embrassa ses boucles tendrement.

— Oui, je suis retournée à la maison ! Et bientôt, on ira voir Papy et Mamie, tous ensemble !

— Comment ? demanda Gabriel, avec l'auto de Marco ?

— Non, Gabriel, non. Tu verras comment, c'est une surprise. Tu vas voir, c'est merveilleux !

Gabriel la regarda d'un air intrigué.

— Pourquoi on y va pas maintenant, d'abord ?

Cynthia sourit d'un air complice et dit à voix basse :

— Parce qu'on a une fête demain, tu te souviens ? Mais on ira tout de suite après.

— Ouiiii ! ! s'écria Sophie d'une petite voix excitée.

Gabriel se mit à rire et dit à voix basse :

— J'ai presque fini mon cadeau, Maman, tu sais ? Enzo m'a aidé.

— Moi aussi, j'ai fini, tu veux que je te montre ?

— Non, ma chérie, ils ne sont pas pour moi ces cadeaux-là, mais je suis sûre que ça sera très joli ! Vraiment très joli ! Et le tien aussi Gabriel, j'ai vraiment hâte de voir ce que tu as fait !

Elle prit son petit visage entre ses mains et l'embrassa tendrement et elle fit de même avec sa fille.

— Vous êtes des amours, tous les deux ! et je suis sûre qu'il va être très content !

— Chut ! ! murmura Sophie en mettant son index sur sa bouche, les yeux pétillants, en riant doucement.

CHAPITRE 25

Couché sur le ventre, les deux bras sous l'oreiller, Marco dormait profondément.

Gabriel et Sophie sautèrent sur le lit de Cynthia en criant :

— Joyeux anniversaire Marco !

Il redressa sa tête, les regarda et se tourna sur le dos avec un large sourire.

— Joyeux anniversaire ! répétèrent-ils en riant, ravis de leur surprise.

Marco étendit ses deux bras et les deux enfants se blottirent contre lui.

— Je t'ai fait un cadeau ! dit Gabriel, tout heureux.

— Moi aussi ! s'écria Sophie avec un grand sourire.

— Ah oui ? Vraiment ? Vous êtes tellement adorables, tous les deux ! Merci mes petits louns ! répondit Marco, amusé et ému.

Cynthia apparut sur le pas de la porte portant un plateau avec un pot de café fumant, deux tasses et des petits pains italiens que Marco adorait, cuisinés par Gina. Depuis tôt le matin, Cynthia et elle s'affairaient dans la cuisine pour préparer un repas digne des plus grandes fêtes.

Elle s'approcha du lit, posa le plateau sur la table de chevet et lui adressa un tendre sourire.

— Bonjour, Marco. Les enfants, Gina vous attend en bas pour ... vous savez quoi, dit-elle aux petits avec un petit sourire complice.

Ils sautèrent au bas du lit en riant. Sophie se tourna vers Marco et mit un doigt sur sa bouche en disant : Chut ! C'est une surprise ! Elle descendit rejoindre son frère qui dévalait les escaliers.

Cynthia s'allongea près de lui et lui donna un baiser sur la joue, continuant d'une douce caresse de ses lèvres jusqu'à son cou où elle se blottit. Elle murmura :

— Joyeux anniversaire, mon amour.

— Merci, ma belle, dit-il en la serrant contre lui, c'est tellement gentil tout ça !

Cynthia se redressa, un grand sourire aux lèvres.

— Et ce n'est que le début ! Tu veux du café ?

Toute la journée fut une fête pour lui. Gina et les enfants avaient décoré la cuisine et le salon avec des guirlandes de fleurs en papier alternés de petits cœurs.

Après un repas animé, ils partirent tous pour une longue randonnée dans la forêt. Les feuilles commençaient à se parer de couleurs éclatantes, des rouges intenses aux oranges enflammés, des jaunes vifs mêlés aux verts tendres, toute la nature prenait son envol vers un automne resplendissant.

Au retour, Enzo alluma un grand feu dans la cheminée et ils jouèrent quelques parties de cartes tandis que Gina et Cynthia finissaient de préparer le souper, chuchotant à mots couverts. Le gâteau était somptueux et Sophie avait tenu à le décorer ce qui en faisait un monticule instable où les bougies tenaient par miracle à travers de nombreux bonbons multicolores.

Cynthia, avec un clin d'œil à Gina, s'absenta discrètement hors de la maison pendant quelques minutes. En revenant, elle monta directement dans sa chambre. Elle en redescendit vêtue d'une robe de soie rouge, deux petites manches courtes laissant apparaître ses épaules nues, moulant étroitement ses seins, très ajustée jusqu'à la taille et s'évasant vers le bas jusqu'aux genoux, dansant souplement sur ses jambes à chaque mouvement. Elle avait noué ses longues boucles en un chignon sur sa nuque avec un ruban noir et portait des escarpins noirs. Gina, en la voyant, s'exclama :

— Ma que tu es bella, *cara mia* ! Cynthia rit doucement. Sophie apparut au cri de Gina.

— Oh ! Tu es belle, Maman ! s'écria-t-elle les yeux brillants. Moi aussi, Maman !

— Ok, viens ! dit Cynthia en riant. Elles remontèrent toutes les deux et lorsqu'elles descendirent, Sophie avait une robe presque identique à celle de sa mère, mais de satin rose et ornée de brillants.

Gina éclata de rire en les voyant.

— Vous êtes adorables toutes les deux ! Allez, venez, c'est l'heure des cadeaux !

Cynthia apporta un grand plateau d'alcools et de jus divers pour l'apéritif tandis que Sophie suivait avec un grand bol d'olives et un autre de cacahuètes, en veillant attentivement à ne rien renverser.

Des cris d'admiration saluèrent leur entrée. Philippe se leva pour prendre le plateau des mains de sa sœur. Il lui dit avec un grand sourire admiratif :

— Tu es magnifique, Cynthia ! Tu devrais t'habiller comme ça plus souvent, ça te va très bien !

Elle l'embrassa sur la joue :

— Merci Philippe, tu es un amour !

Marco, debout près de la cheminée, penchait un peu sa tête et l'observait d'un air ravi, ses yeux brûlants la dévorant avec intensité, levant ses sourcils et souriant d'un air éloquent d'admiration. Elle lui sourit et sentit la chaleur monter sur ses joues. Gabriel s'élança vers sa mère et enlaça sa taille de ses bras :

— Tu es belle, Maman ! On dirait une princesse ! Et en regardant sa petite sœur, il lui dit gentiment :

— Toi aussi, Sophie, tu ressembles à une princesse ! Ravie, Sophie éclata de rire et lui tendit le bol d'arachides dans lequel, elle avait commencé à se servir à pleines mains, le gardant avec elle, après avoir déposé celui contenant des olives.

Cynthia serra son fils contre elle en caressant sa joue.

— Merci, mon amour, tu es très gentil ! Sophie, ma chérie, va offrir des cacahuètes à tout le monde au lieu de tout manger.

— Marco, qu'est-ce que tu veux boire ?

— Un porto, s'il te plait, Enzo.

— Et toi, ma belle ? demanda Silvio à Cynthia

— Un porto aussi, s'il te plait.

Une fois que tout le monde fut servi, ils levèrent tous leurs verres vers Marco. En souriant, il leva le sien pour les remercier. Puis, chacun à leur tour, ils lui offrirent un cadeau que Cynthia avait fait apparaître la veille selon leurs demandes. Philippe lui donna un livre superbement illustré sur l'escalade et la montagne, Silvio lui offrit une montre avec boussole intégrée, à l'épreuve de tous les chocs. Enzo fit un clin d'œil, il lui avait déjà donné son cadeau, des armes plus puissantes que celles qu'il avait, et dont il aurait sûrement besoin. Gina lui offrit une superbe chemise de satin blanc qu'il s'empressa d'enfiler et qui lui allait merveilleusement bien.

— Tu es beau, Marco ! s'exclama la petite Sophie d'un ton émerveillé, sous les rires de tous.

Elle lui tendit un petit paquet, entortillé par ses soins. Il s'assit et le déballa sous le regard attentif de l'enfant. Après plusieurs couches de papier de soie de toutes les couleurs, il trouva un petit coquillage, une petite bague ornée d'une grosse pierre en plastique rose brillant et enfin une carte où elle avait dessiné avec soin une princesse toute habillée de rose. À l'intérieur, elle avait écrit Marco et à côté avait dessiné un gros cœur.

Marco, très ému, l'avait regardé avec un grand sourire puis l'avait serrée fort contre lui en riant.

Gabriel lui avait alors tendu le sien, sommairement emballé. C'était un petit avion en bois qu'il avait sculpté avec l'aide d'Enzo.

Marco, bouleversé, l'avait regardé en souriant et l'avait serré fort et longuement, les yeux brillants, trop ému pour dire quoique ce soit.

Il garda longtemps les enfants contre lui, les embrassant et les remerciant à tour de rôle. Il leva les yeux vers Cynthia. Elle lui sourit tendrement, touchée de voir l'intense émotion qui l'habitait et qu'il semblait avoir du mal à maîtriser.

Gina tapa dans ses mains et dit d'une voix joyeuse :

— Allez, venez, on va manger !

Les enfants sautèrent de joie et avec un dernier baiser à Marco coururent jusqu'à la cuisine, suivis de tous. Cynthia s'avança vers Marco. Il s'était levé et

lui tendait les mains. Elle les saisit et il les ramena en arrière de son dos, contre la douce soie de sa robe. Il l'attira contre lui et murmura :

— Tu es adorable dans cette robe ! Son regard intense parcourut son corps avec insistance. Je n'ai qu'une envie, c'est de te l'enlever !

Cynthia rit doucement et lui dit d'un air mystérieux :

— Marco, j'ai un cadeau pour toi, mais il n'est pas encore prêt, je te le donnerai plus tard.

Marco leva un sourcil d'un air intrigué, un petit sourire en coin.

— Je suis curieux de savoir ce que c'est...

Cynthia, en riant, se libéra et prit le visage de Marco entre ses mains. D'un geste très doux, elle frotta son nez sur celui de Marco et l'embrassa tendrement.

— Hey, les amoureux ! cria Silvio de la cuisine en riant, venez manger !

Sophie répéta en riant :

— Hey, les amoureux !

Marco enfouit sa tête dans le cou de Cynthia et, de ses lèvres, caressa ses épaules dénudées, ses mains enserrant sa taille étroitement contre lui.

— Marco... gémit Cynthia en frissonnant de désir.

Il approcha ses lèvres de son oreille et murmura d'une voix sourde :

— C'est toi mon plus beau cadeau, mon amour !

— Les amoureux ! Les amoureux ! scanda Gina en tapant des mains, imitée par tout le monde sous les éclats de rire des enfants.

Cynthia et Marco arrivèrent en riant et s'assirent sous les applaudissements.

Le repas fut délicieux, composé des mets que Marco aimait le plus, arrosé des meilleurs vins d'Italie. Le gâteau tint miraculeusement jusqu'au moment de le servir. Quand Marco eut soufflé ses bougies, aidé des deux enfants, et que Gina commença à les enlever avec prudence, tous les bonbons déboulèrent sur la table ce qui provoqua des éclats de rire et un fou-rire monumental des deux petits.

Silvio mit de la musique et bientôt commença à chanter en italien, suivi de près par Enzo et Gina. Philippe se joignit à eux et fit rire tout le monde avec son accent et ses mots sans queue ni tête.

Au bout d'un moment, Marco se leva et chercha dans les musiques disponibles celle qu'il voulait. Il fit un clin d'œil à Silvio puis se dirigea vers Cynthia pour l'inviter à danser. Elle le suivit dans le salon. En sortant, Marco fit un signe à Silvio et celui-ci lança la mélodie.

Marco avait saisi Cynthia par la taille, ses yeux plongés dans les siens. Dès que Cynthia l'entendit, elle reconnut tout de suite l'air sur lequel ils avaient dansé tous les deux, il y avait longtemps. Elle lui sourit en rougissant, troublée à ce souvenir. Elle posa doucement sa tête contre son épaule, respirant son odeur avec bonheur, ses mains l'enlaçant avec tendresse. Marco resserra son étreinte autour de son corps et ils dansèrent ainsi, les yeux fermés, émus tous les deux.

Quand la musique égrena ses dernières notes, Marco embrassa doucement ses lèvres et murmura tendrement "merci" à son oreille.

C'est alors que tous, réunis en silence devant la porte pour les regarder, applaudirent en riant.

Avant de s'éclipser pour donner un bain à ses enfants et leur raconter une histoire avant de dormir, Cynthia glissa à l'oreille de Marco :

— Attends-moi ici, d'accord ?

— Et où voudrais-tu que j'aille ? répliqua celui-ci d'un air moqueur.

Lorsqu'elle redescendit, Marco et Philippe achevaient d'essuyer la vaisselle en se rappelant avec humour des anecdotes sur leurs années d'études sous l'œil amusé de Gina. Enzo et Silvio discutaient au salon. Ils prirent un café tous ensemble devant le feu.

Bientôt, tout le monde monta se coucher. Cynthia s'approcha de Marco les yeux brillants et lui dit :

— Viens.

Elle l'entraîna dans l'entrée, enfila une grosse veste chaude et enleva ses escarpins pour mettre ses bottes. Elle tendit son blouson à Marco qu'il mit en souriant. Intrigué, il lui demanda :

— Et on va où comme ça ?

Cynthia sortit de sa poche un long bandeau noir. Elle s'approcha de lui et lui dit d'un ton espiègle :

— Tu vas adorer ça !

Marco éclata de rire.

Elle plaça le bandeau sur les yeux de Marco et lui dit en riant :

— Baisse-toi un peu, je n'arrive pas à l'attacher.

— Où vas-tu m'emmener, jolie sorcière ?

— Dans le bois, chut, Marco.

Elle saisit sa main, alluma la lampe de poche et ferma la porte sans bruit. Marco comptait les pas depuis la maison et sut qu'ils étaient arrivés devant la petite cabane où il avait caché les armes. Avant d'ouvrir la porte, elle lui dit, d'une voix anxieuse :

— Ne regarde pas, Marco.

Il se mit à rire.

— Non mon amour, de toute façon avec ce truc sur les yeux, je ne vois rien, je t'assure !

Elle l'entraîna dans la cabane, lui enleva son blouson et très vite enleva sa veste et ses bottes.

Marco demanda, surpris :

— On est dans la cabane ? Il n'y a pas de cheminée pourtant, je sens le bois qui brûle et il fait chaud ici. Et puis ça sent bon, c'est quoi ?

Cynthia riait doucement. Elle se changea rapidement. Elle était vêtue d'un peignoir léger de soie noire, lié par une ceinture, ses longues boucles libérées, cascadant avec un fort contraste sur le peignoir. Elle se plaça derrière lui, prit une profonde inspiration et lui dit d'une voix légèrement anxieuse :

— Tu peux regarder, maintenant.

Marco retira le bandeau lentement et sursauta. Des yeux, il fit le tour de la pièce. La cabane était complètement transformée. Un feu brûlait dans une grande cheminée. À la fenêtre étaient suspendus et tirés deux grands rideaux de satin rouge. Un grand lit prenait presque toute la place. Un grand lit de bois noir, recouvert d'une couette blanche brodée de délicats motifs rouges et noirs

et sur laquelle trônaient deux grands oreillers recouverts de satin rouge. Dans un coin, une porte ouverte laissait voir une petite salle de bain. Des plantes vertes, une petite table où étaient déposés une bouteille de champagne dans un seau rempli de glaçons et deux verres en cristal complétaient le décor. Un bâton d'encens dégageait une odeur envoûtante. La seule lumière provenait de la lueur du feu et d'une petite lampe tamisée dans un coin de la pièce.

Marco se retourna d'un coup, la faisant sursauter.

Elle guettait sa réaction, se tenant nerveusement les mains, soudain intimidée et gênée de son audace, ses grands yeux le scrutant d'un air un peu inquiet.

Marco la dévisageait d'un regard brûlant, sans pouvoir parler, sous le coup d'une émotion intense.

Cynthia se sentit rougir, elle demanda d'une petite voix, inquiète de son silence :

— Tu vas adorer ?

Il l'attira brusquement contre lui, enfouit son visage dans ses cheveux, la serrant fort contre lui. Il murmura d'une voix enrouée par l'émotion :

— Cynthia... Ma douce Cynthia... mon tendre amour...

Il releva doucement son visage, lui sourit tendrement, son regard ardent l'enveloppant d'amour.

— Oh oui, je vais adorer ! Oh oui, mon amour ! !

La saisissant par la taille, il la souleva, la porta sur le lit et l'étendit avec délicatesse. Ses yeux brillants de tendresse parcouraient son visage sans pouvoir s'en détacher. Sa main en suivait tous les contours avec passion. Son pouce suivit le dessin de ses lèvres qu'il fixa un moment d'un regard passionné avant de l'embrasser avec ardeur, ses doigts enfouis dans les boucles soyeuses.

Sa main suivit le contour de son cou, de son épaule, glissant doucement sous le peignoir. Il sentit une fine bretelle. Il se redressa, sa main descendit en une douce caresse jusqu'à la ceinture qu'il délia. Écartant doucement un pan du peignoir, il aperçut un joli ensemble de lingerie en satin rouge brodé de dentelle noire. Il sourit, amusé, et la regarda tendrement.

Cynthia lui sourit et noua ses mains autour de son cou, l'attirant vers elle. Avec une infinie tendresse, elle couvrit son visage de baisers légers et lui offrit ses lèvres, le visage tendu vers lui, ses yeux fermés. Bouleversé par son abandon, il prit ses lèvres avec passion.

Caressant son torse à travers sa chemise, elle la déboutonna et se redressa pour embrasser chaque partie de sa peau. Il fit glisser le peignoir en une douce caresse, détacha son soutien-gorge et le posa soigneusement au bord du lit. Puis, il la serra d'un coup contre lui, infiniment ému de toutes ces attentions particulières à eux seuls, murmurant d'une voix chaude :

— Cynthia... Mon amour, mon tendre amour...

et la renversa doucement sur l'oreiller, l'enserrant fermement de ses jambes.

Cynthia, haletante de désir, ses yeux brillants légèrement craintifs, le cœur palpitant, était délicieusement troublée de sentir le poids de son corps sur le sien.

— Ici, j'ai le droit de ne pas être sage ? demanda-t-il doucement, ses mains entourant son visage, une lueur de désir intense brillant dans ses yeux.

Cynthia sentit ses joues s'empourprer et murmura d'une voix troublée :

— Oui, mon amour, ici tu as tous les droits.

Ils se découvrirent l'un et l'autre avec une sensuelle tendresse, un désir exacerbé et une intense émotion et ils s'aimèrent toute la nuit, d'un amour enflammé, ardent et passionné, une nuit entrecoupée de moments de doux repos dont ils se réveillaient étroitement enlacés pour s'aimer de nouveau.

— Jamais, même dans mes rêves les plus fous, je n'aurai pu imaginer vivre un moment aussi merveilleux que celui où tu m'as emmené ici, Cynthia. Jamais de toute ma vie, je ne me suis senti aussi heureux !

Il la regarda longuement, brûlant de l'intensité de cet amour qui irradiait dans tout son corps, ses yeux caressant chaque partie d'elle avec tendresse.

Il pencha ses lèvres vers Cynthia et déposa un baiser plein de douceur sur le bout de son nez.

Lovée dans le creux de son épaule, enivrée de plaisir, abandonnée dans une chaude langueur amoureuse, elle soupira de bien-être et plongea dans le sommeil avec bonheur, enveloppée de ses bras. La voix déjà ensommeillée, elle murmura :

— Je t'aime tellement mon amour... pour toujours... Que jamais rien ne nous sépare, oh oui surtout ! Que jamais rien ne nous sépare ! Je suis tellement bien avec toi, près de toi, tellement... Je t'aime tellement, Marco !

Marco resserra son étreinte et la berça doucement avant de sombrer lui aussi dans le sommeil, épuisé et comblé.

Un oiseau chantant tout près de la fenêtre les réveilla tous les deux en même temps. Ils se sourirent, heureux et apaisés d'être enfin unis.

— Tes enfants ne vont pas s'inquiéter de ne pas te voir ?

Cynthia sourit.

— Non, Gina les a emmenés voir s'ils trouvaient des champignons.

Marco se mit à rire :

— Tu avais tout prévu, hein, ma jolie sorcière ?

— Oui, murmura Cynthia avec un sourire, j'ai essayé en tout cas.

Marco la serra tout contre lui, les yeux fermés, profondément ému. Il embrassa son front.

— Merci, mon tendre amour pour tout ce bonheur que tu me donnes !

Il la fit pivoter, son corps l'enserrant fermement. Il enfouit sa tête dans son cou et promena ses lèvres sur sa peau chaude.

— On reviendra ici, hein, ma douce ?

Cynthia riait sous les frissons qui parcouraient son corps.

— Oui. Quand tu voudras !

— Tous les soirs ! Tous les jours ! Tout le temps ! répondit Marco d'une voix forte, en se redressant, un large sourire aux lèvres.

Il la regarda tendrement, ses yeux noirs et brillants remplis d'amour.

— Mon amour de petite sorcière, tu as ensorcelé ma vie à tout jamais ! Il se pencha et prit ses lèvres avec passion.

CHAPITRE 26

C'est avec des cris de joie, des exclamations aiguës, des éclats de rire mêlés de larmes, des étreintes et des caresses sans fin qu'ils se retrouvèrent enfin tous réunis dans l'immense maison d'Angelo, les yeux pétillants, essuyant leurs larmes, riant de bonheur, s'enlaçant et s'embrassant, s'étreignant à ne plus finir.

— Marco ! ! ! Avec un grand cri de joie, la plus âgée des enfants d'Angelo et de Marina courut vers lui et l'enlaça avec force. Marco la souleva dans ses bras en riant :

— Tania ! ! Tu as tellement grandi ! ! Tu es belle comme un cœur, ma chérie ! ! Il chuchota dans le creux de son oreille : Veux-tu m'aider à présenter tout le monde ? je me rappelle pas le nom de tous. Tania se mit à rire et chuchota à son tour : C'est ta femme ? Marco sourit : Je lui ai pas encore demandé si elle voulait. La fillette rit doucement. Tu devrais ! Moi, je suis sûre qu'elle va dire oui ! Marco éclata de rire et donna un baiser à l'enfant. Il la déposa et elle lui prit la main. Ses frères et sœurs étaient regroupés dans le grand salon et observait, intrigués, les nouveaux-venus. Tania les fit se placer par ordre du plus jeune au plus âgé.

Marco donna une longue accolade à son ami Angelo, l'étreignant avec émotion, puis il s'approcha de Marina qui tenait le plus jeune dans ses bras. Il prit son visage entre ses mains.

— Tu es toujours aussi belle, Marina !

Marina se mit à rire, ses yeux noirs pétillants de joie, et l'embrassa sur la joue d'un long et tendre baiser.

— Et toi, tu es toujours aussi charmeur, Marco !

Marco regarda le petit garçon dans ses bras et caressa sa joue doucement. Le petit, intimidé, colla sa tête contre le cou de sa mère, sans le quitter des yeux.

— Je te connais pas, toi, dit Marco d'une voix douce.

Angelo se rapprocha et mit un bras autour des épaules de son ami.

— On l'a appelé Anthony. Marco se retourna vers lui et lui sourit, ému. Il regarda de nouveau l'enfant.

— C'est un joli nom Anthony, joli comme toi. L'enfant lui adressa un petit sourire en coin.

Marco se retourna et s'adressa à Cynthia, Philippe et les enfants :

— Venez ! Venez, je vais vous présenter !

Il enlaça Cynthia et les présenta à Angelo et Marina qui les embrassèrent chaleureusement. Tania s'approcha, fit un petit sourire complice à Marco et prit Cynthia par la main pour l'approcher de ses frères et sœurs. Elle la dévisageait d'un air d'admiration non dissimulée. Elle était fascinée par ses grands yeux verts et ses longues boucles blondes. Elle-même, comme les autres enfants avait des yeux noirs, pétillants et des cheveux aussi noirs et brillants que ceux de leurs parents. Gabriel et Sophie observaient d'un air timide les enfants qui leur souriaient gentiment.

— Moi, je m'appelle Tania, je suis l'aînée et j'ai 12 ans. Elle, c'est Marie, elle a 11 ans. Elle, c'est Caroline, elle a 9 ans. Lui, c'est Simon, il a 8 ans et lui, c'est Alexandre, il a 6 ans. Et elle, c'est Laurie, elle a 4 ans.

Elle se tourna et désigna le bébé dans les bras de sa mère :

— Et lui, c'est Anthony, il va avoir bientôt 2 ans.

— Wow ! s'exclama Cynthia en riant. Bonjour, les enfants ! Quelle jolie famille ! Vous êtes tous adorables ! Elle enlaça ses deux enfants qui restaient collés contre ses jambes. Je vous présente Gabriel qui a 5 ans et Sophie qui va avoir 4 ans.

Tania se pencha vers eux et demanda gentiment :

— Vous voulez venir jouer ?

— Oui ! ! s'écria Sophie d'un ton enjoué tandis que Gabriel hochait la tête en souriant, encore intimidé.

— Moi aussi ! s'écria la petite voix d'Anthony. Sa mère le déposa et il avança d'un pas incertain vers Tania. Sophie se pencha vers lui, secoua ses boucles en riant et en faisant une grimace. Le bébé éclata de rire et mit sa main

dans la sienne et l'autre dans celle de Tania se laissant guider vers les chambres.

— Attention dans les escaliers, Tania !

— Mais oui, Maman, répondit la jeune fille avec un ton légèrement exaspéré.

Marco secoua la tête, attendri et ému :

— C'est fou ce qu'ils ont grandi ! La dernière fois que je les ai vus, Laurie était encore un bébé !

— Hé oui, Marco ! dit Marina en riant. C'est parce que tu ne viens pas nous voir assez souvent !

— Au fait, Marco, vous êtes arrivés comment ? J'ai pas vu d'auto, ni de bateau ? demanda Angelo, étonné.

Marco regarda Cynthia en souriant et lui fit un clin d'œil.

— En volant, vieux, en volant !

— En avion ?

— Non, pas en avion. On vous expliquera ça ce soir quand les petits dormiront.

Jacques s'approcha de Cynthia. Il demanda d'une voix excitée :

— Tu as fait de nouvelles découvertes, Cynthia ?

— Oh oui, Jacques ! ! Oh oui ! Tu vas être surpris ! C'est incroyable !

— Venez, venez ! Entrez vous asseoir ! Qu'est-ce que vous voulez boire ?

Ils passèrent plusieurs heures à parler et à se raconter les derniers événements depuis la dernière fois où ils s'étaient vus.

Cynthia apprit avec soulagement et un grand plaisir que sa sœur, Jacques et Laurence avaient pu poursuivre leurs activités professionnelles, à distance, grâce à l'internet.

— C'est sûr que Papa a hâte que je passe mon examen du barreau et que j'aie plaider avec lui, moi aussi, j'avoue, renchérit Laurence d'un ton joyeux, mais en attendant, j'ai fait des progrès énormes, Cynthia !

— Je n'en doute pas une seconde, Laurence ! répliqua Cynthia en riant, je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi acharné que toi !

Elle se tut un instant.

— Laurence, Marco et moi, on va pouvoir t'emmener voir tes parents ! Et toi aussi, Jacques !

Laurence, les yeux brillants, tapa dans ses mains, folle de joie.

— Oh oui ? ! Oh oui ! Ils me manquent tellement ! Tu sais, grâce à Angelo, on peut les appeler, leur envoyer des messages, communiquer et les voir par Skype, mais c'est pas comme de les voir en vrai ! Oh, Cynthia ! Je suis tellement contente !

Et pour la énième fois depuis qu'elles s'étaient retrouvées, elle se colla contre son amie et l'embrassa. Cynthia se mit à rire et l'embrassa avec tendresse.

— Comment Cynthia ? Comment ? demanda Jacques d'une voix excitée.

— Tu le verras, Jacques ! Tu le verras dès ce soir ! répondit Cynthia en riant. Elle se tourna vers sa sœur :

— Jo, comment va Sandrine ?

— Oh, ma chérie, elle est resplendissante ! Elle est tellement heureuse ! Elle s'est adonnée à toutes sortes de sports, des cours de danses, de yoga, mais aussi de théâtre, de peinture, plein de trucs ! Comme si elle rattrapait tout le temps perdu ! Elle ne sait toujours pas comment c'est arrivé, mais tous les jours, elle remercie le ciel, la vie, les anges, les arbres, le soleil, les fleurs, la plume de Dumbo, tout ce qui passe et toi, toi, surtout. Elle sait seulement que tu étais là et elle croit que c'est grâce à toi, à ta présence. Elle n'a pas tort, conclut Jo-Ann, les yeux brillants d'amour en regardant sa jeune sœur.

Cynthia, très émue, sentit des larmes de joie couler sur ses joues. Elle les essuya rapidement en secouant la tête. Elle murmura, les yeux étincelants :

— Jo ! Jo, j'ai quelque chose à te dire et quand tu vas le savoir, tu vas hurler de joie !

Philippe intervint d'un air faussement sérieux :

— Non, Cynthia, ne lui dis pas ! Sinon, elle va encore se mettre à chanter !

Cynthia éclata de rire en même temps que Philippe et leurs parents. Jo-Ann en riant aussi, demanda d'une voix excitée :

— Quoi ? c'est quoi, Cynthia ? Dis ! Allez !

Cynthia secoua la tête et mit un doigt sur ses lèvres.

— Cynthia ? Qu'est-ce qui t'es arrivé ? Qu'est-ce qui s'est passé quand tu as eu ton accident ? demanda son père d'une voix sérieuse et inquiète.

Cynthia jeta un bref coup d'œil en direction des escaliers et dit doucement en baissant la voix :

— Je ne peux pas te le dire, Papa, pas maintenant.

Marco, assis près d'elle, glissa une main sur sa nuque. Elle tourna vers lui ses yeux brillants d'émotion et il lui sourit tendrement.

Angelo et Marina échangèrent un sourire complice et heureux. Marco ne leur avait jamais présenté aucune des nombreuses relations amoureuses qui avaient jalonné le cours de sa vie. Cynthia était la première qu'ils rencontraient et ils en étaient ravis. Elle semblait l'aimer beaucoup et le rendre pleinement heureux et ils la trouvaient adorable.

Angelo tapa sur la table, faisant sursauter et rire tout le monde :

— Venez, je vais vous montrer votre chalet avant que la nuit tombe.

— Phil, il y a deux chambres dans le mien, si ça te dit, dit Jo-Ann en regardant son frère.

— Oh oui, merci Jo ! Je dois dire que ça me tente plus trop de dormir dans un endroit tout seul, maintenant.

— Ok, viens, amène ta valise !

Angelo dirigea Marco et Cynthia vers un chalet, plus éloigné que les autres, les trois premiers étant occupés. Il ouvrit la porte. Un bon feu brûlait dans la cheminée. Le petit chalet, tout fait de bois, était accueillant et chaleureux. Comme les autres, il comportait deux chambres, un petit salon et une cuisinette équipée. Celui-ci était proche de la rivière, entouré de grands arbres.

— Oh que c'est joli ! s'écria Cynthia, ravie. Merci, Angelo, merci ! Elle ajouta, émue, Merci pour tout Angelo ! Merci pour tout ce que tu as fait pour eux !

Angelo eut un grand sourire et tapota gentiment sa joue.

— C'est rien, ma belle ! C'est rien !

Puis, il se tourna vers Marco avec un air interrogateur dans les yeux. Cynthia se hissa sur la pointe des pieds, embrassa tendrement Marco dans le cou et sortit pour retrouver ses parents dans leur chalet. Jo-Ann et Philippe y étaient aussi.

— Philippe, veux-tu aller chercher Laurence et Jacques ? Je voudrais pas avoir à tout répéter, tu comprends ?

— Bien sûr, ma chérie, dit Philippe en lui donnant un baiser sur le front avant de courir vers leur chalet.

— Voilà, vous savez tout, conclut Cynthia d'une voix calme. Elle avait pu leur relater son récit sans frayeur et sans souffrance. Elle put ainsi mesurer le chemin parcouru et ce qu'elle avait réussi à surmonter, grâce à Marco, surtout.

— S'il n'avait pas été là... elle laissa sa phrase en suspens.

— Ma pauvre chérie ! s'exclama sa mère, bouleversée en se levant pour la prendre dans ses bras.

— Ça va, Maman, maintenant tout va bien, murmura Cynthia en la berçant doucement. Il nous reste juste à trouver un moyen de pouvoir retrouver une vie plus normale et surtout plus libre, mais ça viendra, on trouvera.

Elle resta silencieuse un instant.

— Jo ? Il y a deux jours, Marco, Philippe et moi, on est allés dans les maisons de chacun d'entre vous et chez toi, contrairement aux autres, le courrier était ramassé. Tu sais par qui ?

Jo-Ann rougit d'un coup, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Elle sembla troublée.

— Oui, Cynthia. C'est Frank qui le ramasse et qui me tient au courant.

— Frank ? C'est qui ?

— Je t'en ai déjà parlé une fois, tu te souviens pas ? C'est un gars qui tient un bar, près de là où j'habitais avant.

Cynthia fronça les sourcils et son visage s'éclaira soudain.

— Ah oui ! Oui, je m'en souviens !... Et ?...

— Et rien, dit Jo-Ann d'un air gêné.

— Jo ! s'exclama Cynthia en regardant sa sœur, attendrie.

— Ben oui, rien ! On se parle, c'est tout. Quand je suis arrivée ici, j'ai appelé Sandrine et après, je l'ai appelé lui, et...

— Et ?

— Et depuis, on se parle presque tous les jours, voilà si tu veux tout savoir ! dit rapidement Jo-Ann, retrouvant sa fougue habituelle.

Cynthia sourit tendrement à sa sœur.

— Tu veux aller le voir Jo ? Ou qu'on aille le chercher ?

Les yeux de Jo-Ann semblèrent s'illuminer d'un coup.

— Tu peux ? ! Comment ?

— Bon ! Il va falloir que je me trouve un autre chalet, dit Philippe, les yeux malicieux, d'un ton faussement désespéré qui fit rire tout le monde.

— Ben non, mon gars ! dit son père en riant. Nous aussi, on a deux chambres, tu sais ?

— Cynthia, comment ? Comment tu fais ? Comment tu es venue jusqu'ici ? demanda Jacques d'une voix empressée et impatiente.

Cynthia éclata de rire.

— Jacques ! Tu le verras ! Tu le verras, ce soir ! Un peu de patience !

Elle se leva.

— Bon, je vais voir où sont mes petits. Vous venez ?

Dans la maison, des éclats de rire joyeux provenant de l'étage, amenèrent un sourire sur ses lèvres.

Pendant que Philippe décrivait à tout le monde, assis dans le salon, l'endroit où ils avaient vécu ces derniers mois, leur parlant d'une voix attendrie et enjouée d'Enzo et de Gina, Cynthia se dirigea vers la cuisine. Celle-ci avait été réunie avec la vaste salle à manger qui servait du temps de l'auberge et cela en faisait une pièce de très grande dimension dans laquelle plusieurs grandes tables avaient été placées bout à bout pour en faire une seule, très longue. Marina, tenant la porte du frigo grande ouverte, semblait perdue dans ses pensées.

— Marina ?

Elle se retourna au son de la voix douce de Cynthia et ferma la porte du

frigo avec un sourire.

— Ne t'en fais pas, Marina. Dis-moi juste ce que tu aimerais pour le souper et tu l'auras.

Marina la regarda d'un air perplexe, en fronçant les sourcils.

Cynthia lui sourit gentiment.

— Attends, je reviens.

Elle partit en courant vers le chalet où Marco et Angelo discutaient très sérieusement, moitié en italien, moitié en français.

— Excusez-moi.

Elle prit le bâton et le coquillage dans sa valise, mit ce dernier dans sa poche et camoufla le bâton dans sa veste. Elle leur adressa un sourire, donna un baiser rapide à Marco et s'enfuit vers la maison.

— C'est ça, le bâton qu'ils veulent ? demanda Angelo, surpris.

— Oui, vieux, c'est ça, répondit Marco en souriant.

— Alors, Marina ? De quoi tu as envie ? Dis ! N'importe quoi ! Ce que tu veux ! Qu'est-ce qu'ils aiment tes enfants ?

Marina éclata de rire.

— Oh eux, tu sais, si je les écoutais, on ne se nourrirait que de pâtes et de pizzas !

Cynthia hocha la tête en riant.

— Oui, comme beaucoup d'enfants !

— Mais ils adorent aussi le poulet et les frites.

— D'accord, alors ce soir, on mange du poulet et des frites !

— Ah mais, c'est parce que j'ai pas de poulet, répliqua Marina, j'ai des patates, mais...

Avant qu'elle ait pu finir sa phrase, une magnifique lumière bleue azur enveloppa la table entière et cinq grands plats apparurent, contenant chacun un gros poulet rôti, entouré de légumes variés cuits à point et quatre grands saladiers remplis de frites croustillantes.

Marina poussa un cri, les yeux écarquillés, la bouche grande ouverte.

— Chut ! lui dit Cynthia en souriant.

Marina mit une main sur sa bouche, ses yeux allant d'un plat à l'autre, sans comprendre.

Cynthia fit apparaître sur le long comptoir plusieurs bouteilles de vin italien, des jus de fruits aux saveurs diverses, plus quelques bouteilles d'apéritif.

Marina sursauta, ses yeux grands ouverts allant du comptoir à la table et de la table à Cynthia qui tenait un bâton dans ses mains.

— Comment tu as fait ça, Cynthia ? ! murmura-t-elle.

Cynthia rit doucement.

— Ce n'est pas moi, Marina, c'est lui ! dit-elle à voix basse en montrant son bâton.

Marina s'assit brusquement sur une chaise sans quitter les plats des yeux. Puis, d'un coup elle éclata d'un rire joyeux.

— Cynthia ! Mais c'est merveilleux, ce truc ! Tu pourrais ouvrir un restaurant, tu sais ?

— Oui, Marina, je sais ! répondit Cynthia en riant. Il faudrait les garder au chaud, rajouta-t-elle en désignant les plats.

Outre la grande et ancienne cuisinière à bois, la cuisine immense disposait aussi d'une large cuisinière au gaz qui servait du temps de l'auberge. Pendant que Marina faisait glisser les frites dans deux grands plats pour les mettre au four, Cynthia plaça les plats de poulet sur la cuisinière à bois et les recouvrit d'un dôme isolant pour les garder au chaud.

Marina la regarda d'un air ravi et ébahi :

— C'est merveilleux, ce truc ! C'est merveilleux !

Elle secoua la tête, consternée et incrédule.

— Bon, je vais voir ce que font les enfants. Je suis sûre qu'ils vont avoir faim dans pas longtemps.

Profitant d'être seule, Cynthia ouvrit la porte du garde-manger et fit apparaître tout un tas de victuailles, des produits de base aux gâteries pour les petits. Elle fit de même dans le frigo qui déborda bientôt de légumes frais, de fromages et de yogourts, de lait et de beurre. Sur le comptoir, elle remplit un

immense panier de fruits variés et à côté un panier contenant des noix, des amandes et des noisettes. Le grand congélateur fut bientôt rempli de poulets, de poissons divers, de tartes et de tourtières, de pizzas, de crème glacée et de sorbets.

Elle entendit un léger rire et se retourna brusquement, camouflant son bâton d'un geste vif, les joues écarlates. Marco, les bras croisés, accoté contre le mur, l'observait en souriant de son air moqueur, les yeux brillants de tendresse. Cynthia, soulagée, lui sourit, referma la porte du congélateur et s'approcha de lui.

— Ça fait longtemps que tu es là ?

— Assez pour voir que tu as bien travaillé, répondit Marco en l'enlaçant tendrement.

— Marco, je n'ose pas imaginer combien ça doit leur coûter pour nourrir tous ces enfants ! Il faudrait que tu puisses obtenir le numéro de compte d'Angelo, comme ça je pourrais lui verser de l'argent avec l'ordinateur de Jo-Ann, dit Cynthia à voix basse.

Marco éclata d'un grand rire et secoua la tête, les yeux emplis d'amour. Il la serra contre lui.

— Ne t'en fais pas, ma douce, Angelo est plus riche que nous tous réunis. Il ne manque de rien, sois-en sûre !

— Ah, tant mieux, alors ! Alors qu'il se penchait pour l'embrasser, la voix excitée de Sophie l'interrompit.

— Maman ! Viens voir ! Viens voir ! criait l'enfant depuis l'étage.

Marco prit la main de Cynthia et l'entraîna vers les chambres.

Sophie leur fit de grands signes. Elle leur montra un petit matelas posé entre les lits des deux plus jeunes fillettes et dont l'oreiller et les couvertures épaisses débordaient de peluches que les enfants lui avaient prêté pour dormir.

— C'est Tania qui a fait tout ça et Laurie ! Moi, je vais dormir ici et Gabriel... viens voir ! Elle saisit la main de sa mère et l'entraîna vers la chambre des garçons où Marina achevait de faire le lit d'un petit matelas posé lui aussi entre les lits des deux garçons.

Tania, portant le petit Anthony dans ses bras, sortit de sa chambre et leur adressa un grand sourire. Marco tendit ses bras au petit.

— Tu viens avec moi ?

Le petit colla sa tête contre le cou de sa grande sœur.

Celle-ci lui dit gentiment :

— N'aies pas peur, Anthony. Marco, il est très gentil, tu sais ?

L'enfant regardait Marco, le fixant de ses yeux noirs. Il fit un petit sourire en coin. Puis, son sourire s'élargit devant celui de Marco et il lui tendit les bras.

Marco le serra contre lui, le fit rire en lui donnant des baisers dans le cou.

— Tu sais faire l'avion ?

L'enfant secoua sa tête. Marco le leva à bout de bras et le fit tourner rapidement dans les airs. L'enfant éclata d'un rire joyeux.

— Encore ! s'écria-t-il quand Marco s'arrêta.

— Maman, j'ai faim ! cria un des enfants depuis une chambre.

— Moi aussi ! crièrent plusieurs voix en chœur.

Tania s'approcha de Cynthia.

— Je peux m'asseoir à côté de toi ?

Cynthia, touchée, lui sourit et entoura ses épaules de son bras.

— Bien sûr, ma chérie !

Marina sortit de la chambre en tapant des mains.

— Allez, les enfants, on va mettre la table !

Ils dévalèrent tous les escaliers dans un vacarme assourdissant et poussèrent des cris de joie en sentant les bonnes odeurs qui se dégageaient de la cuisine.

Chacun connaissait les tâches qu'il avait à faire et tout fut prêt en un clin d'œil.

— C'est impressionnant ! dit Cynthia à Marina en riant. Quelle discipline !

— Oh, tu sais ! On n'a pas vraiment le choix, sinon, ça deviendrait vite l'enfer ! C'est pareil pour le ménage. Tout le monde s'y met et ça se fait vite, sinon...

Aidée de Cynthia et de Laurence, elle prépara des assiettes pour les enfants, affamés et impatients, riant et parlant tous en même temps.

— Je peux vous aider ?

— Oui, Jo, tu peux servir l'apéritif.

L'immense table de bois était juste assez grande pour qu'ils réussissent à s'y caser tous.

— Alors, comme ça, on va tous passer les vacances de Noël chez Enzo ? dit Angelo avec un large sourire. Sacré vieux Enzo ! Ça fait tellement longtemps que je l'ai pas vu ! Ça va être super de tous se retrouver !

— Tout le monde va venir ? demanda Marina, surprise.

— Silvio est déjà là-bas, Stan, oui c'est sûr qu'il vient, Vincenzo aussi. Dan, non, il est parti dans le sud pour l'hiver et Antonio, je sais pas encore, je n'ai pas réussi à le joindre et bien sûr les enfants d'Enzo avec leurs petits, dit Marco avec un large sourire, heureux à l'idée de retrouver bientôt tous ses amis.

Marina fit un rapide calcul.

— Voyons, Stanley a quatre enfants, Vincenzo aux dernières nouvelles avait une dizaine de petits-enfants et Antonio a au moins trois enfants. Et du côté d'Enzo, il y en a au moins cinq... Si tout le monde vient, il y aura pas loin d'une trentaine d'enfants, d'enfants seulement, sans compter les adultes.

Elle regarda Marco d'un air perplexe.

— Même si Enzo a rajouté des remises, on pourra jamais tous loger chez lui !

— Pour la place, il n'y a pas de problème, Marina, dit Cynthia en souriant d'un air complice, pour la nourriture non plus.

Marina la regarda et secoua la tête avec un large sourire. Toute joyeuse, elle se mit à taper des mains, les yeux brillants.

— Ça va être génial !

Après le souper, Angelo s'écria :

— Allez, venez ! On va profiter de ce que le temps est encore doux pour faire cuire des guimauves.

Sous les cris de joie des enfants, la voix ferme de Marina s'éleva :

— D'abord, allez tous vous mettre en pyjama ! Comme ça, s'il y en a qui s'endorment...

Sous la nuit étoilée, réchauffés par le feu, les cris des enfants se calmèrent peu à peu. Laurie s'était endormie dans les bras de son père et le petit Anthony dans ceux de sa mère. Sophie, blottie contre Cynthia, qui était assise entre les jambes de Marco, se frottait les yeux.

Alors que Cynthia s'apprêtait à se lever, sa mère l'interrompt d'un geste.

— Laisse-moi faire, Cynthia, ça fait si longtemps ! Ils m'ont manqué mes petits !

Tania s'approcha d'eux, donna un baiser à Marco et un autre à Cynthia avant de lui faire un câlin chaleureux.

— Bonne nuit ! dit-elle d'un ton joyeux en s'éloignant.

— Elle est adorable, cette enfant ! dit Cynthia en souriant.

Marco plaça ses grands bras autour d'elle et la serra contre lui.

— Elle aussi, elle est tombée sous ton charme, ma jolie sorcière, dit-il tendrement dans le creux de son oreille.

Dès que tous les enfants furent entrés dans la maison, Jacques s'approcha de Cynthia et lui dit fébrilement :

— Alors, Cynthia ?

Elle se mit à rire :

— Jacques ! Attends au moins que tout le monde soit là !

Peu après, le doigt de lumière vint doucement toucher le bout de son nez et celui de Marco.

— Montre-toi à tout le monde.

Sous les yeux écarquillés de surprise et les exclamations émerveillées, l'aurore ondula doucement dans la nuit devant eux.

— Tu peux voler avec ça ? murmura Jacques.

— Oui, Jacques. Et très vite en plus ! Regarde !

Elle se leva, tendit sa main à Marco en souriant.

En moins d'une seconde, ils flottaient tous les deux au-dessus du fleuve et revinrent s'asseoir près du feu.

— Wow ! ! s'écria Angelo, c'est comme ça que vous êtes arrivés ? C'est

comme ça qu'on va aller chez Enzo ?

— Oui, vieux ! répondit Marco en riant. C'est comme ça qu'on est arrivés. Tu pourras l'essayer si tu veux, tu vas voir, c'est génial ! Par contre, si on vous emmène tous et que les enfants voient ça, je crains qu'ils ne parlent trop et vendent la mèche, tu comprends ? Ça pourrait être dangereux.

— Oui, bien sûr, je comprends, dit Angelo d'un ton grave.

— Mais vous êtes visibles ! C'est risqué, non ?

— Non, Jacques, on ne l'est pas pour les autres. On est visible seulement à ceux pour qui je demande que la lumière le soit.

Laurence poussa un cri de joie qui fit sursauter et rire tout le monde.

— Cynthia ! Cynthia ! Tu vas pouvoir m'emmener voir mes parents ? !

— Oui, Laurence, oui ! et toi aussi, Jacques ! répondit Cynthia en riant. Elle regarda sa sœur et lui fit un clin d'œil. Toi aussi, Jo, on peut t'emmener où tu veux !

Amusée, elle vit sa sœur rougir et se troubler d'un coup. Elle reprit d'un ton sérieux et exalté :

— Jo ! Ce qu'on a fait pour Sandrine, on peut le faire pour tout le monde, pour tous ! !

Jo-Ann ouvrit de grands yeux.

— C'est vrai, Cynthia ? ! C'est vrai ? !

Celle-ci hocha la tête avec un grand sourire. Jo-Ann poussa un hurlement de joie et se mit à taper des mains frénétiquement.

— Cynthia, c'est la plus belle chose, la plus grande nouvelle que j'ai jamais entendue ! C'est merveilleux ! ! C'est incroyable ! ! C'est tellement fou ! ! C'est fantastique ! !

Philippe, à ses côtés, essaya par tous les moyens de l'en empêcher mais, folle de joie, elle se mit à entonner d'une voix de stentor, fausse et éraillée, une chanson sans queue ni tête, tandis que tous riaient de bon cœur. L'aurore se mit à gondoler frénétiquement et le filet de lumière s'étira sur toute la longueur, le doigt de lumière appuyant vivement sur le bout du nez de Jo-Ann qui riait aux larmes.

*
* *

Le lundi suivant, alors que tous les enfants étaient partis pour l'école, la maison retrouva un calme paisible.

— Et moi, c'est quand que je vais y aller, à l'école, Maman ? demanda Gabriel d'une voix déçue.

— L'année prochaine, Gabriel. L'année prochaine, tu iras, c'est promis, affirma Cynthia. Elle tourna ses yeux vers Marco et il lui fit un signe de tête affirmatif et un sourire encourageant.

— En attendant, viens voir, mon gars ! intervint le père de Cynthia. J'ai trouvé un truc génial sur l'ordi, c'est un nouveau jeu qui permet d'apprendre plein de trucs, comme à l'école, viens voir !

Sophie jouait avec Laurie dans sa chambre. Marina leur fit un clin d'œil.

— Vous pouvez y aller !

Cynthia se tourna vers Laurence, Jacques et Jo-Ann qui attendaient impatiemment.

— Vous êtes prêts ? et elle se mit à rire devant leurs yeux brillants.

Ils déposèrent d'abord Jacques et Laurence chez les parents de cette dernière.

— Si tu veux revenir ou si tu veux aller quelque part, tu m'appelles d'accord ? dit Cynthia à voix basse.

— Oui, ma chérie, promis ! Merci, Cynthia ! Merci ! chuchota Laurence en l'embrassant chaleureusement.

— Laurence ! ! Laurence, ma chérie ! ! Enfin, te voilà ! s'écria sa mère alors que la lumière disparaissait.

Frank sursauta violemment lorsqu'il vit d'un coup apparaître devant lui Jo-Ann et deux inconnus. Il se redressa vivement.

— Jo-Ann ! ! Comment t'as fait pour arriver, pour entrer ? !

Il s'approcha, prit ses mains dans les siennes et, maladroitement, l'embrassa sur les joues. Jo-Ann se mit à rire.

— Je t'expliquerai, Frank. Je te présente ma petite sœur Cynthia et Marco,

son amoureux.

Frank, avec un grand sourire, embrassa Cynthia et donna une ferme poignée de main à Marco.

— Salut ! Venez vous asseoir !

— Non merci, Frank, dit Marco en souriant, on a du travail. Mais on se reverra ! ajouta-t-il avec un clin d'œil.

— Toi, tu restes un peu quand-même ? demanda Frank à Jo-Ann qui devint écarlate.

Cynthia souriait d'un air attendri en regardant sa sœur.

— Tu m'appelles quand tu veux, Jo, dit-elle doucement. Et ils disparurent.

Frank sursauta violemment et regarda Jo-Ann qui riait de bon cœur.

— Je vais t'expliquer, Frank, mais promets-moi de ne le dire à personne.

— C'est de famille de rougir comme ça ? demanda tendrement Marco à Cynthia en glissant un doigt sur sa joue.

— Non, Marco. Jusqu'à maintenant, j'étais la seule affectée par ce défaut, mais je crois que Jo-Ann est amoureuse, elle aussi.

Cynthia suivait la liste que sa mère lui avait donnée et plaça tous leurs vêtements d'hiver, manteaux et bottes dans une grande valise, plus quelques livres que son père voulait avoir.

L'étape suivante les amena à visiter les centres que Cynthia avait créés et pour lesquels elle voulait s'assurer que tout se passait bien.

Dans le bureau d'Huguette Lessard, elle consulta rapidement les papiers, factures et surtout les rapports qu'elle lui avait demandé de rédiger régulièrement pour se tenir informée de l'évolution des centres. Huguette pensait que Cynthia n'était en quelque sorte qu'une directrice qui rendait des comptes aux véritables et anonymes créateurs de ces centres.

Tout fonctionnait à merveille. De nombreuses réhabilitations avaient eu lieu, de nombreuses personnes en détresse avaient réussi à trouver un emploi et à sortir de la misère. Plusieurs femmes s'étaient réunies et avaient créé une petite entreprise qui récupérait des vêtements et des meubles pour aider les

autres femmes en détresse qui arrivaient dans les centres. Tout était en règle et parfaitement tenu à jour. Cynthia remercia en silence sa sœur qui lui avait parlé d'Huguette et de ses grands talents de gestionnaire. Elle ne put résister à l'envie d'écrire un petit mot qu'elle laissa sur son bureau :

"Merci de tout cœur, Huguette, pour tout ce beau travail que tu fais ici ! Je suis particulièrement heureuse de pouvoir compter sur toi. Merci ! À bientôt ! C."

Ils se promenèrent ensuite à travers les centres les plus proches.

Cynthia fut particulièrement touchée de voir une jeune femme, assise sur un lit dans une petite chambre, une valise à ses pieds, le visage et les bras tuméfiés, pleurant en serrant un jeune enfant contre elle. La jeune femme sursauta de frayeur en voyant à travers ses larmes une lumière turquoise l'envelopper entièrement. Elle jeta des regards affolés autour d'elle et soudain son visage se transforma. Elle sécha rapidement ses larmes, ses yeux s'éclairèrent d'une flamme nouvelle. D'un coup, ses traits torturés semblèrent se détendre. Elle regarda son enfant avec un grand sourire et lui dit d'une voix remplie d'amour :

— Ça va aller, mon chéri ! On va s'en sortir, tu vas voir ! Je suis sûre de ça ! Plus personne, jamais, ne nous fera de mal, je te le jure !

Cynthia caressa doucement la tête de la jeune femme et celle de l'enfant qui leva ses yeux au ciel sans rien voir. Lui aussi portait des marques de coups sur son visage.

Cynthia se tourna vers Marco, bouleversée, les yeux brillants de larmes. Il la serra contre lui et ils disparurent.

À l'orphelinat, Cynthia vit plusieurs enfants qui jouaient dehors ensemble sous la surveillance de quelques femmes. À l'intérieur, trois jeunes femmes qui avaient toutes des formations d'infirmières, s'occupaient d'une dizaine de bébés. Dans une pièce isolée, Anita était assise dans une grande chaise berçante, un bébé gémissant dans ses bras. Elle remonta la couverture sur le petit corps, chuchotant à l'enfant des mots apaisants pour l'endormir en se balançant doucement. Cynthia, les larmes aux yeux, caressa d'un geste doux

les cheveux d'Anita et sa main enveloppa la petite tête de l'enfant. Le bébé poussa un soupir de bien-être et s'endormit dans les bras d'Anita qui souriait de bonheur.

Émue au plus profond de son être, Cynthia se mit à rire et à sangloter dans les bras de Marco qui la berçait tendrement en souriant.

Dans le bureau de Marco, la voix exaspérée de sa secrétaire résonnait tandis qu'elle parlait au téléphone.

— Non, je vous dis que je n'en sais rien ! Je ne sais pas où est monsieur Rinaldo, ni quand il va revenir ! Jusqu'à présent, vos factures ont toujours été payées dans les temps ! Celles qui restent seront payées sous peu, dès que monsieur Rinaldo sera de retour !

Elle passa une main nerveuse sur son front et reprit d'un ton agressif :

— Hé bien, c'est ça ! Envoyez-la, votre poursuite ! Nos avocats se chargeront de vous répondre !

Elle raccrocha brusquement d'un geste excédé et poussa un long soupir de découragement.

Marco jeta un coup d'œil à Cynthia et fit une grimace.

— Cynthia, reste invisible. Je crois que j'ai plusieurs choses à régler.

— Marco, c'est dangereux, non ?

— Non, ma belle, avec elle, il n'y a pas de risque.

Il apparut soudain dans l'entrée, claqua la porte. La secrétaire sursauta et se leva d'un bond.

— Marco ! ! ! Marco ! ! Enfin, tu es revenu ! Mais où étais-tu passé ? Pourquoi n'as-tu pas appelé ? C'est quoi ce bordel ? Ça fait des mois que j'essaie de te joindre ! Où étais-tu ? Tu as des tonnes de factures en retard ! Il y en a plusieurs qui menacent d'engager des poursuites ! Et il y a plein qui...

Marco, qui se dirigeait vers son bureau, se retourna et dit d'une voix ferme :

— Chut, Sylvie ! Si je n'ai pas appelé, c'est que je ne pouvais pas, c'est tout ! Là, je suis là et on va régler tout ça, d'accord ? Apporte-moi les dossiers !

La secrétaire redressa sa tête avec un petit air de défi et marcha jusqu'à une

filière près de son bureau où elle réunit une pile de dossiers.

Cynthia l'observa en souriant. Elle rajusta sa jupe courte sur ses fesses rebondies et, d'un geste vif, arrangea ses cheveux, se remit du rouge à lèvres, vérifiant son allure dans le petit miroir posé sur son bureau. Puis, elle prit la pile de dossiers et d'une démarche aguichante se dirigea vers le bureau de Marco.

Celui-ci épluchait les diverses notes éparpillées sur son bureau, les classant par ordre d'urgence. Son bureau était petit et modeste. Les murs étaient ornés de plusieurs de ses diplômes et de grandes photos aériennes d'endroits magnifiques qui ressemblaient assez à celui où vivaient Enzo et Gina.

Sylvie posa la pile de dossiers sur la chaise à côté d'elle et s'assit face à lui, croisant les jambes d'une manière provocante. Elle lui tendit la première chemise, assez volumineuse.

— Ça, c'est toutes les factures en retard, depuis des mois. C'est le premier truc à régler.

Marco ouvrit la chemise, vérifia les nombreuses factures, les montants. Tout lui semblait correct.

La secrétaire lui tendit une autre chemise.

— Les mises en demeure pour factures impayées. Plusieurs des avocats menacent de te poursuivre.

Marco jeta un rapide coup d'œil et posa la chemise au-dessus de l'autre.

— Ça, c'est un des vols du mois de juillet. Trois gars, le pilote c'est Danny. Ils l'accusent de les avoir laissés en plan et d'être venu les chercher deux jours après la date prévue. Mais j'ai vérifié et tout concorde. Danny a suivi les instructions. Les gars menacent de te poursuivre si tu ne les dédommages pas. C'est n'importe quoi.

— Ok, ensuite ?

— Ici, c'est un vol de fin août. Deux avions, un groupe de 8 personnes, des chasseurs. Ils prétendent que les informations de la pourvoirie sont erronées, qu'il y a plein de trucs et de services qui étaient payants alors qu'ils auraient dû être gratuits, etc... Ils réclament plein de choses dont un remboursement

complet du voyage et de leur séjour et, évidemment, menacent aussi de te poursuivre.

Elle lui tendit une dernière chemise.

— Et ça, c'est tout ce qui concerne les gouvernements, taxes et compagnie. Il va falloir que tu t'en occupes très vite, Marco.

Elle ajouta avec un petit sourire :

— Une chance que mon salaire et le loyer sont versés automatiquement, sinon on serait à la rue, toi et moi... Oh ! J'allais oublier ! Il y a un inspecteur de police qui est venu ici... Tremblay, c'est ça, son nom... pas mal mignon, en passant. Il voulait te voir et a laissé sa carte.

Puis, elle plaça ses deux coudes sur le bureau et appuya son menton sur ses deux mains jointes. Sa voix se fit douce et câline, ses yeux langoureux :

— Marco... pourquoi tu m'as pas appelé ? Tu m'as manqué, tu sais ? Beaucoup !

Marco qui révisait rapidement les dossiers, leva la tête et l'observa un instant. Il croisa le regard de Cynthia, debout dans un coin, qui les observait d'un air ambigu et intrigué. Il leva les yeux au ciel en secouant la tête et regardant sa secrétaire en souriant, lui dit d'un air narquois :

— Ton mari va bien, Sylvie ?

Celle-ci eut un léger sursaut, se recula sur sa chaise.

— Oui, il va bien. Il est reparti en Arabie Saoudite, tu sais ? Pour six mois. Six longs mois...

Le regard de Marco se durcit légèrement. Il semblait agacé plus qu'autre chose par les avances à peine déguisées de la jeune femme.

— C'est bien, Sylvie, laisse-moi seul maintenant, je vais régler tout ça. Évidemment, si le téléphone sonne, je ne suis toujours pas là, d'accord ?

Vexée, elle se leva et se dirigea vers la porte d'une démarche sensuelle et lui jeta un regard avant de refermer la porte.

Il sourit à Cynthia qui était venue s'asseoir face à lui.

— Elle est impossible ! Une vraie mangeuse d'hommes ! chuchota-t-il en riant.

Il ouvrit son ordinateur et commença à régler directement ce qui pouvait l'être par versement direct. Ensuite, il rédigea et signa plusieurs chèques.

— Bon, il me reste à taper des lettres... Il semblait hésiter.

— Tu veux que je le fasse, Marco ? J'ai l'habitude, tu sais, proposa Cynthia. Le visage de Marco s'éclaira.

— Ah oui ? Si tu veux, oui, ça m'aiderait bien ! En fait, je sais pas trop comment tourner ça...

Il lui laissa sa place et lui dit rapidement ce qu'il voulait écrire à chacun. Cynthia tapa les lettres, les fit imprimer et il put les signer, ravi.

— Merci, mon amour ! Tu es un ange !

Quand tout fut réglé, il ferma son ordinateur, fit apparaître une grosse mallette rigide et capitonnée dans lequel il le plaça avec soin et une série de boîtes en carton dans lesquelles il rangea tous les dossiers. Avec l'aide de Cynthia, il décrocha tous ses diplômes qu'il plaça avec les dossiers et les photos sur les murs, soigneusement roulées et retenues par un élastique. Son bureau était entièrement vide. Il fit un clin d'œil à Cynthia, ouvrit la porte et dit :

— Sylvie, tu peux venir ?

— Bien sûr, Marco, susurra-t-elle.

Elle sursauta en voyant le bureau vide et les boîtes.

— Marco... Mais qu'est-ce qui...

— Assieds-toi, Sylvie, répondit-il gentiment.

Sur le bureau, se dressait une pile d'enveloppes prêtes à être postées.

— Tu envoies tout ça, tout est à jour et en ordre maintenant. Les réclamations sont jointes à une lettre que j'ai fait pour Me Daigle, je communiquerai avec lui, il s'en occupera. Il y a aussi une lettre au propriétaire pour dire que je mets fin à la location de ses locaux avec un chèque en conséquence. Je vais faire transférer ce numéro de téléphone à un autre et l'adresse aussi. Évidemment, j'appellerai les pilotes pour qu'ils sachent comment me joindre. Surtout, je te suis infiniment reconnaissant de tout le travail que tu as fait pendant mon absence.

— Marco... commença la secrétaire, inquiète.

Il lui tendit une lettre et un chèque.

— Tiens, c'est une lettre de recommandation pour n'importe quel poste de secrétaire que tu voudrais trouver. Si tu veux rester dans ce domaine, tu peux aller voir le patron de la compagnie Espaces Tour, Roger, c'est un ami à moi, il t'engagera à coup sûr.

Sylvie lut attentivement la lettre de recommandation et leva un regard ému vers Marco :

— Tu es trop chou, Marco ! C'est tellement gentil ce que tu as écrit !

Marco jeta un regard amusé à Cynthia, c'est elle qui avait écrit la lettre.

— 100 000.00\$!!! s'écria Sylvie, les yeux écarquillés en regardant le chèque. 100 000.00\$!! Wow !! Marco !!

Elle se leva d'un bond, contourna rapidement le bureau et avant qu'il ait pu réagir, elle saisit son visage entre ses mains et l'embrassa sur la bouche. Mais une seconde après, elle sentit ses cheveux tirés par en arrière. Elle poussa un petit cri de douleur et de frayeur, se retournant d'un coup sans rien voir. Marco riait en regardant Cynthia qui avait l'air un peu fâché. D'une main, il s'essuya rapidement les lèvres et dit d'un ton narquois :

— Sylvie, tu postes les lettres, tu vides ton bureau de tes effets personnels, tu laisses la clé dessus, tu encaisses ton chèque et, si tu veux continuer à travailler dans ce secteur, tu peux appeler Roger. Il ajouta d'un air moqueur : Lui, les maris en déplacement, ça lui plaît assez, tu sais...

Sylvie leva les sourcils et sourit d'un air gourmand.

— Tu sais, Danny m'a proposé qu'on aille prendre un verre ensemble... Je vais sûrement l'appeler...

Marco secoua la tête, découragé. Il la regarda gravement et lui dit d'un ton sérieux :

— Sylvie, aujourd'hui, en aucun cas tu ne m'as vu, d'accord ?

— D'accord, Marco, promis, juré !

Il se leva. Sylvie s'approcha de lui mais il la retint en plaçant ses deux mains fermement sur ses épaules. Il lui donna un baiser rapide sur la joue et lui dit :

— Allez, ma belle ! Et essaie d'être sage un peu. Ton mari est un bon gars, il mérite mieux, tu crois pas ?

Sylvie rougit légèrement et le regarda d'un air penaud.

— D'accord, Marco ! C'était cool de travailler avec toi... vraiment ! Tu vas me manquer !

Et elle sortit non sans lui envoyer un baiser et lui faire un clin d'œil coquin. Dès que la porte fut refermée, Marco poussa un soupir en secouant la tête.

Cynthia riait doucement, amusée de l'attitude de la jeune femme et du découragement de Marco. Il la regarda en souriant et écarta ses mains en signe d'impuissance.

Ils entendirent la porte d'entrée se refermer et purent finir de remplir les boîtes avec les dossiers et papiers divers de la filière et du bureau de la secrétaire.

Marco s'assura que tout était vide et, en désignant la mallette et les nombreuses boîtes, s'adressa à l'aurore boréale qui ondulait devant lui :

— Tu peux porter tout ça ?

La lumière ondula rapidement de haut en bas et le doigt de lumière vint se poser sur son nez.

— Marco ? les chèques et les lettres que tu as signés aujourd'hui et la nouvelle adresse de ton bureau...

— Je sais, ma belle, mais ça aurait été pire si je ne l'avais pas fait, tu comprends ? Il ajouta avec un petit sourire, les yeux rieurs et malicieux. Et puis, tu sais, même s'ils l'apprennent ou que Sylvie leur dit que je suis venu, ils ne pourront quand-même pas me trouver ! Pour l'instant, je vais faire transiter le courrier par une case postale en attendant d'avoir une autre adresse. Ne t'en fais pas, ma douce, tout va bien aller

CHAPITRE 27

Si près du fleuve la température refroidissait et ne laissait que quelques flocons de neige épars qui fondaient rapidement, plus au nord, chez Enzo par contre, l'hiver était bien installé et lorsqu'ils arrivèrent, un épais tapis blanc recouvrait tout le paysage et l'eau des lacs était transformée en glace solide et épaisse. Gabriel et Sophie tapaient des mains, tout heureux.

Gina accueillit les parents de Cynthia avec son entrain habituel et ils se sentirent tout de suite très à l'aise avec leurs hôtes. D'entrée, Gina leur fit goûter son fromage de chèvre et un morceau de gâteau qu'elle avait préparé pour l'occasion. Marco secouait la tête en riant. Cynthia la serra tendrement dans ses bras.

— Ma, Cynthia, comment je vais faire pour recevoir tout le monde ? Elle chuchotait, inquiète.

En souriant, Cynthia l'emmena dans un coin du salon. Elle prit un crayon et une feuille de papier et dessina rapidement un plan.

— Regarde, Gina, si ça te convient on peut transformer ta maison comme ça. Mais ce n'est qu'une idée, c'est toi qui décide.

Gina examina le plan, fit signe à Enzo, lui montra la feuille en lui parlant en italien.

— *Certo che si !* Ma, c'est magnifique comme ça, no ?

— Gina, après je te remets tout comme c'est maintenant, c'est seulement pour les fêtes, tu sais. Mais, si tu préfères autrement, dis-moi, c'est juste une idée que j'ai eue.

— Ah non, *cara mia !* C'est parfait comme ça ! Mais c'est tellement grand !...

Cynthia se mit à rire.

— C'est que, d'après ce que j'ai compris, il va y avoir beaucoup de monde, Gina !

— Oh oui ! Tu as raison !

Et elle éclata de son grand rire joyeux, tapant des mains, heureuse à l'idée de les revoir tous.

— Plus tous ces petits qui ont dû tellement grandir et tous ces bébés que j'ai pas encore vus ! reprit-elle excitée, les yeux brillants de bonheur.

La maison fut complètement transformée en peu de temps. Armée de son plan, Cynthia fit apparaître de chaque côté de la maison deux immenses ailes, s'ouvrant comme des bras et s'étendant jusqu'au lac, reliées directement à la maison par une gigantesque verrière dont le devant entièrement vitré donnait une vue directe sur le lac et les magnifiques paysages enneigés qui l'entournaient.

L'aile droite fut séparée en petits appartements comportant chacun une ou plusieurs chambres et une salle de bains. Un appartement plus grand était prévu pour Vincenzo. Le mobilier et la salle de bains étaient conçus pour faciliter ses déplacements avec son fauteuil roulant. L'aile gauche permit d'agrandir la cuisine, d'y ajouter une grande pièce servant de garde-manger et abritant plusieurs frigos et congélateurs. Et la partie la plus près de la baie vitrée accueillit une immense cheminée où flambait déjà un bon feu crépitant, entourée de canapés et de fauteuils et de petites tables basses.

Au-dessus des ailes, s'étendait une grande mezzanine, reliée au grenier de la maison. Un couloir en faisait le tour, protégé d'une solide rampe de bois et deux escaliers de part et d'autre de l'entrée de la maison, permettait d'y accéder. La mezzanine fut remplie de petits lits, prêts à recevoir les nombreux enfants qui allaient bientôt arriver.

Dans la verrière, des grandes tables assemblées formaient un immense U dirigé vers le lac. Au centre, étaient disposés des tables plus basses pour les enfants. Et au milieu de l'immense baie vitrée, se dressait un gigantesque sapin qui montait jusqu'au plafond. Des décorations apparurent au pied du sapin et des guirlandes de lumière firent le tour de la rampe entourant la mezzanine.

Bientôt, le pourtour du lac fut illuminé de lumières scintillantes.

Marco, qui du centre de la mezzanine, appuyé contre la rampe, observait les transformations au fur et à mesure, s'écria d'un ton joyeux, en riant :

— C'est joli, Cynthia ! C'est tellement joli !

Il descendit rapidement et s'approcha de la grande baie vitrée pour admirer les lumières se reflétant sur la glace qui recouvrait le lac.

Il se tourna vers Cynthia et l'enlaça tendrement.

— C'est tellement joli, ma douce ! Tu ferais une excellente architecte, tu sais ? Il la dévisagea tendrement et embrassa son front. C'est toi qui décoreras notre maison quand on pourra en avoir une !

— Non, Marco, nous deux. On le fera ensemble ! répondit Cynthia en souriant. Viens ! On va les chercher !

Lorsqu'Enzo, Gina, Silvio, Philippe, les enfants et les parents de Cynthia, confinés au salon jusqu'à la fin des transformations, découvrirent les changements apportés dans la maison, les cris de surprise et les exclamations émerveillées fusèrent de toutes parts tandis que Cynthia riait, les yeux brillants de bonheur.

— Oh, Maman ! Le sapin ! Il est tellement beau ! s'écria Sophie, les yeux pétillants.

— On va le décorer ? s'écria Gabriel en tapant des mains.

— Oui ! On va le faire ens...

Le cri de joie et de surprise de Gina l'interrompit. Elle venait de découvrir la cuisine agrandie, dans laquelle trônait une nouvelle cuisinière à bois.

— Cynthia ! Cynthia ! Ma, c'est merveilleux ! Et elle courut pour la serrer dans ses bras. Cynthia, en riant, lui désigna le garde-manger :

— Il va falloir le remplir, Gina, tu me diras ce que tu veux.

*
* *

Tous rassemblés devant la grande cheminée, admirant l'immense sapin tout décoré et scintillant de lumières multicolores, levèrent leurs verres en un toast pour la transformation de la maison et les fêtes qui rassembleraient bientôt tout le monde.

À l'extérieur, près du lac, une grande cabane était apparue. Elle était seulement meublée d'un poêle à bois et de longs bancs qui en faisaient le tour. Elle servirait pour chausser les patins et accéder directement au lac et permettrait aux patineurs de se réchauffer. Elle fut vite remplie de skis et de traîneaux.

Marco, désignant les appartements, chuchota à l'oreille de Cynthia :

— C'est lequel, le nôtre ?

— Nous, on a déjà une chambre, Marco, tu te souviens ?

Il glissa une main dans ses cheveux. Ses yeux brillants de tendresse s'embrasèrent soudain d'une ardente passion.

— Oh oui ! ! Bien sûr que je me souviens ! Oh oui, mon amour ! J'avais juste un peu peur que tu nous aies recasés ailleurs. C'est seulement là que j'ai envie de dormir avec toi, tout seul avec toi. Dis-moi, ma douce, comment je pourrais ne pas me souvenir de cet instant merveilleux où tu m'as conduit là-bas ?

Et, sous les sourires amusés et les rires des enfants, renversant son verre sur le plancher de bois tout neuf, il l'embrassa d'un coup fougueusement.

*
* *

— Non ! Ça se peut pas ! Tu dis des mensonges ! cria l'enfant, excédé.

— Oui ! Je te dis que c'est vrai ! C'est vraiment vrai ! répliqua l'autre enfant, indigné.

— Non ! Tu mens ! Je vais le dire que tu mens !

— Non, je mens pas ! C'est la vérité ! hurla Alexandre, hors de lui.

L'enseignante arriva en courant et sépara d'une main ferme les deux enfants qui avaient commencé à se battre. Les jeunes enfants groupés alentour les regardaient d'un air inquiet.

— Et alors ? Que se passe-t-il ici ? C'est comme ça qu'on règle les conflits ? ! Et depuis quand ? Samuel, Alexandre, je veux savoir ce qu'il se passe !

Samuel s'écria d'un air fâché :

— Il dit des mensonges ! Il dit que des gens sont arrivés chez lui avec une lumière ! Et il dit que la dame a un bâton magique ! C'est même pas vrai ! Ça existe même pas pour de vrai ! C'est même pas vrai ! Ça se peut pas !

Alexandre allait répliquer mais l'enseignante l'entraîna d'une main ferme sur son épaule vers la salle de classe.

— Assieds-toi, Alexandre !

Elle observa un instant l'enfant qui gardait sa tête baissée. Elle demanda d'un ton calme :

— Alors, Alexandre, c'est quoi cette histoire de lumière et de bâton magique ?

L'enfant, réalisant d'un coup qu'il n'aurait peut-être pas dû parler de ce que Gabriel lui avait confié comme un secret, dit d'une petite voix :

— C'est une histoire, madame.

— Une histoire que tu as inventée, Alexandre ?

L'enfant hocha la tête sans répondre.

— Alexandre, regarde-moi.

L'enfant leva des yeux inquiets vers son enseignante. Le ton de celle-ci se radoucit :

— Alexandre, lorsqu'on invente une histoire et qu'on la raconte, si on dit qu'elle est inventée, c'est correct. Mais si on invente une histoire et qu'on la raconte en faisant croire qu'elle est vraie, ça s'appelle un mensonge et ça, ce n'est pas correct. Tu comprends la différence ?

— Oui, madame, répondit Alexandre d'une voix contrite et d'un air penaud.

— Alors, que suggères-tu pour arranger ce conflit avec Samuel ?

— Je vais lui dire que c'est une histoire inventée, répondit l'enfant d'une petite voix.

— Très bien ! Alors, viens ! Allons-le lui dire !

Le petit Samuel eut un hochement de tête satisfait devant Alexandre dont les yeux noirs bouillaient de colère devant une injustice contre laquelle il ne pouvait rien faire.

Le conflit était réglé et les jours d'école se poursuivirent sans aucun autre incident.

Mais le mal était fait et, insidieusement, la rumeur se répandit..

CHAPITRE 28

L'énorme hélicoptère de Vincenzo se posa près du lac faisant voler des tourbillons de neige autour de lui, sous les yeux écarquillés des enfants qui le regardaient à travers la verrière. Enzo avait prévu un chemin de grands panneaux de bois jusqu'à la maison pour faciliter le maniement de la chaise roulante. Philippe accourut pour l'aider à amener son vieil ami vers la maison et se figea soudain lorsqu'il vit Marilou, la plus jeune des filles de Vincenzo qui avançait en poussant le fauteuil roulant, parlant en riant à l'oreille de son père. Il courut vers eux et, avec un sourire, prit les bras du fauteuil pour le conduire d'une main ferme jusqu'à la maison. Marilou le regarda, interdite et surprise et lui sourit en disant merci d'un ton joyeux. Enzo se pencha et enlaça longuement son vieil ami avec émotion. Vincenzo avait des cheveux aussi blancs que ceux d'Enzo et des yeux noirs aussi malicieux que les siens. Ils se ressemblaient comme de vieux frères. Sur le seuil de l'entrée de la verrière qui donnait dans la maison, Marilou se retourna et appela les enfants qui s'étaient arrêtés et admiraient d'un air émerveillé la verrière, le sapin qu'ils pouvaient voir à travers et le lac tout illuminé.

Ils entrèrent tous en poussant des cris d'exclamation, subjugués.

— Enzo !! Enzo !! s'exclama Vincenzo en riant, Ma, qu'est-ce que as fait ?
! Tu as tout rénové ? !

Enzo, en riant, ses yeux malicieux pétillant de bonheur, lui répondit :

— Si, Vincenzo ! Il fallait bien agrandir pour recevoir tout le monde !

— Tu as fait tout ça ? ! Tout seul ? !

— Non, mon vieux, pas tout seul ! rit Enzo avec un clin d'œil à Philippe. Il ajouta : Où sont vos bagages ?

— Dans l'hélicoptère, je vais les chercher, répondit Marilou.

— Je vais t'aider ! s'empessa d'ajouter Philippe en la rejoignant.

En marchant vers l'hélicoptère, Marilou le regarda d'un air intrigué.

— Je ne te connais pas, toi. Tu es un ami d'Enzo ?

— Oui, depuis peu. En fait, je suis un ami de Marco.

— Ah... Marco... ça fait si longtemps que je ne l'ai pas vu ! En disant ces mots, les yeux de Marilou semblèrent s'illuminer et un sourire rêveur apparut sur son visage. Il est ici ?

— Non, répondit Philippe. Il va venir plus tard avec mes sœurs. Il désigna la maison : ils sont tous à toi, ces enfants ?

Marilou éclata d'un rire joyeux.

— Oh non ! Heureusement ! J'aurais bien du mal à tout gérer ! Non, moi, j'en ai deux, deux garçons, parmi les autres, il y en a un à mon frère et trois à ma sœur. Ils ont d'autres enfants qui arriveront après l'école.

Philippe eut un grand sourire. Avec tous les enfants d'Angelo et ceux qui restaient à venir, la maison serait vite envahie et certainement très bruyante.

— Et toi, as-tu des enfants ? demanda Marilou.

— Non, je n'ai pas encore eu ce bonheur. Ma sœur aînée, Jo-Ann, n'en a pas non plus. Cynthia en a deux, tu les verras, ils sont ici.

Marilou grimpa dans l'hélicoptère et fit passer tous les sacs à Philippe qui les déposa sur le panneau de bois.

— Attends ! dit-il et il courut chercher le grand traîneau des enfants. Il y empila les sacs et le fit glisser dans la neige.

Marilou observait la verrière illuminée d'un air songeur.

— Ça fait longtemps qu'Enzo a fait tout ça ?

— Non, pas vraiment, répondit Philippe avec un sourire énigmatique.

— Je me souviens quand il a commencé à bâtir sa maison. J'étais petite mais mon père l'a aidé souvent et je venais tout le temps avec lui. Lorsqu'il a fallu acheminer des très gros morceaux, comme les panneaux solaires, Enzo avait affrété un énorme avion. Mais, là, ces grandes baies vitrées... comment a-t-il pu les amener jusqu'ici ? C'est incroyable !

Philippe, les yeux pétillants, eut un grand sourire.

— Oui, c'est incroyable en effet... ça tient presque de la magie !...

Dans la maison, l'ambiance était effervescente. Les enfants courraient

partout. Gina poussa un cri de joie en voyant Marilou.

— Ah ! *Cara mia ! Piccola bambina !* Ma que tu es belle !

Marilou avec un rire joyeux enlaça Gina et la berça tendrement. Philippe l'observait et ne pouvait qu'être d'accord avec Gina. Avec sa taille élancée, ses longs cheveux noirs et brillants ondulant sur son dos, ses grands yeux bruns pailletés d'or, ses lèvres charnues et ses pommettes hautes, elle était effectivement d'une grande beauté.

CHAPITRE 29

Marco sortit de la maison d'Angelo et avant même d'arriver au chalet, il sut qu'il s'était passé quelque chose de grave. Il dévala le sentier en courant. C'est à ce moment qu'il entendit le bruit du moteur d'un bateau qui prit rapidement de la vitesse. Arrivé près du chalet, il sortit son arme, jeta un coup d'œil rapide à travers la fenêtre. Il entra en coup de vent, son arme braquée devant lui.

La chaise devant la coiffeuse où Cynthia démêlait ses boucles, était renversée. De nombreux récipients gisaient au sol ainsi que la brosse de Cynthia. L'air était imprégné d'une forte odeur d'éther.

— Cynthia, murmura Marco, angoissé.

Il sortit en trombe, courut vers la rivière et vit au loin un gros bateau de type yacht qui s'éloignait à vive allure. Il courut de nouveau vers le chalet, souleva l'oreiller de Cynthia.

Le coquillage était là, seul, abandonné. Le bâton avait disparu.

Fébrilement, il rejeta son oreiller, souleva les draps et vit un éclat de lumière. Le bois clair et poli du bâton contrastait sur le bois noir du lit où il avait glissé, coincé entre le matelas et la tête de lit.

Marco poussa un immense soupir de soulagement. Il fit glisser le coquillage jusqu'à l'invisible encoche, le tourna doucement et l'aurore boréale apparut, dansant très vite, d'une manière agitée. Marco n'eut pas besoin de dire quoique ce soit que déjà il flottait assez haut au-dessus du yacht. De nombreux hommes armés, dispersés sur tout le bateau, surveillaient les alentours.

— Elle est là ? demanda-t-il à l'aurore.

Celle-ci ondula rapidement de haut en bas.

— Vas-y ! dit Marco. Mais la lumière ne bougeait pas, se contentant d'onduler doucement.

— Qu'est-ce qui se passe ? Elle est vivante, n'est-ce pas ? demanda nerveusement Marco d'une voix angoissée et anxieuse.

L'aurore boréale ondula très vite de haut en bas.

Marco s'aperçut que les couleurs étaient beaucoup moins vives et semblaient se ternir.

— Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? Tu as peur ?

La lumière ondula de façon négative.

— Je t'en prie, amène-moi près d'elle, vite ! Si tu ne veux pas entrer, dépose-moi sur le bateau. Vite !

Le doigt de lumière toucha longuement son nez et Marco mit sa main dessus. Cela sembla redynamiser l'aurore et de nouveau ses couleurs s'illuminèrent.

La seconde d'après, ils se trouvaient dans une cabine.

Cynthia était assise dans un large et haut fauteuil, face à un bureau, la tête appuyée contre l'une des grandes oreillettes qui bordaient les côtés. Elle semblait endormie. Elle était pieds nus, vêtue d'un jean et d'un des grands chandails de Marco qu'elle aimait parce que, disait-elle, quand elle le portait, c'est comme si elle sentait ses bras autour de son corps et aussi parce qu'il sentait bon son odeur.

Derrière elle, accotés contre le mur, se tenaient cinq hommes armés. Devant elle, appuyé contre le bureau d'acajou, un homme gras, le crâne dégarni, remontait d'un geste nerveux ses lunettes sur son nez. Il croisa les bras, attendant qu'elle se réveille, la fixant d'un air haineux et méprisant. Marco reporta son regard sur Cynthia. Il avança d'un pas vers elle mais l'aurore, de sa couleur violette le bloqua et l'en empêcha. Surpris, il la regarda d'un air interrogateur, les sourcils froncés. Le doigt de lumière appuya sur son nez et se posa sur sa bouche dans un signe de silence, puis il s'étendit comme une main et d'un mouvement léger de haut en bas, lui fit signe de rester calme.

Cynthia gémit doucement, sans se réveiller et se blottit contre le fauteuil.

— Réveillez-vous ! cria l'homme d'une voix forte.

Marco vit le corps de Cynthia se raidir. Sans bouger, elle ouvrit les yeux, regarda autour d'elle et sursauta, effrayée de se trouver dans un endroit qu'elle ne connaissait pas.

— Réveillez-vous, répéta l'homme.

Toujours sans bouger, elle tourna son regard vers la voix.

— Madame Cynthia Letillier, poursuivit l'homme, si je vous ai fait venir ici, c'est parce que vous avez en votre possession quelque chose qui m'appartient. Regardez-moi ! ordonna l'homme d'une voix plus forte.

Marco voyait le corps de Cynthia qui tremblait.

— Laisse-moi aller auprès d'elle ! ordonna-t-il à l'aurore. Celle-ci refit les mêmes gestes, lui faisant signe de rester calme.

Cynthia se retourna. Elle enroula ses bras autour de son corps comme pour se protéger. Elle dévisagea l'homme d'un regard effrayé. Elle réussit à dire d'une voix tremblante :

— Comment pourrais-je avoir quelque chose qui vous appartient alors que je ne vous connais même pas ?

Le gros homme se mit à rire et elle frissonna violemment.

— C'est vrai ! Je ne me suis pas présenté, dit l'homme d'un air mauvais. Mon nom est Caltagirone, Francesco Caltagirone.

Cynthia blêmit et un frisson de terreur la parcourut dans tout le corps. Ses yeux s'agrandirent de frayeur, sa respiration se fit rapide, elle ouvrit la bouche sur un cri muet et terrorisé.

Calta éclata d'un rire gras et méchant, faisant tressauter ses bajoues. Il la regarda avec mépris et un air de satisfaction sadique.

— Je vois que vous me connaissez déjà, dit-il d'un ton ironique.

Marco sortit son arme.

— Laisse-moi aller près d'elle, tout de suite !

Les lumières commencèrent à se ternir. Marco allait devenir visible. Il rangea son arme rapidement et reprit doucement :

— S'il te plaît ! Je ne veux pas qu'elle ait peur, tu comprends ? Je veux qu'elle sache que je suis là. Je ne veux plus qu'elle ait peur ! Plus jamais !

Le doigt de lumière appuya sur son nez et il mit sa main dessus et de nouveau les couleurs se ravivèrent. Le doigt de lumière appuya sur sa bouche en signe de silence et la couleur rose pâle vint se poser sur sa tête et s'étira pour se poser sur celle de Cynthia. Il entendait ses pensées, agitées et terrifiées :

— *Mon Dieu ! Mon Dieu, aidez moi ! Marco ! Marco, viens s'il te plait ! Viens me chercher ! Viens vite, Marco, viens me chercher ! Il va me tuer ! Il va me tuer ! Mon Dieu, il va me tuer !*

Marco, surpris, regarda l'aurore d'un air interrogateur. Elle fit un geste rapide de haut en bas. Marco lui sourit.

— *Cynthia, je suis là mon amour ! Je suis là près de toi, n'aies pas peur ! Ne dis rien surtout ! Ne parle pas ! Je peux entendre tes pensées et tu peux entendre les miennes. Je suis là, mon amour, près de toi, n'aies pas peur !*

— *Marco ? ... Marco ?*

— *Oui, ma douce, je suis là, n'aies pas peur. Il ne te fera rien, je suis là, près de toi.*

Cynthia poussa un immense soupir de soulagement, tourna son regard vers la droite et vers la gauche sans rien voir. Le fauteuil était trop haut pour qu'elle puisse voir en arrière sans se retourner.

— *Tu es là, Marco ? Tu es où ?*

— *Oui, je suis là, n'aies pas peur, je suis sur ta droite.* Elle tourna les yeux vers la droite, son regard affolé cherchant la lumière.

La voix brusque et forte de Calta la fit sursauter violemment :

— *Alors ! ! Où se trouve ce qui m'appartient ? ! Réponds !*

— *Je... je ne sais pas de quoi vous parlez ?* murmura Cynthia d'une voix tremblante et terrorisée.

Il abattit brutalement son poing sur le bureau. Cynthia étouffa un cri d'effroi.

— *Tu te fous de ma gueule ? ! ? !* hurla Calta

— *Laisse-moi aller près d'elle, s'il te plait,* demanda Marco d'une voix douce.

Le doigt de lumière appuya sur son nez et Marco le serra fortement, avec amour. Les couleurs se ravivèrent et furent bientôt aussi brillantes que Marco et Cynthia avaient pu les voir près de la cascade. La lumière violette se dissipa. Marco sourit à l'aurore. Le filet de lumière apparut.

— Merci ! Et la seconde suivante, il enlaçait Cynthia, l'enveloppant dans ses grands bras. Il sentit son corps se détendre d'un coup.

— *Je suis là, n'aies pas peur.*

— Réponds à ma question ! ! Où est le bâton ? ! ! hurla de nouveau Calta, hors de lui.

— *Marco, je veux partir d'ici ! Je veux partir d'ici !*

— *Mon amour, je pense que l'aurore a besoin de quelque chose que cet homme semble avoir et c'est pour ça qu'elle ne t'a pas emportée tout de suite. Il tourna les yeux vers la lumière et celle-ci ondula vivement de haut en bas. C'est ça, elle a besoin de quelque chose mais je ne sais pas quoi. Essaie de gagner du temps.*

— Le bâton... je... je l'ai donné, dit Cynthia, tremblante de peur malgré la présence de Marco près d'elle.

— À qui ? ! ? ! hurla Calta, enragé.

— À des gens... à des gens dans une ferme, murmura Cynthia, affolée.

— À des gens dans une ferme ? Tiens donc ! Le ton de Calta s'était radouci. Il contourna son bureau et s'assit sur la grande chaise pivotante. Cynthia poussa un soupir de soulagement, rassurée de le voir s'éloigner un peu d'elle et sursauta violemment quand il abattit de nouveau son poing sur le bureau avec un grand bruit.

— Le bâton de la ferme ne marchait pas ! Pourquoi ? !

— Je... je ne sais pas... je ne sais pas...

— *Parce qu'il ne peut fonctionner qu'avec l'amour. Dis-lui ça.* Marco se tourna vers la lumière et de nouveau, elle ondula vivement de haut en bas.

— *Parce qu'il ne peut fonctionner qu'avec l'amour,* dit Cynthia. *C'est vrai, Marco ?*

— *Oui, ma douce, c'est vrai.*

— Avec l'amour, voyez-vous ça... Pensif, Caltagirone pianota sur le bureau de ses doigts boudinés. Il la regarda d'un air vicieux. Tu as des enfants, pas vrai ? Deux adorables petits, n'est-ce pas ?

Cynthia sentit son sang se glacer et elle se mit à trembler d'effroi.

— *Ils ne risquent rien Cynthia, absolument rien. Il dit ça pour te faire peur c'est tout, il ne sait pas où ils sont. En aucun cas, il ne peut le savoir. N'aies pas peur, ils sont à l'abri de tout danger.* Marco tourna les yeux vers l'aurore boréale. Le doigt de lumière se posa sur son nez. Il le serra fort et il se posa ensuite doucement sur celui de Cynthia, qui sursauta. Puis, le doigt s'étira comme une main et caressa très doucement sa joue. Elle posa sa main dessus et se sentit envahie d'un grand sentiment de paix. Elle tourna les yeux sur sa droite et put enfin voir la lumière. Elle sourit et le filet de lumière s'étira, les couleurs étaient vives et l'aurore dansait doucement. Elle murmura :

— Merci, merci ! Elle put voir Marco assis à ses côtés, son regard brillant d'amour posé sur elle. Elle lui sourit et il plaça sa main par-dessus celle de Cynthia sur sa joue. Il déposa un tendre baiser sur ses lèvres.

Caltagirone, les yeux plissés, les sourcils froncés, l'observait. Elle regardait vers la droite, une main sur sa joue et souriait au mur et au fauteuil. Il tourna son regard dans la même direction, fixa le mur sans rien voir, la regarda de nouveau et du plat de sa main, tapa violemment sur le bureau.

Cynthia se tourna tranquillement vers lui. Ses grands yeux étaient lumineux et brillaient de joie. Caltagirone fronça les sourcils, eut un rictus mauvais sur ses lèvres.

— Alors, tu as deux enfants, c'est ça ? demanda-t-il méchamment.

— Oui, effectivement, répondit Cynthia d'une voix calme. Monsieur Caltagirone, vous avez en votre possession quelque chose qui ne peut être actionné qu'avec le bâton. Le bâton que je vous ai donné à la ferme, bien contre mon gré, ne pouvait pas fonctionner sur cette chose. Vous savez pourquoi ?

Interloqué par son attitude et le ton assuré de sa voix, Caltagirone secoua la tête, faisant trembler ses bajoues.

— Ici, c'est moi qui pose des questions ! ! hurla-t-il d'une voix forte.

— Très bien, répondit Cynthia, plaçant calmement ses mains sur ses genoux.

— *Bien joué, ma douce !* dit Marco en glissant un doigt sur sa joue, les yeux brillants d'admiration et de tendresse.

— Pourquoi ? ! beugla Calta, rouge de colère d'avoir à poser cette question.

— Je vous l'ai dit tout à l'heure, parce qu'il ne peut fonctionner qu'avec l'amour. Si vous allez me chercher cette chose en question, je pourrai vous l'actionner. Elle entendit le grand éclat de rire de Marco et sentit ses bras resserrer son étreinte autour d'elle. La lumière se gondolait vivement, le sourire élargi.

Caltagirone plissa ses yeux, la fixant d'un air cruel.

— Tu te fous de ma gueule ? ! ? ! hurla-t-il, fou de rage.

— Pas du tout ! répliqua Cynthia d'une voix douce et d'un air sérieux. Pas du tout !

— Le bâton de la ferme, c'est ton mari qui l'a emporté dans sa tombe ! ! vociféra Calta.

Marco sentit le corps de Cynthia se raidir et, de sa large main, caressa fermement son dos. Le doigt de lumière s'élargit et caressa sa joue d'un geste tendre.

Elle prit une profonde inspiration, demanda à la lumière de faire apparaître un bâton invisible dans les mains de Marco.

Elle leva les yeux vers ce monstre de cruauté qui lui faisait face et parla avec calme.

— Oui, je sais. Mais avant de lui apporter ce bâton, j'en ai fait apparaître un autre, identique et qui a les mêmes pouvoirs, et avec celui-là, je pourrai...

— Où est-il ? ? ? hurla Caltagirone en se levant d'un coup et en s'approchant rapidement.

Cynthia sursauta, sentit les bras de Marco se resserrer contre elle et de nouveau la main de lumière caressa sa joue doucement.

— Il est avec moi, vous ne pouvez pas le voir ni le sentir et vous ne le pourrez pas tant qu'il ne sera pas en contact avec cette chose que vous avez. Allez la chercher et j'actionnerai le bâton à ce moment-là. En échange, je vous demanderai de me laisser partir.

Caltagirone se mit à rire, d'un gros rire sans joie, cruel et vicieux. Cynthia jeta un regard paniqué à Marco.

— *Ne t'en fais pas, ma douce, il va mordre. Il n'a pas le choix.*

Le gros homme se calma, la regarda d'un air amusé.

— Tu es trop mignonne ! D'accord ! J'accepte ta proposition ! Il fit signe à un des hommes et celui-ci sortit.

Tandis que Caltagirone fixait Cynthia, les yeux plissés, l'homme revint tenant un petit coffre dans ses mains. Il le remit à Calta. Marco jeta un regard vers l'aurore qui ondulait rapidement, ses couleurs illuminées et brillantes. Il glissa sa main sur la nuque de Cynthia, en une douce et puissante caresse. Elle tourna ses yeux vers lui. Son regard empli d'amour et sa force calme et rassurante lui permit d'affronter la dernière étape de ce duel inégal.

— Donne-moi le bâton ! ! ordonna Calta d'une voix féroce.

— Donnez-moi le coffre, répondit Cynthia avec un aplomb qu'elle était loin de ressentir.

— Donne-moi ce putain de bâton ! ! dit Calta d'une voix dangereusement douce.

— Monsieur, pensez-vous avoir assez d'amour en vous pour que ça fonctionne ?

Caltagirone la regarda en fronçant les sourcils, sans répondre.

— Moi, j'en ai, poursuivit Cynthia d'une voix calme et douce. Donnez-moi le coffre, je vais vous l'ouvrir et ensuite vous me laisserez partir, c'est bien ce qu'on avait convenu non ?

Calta fixa les grands yeux levés vers lui et eut un sourire cruel.

— Oui, bien sûr ! Un marché, c'est un marché ! Il tendit la boîte à Cynthia et ordonna, d'une voix forte : Ouvre-le ! ! Cynthia mit la boîte sur ses genoux, repéra un trou du diamètre du bâton. Marco qui tenait fermement la boîte d'une

main, lui tendit le bâton et la serra contre lui. Cynthia lui jeta un rapide coup d'œil, regarda la lumière. Le bâton apparut soudain dans ses mains. Caltagirone sursauta, surpris et consterné. Elle l'approcha du trou dans le coffre et cria :

— Go !

Et elle disparut.

Caltagirone se retourna dans tous les sens, toucha fébrilement le fauteuil, fit signe à ses hommes mais ne les vit pas. Cinq escargots escaladaient en bavant les armes tombées à terre. Caltagirone se sentit projeté violemment contre le fauteuil et une corde solide l'enserra complètement, le maintenant assis dans le fauteuil. Il voulut crier mais un ruban adhésif fut rapidement appliqué sur sa bouche. Il gigotait, se débattait, essayant de se libérer.

L'équipage du bateau était maintenant composé d'une multitude d'escargots, avançant lentement. Le bateau vogua vers une petite baie où il fut arrimé solidement.

Au-dessus de lui dansait la magnifique aurore boréale, plus rayonnante que jamais tandis que Cynthia et Marco s'embrassaient passionnément. Cynthia posa sa tête contre son épaule, le serrant avec force. Elle le tenait de cette façon depuis qu'ils étaient sortis du bateau et ne voulait pas le lâcher. Marco caressa doucement son visage.

— C'est fini, ma douce. Cette fois, il ne pourra plus jamais faire de mal à quiconque. C'est fini, mon amour. On est libre maintenant.

Cynthia leva les yeux vers lui. Il subsistait dans son regard la frayeur qu'elle avait eue d'avoir à affronter cet être immonde et ignoble.

— Tu as été excellente, mon amour ! Vraiment ! Tu as été parfaite ! Pour quelqu'un qui ne sait pas mentir... Il la dévisagea tendrement. Mon amour, mon tendre amour ! murmura Marco, bouleversé, en la serrant fort contre lui.

Elle frissonna.

— C'est fini maintenant, cette fois, c'est fini pour de bon. On va pouvoir enfin vivre libres. Je te promets, Cynthia, que rien ne viendra entraver notre vie maintenant. Il serra ses bras autour d'elle, plaçant ses mains fermes et rassurantes contre son corps.

Il regarda la lumière :

— Au chalet, s'il te plaît.

Tandis que Cynthia ramassait ce qui avait été renversé de la coiffeuse, Marco fit apparaître un téléphone et composa un numéro.

— Henri Tremblay.

— Bonjour, inspecteur, ici Marco Rinaldo.

Un silence.

— Rinaldo ! ! Où êtes-vous ? !

— Quelque part. Inutile d'essayer de retracer cet appel, vous n'y parviendriez pas. Inspecteur, je vous livre Francesco Caltagirone. Vous pouvez l'inculper pour le meurtre de Dominic Levasseur, tentative de meurtre et enlèvement contre Cynthia Letillier et j'imagine que vous aurez d'autres choses à rajouter à ça. En échange, vous levez tout mandat d'arrêt et toute sanction contre Cynthia et moi-même.

Il y eut un silence. Tremblay réfléchissait rapidement.

— Ok, Rinaldo, mais à une condition : dites-moi quel est ce foutu bâton et à quoi il sert ?

— Vous le trouverez à l'endroit où se trouve Caltagirone.

— Mais c'est quoi, ce bâton ? Il paraît que c'est un bâton magique...

Le grand rire de Marco l'interrompt. L'aurore boréale se gondolait, le grand filet lumineux élargi. Cynthia riait, les yeux brillants.

— Un quoi ? ! Un bâton magique ? ! Un bâton magique ? ! ! Voyons, inspecteur ! Où êtes-vous allé chercher ça ? Comment voulez-vous qu'un truc pareil existe ? !

L'inspecteur demeura silencieux. Marco reprit, d'un ton sérieux :

— Je vous livre Calta à cette condition. Je vous dis où vous pouvez le trouver et Cynthia et moi pouvons recommencer à vivre librement, d'accord, inspecteur ?

Tremblay jeta un coup d'œil à Erickson et celui-ci fit un signe de tête affirmatif.

— Ok, Rinaldo, ça marche. Où est-il ?

— Là où il est, vous trouverez sur le bureau un document officiel qui confirme notre entente, vous le signez, et vous le laissez là, d'accord ?

Tremblay poussa un soupir excédé.

— Ok, Rinaldo ! Où est-il ?

Marco lui donna la position du bateau et allait mettre fin à la conversation quand Tremblay rajouta :

— Attendez, Rinaldo ! J'ai une autre question. Avez-vous fait partie du club des mercenaires ?

Marco se tut, fronça les sourcils. Cynthia le regarda d'un air étonné.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, inspecteur. Quel est ce club ?

— Ça ne fait rien, Rinaldo. Je crois que vous le connaissez très bien et je crois même que c'est vous qui l'avez créé. C'était une bonne chose.

Marco raccrocha. Il regarda l'aurore et prit Cynthia dans ses bras.

— Au bateau, dit-il.

Tandis qu'ils flottaient au-dessus de yacht, attendant que l'inspecteur arrive, Cynthia lui demanda:

— Marco, c'est quoi ce club des mercenaires ?

Marco la dévisagea avec tendresse.

— C'est le nom que la police a donné à un groupe que j'ai créé avec Enzo. Il se tut un instant, perdu dans ses souvenirs. Enzo avait trois enfants, deux fils et une fille. Lorsqu'Enzo est venu me chercher pour m'emmener vivre avec eux, non seulement j'ai retrouvé une famille, mais j'ai eu aussi la chance d'avoir deux frères et une sœur. C'est comme ça qu'ils m'ont accueilli, comme un petit frère. Le plus jeune avait seulement quatre ans de plus que moi et il est devenu mon meilleur ami. Il s'appelait Anthony. Marco poussa un soupir, une lueur de tristesse passa devant ses yeux. Anthony s'était mis à fréquenter des gens qu'il n'aurait pas dû fréquenter. Un jour, on l'a retrouvé mort. Il était mort d'une overdose. Il avait 24 ans à peine.

— Oh mon Dieu ! murmura Cynthia, profondément attristée. Enzo et Gina...

— Ils ont eu beaucoup de mal à s'en remettre. Leur fille venait d'avoir un bébé, ça les a aidé un peu à passer au travers mais ça a été une période très douloureuse pour nous tous et surtout pour eux. Quand Enzo m'a appris à piloter, je lui ai proposé de venger Anthony en créant ce groupe que la police a appelé le club des mercenaires. Silvio, Angelo, Stan, Enzo et moi et trois autres que tu ne connais pas encore, on en faisait partie. On a permis l'arrestation de plusieurs groupes qui étaient liés à la vente de drogue. Des grosses prises. On agissait de façon à ce que personne ne puisse savoir qui on était. La police recevait un appel anonyme et sur les lieux qu'on lui mentionnait, elle trouvait les ordures qui faisaient ce commerce et la drogue était brûlée et détruite. Même si ces actions ne pouvaient évidemment pas faire revenir Anthony, elles ont permis à Enzo de reprendre le dessus et de reprendre goût à la vie. Un jour, ça a mal tourné. J'ai été blessé et Vincenzo a perdu l'usage de ses jambes. Enzo a décidé de tout arrêter. Le but était de sauver des vies, pas de nous faire tuer.

Marco se tut, perdu dans ses pensées.

— Je me demande comment l'inspecteur Tremblay a fait le lien avec moi.

Il se pencha vers Cynthia, la regarda avec amour.

— Voilà, ma douce, tu sais tout de moi maintenant.

Cynthia, émue au plus profond de son être, prit son visage entre ses mains avec une tendresse infinie. Ses grands yeux étaient illuminés d'amour, du respect le plus profond, de fierté et d'admiration pour son courage et sa bravoure. Elle murmura d'une voix empreinte d'une forte émotion :

— Marco, tu es l'homme le plus merveilleux et le plus adorable que la terre ait vu naître ! Je souhaite par-dessus tout que la vie t'apporte tout le meilleur, toujours, toujours ! La lumière bleue turquoise envahit Marco tout entier et Cynthia poussa un cri de joie. Marco l'embrassa tendrement et longuement, les doigts enfouis dans ses cheveux, la serrant étroitement contre lui, la lumière bleu turquoise envahissant Cynthia à son tour sans qu'elle la voie tandis que l'aurore boréale vibrait de façon rapide et intense, caressant vivement de son doigt de lumière leurs visages réunis.

Ils entendirent alors plusieurs sirènes de police et virent peu après une armada de policiers, armés et casqués se diriger avec prudence vers le yacht.

Dans la cabine, Caltagirone, figé et ficelé au fauteuil, terrorisé, roulait de grands yeux épouvantés, essayant de voir tout autour de lui. Quelques minutes auparavant, un coffre, identique à celui qu'il avait remis à la femme avant qu'elle ne disparaisse subitement, s'était posé sur son bureau. Un bâton était apparu. Le bâton avait glissé dans le trou du coffre et avait tourné. Le coffre s'était ouvert et s'était incliné vers lui pour lui montrer le contenu. Il étincelait d'une multitude de diamants purs, de bijoux en or et de pierres précieuses, le tout d'une valeur inimaginable. Un papier était brusquement apparu sur le bureau et s'était avancé vers lui, un stylo dansait à ses côtés. Le papier était venu se coller près de ses yeux. Une voix d'homme, venue de nulle part et qu'il ne connaissait pas avait alors dit d'un ton calme :

— Tu signes ça et tu restes en vie. En prison, mais en vie. Sinon... Il avait alors senti une main enserrer son cou jusqu'à l'étrangler. Il s'était débattu autant qu'il pouvait, essayant de parler. Le ruban adhésif s'était alors brusquement arraché de sa bouche et il avait dit d'une voix tremblante de frayeur, roulant des yeux terrorisés et exorbités d'effroi.

— D'accord ! D'accord, je signe ! Ne me faites pas de mal, s'il vous plaît ! S'il vous plaît !

Le ruban s'était de nouveau recollé brusquement contre sa bouche. Le stylo avait été placé dans sa main droite et il avait signé d'une main tremblante des aveux complets sur sa responsabilité dans le meurtre de Dominic Levasseur, tentative de meurtre et enlèvement de Cynthia Letillier, en plus d'avoir soudoyé le couple contre menaces de mort pour blanchir de l'argent issu de la vente de diamants et de les avoir contraints à faire prochainement la livraison d'un coffre au Mexique.

Le papier, semblant flotter dans les airs, s'était alors plié et s'était posé dans le coffre qui s'était refermé et le bâton était venu se poser tout seul par-dessus. Puis, un autre papier était apparu sur le bureau et le stylo, arraché brusquement

de sa main moite et crispée, avait volé jusqu'au bureau pour se poser sur le papier.

Il avait ensuite senti ses liens resserrés et une main pincer et tapoter sa joue. Et la voix, venue de nulle part, avait dit d'un ton menaçant :

— Et n'oublie jamais que je peux te voir et te trouver où que tu sois, n'importe quand, sans que tu puisses jamais me voir ni savoir si je suis là ou non.

Puis, plus rien, tandis qu'il roulait des yeux effrayés, agrandis de terreur, d'un bord et de l'autre du fauteuil, dans le silence complet de la cabine. C'est comme si d'un coup le bateau s'était entièrement vidé.

Un des escargots avait rampé jusqu'à lui et commençait à escalader sa chaussure. Dans un mouvement d'horreur terrifiée et de dégoût profond, Calta avait secoué son pied et violemment écrasé la coquille.

La porte s'ouvrit brutalement et des policiers armés firent irruption dans la cabine. Pour la première fois de sa vie, Caltagirone, l'un des mafiosos les plus cruels et les plus dangereux de tous les temps, fut immensément soulagé et rassuré de les voir.

— C'est quoi, tous ces escargots ? demanda Tremblay, surpris.

— Je sais pas mais c'est dégueulasse, répondit Erickson.

Tremblay entra dans la cabine, essaya sans succès d'ouvrir le coffre, examina d'un air perplexe le bâton qui ressemblait en tous points aux cinq autres, lut le contrat conclu avec Marco, hésita un instant, le signa et attendit.

Erickson avait embarqué Caltagirone dans l'auto patrouille. Au bout d'un moment, il descendit à la cabine :

— Henri ? Tu viens ?

Tremblay haussa les épaules, prit le coffre et le bâton et s'en alla.

Dès qu'il fut sorti du bateau, le contrat disparut.

*
* *

Erickson termina la relecture des aveux et leva les yeux vers Tremblay :

— C'est toi qui avais raison, Henri. L'argent du soi-disant héritage était bien de l'argent que Calta voulait blanchir. Tu avais vu juste sur toute la ligne, sauf qu'il ne s'agissait pas de drogue mais de trafic de diamants, d'or et de pierres précieuses. On en a trouvé plusieurs caisses cachées dans le bateau. Ça aurait pu être le plus gros trafic qu'on n'ait connu jusqu'à maintenant.

— Ouais... répondit Tremblay d'un air pensif en lissant sa moustache. Mais quand-même, ce putain de bâton, il servait juste à ouvrir ce coffre ? C'est le seul qui a fonctionné en tout cas, les autres bâtons ne pouvaient rien faire et pourtant, comme l'a dit le technicien, lui aussi il était exactement et en tous points identiques aux autres. Je sais pas, mais je suis sûr qu'il sert aussi à d'autres choses. J'aurais pas mal de questions à poser à Cynthia Letillier, si je pouvais... Il secoua la tête, se redressa. En tout cas, au moins Calta est à l'ombre pour un bon bout, c'est le plus important.

— Oui, dit Erickson en riant. Sérieux, vieux, j'aurais pu lui faire avouer n'importe quoi ! Toutes les affaires dont on le soupçonnait, il les a toutes avouées, de son plein gré et en a rajouté en plus qu'on ne connaissait pas, il nous a livré des noms et des négociations en cours et sur le point d'aboutir ! On a pu faire des prises monstres. Il a agi comme s'il voulait être sûr de ne pas sortir de prison jusqu'à la fin de sa vie !

— Ouais... redit Tremblay, songeur, tout ça c'est pas normal et c'est plus que bizarre. Je pense qu'on n'en saura jamais plus sur ce foutu bâton. Allez, vieux, viens je t'offre un verre pour fêter ça !

Erickson se leva, enfila sa veste, donna une grande tape dans le dos de Tremblay.

— Bonne idée ! Il y a justement un bar qui vient d'ouvrir, il paraît que c'est bien... il s'appelle... Le Bâton Rouge... dit Erickson en éclatant de rire devant la mine de Tremblay.

*
* *

Cynthia observait le coffre d'un air songeur. De forme rectangulaire, il était assez lourd et n'était fait que d'un seul bloc comme s'il avait été taillé

directement dans un large tronçon de bois. Il semblait ancien, le bois en était usé, particulièrement autour de la seule ouverture qu'il possédât, un trou sur un côté. Le dessous était lisse mais sur tous les côtés et sur le dessus, il était joliment travaillé par des arabesques sculptées qui formaient de très jolis dessins. Aucune inscription n'y était visible ou lisible. Elle le secoua doucement, son oreille collée dessus mais n'entendit rien. Elle regarda par le trou mais c'était trop sombre pour voir quoique ce soit. Il semblait fait seulement d'un bloc de bois. Elle le reposa sur le lit.

— Je me demande à quoi il sert... et surtout comment cet homme pouvait l'avoir en sa possession.

— Peut-être qu'il était dans le parc lui aussi et que Dominic l'a trouvé avec le coquillage ? Peut-être que la lumière le sait ? suggéra Marco.

— Oui, tu as raison. Elle fit tourner le coquillage autour du bâton et l'aurore boréale apparut, ondulant doucement, appuyant sur le bout de leurs nez. Elle sembla s'agiter d'un coup, ses couleurs illuminées, ondulant de manière rapide. Le filet de lumière apparut et s'élargit rapidement.

— Une chose est sûre : ce coffre semble particulièrement important pour elle !

Cynthia approuva en hochant la tête, observant le comportement de l'aurore.

— Ce coffre était-il dans le parc où je t'ai trouvé ?

La lumière ondula vivement de haut en bas.

— C'est Dominic qui l'a ramassé ? De nouveau, l'aurore approuva.

— C'est lui qui l'a donné à cet homme ? Cette fois, la lumière ondula de façon négative.

— C'est la femme ? Encore une fois, la lumière ondula de façon négative.

— C'est l'homme qui l'a pris à la femme ? demanda Marco. Cette fois, la lumière approuva vivement.

— Je me demande bien comment tout ça a pu atterrir dans ce parc... dit Cynthia d'une voix rêveuse.

Alors qu'elle allait poser des questions à la lumière, elle entendit une voix appeler Marco. Elle tourna vivement le coquillage, le fit glisser le long du bâton et les rangea sous son oreiller avec le coffre.

Marco se mit à rire.

— Il y a de plus en plus de choses là-dessous !

— Oui, tu as raison, répondit Cynthia en souriant.

Angelo cogna à la porte et entra dans le chalet.

— Marco ! Je viens d'entendre ça aux nouvelles ! Caltagirone a été arrêté !

Marco éclata de rire et jeta un regard complice à Cynthia qui riait aussi.

— Je sais, vieux, je sais ! Et il risque de rester en taule pour un bon bout !

— C'est toi ? ! demanda Angelo avec un large sourire.

Marco attira Cynthia contre lui.

— C'est nous deux ensemble, Angelo, mais c'est Cynthia qui a fait le plus gros du travail, le plus dur surtout. Sa voix était pleine de respect, d'amour et d'admiration.

Cynthia lui sourit tendrement.

— Marco ! Sans toi, je n'aurais jamais rien pu faire, jamais, tu le sais bien !

— Et le plus beau dans tout ça, Angelo, c'est qu'on est libres maintenant ! On peut aller où on veut et faire ce qu'on veut !

Angelo poussa un joyeux cri de victoire et tendit sa main levée à Marco qui tapa dedans avant qu'ils referment tous deux leurs doigts fermement en un poing uni.

— Raconte !

Quand Marco eut fini son récit, Angelo demanda, en fronçant les sourcils.

— Comment a-t-il pu savoir que vous étiez là ?

— Ça, je sais pas, vieux ! répondit Marco d'un ton sérieux. Et j'aimerais bien connaître la réponse ! D'autant que l'inspecteur Tremblay m'a demandé si j'avais fait partie du club des mercenaires... J'espère qu'il n'y a pas eu une fuite de ce côté-là, mais si c'est le cas, j'aimerais bien savoir d'où elle provient...

— Ouais, tu as raison, il vaudrait mieux le savoir... J'ai un ami qui a un fils dans la police. Je vais lui demander qu'il se renseigne, discrètement et le plus

vite possible, on verra bien. Il claqua des mains et reprit d'un ton joyeux : Mais ce qui compte le plus, c'est que vous soyez libres maintenant ! Demain, c'est la dernière journée d'école, après... Vacances ! Ses yeux brillaient de joie. J'ai tellement hâte de revoir ce vieux Enzo !

— Oui, ça va être d'enfer ! dit Marco en riant. Et Antonio vient aussi finalement ! Il manquera que Dan, tant pis, mais on remettra ça !

— Dès que l'école est finie, on part. On devrait arriver tôt le lendemain. Vincenzo est déjà arrivé avec sa fille Marilou et la plupart des enfants plus petits. Stan vient en avion et les autres arriveront par la route.

— Comment est arrivé votre ami Vincenzo ?

— Il a un gros hélicoptère. Il va être pratique pour aller chercher ceux qui viendront en auto à la clairière. On ira faire un tour avec... Il lui fit un clin d'œil, les yeux pétillants d'une lueur moqueuse : Tu verras, tu vas adorer ça !

Cynthia secoua la tête en riant doucement.

— D'accord pour l'hélicoptère, Marco. Mais le parachute, c'est toujours non ! Jamais ! Ah ! et puis les sous-marins aussi, c'est non et c'est hors de question ! Des fois que tu y aurais pensé. D'accord, Marco ?

Angelo les observait, attendris, tandis qu'ils riaient tous les deux, comme des gamins.

— Bon, les amoureux, on vous attend pour le souper ! Et non, Cynthia, rajouta-t-il en souriant gentiment alors qu'elle allait parler, on n'a besoin de rien ! Tu nous as donné de quoi nous nourrir pour au moins un an ! Ta sœur sera revenue ?

— Oui, on va la chercher dans une heure, quand Frank aura fermé son bar pour les Fêtes.

Quand il fut parti, Cynthia s'écria :

— Je vais appeler Laurence ! Elle va être folle de joie de pouvoir enfin aller où elle veut librement !

Effectivement, Laurence poussa un cri retentissant :

— Jacques !! Viens ! Viens ! Cynthia !!! Cynthia ! C'est merveilleux !! Je suis tellement contente pour toi ! Pour nous tous ! Enfin !! Enfin ! C'est le plus

beau cadeau de Noël que je pouvais recevoir ! Merci, ma Cynthia ! Merci ! Cynthia, tu reviens après les fêtes ?

— Bien sûr, Laurence ! Embrasse bien Jacques et tes parents pour moi et amuse-toi bien surtout ! Joyeux Noël à vous tous ! À bientôt, ma belle ! Oui, oui, promis ! Je te raconterai tout ! Bye, ma chérie !

Elle se tourna vers Marco en souriant et lui tendit les mains. Il les prit et les ramena dans le dos de Cynthia, l'attirant contre lui.

— Marco, je vais pouvoir tout régler ! D'abord, il faut que je m'occupe de la succession de Dominic et après je serai libre de mettre la maison en vente. Je ne veux plus y retourner.

— Et ensuite ?

— Ensuite, il me restera à trouver un endroit où habiter.

— Et où aimerais-tu habiter ?

— Quelque part où tu es près de moi, n'importe où, ça m'est égal, tant que tu es là...

Marco sourit en la regardant tendrement et glissa une main dans ses cheveux.

— Moi aussi, je vais mettre mon appartement en vente et mon bureau sera désormais là où nous vivrons et à moi aussi, ça m'est égal de l'endroit où ce sera, tant que tu es près de moi... Mais pas très loin de ta famille, je pense que c'est important pour toi, non ?

— Oui, Marco, pour moi et pour les enfants, surtout, c'est important. Et aussi qu'il y ait une école à proximité. Mais une chose est sûre, j'aimerais ne pas avoir de voisins trop proches. Ses grands yeux s'illuminèrent d'un coup de mille étincelles. On va pouvoir faire notre maison comme on la veut, Marco ! Tout comme on la veut ! Au complet !

Marco se mit à rire en la voyant s'animer ainsi.

— Il me semble que tu as déjà une idée...

— Oh oui ! J'en ai plein ! D'abord, je la vois comme une grange, tu sais une grande grange, immense... Les chambres seraient en haut et les chambres des enfants les amèneraient directement en bas dans une grande salle de jeux ! Et

ils pourraient descendre avec un toboggan et il y aurait un escalier pour remonter, ils adoreront ça, j'en suis sûre ! Et même, un truc comme les pompiers, tu sais ? une sorte de pilier pour descendre en glissant... Et puis, il y aurait une grande salle de bains et...

— Et les autres enfants ?

— Les autres enfants ?

— Oui... ceux qui viendraient après... en visite, tu vois ?

— Ah oui ! ! Oui, tu as raison ! Alors, on fera comme chez Enzo, une grande mezzanine à côté de leurs chambres ! Et il y aura aussi des chambres pour les invités et...

— Et la nôtre ? Notre chambre à nous... elle sera où et comment ?

Cynthia se troubla sous le regard ardent de Marco.

— Elle... elle sera à l'opposé de celles des enfants et elle sera comme tu voudras, Marco... Comme la tienne ?... Elle est jolie, la tienne... et en disant ces derniers mots, elle sentit ses joues s'embraser, l'esprit enflammé de souvenirs brûlants.

Marco, amusé, la dévisagea un instant avant de l'embrasser d'un long baiser vibrant d'amour. Il la serra tout contre lui et murmura tendrement :

— Elle sera jolie notre maison, ma douce. Elle sera jolie et surtout elle sera remplie d'amour.

Cynthia leva les yeux vers lui en souriant :

— À toi, maintenant !

— Quoi, à moi ?

— Continue ! On a fait le haut et ensuite, comment sera le reste ? Et ton bureau ?

Marco réfléchit quelques instants.

— Mon bureau, il pourrait être en-dessous de notre chambre. Et puis, le reste tout grand ouvert, sans porte, que des grandes fenêtres, une grande cuisine avec une grande salle à manger et une grande table pour recevoir nos amis et un grand salon avec une grande cheminée et, devant la cheminée, un grand tapis très doux où je pourrai te faire l'amour. Il sourit d'un air moqueur

devant le trouble soudain de Cynthia et ses joues redevenues subitement rouges et promena ses lèvres chaudes dans son cou, la faisant frissonner. Tu veux que je te montre comment ? murmura-t-il à son oreille.

— Oui, mon amour, murmura Cynthia d'une voix troublée de désir. Mais pas maintenant, on doit aller chercher Jo-Ann...

Marco rit doucement dans son cou, ce qui fit redoubler les frissons de Cynthia. Elle se dégagea en riant, et, prenant son visage entre ses mains, elle se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa tendrement.

— Alors, Marco, elle sera où notre jolie maison ?

— Elle sera dans le bois, entourée d'arbres avec un lac pour se baigner, faire du canot, pêcher et patiner en hiver. Et assez grand pour que je puisse y décoller avec mon avion et pour qu'Enzo puisse venir nous voir avec le sien.

Cynthia éclata d'un rire joyeux, les yeux pétillants.

— Et tout ça, assez proche de ma famille ? Il n'y a pas de lac par là, tu sais, seulement la rivière.

— Oui, je sais, mais il y a beaucoup de champs et de terres à bois. On peut en acheter une et trafiquer le cadastre ou soudoyer un propriétaire pour qu'il nous cède un ou deux champs sans avoir à acheter la ferme au complet. Et on changerait discrètement le zonage dans les papiers.

Le rire de Cynthia redoubla.

— Marco ! Tu es pire que moi !

— Oui, ma douce, et tu n'as encore rien vu !

— Et le lac ?

— On va le fabriquer de toutes pièces et ce sera un vrai lac naturel ! Il sera comme celui qui est devant chez Enzo !

Cynthia le regarda longuement, ses yeux lumineux brillants de tendresse.

— Marco ?

— Oui, ma belle ?

— Je t'aime, Marco, je t'aime tellement !

— Cynthia ? Si on va pas chercher ta sœur tout de suite, je te jure que je te montre comment sera le tapis devant la cheminée... maintenant, à l'instant.

Cynthia se dégagea de son étreinte avec regret et, prenant son bâton et le coquillage dans ses mains, dit en lui souriant, d'une voix basse et troublée :

— D'accord, Marco, allons-y tout de suite, comme ça on aura tout le temps après...

*
* *

Tout comme Laurence, Jo-Ann poussa un grand cri de joie lorsqu'elle apprit qu'elle était désormais libre de revenir à une vie normale. Elle était tellement heureuse qu'elle allait se mettre à chanter mais Cynthia, en riant, lui plaqua une main sur la bouche, secouant sa tête.

— Non, Jo ! Non ! S'il te plait ! Tout mais pas ça !

— Cynthia, il y a assez de place pour Frank et moi ? murmura Jo-Ann à l'oreille de sa sœur.

— Bien sûr que oui ! s'écria Cynthia, ravie, j'avais prévu une chambre avec un grand lit pour toi, au cas où...

Jo-Ann se mit à rire.

— On part quand ?

— Quand on veut ! Demain après-midi, ça serait bien, non ?

— D'accord ! Demain après-midi, c'est parfait !

*
* *

— Marco ?

— Oui, mon amour ?

— Tu sais, il y a de plus en plus de monde au courant pour le bâton... tu ne crois pas que ça pourrait être dangereux ?

Marco se redressa un peu et observa longuement et tendrement les jolis yeux illuminés par la lueur du feu, caressant les longs cheveux blonds étalés sur le nouveau et épais tapis très doux déposé devant la cheminée. Il embrassa ses lèvres avec douceur.

— Oui, tu as raison. Frank ne dira rien, j'ai confiance en lui, ça a l'air d'un gars fiable. Angelo et Marina non plus, ça c'est sûr. Mais tu as raison, il vaut

mieux que personne d'autre ne le sache. Alors, chez Enzo, on ne dira rien, même si mes amis sont tous sûrs et fiables, ça je peux te le garantir.

Il se recoucha contre elle, remonta la couette sur leurs corps et déposa un tendre baiser sur son front.

— Tu veux qu'on retourne dans le lit ?

— Non, mon amour, il est très agréable et très confortable ce tapis tout compte fait, dit Cynthia en souriant et en caressant doucement son visage. On en mettra un aussi dans notre chambre, hein, Marco ?

— Oui, ma douce, on en mettra partout ! Partout ! répondit Marco en riant et en resserrant son étreinte autour de son corps.

CHAPITRE 30

Des grands cris de joie saluèrent leur arrivée lorsqu'ils débarquèrent de l'avion d'Enzo, laissant croire qu'ils étaient arrivés par la route jusqu'à la clairière. Sous les exclamations et les grands rires, Marco lui présenta tout le monde. Cynthia fut émue de faire la connaissance de Vincenzo, connaissant maintenant les causes de son handicap.

— Marco ! ! ! Le cri de joie de Marilou résonna à travers la verrière et elle courut vers lui. Il l'enlaça en riant, la faisant tournoyer dans ses bras.

Cynthia l'observait tandis qu'il prenait le visage de Marilou entre ses mains, lui parlait d'une façon agitée, joyeuse, l'écoutait d'une manière attentive et la serrait contre lui, apparemment très heureux de la revoir, et elle ressentit, sans en comprendre la raison, un sentiment de tristesse. Sophie dut le ressentir aussi car elle serra ses petits bras autour de sa mère et colla sa tête contre son cou.

— Cynthia ! Le grand cri de Stanley qui s'avavançait vers elle, les bras grands ouverts, lui redonna le sourire. Elle déposa sa fille à terre pour embrasser le géant.

— Stanley ! Je croyais que tu devais arriver plus tard ? Je suis si contente de te revoir !

— Moi aussi, ma belle ! Mais finalement, on ne pouvait plus tenir alors, on est arrivés ce matin !

Sophie, collée contre la jambe de sa mère, la tête levée, impressionnée, s'écria d'un coup :

— Wow ! ! ! T'es tellement grand ! ! ! ! !

Stan s'accroupit en riant, lui sourit gentiment. Il leva les yeux vers Cynthia :

— C'est ta fille ?

Cynthia acquiesça d'un signe de tête, en souriant.

— Il me semblait aussi... Tu es aussi jolie que ta maman, tu sais ? Tu veux que je te porte sur mes épaules ?

En riant, les yeux brillants, Sophie acquiesça vivement, faisant rebondir ses boucles.

Lorsqu'elle fut juchée sur les épaules de Stan, elle s'écria d'un ton joyeux :

— Regarde, Maman ! Je peux toucher le sapin et même les nuages ! !

Stanley éclata d'un grand rire et dit à Cynthia :

— Viens, ma belle ! Je vais te présenter ma femme et mes enfants... enfin, si je les trouve !

Cynthia jeta un regard vers Marco, poursuivant une discussion animée avec Marilou et, en suivant Stanley, croisa le regard de Philippe qui les regardait, lui aussi, d'un air un peu triste. Elle l'appela doucement :

— Phil ?

Il s'approcha d'elle, en souriant, l'enlaça gentiment et ils se dirigèrent vers le salon, près de la grande cheminée.

Tandis qu'elle parlait à Claire, l'épouse de Stanley, elle sursauta en sentant les mains de Marco enlacer sa taille et la serrer contre lui. Elle tourna les yeux vers lui et lui sourit. Il se pencha vers elle et embrassa son cou avec douceur.

Marilou, qui parlait avec Enzo, un verre à la main, jeta un coup d'œil vers Marco. Philippe surprit son regard et son air de dépit et baissa les yeux vers son verre.

Le cri de frayeur d'un enfant fit sursauter tout le monde, Frank le premier. Celui-ci, adossé près de la cheminée, en grande conversation avec Vincenzo, avait relevé ses manches à cause de la chaleur du feu, et l'enfant venait de découvrir l'énorme tatouage de tarentule ornant son avant-bras. Frank éclata de rire, de même que Jo-Ann à ses côtés et dit à l'enfant d'un ton gentil :

— C'est pas une vraie, tu sais ? Tu risques rien !

L'enfant regarda attentivement le tatouage d'un air craintif et rameuta les autres. Bientôt, un groupe d'enfants grimaçants et effrayés observait d'un air craintif tous les dessins ornant les bras de Frank qui riait, ravi de leur surprise.

*
* *

Les avions de Stan et d'Enzo et l'hélicoptère de Vincenzo, piloté par Marco, décollèrent tous pour aller chercher Angelo et sa famille et les enfants d'Enzo qui étaient arrivés en même temps. Très vite, la maison fut remplie d'un brouhaha permanent.

En cherchant Marco du regard, Cynthia le vit une nouvelle fois en train de rire et de parler à Marilou, un bras passé autour de ses épaules. Et de nouveau, le même sentiment de tristesse l'envahit. Tania s'approcha d'elle et l'enlaça. Cynthia la serra dans ses bras en souriant.

— Tania, tu es vraiment une fille adorable, tu sais ?

Tania lui fit un grand sourire et d'un geste de sa tête vers Marco, demanda :

— C'est qui ?

— Elle s'appelle Marilou, c'est la fille de Vincenzo.

— Elle a pas de mari ?

Cynthia sourit de sa question et surtout du ton agacé et brusque de sa voix.

— Non, ils se sont séparés.

Tania leva les yeux vers Cynthia, la dévisageant attentivement. Et voyant la lueur de tristesse dans ses yeux, elle lui sourit et lui dit gentiment :

— Ne t'en fais pas, Cynthia, moi je sais que Marco, il t'aime.

Cynthia lui sourit en secouant la tête. Elle se pencha et embrassa tendrement la joue de la jeune fille en murmurant :

— Tania, ne parle pas comme ça, sinon je vais pleurer comme une idiote. Elle respira profondément, essayant de chasser ce sentiment désagréable et reprit d'une voix calme :

— As-tu vu où est ton lit ?

— Non, il est où ?

— Viens, je vais te montrer.

Elle prit la main de Tania et l'entraîna vers les escaliers. Alors qu'elles grimpaient les marches, Marco la suivit des yeux rêveusement et son regard sembla s'enflammer tandis qu'un tendre sourire se dessinait sur ses lèvres.

— Oh, Marco ! Je t'ai pas dit le plus beau ? reprit Marilou.

Marco reporta son regard sur elle et elle commença un nouveau récit d'une voix enjouée. En entraînant Tania vers l'endroit où se trouvait son lit, Cynthia jeta un regard en bas et vit Marco éclater de rire en même temps que Marilou.

Le lendemain soir, la famille d'Antonio et les autres enfants de Vincenzo arrivaient également et bientôt la maison tranquille d'Enzo ne fut plus qu'un grand brouhaha de voix, de cris, d'exclamations, de discussions sans fin, parsemées d'éclats de rire bruyants et des cris de joie des enfants, courant partout.

— Marco ? chuchota Cynthia à son oreille, jamais je ne pourrai me rappeler le nom de tout le monde !

Il éclata de rire et murmura en la serrant contre lui.

— Ne t'en fais pas, mon amour, moi aussi j'ai du mal à suivre, surtout pour les petits qui sont arrivés et que je ne connais pas encore !

Une nouvelle fois, Philippe surprit le regard dépité et un peu triste de Marilou posé sur eux. Il s'approcha d'elle et lui demanda gentiment :

— Marilou ? aimerais-tu aller patiner avec moi ?

Elle le regarda un instant et sourit devant le doux regard de ses yeux bruns.

— D'accord, Philippe, avec plaisir !

Un des enfants les aperçut, glissant sur le lac gelé et illuminé et s'écria :

— Moi aussi, je veux patiner !

Très vite, presque toute la maisonnée se retrouva sur la glace, séparée en deux parties par le quai. Ceux qui voulaient jouer au hockey d'une part et ceux qui voulaient patiner tranquillement, d'autre part.

Avec un cri de joie, Cynthia s'élança sur le lac gelé et glissa jusqu'à Marco qui l'attrapa dans ses bras en riant. Ils patinèrent un long moment, enlacés, puis Marco, désignant l'autre partie du lac, lui demanda d'une voix excitée :

— Tu viens ?

— Non, Marco, je ne sais pas jouer ! Je préfère regarder.

Il l'embrassa tendrement, puis saisissant un bâton s'élança vers les joueurs, petits et grands mélangés qui avaient commencé une partie déchaînée.

Philippe regarda un instant le match et s'élança à son tour. Sans hésiter, Marilou le suivit et se joignit à l'équipe de Marco. Elle patinait bien et vite, évitant habilement les adversaires, faisant des passes admirables, permettant à son équipe de marquer de nombreux points.

Marco éclata de rire devant une de ses esquives astucieuses et une passe rapide qui permit de marquer un but, l'enlaça en la faisant tourner sur la glace, la serra contre lui et leva son pouce en l'air en signe d'admiration et de victoire.

Une nouvelle fois, Cynthia ressentit ce sentiment de tristesse inexplicable. Discrètement, elle sortit de la glace, se déchaussa dans la cabane et se dirigea vers la maison. Elle s'approcha de sa mère, assise près de la verrière qui observait les joueurs d'un air amusé en compagnie de son père, d'Enzo, de Gina et de Vincenzo. Quelques autres discutaient, installés près de la cheminée.

— Maman ? Veux-tu mettre les enfants au lit ce soir ? Je vais me coucher, demanda-t-elle à voix basse à son oreille.

Sa mère se retourna, vit la tristesse dans son regard et demanda sur le même ton :

— Cynthia, ma chérie, ça va ?

— Oui, maman, je suis seulement fatiguée, je veux seulement aller me coucher.

— Oui, bien sûr, Cynthia ! Ne t'en fais pas ! Bonne nuit, ma chérie, je t'aime, tu sais ?

— Moi aussi, maman, merci, murmura Cynthia en l'embrassant et s'éloignant rapidement, les larmes aux yeux.

Arrivée à la cabane, elle se dévêtit rapidement, se coucha dans le grand lit et se laissa aller à cette tristesse qui l'envahissait toute entière, pleurant sans raison et sans pouvoir s'arrêter.

Elle retint son souffle en entendant la porte s'ouvrir brusquement et fit semblant de dormir, retenant les sanglots qui lui serraient la gorge. Elle entendit les pas de Marco s'approchant doucement du lit.

— Cynthia ? murmura-t-il.

Elle essaya de prendre une respiration tranquille, comme si elle dormait mais un sanglot la trahit.

— Cynthia, mon amour, dit Marco avec inquiétude, en caressant doucement sa tête enfouie sous la couette. Qu'y a-t-il, ma douce ?

Elle resta silencieuse, essayant de maîtriser sa respiration et son chagrin.

Marco s'assit au bord du lit et doucement souleva la couette sous laquelle elle se cachait. Il caressa d'un geste doux le bras cachant son visage.

— Cynthia, mon amour, qu'y a-t-il ? répéta-t-il tendrement.

Cynthia secoua la tête et murmura :

— Rien, Marco, rien, il n'y a rien, je suis fatiguée, c'est tout.

Il se pencha vers elle et embrassa doucement ses cheveux et son visage, dégageant tendrement son bras pour l'enlacer contre lui. Cynthia, respirant profondément, se força au calme et lorsqu'elle leva les yeux vers lui, son regard brillant de larmes, était redevenu serein :

— Je suis seulement fatiguée, Marco, ça va.

Il la serra contre lui, l'observant attentivement. Il savait qu'elle ne disait pas la vérité mais n'arrivait pas à comprendre la raison de son chagrin. Il contourna le lit, se dévêtit rapidement, se coucha contre elle et, la prenant doucement dans ses bras, enveloppant son corps avec amour, il remonta la couette sur ses épaules, la serrant contre lui.

— D'accord, ma douce, si tu me dis que c'est pour ça que tu pleures, je te crois. Mais, tu sais, mon amour, la chose la plus importante pour moi, c'est que tout soit toujours clair entre nous. Je t'aime trop pour accepter qu'il en soit autrement, tu comprends, Cynthia ? Tu comprends ? S'il y a quoique ce soit qui te fasse de la peine, je voudrais que tu me le dises, comme je te le dirai si c'était le cas pour moi. Cynthia, si j'ai dit ou fait quelque chose qui te rende si triste, je voudrais que tu me le dises. Je t'aime trop pour laisser quoique ce soit

détruire ce qui existe entre nous, tu comprends, mon amour ? Si c'était le cas, j'en serai dévasté et à jamais détruit, tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui Marco, murmura Cynthia en essayant de contrôler le flot d'émotions qui agitait son cœur. Moi, non plus, je ne veux pas que rien nous sépare. Rien, ni personne, jamais.

Elle poussa un profond soupir, se retourna et se blottit contre lui, le serrant fort contre elle.

— Rien, ni personne, jamais, répéta-t-elle dans un murmure, le cœur chaviré. Je t'aime, Marco, je t'aime tellement ! Et, sans plus pouvoir maîtriser son chagrin, elle se mit à pleurer contre lui, tandis qu'il l'étreignait avec force, sans parvenir à comprendre la cause de ses larmes.

CHAPITRE 31

Toute la journée du 24 décembre, régna dans la maison entière une joyeuse effervescence et une agitation tumultueuse tandis que l'excitation survoltée des enfants était à son comble.

Dehors, une tempête s'était levée et un vent glacial soufflait en rafales, soulevant des tourbillons de neige.

Cynthia finissait, avec sa mère, d'emballer les derniers cadeaux, dans la chambre qui l'avait accueillie à son arrivée chez Enzo et Gina et où ses parents dormaient.

Marilou entraîna Marco, loin du bruit, dans le salon de la maison pour lui parler d'un projet qu'elle envisageait de réaliser avec son père et auquel elle aurait aimé que Marco s'associe. Ses yeux pétillants le dévisageaient tandis qu'elle parlait d'une façon animée, tous deux debout devant la cheminée. Elle se tut un instant, le regardant intensément et, d'une manière inattendue, se rapprocha brusquement de lui, prit sa tête entre ses mains et l'embrassa au moment où Cynthia passait devant le salon pour rejoindre la verrière. Elle se figea une seconde, interdite, et s'enfuit vers l'entrée, enfila ses bottes, attrapa son manteau et disparut en courant. Marco retira vivement les mains de Marilou, la repoussant d'un geste ferme, les sourcils froncés, surpris.

— Voyons, Marilou, qu'est-ce qu'il te prend ? Pourquoi as-tu fait ça ?

— Pourquoi, à ton avis ? dit Marilou d'une voix tremblante. Elle baissa la tête. Je t'aime, Marco, murmura-t-elle.

Marco plaça ses mains sur ses épaules, l'obligeant d'une pression à le regarder. Mal à l'aise et décontenancé par cet aveu soudain, il lui dit d'un ton sec :

— Écoute, Marilou, je te connais depuis que tu es toute petite. Je t'ai toujours considérée comme une petite sœur, je t'ai toujours aimée comme une

petite sœur, jamais autrement. Il n'aurait jamais pu en être autrement entre nous ! Jamais ! Et il ne pourra jamais en être autrement, surtout maintenant ! La seule femme dont je suis amoureux, c'est Cynthia, depuis longtemps et pour toujours !

Dépassé, il secoua la tête en voyant les larmes couler sur les joues de Marilou et reprit plus gentiment :

— Je suis désolé, Marilou ! Tu n'aurais pas dû dire ça, tu n'aurais pas dû faire ça. Jamais, pas un instant, je n'aurais pensé que tu pouvais... Je ne sais pas quoi te dire, je suis désolé...

Il sortit du salon en vitesse et se dirigea vers la cuisine, tandis que Marilou se laissait tomber dans un fauteuil en sanglotant, le visage caché dans ses mains.

Plusieurs femmes étaient réunies dans la cuisine et s'activaient en riant sous les mots d'humour de Silvio qui s'était lui-même désigné chef cuisinier. Marco fit un signe à Gina et l'entraîna à l'écart pour lui parler. Gina secoua longuement la tête et dit à voix basse :

— Ne t'en fais pas, Marco, je vais aller la voir et lui parler, ne t'en fais pas.

— Merci, Gina, merci. Je suis tellement désolé pour elle, je ne comprends pas comment, d'un coup... Son ton était grave et ses yeux tristes.

— Ne t'en fais pas Marco, je vais lui parler.

— *Grazie tante, cara* Gina. Il l'embrassa et la serra contre lui. As-tu vu Cynthia ?

— Non, elle était avec sa mère, mais sa mère est dans la cuisine, je ne sais pas où elle est. Bon, je vais voir Marilou.

Se dirigeant vers la verrière, Marco demanda à Frank et Stanley, en grande conversation.

— Avez-vous vu Cynthia ?

— Oui, elle était là, il y a deux minutes, répondit Frank en désignant du bras le couloir qui amenait au salon.

Marco ferma les yeux un instant et poussa un profond soupir de découragement.

— Merci, vieux.

Il se hâta vers l'entrée, vit que les bottes et le manteau de Cynthia avaient disparu, s'habilla en vitesse et courut jusqu'à la cabane.

L'oreiller de Cynthia gisait à terre, le lit était vide.

— Où es-tu partie, Cynthia ? murmura-t-il, chaviré de tristesse.

Recroquevillée contre le gros rocher, tremblante de froid et de chagrin, Cynthia pleurait sans pouvoir s'arrêter, le cœur déchiré de souffrance.

Les mots de Marco revenaient dans son esprit :

— Tu sais ma douce, il suffit parfois de peu de choses mais qui peuvent faire basculer une vie... Tu vois ? il avait raison de dire ça, c'est vrai... Et de nouveau, Cynthia émit un long gémissement de désespoir, sanglotant, le cœur brisé d'une détresse poignante.

De nouveau, la main de lumière caressa doucement son visage.

— Pourquoi a-t-il fait ça ? Pourquoi ? La voix de Cynthia n'était qu'un murmure empli d'une tristesse infinie.

L'aurore boréale se mit à onduler rapidement de façon négative et son doigt de lumière appuya doucement sur son nez.

— Pourquoi tu dis non ? Je l'ai vu...

Encore une fois, la lumière ondula vivement de façon négative.

— C'est elle qui l'a embrassé ?

L'aurore boréale ondula cette fois d'un vif mouvement affirmatif.

— Tu crois qu'il l'aime ? demanda-t-elle d'une petite voix tremblante de chagrin.

La lumière ondula plusieurs fois d'un puissant et vif mouvement négatif. Et le doigt de lumière, pour la première fois, ne se posa ni sur son nez, ni sur ses joues mais sur son cœur, plusieurs fois.

— Moi, je l'aime tellement, murmura-t-elle d'une voix brisée, les larmes coulant sur ses joues. Et une fois encore, le doigt de lumière appuya plusieurs fois sur son cœur avant de caresser doucement son visage. Une bourrasque se

leva de nouveau. Elle eut un long frisson sous le vent glacé et renfonça sa tête dans ses épaules, essayant de se réchauffer.

— Cynthia ? ! !... Cynthia ? ! !... Cynthia, où es-tu ? ! !

Le cri de Marco venant du sentier la fit sursauter.

— Emmène-moi à la cascade, vite ! murmura-t-elle d'un ton affolé.

L'aurore boréale ondula vivement d'un mouvement négatif.

— Pourquoi ? S'il te plaît ! Je ne veux pas le voir ! Je ne peux pas !

L'aurore ondula de nouveau vivement d'un mouvement négatif.

— Alors, garde-moi invisible et toi aussi, sinon j'irai me cacher.

Cette fois, la lumière ondula de haut en bas.

— Cynthia ? ! ... Cynthia ? !...

La voix de Marco était beaucoup plus proche. Elle le vit arriver en courant dans la clairière, se tourner dans tous les sens, sans la voir.

— Cynthia ! ! ! ! ! ! Son hurlement de détresse, angoissé et terrifié, la bouleversa complètement. La lumière ondula de haut en bas mais Cynthia secoua la tête d'un signe négatif. Cynthia le vit alors s'approcher du rocher, la tête penchée, ses traits imprégnés de tristesse et d'inquiétude et son regard rempli de désespoir. Il s'assit sur le rocher et enfouit ses deux mains dans ses cheveux, essayant de se maîtriser. Il murmura d'une voix brisée :

— Où es-tu Cynthia ? Où es-tu partie ? Où es-tu, mon amour ?

Elle le vit lever au ciel ses yeux brillants de larmes, une expression de tristesse déchirante dans son regard et sur son visage.

Elle se tourna vers la lumière et lui fit un rapide signe de tête affirmatif. Marco se tourna d'un geste vif en voyant la lumière et vit Cynthia, grelottant contre le rocher, le visage ravagé de chagrin, qui tendait la main vers lui. D'un bond, il s'agenouilla près d'elle.

— Cynthia ! ! Mon amour, tu es là ! Dieu merci, tu es là !

Et la seconde suivante, ils étaient dans la cabane, Cynthia assise près du feu que Marco attisa rapidement. Il prit la couette sur le lit, et, très vite, déshabilla complètement Cynthia, qui tremblait de tout son corps, avant de l'envelopper entièrement de la couette chaude en frictionnant vivement son corps de ses

grandes mains. Il examina attentivement ses doigts et, prenant ses mains entre les siennes, les frictionna doucement, soufflant de temps en temps son souffle chaud sur les doigts engourdis et bleuis par le froid. Il fit de même avec chacun de ses pieds. Il prit ensuite une paire de ses chaussettes en laine et un de ses grands chandails les plus chauds. Il en vêtit Cynthia et la recouvrit à nouveau de la couette la frictionnant longtemps. Il s'assit derrière elle et l'enserrant fermement entre ses jambes et ses bras, il attendit que la chaleur revienne en la frictionnant doucement. Peu à peu, les tremblements cessèrent et il la sentit se détendre. Il continua à frictionner doucement ses mains, ses bras et ses jambes. Cynthia accota doucement sa tête contre son cou et, d'une main tendre, il enveloppa son visage, la serrant contre lui, ses lèvres caressant son front et ses boucles avec une intense émotion. Il murmura d'une voix tendue et terriblement émue :

— Cynthia, mon amour, il n'y a rien... il ne s'est jamais rien...

— Ne dis rien, Marco, murmura Cynthia d'une voix tremblante et tout aussi émue. Je t'aime, c'est tout ce que je sais et c'est tout ce que j'ai besoin de savoir.

Elle sentit son souffle contre son front tandis que son étreinte se resserrait fortement contre elle.

— Rien ni personne ne viendra jamais détruire, ni ne pourra jamais enlever ce qui est entre nous, mon amour, jamais ! Jamais ! murmura-t-il d'une voix grave, enrouée par l'émotion.

En relevant son visage vers lui, Cynthia glissa doucement une main sur sa joue et dans ses cheveux. Leurs regards se croisèrent. Marco observa longuement les grands yeux verts que les larmes avaient rendus encore plus clairs et lumineux et embrassa avec tendresse ses paupières, léchant de ses lèvres sur ses joues le sel de son chagrin. Cynthia, en approchant la tête de Marco contre elle d'une douce pression, fit les mêmes gestes sur son visage et murmura d'une voix tendre :

— Jamais, rien, ni personne, mon amour. Je t'aime, Marco, je t'aime pour toujours !

En fermant les yeux pour ne pas qu'elle voit son intense émotion, Marco prit doucement ses lèvres et l'embrassa tendrement, la serrant fort contre lui, tandis que le bâton, abandonné sur l'épais tapis, frémissait de bonheur sans qu'ils s'en aperçoivent.

*
* *

Après un long et bienfaisant bain chaud qu'ils avaient pris ensemble, Cynthia apparut avec une robe longue, de satin noir, parsemée de filets de soie rouge scintillante, très ajustée contre son corps, laissant ses épaules et ses bras dénudés, ses longues boucles rassemblées et relevées en un chignon sur sa nuque.

Les yeux de Marco s'enflammèrent en la voyant. Elle se tourna doucement et il éclata de rire en découvrant son dos nu, décolleté jusqu'à la taille et la robe, retenue seulement par un délicat ruban de soie rouge, qui moulait étroitement ses fesses et ses hanches, s'évasant ensuite souplement.

— Cynthia ! Tu es magnifique ! Tu es splendide ! Et terriblement attirante ! Je ne pourrai jamais tenir toute la soirée !

Elle se retourna vers lui et lui sourit d'un air malicieux.

— Il le faudra bien, pourtant ! Elle le regarda longuement, ses yeux brillants d'amour. À toi, maintenant !

— Ferme les yeux, Cynthia !

Elle obéit en riant et lorsqu'elle les rouvrit, Marco était vêtu d'un beau costume noir, par dessus une chemise de satin blanc, dont le col assez haut remontait sur son cou, déboutonnée juste avant la poitrine.

— Désolé, ma douce ! Moi, les cravates et les nœuds papillons, c'est pas vraiment mon truc...

Cynthia se colla contre lui et glissa doucement une main à travers la chemise, caressant son torse, qu'elle embrassa tendrement.

— Marco, tu sais, moi non plus, c'est pas vraiment mon truc, comme tu dis... Et tu es tellement beau, comme ça !...

Marco rit doucement et, glissant sa main sur la peau chaude de son dos nu, ses doigts jouant avec le fin ruban de soie rouge, murmura d'une voix rauque de désir.

— J'adore cette robe ! Je peux te l'enlever ?

Elle effleura son visage et appuya un doigt sur ses lèvres.

— Pas maintenant, mon amour. Viens, allons-y ! Elle s'interrompt. Attends, Marco, je dois faire quelque chose avant.

Elle tourna le coquillage et l'aurore boréale ondula vivement, le doigt de lumière caressant doucement leurs joues. La lumière bleue azur enveloppa Cynthia tandis que la bleue turquoise enveloppait Marco en même temps. Cynthia tourna le coquillage, embrassa tendrement son bâton et le rangea sous l'oreiller.

Marco la fixait d'un air interrogateur.

— Qu'est-ce que tu as demandé, ma jolie petite sorcière ?

Cynthia l'enlaça tendrement, le serrant contre elle.

— J'ai demandé de ne plus jamais être invisible pour toi, pour toi seulement, et que tu puisses me trouver en tout temps, où que je sois, même sans le bâton. Quand je t'ai vu à la clairière... Quand j'ai vu à quel point tu étais malheureux, j'ai compris que...

Marco prit son visage entre ses mains, ses yeux intenses remplis d'amour, plongés dans les siens. Sa voix était profondément émue.

— Merci, ma douce, merci ! J'ai eu si peur mon amour ! Si peur de te perdre ! J'espérais tant que tu serais à la clairière, que tu ne sois pas partie trop loin car avec cette tempête, je n'aurais sûrement pas pu te trouver. Et quand j'ai vu que tu n'y étais pas, j'ai cru devenir fou... fou de douleur... Je t'aime, Cynthia, je ne pourrai plus vivre sans toi ! Plus jamais !

Cynthia se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa d'un baiser vibrant d'amour, les mains enfouies dans les cheveux épais, le serrant contre elle avec ferveur.

— Je te promets de ne plus jamais partir comme ça, Marco et surtout, je te promets de ne plus jamais douter de toi.

Il l'étreignit avec bonheur.

— Marco, viens, on doit y aller maintenant. Les enfants vont se demander où on est passé tout ce temps.

Les enfants étaient en train de jouer avec les autres dans la mezzanine, bruyante et remplie de cris, et ne s'inquiétaient nullement de savoir où ils étaient passés, ni ce qu'ils faisaient.

Marco entraîna Cynthia vers la cuisine et tous poussèrent des exclamations d'admiration en les voyant.

Gina s'approcha et les enlaça fougueusement, tous les deux ensemble, avec un large sourire, les yeux scintillants d'émotion.

— Ma, que vous êtes beaux, tous les deux ! Vous êtes magnifiques !

— Comment va Marilou, Gina ? demanda Marco à voix basse.

— Ça va, Marco, ça va, tout va bien.

Il la serra longuement dans ses bras et murmura à son oreille, d'une voix émue.

— *Grazie tante, ma bella negrita, grazie tante per tutto !*

— C'est rien, Marco ! Allez la voir, il manque que ça pour que tout soit fini !

— Elle est où ?

— Dans le salon, Philippe est avec elle, allez-y ensemble, surtout !

Dans le salon, Philippe et Marilou discutaient, un verre à la main. Marilou sursauta en les voyant, leva les yeux vers Marco, le regarda d'un air grave et penaud. Elle s'approcha à pas hésitants :

— Marco, je suis vraiment désolée pour tout à l'heure ! Vraiment ! Je ne sais pas comment te dire tout ça, mais j'ai vraiment agi d'une manière stupide et...

— Ça va, Marilou, répondit gentiment Marco. Ça va, ne t'en fais pas, tu es toute pardonnée. Il resserra son étreinte contre la taille de Cynthia.

Marilou les regarda tour à tour, le cœur chaviré.

— Je suis tellement désolée ! J'ai agi comme une enfant, j'ai agi d'une façon tellement inconsciente !

Philippe s'approcha et lui dit doucement :

— Marilou, regarde, regarde-les ! Tu n'as rien brisé, rien du tout...

Marilou, les yeux brillants de larmes se tourna vers lui et le remercia d'un sourire.

— Marilou, je te souhaite de tout mon cœur qu'un jour tu puisses ressentir la même chose que je ressens pour Marco avec quelqu'un qui t'aime autant.

Marilou, terriblement émue, lui dit d'une voix tremblante :

— Merci Cynthia ! Merci !

— Tout est fini maintenant, lui dit gentiment Cynthia avec un sourire bienveillant.

Elle tourna son regard vers Marco :

— Je vais préparer les tables, tu viens avec moi ?

Marco appuya son doigt sur le bout de son nez.

— Oui, ma douce.

— On y va avec vous ! s'écria Philippe avec un grand sourire.

Alors que Cynthia et Marilou plaçaient les nombreuses assiettes sur les longues tables, cette dernière dit d'un air songeur, en secouant la tête :

— J'en reviens toujours pas de tout ce travail qu'Enzo a dû fournir pour nous recevoir tous ! C'est incroyable ! Arriver à amener autant de meubles, les tables, les chaises, les lits, tout, tout ça, juste avec son avion... j'en reviens pas !

Marco, qui plaçait les ustensiles au fur et à mesure, croisa le regard amusé de Cynthia de l'autre côté de la table et lui fit un clin d'œil en souriant.

— Mais, tu sais, Marilou, ça fait quand-même longtemps qu'il prévoyait de faire un truc comme ça un jour, donc il a eu le temps de s'y préparer. Petit à petit...

Stanley, qui était en train d'installer des haut-parleurs dans la verrière, cria d'un coup :

— Vas-y, Angelo !

Et bientôt, la voix de Mario Lanza résonna fortement, entonnant d'une voix émouvante Santa Lucia.

Marco eut un large sourire et se mit à chanter, ses ustensiles dans les mains. Marilou, le regard joyeux, enchaîna avec lui. Gina sortit de la cuisine en courant avec Silvio et très vite tout le monde les rejoignit et un chœur complet se forma dans la verrière, les chansons italiennes s'enchaînant les unes après les autres.

Les enfants, attirés par l'animation subite, dévalèrent les escaliers en courant et les écoutaient, amusés, applaudissaient bruyamment avec des cris de joie quand un air se terminait.

Cynthia, les yeux lumineux d'amour, observait Marco en souriant tendrement. Il avait une très belle voix, forte et profonde et il chantait merveilleusement bien, bougeant ses bras avec passion au rythme de la musique, les fourchettes dans une main, les couteaux dans l'autre.

Sophie s'élança vers elle, elle la prit dans ses bras et la fit tourner au son de la musique.

— Tu es belle, maman ! dit-elle d'une voix joyeuse, ses grands yeux bruns pétillants de joie.

Cynthia couvrit son visage et son cou de tendres baisers.

— Toi aussi, mon amour ! Tu es la plus adorable des petites filles et j'ai une chance inouïe d'être ta maman, tu sais ?

Sophie resserra ses petits bras autour d'elle et lui donna un énorme baiser. En regardant le groupe formé des chanteurs, elle s'écria d'un ton soudain affolé :

— Regarde, maman ! Marco, il chante et il danse avec des couteaux et des fourchettes dans les mains ! Il faut lui dire que c'est dangereux !

Cynthia éclata de rire et embrassa sa fille.

— Oui, tu as raison, ma chérie ! Va lui dire qu'il les pose sur la table.

Sophie courut vers Marco et tira sur son pantalon pour attirer son attention.

Tania s'approcha de Cynthia et l'enlaça doucement :

— Elle est tellement jolie, ta robe, Cynthia !

Cynthia serra la jeune fille contre elle en lui souriant tendrement.

— Merci, Tania, tu es un amour !

Marco s'accroupit devant Sophie, hocha la tête en riant et se dirigea vers les tables pour y déposer les ustensiles. Il croisa le regard de Cynthia, la fixa longuement et intensément et sourit tendrement lorsqu'elle baissa les yeux en rougissant.

Tania qui les regardait à tour de rôle, sourit, les yeux remplis de joie et serra ses bras autour de Cynthia.

Sophie courut vers elle et dressa son petit pouce en l'air en signe de victoire et s'approcha de Tania en se collant contre elle. Elle leva les yeux vers sa mère avec un grand sourire :

— Tania, c'est mon amie, Maman !

— Oh oui, ma chérie, je sais ! dit Cynthia en riant. Tania c'est une amie précieuse !

— Tu viens, Tania ? dit Sophie d'une voix excitée en lui prenant la main.

Cynthia les embrassa toutes les deux et elles partirent en courant vers les chambres.

Tandis que les chants reprenaient de plus belle, Philippe s'approcha de Cynthia et chuchota à son oreille :

— Cynthia, j'aimerais beaucoup offrir un cadeau à Marilou ce soir, mais à cette heure-ci, les magasins sont tous fermés par ici, tu pourrais pas m'aider ?

Cynthia en riant, le regarda tendrement.

— Oui, bien sûr, mais il faut aller à la cabane. Viens avec moi ! Attends une seconde !

Elle s'approcha de Marco qui la saisit dans ses bras, tout en chantant et la serra contre lui en souriant, ses yeux pétillants de bonheur. Elle lui murmura à l'oreille :

— Marco, je vais à la cabane avec Phil, il a besoin de quelque chose, je reviens vite.

— D'accord, ma douce. Et il promena ses lèvres dans son cou, une main caressant son dos nu, la faisant frissonner.

— Marco, arrête, il y a plein de monde ! murmura Cynthia en riant.

Marilou détourna ses yeux du couple étroitement enlacé et croisa celui de Philippe qui la contemplait avec tendresse. Il lui sourit gentiment. Elle lui sourit aussi et baissa les yeux.

Cynthia s'avança vers Philippe, le saisissant par la main.

— Viens !

Angelo changea de registre et les chansons italiennes firent place à de la musique douce, permettant à tous de retourner à leurs occupations avant le grand réveillon.

Marco reprit les ustensiles et commença à les placer autour des assiettes que Marilou continuait à aligner sur les tables.

Elle s'arrêta, le regarda un instant et lui dit d'un ton sérieux.

— Marco, je sais que je te l'ai déjà dit, mais vraiment, je suis désolée de mon attitude. Tu sais...

Marco l'interrompt gentiment.

— Marilou, je suis aussi désolé que toi de tout ce qui est arrivé. Je suis surtout désolé de n'avoir pas compris que mes gestes envers toi pouvaient être mal interprétés et te faire croire des choses qui n'existaient pas.

— Tu n'y es pour rien, Marco, vraiment ! Tu as toujours été comme tu l'es d'habitude, c'est seulement moi qui me suis fait des idées ridicules. Je ne pensais pas que Cynthia était aussi importante pour toi. Je la voyais plutôt comme les rares femmes que tu as emmenées avec toi quand tu venais nous voir et qui disparaissaient rapidement.

— Oublions tout ça, Marilou, veux-tu ? Je veux retrouver la petite sœur que j'ai toujours aimée. Cynthia est un être à part pour moi et elle le sera toujours.

Marilou lui sourit d'un air moqueur :

— Oui, je sais Marco, Philippe m'a raconté tout ça. Je suis très heureuse pour toi, tu sais ? Vraiment !

— Que penses-tu qui pourrait lui faire plaisir, Cynthia ?

— Philippe, je n'en ai aucune idée ! Je ne la connais pas du tout ! répondit Cynthia en riant. Elle observa son frère tendrement et ajouta :

— Vas-y doucement, Philippe, tu ne la connais pas toi non plus.

— Je sais, Cynthia, mais elle est tellement adorable ! Et puis, tu sais, elle a toujours beaucoup aimé Marco, mais je crois vraiment que si elle a agi de cette façon envers lui, c'est déjà parce qu'elle ne savait pas encore combien tu comptais pour lui et aussi parce que je crois qu'elle a un grand besoin d'être aimée.

— Tout le monde a besoin, a envie d'être aimé, moi la première, et toi aussi Philippe, mais je ne voudrais pas que tu te lances dans une relation qui pourrait te faire du mal alors que tu ne la connais pas encore. Tu comprends ? Je ne voudrais pas que tu aies encore mal comme tu as eu. Tu ne crois pas que tu devrais faire attention et attendre d'en savoir un peu plus sur elle ?

Philippe eut un sourire et la regarda tendrement :

— Oui, je sais tout ça, Cynthia, ne t'en fais pas et je suis maintenant capable de me protéger, mais j'ai vraiment envie de lui faire plaisir, ce soir particulièrement. Que dirais-tu d'un collier ? Toutes les femmes aiment qu'on leur offre des bijoux, non ? Un collier de diamants ? ! s'écria Philippe les yeux brillants.

Cynthia éclata de rire.

— Philippe ! Tu es devenu millionnaire ?

— Grâce à toi, oui ! s'exclama Philippe en riant, grâce à toi, oui c'est vrai, Cynthia !

Cynthia secoua la tête en souriant. Elle reprit d'un ton grave et sérieux :

— Philippe, comment penses-tu qu'elle va réagir si tu lui offres un collier de diamants alors que tu ne la connaissais même pas il y a quelques jours ? Elle va se demander d'où il sort et surtout comment tu as pu te le procurer, ici, en particulier. Il ne faut pas lui parler du bâton, tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui, je sais, ne t'en fais pas. C'est vrai, tu as raison, Cynthia. Je n'avais pas pensé à ça...

Elle sourit.

— Moi, non plus, je t'avoue, sinon il aurait été inutile de venir ici. Elle se sentit soudain émue devant la déception apparente de son frère.

— Phil ? s'écria-t-elle d'un ton joyeux, je sais que ce n'est pas ce que tu voulais, mais tu pourrais lui offrir une carte et lui écrire ce que tu aimerais lui dire, non ? Ça au moins, c'est faisable et plausible.

— Oui, tu as raison, Cynthia ! Tu as raison !

Une carte apparut selon les indications de Philippe et Cynthia l'observa, attendrie, tandis qu'il écrivait fébrilement tout ce qu'il voulait dire à Marilou. Quand il eut fini, elle prit la carte, lui tourna le dos, fit apparaître dans sa main une jolie boîte enveloppée de papier brillant et sans qu'il puisse le voir, en souriant, glissa dans la carte un fin et joli collier en or, au centre duquel pendait un délicat bijou en diamant. Elle lui tendit la boîte fermée d'un ruban argenté avec un sourire et lui dit :

— Voilà, tu l'as ton cadeau, Phil ! Elle va être contente, j'en suis sûre !

Il l'enlaça, ému et tout heureux, son doux regard pétillant de joie.

— Merci, Cynthia ! Merci !

La maison entière était en ébullition. Des effluves délicieusement appétissants se dégageaient de la cuisine. Le bruit des voix, des éclats de rire se mêlaient à la musique et aux cris des enfants qui couraient partout.

Cynthia s'approcha de Marco qui écoutait Angelo et Mario, le fils d'Enzo, parlant d'une voix animée. Elle glissa ses mains sur son torse, appuyant la tête contre son dos, le serrant tendrement dans ses bras. Sans se retourner, il plaça ses mains chaudes contre les siennes et les serra d'une douce pression.

Frank, aidé de Jo-Ann, préparait des cocktails pour l'apéritif. Cynthia vit Marilou sortir de son appartement, vêtue d'une jolie robe bleue nuit poussant le fauteuil de Vincenzo habillé d'un beau costume sombre sur une chemise blanche, ornée d'une cravate grise.

— Marco ?

Il se retourna vers elle. Elle l'attira un peu à l'écart et dit à voix basse et excitée :

— Marco, on pourrait guérir Vincenzo !

Celui-ci regarda son ami, reporta son regard sur les yeux lumineux de Cynthia, animés d'un brillant éclat de joie et se mit à rire, le cœur empli de bonheur.

— Oui, mon amour ! Oui, tu as raison ! On ira le voir chez lui quand il n'y aura personne. Il regarda de nouveau son ami. Il va être fou de joie ! Il reporta son regard empli de tendresse vers Cynthia et prit son visage entre ses mains.

— Mon amour de petite sorcière ! Ce merveilleux bâton ne pouvait pas tomber à un meilleur endroit qu'entre tes jolies mains !

Il caressa tendrement sa joue de son doigt et appuya doucement sa tête contre lui, la serrant avec émotion.

— Je t'aime tant ma douce !

Une valse de Strauss résonna dans les haut-parleurs. Les yeux de Marco s'éclairèrent de joie et il se pencha vers Cynthia avec un grand sourire :

— Voulez-vous danser avec moi, jolie dame ?

Cynthia rit doucement :

— Avec plaisir, joli monsieur !

Elle plaça une main sur son bras et l'autre dans sa main tendue. La grande main de Marco vint envelopper son dos nu, l'enserrant étroitement et elle se laissa entraîner dans un tourbillon, Marco la guidant d'une main ferme, son regard brûlant d'amour rivé dans le sien.

En souriant, elle lui dit :

— Marco, tu es tellement adorable et tellement surprenant ! Je ne savais pas que tu avais une si belle voix, que tu chantaï aussi bien et que tu dansais aussi merveilleusement bien...

Avec un tendre sourire, il leva les sourcils d'un air moqueur :

— Il y a certaines choses que je sais très bien faire...

Cynthia sentit ses joues s'embraser d'un coup. Elle murmura d'une voix basse et troublée.

— Oui, ça, je sais, mon amour, je sais... Elle baissa les yeux en souriant et frémit sous la caresse et la pression accentuée de la main de Marco dans son dos qui l'entraîna encore plus vite. Prise de vertige, elle éclata de rire, les yeux pétillants de bonheur.

Jo-Ann adressa un clin d'œil amusé à Philippe et dit d'un air attendri :

— Elle est resplendissante, notre petite sœur !

Philippe hocha la tête avec un grand sourire.

— Oh oui ! Je ne l'ai jamais vue aussi heureuse et épanouie !

Lorsque la musique égrena ses dernières notes, Marco s'écarta un peu, se pencha avec une révérence sur sa main qu'il embrassa doucement.

C'est alors que retentirent les bravos et les bruyants applaudissements de tous ceux qui les avaient regardés danser sans qu'ils en aient conscience. Cynthia se retourna et les vit tous groupés autour d'eux. En rougissant, elle regarda Marco et, d'un geste cérémonieux, ils s'inclinèrent tous deux vers les spectateurs en riant.

Et ils enchaînèrent sur une autre valse, d'autres danseurs se joignant à eux.

Frank prit la main de Jo-Ann :

— Viens danser, ma belle !

— Frank, je sais pas danser ça moi !

— C'est pas grave, moi non plus ! Viens danser ! Et il l'enlaça, l'entraînant dans un tourbillon effréné tandis qu'elle riait aux larmes, essayant de suivre le rythme.

Enzo sortit Gina de sa cuisine et l'entraîna à son tour.

— Ma Enzo ! Laisse-moi au moins enlever mon tablier ! s'écria-t-elle en riant.

— *No ! No ! Vieni ! Vieni amore mio !*

Marina déposa Anthony et se laissa entraîner à son tour par un Angelo hilare. Le père de Cynthia enlaça sa femme avec un sourire et se mit à la faire tourner.

Et quand les enfants descendirent et commencèrent à danser eux aussi, il n'y eut bientôt plus assez de place.

Frank et Jo-Ann, aidé de Philippe et de Marilou, qui était venue se joindre à eux, commencèrent à servir les apéritifs. S'ensuivit un repas délicieux qui dura longtemps et qui ravit tout le monde. Plusieurs toasts furent portés en l'honneur de Silvio et de Gina, ainsi qu'en celui de toutes les cuisinières qui avaient participé à son élaboration et à son succès. Toute la verrière bruissait d'éclats de rire, d'interpellations joyeuses, de conversations sans fin et d'histoires drôles ou aventureuses racontées par l'un ou l'autre, entremêlées des fou-rires nombreux des enfants.

Plus tard, le bruit des bouchons des bouteilles de champagne qui sautaient, résonna en concert parmi les cris de joie.

Le bruit aigu et continu du couteau d'Enzo sur le seau à glace finit par amener un silence relatif parmi tous. Quand le silence fut complet, Enzo, debout, son verre à la main, commença à parler d'une voix forte :

— Mes chers amis ! Il y a bien longtemps que nous n'avons pas tous été réunis ! Trop longtemps ! Alors, en ce soir de réveillon tout particulier, je voudrais vous dire à tous ma très grande joie et ma si grande émotion de vous voir tous ici. Bien sûr, Dan et sa famille ne sont pas là, mais on recommencera, c'est sûr ! Et on fêtera de nouveau avec lui ! Je voudrais tous vous remercier du fond du cœur d'être ici ce soir, sous mon toit. Rien n'aurait pu me faire un plus grand plaisir ! *Grazie tante ! Grazie mille !*

Il s'inclina pour les remercier et tout le monde l'applaudit vivement. Il se redressa et leva la main, ramenant le silence.

— Mes chers amis ! *Preciosi amici mio* ! Ce soir, je voudrais lever mon verre pour quelqu'un de très spécial... Il se tut un instant, très ému, perdu dans ses souvenirs. Un jour, il y a longtemps, le destin nous a tous réunis, nous tous.

Certains que je connaissais déjà comme mon vieil ami de toujours, Vincenzo. Il se tourna vers lui et leva son verre dans sa direction avec un sourire chaleureux. Et celui qui est un ami précieux et un fils pour moi, Marco. Il leva son verre en direction de Marco avec un clin d'œil et un sourire rempli de tendre affection. Assise à ses côtés, Cynthia regarda Marco en souriant, terriblement émue. Et tous les autres, que je ne connaissais pas à ce moment et qui se sont joints à nous, avec force et courage, pour combattre le pire des fléaux qui soit et aider à protéger nos enfants à l'avenir. Il leva tour à tour son verre, avec un grand sourire, vers Silvio, Angelo, Antonio et Stanley. Nous avons tous, du mieux que l'on pouvait, fait ce qu'il fallait pour que soit affaiblie, à défaut d'être éradiquée, cette racaille sans nom qui ne sait que semer la mort et la souffrance autour d'elle. Mais, aujourd'hui, une des têtes les plus puissantes et les plus pourries de cette racaille ignoble est tombée et est désormais hors d'état de nuire et ça, pour longtemps. Non seulement la tête de cette pourriture croupit maintenant dans une cellule mais aussi un grand nombre d'autres ordures, toutes aussi dangereuses, obéissant à cette tête puante, sont maintenant et pour longtemps neutralisées. Et tout ça, c'est grâce au courage de cette personne spéciale.

Il se tut un moment. Cynthia tourna ses yeux pleins d'admiration, de respect et d'amour vers Marco, heureuse et fière qu'il soit ainsi désigné pour tout ce qu'il avait fait. Il la regarda d'un air amusé, souriant de son petit air moqueur, une lueur espiègle dans les yeux.

Enzo reprit d'une voix empreinte d'une tendre émotion.

— Aujourd'hui, mes chers amis, je voudrais lever mon verre en l'honneur de cette personne spéciale qui est désormais partie intégrante de notre groupe. Il leva son verre et dit d'une voix forte :

— À toi, Cynthia ! Bienvenue parmi nous !

Cynthia sursauta, regarda Enzo, les yeux agrandis, la bouche entrouverte sur l'expression de la surprise la plus grande, regarda Marco sans comprendre.

Marco éclata de rire devant son air stupéfait. Il se leva et tourné vers elle, l'applaudit à grand bruit, ses yeux brillants d'amour et de tendresse rivés dans

les siens. Les applaudissements éclatèrent bruyamment dans toute la verrière et, Cynthia, toujours ébahie de surprise, sentit ses joues devenir écarlates devant tous ces regards posés sur elle.

Les enfants, qui n'avaient rien compris au discours, applaudissaient aussi et elle vit l'expression de Sophie et Gabriel, les épaules relevées, tout excités et riant de bonheur, applaudissant à tout rompre le succès de leur mère sans comprendre quelle en était la raison mais dont ils étaient très fiers.

Enzo, en souriant tendrement, la fixait de ses petits yeux noirs pétillants d'affection. Il leva de nouveau son verre vers elle.

Elle se leva, à son tour, terriblement intimidée, tourna ses yeux vers Marco qui lui fit un clin d'œil et un signe de tête encourageant, son regard l'enveloppant comme une caresse et lui donnant le courage de parler. Elle fit un grand sourire à Enzo, les yeux remplis de tendresse et d'affection, leva son verre à son tour et dit, d'une voix douce et empreinte d'une grande émotion :

— Enzo, je te remercie de tout mon cœur pour tout ce que tu as dit. J'en suis terriblement touchée et émue ! Elle enlaça de son bras la taille de Marco tandis qu'elle sentait sa main chaude et ferme posée sur son dos. Mais, tu sais, jamais rien de tout ça n'aurait pu arriver sans Marco, sans sa présence, sans son courage et sans sa force. Sans lui, rien n'aurait été possible et je n'aurais jamais rien pu faire d'autre... que de trembler de peur, dit-elle avec un sourire. Rien de tout ça ne serait arrivé sans Marco et tout ce qui fait de lui cet être si merveilleux et sans un peu de cette magie que la vie place parfois sur notre chemin...

Elle tourna son regard lumineux vers Marco et leva son verre dans sa direction.

— À toi, Marco ! À toi, mon amour ! conclut-elle d'une voix émue sous les applaudissements fournis, les exclamations de joie et les sifflets qui fusèrent avec force dans l'assemblée alors que Marco se penchait pour l'embrasser avec fougue et passion, la serrant fort contre lui.

Tandis que Marilou, très émue, les larmes aux yeux, croisait le regard de Philippe qui lui souriait tendrement, Mario entonna d'une voix forte une

chanson italienne et bientôt tout le monde se mit à chanter tandis que tous ceux qui ne connaissaient ni les paroles, ni l'italien, battaient le rythme en tapant dans leurs mains avec grand bruit, en riant.

Plusieurs autres chants suivirent et Angelo se leva pour mettre de la musique.

Marina donna le signal pour débarrasser les tables et faire de la place pour danser et bientôt la vaisselle sale s'accumula dans la grande cuisine sous l'œil catastrophé de Gina. Cynthia se dirigea vers l'entrée, camoufla son bâton dans les plis de sa robe, se dirigea vers la cuisine et dit à l'oreille de Gina.

— Arrange-toi pour les faire tous sortir. Bientôt, la cuisine fut vide, les portes fermées et lorsque la lumière bleue azur se dissipa toute la vaisselle était lavée, essuyée et rangée.

— *Ma... !! Ma...che* ! Comment ça ? ! s'écria Gina avec un grand éclat de rire en regardant Cynthia. *Ma ! Cara mia*, tu sais que je commence à l'aimer ton bâton, moi ! ! Tu veux pas m'en donner un ? s'écria de nouveau Gina en riant de bon cœur. Cynthia la serra contre elle avec amour, en riant aussi.

— Allez, viens, Gina ! On va danser !

Elle rangea son bâton dans son manteau et au moment où elle revenait dans la grande salle, les premières notes de la symphonie Le beau Danube bleu envahissaient la verrière. Cynthia s'élança vers Marco et lui prit les mains :

— Viens, Marco ! Viens danser ! Cette musique-là, je l'aime trop pour ne pas la danser et surtout avec toi !

En riant, Marco se leva, l'enlaça, et commença à la faire tourner doucement et lorsque la musique prit son plein essor, dans son moment le plus fort, Cynthia sentit un frisson la parcourir, tandis que Marco, qui ne la quittait pas des yeux, le ressentit avec une forte émotion en sentant son corps trembler sous sa main et en voyant des larmes briller dans ses yeux. Il resserra son étreinte en fermant les yeux, profondément ému, l'emportant dans un tourbillon.

Il lui sourit tendrement lorsque la mélodie égrena ses dernières notes et repartit avec douceur sur la musique de Shostakovich et sa deuxième valse qui enchaîna juste après. Cynthia leva les yeux vers lui en souriant et lui tendit ses lèvres. Il l'embrassa avec ferveur tout en dansant.

La musique prit ensuite un autre rythme et bientôt, tout le monde se trémoussa avec bonheur sur le plancher de bois.

Cynthia entraîna Marco à l'écart du bruit et des danseurs déchaînés.

— Marco, ce soir, on va faire venir le père Noël et on va faire un grand feu d'artifice sur le lac ! Ses yeux étincelaient d'une lueur émerveillée et son grand sourire était resplendissant de bonheur.

Marco éclata de rire.

— Oui, mon amour ! Mais comment tu vas expliquer tout ça, dis-moi ?

— Marco, il n'y a rien à expliquer ! C'est la magie de Noël ! C'est tout ! Il n'y a rien à expliquer ! Dis-oui, Marco ! S'il te plaît ! Les enfants vont être fous de joie !

Marco secoua la tête en riant :

— Le Père Noël, c'est trop risqué, ma douce, mais le feu d'artifice, on aurait pu le prévoir, donc on peut le faire. Et quand le feu d'artifice commencera, les cadeaux apparaîtront, qu'en dis-tu ?

— Oh oui, Marco ! ! s'écria Cynthia en tapant des mains. C'est une excellente idée !

La fête battit son plein jusque tard dans la nuit, dans la musique et dans la joie et quand Cynthia vit les plus petits commencer à se frotter les yeux, elle entraîna Marco dans l'entrée. Ils s'habillèrent rapidement pour aller dehors discrètement.

Bientôt, tous les cadeaux, que les parents avaient préparés pour leurs enfants et soigneusement cachés, disparurent.

Et d'un coup, parmi les cris de surprise, tout le lac fut illuminé des couleurs d'un grand feu d'artifice pour le plus grand bonheur et le plus bel émerveillement des petits et des grands, collés contre les grandes baies vitrées,

tandis qu'apparaissaient au pied du grand sapin, tous les cadeaux pour les enfants.

Parmi ceux qui ne savaient absolument rien de ce joli bâton, seule Marilou remarqua l'absence de Cynthia et de Marco au moment même où tous ces événements mystérieux et magnifiques apparaissaient.

Lorsque le feu d'artifice fut terminé, les cris de joie et les exclamations de surprise enjouées des enfants résonnèrent à travers la verrière lorsqu'ils découvrirent les cadeaux joliment emballés qu'ils s'empressèrent de déballer.

Philippe s'approcha de Marilou et lui dit :

— Marilou, viens avec moi, tu veux ? J'ai quelque chose à te montrer.

Il l'entraîna dans un coin discret et lui tendit son cadeau, les yeux remplis d'émotion.

Marilou le regarda, surprise et interdite :

— Philippe ? Tu m'as fait un cadeau ? C'est tellement gentil ! Tu es tellement gentil !

Philippe lui dit en souriant :

— Joyeux Noël, Marilou ! Vas-y, ouvre-le !

Marilou ouvrit la boîte, en sortit la carte avec émotion et poussa un cri joyeux en découvrant le collier à l'intérieur. Elle leva ses yeux brillants de joie et de surprise vers Philippe qui lui sourit, essayant de cacher son étonnement. Il prit le collier et tandis qu'elle soulevait ses longs cheveux, il le lui attacha délicatement autour du cou sur lequel il ne put s'empêcher de déposer un doux baiser qui fit frémir Marilou.

Il croisa le regard amusé de Cynthia qui lui sourit d'un air malicieux et complice. Philippe lui adressa un large sourire et leva son pouce en l'air, juste avant que Marilou ne se tourne vers lui, les yeux pétillants de bonheur.

— Philippe, il est magnifique ! Vraiment magnifique ! Merci ! Merci ! Je suis tellement touchée !

Elle plaça un bras autour de son cou et déposa un tendre baiser sur sa joue. En lui jetant un regard intrigué, elle lut ensuite la carte et sentit ses yeux s'embuer sous le coup d'une forte émotion.

— Philippe... commença-t-elle d'une voix tremblante.

Philippe prit doucement son visage entre ses mains et lui dit tendrement :

— Si tu veux bien, Marilou...

Et, d'un élan soudain et inattendu, il prit ses lèvres et l'embrassa en l'attirant brusquement contre lui. Marilou, un instant interdite et surprise, répondit à son baiser avec ardeur.

Marco glissa un doigt sur la joue de Cynthia qui les observait en souriant. Elle croisa son regard moqueur.

— Ma petite sorcière a encore frappé ? murmura-t-il à son oreille.

— Ah non, Marco ! Là, je n'y suis pour rien ! répondit-elle en riant. Puis, en prenant son visage entre ses mains, elle rajouta :

— Marco, j'ai un cadeau pour toi, mais il est dans notre chambre.

Marco leva ses sourcils, les yeux pétillants et sourit d'un air gourmand.

— Non, pas celui-là ! dit Cynthia en riant.

— Moi aussi, ma douce, j'en ai un pour toi et j'ai très hâte de te le donner.

— Viens, alors, je vais dire bonne nuit à mes petits amours.

Dans la mezzanine, certains enfants s'étaient endormis, d'autres jouaient et plusieurs parlaient avec animation de ce merveilleux feu d'artifice et des cadeaux arrivés subitement sans qu'ils puissent voir le Père Noël. Sophie et Laurie, adossées aux oreillers suivaient avec attention une histoire que Tania était en train de leur lire. Marco et Cynthia s'assirent tous deux sur le lit pour l'écouter aussi. Tania s'interrompit en les voyant et leur sourit.

— Continue, Tania, lui dit doucement Marco.

Quand l'histoire fut finie, Sophie s'écria :

— Maman ! Demain, on va faire un igloo et un fort !

— Et aussi un bonhomme de neige ! renchérit Laurie.

— Ah oui ! C'est une bonne idée ! dit Cynthia. Espérons seulement que la tempête se sera calmée.

— Et une bataille de boules de neige ! s'écria d'un coup Marco d'une voix forte qui fit rire les enfants.

Ils embrassèrent les trois enfants et Sophie, en serrant ses petits bras autour de sa mère, lui dit en souriant.

— Maman, c'est le plus beau Noël du monde !

— Oui, ma chérie, tu as raison ! Le plus beau Noël du monde ! Bonne nuit, ma puce, fais de beaux rêves, je t'aime fort, dit Cynthia doucement en la berçant et en l'embrassant tendrement.

Gabriel était en grande conversation avec deux garçons. Cynthia s'approcha de lui et quand il la vit, il se leva prestement, prit sa main et s'éloigna dans un coin. Il fit signe à sa mère de se pencher et lui chuchota à l'oreille, d'une voix excitée :

— Maman, c'est toi as fait le feu d'artifice ?

Elle s'accroupit devant lui et lui dit à voix basse :

— Oui, Gabriel, c'est moi, mais il ne faut le dire à personne, tu le sais ?

— Oui, répondit l'enfant avec une petite voix hésitante.

Cynthia observa son fils attentivement et leva les yeux vers Marco qui vint s'accroupir à côté d'elle.

— Gabriel, dit Cynthia d'une voix douce, tu ne l'as dit à personne, n'est-ce pas ? Tu n'as parlé du bâton à personne ?

— Je l'ai dit à personne pour le feu d'artifice, Maman.

— Et pour le bâton ?

Gabriel, mal à l'aise, baissa les yeux et la tête.

Cynthia releva doucement son menton.

— Gabriel, à qui en as-tu parlé ?

— À Alexandre, Maman, mais juste à lui et je lui ai dit que c'était un secret. Il le dira à personne.

Cynthia tourna les yeux vers Marco. Celui-ci vit Alexandre et lui fit signe d'approcher.

— Alexandre, Gabriel t'a parlé de quelque chose qui est secret. En as-tu parlé à quelqu'un ? demanda Marco.

— Non, répondit rapidement l'enfant en jetant un coup d'œil à Gabriel et en se dandinant.

— Alexandre, dis-moi la vérité s'il te plait, c'est important, reprit Marco gentiment.

L'enfant leva les yeux vers lui, intimidé et mal à l'aise.

— Je l'ai dit à Samuel, à l'école, dit-il à voix basse. Mais je lui ai dit que c'était une histoire inventée, reprit-il.

— Ok, les garçons. Il faut que vous compreniez bien que c'est très important de ne plus jamais en parler à qui que ce soit, d'accord ? dit Marco, d'un ton grave. Sinon, ce qui risque d'arriver, c'est que des voleurs viennent prendre le bâton de Cynthia. Et ils pourraient lui faire du mal si elle ne voulait pas leur donner. Beaucoup de mal. À elle et à nous tous et à vous aussi. C'est dangereux d'en parler, vous comprenez ?

Les deux enfants hochaient la tête d'un air inquiet.

— Alors, j'ai votre parole que vous n'en parlerez plus jamais, à personne ?

— Oui, Marco, dirent les garçons d'une seule voix.

Il tendit sa main droite en l'air. Gabriel tapa dedans et il la tendit ensuite à Alexandre qui tapa également.

— Voilà, maintenant c'est notre secret. Je vous fais confiance et je sais que vous ne direz rien.

— Oui, Marco, répétèrent les enfants en chœur.

Marco leur fit un clin d'œil. Gabriel regarda Cynthia et dit d'une petite voix contrite:

— Excuse-moi, Maman.

Cynthia le prit dans ses bras. Elle embrassa tendrement ses joues et caressa ses cheveux.

— C'est fini, mon amour. On n'en parle plus, d'accord ?

— D'accord. Je t'aime, Maman ! dit Gabriel en l'enlaçant.

— Moi aussi, Gabriel. Moi aussi, mon amour, je t'aime de tout mon cœur ! Elle lui donna un dernier baiser, en donna un à Alexandre, lui souriant gentiment et leur dit:

— Bonne nuit les garçons ! Faites de beaux rêves et surtout, n'oubliez jamais votre promesse.

Tandis que Marco rajoutait du bois dans la cheminée et attisait le feu, Cynthia sortit de sa valise deux cadeaux joliment emballés. Elle fit apparaître deux flûtes de champagne sur une petite table près de la cheminée, et s'agenouilla près de Marco sur le doux tapis, ses deux cadeaux à ses côtés. Il se tourna vers elle, amusé de son regard brillant de plaisir anticipé. Il effleura son visage et dit tendrement:

— Tu sais, ma douce, ça sera toujours toi mon plus beau cadeau. Mon cadeau le plus précieux !

Cynthia lui sourit et lui tendit le plus grand des deux présents. Surpris par le poids, il le déballa soigneusement en lui jetant des regards amusés et sursauta en découvrant une magnifique plaque en granit noir sur laquelle était gravée sur la gauche le dessin d'un hydravion en or massif et sur la droite, en lettres d'or brillant, le mot *Évasion*, le nom de sa compagnie de transport. En dessous, un espace était laissé vide.

— Ici, tu pourras ajouter l'adresse de notre maison.

Marco la regarda d'un air ému.

— C'est magnifique, Cynthia ! C'est magnifique et très élégant !

— Comme toi ! répondit Cynthia d'un air malicieux avant de lui tendre l'autre cadeau.

De nouveau, Marco fut surpris par son poids. Il le déballa et eut un large sourire, surpris et heureux, en découvrant un petit hydravion en or massif fixé sur un socle de marbre noir.

— Wow !! Il est beau !!

Tel un enfant, le regard émerveillé, il le leva au niveau de ses yeux et le tourna doucement pour l'admirer dans tous les sens, souriant de voir tous les détails minutieux et délicats. Il était en tout point pareil au sien et Cynthia l'avait fait apparaître en se servant d'une des photos qui ornaient son ancien bureau. Elle sourit de bonheur en voyant sa réaction ravie. Très ému, il le posa

doucement sur le tapis et c'est alors qu'il vit des inscriptions sur les ailes. Il les lut avec une indicible émotion. Sur l'une, étaient gravées des phrases en italien :

Voglio essere con te (*je veux être avec toi*)
Voglio vivere con te (*je veux vivre avec toi*)
Voglio volare con te (*je veux voler avec toi*)
Voglio fare tutto con te (*je veux tout faire avec toi*)

Et sur l'autre aile était gravée une seule phrase :

À toi, pour toujours. Cynthia. Et à côté, était gravé un petit cœur serti de diamants minuscules.

Marco eut un rire étonné et secoua longuement la tête. Il regarda Cynthia avec une expression de consternation et d'émerveillement, ses yeux brillants d'amour et de bonheur la dévisageant avec tendresse.

Il reporta son regard sur l'avion et resta longtemps immobile et silencieux, les yeux fixés sur les ailes, incapable de dire un mot, profondément touché. Cynthia le vit essuyer furtivement une larme et glissa doucement ses doigts dans ses cheveux. Elle l'attira contre elle, le berçant tendrement. Il mit ses bras autour de son corps et la serra fortement.

— Cynthia... mon tendre amour... je t'aime tellement, ma douce, murmura-t-il d'une voix enrouée. Il poussa un soupir ému, sembla se ressaisir et leva les yeux vers elle. Il se redressa, prit son visage entre ses mains, la dévorant du regard et son sourire se mua en un rire joyeux. Il secoua la tête et dit doucement :

— Tu vas être surprise, ma douce, vraiment ! C'est incroyable ! Viens !

Il se leva, lui tendit les mains.

— Reste là, ne bouge pas !

Il prit le bâton sous l'oreiller et fit tourner le coquillage. L'aurore boréale apparut, rayonnante, ondulant vivement.

Marco lui demanda :

— Tu es capable de nous garder au chaud ? À cette température ?

La lumière s'agita fébrilement de haut en bas et posa son doigt de lumière sur son nez.

— Parfait ! Tu peux porter nos verres ? De nouveau, la lumière approuva.

Marco sortit alors de sa poche un bandeau noir. Il regarda Cynthia d'un air malicieux et lui plaça d'un geste tendre le bandeau sur les yeux.

— Marco...

— Tu vas adorer ça, mon amour ! murmura-t-il doucement à son oreille en caressant longuement de ses lèvres chaudes dans son cou et sur ses épaules, pendant que Cynthia frissonnait de plaisir en riant.

Marco l'enveloppa de ses grands bras, défit doucement le chignon, laissant les boucles retomber sur son dos nu, enfouissant avec délice les doigts dans ses cheveux soyeux. Il prit ses lèvres et l'embrassa avec une tendre passion en donnant un ordre silencieux à la lumière.

Quelques secondes après, ils flottaient devant la cascade, figée dans la glace. Celle-ci fut bientôt illuminée de centaines de petites lumières, faisant étinceler les cristaux de glace comme des diamants en une féerie envoutante de lumière bleutée qui se reflétait tout autour sur les arbres recouverts de neige et de givre, tandis que tombaient doucement, tout autour de l'aurore, de gros flocons de neige. Une musique douce égrena des notes légères et résonna partout autour d'eux. Marco sourit d'un air heureux et le filet de lumière lui répondit, s'étalant rapidement sur la largeur. Il dénoua doucement le bandeau noir et Cynthia, les yeux agrandis de surprise, poussa un cri de joie en découvrant le paysage. Elle plaça ses mains sur sa bouche ouverte, ses yeux émerveillés ne parvenant pas à se détacher de la beauté du spectacle féérique de la cascade glacée scintillante de mille feux.

Elle se tourna vers Marco, ses grands yeux étincelants de lumière, un sourire éclatant sur son visage lumineux.

— Marco... Marco...

Marco l'observa avec un grand sourire, ravi de sa réaction surprise et émerveillée.

Il prit doucement son visage d'une main, glissa l'autre dans son dos nu, l'attirant contre lui et la regarda longuement, ses yeux remplis d'amour plongés dans les siens avec intensité.

Sa voix était grave et douce, emplie d'une émotion fébrile.

— Cynthia, mon amour, il y a quelques jours, j'avais écrit sur une feuille de papier les mots que je voulais te dire pour cette occasion. Pas parce que je risquais de l'oublier, mais parce que j'en avais trop à te dire et même là, je n'ai pas réussi à tout écrire...

Il sortit une feuille de papier de sa poche et la tendit à Cynthia. Elle commença à lire les premiers mots que Marco avait écrit et qu'il prononçait à voix haute en même temps.

Je veux être avec toi

Je veux vivre avec toi

Je veux voler avec toi

Je veux partir avec toi

Cynthia laissa tomber la feuille de papier, la bouche entrouverte, muette de stupeur, ses yeux rivés à ceux de Marco qui continuait à parler d'une voix tendre et troublée.

Je veux rire et pleurer avec toi

Je veux chanter et danser avec toi

Je veux dormir et me réveiller avec toi

Je veux vieillir avec toi

Je veux mourir avec toi

Je veux tout faire avec toi

Tout, toujours, tout le temps. Pour toujours et à jamais.

Je t'aime de tout mon cœur et de toute mon âme. Tu es tout pour moi depuis le jour où je t'ai enfin rencontrée. Je t'ai choisie à ce moment-là et pour toujours.

Il se tut un instant, prit une grande inspiration, ses mains la serrant plus fort et dit dans un murmure brûlant d'intensité, profondément ému :

— Cynthia, veux-tu m'épouser ?

Cynthia, sans pouvoir répondre, le cœur battant à tout rompre, le regardait de ses grands yeux lumineux remplis d'amour et de larmes qui coulaient doucement sur ses joues rouges et enfiévrées, ses lèvres tremblantes s'ouvrant sur un sourire du bonheur le plus grand.

L'aurore boréale, ses couleurs plus brillantes et vives que jamais, se mit alors à onduler vivement de haut en bas dans un rapide et impatient geste affirmatif, le sourire de lumière s'étendant sur toute la largeur et son doigt de lumière appuyant frénétiquement sur leurs nez et leurs joues à tour de rôle, sans s'arrêter.

Marco et Cynthia éclatèrent ensemble d'un grand rire en la regardant, attendris et amusés.

Cynthia prit le visage de Marco entre ses mains et murmura d'une voix douce, tremblante d'émotion :

— Oui, Marco ! Oui, mon amour !

Et elle poussa soudain grand un cri de joie qui résonna dans la nuit étoilée :

— Oui ! ! ! ! en lui sautant au cou. Marco, fou de bonheur, éclata d'un grand rire, la saisit dans ses bras et la fit tourner très haut tandis que les lumières de l'aurore semblaient s'éparpiller et éclater en étincelles de mille feux d'artifice.

C'est alors que retentirent les notes du Beau Danube bleu, se répercutant fortement dans toute la vallée.

Avec un grand rire, les yeux brillants d'un bonheur sans égal, Marco fit valser Cynthia qui riait et pleurait en même temps, profondément touchée, au comble d'une émotion infinie, tandis que les couleurs vives et joyeuses ondulaient gaiement et dansaient au rythme de la musique.

Au moment le plus intense et émouvant de la mélodie, Marco resserra son étreinte autour du corps de Cynthia et l'embrassa fougueusement et longuement, jusqu'à ce que la musique égrène doucement ses dernières notes.

Cynthia, blottie contre lui, les yeux fermés, se laissait bercer par la plus merveilleuse des sensations qu'elle n'ait jamais connue.

Avec une infinie douceur, Marco desserra son étreinte et sortit de sa poche une petite boîte.

— Je l'ai fait apparaître le jour où j'ai écrit les mots que tu as lus... dit Marco en lui tendant la boîte.

Cynthia le regarda d'un air intrigué, ouvrit la boîte et ne put réfréner un cri de surprise émerveillé.

À l'intérieur de la boîte, brillant de mille feux, une délicate bague en or avec, au centre, un petit cœur scintillant de minuscules diamants étincelait sur le velours noir.

En souriant, Marco sortit la bague de son écrin et la tourna. Cynthia put lire à l'intérieur ces mots gravés :

À toi, pour toujours. Marco.

Elle leva ses yeux vers lui, les larmes coulant sur ses joues tandis qu'elle riait de bonheur, bouleversée d'émotion.

— Marco... Marco...

En la regardant tendrement, il prit sa main et sans la quitter des yeux, il glissa délicatement la bague sur son doigt avec un émoi intense. Il embrassa doucement sa main et d'un geste très doux essuya ses larmes, la serrant tout contre lui, une main enfouie dans ses cheveux.

Cynthia murmura d'une voix profondément émue :

— Je t'aime, Marco ! Je t'aime tellement ! Je t'aime pour toujours, mon amour !

Cynthia glissa une main dans ses cheveux, l'attira contre elle et l'embrassa avec une infinie tendresse. Leur baiser devint vite ardent et vibrant de désir brûlant. Marco, le ruban de satin entre les doigts, murmura d'une voix rauque à l'oreille de Cynthia :

— Je peux ?

Cynthia jeta un regard à la lumière et se mit à rire lorsqu'elle la vit s'agiter frénétiquement de haut en bas, le filet de lumière s'élargissant de nouveau. Marco éclata de rire.

— As-tu fini de répondre à ma place ? dit tendrement Cynthia en riant. Le doigt de lumière vint appuyer plusieurs fois sur son nez et les couleurs gondolèrent vivement.

— Oui mon amour mais j'aimerais mieux un peu plus d'intimité, chuchota-t-elle à l'oreille de Marco.

Et l'instant d'après ils étaient près du feu. Cynthia fit un tendre sourire à la lumière.

— Merci ! Tu es tellement adorable ! Avant de tourner le coquillage et d'embrasser doucement son bâton merveilleux.

Marco caressa longuement de ses lèvres le dos et la nuque de Cynthia, la faisant frissonner de plaisir. Il délia délicatement le ruban de satin rouge et, de ses mains chaudes, fit glisser la robe sur son corps tendu de désir.

*
* *

Marco fit un signe à Tania qui s'approcha de lui en courant. Il se pencha et dit à voix basse à son oreille:

— Je lui ai demandé...

Tania releva vivement ses yeux brillants vers lui et demanda d'un ton excité :

— Et ?

— Et elle a dit oui, répondit Marco avec un clin d'œil complice.

Le grand cri de joie soudain de Tania fit sursauter tout le monde.

— Ah ! ! Je le savais ! Je le savais ! Et elle serra fort ses bras autour de Marco. Il se pencha pour l'embrasser en riant et elle courut vers Cynthia qu'elle enlaça d'un coup, la faisant sursauter.

— Je le savais que tu dirais oui, je le savais ! Cynthia la serra contre elle, un grand sourire aux lèvres et croisa le regard intense de Marco fixé tendrement sur elle.

Tania prit la main de Cynthia et l'entraîna vers Marco. Elle prit une chaise, se mit debout dessus et tapa fort dans ses mains pour attirer l'attention de tous qui se turent et se rassemblèrent pour l'écouter.

La voix joyeuse de Tania s'éleva dans la verrière :

— J'ai une grande nouvelle à vous annoncer ! Elle se tut un instant pour donner plus d'impact à ses mots. Cynthia et Marco vont se marier ! ! ! s'écria-t-elle en levant haut son poing en signe de victoire et en éclatant de rire, folle de bonheur pendant que fusaient les cris de joie et les applaudissements fournis de l'assemblée.

Sophie et Gabriel se regardèrent d'un air complice et rieur. Ils avaient été les premiers informés par leur mère et avaient crié de joie en tapant des mains en apprenant la nouvelle.

Gina, avec un grand cri qui fit rire tout le monde, courut vers eux et les enlaça fortement en riant, folle de joie.

— Vous vous marierez ici ! déclara-t-elle d'un ton péremptoire et sans appel. Ici !

Marco éclata de rire.

— *Certo che si, belle negrita !* Ici, l'été prochain ! C'est sûr et certain ! Il faudra juste trouver un prêtre qui veuille bien venir jusque là.

— J'en connais, un, pas de problème ! s'écria Gina en riant et en tapant des mains. Ah ! ! Je suis si contente ! Si contente !

CHAPITRE 32

De patinage en randonnées, de parties de hockey en batailles de boules de neige, de concours du bonhomme de neige le plus drôle à ceux de l'igloo le plus gros, les jours s'écoulèrent dans le bonheur et les éclats de rire, les cris de joie des enfants retentissant partout.

Gina, berçant son dernier petit-fils dans ses bras, souriait de bonheur, en regardant à travers la verrière. Enzo s'approcha d'elle, caressa doucement la joue de l'enfant endormi et serra sa femme contre lui.

— On a beaucoup de chance, Gina !

— Oh si, *amore mio*, oh si !

Plusieurs enfants jouaient dans la mezzanine mais presque tous étaient partis pour une longue randonnée à skis et la maison était relativement calme. Marco et Cynthia, enlacés, revenaient vers la maison.

Enzo sursauta soudain en voyant son ami Vincenzo s'avancer vers le lac poussant son fauteuil. Il se mit à le faire glisser, le faisant tourner, comme s'il patinait.

— Ma, qu'est-ce qu'il fait ? ! Ma, il est fou ! !

Le temps s'était radouci légèrement et par sécurité, le lac était interdit à tous.

Marco le vit en même temps et courut aussitôt vers le lac, Cynthia sur ses talons.

Enzo courut vers l'entrée, s'habilla rapidement et avant qu'il ait fini, il entendit le cri horrifié de Gina.

La glace venait de craquer et le fauteuil de Vincenzo avait disparu. Au même moment, Marco avait plongé vers le lac, rampant rapidement vers le trou dans la glace. Les bras de Vincenzo s'agitaient, son visage terrifié émergea du trou. Marco, allongé sur la glace lui tendit sa main qu'il saisit.

Une lumière bleue turquoise l'enveloppa et il se retrouva soulevé et allongé sur la glace face à Marco qui avait agrippé et tenait fermement son bras. Une lumière mauve et vert pâle enveloppa tout le bas de son corps et Cynthia hurla :

— Rampe, Vincenzo ! Rampe vers Marco ! Tu peux le faire ! Vas-y, Vincenzo ! Vas-y ! Rampe !

Vincenzo, son regard agrandi par la peur, d'un geste désespéré de survie se mit à ramper vers Marco, de ses bras, mais aussi et surtout de ses jambes. Il sentit ses jambes se mouvoir et répondre. Il sentit ses pieds bouger et avancer tandis que Marco le tirait vers lui en reculant. Il continua à ramper de plus en plus vite et se retrouva bientôt en sécurité dans la neige, dans les bras de Marco. Une chaude couverture l'enveloppa aussitôt et Marco l'aïda à se relever pour l'emmener en le portant à moitié vers la cabane près du lac, l'endroit le plus proche pour se réchauffer.

Les lèvres tremblantes, bleues de froid de Vincenzo, s'ouvraient sur des paroles qu'il n'arrivait pas à prononcer. Marco le frictionnait vigoureusement. Sous la chaude couverture qui l'enveloppait, il sentit ses vêtements glacés se retirer et d'autres très chauds recouvrir son corps transi, grelottant de froid. Il sentit une chaleur monter en lui et l'envelopper de ses orteils jusqu'à sa tête, tandis qu'une magnifique lumière bleue turquoise s'évaporait dans la cabane.

Il tourna des yeux agrandis vers Marco qui le serrait contre lui. Il regarda ses jambes qu'il sentait sous les couvertures. D'un geste prudent, il bougea une de ses jambes, puis son pied, puis l'autre jambe et l'autre pied. Il les bougea de nouveau l'une après l'autre et de plus en plus vite. Regarda de nouveau Marco, les yeux grands ouverts.

Enzo ouvrit la porte en coup de vent, courut vers lui.

— Vincenzo ! Vincenzo ! *Amico mio* !

Vincenzo le regarda, la bouche ouverte, les yeux brillants.

— Enzo ! Enzo ! Je les sens ! Je sens mes jambes ! Regarde !

Et Enzo, retirant doucement la couverture vit les jambes de son ami s'agiter.

Vincenzo regarda Marco, un grand sourire aux lèvres et d'un coup, il se mit

à pleurer contre Marco qui le serrait contre lui. Enzo pleurait aussi, son bras entourant fortement sur l'épaule de son ami.

Marco leva les yeux vers Cynthia qui se tenait dans un coin, sanglotant de bonheur, une main sur sa bouche, ses yeux brillants d'une émotion trop forte pour être contrôlée.

Il tendit sa main vers elle :

— Viens, ma douce, viens.

Elle s'approcha, s'agenouilla près de Marco qui plaça un bras sur ses épaules et l'attira contre lui avec une forte émotion.

Vincenzo regarda Cynthia à travers ses larmes.

— C'est toi, Cynthia ? C'est toi qui as fait ça ?

Cynthia secoua la tête, incapable de parler, les larmes ruisselant sur ses joues pendant qu'elle riait de bonheur.

— Oui, c'est elle ! répondit Enzo. C'est elle qui a fait ça !

Cynthia secoua la tête à nouveau :

— Non, Enzo, c'est pas moi, c'est...

— Oui, c'est toi, mon amour, l'interrompit Marco d'une voix émue. Oui, c'est toi. C'était ton souhait, même si ce n'est pas toi qui l'as réalisé.

Vincenzo bougea ses jambes, très vite et se mit à pédaler, fou de joie.

Marco se redressa en lui tenant le bras et en riant.

— Allez debout, mon vieux !

Aidé de Marco et d'Enzo, Vincenzo put enfin se mettre debout pour la première fois depuis très longtemps, et, pour la première fois depuis très longtemps, il sentit à nouveau le sol sous ses pieds. Debout, il était presque aussi grand que Marco. D'un pas d'abord hésitant, puis de plus en plus assuré, il se mit à marcher de long en large à travers la cabane et bientôt, avec un cri sauvage d'une joie sans pareille, il fit des aller et retour en courant, hurlant et riant en même temps tandis que les larmes coulaient sur ses joues. Enzo riait de bonheur en tapant des mains et se mit à courir à côté de son ami.

Marco, profondément ému, essuya doucement les larmes sur les joues de Cynthia, qui suivait la course de Vincenzo, blottie dans ses bras. Marco

embrassa tendrement ses cheveux, serrant sa tête contre lui.

Vincenzo s'arrêta devant elle, un large sourire aux lèvres, ses yeux noirs étincelants d'un bonheur sans égal.

— Cynthia, la prochaine danse elle est pour moi, d'accord ?

— Oui, Vincenzo ! Oh oui ! s'écria Cynthia en riant. Et d'un coup, elle se jeta dans ses bras, l'étreignant avec force, pleurant sans pouvoir s'arrêter. Vincenzo l'enlaça en riant, la berçant tendrement.

— Ah ! ! ! s'écria-t-il soudain, hilare et fou de joie. Ah ! Pouvoir de nouveau tenir une femme entre mes bras ! ! Quel bonheur ! ! ! Quel bonheur ! ! ! Et il éclata d'un rire tonitruant en même temps que résonnaient ceux de Marco et d'Enzo. Cynthia leva vers lui ses yeux brillants d'une joie immense. Elle se leva sur la pointe des pieds et embrassa sa joue d'un baiser rempli de tendresse et d'émotion.

— Allez, venez ! s'écria Vincenzo, Venez, on va fêter ça !

Tandis qu'ils marchaient tous vers la maison, bras dessus, bras dessous, Cynthia fit apparaître une barrière de sécurité tout autour du lac.

Dans la maison, le hurlement de joie de Gina retentit dans toute la verrière. Et quand les skieurs revinrent, l'émotion fut à son comble, surtout quand les enfants et les petits-enfants de Vincenzo le virent debout.

Marilou, les joues rosies par le froid, se figea soudain, les deux mains sur sa bouche, les yeux démesurément agrandis.

— Papa ! ! ! ! ! ! hurla-t-elle avant de courir vers lui et se jeter dans ses bras.

Les questions et les cris de surprise fusèrent de toutes parts. Vincenzo leva la main et sa voix couvrant le bruit, dit d'un ton grave :

— Je ne sais pas ce qui s'est passé ! Je n'en ai aucune idée ! Je suis tombé dans la glace et c'est Marco et Cynthia qui m'ont sorti de là. C'est peut-être le choc hypothermique qui m'a fait retrouver l'usage de mes jambes, je ne sais pas, mais regardez !

Et d'un coup, il se mit à courir comme un fou autour des tables suivi par ses

petits-enfants qui criaient de joie.

Marco, debout derrière Cynthia qu'il enserrait de ses bras, regardait son ami avec des larmes dans les yeux, son visage éclairé d'un grand rire. Il se pencha à l'oreille de Cynthia et demanda :

— Cynthia, pourquoi tu ne l'as pas porté directement dans la neige ? Ou même dans la cabane ?

Cynthia leva ses yeux vers lui. Elle réfléchit un instant et dit d'un ton grave :

— Je ne sais pas, Marco. J'ai eu l'impression qu'il devait le sentir. Qu'il devait sentir qu'il pouvait le faire. Qu'il pouvait bouger ses jambes de lui-même. Elle secoua la tête. C'est comme s'il fallait qu'il sache qu'il pouvait le faire et qu'il le fasse de lui-même pour que sa guérison soit complète. Je ne sais pas pourquoi, Marco, c'est vraiment une impression très forte que j'ai eue que ça devait se passer comme ça et pas autrement. J'ai l'impression que si j'avais demandé autre chose, ça ne se serait pas produit, tu comprends ?

Marco hocha la tête doucement et, avec un grand sourire, la dévisagea d'un regard brûlant d'amour avant de prendre ses lèvres avec une tendresse infinie.

Ce soir-là, une fête grandiose eut lieu dans la verrière illuminée et l'émotion fut particulièrement intense lorsque Vincenzo, beau comme un prince dans son costume noir, s'approcha d'un pas lent et s'inclina profondément devant Cynthia, vêtue de sa robe de soie rouge qui mettait Marco tout à l'envers, pour l'inviter à danser.

Elle se leva en souriant et Vincenzo l'entraîna dans une valse, ses yeux pétillant d'affection et de tendresse plongés dans les siens.

Cynthia, d'un geste ému, essuya doucement une larme sur la joue de Vincenzo et éclata d'un rire joyeux lorsqu'il se mit à la faire tourner rapidement en riant de bonheur.

La danse s'acheva sous les applaudissements fournis et les grands cris de joie de tous.

Vincenzo invita ensuite chacune des femmes présentes, insatiable, incapable de s'arrêter, au comble d'un bonheur infini.

Jo-Ann accourut vers Cynthia et l'enlaça avec fougue.

— Je sens que les miracles vont pleuvoir bientôt, un peu partout !

— Oh oui, Jo ! s'écria Cynthia en riant. Oh, oui !

— Tu es une fée de l'amour, ma douce Cynthia, murmura Marco à son oreille tandis qu'ils dansaient, étroitement enlacés.

— Non, Marco, répondit tendrement Cynthia, d'un air espiègle. Je suis ta petite sorcière. Ta petite sorcière à toi tout seul !

*
* *

Le départ des enfants de Gina et d'Enzo, qui habitaient le plus loin, sonna la fin des vacances. Et peu à peu, la maison se vida. Les avions et l'hélicoptère faisaient des allers et retours pour ramener chaque famille à leurs autos.

— Oh, Tania ! dit doucement Cynthia en la serrant contre elle, ne pleure plus, ma chérie ! On va se revoir très bientôt. Dès qu'on aura trouvé une maison, vous viendrez tous, d'accord ?

Tania hocha la tête, essuya ses larmes et avec un grand sourire, serra le cou de Cynthia de ses bras avant de lui donner un dernier baiser et de partir en courant rejoindre la famille qui embarquait.

— Oui, Marilou, c'est promis, dès que je t'ai tout réglé chez moi, je vais te voir, promis ! dit Philippe en glissant une main dans ses cheveux et en l'attirant vers lui. Marilou, les yeux brillants de tendresse, prit son visage entre ses mains et l'embrassa passionnément.

Marco fit un clin d'œil à Cynthia en souriant d'un air complice.

Vincenzo s'approcha les bras grands ouverts et serra fort Cynthia contre lui.

Il mit les mains sur ses épaules, ses yeux fixés dans les siens, et dit d'un ton grave et ému :

— Merci, Cynthia ! Merci pour tout ! Grâce à toi, je suis redevenu vivant. Tu es la femme la plus merveilleuse qu'un homme puisse rencontrer dans sa

vie !

— Oh oui ! ! approuva Marco en souriant tendrement devant les larmes émues de Cynthia.

Vincenzo lui donna une longue accolade.

— Merci, vieux !

Et il ajouta en courant vers l'hélicoptère :

— À bientôt, les amis !

Et en peu de temps, un silence surprenant régna dans la maison qui retrouva sa tranquillité.

— Et nous, on va retourner à la maison, Maman ? demanda Gabriel.

— Non, mon amour. On va en acheter une autre, une très grande et tu vas avoir une grande chambre et quelque chose dedans que tu vas adorer !

— Et moi aussi, Maman ?

— Bien sûr, ma chérie ! Toi aussi !

— Elle va être où la maison ?

— Je ne sais pas encore, Gabriel. On va en chercher une avec Marco et régler tout ce qu'on doit faire avant. En attendant, tous les deux, vous irez chez Mamie, d'accord ?

— D'accord. Maman ? c'est quoi qu'il y aura dans nos chambres ?

— Ah ! Tu le verras ! C'est une surprise ! dit Cynthia en riant et en appuyant son doigt sur le bout du petit nez de son fils.

Chacun put retrouver son univers et son environnement avec beaucoup de plaisir et un grand soulagement.

Marco et Cynthia étaient de retour chez Enzo pour repartir avec la Jeep de Marco.

— Cynthia, ça suffit ! Il y en a bien trop ! s'écria Gina en riant tandis que Cynthia remplissait le garde-manger et les frigos.

Cynthia se retourna la regarda en souriant, les yeux pleins de tendresse. Et d'un coup, elle se mit à sangloter sans pouvoir s'arrêter. Gina l'enlaça avec

affection.

— Arrête, *cara mia* ! Tu vas me faire pleurer ! dit Gina en pleurant à son tour.

— Gina, tu as tellement fait pour nous ! Je te suis tellement reconnaissante, si tu savais...

— Ma si, je le sais, ma bella ! Et toi aussi, tu sais, tu as fait beaucoup ! Tu as apporté beaucoup de joie et de bonheur dans cette maison et dans mon cœur. Et je suis tellement contente de te voir avec Marco ! Je suis si contente de vous voir aussi heureux ensemble ! Vous êtes si beaux à voir tous les deux ! Elle baissa la voix et dit d'un air complice, ses yeux noirs brillants d'une lueur coquine :

— Tu sais, *cara mia*, il était temps qu'il se passe quelque chose entre vous, sinon, j'étais prête à vous enfermer tous les deux dans une pièce jusqu'à ce que ça arrive !

Cynthia éclata de rire. Elle secoua la tête et, très émue, embrassa la joue de Gina, la serrant tendrement dans ses bras.

— Merci, Gina ! Il s'est passé tant de choses depuis le jour où je suis arrivée chez toi... Elle se tut, repensant avec émotion à tous ces derniers mois. Les yeux perdus dans une tendre rêverie, un doux sourire aux lèvres, elle murmura :

— Marco, c'est l'homme le plus merveilleux du monde !

— Ah ça, oui ! ! Je suis bien d'accord ! ! répondit Marco d'une voix forte avant d'éclater de rire en voyant leur sursaut de frayeur.

— Ma qu'il est bête, celui-là ! s'écria Gina en riant. Viens m'embrasser, viens, avant que je pleure ! dit-elle en pleurant pour de bon tandis que Marco la berçait tendrement dans ses grands bras.

— *Grazie tante, per tutto, ma bella negrita* ! dit Marco d'une voix émue. Il la dévisagea de ses yeux remplis d'une tendre affection. On reviendra bientôt, *ma bella negrita*. Tu sais, on a le moyen de transport le plus rapide qui existe !

— Ma, c'est vrai, ça ! s'écria Gina, soudain toute heureuse. Ma si ! Alora, vous viendrez nous voir souvent, hein ?

— Oui, Gina, répondit Cynthia en souriant. Oh oui ! Sois sûre de ça ! Dès qu'on aura tout réglé et acheté notre maison, on viendra te chercher pour te la montrer !

— Ah non, *cara mia* ! Si tu crois que je vais monter là-dessus et jouer au petit oiseau... non, non... ma on ira avec l'avion d'Enzo, ça oui !

— Tu es prête ma douce ? demanda Marco

— Oui, allons-y !

Elle embrassa Gina une dernière fois et se dirigea vers Enzo qu'elle enlaça avec beaucoup d'émotion.

— Ah, *cara mia* ! Ne pleure plus comme ça ! dit-il gentiment, d'une voix émue. On va se voir bientôt, no ?

— Oui, Enzo, oui. *Grazie tante per tutto, amico mio*, prononça Cynthia de son mieux.

Enzo se mit à rire, les yeux brillants de tendresse.

— Ma qu'il est joli ton petit accent !

Il l'embrassa une dernière fois et se tourna vers Marco qu'il serra longuement dans ses bras.

— À bientôt, vieux, dit Marco d'une voix très émue en accélérant le départ.

CHAPITRE 33

La tête appuyée contre le grand oreiller de satin rouge, Cynthia observa Marco, profondément endormi, les yeux remplis de tendresse, le cœur envahi d'un immense sentiment d'amour et de bonheur. Elle caressa doucement son visage, y déposa de tendres baisers, ses lèvres descendant vers son cou. Elle se leva sans bruit, enfila un peignoir de soie et referma la porte doucement. Elle prépara du café et un délicieux petit-déjeuner. Quand elle retourna dans la chambre, Marco dormait encore. Elle se pencha sur lui, embrassa ses lèvres et, d'un coup, il la saisit, la fit basculer sur le lit et pivota sur elle, un sourire moqueur aux lèvres. Ses yeux rieurs s'embrasèrent et il plongeait avec délice sa tête dans le cou de Cynthia qui frissonna violemment. Elle murmura :

— Marco, le petit-déjeuner...

Il était froid lorsqu'ils sortirent de la chambre.

Tandis que Marco préparait un autre café, faisant réchauffer le pain grillé et les œufs avec un air faussement navré, Cynthia, assise sur l'un des grands tabourets, regardait rêveusement la plante qu'elle avait un jour transformée, pivota et fit des yeux le tour du salon avant de reporter son regard sur Marco qui l'observait d'un air attendri.

— Moi aussi, tu sais, ma douce, j'y repense à chaque fois que je te vois ici. J'y repense et je suis heureux. Il s'approcha du comptoir, y étendit ses bras et prit les mains de Cynthia dans les siennes. Il les embrassa avec amour sans la quitter des yeux et sourit tendrement lorsqu'il vit le rouge monter sur ses joues.

— Je t'aime, ma douce, murmura-t-il, les yeux brillants.

Cynthia se redressa sur le tabouret et de sa joue caressa doucement celle de Marco, ses lèvres glissant vers son cou d'un geste très tendre.

Elle releva la tête d'un coup en sentant une odeur de brûlé.

— Marco, le pain !

Et elle éclata de rire devant le fiasco du déjeuner raté. Elle se leva, contourna le comptoir et côte à côte, ils préparèrent un repas digne de leur appétit grandissant.

— Alors, aujourd'hui, je te laisse chez toi et je reviens te chercher plus tard, c'est ça ? Tu es sûre que tu ne veux pas que je vienne t'aider ?

— Non, Marco. Ce n'est pas nécessaire. Laurence m'a dit qu'elle viendrait. Et puis, tu sais, c'est mon joli bâton qui fera le plus gros du travail, surtout pour transporter le tout chez mes parents. Déménager avec lui, ça va être un jeu d'enfant !

— Oui, tu as raison ! dit Marco en riant, ça va être facile ! Moi, il me reste juste à convaincre le vieux Raynald, mais je sens qu'il est sur le point de craquer. L'offre que je lui ai faite est vraiment irrésistible.

Marco lui fit un clin d'œil, une lueur espiègle et amusée dans les yeux.

— Marco, tu es un petit voyou ! dit Cynthia en riant.

— Oui, ma douce et toi aussi ! répondit tendrement Marco en glissant un doigt sur sa joue.

Lorsque Laurence arriva, Cynthia finissait de séparer certains effets personnels de Dominic qu'elle voulait donner aux parents de ce dernier et tout ce qu'elle donnerait à un des centres qu'elle avait créés.

— Viens, monte Laurence ! Je suis en haut !

Elle tourna son visage bouleversé vers son amie et lui dit, d'une voix triste :

— Tu arrives juste à temps, Laurence...

Celle-ci vint s'asseoir à côté d'elle sur le lit. Cynthia tenait dans ses mains un album de photos et la page était ouverte sur une photo où Dominic, l'air particulièrement heureux, souriait tendrement à l'objectif de l'appareil que tenait Cynthia ce jour-là.

Laurence caressa le dos de son amie.

— Tu sais, Laurence, souvent je me dis que si je l'avais écouté et que je m'étais débarrassée de mon bâton, il serait encore en vie et mes enfants auraient encore leur père... Sa voix se brisa.

Laurence serra son bras autour d'elle et dit doucement :

— Cynthia, tu ne pouvais pas prévoir que ça finirait comme ça, tu n'y es pour rien.

— Il me le disait, tu sais, souvent même, il me disait que c'était trop dangereux. Peut-être qu'il sentait ce qui allait se produire.

Laurence vint s'accroupir devant Cynthia et d'un geste doux caressa son visage.

— Cynthia, même s'il n'était pas d'accord avec toi pour le bâton, il aurait pu sortir de ta vie tout simplement. Il aurait pu faire ça et ne jamais agir de la façon monstrueuse qu'il a eue envers toi. Elle se tut, regarda son amie d'un air bouleversé et reprit d'une voix émue. Cynthia, sans cette portière qui était mal fermée, tu ne serais plus là aujourd'hui. Tu ne dois pas te sentir responsable de sa mort, tu comprends ?

Cynthia acquiesça, essuya ses larmes et referma l'album qu'elle déposa sur son lit :

— Je le garderai pour le donner aux enfants, plus tard. Elle poussa un grand soupir. Bon, finissons-en. Cette maison est trop remplie de souvenirs pour moi.

Elle regarda son amie avec un doux sourire :

— Merci, Laurence.

Celle-ci se redressa avec un sourire encourageant :

— Alors, tu es rendue où ?

— Toutes les affaires des enfants sont prêtes. Je garde leurs meubles pour l'instant. Mes affaires aussi. Moi, je ne garde que mon armoire, mes livres et ma musique. J'étais rendue, ici, à départager les affaires de Dominic. Elle désigna une petite boîte. Ça, je veux le remettre à ses parents, je pense que ça va leur faire du bien, pour les enfants j'ai gardé quelques trucs de lui. Sinon, tout le reste, je le donne aux centres.

— Tu as réussi à faire tout ça ? s'écria Laurence, surprise.

Cynthia désigna son bâton en souriant :

— Avec lui, oui !

— Ah oui, c'est vrai ! s'exclama Laurence en riant. Effectivement, ça va être rapide ! Alors, il reste quoi à faire ?

— Plus grand-chose, en fait. Je vais garder quelques objets que j'aime et un peu de vaisselle qui appartenait à ma grand-mère, sinon, il y aussi tous les papiers à trier, ceux de la maison, ceux qui appartenaient à Dominic, les miens... Cynthia poussa un soupir de découragement.

— Tu veux que je m'en occupe ? Les papiers, ça me connaît ! proposa Laurence avec un grand sourire.

— Oh si tu veux, oui ! Tu serais un amour ! Ils sont tous dans la filière, en bas, dans le bureau.

— Ok, j'y vais ! Et au fait, Cynthia, tu as trouvé le terrain pour ta maison ?
Cynthia sourit d'un air heureux.

— Oui, ça y est !

— Et ? Il est où ?

— Pas loin de chez mes parents. Tu te souviens de la vieille cabane à sucre où on allait jouer ?

— Oui, bien sûr ! Tu as acheté l'érablière ? !

— La vente n'est pas encore finalisée, mais Marco y travaille ! Et on a acheté aussi plusieurs hectares de terre cultivée qui longent l'érablière, ça c'est réglé. En tout, avec le lac, on devrait avoisiner les 15 hectares.

— Le lac ? ! Il y a un lac dans ce coin ? !

— Pas encore, dit Cynthia en riant.

— Tu vas creuser un lac ? ! !

Cynthia éclata de rire devant l'air ébahie de son amie.

— Pas moi, non ! Pas moi !

Laurence tapa dans ses mains, toute excitée.

— Vas-y, raconte !

— On va habiter dans une très grande maison, entourée d'arbres devant un très grand lac, avec des arbres partout autour du terrain pour ne pas qu'il soit vu de la route. Pour la terre, c'est un ami d'un ami à Enzo qui nous l'a vendu. Et pour l'érablière, elle appartient à un vieux monsieur, un vieux renard très rusé

qui essaie de marchander pour demander bien plus que ce qu'elle ne vaut, mais Marco est encore plus rusé que lui, il finira par l'avoir, d'autant que le prix qu'on lui offre est inespéré pour le zonage actuel. Une fois que ça sera fait, on pourra réunir le tout pour avoir une terre assez grande pour creuser le lac. Et voilà, conclut-elle en souriant.

— Mais Cynthia, le zonage est complètement différent et celui qui vous a vendu les terres ne peut pas départager son terrain sans une demande spéciale au gouvernement et le cadastre, les papiers et ...

— Je sais tout ça, Laurence dit Cynthia en souriant d'un air malicieux.

— Cynthia ! ! Tu peux pas faire ça !

— Moi, non, c'est sûr ! Moi, je peux pas...

Laurence, incrédule, secoua la tête en regardant son amie et d'un coup partit d'un grand rire.

— Un lac ! !

— Oui, Laurence ! Et assez grand pour y faire amerrir un avion !

— Un avion ! ! ! s'écria Laurence encore plus fort, dont le grand rire se changea en un fou rire auquel se joignit celui de Cynthia.

— Bon, commença Laurence d'un ton sérieux. Elle désigna des chemises, soigneusement placées sur le bureau. Ici, ce sont les anciens papiers de Dominic, tu peux brûler tout ça, maintenant que la succession est réglée, tu n'en as plus besoin. Ici, c'est juste les papiers de la succession. Ici, ce sont tous les documents qui concernent ta maison, garde-les pas loin pour quand tu la mettras en vente. Ici, ce sont tes papiers à toi, ceux qui concernent tes enfants et ton... héritage. Voilà, je pense que tout est correct pour ça.

Cynthia l'enlaça, remplie de reconnaissance.

— Oh merci, Laurence ! Tu es un amour ! Tu ne peux pas savoir combien je me sens soulagée ! Pour moi, c'était vraiment gros à faire tout ça. Elle s'écria d'un ton joyeux. Moi aussi, j'ai fini ! Ça y est, enfin ! Bon, on va commencer par emporter ce qui va chez mes parents.

Laurence se leva et désigna le téléphone sur le bureau.

— Tu as annulé ton compte ?

— Oui, ils coupent la ligne le mois prochain. Cynthia s'interrompit brusquement. J'ai complètement oublié la boîte vocale !

Elle s'assit composa un numéro puis son code d'accès et entendit la voix mécanique qui disait :

— Vous avez sept nouveaux messages.

Cynthia prit une feuille de papier et un crayon et commença à écouter. Elle sursauta violemment quand la voix de Dominic se fit entendre. Elle regarda Laurence d'un air catastrophé, appuya sur un bouton pour que son amie puisse l'entendre, elle aussi.

— Cynthia ? ... Cynthia ? Pourquoi tu réponds pas ? T'es où ? Rappelle-moi sur mon cell, ok ?

— Cynthia ? Là, ça va faire ! Si tu es là, décroche ! Je dois te parler !

— Cynthia ! ! T'es où, bon sang ? ! ! Réponds, bordel ! !

— Bon, écoute, Cynthia, je sais que j'ai mal agi et que tu dois m'en vouloir. Mais là, j'ai vraiment besoin que tu m'apportes le bâton. J'ai un truc à faire super important ... La voix s'interrompit et elles entendirent : Chut... Et après, on pourra recommencer ensemble si tu veux toujours de moi... De nouveau, la voix s'interrompit et elles l'entendirent répéter à quelqu'un à voix basse : Chut, arrête ! Tu sais, Cynthia, je t'aime toujours et ...

Elles entendirent le rire lointain d'une femme. Cynthia sursauta et frémit en reconnaissant celui de la femme de la ferme. Dominic devait penser avoir raccroché car sa voix changea soudain.

— Arrête Mathilde ! Comment tu veux qu'elle me croie si elle t'entend ? Il faut que j'ai l'air sérieux sinon... Le rire de Mathilde résonna de nouveau et elle dit d'une voix langoureuse :

— Viens, Dominic... viens que je te montre ce qu'il y a ici...

— Attends que je l'ai, ce bâton, et tu verras tout ce que je vais te montrer, moi ! dit la voix rauque de Dominic avec un grognement. S'ensuivit quelques bruits et la voix de Mathilde résonna clairement :

— Attends... Puis un court silence et, à nouveau, la voix de Mathilde :

— Tu en veux, mon amour ?

Elles entendirent alors des bruyants reniflements puis encore la voix de Mathilde :

— Tu es sûr qu'elle va venir ?

— Sûr et certain ! Elle va accourir !

— Après, qu'est ce qu'on en fait ?

— Tu en feras ce que tu voudras, ça m'est égal ! Je m'en fous !

Il y eut des bruits. Le rire de Mathilde résonna à nouveau et fut coupé brutalement par le dé clic de la fin du message.

Laurence jeta un regard à Cynthia qui fixait le téléphone d'un air incrédule et consterné.

— Cynthia ? Cynthia ? Tu es où ? Appelle-moi, j'arrive pas à te joindre !

C'était la voix anxieuse et inquiète de Philippe et Cynthia sentit les larmes couler sur ses joues. Tous les appels dataient du jour où elle était partie retrouver Dominic après qu'il l'ait finalement rejointe chez ses parents.

Les deux derniers messages provenaient de l'inspecteur Tremblay.

— Madame Letillier, ici l'inspecteur Henri Tremblay. Je vous demanderai de me joindre le plus rapidement possible. C'est très important et très urgent ! Merci !

— Madame Letillier, ici l'inspecteur Tremblay. Marco Rinaldo avait ordre de m'avertir de tout départ de son chalet et il ne l'a pas fait. Je devais être informé de tout changement de votre état de santé et je ne l'ai pas été. Sachez donc que des mesures seront prises contre vous deux, à moins que vous ne m'appeliez ou que vous vous rendiez à mon bureau. Si vous voulez vous éviter des ennuis à vous et à Rinaldo, appelez-moi ! Merci !

Laurence s'approcha de Cynthia et enlaça doucement ses épaules.

— Tu veux que je les efface, Cynthia ?

Cynthia secoua la tête, essuya ses larmes et leva les yeux vers son amie.

— Non, Laurence, tout ça n'a plus aucune importance dorénavant. Et je peux t'assurer que je n'éprouve plus le moindre sentiment de culpabilité, maintenant. Viens, allons-nous en.

Elle fit tourner le coquillage sur le bâton et aussitôt le doigt de lumière, étendu comme une main, vint caresser sa joue doucement. Cynthia plaça sa main dessus et se sentit réconfortée. Elle sourit à l'aurore et le filet de lumière vive s'étira doucement. En fermant les yeux, Cynthia colla doucement son bâton contre sa joue, le caressant avec amour. Les couleurs devinrent d'un coup plus lumineuses et l'aurore boréale s'agita vivement.

— On doit emporter pas mal de choses. Tout ce qui est dans les chambres des enfants...

La seconde d'après, elles étaient dans la chambre de Sophie que la lumière enveloppa entièrement avant de se diriger vers celle de Gabriel, dont elle enveloppa également tous les meubles et toutes les boîtes de linge et de jeux.

Elle s'étendit ensuite jusqu'à la chambre de Cynthia, enveloppa l'armoire et les boîtes puis elles se retrouvèrent de nouveau en bas et la lumière enveloppa les boîtes dans le bureau et quelques unes dans le salon.

L'instant d'après, elles étaient dans la remise des parents de Cynthia, les meubles soigneusement placés et les boîtes empilées.

Laurence secoua la tête en riant :

— C'est incroyable ! C'est tout simplement incroyable ! C'est tellement merveilleux, tout ce qu'il peut faire !

Le doigt de lumière appuya sur son nez et Laurence rit de plus belle. Elle mit son doigt sur la lumière, disparut et réapparut la seconde suivante sous l'œil amusé de Cynthia.

— C'est un jeu, c'est ça ?

L'aurore boréale affirma d'un geste vif tout en se gondolant.

— Et c'est toi qui décide du temps que ça dure ?

De nouveau, la lumière acquiesça en se gondolant de plus belle, le filet de lumière largement étendu.

Cynthia se mit à rire :

— Attends un peu que Marco apprenne ça !

Et la lumière se gondola vivement pendant que Cynthia riait aux éclats.

— Bon, les centres maintenant.

Elles se retrouvèrent dans la maison et la lumière enveloppa tous les meubles et les boîtes remplies de vaisselle, de linge et d'objets divers. Le tout fut déposé discrètement dans un entrepôt qui servait aux dons pour les centres.

L'aurore ondula doucement dans la chambre de Cynthia, devant la boîte contenant les souvenirs de Dominic.

— Je sais plus quoi faire avec ça...

— Écoute, proposa Laurence, si tu veux je peux la garder chez moi et le jour où tu auras décidé, tu viendras la chercher. Quand tu voudras, dans un an, dans dix ans, comme tu veux... quand tu seras prête, d'accord ?

— Oui, d'accord. Merci Laurence ! dit Cynthia avec chaleur en donnant un baiser sur la joue de son amie et en la serrant dans ses bras. Merci pour tout ! Je suis tellement contente que tout ça soit fini !

— Tu me tiens au courant pour ta maison, hein ? demanda Laurence, les yeux brillants.

— C'est sûr ! J'ai hâte de savoir si Marco a réussi, dit Cynthia en riant doucement.

Après un dernier baiser, la boîte dans ses bras, Laurence s'en alla.

Cynthia s'adressa à l'aurore :

— Tu sais où il est ?

La lumière ondula de haut en bas.

— Il est chez lui ?

La lumière ondula de nouveau d'un signe affirmatif.

— Alors on va lui faire une surprise, dit Cynthia en souriant.

La seconde suivante, elle se tenait dans l'entrée. Elle tourna doucement le coquillage et s'approcha à pas feutrés.

Marco avait mis un disque de chansons italiennes et chantait à tue-tête en préparant un souper digne des plus grandes réceptions. Sur le comptoir, une bouteille de champagne dépassait d'un seau rempli de glace. Il avait dressé une petite table près de la baie vitrée et le salon n'était éclairé que par les lueurs de bougies disposées un peu partout.

Cynthia retourna vite dans l'entrée et apparut vêtue d'une robe noire et courte, épousant étroitement ses formes avec une grande sensualité. En souriant à la lumière qui se gondolait, elle tourna le coquillage, cacha son bâton et son manteau dans le garde-robe, ressortit sans bruit et sonna. Elle entendit Marco baisser le son de la musique et s'approcher de la porte.

— Cynthia ! !

Son cri de joie et de surprise totale la fit rire.

— Tu ne devais pas m'appeler ? Tu es revenue toute seule ?

— J'ai voulu te faire une surprise.

— C'est réussi, ma jolie sorcière ! dit-il en souriant et en l'attirant à l'intérieur.

Dès qu'il eut refermé la porte, il prit son visage entre ses mains et l'embrassa avec ardeur.

Il l'entraîna vers la cuisine où il vérifia la cuisson des aliments, baissa le feu et se tourna vers elle. Il saisit ses mains, s'éloigna d'un pas pour l'admirer et leva un sourcil gourmand en lui souriant d'un air moqueur.

— Tu es très belle dans cette robe ! Tu as le don de porter des robes qui me donnent juste envie de te les enlever, tu sais !

Il ramena ses mains en arrière de son dos, l'attirant doucement contre lui, la dévisageant tendrement.

— Tout s'est bien passé ?

— Oui, on a tout fini ! La maison est enfin vide. Je vais pouvoir la mettre en vente dès demain !

— Bravo, ma douce ! Il l'observa attentivement. Ça n'a pas été trop dur ?

— Non... enfin oui, un peu pour certains trucs. Laurence a gardé une boîte chez elle qui contient des souvenirs, des photos pour les enfants, Je leur donnerai plus tard, beaucoup plus tard. Mais surtout, sur le répondeur, il y avait plusieurs messages de Dominic...

Marco caressa doucement son visage.

— Tu veux m'en parler ?

— Non, Marco, pas maintenant.

Elle se leva vers lui et l'embrassa tendrement.

— Et toi ?

Des yeux, elle désigna la bouteille de champagne en souriant.

— On fête quelque chose ?

Marco se mit à rire, les yeux pétillants d'une joie malicieuse.

— Oui, mon amour ! Ça y est ! ! J'ai eu le vieux renard ! ! L'érablière est à nous, plus quelques acres de terre qu'il m'a donnés en prime et qui se trouvent un peu plus loin, au bord de la rivière !

— Oh, Marco ! C'est merveilleux ! Tu as réussi, mon amour ! Tu as réussi ! s'écria Cynthia, les yeux emplis de bonheur.

Elle se libéra et prit le visage de Marco entre ses mains, le regardant avec un amour intense.

— Tu es merveilleux, Marco ! Tu es l'homme le plus merveilleux du monde !

Marco se mit à rire, plaça ses mains autour de ses hanches, la serra contre lui et approcha ses lèvres des siennes.

— Marco, ton souper... prévint Cynthia.

— Tu as raison, il vaut mieux être prudent. Avec toi, on ne sait jamais quand ça va finir...

— Avec moi, hein ? Toi, tu es sage, peut-être ? répliqua Cynthia en riant.

— J'adore ça ne pas être sage avec toi, ma douce, répondit Marco, avec un petit sourire moqueur, ses yeux espiègles brillants de tendresse.

Il se tourna vers la cuisinière, remua les légumes, ouvrit la porte du four, s'assura de la cuisson.

— Hummm ! ! Ça sent bon ! C'est quoi ?

— C'est un plat italien que ma mère et ma grand-mère faisaient souvent. Tu vas voir, tu vas adorer ça ! répondit Marco en lui faisant un petit clin d'œil amusé.

Cynthia l'observa tendrement tandis qu'il continuait la préparation du repas.

— C'est ta grand-mère qui t'a appris à cuisiner ?

— Oui, ma belle. Mais j'ai surtout appris en la voyant faire. J'adorais être avec elle dans la cuisine pendant qu'elle préparait les repas. Elle me racontait toutes sortes d'anecdotes et de souvenirs. Elle me parlait de son enfance, de l'Italie, de mes parents aussi et ça me faisait du bien.

Il se tourna vers elle, embrassa son cou doucement et sortit la bouteille de champagne.

— Sors des verres, ma douce ! On va fêter ça ! dit-il d'un ton joyeux.

Cynthia leva son verre, ses yeux étincelants d'amour plongés dans ceux de Marco.

— À toi, mon amour ! À toi pour toujours, Marco !

Marco, en souriant tendrement, leva son verre à son tour.

— À toi, ma douce ! À toi pour toujours, Cynthia !

Ils burent quelques gorgées, les yeux dans les yeux, puis Marco posa son verre sur le comptoir, saisit Cynthia par la taille et l'embrassa fougueusement.

*
* *

Dans tous les bureaux concernés, sur tous les plans cadastraux et dans tous les registres, apparut une nouvelle délimitation de terres comportant un nouveau zonage et assortie d'un permis de construire en bonne et due forme.

Un acte notarié, joyeusement estampillé par un notaire, ami d'Enzo, faisait état de la vente d'une terre de 15 hectares par Daniel Boudreau à Marco Rinaldo et Cynthia Letillier.

Cynthia et Marco, les yeux brillants, chuchotaient et riaient comme des enfants tandis que l'aurore boréale, son filet de lumière vive étendu sur toute la largeur, se gondolait vivement, son doigt de lumière appuyant frénétiquement en alternance sur le bout de leur nez.

— Marco, ton vieux Raynald, il ne risque pas de vendre la mèche ?

— Non, ma douce. Regarde. Il lui tendit un vieil acte notarié. Il y a plusieurs années, il a vendu son érablière à Daniel qui a demandé et obtenu une

reconversion du zonage de cette partie de ses terres, désormais réunies en une seule. Celle que nous venons d'acheter !

Il se tut et sourit au souvenir du moment où il avait présenté le document au vieux renard.

Celui-ci l'avait examiné attentivement, perplexe et surpris, avait regardé Marco de ses petits yeux malicieux, avait de nouveau regardé le document, et avait éclaté d'un grand rire. Il avait signé le document en riant, secouant la tête. Il avait ensuite tourné son regard vers la grosse pile de billets que Marco lui avait remis et qu'il avait scrupuleusement comptés. Il avait tendu sa main à Marco et l'accord avait été scellé à tout jamais. Veuf et sans enfant, il n'aurait jamais pu espérer recevoir une telle somme pour finir ses vieux jours, une somme qui était cinq fois plus importante que ce que son érablière valait en réalité.

— Marco, tu es un vrai bandit ! dit Cynthia en riant, les yeux brillants.

— Oui, mon amour ! On va voir notre terrain ?

— Oui !!! s'écria Cynthia en lui sautant au cou.

L'aurore boréale étendit ses couleurs sur tout le terrain suivant le plan cadastral.

Cynthia mit ses deux mains sur sa bouche grande ouverte, les yeux écarquillés.

— Marco, c'est immense !!!

Marco éclata de rire et resserra son étreinte autour de sa taille.

— On commence ?

— Oh oui ! s'écria Cynthia, toute joyeuse, en déployant le plan qu'ils avaient dessiné.

Sur le pourtour du terrain donnant sur la route, une très haute clôture de bois fut érigée afin de les mettre à l'abri des regards.

L'aurore boréale fit ensuite doucement dégeler la terre. La neige et la glace fondirent rapidement et bientôt, une grande et large partie de tous les arbres de

l'érablière purent être déracinés en profondeur et immédiatement replantés le long de la clôture.

Entouré d'arbres, se trouva ainsi dégagé un immense espace s'étendant sur presque 10 hectares. La partie de l'érablière où se trouvait la vieille cabane à sucre abandonnée resta telle que Cynthia l'avait toujours connue. Le lac apparut, immense, magnifique, presque identique à celui qui était chez Enzo, ses eaux miroitantes étincelant sous le clair de lune.

Cynthia sauta de joie en tapant des mains et Marco, avec un grand rire la fit tourner sous la nuit étoilée.

Sur le terrain recouvert d'herbe verte descendant en pente douce vers le lac, s'éleva, sur de solides fondations, une grange immense recouverte d'épaisses et larges planches de bois vieilli à travers lesquelles se découpèrent bientôt de nombreuses et grandes fenêtres et une large porte. La partie située face au lac était entièrement ouverte sur l'extérieur par de larges baies vitrées coulissantes. Au centre, sur une partie fermée, apparut une immense cheminée de pierre devant laquelle Marco, avec un petit air moqueur, ajouta un grand tapis, épais, doux et soyeux, souriant tendrement devant le trouble soudain de Cynthia rougissante.

Bordant le salon d'un côté apparut une immense salle de jeux tandis qu'à l'opposé des murs furent dressés pour abriter le vaste bureau de Marco et une salle de bains. Le reste du rez-de-chaussée de la maison était complètement ouvert. La cuisine était près du bureau de Marco et disposait de larges comptoirs, de nombreuses armoires et d'un îlot entouré de hauts tabourets.

Près de l'îlot, s'étendait une immense table de bois, ancienne et usée par les ans, que Cynthia avait vue chez un antiquaire et pour laquelle, elle avait eu un véritable coup de foudre. Des chaises et des bancs de bois prirent place autour de la table. Tout autour de la cheminée, des canapés et des fauteuils furent disposés autour d'une large table basse en vieux bois, dégotée chez le même antiquaire. Une place spéciale était prévue pour le fauteuil de Marco dans un endroit à l'écart où se dressa bientôt une grande et haute bibliothèque.

De part et d'autre de la large entrée ouvrant sur le salon, deux larges escaliers menaient à une immense mezzanine courant sur toute la longueur de la grange et à partir de laquelle s'ouvraient les nombreuses chambres. Celles des enfants leur donnant directement un accès à la salle de jeu par de grands toboggans. À l'opposé, celle de Cynthia et de Marco, immense, disposait d'une cheminée devant laquelle Marco, en riant devant les joues écarlates de Cynthia, déposa un tapis identique à celui du salon. Leur chambre comportait également une grande baie vitrée donnant sur le lac ainsi qu'une terrasse intime. À côté de leur chambre se trouvait une salle de bain et s'étendaient ensuite de nombreuses chambres pour les invités, toutes pourvues d'une grande baie vitrée donnant sur une longue terrasse face au lac, jusqu'à une autre salle de bains, attenante à une salle de lavage, placée à côté des chambres des enfants.

Bientôt, les tuyaux furent raccordés au système d'eau courante de la petite ville et les fils électriques au service d'électricité. Tout ce qui n'était pas visible, comme les plafonniers et tout le système du plancher chauffant dans toute la maison fonctionnaient avec cette même mystérieuse énergie invisible qui alimentait la génératrice d'Enzo.

Cynthia leva ses yeux étincelants de bonheur vers Marco, avec un grand sourire émerveillé.

— C'est tellement grand, Marco ! C'est tellement beau, chez nous !

— Oui, mon amour, elle est jolie notre maison et si tu savais à quel point je me sens heureux d'y habiter bientôt avec toi !

Ils sortirent pour admirer leur grande maison sous la lumière brillante de la lune et, accotée à la grange, apparut une petite maison disposant d'une grande chambre avec une salle de bains attenante et une grande pièce comportant un salon pourvu d'une cheminée et une vaste cuisine où trônait une cuisinière à bois. Marco en fit le tour et regarda Cynthia d'un air amusé :

— Et ça, c'est quoi ?

— C'est pour Gina et Enzo. Un jour, ils seront trop âgés pour pouvoir continuer à vivre là-bas, tous seuls...

Surpris et profondément ému, Marco l'enlaça, la serrant contre lui, ses yeux brillants parcourant tendrement son visage que sa main caressait avec douceur.

— Mon tendre amour, je t'aime tant ma douce, je t'aime tellement, murmura-t-il d'une voix remplie d'émotion.

L'aurore boréale, ondulant joyeusement devant le résultat de la grange illuminée surplombant le lac magnifique, fit doucement regeler la terre et bientôt une glace épaisse recouvrit les eaux du lac tandis que le sol se recouvrait de neige.

De retour à l'appartement, blottie dans les bras de Marco, Cynthia poussa un long soupir de bien-être, frotta doucement sa joue contre son torse d'un geste tendre avant de sombrer avec délice dans le sommeil.

Marco attendit qu'elle dorme profondément et fit tourner le coquillage sur le bâton. Le doigt de lumière se posa sur ses lèvres en signe de silence, le filet de lumière largement étendu tandis que les couleurs ondulaient vivement. Marco eut un petit rire complice en la regardant d'un air amusé.

Lorsque Cynthia s'éveilla, elle fut surprise par l'intense luminosité, à peine tamisée par les grands rideaux de satin rouge, qui illuminait la chambre. Elle se redressa d'un bond dans le lit, écarquilla les yeux avec un petit cri en voyant la cheminée où brûlait un bon feu, l'armoire de Marco et une autre identique pour elle, les tables de chevet. Elle se leva, courut vers la fenêtre et, en tirant les rideaux, vit la glace du lac qui miroitait, scintillante sous le soleil. Elle sauta dans le lit avec un grand cri de joie.

— Marco ! Marco ! On est dans la maison ! !

Celui-ci ne put réfréner plus longtemps le rire qui l'avait saisi en l'observant, les yeux mi-clos depuis qu'elle s'était réveillée. Il l'attira contre lui et la fit basculer sur le dos, l'enserrant de ses jambes et promenant ses lèvres sur la peau chaude de son cou, la faisant frissonner de plaisir.

Il se redressa, regarda intensément les grands yeux lumineux levés vers lui et avec un tendre sourire, replongea avec délice dans son cou, parcourant de

ses lèvres et de ses mains la peau douce et brûlante de tout son corps avec un désir intense et une émotion sans cesse renouvelée.

Nue et étendue de tout son long sur le corps de Marco, réchauffée par le feu près duquel ils étaient allongés sur le doux tapis, Cynthia caressa son visage d'un air rêveur.

— Alors, aujourd'hui on déménage tout et on commence la peinture, d'accord ?

— Oui, mon amour. On fera tout ce que tu veux, répondit Marco tendrement, ses mains glissant avec douceur sur la peau chaude de son corps.

*
* *

Marco déposa son rouleau et, sans bruit, s'approcha de Cynthia.

— Marco, arrête, s'il te plait ! dit-elle d'un ton rieur. Marco, s'il te plait... reprit-elle d'une voix basse et troublée.

Cynthia, vêtue d'une blouse tâchée de peinture, le bras levé au-dessus de sa tête, un pinceau à la main, était en train de suivre avec attention et précision un trait qu'elle avait tracé au crayon et qui délimitait une partie du mur où les couleurs seraient différentes.

— Reste concentrée, Cynthia, murmura Marco doucement contre son oreille.

— Marco, je ne peux pas rester concentrée quand tu es si près de moi... et encore moins quand tu me touches... Elle frémit, le corps tendu et sa voix se troubla quand elle sentit ses mains glisser sous la blouse. Et surtout comme ça... surtout ici... Marco, s'il te plait !

— Reste concentrée, mon amour, répéta Marco d'un souffle chaud dans son cou.

Elle essaya de prendre un ton sévère.

— Marco Rinaldo ! Si tu n'enlèves pas tes mains tout de suite, tu vas le regretter !

— Ah oui ? Vraiment ? murmura-t-il d'une voix rauque en promenant ses lèvres sur sa nuque et dans son cou tandis que ses mains poursuivaient d'un mouvement lent et doux ses caresses enveloppantes et de plus en plus précises.

— Oui... vraiment... murmura Cynthia, frissonnante, le souffle court et haletant, tandis que le pinceau se mettait à dessiner des vagues avant de faire un long trait vertical et de chuter à terre.

Cynthia, allongée sur le tapis très doux, les joues roses et les yeux brillants, tendit un bras vers le mur en souriant :

— Regarde, Marco, ce que tu as fait ! Maintenant, il faut tout recommencer !

— Oui, je sais, mon amour, mais c'est plus fort que moi ! Je voulais m'assurer que le trait était bien droit et que tu ne dépassais pas !

Cynthia se mit à rire.

— Marco ! Ça fait une semaine qu'on aurait dû tout finir ! Les enfants reviennent dans trois jours avec mes parents et regarde ! On n'a pas fini la moitié des pièces ! Et puis, c'est qui, qui a eu cette idée de mettre des tapis partout ?

— C'est pas grave, ma douce, on a le temps et puis c'est si agréable de peindre avec toi ! J'adore ça ! Un sourire moqueur aux lèvres, il la regardait de ses yeux pétillants.

— D'accord, Marco. Alors, à partir de maintenant, c'est moi qui prend le rouleau et toi le pinceau !

— Ah oui ? Et tu penses que tu vas me faire peur comme ça ? répliqua Marco en riant.

— Oh oui ! Et je suis sûre que tu es terrifié juste à l'idée d'y penser !

Marco éclata de rire et se redressa, lui tendant les mains.

— D'accord, mon amour ! On continue et je te promets d'être sage ! Au moins, d'essayer... Je te promets d'essayer !

*
* *

Marco, torse nu, fit mousser, en chantant gaiement, la crème à raser sur ses joues et dans son cou. Il prit son rasoir, leva son menton et commença à faire glisser la lame sur son cou.

Il se figea en sentant une main dans son dos, puis une autre.

— Reste concentré, Marco, murmura la voix de Cynthia tandis que ses mains et ses lèvres caressaient son dos avec douceur.

Il rit doucement.

— Cynthia, laisse-moi au moins finir !

— Continue et reste concentré, mon amour, répondit Cynthia d'un ton espiègle, tandis que ses mains caressaient maintenant son torse avec une tendre ardeur, son corps appuyé contre son dos et ses lèvres glissant doucement sur sa peau.

— Cynthia, si je me coupe, tu vas le regretter !

— Ah oui ? Vraiment ? murmura Cynthia d'un ton moqueur en glissant ses mains vers la ceinture qu'elle délia avec douceur pendant que ses lèvres embrassaient son dos tendrement, promenant sa langue avec douceur sur la peau chaude.

— Oui ! vraiment ! dit Marco en riant.

Il posa son rasoir, se retourna brusquement et la saisit contre lui, plongea sa tête dans son cou, l'embrassant fougueusement barbouillant son visage et son cou de mousse blanche.

Cynthia, en riant aux éclats, essaya de se défaire de son emprise, sans y parvenir.

La maintenant contre lui, il secoua la tête en riant.

— Et c'est toi qui as dit qu'aujourd'hui on devait être sage et tout finir ? dit-il d'un ton moqueur, ses yeux brillants de tendresse.

— Oui ! ! répondit-elle d'un ton espiègle en riant et elle rit de plus belle lorsqu'elle vit son reflet dans le miroir, une grande partie de son visage et de son cou recouverts de mousse blanche.

*
* *

Les cris de joie et les exclamations de surprise émerveillée fusèrent de toutes parts lorsque les enfants et les parents de Cynthia découvrirent la très vaste maison, l'immense terrain entouré de bois et le vaste espace s'étendant jusqu'au lac.

— On a un lac, Maman ? ! s'écria Gabriel, d'un ton joyeux.

— Oui, bonhomme, répondit Marco en souriant et bientôt, on pourra décoller avec mon avion !

Fou de bonheur, l'enfant l'enserra de ses petits bras, les yeux brillants d'excitation.

Sophie et Gabriel poussèrent des hurlements de joie en découvrant leurs nouvelles chambres, celles-ci entièrement et sagement peintes et, comme prévu, les toboggans eurent un succès monstre de même que la grande salle de jeu dans laquelle ils les faisaient glisser. Cynthia riait, ravie de leurs cris de bonheur et de leurs éclats de rire.

Elle continua à faire visiter la maison à ses parents.

— Oh ! dit sa mère, surprise, vous n'avez pas eu le temps de finir la peinture ?

Cynthia jeta un regard vers Marco qui riait doucement, la regardant d'un air moqueur, levant ses sourcils d'un signe complice et elle sentit ses joues rosir tandis qu'elle répondait en essayant de ne pas rire :

— Non, pas encore, on n'était pas sûrs des couleurs...

Marco enlaça sa taille, la serrant contre lui.

— Et puis, vous savez, Cynthia a beaucoup de mal à tracer des traits droits...

Il la regarda de ses yeux brillants et éclata de rire devant ses joues écarlates.

Le père de Cynthia jeta un regard amusé à sa femme en souriant d'un air complice. Eux aussi avaient déjà repeint la maison quand leurs enfants étaient petits.

*
* *

Tous ceux qui vinrent voir la maison par la suite, furent tout de suite séduits par sa grandeur, son environnement magnifique mais surtout envoûtés et charmés par l'amour et la tendresse chaleureuse qui y régnaient et leur donnaient un sentiment de bien-être immédiat, d'apaisement et de réconfort.

— Elle est magique, votre maison ! Elle est lumineuse ! s'écria Jo-Ann, extasiée avec un grand sourire, résumant ce que tous ressentaient.

*
* *

Alors qu'elle revenait d'une promenade avec ses enfants, Cynthia vit trois hommes installés dans le salon avec Marco. Celui-ci se leva avec un grand sourire.

— Viens, Cynthia ! Je vais te présenter les pilotes qui travaillent pour ma compagnie !

Cynthia s'avança en souriant, légèrement intimidée devant les trois grands gaillards qui s'étaient levés d'un même geste à son approche.

— Lui, c'est Danny, lui, c'est Paul et lui, c'est André. Et je vous présente ma fiancée, Cynthia, conclut Marco avec un tendre sourire alors que Cynthia sentit ses joues s'embraser sous son regard brûlant.

*
* *

Le jour de la grande fête prévue pour l'inauguration de la maison, presque tous ceux qui étaient chez Enzo, s'y retrouvèrent et elle fut vite envahie, retentissant de cris de joie, d'éclats de rire et d'exclamations joyeuses.

Tania enlaça Cynthia avec force, un grand sourire aux lèvres et Cynthia la serra contre elle en disant gentiment :

— Pendant les vacances scolaires, tu pourras venir, si tu veux, avec tes frères et sœurs ?

— Oh oui ! s'écria Tania, toute heureuse, les yeux brillants.

Marco abrita de son bras Cynthia blottie contre lui tandis que l'hélicoptère de Vincenzo se posa, soulevant un vent puissant et faisant voler des tourbillons

de neige. Il sauta de son appareil et avec un grand cri de joie, courut vers eux. Philippe aida les enfants à descendre avant de tendre la main à Marilou.

Tous les enfants, dans un mouvement incessant, montaient les escaliers en courant, glissaient dans l'un ou l'autre des toboggans et remontaient en riant. Le petit Anthony, qui grimpait les marches une à une, prudemment, se sentit soudain soulevé sous les bras et, avec un grand éclat de rire, il dépassa tous les autres petits, dans les bras de Marco qui glissa avec lui dans le toboggan en riant aux éclats.

Gina, bouleversée, éclata en sanglots dans les bras de Marco lorsqu'elle découvrit la petite maison que Cynthia avait prévue pour eux. Enzo essuya rapidement ses larmes, essayant de cacher la forte émotion qui l'étreignait et donna une émouvante étreinte à Cynthia.

— Allez, venez ! On va faire la fête ! s'écria Marco, pour masquer son intense émoi.

En revenant vers la maison, il enlaça Cynthia étroitement tout contre lui.

Dès le lendemain d'une grande fête, soulignée d'un repas grandiose, arrosée des meilleurs vins, animée de danses, de musiques diverses, de rires et de cris de joie, la maison se vida aussi vite qu'elle s'était remplie, chacun devant retourner à son travail, à l'école, à ses obligations, avec la ferme promesse de se revoir bientôt, ou au plus tard pour le mariage.

Dans le calme silencieux de la maison, Cynthia, allongée sur le canapé face à la cheminée, la tête appuyée sur les cuisses de Marco qui se tenait les jambes croisées sur la table basse, détourna ses yeux du feu crépitant et les leva vers Marco qui l'observait d'un regard rempli d'amour. Il caressa son visage avec douceur.

— Tu sais, mon amour, jamais je n'aurais cru que ce soit possible un jour de vivre dans la même maison que toi, avec toi si près de moi. Je m'étais résigné à

t'aimer en silence et en secret jusqu'à la fin de mes jours. Et, tu vois, indirectement, ton joli bâton m'a permis d'exaucer mes rêves les plus chers. Et ce soir, je suis l'homme le plus heureux du monde. Je t'aime, ma douce.

Cynthia, profondément touchée, appuya fortement sa main sur celle de Marco et l'approcha de ses lèvres pour l'embrasser tendrement et longuement. Trop émue pour parler, elle se blottit contre lui, le serrant avec force dans ses bras.

CHAPITRE 34

Les enfants sautèrent de joie lorsqu'ils apprirent que Jo-Ann et Frank viendraient régulièrement dormir chez eux certains soirs. Certains soirs qui devinrent bien vite quotidiens.

Dès que les enfants étaient endormis et que la nuit était tombée, Cynthia et Marco disparaissaient.

Commença alors à se dérouler une série de phénomènes extraordinaires qui allaient bouleverser les populations de villes et de régions entières. Phénomènes extraordinaires dont la presse et les médias s'emparèrent bien vite pour essayer d'en décortiquer et mettre à jour le plus grand mystère qu'il ait été donné de résoudre.

Les premiers touchés par ces événements incompréhensibles, que les médias avaient finis par appeler "la grâce divine" n'ayant pas d'autres explications plausibles à offrir, furent les hôpitaux pour enfants. Du jour au lendemain, tous les enfants, du moins affectés au plus gravement atteints par la maladie, quelle qu'elle soit, étaient complètement guéris et resplendissants de santé. Les docteurs, dépassés par l'incompréhension la plus complète, consternés, incrédules mais ravis, signaient à tour de bras des autorisations de sortie, un grand sourire aux lèvres et les yeux remplis d'émotion, serrant dans leurs bras leurs petits patients souriants qu'ils savaient, la veille encore, condamnés à plus ou moins brève échéance.

Un soir, cependant, Cynthia ne put retenir un cri de détresse en voyant un jeune enfant de l'âge de Gabriel que sa mère berçait fortement, secouée de larmes, gémissant de souffrance, tandis qu'une infirmière à ses côtés, enlaçant ses épaules, caressait ses cheveux, lui parlait doucement, essayant de lui donner du courage, elle-même pleurant sans pouvoir s'arrêter. Pour cet enfant-là, ils étaient arrivés trop tard. Chavirée de tristesse, Cynthia éclata en sanglots

dans les bras de Marco qui la serra fortement contre lui, les larmes aux yeux. Il étendit doucement sa main sur la tête de la jeune mère pour lui insuffler la force d'affronter son deuil et son intolérable chagrin.

Après les hôpitaux pour enfants, les autres hôpitaux se vidèrent petit à petit et tous les malades, jeunes et vieux, purent rentrer chez eux, pleurant de joie et d'émotion, riant dans les bras de leurs proches. Les médecins, les chirurgiens et bon nombre de personnel soignant purent enfin prendre les vacances bien méritées qu'ils repoussaient sans arrêt, au rythme des urgences à traiter.

Vincenzo, assis devant sa télé, éclata d'un grand rire joyeux quand il apprit qu'un centre spécialisé pour les soins aux handicapés avait dû fermer temporairement ses portes, faute de malades, tous ceux qui y étaient traités ayant, comme par miracle, retrouvé l'usage de leurs membres.

Le phénomène extraordinaire s'étendit rapidement à toutes les villes dans un rayon de 500 kilomètres de celle où tout avait débuté. Dans chaque ville, les premiers touchés par cette mystérieuse "grâce divine" étaient toujours les hôpitaux pour enfants.

Avant de débiter, Marco et Cynthia avaient demandé à l'aurore boréale s'il était possible que les couleurs mauve et vert pâle qui apparaissaient lors de la guérison puissent être invisibles. Contrairement à son habitude, la lumière avait ondulé affirmativement mais de façon moins rapide qu'à l'accoutumée, comme si elle était hésitante.

— Est-ce que c'est dangereux pour toi ? avait demandé Marco.

La lumière avait vivement ondulé de façon négative.

— Est-ce que ça enlève de ton pouvoir ?

La lumière avait alors ondulé de façon positive d'un mouvement vif.

— De ton pouvoir complet ?

La lumière avait ondulé de façon négative.

— De ton pouvoir de guérison ? avait encore demandé Marco.

De nouveau, la lumière avait affirmé vivement.

Marco et Cynthia s'étaient regardés, indécis, ne sachant comment résoudre ce problème.

— J'ai une idée ! s'exclama Cynthia. On pourrait garder la lumière visible pour tous les malades qui sont seuls dans leurs chambres et la rendre invisible pour ceux qui ont quelqu'un près d'eux. Comme ça, on diminuerait les risques et si la personne malade a besoin de tout ton pouvoir, on pourrait créer une diversion pour faire sortir tout le monde de la chambre. Ça serait possible ? demanda-t-elle à l'aurore boréale.

Celle-ci approuva vivement et le doigt de lumière vint appuyer plusieurs fois sur le bout de son nez, le filet étendu en un large sourire.

Mais bientôt, les médecins, revenus frais et dispos de leurs vacances, durent affronter une nouvelle vague de malades, affluant par centaines des régions les plus éloignées, attirés par cet endroit où tout avait débuté et où, disait-on, toutes les maladies pouvaient être guéries. Et de nouveau, rapidement, plusieurs furent guéris, agrandissant l'affluence des malades qui arrivaient de partout.

Malheureusement, cette notoriété grandissante eut aussi pour effet de faire accourir du monde entier des centaines de journalistes et de nombreuses chaînes de télévision qui campaient jour et nuit devant les différents hôpitaux, armés d'appareils photos et de caméras. Plusieurs journalistes obtinrent l'autorisation de placer des appareils sophistiqués dans les chambres et même de rester auprès des malades afin d'assister en direct à ces mystérieuses guérisons qui ne survenaient que la nuit.

Marco et Cynthia ne se déplacèrent que dans les chambres des patients tous seuls et, ce soir-là, la magnifique lumière ne put guérir que ceux-là.

De retour dans leur maison, Marco prépara un thé qu'ils burent côte à côte, assis devant le feu.

— Ce n'est pas bon pour nous, toute cette publicité, dit Marco d'un ton déçu et légèrement excédé.

Il but son thé, déposa sa tasse et se tourna vers Cynthia.

— Cynthia, je sais que tu ne vas pas aimer ce que je vais te dire, mais je crois qu'il est important qu'on fasse une pause.

— Une pause ?

— Oui, ma douce. Une pause de quelques jours ou même quelques semaines, le temps qu'ils repartent tous d'où ils viennent. Sinon, un jour ou l'autre, on ne pourra plus rien faire du tout parce qu'ils seront de plus en plus nombreux et qu'ils seront là en permanence, tu comprends ?

Cynthia le regarda longuement, songeuse, puis elle acquiesça d'un signe de tête.

— Oui, Marco, je comprends et je crois que tu as raison. Tu as raison mais c'est tellement dommage...

— On va juste attendre qu'ils s'en aillent, Cynthia. Dès que tout sera redevenu plus calme, on pourra recommencer.

Cynthia lui adressa un doux sourire, effleura son visage de sa main, déposa sa tasse et s'adossa contre le canapé, les yeux fermés.

Marco la dévisagea, remarqua les légers cernes sous ses yeux, embrassa ses paupières avec tendresse.

— Ça va te faire du bien aussi, ma douce, un peu de repos.

Leurs soirées ne débutaient qu'assez tard le soir et ne finissaient pas avant les petites heures du matin. Et Cynthia tenait à être debout au réveil de ses enfants, ce qui ne lui offrait que des nuits assez courtes, dont le manque de sommeil ne parvenait pas à être comblé lors des rares moments de repos qu'elle prenait dans la journée.

— Viens, mon amour, on va dormir, dit Marco tendrement.

Le lendemain, il s'occupa des enfants, les emmenant jouer dehors et lorsque Cynthia s'éveilla, il était presque midi. Elle sursauta, se leva d'un bond et descendit dans la cuisine où les enfants, assis sur les grands tabourets de l'ilot, mangeaient de bon appétit en écoutant Marco leur raconter une histoire qui

semblait captivante. Il s'interrompit en la voyant. Avec son peignoir et ses cheveux tout emmêlés, ses traits reposés, ses grands yeux lumineux et son sourire apaisant, elle était adorable et tout simplement magnifique. Elle s'approcha en souriant et embrassa le cou de Marco d'un geste tendre et très doux, sous les regards amusés de Gabriel et de Sophie. Elle se pencha par-dessus l'ilot, embrassa ses enfants.

— Tu as faim ? demanda Marco.

— Oh oui ! Je suis affamée !

Il sortit les deux assiettes qu'il avait gardées au chaud et ils s'assirent face aux petits, Marco poursuivant son histoire.

*
* *

L'inspecteur Tremblay lissait sa moustache d'un air songeur.

— Erickson, tu trouves pas ça bizarre, toi, toutes ces guérisons subites et instantanées ?

— Sûr ! Comme tout le monde ! C'est absolument fantastique et complètement incompréhensible !

— Et tu trouves pas ça bizarre, toi, que ces guérisons coïncident à quelques semaines près avec le retour de Rinaldo et Letillier dans les parages ?

Erickson le regarda d'un air perplexe.

— Tu crois qu'ils ont un rapport avec tout ça ?

— Peut-être... Il y avait pas mal de trucs bizarres avec leur affaire, tu crois pas ? Et comme par hasard, ils s'installent dans le coin et des choses bizarres recommencent...

— Henri, tu crois pas que tu fais une légère fixation sur eux ?

— Non, vieux, je t'assure. Mais avoue quand-même que tout ça est un peu gros pour que ce ne soit qu'une simple coïncidence, non ?

— Oui, ça tu as raison. J'avoue que c'est étrange mais... C'est quoi, ton idée ? Tu penses que ce sont eux qui guérissent tous ces gens ?

— Possible...

— Henri ! Comment voudrais-tu qu'ils puissent faire un truc pareil ? Même les experts en médecine et de tous bords, qui ont analysé la situation de long en large n'ont toujours pas réussi à trouver comment ces guérisons se produisaient !

— Justement, Erickson ! Ça prouve qu'il y a là-dessous quelque chose de plus...

— Comme quoi ?

— Je sais pas... peut-être que c'est ce fameux bâton... Peut-être que c'est vrai que c'est un bâton magique...

Erickson éclata d'un grand rire en secouant la tête.

— Henri ! ! Tu vas pas me dire que tu es resté accroché avec ça ? ! ! Voyons ! Un bâton magique ! ! Comment tu veux que ça existe, un truc pareil ? ! !

Tremblay haussa les épaules.

— N'empêche... n'empêche que la simple coïncidence, pour moi, elle passe mal, tu vois ?

— Oui, moi aussi je trouve que c'est étrange, mais écoute, Henri, quand bien même, ça serait eux, ils font juste du bien, non ? Rien de mal, alors...

— Oui, c'est sûr, Erickson ! Là n'est pas la question. C'est juste que j'aimerais savoir, j'aimerais comprendre une fois pour toutes...

*
* *

Comme l'avait dit Marco, ce repos forcé fit énormément de bien à Cynthia et elle profita avec un plaisir immense de ces moments passés avec lui et ses enfants. Quand le temps le leur permettait, ils passaient de longues heures à patiner sur le lac, à glisser en traîneau en faisant des courses sur le terrain en pente, à faire de longues randonnées sur leur terrain, autour du lac et dans les bois. Cynthia emmena ses enfants dans l'ancienne cabane à sucre, leur fit découvrir les jeux de miroirs et la porte secrète que Philippe avait faits pour elle quand elle était petite. Quelques semaines s'écoulèrent ainsi dans la joie, l'amour et la détente. Quelques semaines durant lesquelles la "grâce divine"

sembla avoir disparue complètement et aussi mystérieusement qu'elle était arrivée. Malgré tout, les journalistes étaient longs à quitter les lieux et beaucoup persistèrent, convaincus que les miracles reprendraient un jour ou l'autre.

— Marco ? Et si on les attirait ailleurs ? Très loin d'ici ? On pourrait leur donner un autre os à ronger et revenir ensuite, non ?

Marco se mit à rire en la regardant tendrement.

— Oui, ma jolie sorcière, c'est une excellente idée !

Gabriel et Sophie, avec de grands signes de la main, un large sourire aux lèvres, décollèrent dans l'hélicoptère de Vincenzo chez qui ils allaient passer les prochaines deux semaines en compagnie de Philippe, de Marilou et de ses enfants.

Peu de temps après, Marco et Cynthia marchaient main dans la main dans une rue de Paris, se dirigeant vers un hôtel de luxe où ils louèrent une suite royale pour deux semaines.

Marco ferma doucement la porte de la chambre où Cynthia dormait profondément et alluma la télé.

"Il semblerait que ce qu'on appelle désormais, partout dans le monde, la "grâce divine" se soit maintenant déplacée sur notre sol. En effet, depuis quelques jours, tous les hôpitaux pour enfants se sont rapidement vidés de leurs petits patients, pour le plus grand bonheur de tous. Sur place, notre correspondant spécial, Yves Morier. Alors, Yves, pouvez-vous nous en dire plus ?

"Oui, Stéphanie. Il semblerait effectivement que cet étrange phénomène qui a touché récemment l'Amérique du Nord sur une grande partie, se soit maintenant installé chez nous. Toutefois, absolument personne n'est en mesure de nous éclairer sur ces événements mystérieux autant qu'extraordinaires qui se déroulent à grande échelle. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que les guérisons ont toutes lieu de nuit et dans des chambres où les patients sont

seuls. Malgré les nombreuses enquêtes qui se sont déroulées sur place et les nombreux examens faits sur les patients par les experts les plus renommés dans leur domaine, il semblerait que personne ne puisse nous donner la moindre information ou le plus petit indice sur par quoi, de quelle façon et comment ces étranges phénomènes peuvent se produire. Tout ceci reste un mystère entier et complètement incompréhensible.

"Merci Yves, espérons que nous parviendrons un jour à résoudre cette énigme. Au sud du Liban, maintenant..."

Avec un sourire, Marco éteignit la télé, appela la réception et commanda un petit déjeuner consistant et gargantuesque, avant d'aller réveiller Cynthia.

Comme toutes les fins de matinée, le groom avec un sourire aux lèvres, fit glisser le chariot dans le petit salon, prit le généreux pourboire laissé à son intention sur la table basse, cogna discrètement à la porte de la chambre d'où provenaient les rires de ce sympathique couple qu'il pensait en voyage de noce et sortit sans bruit de la suite.

*
* *

Le plan de Cynthia avait marché à la perfection et en peu de temps, la ville lumière fut envahie de journalistes, d'enquêteurs et de nombreuses équipes de télévision qui prirent leur quartier devant tous les hôpitaux de la capitale et de plusieurs grandes villes, également touchées par la "grâce divine".

Ils purent retourner dans leur maison, retrouver les enfants et de nouveau, Jo-Ann et Frank vinrent dormir chez eux tandis que de nouveau, les hôpitaux des alentours se vidaient aussi vite qu'ils se remplissaient.

Marco avait eu l'idée géniale de demander à l'aurore boréale d'endormir toutes les personnes, malades ou pas, présentes dans l'hôpital au moment où ils arrivaient. L'aurore, son filet de lumière étendu largement, s'était vivement gondolée en appuyant frénétiquement son doigt lumineux sur le bout de son nez.

Ainsi, ils purent agir tranquillement et sans que personne ne risque de les surprendre en voyant la magnifique lumière mauve et vert pâle produire ses miracles à tour de bras.

Les journalistes commençaient à s'arracher les cheveux et avaient la vive impression que quelqu'un quelque part se moquait d'eux. Car, à peine étaient-ils installés dans une ville où la "grâce divine" frappait abondamment, que celle-ci semblait disparaître d'un coup pour réapparaître ailleurs, beaucoup plus loin.

Le mois d'avril vit fondre doucement la neige et réapparaître les premiers brins d'herbe et, tandis que les eaux du lac miroitaient sous le soleil relativement chaud de ce printemps, les premiers bourgeons sortaient en abondance.

— Le mois prochain, on va en Italie, ma douce, murmura Marco à l'oreille de Cynthia alors qu'il la faisait danser, sous le regard rieur des enfants, sur une musique italienne justement.

— Oh oui, Marco ! Ça a l'air tellement beau, là-bas !

— Oui, ça l'est, vraiment ! On ira avec tes parents et les enfants et on louera une maison au bord de la mer ! Assez au sud pour pouvoir se baigner !

Cynthia, les yeux étincelants, se tourna vers les enfants.

— Vous avez entendu ? On va partir en vacances au bord de la mer, en Italie ! Avec Papy et Mamie !

Et sous les cris de joie et les applaudissements des enfants, Marco la contempla un moment, avant de l'embrasser passionnément.

Allongée sur le sable chaud, Cynthia sursauta et se mit à rire lorsque les cheveux mouillés et les lèvres fraîches de Marco chatouillèrent la peau brûlante de son ventre. Elle enfouit une main dans ses cheveux, serrant sa tête contre elle avec tendresse et frémit de désir lorsqu'elle sentit sa main glisser doucement sur ses jambes. La petite plage privée attenante à la maison était

déserte. Les enfants étaient partis avec leurs grands-parents visiter le port et déguster des crèmes glacées.

— Marco... murmura Cynthia d'une voix basse et troublée tandis qu'il la regardait d'un air tendrement moqueur, les yeux brûlants, en tirant doucement sur le cordon de son maillot de bain avant de le faire glisser d'un geste lent et terriblement sensuel.

— On devrait l'acheter cette maison, dit Marco d'un ton rêveur tandis qu'il marchait le long de la plage enserrant la taille de Cynthia contre lui.

— Oh oui ! C'est tellement joli ici ! J'adore cet endroit ! Mais l'acheter honnêtement, hein ? demanda-t-elle d'un air malicieux.

— Oui, ma douce. Tout ce qu'il y a de plus honnête ! Reste juste à savoir si les propriétaires veulent vendre.

Au prix que Marco leur proposa, ils acceptèrent avec plaisir et l'accord se conclut autour d'un verre de chianti devant le spectacle splendide du soleil se couchant sur la Méditerranée.

*
* *

En quelques mois seulement, des centaines de milliers d'enfants, de femmes et d'hommes, de tout âge, dans de nombreux pays, riches ou pauvres, de toute allégeance et de toute religion, avaient été touchés par la "grâce divine" et retrouvé une santé resplendissante.

Du jour au lendemain, les ventes de médicaments, de fournitures et d'appareils médicaux chutèrent de façon dramatique, creusant un gouffre financier de plusieurs centaines de milliards journaliers dans les coffres de ceux à qui les maladies profitaient généreusement depuis longtemps et pour de nombreuses années.

Plusieurs médecins furent mis à pied ou prirent leur retraite faute d'afflux suffisant dans les hôpitaux. Certains établissements durent fermer leur porte.

Quelques charlatans essayèrent de profiter de ce mouvement mystérieux en se proclamant de la "grâce divine" et prétendant qu'ils avaient été choisis pour être les messagers de la guérison. Mais, après avoir été changés pendant quelques heures en petites souris affolées, ils prirent la fuite en courant, certains changeant même de pays, tandis que Cynthia et Marco riaient aux éclats, s'amusant comme des enfants.

*
* *

— Écoute, Erickson ! Tu vas pas me dire qu'ils ne sont pas dans le coup ! Regarde ! *Guérisons miraculeuses à Paris et dans plusieurs grandes villes de France ! La "grâce divine" touche l'hexagone de plein fouet !* Et comme par hasard, où sont Rinaldo et Letillier à ce moment précis ? À Paris ! Les mêmes titres dans les journaux à Londres, en Espagne, en Grèce, en Allemagne, en Italie.... Et chaque fois, comme par hasard, où sont Rinaldo et Letillier ? Dans ces pays, justement ! !

— Comment tu le sais ? Tu les fais suivre ?

— Ouais.... Ouais ! Oui, je les fais suivre ! affirma Tremblay d'une voix ferme.

— Henri, le contrat que tu as signé avec Rinaldo, tu sais qu'il est valable devant les tribunaux, n'est-ce pas ? Et que tu t'y engages à ne plus les faire suivre et ne plus jamais faire mention de ce bâton dans tes recherches ou tes rapports d'enquêtes, puisque celui-ci t'as été remis ? Tu te souviens ?

— Ouais, ouais, je sais, mais je m'en fous ! répondit précipitamment Tremblay, et tu sais pas le plus beau, Erickson ? Dans toutes les villes où ils sont allés, ils ont loué des chambres, des suites le plus souvent, dans des hôtels de luxe, et ils se sont inscrits sous leurs vrais noms, avec leurs vrais passeports, mais... L'inspecteur Tremblay se tut, laissant flotter le suspense. Mais dans aucun, aucun aéroport, personne ne les a jamais vus et aucun billet d'avion n'a jamais été réservé en leurs noms ou aux noms de personnes correspondant à leurs descriptions ! Personne ! Nulle part ! Tu comprends ce que ça veut dire ? Ils se sont rendus à Paris et ailleurs sans jamais prendre un seul avion pour y

arriver ! ! ! Pas de bateau, non plus, car la veille, ils étaient encore chez eux. Tu peux m'expliquer ça, toi ? !

Erickson, les yeux ronds, le regardait en secouant la tête.

— C'est impossible ! !

— Exact ! ! Complètement impossible ! ! Et pourtant, ils y étaient ! Et pourtant, ils l'ont fait ! ! Alors ?

Erickson, consterné et incrédule, le fixa longuement.

— Je sais pas quoi te dire, vieux ! C'est vraiment bizarre !

— Bizarre, oui, ça tu peux le dire !

Il tira une chaise, s'assit face à Erickson et le regarda d'un air sérieux. Il dit d'un ton grave :

— Erickson, pense ce que tu veux mais pour moi, ce bâton magique, c'est pas juste une rumeur partie dans une cour d'école, inventée par un gamin à l'imagination débordante. Il se tut un instant. Pour moi, il existe vraiment et j'en suis de plus en plus convaincu !

*
* *

La "grâce divine" parut disparaître durant les premiers mois d'été de cette année exceptionnellement riche en événements mystérieux pour ne réapparaître qu'en août avec une vitesse d'exécution fulgurante, s'étendant désormais sur de très nombreuses villes, sur presque tous les continents avant de s'arrêter subitement.

CHAPITRE 35

C'est avec une vive émotion que Cynthia prit entre ses mains le visage de Marco, lorsqu'après avoir garé le Jeep dans la remise camouflée, ils se retrouvèrent, seuls tous les deux dans la grande clairière où ils étaient arrivés plus d'un an auparavant.

— Marco, le jour où tu m'as emmenée ici, tu m'as sauvé la vie. Tu m'as ramenée à la vie. Jamais, je ne pourrai oublier tout ce qui s'est passé et surtout tout ce que tu as fait pour moi à ce moment-là... Et maintenant, je reviens ici pour devenir ta femme... Je ne trouve pas les mots pour te dire tout ce que je ressens, mais je t'aime Marco, je t'aime tellement que mon cœur explose de joie et d'amour à chaque fois que je te vois, que tu me regardes, que je t'entends, que je te touche, que tu poses tes mains sur moi, que je te sens, que je pense à toi... Tout le temps, ça fait ça tout le temps. Et je sais au plus profond de moi que ça le fera toujours.... Je t'aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de tout mon être. Plus que je n'ai jamais aimé de toute ma vie, conclut-elle d'une voix tremblante tandis que des larmes d'émotion coulaient sur ses joues.

Marco, immensément touché, essuya ses larmes d'un geste très tendre en la dévisageant, les yeux remplis d'amour.

— Ma douce Cynthia, je pourrais répéter mot pour mot ce que tu viens de me dire si joliment. Tout est pareil pour moi, maintenant, depuis longtemps et pour toujours. Je t'aime tant, ma douce, je t'aime tant !

Et sans pouvoir ajouter autre chose, il la serra fortement contre lui, les yeux fermés, sa joue et ses lèvres caressant d'un geste infiniment tendre le visage tant aimé, blotti contre lui.

*
* *

La verrière fut décorée de magnifiques fleurs blanches, entrelacées dans un joli ruban de satin qui faisait le tour de la mezzanine et qui irisait de toutes les couleurs de l'aurore boréale, laquelle se gondola vivement en appuyant frénétiquement sur le bout du nez de Cynthia et caressant sa joue d'un geste très doux.

Là où se tenait l'immense sapin quelques mois auparavant, fit place une grande et large ouverture, décorée des mêmes fleurs et du même ruban qui s'étendait sur une longue et large arche, décorée elle aussi des mêmes fleurs et des mêmes rubans et qui descendait jusqu'au bord du lac. De part et d'autre de l'arche, furent placées suffisamment de chaises et de bancs pour réunir la nombreuse assemblée d'invités qui arriveraient très bientôt. Au bout de l'arche se dressait l'autel, joliment garni de fleurs et de rubans lui aussi, où officierait le prêtre, vieil ami d'Enzo et de Gina.

Cynthia élaborait avec Gina le menu de la grande fête qui allait avoir lieu.

— Et ta robe, elle va être comment ?

Cynthia la lui décrivit en chuchotant à son oreille et Gina éclata de son grand rire, les yeux brillants.

Debout devant la grande ouverture, Cynthia sentit les bras de Marco l'envelopper. Il se pencha à son oreille :

— C'est ici que tu vas arriver ?

— Oui, mon amour et toi tu seras là-bas, répondit Cynthia en désignant l'autel du doigt.

— Et tu es sûre que la veille, je dois dormir tout seul ?

Cynthia rit doucement.

— Oui, Marco, c'est la tradition. Elle accota sa tête contre lui, embrassant doucement son cou. Mais tu sais, c'est juste une nuit.

— D'accord, une nuit seulement, je survivrai, murmura tendrement Marco en caressant sa joue de la sienne.

Le lendemain, Marco partit chercher les enfants et les parents de Cynthia et peu à peu, les nombreux invités envahirent la maison tranquille qui recommença à bouillir d'activités, à résonner de cris et de rires, d'exclamations et de discussions sans fin, dans un brouhaha incessant au milieu d'un étourdissant va et vient. Tous ceux qui étaient là à Noël étaient de nouveau réunis et cette fois, Dan était là aussi ainsi que plusieurs membres de la famille de Cynthia et bien sûr Laurence et Jacques. De grandes tentes avaient été dressées sur le terrain, libérant des places dans la mezzanine pour les nouveaux venus. Certains resteraient quelques jours et d'autres plusieurs semaines.

Beaucoup de conversations tournaient autour de tous ces miracles incompréhensibles qui avaient eu lieu récemment, tandis que Marco et Cynthia se jetaient des regards amusés et complices, essayant d'avoir l'air aussi surpris que tout le monde.

Vincenzo les attira à l'écart et demanda d'une voix basse et excitée :

— C'est vous, pas vrai ? C'est vous, la "grâce divine" ?

— Oui, Vincenzo, mais chut... murmura Cynthia à son oreille.

Il éclata de rire.

— Je le savais ! Je le savais ! s'écria-t-il d'un ton joyeux.

La veille du mariage, la maison entière était en pleine ébullition et dans la cuisine l'ambiance était survoltée d'autant que la température avait augmenté et qu'il faisait particulièrement chaud. Les enfants, sous la supervision de plusieurs parents qui nageaient avec eux, sautaient dans le lac avec de grands cris de joie.

Vincenzo fit décoller son hélicoptère et revint deux heures après avec le prêtre qui allait célébrer le mariage.

— Aldo ! ! s'écria joyusement Gina en courant pour l'embrasser avec fougue.

Petit et rondouillard, ses yeux noirs pétillants de malice derrière ses petites lunettes rondes, il salua chaleureusement tout le monde et s'attira tout de suite la sympathie de tous ceux qui ne le connaissaient pas encore.

Cynthia lui avait rajouté un lit dans la chambre de Vincenzo et en avait rajouté un pour elle dans la chambre de ses parents. Elle monta dire bonne nuit à ses enfants.

— Je peux la voir, ta robe, Cynthia ? demanda Tania les yeux brillants.

— Non, ma chérie, dit Cynthia en souriant. Tu la verras demain ! Et la tienne, elle te plaît ?

— Oh oui ! Elle est tellement belle ! Merci Cynthia ! s'écria la jeune fille en la serrant dans ses bras.

Cynthia redescendit et s'approcha de Marco qui l'enlaça étroitement.

— Tu es sûre que c'est obligé, ce truc ? Ça va être dur de dormir sans toi, tu sais ?

Elle sourit d'un air malicieux.

— Oui, Marco, pour moi aussi. Mais dis-toi que demain, ça sera encore meilleur.

Elle l'embrassa tendrement.

— Bonne nuit, mon amour, murmura-t-elle avant de se retourner pour monter les escaliers. Elle n'avait pas monté quatre marches qu'elle se retourna en entendant de grands cris et des éclats de rire tandis que Vincenzo et Silvio tenaient Marco chacun par un bras pour l'empêcher de la suivre. Elle lui sourit avec amour en secouant la tête et lui envoya un baiser de sa main avant de disparaître dans sa chambre.

Laurence cogna doucement à la porte que Cynthia entrouvrit sans se montrer.

— Tu veux que je t'aide Cynthia ?

— Non, Laurence, tu es gentille mais ça va, j'ai presque fini. Mais si tu veux, tu peux aller voir si les enfants sont prêts et surtout veiller à ce qu'ils ne se salissent pas.

Laurence eut un petit rire.

— Oui, tu as raison ! J'y vais !

Peu de temps après, c'est Philippe qui cogna à la porte qu'il entrebâilla.
— Cynthia, je peux entrer ? Marco a besoin de tu sais quoi.
— Oui, Philippe, mais ferme vite la porte.
Philippe entra, referma vivement la porte et se figea :
— Cynthia, tu es splendide !
Cynthia rit doucement, ravie et lui tendit le bâton.
— Cache le bien et surtout ne dis rien à Marco, hein ?
— Bien sûr que non ! Mais quand il va te voir... Et il lui adressa un large sourire, ses yeux brillants de tendresse. Tu es vraiment magnifique !
— Merci, Phil !

Dans la bonne humeur et l'effervescence, tout le monde s'habilla et se prépara pour le mariage et peu à peu prit place sur les bancs et les chaises, face à l'autel où Aldo préparait la cérémonie.

Marco arriva sous les cris, les sifflets d'admiration et les applaudissements nourris.

D'un geste moqueur, il s'inclina devant l'assemblée en souriant.

Il avait lissé et attaché sur la nuque son abondante chevelure. Il était vêtu d'un costume noir, d'une coupe tombant parfaitement, comme taillé sur mesure. Mais très vite, vu la chaleur intense, il ôta sa veste et parut avec une chemise de satin blanc sur laquelle il portait un gilet de soie gris foncé, très cintré, mettant en valeur sa carrure et ses larges épaules. Il avait ajouté un nœud papillon de même couleur que le gilet sur le col remonté de la chemise. Il était magnifique et terriblement séduisant.

— *Ma che bello ! ! Ma que tu es bellissimo*, Marco ! ! s'écria Gina, assise à l'avant sous les rires de tous qui approuvèrent à grands cris. Il s'inclina face à elle avec un sourire et se tourna vers Aldo.

Cynthia sortit de la chambre sous les exclamations admiratives des enfants.

— Tu es belle, Maman ! ! s'écria Sophie en s'élançant vers elle.

— Oh, Cynthia ! Elle est tellement belle ta robe ! Tu es tellement belle ! s'exclama Tania, les yeux brillants d'admiration.

Gabriel s'approcha à son tour et enlaça sa taille de ses bras. Il leva les yeux vers elle.

— Tu es la plus jolie Maman du monde, tu sais ? ! dit-il en souriant.

— Merci, mon cœur ! Vous êtes tous des amours et vous aussi vous êtes tous très beaux ! Vous êtes adorables !

Gabriel et Alexandre portaient le même petit costume gris sur une chemise blanche avec un nœud papillon gris, tandis que Sophie et Laurie portaient la même robe de satin rose. Tania, elle, portait une robe de soie mauve, longue et vaporeuse qui mettait en valeur son teint mat et ses cheveux noirs. Elle tenait à la main un petit plateau recouvert de velours de couleur violette sur lequel étaient déposées les alliances. Celle de Cynthia était celle que Marco lui avait offerte la nuit de Noël et celle de Marco était une bague en or, sobre et très masculine, sur laquelle était gravée le M de son prénom, orné d'un minuscule diamant en forme de cœur, à la pointe du M, au centre de la bague. À l'intérieur était gravé : À toi pour toujours, Cynthia.

Cynthia prit une grande inspiration et respira plusieurs fois profondément, essayant de calmer les battements de son cœur.

— Vous êtes prêts, les enfants ?

— Oui ! répondirent-ils tous en chœur.

Elle avait relevé ses longues boucles haut sur sa tête, les retenant avec un diadème, n'en laissant que quelques unes libres autour de son visage. Toutes ses boucles étaient parsemées de petites perles scintillantes. Elle avait maquillé légèrement ses yeux, ce qui les faisait paraître encore plus lumineux et plus clairs.

Sa robe, toute de satin de soie de couleur blanche, était découpée en forme de bustier, moulant étroitement son corps jusqu'aux hanches et laissant ses

épaules et ses bras nus. À partir des hanches la robe, longue, tombait souplement sur ses jambes, s'évasant avec légèreté.

Dans le dos, la robe était entièrement décolletée en pointe légèrement arrondie, jusqu'au creux de ses reins, retenue par dix fins rubans de dentelle, attachés de chaque côté du tissu de la robe par un minuscule bouton de perle. La longueur des rubans de dentelle diminuait en descendant jusqu'au bas du décolleté. Le tissu de la robe moulait ses fesses, accentuant et mettant en valeur sa cambrure naturelle, sur lesquelles venaient se nouer souplement deux larges et soyeux rubans de mousseline qui s'évasaient en une vaporeuse et longue traîne, agrémentée d'un bord en dentelle orné des mêmes petites perles scintillantes qui brillaient dans ses cheveux.

Des gants de dentelle, laissant ses doigts nus, montaient jusqu'à son coude, couvrant ses avant-bras.

Elle portait à son cou une fine parure de diamants.

— Alors, allons-y, dit-elle en relevant sa robe pour descendre les escaliers.

Son père, dans un beau costume gris, l'attendait au bas des marches, un large sourire aux lèvres, les yeux brillants d'amour et d'admiration et lui tendit un petit bouquet de fleurs blanches, retenues par un ruban de dentelle.

— Tu es magnifique, Cynthia ! dit-il gentiment. Tu es nerveuse ?

— Oh oui, Papa !

Avec tendresse, il prit son bras et ils s'avancèrent dans la verrière. Les enfants se placèrent de part et d'autre des longs rubans de mousseline, Sophie et Gabriel, tenant l'un des côtés et Laurie et Alexandre, tenant l'autre. Tania, au centre, portait le plateau avec les alliances et veillait à ce que les enfants tiennent bien la traîne et marchent au même pas.

Angelo, qui se préparait à mettre la musique lui fit un grand sourire et un clin d'œil admiratif et lorsque Cynthia passa devant lui et qu'il vit le dos de la robe, il ne put s'empêcher d'émettre un léger sifflement séducteur en riant doucement.

Ils arrivèrent devant la grande ouverture. Tous les invités étaient assis, attendant sagement et leur tournaient le dos.

Marco était aussi de dos, parlant au prêtre.

Cynthia, avec un sourire, fit un signe à Angelo et commença à marcher doucement alors que les notes de la marche nuptiale résonnant d'un coup fit se tourner prestement toutes les têtes vers elle.

Lorsque Marco se retourna, elle se figea tant son allure et sa prestance la troublaient et l'envoûtaient.

Et, comme le jour où elle l'avait vu pour la première fois, elle ressentit un émoi intense alors que les yeux noirs et brûlants l'enveloppaient toute entière avec une profonde intensité et un amour passionné.

Immobile au milieu du tapis, sa poitrine se soulevant rapidement au rythme accéléré des battements de son cœur, elle sentit ses joues s'enflammer.

Marco, touché, pencha légèrement la tête et, avec un tendre sourire, lui tendit la main.

Ses grands yeux rivés dans les siens, tremblante et les joues en feu, elle avança doucement jusqu'à lui. Son père embrassa sa joue avec un sourire et alla s'asseoir, avec les enfants, à côté de sa femme qui essuya une larme en riant.

Quelques rires surpris et des sifflets admiratifs avaient salué son passage à la découverte du dos de la robe, ceux de Vincenzo et de Silvio étant les plus bruyants.

Cynthia mit sa main dans celle tendue de Marco et il la porta à ses lèvres, sans la quitter des yeux. Il tendit une main vers son visage et se pencha pour l'embrasser mais Aldo le rappela à l'ordre.

— Tttt !!! Tttt !!! Tttt !!! Plus tard, Marco, plus tard !

Ce qui fit rire l'assemblée.

Cynthia lui adressa un grand sourire et nouveau il se pencha vers elle.

— Marco !!! dit Aldo d'une voix forte sous les rires de tout le monde.

Marco se redressa et ils firent tous deux face au prêtre qui commença à parler.

— Mes chers amis, nous sommes réunis ici, aujourd'hui, devant Dieu, pour célébrer une union...

Marco glissa sa main dans le dos de Cynthia et son mouvement s'arrêta net. Il pencha sa tête vers l'arrière pour découvrir avec surprise, émerveillement et gourmandise le dos de la robe.

— Marco ! dit de nouveau Aldo.

Comme un gamin pris en faute, il se redressa rapidement mais quelques secondes après, ne put s'empêcher de regarder à nouveau, et de glisser ses doigts sous les rubans de dentelle, tandis qu'au milieu des rires de l'assemblée, retentirent les grands rires de Vincenzo et de Silvio, qui observaient leur ami et avaient peine à se maîtriser.

Marco se pencha à l'oreille de Cynthia :

— Ça s'enlève comment, ça ?

Cynthia en riant doucement, chuchota :

— Tu le verras ce soir, mon amour. Arrête, Marco.

Aldo tapa dans ses mains pour ramener de l'ordre et dit d'une voix forte :

— Je disais donc que nous sommes tous réunis ici aujourd'hui devant Dieu pour unir Cynthia et Marco par les liens sacrés du mariage.

— Marco, si tu n'arrêtes pas, je me change en nonne ! chuchota Cynthia, les yeux rieurs tandis qu'Aldo poursuivait son discours.

Marco, en la regardant d'un air espiègle, éclata soudain d'un grand rire qui fit rire tout le monde sans qu'ils en connaissent la raison.

Aldo s'interrompit, les regarda en essayant de prendre un air fâché mais ses yeux pétillants trahissaient son envie de rire. Il remonta ses lunettes sur son nez et dit d'un ton narquois.

— Marco, place tes mains en avant de toi, s'il te plait.

— Merci, rajouta-t-il d'un air satisfait, tandis que Marco s'exécutait en souriant.

— Bien, reprit Aldo après un silence. Le mariage suppose que les époux s'engagent l'un envers l'autre sans y être forcés par personne, se promettent

fidélité pour toute leur vie et acceptent la responsabilité d'époux et de parents. Est-ce bien ainsi que vous l'entendez ?

— Oui ! répondirent Cynthia et Marco d'une seule voix.

— Le mariage a été institué pour la sanctification de l'union entre l'homme et la femme, pour la procréation des enfants qui seront élevés dans le respect du Seigneur, et pour l'affection, l'assistance et le réconfort mutuel des conjoints, dans la prospérité comme dans le malheur. C'est le sacrement par lequel les deux personnes ici présentes désirent être unies. Donc, si l'un d'entre vous connaît une raison valable qui s'oppose à leur union légitime, qu'il parle maintenant, ou qu'il se taise à jamais.

Le prêtre fit une pause, regarda Marco et reprit d'un ton solennel :

— Marco, veux-tu prendre Cynthia pour épouse légitime, et vivre avec elle selon la loi de Dieu, dans le saint état du mariage ? L'aimeras-tu, la consoleras-tu, l'honoreras-tu, dans la maladie comme dans la santé, dans la joie comme dans la tristesse, dans la richesse comme dans la pauvreté et, renonçant à toute autre union, lui resteras-tu fidèle jusqu'à la mort ?

— Oh oui ! ! Et je vais adorer ça ! ! s'écria Marco d'une voix vibrante, qui fit rire tout le monde, ses yeux brûlants d'amour plongés dans ceux de Cynthia.

— Cynthia, veux-tu prendre Marco pour époux légitime, et vivre avec lui selon la loi de Dieu, dans le saint état du mariage ? L'aimeras-tu, le consoleras-tu, l'honoreras-tu, dans la maladie comme dans la santé, dans la joie comme dans la tristesse, dans la richesse comme dans la pauvreté et, renonçant à toute autre union, lui resteras-tu fidèle jusqu'à la mort ?

— Oui, dit Cynthia d'une voix douce, le cœur battant, ses grands yeux lumineux plongés dans ceux de Marco.

Aldo pencha la tête vers elle, mettant une main sur son oreille pour montrer qu'il n'avait pas entendu.

Cynthia, en riant, s'écria soudain :

— Oui ! ! ! *Certo che si* ! ! tandis que l'assemblée applaudissait à tout rompre en riant aux éclats.

Alors que Marco approchait ses mains du visage de Cynthia pour l'embrasser, le prêtre l'interrompit d'une voix forte :

— Marco ! !

Il fit signe à Tania, qui riait aux larmes, immobile derrière eux, de s'avancer et il put bénir les anneaux. Il fit un signe à Marco qui prit la bague de Cynthia, la porta à ses lèvres pour l'embrasser et lui glissa sur le doigt, la regardant avec une intense émotion. Cynthia, tout aussi émue, prit la bague de Marco, la porta à ses lèvres pour l'embrasser et la glissa sur son doigt. Il sourit tendrement devant les larmes qui perlaient à ses yeux et la rougeur sur ses joues, témoignant de son intense émotion et, d'un geste très doux, caressa sa joue de sa main.

Aldo les observa un instant, un large sourire aux lèvres, et déclara d'une voix forte :

— Marco et Cynthia, je vous déclare unis par les liens du mariage !

Marco saisit la taille de Cynthia d'un geste vif et l'embrassa avec passion, fougueusement et longuement, caressant son visage d'une main pleine de douceur et de tendresse, tandis que l'assemblée entière poussait des cris de joie et que s'élevaient partout des sifflets et des applaudissements bruyants alors qu'Aldo continuait en secouant la tête et en riant de bon cœur, avec un geste découragé de la main.

— Tu peux embrasser la mariée...

Tout le monde se leva et, sous les applaudissements nourris et enthousiastes, Marco enlaçant étroitement Cynthia, se tourna vers l'assemblée, un grand sourire heureux aux lèvres. Cynthia, blottie contre lui, les joues rouges et les yeux brillants leur sourit avec tendresse. Ils se tournèrent ensuite vers Aldo et l'embrassèrent chaleureusement pour le remercier.

— Marco, dit ce dernier en riant, j'ai rarement célébré un mariage où le marié était aussi indiscipliné, tu sais ? Tu bats tous les records !

— Désolé, vieux, je le ferai plus, promis ! dit Marco en riant, un air malicieux dans les yeux. Et il reprit d'un air sérieux : Mais c'était sincère, tu sais ? Vraiment !

— Oh oui, Marco ! Je sais, ne t'en fais pas ! répondit Aldo avec douceur. Il y a des choses qui ne trompent pas, tu sais ? Je vous souhaite beaucoup de bonheur à tous les deux !

Cynthia et Marco le remercièrent chaleureusement et, reportant, son regard vers les grands yeux de Cynthia qui le regardait tendrement, il caressa lentement ses lèvres de son doigt avant de l'embrasser de nouveau, la serrant fort tout contre lui.

— Je t'aime, Cynthia. Je t'aime, ma douce, et je t'aimerai même au-delà de la mort.

Il sentit son corps trembler contre le sien, il resserra son étreinte et glissa une main douce contre sa nuque qui la fit frissonner.

Elle caressa tendrement son visage et murmura d'une voix tremblante :

— Je t'aime, Marco et je t'aimerai toujours, envers et contre tout. À tout jamais, je suis à toi.

Elle sentit sous ses doigts une larme qui coulait et elle le serra contre elle avec une grande émotion.

Ils restèrent longtemps enlacés tous les deux, puis peu à peu, les invités s'approchèrent, venant les féliciter et les embrasser chaleureusement.

Gina éclata en sanglots en les serrant tous les deux contre elle.

Enzo effleura d'un doigt la joue de Cynthia, ses yeux noirs brillants de tendre affection :

— Maintenant, tu es ma fille aussi, dit-il gentiment.

Stanley les enserra de ses grands bras, avec un rire heureux.

Vincenzo, en riant, donna une grande accolade à Marco.

— Sacré Marco ! Tu changeras jamais, hein ?

Marco, en riant et en montrant le joli dos de Cynthia qui enlaçait Laurence, dit d'un air malicieux :

— Comment tu veux que je change ?

Philippe s'écria d'un ton joyeux :

— Allez, venez, les amoureux ! On va prendre des photos !

Et débuta une longue série où des centaines de photos furent prises avec les enfants, avec la famille, avec les amis et Aldo réussit même à en prendre une, superbe, de tout le monde réuni autour des mariés. Vu la quantité de personnes présentes, cela tenait de l'exploit et il fut vivement applaudi de tous. La plupart des photos les montraient seuls tous les deux, souriant, heureux, s'embrassant, se regardant. Marco éclata de rire lorsqu'il vit une des photos que Vincenzo avait prise alors qu'il avait ses deux mains enfouies dans le nœud de mousseline et que Cynthia, qui avait noué ses mains autour de son cou, dévoilait ainsi son dos si joliment désirable. Les photos étaient toutes magnifiques, prises au bord du lac, dans l'herbe, sur le quai, dans le bois, partout alentour de la maison. Les dernières photos de cette longue série étaient remplies des grimaces que faisaient Marco et Cynthia, en riant comme des enfants.

Des tables avaient été sorties et commença le long apéritif qui précéda le repas, délicieux, joyeux et fort animé, dans les exclamations de joie, les éclats de rire et les nombreux toasts portés pour les mariés, resplendissants de bonheur et tout simplement magnifiques. Le couple qu'ils formaient et qui semblait aimanté d'une force indestructible rayonnait par tout cet amour qui s'en dégagait avec une intensité troublante et qui paraissait à jamais inaltérable.

Tania, assise près de sa mère, murmura à son oreille d'un air rêveur :

— Le jour où je me marierai, maman, je veux être comme eux !

Marina en souriant, embrassa sa fille et lui dit doucement :

— Je te le souhaite de tout mon cœur, ma chérie.

De la table d'honneur où ils étaient assis tous les deux, entourés des parents de Cynthia et de Gina et Enzo, Marco se leva, son verre de champagne

à la main et attira l'attention de tous en faisant tinter doucement son couteau sur le verre.

Quand le silence fut complet, il commença à parler d'une voix profonde et empreinte d'émotion:

— Il y a bien longtemps, lorsque j'ai rencontré mon ami Philippe... Il leva son verre en direction de son ami et lui fit un large sourire et un clin d'œil complice... Celui-ci a commencé à me parler de sa petite sœur pour laquelle il semblait éprouver un profond attachement et beaucoup d'admiration... Il regarda en direction de Jo-Ann avec un sourire: Ne t'en fais pas, Jo, il t'aime tout autant, tu sais ? À l'époque, je l'écoutais me parler de Cynthia, de leur enfance, de tout ce qu'ils avaient partagé et j'avoue que je l'enviais un peu d'avoir une petite sœur à aimer, surtout une petite sœur qui semblait si adorable. Puis, nos études terminées, on a commencé chacun notre vie professionnelle et on se voyait moins. J'ai commencé à piloter partout et parallèlement à mener d'autres activités. Un jour, j'ai revu Philippe et on a parlé longtemps. Spontanément, je lui ai demandé comment allait sa petite sœur dont il m'avait si souvent parlé et il m'a dit qu'elle s'était mariée, avait deux enfants et il m'a proposé de venir à la fête qu'il organisait pour son anniversaire prochain.

Il se tut un instant, se rappelant ce jour avec émotion, baissa tendrement son regard vers Cynthia qui l'écoutait avec attention, ses grands yeux levés vers lui, brillants d'une tendresse infinie. Elle se troubla en croisant l'intense regard de Marco et sentit le rouge monter à ses joues. Marco, avec un sourire attendri, glissa doucement un doigt sur sa joue. Il reporta son regard vers l'assemblée silencieuse et reprit, d'une voix encore plus émue :

— Ce jour-là, j'ai pu enfin faire la connaissance de cette mystérieuse petite sœur dont je connaissais presque tout sans l'avoir jamais vue. Ce jour-là, j'ai rencontré celle dont je suis tombé amoureux fou, pour la vie entière. Ce jour-là, j'ai croisé le regard magnifique de grands yeux verts qui ont bouleversé ma vie à tout jamais. Depuis ce jour merveilleux, je pensais à elle sans arrêt, tout le temps, je rêvais d'elle jour et nuit et je savais aussi que ces rêves ne

deviendraient jamais réalité et que je devrais me contenter de l'aimer en silence et en secret. Il me suffisait de la voir de temps en temps, de l'entendre, de savoir qu'elle était là tout simplement pour être heureux. Je m'étais résigné à ne jamais rien avoir de plus que ce bonheur qu'elle me donnait les rares fois où nos regards se croisaient, où je pouvais voir son sourire et entendre sa douce voix. Mais la vie en a décidé autrement. Et aujourd'hui, en ce jour béni où mon rêve le plus cher est devenu réalité, je peux vous dire que je suis l'homme le plus heureux du monde ! Savoir que chaque soir et chaque jour, je vais m'endormir et me réveiller près de celle que j'aime plus que tout au monde, savoir que je vais pouvoir à chaque instant la voir, l'entendre, la sentir contre moi, savoir que je vais partager ses rires et ses larmes, ses joies et ses peurs, savoir que maintenant et à jamais, nos vies seront entrelacées sur le même chemin, me donnent un profond sentiment de bonheur sans limite, de plénitude et de gratitude infinie. Il se tourna vers Cynthia. Alors, aujourd'hui, je voudrais dire tout simplement : Merci, mon tendre amour, merci ma douce Cynthia, pour tout ce bonheur que tu me donnes !

Marco posa son verre, se pencha vers Cynthia qui avait baissé la tête, les joues brûlantes, bouleversée. Il prit doucement son visage entre ses mains, le releva tendrement et d'un geste très doux essuya de ses pouces les larmes qui coulaient sur ses joues, ses yeux brillants d'une intense émotion qu'elle avait du mal à maîtriser.

— Je t'aime, ma douce, murmura-t-il d'une voix émue avant de l'embrasser avec une infinie tendresse.

L'assemblée resta un instant silencieuse, profondément remuée, avant que ne retentisse un concert d'applaudissements et de bravos sonores tandis que plusieurs femmes essuyaient une larme furtive.

Cynthia plaça ses mains sur celles de Marco, les serrant fort et enfouit son visage dans son cou, chuchotant d'une voix tremblante :

— Marco, mon amour... mon amour... je t'aime tellement, Marco, tellement !

Philippe s'écria d'une voix forte et joyeuse :

— A Marco et Cynthia ! Vive les mariés !

Cynthia releva son visage, sourit timidement à tout le monde qui applaudissait bruyamment en la regardant d'un air attendri, essuya ses larmes et avec un grand sourire, les yeux étincelants, leva son verre dans leur direction avant de le lever vers Marco en un toast silencieux. Il fit de même, et les yeux dans les yeux, ils burent leur coupe avant de s'embrasser passionnément sous les applaudissements, les cris de joie et les sifflets stridents.

Aldo se pencha vers Enzo, assis près de lui et dit d'un air heureux :

— Tu sais, Enzo, j'en ai souvent entendu des discours de mariage, mais je t'avoue que celui-là, c'est le plus émouvant qu'il m'ait été donné d'entendre. Le plus sincèrement touchant, vraiment !

Angelo mit de la musique et Marco, en se levant, s'inclina profondément devant Cynthia. Elle prit la main qu'il lui tendait et, avec un grand sourire, se laissa emmener vers la verrière. Marco saisit sa taille, la tenant tout contre lui et la dévisagea tendrement tout en l'entraînant dans une valse, tournoyant tous deux d'un pas léger, tandis que la longue traîne semblait flotter et glissait sur le plancher dans un mouvement aérien.

La journée s'étira doucement dans les rires, la musique et la bonne humeur jusqu'au souper qu'ils prirent sous la nuit étoilée, des centaines de chandelles disposées un peu partout donnant un aspect féérique à cette journée inoubliable qui s'achevait. Un grand feu fut bientôt allumé près du lac pour la plus grande joie de tous. Les histoires fascinantes, racontées par les uns et les autres, captivaient l'attention de tous, petits et grands. Marco avait étendu une couverture sur l'herbe et, de ses jambes enserraient Cynthia assise contre lui, blottie dans ses bras, la tête appuyée contre son cou.

Sophie s'approcha et vint s'asseoir contre sa mère qui la prit dans ses bras.

— Maman, c'était le plus beau mariage du monde ! dit l'enfant, ses petites mains tenant le visage de Cynthia. Celle-ci se mit à rire et embrassa sa fille avec amour.

— Oui, ma chérie, vraiment le plus beau du monde, tu as raison ! Et tu as fait tout comme une grande, tu sais ? Je suis très fière de toi !

Elle berça doucement sa fille dans ses bras et, au bout d'un moment, sentit qu'elle commençait à s'endormir.

— Tu veux aller au lit, ma chérie ?

Sophie hocha de la tête sans répondre, plaçant ses petits bras autour du cou de Cynthia.

Elle se leva, jeta un coup d'œil vers Gabriel qui courait avec les autres enfants et n'avait pas l'air d'avoir sommeil.

Marco la prenant par la taille, monta avec elle mettre Sophie au lit.

Après un dernier câlin et un dernier baiser, elle recouvrit la petite.

Marco l'arrêta d'un geste devant ce qui avait été la chambre de Cynthia à son arrivée.

— J'ai un problème, Cynthia.

Elle rit doucement et chuchota :

— Tu me l'as déjà fait ce coup-là, Marco.

— Je sais, ma douce. Mais mon problème, il est grave et très important.

Cynthia le regarda, surprise par son air sérieux. Elle plaça une main sur son visage et lui demanda d'un ton légèrement anxieux :

— Quoi, Marco ? C'est quoi ?

Toujours très sérieux, il l'attira contre lui et ses doigts jouant avec les rubans de dentelle, il dit d'un air penaud :

— Je ne sais toujours pas comment ça s'enlève, ce truc... j'ai pensé aux ciseaux, mais...

Cynthia éclata de rire et il mit un doigt sur sa bouche pour la faire taire, tandis que ses yeux brillaient d'un air moqueur et malicieux.

— Viens, je vais te montrer.

Ils s'approchèrent du feu, Cynthia attrapa Gabriel qui courait et l'embrassa :

— Bonne nuit, mon amour, sois sage, hein ?

— Oui, maman. Maman, tu étais vraiment belle aujourd'hui, tu sais ?

Cynthia, en riant, le serra dans ses bras.

— Oh toi aussi, Gabriel ! Tu étais adorable dans ton petit costume et toi aussi tu as tout fait comme un grand !

Ils souhaitèrent une bonne nuit à tout le monde et s'enfuirent en courant sous les rires et les répliques farceuses des uns et des autres.

Marco fit apparaître deux flutes de champagne sur la petite table, saisit les mains de Cynthia, les tenant à bout de bras et la regarda longuement.

— Tu es magnifique dans cette robe, Cynthia ! Tu vas la garder, pas vrai ?

— Oui, bien sûr ! Et même que si je la raccourcis, je pourrai la porter de nouveau...

— Oh oui ! s'écria Marco. Il l'attira d'un coup contre lui, glissa une main dans son dos, descendit en une troublante caresse jusqu'en haut de ses cuisses et murmura : Ici, c'est parfait !

Cynthia se mit à rire.

— Non, Marco, ici c'est beaucoup trop court !

Elle le regarda avec tendresse.

— Toi aussi, tu sais, tu es très beau comme ça ! Quand je t'ai vu...

Elle se sentit rougir et Marco, en souriant tendrement, glissa un doigt sur sa joue. D'un geste délicat, il retira le diadème auquel étaient suspendus de multiples fils transparents, garnis de plusieurs perles brillantes et les boucles libérées cascadèrent dans le dos de Cynthia. Marco déposa avec soin le diadème sur une table et enfouit avec délice ses deux mains dans les cheveux soyeux.

— Tu l'as gardé toute la journée, dit Cynthia d'un air amusé en désignant le nœud papillon de Marco.

En riant, il lui fit un clin d'œil et dit d'un air farceur :

— J'ai triché, c'est pas un vrai ! Regarde ! Et il défit les premiers boutons de la chemise après laquelle, le nœud était cousu.

Cynthia secoua la tête en riant.

— Tu es rusé comme un renard, Marco !

Les yeux embrasés de désir, il glissa une main impatiente dans son dos, d'une caresse puissante et troublante.

— Alors, ma douce, comment ça s'enlève que je te montre à quel point je t'aime ?

Cynthia se dégagea de son étreinte, s'éloigna d'un pas et lui tourna le dos.

Elle commença par dénouer les rubans de mousseline et les détacha de la robe. Marco retint son souffle lorsqu'il vit la robe mouler étroitement ses fesses et ses hanches, une fois débarrassée du tissu vaporeux. Cynthia lui jeta un regard tendre par dessus son épaule, ses deux mains jointes dans son dos.

— Tu vois, ici il y a une petite perle, c'est un bouton, tu peux le détacher... mais fais-le doucement et commence par le haut.

Marco s'avança, ramena d'un geste tendre les longs cheveux de Cynthia sur un côté, embrassa sa nuque et, avec une douceur extrême, fit glisser ses doigts sous le premier ruban de dentelle et délicatement, le déboutonna. Il embrassa alors de ses lèvres chaudes la partie du corps dénudé, sentit le corps de Cynthia frémir et continua vers le deuxième ruban qu'il défit avec la même sensuelle lenteur.

— Cynthia, tu aurais pu trouver quelque chose de plus simple... murmura-t-il d'une voix rauque.

— Tu sais, j'avais pensé en mettre vingt au départ... murmura Cynthia d'une voix altérée par le désir.

— Vingt !... Un seul aurait suffi, non ?

— Ah, non, avec un seul la robe n'aurait jamais tenue...

— Justement ! murmura Marco d'un souffle chaud sur son dos qui la fit violemment frissonner alors qu'il défaisait le cinquième bouton.

Quand il eut défait le dernier bouton, Cynthia se retourna vers lui, les yeux brûlants de désir, la respiration haletante, les joues enflammées, et défit à son tour, avec douceur, les boutons de son gilet de soie qu'elle fit glisser sur ses épaules et sur ses bras avec une grande émotion et déboutonna la chemise de Marco qui l'observait avec ferveur, tandis que ses mains caressaient avec une

infinie douceur la peau chaude de son dos dénudé, glissant doucement sous la robe enfin libérée.

CHAPITRE 36

Dans l'immense bureau luxueux, richement meublé, au sol de marbre étincelant, dont les larges baies vitrées donnaient une vue vertigineuse sur la grande ville, l'homme pivota sur son large fauteuil de cuir, posa sur son bureau les photos qu'il tenait dans ses mains et reporta son regard vers celui qui lui parlait d'un ton respectueux et empreint d'une légère crainte.

L'homme désigna son écran et fit apparaître la projection sur le mur.

— Regardez, monsieur Winters, ici on les voit mieux.

L'homme, assis dans le fauteuil, redressa sa grande taille, mince et élancée et s'approcha du mur. Son visage émacié, aux traits taillés au couteau, ses cheveux courts et noirs soigneusement coupés, ses yeux bleus acier et sa bouche large, avaient un charme indéniable qui était accentué par son assurance tranquille, inhérente à ceux qui dirigeaient des empires et faisaient partie des grandes puissances de ce monde. Il fit un signe à l'homme de stopper l'image et étudia attentivement les traits des visages des deux personnes qu'il voyait devant lui.

— Qui sont-ils ? demanda-t-il d'une voix calme.

— Lui, s'appelle Marco Rinaldo. C'est un pilote qui a sa propre compagnie de transport privé. Elle, c'est Cynthia Letillier, veuve, mère de deux jeunes enfants. Elle a reçu un gros héritage il y a environ deux ans et ne travaille plus. Ils se sont mariés au début de l'été.

— Où sont-ils en ce moment ?

— En Inde, à Calcutta. Là où nous avons réussi à développer un excellent marché et où justement, les miracles se produisent soudain en abondance. Il ne fait plus aucun doute que ce sont eux, la cause de tout ça, monsieur Winters.

L'homme hocha la tête, massant d'un air songeur sa mâchoire parfaitement rasée et fit signe à l'autre de repasser le court film de l'arrivée de Cynthia et Marco dans un grand hôpital. Il observa attentivement les images d'un air

surpris. Le couple semblait se déplacer sans bouger et très rapidement. Il apparaissait soudainement devant la porte fermée, à l'intérieur de l'hôpital et semblait glisser très vite vers les couloirs, disparaissant ensuite de l'angle de la caméra sophistiquée, aux rayons particuliers, qui avait été soigneusement camouflée et placée dans l'intention d'éclaircir une fois pour toutes le mystère de cette "grâce divine" qui lui faisait perdre à lui et à ses amis, des sommes astronomiques et lui causait des pertes irréparables.

— Bien, Robert. Continue de les faire suivre et avise-moi de leur retour. Nous agirons ici.

Il fit un signe à l'homme de sortir et une fois seul, repassa le film, l'arrêtant sur la seconde où Cynthia regardait Marco de ses beaux yeux lumineux, ses lèvres s'ouvrant sur un grand sourire.

L'homme l'observa longuement. Il murmura pour lui-même, d'un air rêveur :

— Cynthia... Nous allons voir si tu aimes ton mari autant que tes jolis yeux semblent le montrer...

*
* *

— Et voilà, on peut y aller maintenant.

Marco l'enlaça en souriant, regarda d'un air ravi le dernier bidonville où des murs solides et étanches remplaçaient les bouts de tôle qui abritaient des familles ébahies, incrédules et consternées. Tous les habitants qui y vivaient depuis des années, s'étaient subitement endormis pour se réveiller dans de petites maisons propres et saines, pourvue d'eau courante et garnies de meubles indispensables et de nourriture en abondance. Tous se regardaient, parlaient, se questionnaient sans comprendre et bientôt une longue procession s'avança vers le fleuve sacré pour rendre grâce aux divinités qui avaient permis un tel miracle.

Tandis que les journalistes affluaient dans la grande ville grouillante de monde, où plus un seul cas de lèpre ou de malaria ne subsistait, où les hôpitaux s'étaient vidés en un temps record et où plus un seul mendiant ne quémandait de quoi se nourrir, Marco et Cynthia purent retourner chez eux.

Trois jours plus tard, les enfants reviendraient de deux semaines qu'ils venaient de passer avec Angelo et Marina qui les avaient emmenés au bord de la mer en vacances avec leur nombreuse famille.

Cynthia s'étira langoureusement dans le grand lit, regarda par la fenêtre le lac étinceler sous le clair de lune et, avec un grand sourire de bien-être profond, tourna ses yeux vers Marco, légèrement redressé sur un coude, qui l'observait tendrement.

— Ça fait du bien d'être de nouveau chez nous, murmura Cynthia en se blottissant contre lui.

— Oui, ma douce, ça fait du bien, dit-il en la serrant dans ses grands bras. Il reprit d'une voix songeuse : Tu sais, Cynthia, si on y pense deux secondes, c'est quand-même incroyable tout ce que tu as réussi à changer en si peu de temps...

— Marco, ce n'est pas moi, tu le sais bien, répondit Cynthia, mais oui, c'est incroyable. Incroyable et merveilleux ! Tellement merveilleux !

— Oui, c'est toi ma jolie sorcière. C'est toi qui fais des vœux même si ce n'est pas toi qui les exauce, c'est grâce à toi que tout ça est arrivé, tu sais.

— Grâce à toi aussi, Marco, répondit Cynthia d'une voix douce et émue. Grâce à toi, surtout. Sans toi, je ne suis pas sûre que j'aurais eu le courage de faire tout ça.

Marco appuya doucement son doigt sur ses lèvres qu'il caressa tendrement avant d'y déposer un baiser plein d'amour.

Les enfants revinrent exaltés et ravis de leurs vacances, le teint bronzé et les yeux brillants, des contenants remplis de coquillages, de petites roches et de sable dans leurs valises. Cynthia les serra longtemps contre elle, leur donnant des milliers de baisers, écoutant avec un sourire heureux le récit du déroulement de ces vacances inoubliables qu'ils venaient de passer. Dans deux semaines, Gabriel commencerait l'école et Sophie irait à la garderie. Cynthia profita avec bonheur de ces deux dernières semaines de liberté complète avec ses enfants, avant qu'une certaine routine ne s'installe pour de nombreuses

années à venir. Ils nagèrent longtemps dans le lac, firent du canot. Marco les emmena faire de longues virées dans son hydravion et Gabriel, assis à ses côtés, put montrer à sa mère et à sa petite sœur, ébahies, tout ce que Marco lui avait déjà appris. Durant un court moment, Marco le laissa même piloter et quand il reprit les commandes, il tapa dans la main de l'enfant, très fier, avec un grand éclat de rire complice. Ils firent des pique-niques mémorables et des feux gigantesques au bord du lac.

Cynthia, après avoir déposé Sophie à la garderie qui y retrouva avec joie de nombreux amis, s'arrêta avec une grande émotion devant l'école primaire où Gabriel commençait sa première année. Tandis qu'elle se dirigeait vers la salle de son enseignante, il la regarda d'un air assuré et lui dit :

— Ne t'en fais pas, Maman, ça va bien aller !

Cynthia éclata de rire et le serra contre elle.

— C'est moi qui devrais te dire ça, Gabriel ! Elle s'arrêta, s'accroupit devant lui, le regarda avec amour.

— Je sais que tu es grand, mon amour, que tu es un grand garçon et que tu as vécu des choses qu'un enfant de ton âge ne devrait pas vivre. Mais je sais aussi que tu as appris des choses qu'aucun enfant ici n'a sûrement jamais apprises. Des petits pilotes de ton âge, il n'y en a pas beaucoup, tu sais ? Je suis très fière de toi, Gabriel, murmura Cynthia, profondément émue tandis que son fils enserrait son cou de ses petits bras.

*
* *

Marco et Cynthia agissaient en douceur et très discrètement, dans les hôpitaux et les divers centres de soin, quelques heures par jour et lorsque l'autobus scolaire déposait Gabriel devant la maison, ils les trouvaient tous les trois réunis.

Cynthia supervisait les devoirs de Gabriel et une fois ceux-ci terminés, les enfants jouaient ensemble tandis que Cynthia et Marco, côte à côte préparaient le souper et les lunchs du lendemain.

Les jours s'écoulèrent ainsi, paisiblement, et l'automne s'installa doucement. Les séjours de chasse avaient commencé et Marco voyait les commandes affluer avec plaisir. Si l'année précédente avait été cahoteuse, sa compagnie était maintenant bien repartie. Ses pilotes avaient tous reçu, avec plaisir et reconnaissance, une prime généreuse en remerciement de leur dévouement et de leur professionnalisme durant les longs mois où Marco était absent. Il sortit de son bureau avec un grand sourire, s'approcha de la cuisine sans bruit et fit sursauter Cynthia lorsqu'il l'enlaça tendrement, alors qu'elle préparait un des repas italiens dont Marco raffolait et que Gina lui avait appris à faire.

— Oh ! dit-il d'un air surpris et ravi. C'est délicieux ce que tu prépares !

— Oui, Marco, dit Cynthia en riant, mais ça aurait dû être une surprise. Tu ne devais pas rester dans ton bureau, toi ?

— Si, ma douce. Mais je viens de recevoir un appel de l'agent immobilier. Il paraît qu'il a trouvé un acheteur très emballé et il veut que je le rejoigne pour me soumettre l'offre et si tout convient, on signe aujourd'hui.

— Ah ! Enfin ! C'est merveilleux, Marco ! s'écria Cynthia avec un grand sourire.

Si elle avait trouvé très vite un acheteur pour sa maison, l'appartement de Marco, qui ne comportait qu'une seule chambre, n'arrivait pas à trouver preneur, malgré son emplacement recherché.

— Oui, mon amour ! On va fêter ça à mon retour !

Il embrassa doucement son cou et sa nuque. En frissonnant, Cynthia se mit à rire et appuya sa tête contre lui. Il se pencha et embrassa tendrement ses lèvres en la serrant dans ses bras.

— À tout à l'heure, mon amour.

Lorsqu'il arriva à son appartement, il vit, depuis l'entrée, l'agent immobilier qui regardait par la grande baie vitrée. Celui-ci se retourna avec un grand sourire, s'avança vers lui. Marco, en souriant, s'avança à grand-pas, la main tendue et soudain, il ressentit une violente douleur à la nuque et s'effondra

lourdement sur le plancher du salon.

Un homme tendit une enveloppe à l'agent immobilier qui la prit sans un mot et sortit précipitamment de l'appartement. Depuis la chambre, surgirent plusieurs hommes, grands et costauds, dont deux prirent chacun Marco, inconscient, par un bras, les autres l'entourant afin de le cacher aux regards, avant de l'emmener discrètement, dans l'ascenseur, jusqu'au sous-sol de l'immeuble où ils le jetèrent sur la banquette d'une camionnette aux vitres teintées.

Cynthia sortit le plat du four, humant avec délice la bonne odeur qui s'en dégageait. Elle avait revêtu la robe noire qu'elle portait le soir où Marco et elle avaient fêté l'acquisition de leur terrain. Elle sourit à ce souvenir, vérifia que rien ne manquait sur la table qu'elle avait joliment dressée et regarda l'horloge. Marco aurait déjà dû être de retour mais après tout, son retard était sûrement un bon signe, ça voulait dire que la vente avait probablement été conclue.

La sonnerie du téléphone interrompit ses réflexions. Pensant que c'était lui, elle répondit d'un ton joyeux :

— Oui ? Allo ?

— Madame Cynthia Letillier ? demanda une voix d'homme inconnue.

Cynthia resta interdite un instant.

— Oui, c'est moi.

— Vous êtes bien l'épouse de Marco Rinaldo ? reprit la voix d'un ton calme.

Cynthia sentit d'un coup son cœur s'arrêter de battre et le sang se retirer de son visage. Elle murmura d'une voix tremblante :

— Oui.

— Madame, veuillez prendre de quoi écrire et noter l'adresse que je vais vous donner.

— Qui êtes-vous ? Où est mon mari ? murmura Cynthia, soudain affolée et terrorisée.

— Faites ce que je vous dis, madame. Et rendez vous à l'adresse suivante...

Cynthia nota l'adresse d'une main dont elle avait peine à maîtriser le

tremblement.

La voix reprit, toujours aussi calme.

— Si vous voulez voir votre mari, rendez vous à cette adresse au plus tard dans les trois heures qui suivent. Et bien sûr, il est inutile de vous mentionner de ne pas prévenir la police de cet appel, n'est-ce-pas ?

Cynthia se sentit défaillir.

— Où est Marco ? ! Mais qui êtes-vous ? !... hurla Cynthia d'une voix remplie de terreur.

L'inconnu raccrocha sans répondre.

Cynthia tomba à genoux avec un cri de souffrance déchirant. Tout son corps tremblait. Elle se força au calme, refoula ses larmes et son angoisse terrifiée. Ne pas pleurer, surtout ne pas pleurer, Marco avait besoin d'elle et il fallait qu'elle soit forte. Elle composa le numéro de sa sœur et dut s'y reprendre à deux fois tant ses mains tremblaient.

— Jo ? Il faut que tu ailles chercher les enfants aujourd'hui ! Garde-les avec toi, d'accord ?

— Cynthia, que se passe-t-il ? demanda Jo-Ann, alarmée par la voix précipitée et affolée de sa sœur.

— Je peux pas te répondre, Jo ! Fais-le, s'il te plaît !

— Oui, bien sûr, Cynthia, mais...

Cynthia avait raccroché. Elle courut jusqu'à la chambre. L'aurore boréale ondula très rapidement, de manière agitée.

— Tu sais où il est ?

La lumière ondula rapidement de haut en bas.

— Il va bien ?

La lumière sembla hésiter.

— Il est vivant, n'est-ce pas ? murmura Cynthia d'une voix tremblante de détresse et d'une angoisse indicible.

La lumière ondula affirmativement d'un geste vif.

Cynthia poussa un grand soupir de soulagement.

— Il est blessé ?

La lumière ondula de nouveau mais d'un mouvement moins vif. Son doigt de lumière étendu comme une main caressa sa joue doucement et en posant sa main dessus, Cynthia ressentit le courage dont elle avait besoin.

Vincenzo poussa un cri et sursauta violemment lorsque Cynthia apparut brusquement devant lui.

— Cynthia ! Tu as failli me faire mourir de... Cynthia, qu'y a-t-il ? Où est Marco ?

Cynthia secoua la tête sans pouvoir parler, les larmes coulant sur ses joues, ses yeux agrandis de terreur. Elle lui tendit le morceau de papier où était notée l'adresse.

Elle prit une grande respiration, essayant de se maîtriser et murmura d'une voix affolée.

— Vincenzo, va chercher tous les autres avec ça et rejoignez-moi à cette adresse. Restez invisibles surtout.

Elle fit le vœu que Vincenzo puisse se servir du bâton. Ce dernier fut enveloppé d'une lumière bleue turquoise et elle lui tendit le bâton.

— Non, attends, Cynthia. On va y aller ensemble.

Quelques minutes après, ils étaient tous réunis dans la maison de Cynthia.

Enzo entoura ses épaules de son bras en un geste paternel et réconfortant.

— Ne t'en fais pas, Cynthia, on va le sortir de là, d'accord ? Tout va bien aller.

Cynthia hocha la tête avec un faible sourire.

La voiture de Cynthia démarra suivie à distance discrète par celle de Silvio, dans laquelle étaient assis Angelo et Dan. Cynthia se gara près de l'immense tour de bureaux toute vitrée. Vincenzo, invisible, assis à ses côtés, lui adressa un sourire encourageant. À l'arrière, Stanley, Enzo et Antonio, invisibles eux aussi, étudiaient attentivement l'immeuble gigantesque.

— On entre avec toi ? demanda Vincenzo.

Alors que Cynthia hochait la tête, la lumière ondula vivement d'un signe négatif. Son doigt de lumière s'étendit vers de grosses caméras disposées un

peu partout autour de la large porte pivotante.

— Ils pourraient te voir avec ça ? demanda Cynthia.

L'aurore boréale fit un mouvement négatif et appuya son doigt de lumière sur Vincenzo puis le doigt de lumière s'étendit vers le haut.

Cynthia tourna ses yeux vers Vincenzo.

— Tu as compris ? Vous pourriez être visibles sur les caméras. Il faut que vous arriviez par en haut et que vous descendiez par le toit, s'il n'y a pas de caméra. La lumière sait où est Marco, elle vous emmènera jusqu'à lui.

Elle se tut, plaça ses deux mains sur le volant, essayant de maîtriser son tremblement. Elle dit d'une voix tremblante de chagrin :

— Trouvez-le d'abord et sortez-le de là, d'accord ? Ensuite, vous viendrez me chercher, mais il faut le mettre à l'abri d'abord.

Vincenzo hocha la tête.

— Ne t'en fais pas Cynthia. On va le sortir de là et toi aussi et tout se passera bien.

— Tu crois qu'ils sont de la mafia ? murmura Cynthia d'une voix effrayée.

— Non, Cynthia, répondit Stanley. Cette adresse correspond au siège social d'une très grosse entreprise pharmaceutique.

Cynthia sursauta et se retourna vivement vers lui avant de se reprendre et de se retourner à nouveau.

— Une entreprise pharmaceutique ? Mais que peuvent-ils bien vouloir à Marco ?

— Cynthia, tout ce que vous avez fait, Marco et toi, ces derniers temps, toutes ces merveilles et ces guérisons que vous avez accomplies, ça ne fait pas que des heureux, tu sais ? répondit Stanley doucement.

Vincenzo renchérit d'un ton encourageant :

— À mon avis, ils veulent seulement vous faire peur et vous demander d'arrêter ou alors ils vont vous proposer un marché. Dans tous les cas, nous allons sortir Marco de là et tout ira bien, d'accord ?

Cynthia hocha la tête doucement.

— Mais comment pourraient-ils savoir que c'est nous ? Il ne faut pas qu'ils

sachent pour le bâton. En aucun cas, ils ne doivent le savoir. Comment on va faire pour sortir de là ?

— À mon avis, on va avoir besoin des hélicos, dit Vincenzo.

— Si, approuva Enzo, c'est la meilleure façon de le sortir sans qu'ils sachent pour le bâton.

Cynthia hocha la tête et leur dit d'une voix émue.

— Merci à vous tous ! Elle croisa le regard d'Enzo dans le rétroviseur et il lui sourit gentiment.

Elle prit une grande respiration, essayant de maîtriser la peur panique qui la tenaillait.

— J'y vais.

Elle ouvrit la portière, descendit de l'auto et se dirigea vers la bâtisse d'un pas incertain. Les hommes dans l'auto la virent redresser ses épaules et marcher d'un pas plus assuré.

— Elle est courageuse, cette petite, murmura Antonio, attendri.

— Si ! affirma Enzo et elle fera tout pour sauver Marco, ça c'est sûr !

Vincenzo appela Silvio :

— Silvio, allez chercher les hélicos. Restez à distance. On va trouver Marco. Je te rappelle.

— Ok, vieux, répondit Silvio en démarrant son auto.

Cynthia poussa la porte pivotante et avança vers la réception. Un homme en costume foncé s'approcha d'elle et demanda d'une voix calme et posée :

— Madame Cynthia Letillier ? Veuillez me suivre, s'il vous plaît.

L'homme lui indiqua la direction des ascenseurs. Au moment où la porte de l'un d'eux s'ouvrit, Cynthia regarda l'homme d'un air inquiet :

— S'il vous plaît, dit-il, d'un ton aimable, en tendant le bras pour l'inviter à entrer.

Cynthia regarda filer les numéros, se tenant les mains pour que l'homme ne voie pas qu'elles tremblaient. 50, 51, ... Au 70e et dernier étage, l'ascenseur s'arrêta et l'homme, d'un geste courtois l'invita à le suivre. L'ascenseur arrivait

directement dans un vaste et grandiose bureau, cossu et très richement meublé, au sol de marbre rutilant. De grands stores avaient été tirés sur les immenses baies vitrées pour atténuer la lumière éblouissante du soleil chaud de cette journée d'automne, donnant à la très vaste pièce un aspect plus intime.

Cynthia, sans bouger, fit des yeux le tour de la pièce. En arrière d'un luxueux bureau en bois d'ébène, un large fauteuil de cuir au haut dossier, était tourné vers les fenêtres.

Au moment où Cynthia sortait de l'ascenseur pour entrer dans le bureau, Marco ouvrait les yeux, grimaçant de douleur. Il était allongé par terre, sur le ventre, dans une petite pièce entièrement vide, éclairée seulement d'une petite lucarne. Il porta avec prudence une main à sa nuque meurtrie et sentit le sang poisseux collé à ses cheveux. Il essaya de se redresser en s'appuyant d'abord sur ses coudes puis ses genoux, leva les yeux vers la lucarne et sentit un vertige le gagner. Sa vision devint trouble et tandis qu'il avait l'impression que sa tête explosait, il retomba inerte sur le sol, inconscient.

Flottant bien au-dessus de l'édifice, Vincenzo, Enzo, Stanley et Antonio, observaient attentivement et ne remarquant aucune caméra se posèrent sur le toit.

— Tu sais où il est ? demanda Vincenzo à la lumière.

Celle-ci ondula vivement de haut en bas.

— Tu peux nous y emmener ?

La lumière sembla hésiter, affirmant mais d'un mouvement lent et indécis.

— Il y a des caméras ?

La lumière, cette fois, approuva d'un geste vif.

— Beaucoup ?

De nouveau, la lumière approuva vivement.

Vincenzo se tourna vers ses amis.

— On n'a pas le choix, il faut y aller quand-même.

— Ouais, répondit Stanley, mais il nous faut en savoir plus avant, sinon on

risque de les mettre en danger tous les deux si quelqu'un nous voit.

— Peux-tu nous montrer Marco sans entrer ? demanda Vincenzo à l'aurore boréale.

La lumière approuva d'un geste vif et la seconde d'après, ils virent tous l'image de Marco étendu sur le sol, immobile.

— Il est vivant ? demanda Enzo d'une voix anxieuse.

La lumière ondula vivement de haut en bas et son doigt de lumière vint se poser en une main sur la joue d'Enzo qui poussa un grand soupir de soulagement.

La pièce où était Marco était petite, entièrement vide. Une porte fermée et une petite lucarne étaient les seules ouvertures.

La lumière leur montra ensuite le couloir où se tenaient deux hommes lourdement armés, surveillant l'accès à la pièce où se trouvait Marco. Une caméra se situait dans l'angle du long couloir.

La lumière leur montra les étages au-dessus de la petite pièce. Ils en dénombrèrent cinq, tous faits de vastes bureaux où ils purent voir de nombreux hommes en costume et des secrétaires travailler. Tous les bureaux et tous les couloirs étaient équipés de caméras. Marco était donc cinq étages plus bas et la seule sortie possible semblait être la petite lucarne.

Le fauteuil pivota. L'homme qui y était assis, vêtu d'un costume gris foncé sur une chemise de soie blanche, ornée d'une cravate sombre, plaça ses deux coudes sur le bureau et joignit ses mains sous son menton, ses yeux bleus au regard perçant dévisageant Cynthia lentement et attentivement des pieds à la tête, avec un plaisir évident.

Il repoussa son fauteuil, se leva et s'approcha d'elle d'un pas souple et assuré. Son regard fixait les grands yeux effrayés avec une légère ironie. Il tendit sa main que Cynthia ne serra pas, se reculant vivement.

L'homme eut un sourire amusé.

— Madame Cynthia Letillier, mon nom est Alexander Winters. Venez vous asseoir, je vous prie.

— Où est mon mari ? demanda Cynthia d'une voix tremblante.

L'homme émit un rire léger.

— Allons, allons, que de précipitation ! Venez vous asseoir, nous avons à discuter vous et moi.

— Je ne discuterai de rien avec vous tant que je n'aurais pas vu Marco, dit Cynthia d'une voix qu'elle voulait ferme mais qui trahissait son angoisse.

L'homme la regarda d'un air ironique et attendri.

— Vous ne verrez pas votre mari tant que je n'aurai pas obtenu de réponse à mes questions. Venez vous asseoir. Sa voix était ferme et tranchante. Il lui indiqua un fauteuil face à son bureau. Cynthia hésita un instant et s'y assit. L'homme vint se placer debout devant elle, accoté contre le bureau d'ébène, les jambes croisées. Il croisa ses bras et l'observa un moment de ce regard perçant où brillait une lueur de convoitise qui mettait Cynthia mal à l'aise. Elle baissa les yeux, immobile, attendant qu'il parle.

— Cynthia... vous permettez que je vous appelle Cynthia ? Sans répondre, Cynthia secoua la tête, mais il passa outre. Cynthia, il y a quelques mois, des choses étranges se sont produites ici et partout dans le monde. Vous le savez sûrement, comme tout le monde, n'est-ce pas ?

Cynthia ne répondit rien et ne bougea pas, gardant ses yeux baissés.

— Cynthia, répondez moi, dit Alexander d'une voix douce.

Cynthia secoua la tête sans rien dire.

— Regardez-moi, reprit l'homme du même ton de voix.

Cynthia secoua de nouveau la tête. Alexander s'approcha d'elle et d'une main ferme releva son menton. Cynthia le regarda d'un air effrayé.

— Voilà qui est mieux, dit Alexander de la même voix douce, ses yeux bleus fixés dans les siens. Alors, répondez-moi, vous avez entendu parler de ces choses étranges, n'est-ce pas ?

— Oui, murmura Cynthia.

L'homme, avec un sourire, lâcha son menton et retourna s'accoter contre le bureau, jambes et bras croisés.

— Savez-vous qui je suis, Cynthia ?

Cynthia secoua la tête, sans parler.

— Montre-nous où est Cynthia, demanda Stanley.

Au moment où la lumière la leur montra, elle était assise dans un fauteuil, faisant face à un homme, debout, qui lui parlait d'une façon calme. Elle ne semblait pas en danger. L'immense bureau où elle se trouvait était au dernier étage, près d'eux et aucune caméra n'était visible. Le bureau était entouré de larges baies vitrées aux stores baissés.

— Peux-tu nous emmener devant la lucarne où se trouve Marco, sans qu'on nous voie ? demanda Vincenzo.

La lumière approuva vivement et la seconde suivante, ils étaient près de lui. La porte s'ouvrit brusquement et un des gardes armés entra. Ils se figèrent, mais l'homme ne pouvait pas les voir. Il s'assura que Marco était toujours inconscient et ressortit.

— Vous ne le savez sûrement pas mais à chaque fois que vous avez eu une douleur ou une migraine ou que vos enfants ont fait de la fièvre ou qu'ils étaient grippés, vous vous êtes et vous les avez certainement soulagés avec l'un ou l'autre des médicaments parmi les milliers de produits que je vends. Bien sûr, ce genre de médicaments sont moindres dans l'échelle des valeurs, mais quand-même, à la quantité qu'ils sont distribués, ils représentent une très grande valeur. Valeur monétaire, s'entend.

Alexander s'interrompit et la regarda un moment, amusé et attendri de sa frayeur.

— Je suis à la tête d'un empire qui génère plusieurs millions de dollars de profits... par jour !

Cynthia sursauta, ses yeux agrandis de surprise. Alexander se mit à rire de sa réaction.

— Oui, Cynthia, par jour ! Je vous laisse imaginer combien tout ça peut rapporter annuellement...

Sa voix se durcit.

— Or, depuis que ces événements étranges sont arrivés, je perds chaque jour tout cet argent qui m'est dû. Et la perte que je subis est aujourd'hui beaucoup trop importante pour que j'accepte que cela continue... Vous comprenez ce que cela veut dire Cynthia ?

Cynthia sentit la peur la gagner. Elle secoua la tête sans répondre.

Alexander enfouit ses mains dans les poches de son pantalon et la regarda intensément pendant de longues minutes.

— Cela veut dire que je ne peux plus me permettre de vous laisser continuer vos actions. Et si vous n'arrêtez pas immédiatement, je me verrai dans l'obligation de vous y forcer. Ce qui serait vraiment dommage, ajouta-t-il d'une voix plus douce.

Cynthia sentit les battements accélérés de son cœur cogner dans sa poitrine. Il ne pouvait pas savoir, en aucun cas, il ne pouvait pas savoir. Pourtant, apparemment, il savait.

Alexander fit pivoter son ordinateur sur le bureau et enclencha le court film qui se projeta sur le mur. D'un geste du doigt, il montra le mur à Cynthia et l'observa d'un air ironique tandis qu'elle blâmait en se voyant avec Marco dans l'un des hôpitaux où ils s'étaient rendus peu de temps avant.

Le court film était fini mais Cynthia gardait ses yeux fixés sur le mur, tétanisée.

— Peu de temps après votre arrivée dans cet hôpital, tout le monde a paru s'endormir subitement et de nombreuses guérisons ont eu lieu...Cynthia ? demanda doucement Alexander. Pouvez-vous m'expliquer ?

Cynthia se tourna vers lui. Elle essaya de parler d'une voix calme.

— Nous ne faisons rien de mal. Rien du tout. Au contraire.

— À moi, oui, Cynthia, à moi, vous faites du mal. Beaucoup, beaucoup de mal.

— Pourquoi ? Vous vendez des médicaments pour soigner les gens, pour les guérir, non ? Si nous les guérissons, nous faisons pareil que vous. Nous vous aidons, même.

Alexander éclata d'un rire indulgent et secoua la tête en la regardant avec

douceur.

— Cynthia ! Cynthia ! Ce n'est pas pareil du tout ! Si les gens guérissent, pourquoi auraient-ils besoin d'acheter des médicaments ? Mes médicaments ? Alors que s'ils restent malades, ils ont besoin d'en acheter, ils en ont besoin pour soulager leur douleur, vous comprenez ?

Les yeux de Cynthia s'agrandirent sous l'effet de la consternation la plus grande.

— Non, je ne comprends pas. Les médicaments sont faits pour guérir, non ? Sinon, pourquoi en vendre ?

— Certains guérissent, bien sûr, sinon, nous ne serions pas crédibles, mais c'est sur les maladies à long terme qu'ils sont rentables, c'est là-dessus que nous investissons. Prenez l'exemple du cholestérol. On a descendu le taux recommandé par rapport à celui qu'on avait établi il y a vingt ans. Donc, maintenant, beaucoup de gens souffrent d'un taux de cholestérol trop élevé d'après les normes actuelles, et ces gens, sur les conseils avisés de leurs médecins, doivent prendre des médicaments pour le faire descendre. Des médicaments à vie qui génèrent de gros revenus réguliers et ceci n'est qu'un exemple, évidemment.

Cynthia, incrédule, les yeux agrandis d'un sentiment d'horreur et de dégoût, secoua la tête en le regardant :

— Vous êtes monstrueux ! murmura-t-elle.

Les yeux bleus se teintèrent d'un éclat d'acier quand il la fixa durant un instant, puis se radoucirent et il eut un rire amusé.

— Allons, Cynthia, il ne faut pas dire de tels mots, je peux être très doux aussi vous savez...

Il reprit d'une voix grave, ses yeux rivés dans les siens.

— Mais tout ceci n'est rien, Cynthia. Non, ce qui est le plus dommageable pour nous, pour moi, ce sont tous ces gens atteints de graves maladies, certaines incurables, tous ceux qui souffraient de cancers, du diabète, du sida, etc.. toutes ces maladies importantes, difficiles à soigner, qui nous permettaient de générer d'excellents revenus tous les jours... Revenus qui n'existent plus à

cause de vous puisque vous les avez guéris à tout jamais. Comment pensez-vous réparer ces pertes énormes, Cynthia ?

Cynthia, au comble de l'indignation et du dégoût le plus profond le regarda, les yeux écarquillés, atterrée, ne parvenant pas à croire ce qu'elle venait d'entendre.

— Comment pouvez-vous parler comme ça ? Comment pouvez-vous parler de revenus alors que ces personnes étaient condamnées à mourir ? Il y avait tant de gens... Tant de gens qui souffraient ! Et il y en a tant encore ! Tant d'enfants ! Il y a tant d'enfants malades ! Comment pouvez-vous... ? Cynthia secoua la tête, incrédule et sidérée, et sentit ses yeux se remplir de larmes.

Alexander eut l'air un instant dérouté par son chagrin. Il secoua la tête et dit doucement, d'une voix tendre :

— Cynthia, vous êtes tellement adorable ! Savoir qu'il existe encore à notre époque, dans notre monde, une telle douceur et une telle naïveté me bouleverse. Vraiment !

Faisant fi de toute prudence, Cynthia se redressa d'un coup, ses yeux flamboyants de colère.

— Et moi, ce qui me bouleverse, c'est de savoir qu'il existe des gens tels que vous, capables de faire passer l'argent avant la vie d'un seul enfant ! Vous n'avez pas de cœur ! Vous êtes un monstre ! !

En un pas, Alexander fut devant elle et saisit ses poignets fermement, immobilisant ses mains, la tenant près de lui.

Ses yeux bleus acier rivés dans les siens la dévisageaient d'un air dominateur et féroce.

— Vous voulez voir à quel point je suis un monstre ? demanda-t-il d'une voix sardonique, un sourire de plaisir se dessinant sur ses lèvres tandis qu'il voyait la frayeur soudaine dans les grands yeux levés vers lui. D'une poussée brusque, il l'assit de nouveau sur le fauteuil et, lâchant ses mains, appuya les siennes sur les accoudoirs. Il se pencha vers elle et approcha son visage de celui de Cynthia qui recula autant qu'elle le pouvait contre le dossier du fauteuil, terrifiée.

— Je vous en prie, j'ai répondu à vos questions, laissez-moi voir Marco, murmura-t-elle d'une voix affolée et terrorisée.

Le bruit soudain et proche des deux hélicoptères sembla semer un mouvement dans l'immeuble. Vincenzo appela Silvio en vitesse :

— Éloignez-vous ! Restez assez proche mais éloignez-vous d'ici ! Je te dirai quand t'approcher !

— Ok, vieux ! répondit Silvio en s'éloignant et faisant signe à Angelo d'en faire autant.

Alexander sourit et, sans bouger, lui dit doucement :

— Non, Cynthia, vous n'avez pas répondu à ma question : Comment faites-vous ça ? Je veux le savoir et vous ne sortirez pas d'ici sans que j'aie eu une réponse satisfaisante.

Cynthia se sentit gagner par le désespoir le plus intense. Elle baissa les yeux, essaya de maîtriser le tremblement de son corps et eut une idée soudaine. Elle prit une grande inspiration et du ton le plus convaincant possible, priant pour qu'il la croie, elle murmura :

— J'ai un don. J'ai un don depuis que je suis toute petite, mais je ne le savais pas.

Alexander releva doucement son visage, l'obligeant à le regarder. Cynthia reprit en essayant de mettre le plus de conviction possible dans sa voix.

— L'an passé, j'ai eu un accident de voiture et le choc a fait que ce don m'est apparu.

L'aurore boréale bloqua la porte. La lumière mauve et vert pâle se dissipa sur la nuque de Marco et celui-ci revint à lui, ouvrit les yeux, se redressa d'un bond, vit la lumière et ses amis qui étaient là. Il massa sa nuque sans rien sentir.

— Où est Cynthia ? demanda-t-il d'une voix anxieuse.

— Elle est ici, là-haut, tout va bien, Marco, on va aller la chercher et on se

tire d'ici, répondit Vincenzo d'une voix rassurante.

— On passe par l'extérieur, il y a trop de caméras, dit Enzo en lui tendant une arme.

Elle se sentit défaillir de peur devant le sourire ironique et les yeux moqueurs d'Alexander qui la fixaient.

— Cynthia, vous êtes une adorable menteuse, dit-il d'un air amusé en se redressant mais en restant debout devant elle, la toisant de son regard narquois.

— Je vous jure que c'est la vérité ! J'ai découvert ce don après mon accident et j'ai pu l'exploiter et j'ai réussi à guérir des gens et...

Il se pencha vers elle, la fixant intensément.

— Et moi, je déteste qu'on me mente !

Il se redressa, saisit son poignet avec force et d'un mouvement brusque l'obligea à se lever. Il l'entraîna dans le fond du bureau vers une porte, tandis que Cynthia en hurlant, se débattait autant qu'elle le pouvait, essayant de le frapper de ses pieds et de sa main libre. Il saisit brusquement son autre main, la lui tordit dans le dos ce qui lui fit pousser un cri de douleur, ouvrit la porte de son pied et la poussa violemment sur le sol, dans une sorte de petit salon de détente, garni de fauteuils et d'un large canapé, d'étagères remplies de livres et de disques, avant de refermer la porte à clé. Il cria :

— Quand j'aurai une réponse, vous sortirez de là ! Pas avant !

Cynthia, terrifiée, tremblant de peur et de désespoir, se mit à sangloter, envahie d'un sentiment de culpabilité immense. Elle avait tout gâché, elle n'avait pas réussi à le convaincre, il ne l'avait pas cru et elle ne savait toujours pas où était Marco.

Elle sentit soudain sa main caresser sa tête. Elle se redressa vivement. Marco appliqua sa main sur sa bouche pour empêcher le cri de joie qu'elle allait pousser et, avec un sanglot, elle se jeta dans ses bras. Il la serra fort contre lui, murmurant des mots apaisants à son oreille. Vincenzo appela Silvio et lui dit de se tenir prêt.

Cynthia se figea soudain en entendant les pas d'Alexander marcher dans le

bureau au sol de marbre. Il semblait s'approcher. Marco l'aida à se relever. Elle les regarda tous avec un sourire ému, mit un doigt sur sa bouche en signe de silence et de la main leur fit signe de la suivre.

Alexander eut un brusque sursaut de surprise incrédule lorsqu'il la vit soudain apparaître devant la porte fermée à clé. Elle s'avança vers lui, Marco invisible à ses côtés et les autres la suivant.

Elle le fixa d'un regard franc et innocent.

— Je vous l'avais dit que j'avais un don. Pourquoi vous ne me croyez pas ?

Alors qu'il allait répondre, une violente déflagration se fit entendre et une large baie vitrée explosa en mille morceaux tandis que deux hélicoptères faisaient face à la large ouverture. Alexander, les bras autour de sa tête pour se protéger des éclats de verre qui fusaient partout, s'approcha de Cynthia mais au moment où il voulut la saisir pour la protéger aussi, elle courut vers l'ouverture béante, sembla sauter dans le vide et disparut. Et les hélicoptères s'éloignèrent rapidement alors que retentissaient plusieurs coups de feu tirés vers eux depuis l'immeuble.

Plusieurs hommes firent irruption dans le grand bureau pour s'assurer que leur patron était indemne et ce dernier, fou de rage, ordonna de poursuivre les hélicoptères et de les abattre.

Les deux hélicoptères s'étaient rapidement éloignés de la ville, se séparant pour se donner plus de chance et celui d'Angelo survolait les terres agricoles proches de chez Cynthia et Marco. C'est Vincenzo qui avait gardé le bâton et il était dans l'autre hélicoptère.

Angelo cria :

— Il y en a deux sur nous ! Ils approchent !

— Cynthia, enfile ça, ordonna Marco d'un ton sans réplique en lui tendant un harnais. Elle obéit sans comprendre. Il glissa tendrement un doigt sur sa joue, embrassa ses lèvres furtivement, s'assura que le harnais était bien fixé et se tourna vers Angelo qui pilotait.

Angelo tourna sa tête brièvement vers Marco et cria pour couvrir le bruit de

l'appareil :

— On pourra pas les semer par ici Marco, c'est trop découvert ! Il va falloir que vous sautiez !

Au moment où il disait ça, l'hélicoptère fut violemment secoué.

— On est touché ! Allez !

Stanley qui se tenait près de la porte grande ouverte avec son arme, sauta dans le vide sous le cri terrorisé de Cynthia qui recula vers le fond de l'appareil, les yeux agrandis de frayeur, les deux mains sur sa bouche.

Marco s'approcha d'elle rapidement. Elle secoua violemment la tête, ses yeux luisants d'une terreur sans nom. Marco l'attira brusquement vers lui, fixa le crochet de son harnais après celui de Cynthia, s'assura de sa solidité.

— Non, Marco ! Non ! hurla Cynthia d'une voix aiguë et terrifiée.

Marco la tira de force vers la porte, la tint fermement dans ses bras et, d'une poussée, la fit basculer dans le vide. Son hurlement de terreur s'éteignit dans le vent. Marco leva les yeux vers l'hélicoptère et il vit Angelo sauter au moment où l'appareil, perdant tout contrôle, se mit à tanguer et tourner avant de piquer du nez et de heurter violemment le champ en dessous où il explosa dans un vacarme épouvantable, faisant voler en éclat des bouts de métal projetés partout aux alentours.

Les hélicoptères assaillants firent demi-tour et s'éloignèrent.

Balayés par le souffle de l'explosion, Cynthia et Marco furent déportés, de même qu'Angelo. Marco déploya le parachute et Cynthia qui agrippait Marco de toutes ses forces, les yeux fermés, essayant de respirer sous la force du vent, se sentit soulevée lorsque le parachute fut ouvert. Avec un cri de terreur, elle regarda Marco et d'un signe de tête, il lui fit comprendre que tout allait bien. Ils descendaient beaucoup moins vite et Cynthia sentit sa respiration devenir moins difficile. Marco vit un peu plus haut Angelo qui venait de déployer le sien.

Marco cria à l'oreille de Cynthia pour couvrir la force du vent :

— Quand je te le dirai, plie tes jambes !

Ils descendirent encore, doucement, et Marco cria :

— Vas-y !

Cynthia plia ses jambes, Marco aussi et quelques secondes après, ils roulaient sur le sol.

Cynthia agrippée à lui sanglotait de frayeur sans pouvoir s'arrêter.

— C'est fini, mon amour, murmura-t-il à son oreille d'une voix douce et rassurante. C'est fini, on le fera plus, plus jamais, je te promets. Viens, il faut partir d'ici avant que la police arrive. Il détacha le crochet, débarrassa Cynthia de son harnais et défit le sien. D'un geste rapide, il ramena la toile du parachute. Stanley, atterri plus loin, arrivait en courant et vint l'aider. Il vit Angelo qui venait de toucher le sol.

En voyant, à quelques mètres, l'hélicoptère en flammes et l'énorme fumée noire qui s'en dégageait, Cynthia fut prise de tremblements de panique, tandis que retentissaient les hurlements stridents des sirènes des camions de pompiers.

Vincenzo et tous les autres apparurent soudain devant eux et la lumière enveloppa tout le monde pour les ramener à l'abri dans la maison.

Vincenzo tendit le bâton à Cynthia et dit :

— Mon hélico s'est crashé aussi. Ton bâton nous a sauvé la vie, Cynthia. Et à peine, on était au sol que la lumière vous a trouvés sans qu'on ait besoin de lui demander. Il est merveilleux ce truc !

Cynthia hocha la tête et serra son bâton contre sa joue, tandis que des larmes incontrôlables ruisselaient sur ses joues.

Stanley, se tournant vers Marco et Cynthia, dit d'une voix pressante :

— Il faut se dépêcher d'aller chercher vos autos.

— Tu as raison, Stan, répondit Marco, allons-y !

— Non, Marco, ne t'en vas pas ! Ne t'en vas pas ! supplia Cynthia d'une voix effrayée en retenant son bras.

— Restez-là, tous les deux, je vais y aller avec Silvio, proposa Vincenzo.

Il apparut soudainement dans l'auto de Cynthia qui démarra en trombe, sous les cris de deux hommes de Winters qui en montaient la garde. Ils sortirent leurs armes, mais se ravisèrent et les rangèrent rapidement. Ils ne pouvaient

pas tirer en plein centre-ville sans faire un tort considérable à leur patron. Silvio fit démarrer celle de Marco sans éveiller l'attention de quiconque.

En attendant que les autos reviennent, Cynthia raconta à Marco tout ce qui s'était passé et ce qu'Alexander Winters lui avait dit.

Ils raccompagnèrent ensuite tous leurs amis chez eux et prirent l'auto de Marco pour aller chercher les enfants chez Jo-Ann.

Cynthia fit des efforts surhumains pour garder une attitude normale vis à vis des enfants mais quand elle voulut mettre au four le plat qu'elle avait préparé le matin et le réchauffer pour le souper, ses mains tremblaient tellement qu'elle dut le reposer. Marco prit le plat, l'enfourna et se tourna vers Cynthia. Il l'attira doucement contre lui.

— Ça va aller, Cynthia, on trouvera une façon pour qu'ils ne puissent plus nous faire du mal. Ça va aller, mon amour.

Une fois les enfants couchés, Marco prépara du thé, observant Cynthia assise sur le tapis près de la cheminée qui fixait les flammes sans les voir. Souvent, elle se retournait, jetant des regards furtifs vers la porte ou les grandes baies vitrées.

Marco porta le plateau avec la théière et deux tasses et le déposa sur la table basse. Il s'assit en arrière de Cynthia et l'enserra de ses bras, ses jambes étroitement appuyées contre les siennes. Elle accota sa tête contre lui et dit d'une voix basse et effrayée :

— Marco, cet homme-là est tellement terrifiant. Autant et même plus encore que Caltagirone, parce qu'il agit d'une façon horrible en toute impunité. Lui, il n'ira jamais en prison. Il sera toujours là.

Elle eut un violent frisson. Marco resserra son étreinte et embrassa doucement son front.

— On trouvera une façon, ma douce. On trouvera une façon de le faire tomber ou de l'éloigner de nous. Mais ici tu ne risques plus rien. Je suis là, Cynthia. Je suis là, mon amour, tu ne risques plus rien.

Au moment où il disait ces mots, la sonnette de la porte d'entrée retentit, les faisant sursauter. Cynthia leva vers lui un regard terrorisé. Marco mit un doigt sur sa bouche, se leva, s'approcha sans bruit de la porte et regarda par le judas. Il fit un signe rassurant à Cynthia et ouvrit la porte :

— Inspecteur Tremblay ? ! Quelle surprise !

— Bonsoir, monsieur Rinaldo, puis-je entrer s'il n'est pas trop tard ou préférez-vous que je revienne demain ?

— Non, non, entrez !

Cynthia s'était relevée et se tenait devant la cheminée, observant l'inspecteur qui avançait jetant des regards à la maison. Elle s'avança vers lui et lui tendit la main.

— Bonsoir, inspecteur.

— Bonsoir, madame Letillier. Comment allez-vous ? demanda l'inspecteur d'une voix chaleureuse.

— Bien, merci. Asseyez-vous !

— Je viens de faire du thé, en voulez-vous une tasse, inspecteur ? demanda Marco.

— Je ne veux pas vous déranger, dit l'inspecteur poliment, je souhaiterais seulement vous poser quelques questions.

— Rien ne vous empêche de prendre un thé en même temps, non ?

— Très bien alors, j'accepte avec plaisir, merci.

Alors que Cynthia portait la tasse à ses lèvres, l'inspecteur Tremblay remarqua les marques sur ses poignets.

— J'ai appris que vous vous étiez mariés tous les deux ? Félicitations ! dit l'inspecteur aimablement.

— Merci, inspecteur, effectivement, nous sommes de jeunes mariés, répondit Marco avec un tendre sourire à Cynthia.

— Vous habitez une fort jolie maison, poursuivit l'inspecteur. Je ne savais pas qu'il y avait un lac dans ce coin.

— Oh, il n'y en avait pas ! dit Marco d'un ton rieur, nous l'avons fait creuser.

— Ah vraiment ? ! C'est un travail colossal !

— En effet ! Alors, inspecteur, quelles sont ces questions ? demanda Marco en le détournant de ce sujet sensible.

L'inspecteur reposa sa tasse et fixa Marco de ses yeux perçants.

— Avez-vous eu connaissance d'un crash d'hélicoptère pas loin d'ici, cet après-midi ?

— En effet oui, répondit Marco. On ne parle que de ça dans le coin, c'est quand-même un événement assez peu courant. Savez-vous ce qu'il s'est passé ?

— Non. Mais, d'après un témoin, deux hélicoptères semblaient voler près de celui qui a été descendu. Le témoin affirme avoir entendu des coups de feu et vu un homme sortir un fusil d'un des hélicoptères et tirer en direction de celui qui est tombé.

Il marqua une pause, les observa attentivement à tour de rôle et poursuivit :

— Le témoin affirme également avoir vu trois parachutes tomber plus loin au moment où l'hélicoptère explosait.

— Bon, ça veut dire qu'ils ont pu se sauver à temps, alors ? demanda Marco d'un ton rassuré.

— On le suppose, on n'a trouvé aucun corps dans l'hélicoptère.

— Tant mieux ! s'exclama Marco.

— Oui, tant mieux, effectivement. Mais ce qui est étrange, c'est qu'on n'a pas trouvé non plus les trois parachutistes...

Marco hocha la tête d'un air surpris et continua de regarder l'inspecteur d'un air innocent, attendant qu'il continue.

— Ce qui est étrange également, c'est qu'un autre crash a eu lieu à une soixantaine de kilomètres d'ici et à peu près au même moment. Également un hélicoptère, également poursuivi mais celui-ci par un seul appareil. Et encore plus étrange, aucun corps dans celui-ci non plus.

Marco haussa les sourcils.

— Effectivement, c'est étrange...

— Où étiez-vous aujourd'hui ? demanda Tremblay à brûle-pourpoint.

— Ce matin, je suis allé à mon appartement.

L'inspecteur le fixa et se tourna vers Cynthia à qui il demanda d'une façon inattendue :

— Madame Letillier, étiez-vous cet après-midi au siège social du Winters Pharmaceutic ?

Cynthia sursauta, regarda Marco puis l'inspecteur, les joues rouges et l'air affolé.

— Elle y était, effectivement, répondit Marco à sa place. Elle était venue m'y chercher.

— Et que faisiez-vous là, si ce n'est pas indiscret ?

— J'avais un rendez-vous avec Mr Winters pour finaliser un gros voyage de chasse qu'il veut organiser pour quelques uns de ses directeurs. Mais comment savez-vous que Cynthia était là ? Vous nous faites suivre, inspecteur ?

— Non, monsieur Rinaldo, répondit honnêtement l'inspecteur qui avait arrêté la filature depuis plusieurs mois. Non, mais voyez-vous, ce qui est également étrange, c'est qu'une déflagration a eu lieu dans cet immeuble, justement dans le bureau de Mr Winters, et que plusieurs témoins dans l'immeuble ont vu des hélicoptères près des fenêtres de ce bureau juste avant l'explosion. Dans le cadre de mon enquête, j'ai eu accès aux vidéos des caméras et l'une d'elle montre madame Letillier entrant dans l'immeuble aux environs de 13h30 heures, moins d'une heure avant l'explosion. Pourquoi ne pas vous être rendu à votre rendez-vous avec votre auto, monsieur Rinaldo ? demanda l'inspecteur en l'observant attentivement.

— Oh vous savez, c'est le genre de truc idiot qui arrive à tout le monde, un jour ou l'autre. Je me suis rendu à mon appartement et de là, je devais aller rencontrer Mr Winters, mais bêtement j'ai laissé les clés dans mon auto qui était fermée. Je me suis donc rendu à pied à mon rendez-vous et j'ai appelé Cynthia pour qu'elle vienne me rejoindre là-bas avec un double de mes clés pour récupérer mon auto ensuite. C'est tout simple.

Cynthia baissa la tête et réprima un sourire. Marco savait mentir avec un tel aplomb ! Si elle en avait eu autant, il est certain que Winters l'aurait crue.

— Étiez-vous avec Mr Winters au moment de la déflagration ? poursuivit

l'inspecteur en s'adressant à Marco.

— Non. Notre entretien était terminé à ce moment-là. Il n'a pas duré très longtemps.

— Étiez-vous encore dans l'immeuble au moment de l'explosion ?

— Pas exactement. Nous étions dans le centre commercial qui jouxte l'immeuble au sous-sol.

— Avez-vous entendu le bruit de l'explosion ?

— Oui, mais faiblement. De là où on se trouvait, on n'a pas du tout pensé qu'il pouvait s'agir d'une explosion, surtout avec le bruit et la musique qui règne dans ces endroits-là.

L'inspecteur resta silencieux, observa Cynthia à la dérobée et tourna son regard vers Marco :

— Je suppose que Mr Winters pourra corroborer vos dires, n'est-ce pas ?

— Bien sûr ! affirma Marco, pourquoi ne le ferait-il pas ? ajouta-t-il d'un air innocent.

Cynthia porta son poing fermé contre sa bouche et se mordit le doigt pour s'empêcher d'éclater de rire.

L'inspecteur vida sa tasse et se leva :

— Merci pour le thé, il était excellent ! Merci aussi du temps que vous m'avez accordé, dit-il en les regardant l'un et l'autre. Puis, fixant son regard dans celui de Cynthia, il montra ses poignets du doigt.

— Vous vous êtes blessée, madame Letillier ?

Cynthia sentit soudain la chaleur monter sur ses joues, elle balbutia :

— Heu... non... je...

Marco s'approcha d'elle, l'enlaça tendrement et dit d'un ton moqueur :

— Ah vous savez... les jeux de l'amour !

Cynthia se figea, comprit d'un coup à quoi Marco pouvait faire allusion, leva vers lui un regard indigné, les joues écarlates.

L'inspecteur eut un petit sourire amusé. Il les scruta attentivement tous les deux tout en leur demandant soudainement :

— Au fait, ça n'a rien à voir avec cette affaire, mais vous avez sûrement

entendu parler de ce qu'on appelle la "grâce divine". Ça vous dit quelque chose ?

— Oh oui, bien sûr ! On l'a entendu comme tout le monde ! C'est merveilleux tout ça, n'est-ce pas, inspecteur ? dit Marco d'un ton enjoué.

Tremblay le fixa un instant de ses yeux perçants. Il reporta son regard sur Cynthia qui avait baissé les yeux, apparemment encore sous la gêne des révélations indiscrètes de Marco.

— Merveilleux, oui, c'est certain, répondit Tremblay. Mais vraiment bizarre, ça aussi. Bonne soirée à vous deux et encore merci du temps que vous m'avez accordé, ajouta-t-il avant de sortir.

Une fois la porte fermée, Cynthia regarda Marco d'un air choqué :

— Marco ! ! Vraiment ! ! Pourquoi lui as-tu dit une chose pareille ?

Marco prit sa taille doucement et dit gentiment :

— Cynthia, quelle autre raison donner à des marques sur des poignets, les deux poignets en plus, dis-moi ? Soit quelqu'un t'a attachée, soit quelqu'un les a serrés assez fort pour les marquer, sinon quoi d'autre ? Si tu avais eu des bleus ailleurs, tu aurais pu prétendre être tombée, mais sinon ?...

— Oui, tu as raison, admit Cynthia terriblement gênée, mais quand-même...

Marco prit ses mains et embrassa ses poignets meurtris.

— Je suis désolé, ma douce, je ne dirai plus de bêtises comme ça, promis. Son regard s'éclaira soudain d'un air malicieux.

— Viens, on va s'amuser !

Il grimpa dans la chambre, prit le bâton, redescendit et l'entraîna dans son bureau. Il s'y assit et en sortit plusieurs papiers vierges à l'entête de sa compagnie, un prospectus et un catalogue détaillant les activités de l'entreprise avec force images aériennes sublimes. Il ajouta sur la pile une de ses cartes d'affaires.

Comme si l'aurore boréale avait deviné ce qu'il avait en tête, la lumière se gondola vivement et le filet de lumière s'étendit longuement tandis que le doigt de lumière appuyait sur son nez.

— Tu sais ce que je veux ?

La lumière ondula rapidement de haut en bas et se gondola vivement. Marco éclata de rire :

— Je pense qu'elle nous connaît bien !

— Oui, tu as raison, dit Cynthia en riant et en regardant la lumière d'un air attendri.

Elle s'approcha de Marco qui enlaça ses bras autour de son corps. Glissant une main dans ses cheveux, elle appuya sa tête contre elle avec douceur.

— Marco, un jour, il faudra que tu m'apprennes à mentir aussi bien que tu sais le faire. C'est incroyable comment tu peux avoir l'air sincère en disant des mensonges plus gros que toi !

Il rit doucement et leva vers elle ses yeux remplis d'amour :

— C'est impossible, ma douce ! Tu es bien trop pure et honnête pour être aussi retors que moi ! Et parmi les milliers d'autres, c'est aussi l'une des raisons pour lesquelles je t'aime tant.

*
* *

Sur le bureau de Winters, apparut, dépassant discrètement mais visiblement de quelques dossiers empilés, un prospectus et un catalogue de la compagnie Évasion, détaillant les services offerts, une estimation pour le prix d'un voyage de deux semaines pour douze personnes, dont le prix avait été griffonné et réécrit de la main de Marco et enfin une facture dûment signée par Winters et contresignée par Marco pour le prix final dudit voyage. Une note avait été rajoutée de l'écriture de Winters dans son agenda, indiquant un rendez-vous entre lui et Marco Rinaldo à 12h30 aux bureaux de la Winters Pharmaceutic et une carte d'affaires avait été agrafée sur la page de la journée du rendez-vous.

Et lorsque le lendemain, l'inspecteur Tremblay interrogea Alexander Winters sur l'acte violent dont il avait été victime dans son bureau, il ne trouva que des confirmations et des preuves de ce que Marco lui avait dit et, mis à part l'air profondément ahuri de Winters qui regardait les papiers qu'il avait soi-disant signés et son agenda d'un regard consterné, rien ne lui sembla

bizarre, ni anormal. Lorsque l'inspecteur lui demanda s'il avait rencontré Cynthia Letillier la veille, Winters sembla se troubler et secoua la tête.

— Non, monsieur, non. Et ce nom ne me dit rien non plus, affirma Winters.

*
* *

Mais cet événement avait profondément affecté Cynthia qui en subissait maintenant le contrecoup. Ses nuits étaient agitées. Elle se réveillait souvent en sursaut, terrorisée, et ne parvenait à se rendormir que lorsque Marco, à force de paroles douces et de caresses, finissait par la calmer. Le jour, elle n'était rassurée que lorsque les enfants étaient de retour dans la maison.

Le moindre bruit la faisait sursauter violemment et elle paraissait terrifiée la plupart du temps, même si elle essayait de se maîtriser de son mieux et de paraître normale. La peur l'habitait en permanence.

— Et s'ils s'en prenaient aux enfants, Marco ? Et s'ils les enlevaient ? Et à ces mots, elle fondait en larmes, incapable de maîtriser sa terreur et son angoisse profonde.

Un soir où, de nouveau, elle posait ces mêmes questions qui la hantaient, Marco prit doucement son visage entre ses mains et lui dit d'une voix rassurante, ferme et convaincante :

— Cynthia, mon amour, tes enfants ne risquent rien, tu ne risques rien et moi non plus, il ne m'arrivera rien. Personne ne peut nous faire du mal, Cynthia, personne. Écoute, ma douce, dans deux semaines, ça sera les vacances scolaires. On ira les passer chez Enzo et Gina, d'accord ? Ça va te faire le plus grand bien de t'éloigner de tout ça. Ça va nous faire le plus grand bien à nous deux et à nous tous.

Car, sans que Cynthia le sache, il avait déjà eu une longue conversation avec les enfants qui s'inquiétaient de voir leur mère aussi nerveuse et anxieuse, leur répétant mille fois de ne parler à personne d'inconnu, de ne jamais suivre un inconnu, leur demandant de rentrer à la maison, alors que ça faisait moins d'une heure qu'ils étaient sortis sur le terrain pour jouer dans la neige ou, si elle sortait avec eux, surveillait les alentours, aux aguets, même si Marco était là.

Cette peur, elle la leur transmettait sans le vouloir et sans le savoir et les enfants étaient désorientés, insécurisés et effrayés, sans comprendre pourquoi.

— Oui, tu as raison, Marco, ça va nous faire du bien. Blottie dans ses bras, elle murmura d'une voix triste :

— Pardonne-moi, mon amour, je suis tellement désolée d'être comme ça, d'avoir si peur, de ne pas arriver à ne plus avoir peur. Et elle se mit à pleurer d'un chagrin inconsolable, les larmes ruisselant sur ses joues tandis que Marco les essuyait d'un geste tendre en la berçant doucement, murmurant des mots apaisants à son oreille, la serrant dans ses bras avec amour.

Un soir, le bulletin de nouvelles mentionna par la voix grave de l'animateur :

"Il semblerait que ce phénomène étrange que l'on a appelé à travers le monde entier "la grâce divine" se soit désormais envolée. En effet, depuis quelques mois, rien de semblable à cette flambée de guérisons, magiques autant que mystérieuses dont ont bénéficié plusieurs personnes dans plusieurs pays et régions à travers le monde, n'a plus été noté ni mentionné nulle part.

Rappelons que ce phénomène extraordinaire a engendré la guérison définitive de millions de personnes à travers le monde en plus d'en libérer plusieurs milliers de la pauvreté, de la faim et de la misère. Qui sait, peut-être que cette mystérieuse "grâce divine" frappera à nouveau pour les fêtes de Noël ?"

Marco éteignit la télé et s'approcha de Cynthia, dont le visage s'était figé en une expression de triste désolation à l'énoncé de ces nouvelles.

Il s'accroupit devant elle.

— Cynthia, dès qu'on aura trouvé la meilleure façon, on recommencera et on fera plus encore, je te le promets !

Cynthia caressa doucement son visage, le dévisageant avec tendresse et reconnaissance.

— Merci, mon amour. Merci d'être là. Merci de ta patience. Je t'aime tant Marco ! Je t'aime tellement !

CHAPITRE 37

À peine eut-elle posé le pied dans la maison et serré Gina et Enzo dans ses bras, que Cynthia ressentit avec un grand soulagement, la peur s'en aller et le bien-être l'envahir toute entière. Cet endroit magnifique, isolé et chaleureux, habité de souvenirs inoubliables avait un effet profondément bienfaisant sur elle et elle put retrouver la sérénité qui était la sienne avant que Marco ne soit enlevé et qu'elle croise le chemin de cet homme qui l'effrayait tant.

Marco retrouva avec un plaisir profond le sourire éblouissant et l'éclat de joie dans les grands yeux lumineux qui se posaient sur lui avec amour et douceur. Et les enfants retrouvèrent avec joie leur maman telle qu'elle avait toujours été, aimante, douce et chaleureuse.

La maison fut moins remplie que le Noël précédent, mais les parents de Cynthia, Jo-Ann et Frank, Philippe, Marilou, ses enfants et Vincenzo étaient là ainsi que Stanley et sa famille. Angelo et Marina arrivèrent deux jours plus tard sous les cris de joie des retrouvailles. Quand il vit Marco, Anthony courut vers lui et il le fit tourner très haut, provoquant des éclats de rire ravis de l'enfant. Tania enlaça Cynthia avec tendresse et se laissa bercer doucement avant que Sophie ne se jette littéralement sur elle avec des cris de joie et des hurlements de rire.

Et de nouveau, la petite maison tranquille fut vite envahie d'un brouhaha joyeux de discussions, d'éclats de rire et d'exclamations enthousiastes.

Gina, à qui Cynthia avait raconté par le détail l'enlèvement de Marco et sa rencontre avec Winters, avait dit en prenant ses mains, ses petits yeux noirs plongés dans ceux de Cynthia :

— Ma, tu sais, *cara mia*, dans chaque être humain, il y a quelque chose de bon. Cet homme-là t'a semblé inhumain, mais même au fond de lui, il y a

quelque chose de bon. Il finira par le laisser sortir. Il finira par comprendre et penser autrement. Si le souvenir de cet homme te revient et que tu as peur, pense à ce que je t'ai dit et tu verras que tu auras moins peur. Et si ça passe pas, tu reviens me voir. D'accord, ma bella ?

Alors que Cynthia debout près du lac, emmitouflée dans son manteau, regardait d'un air amusé les patineurs disputer une partie de hockey acharnée, Vincenzo s'approcha d'elle, mit un bras autour de ses épaules et dit d'une voix émue :

— Ça va faire un an dans quelques jours, Cynthia. Ça va faire un an que tu m'as guéri et que tu as changé ma vie à tout jamais. Je n'aurai jamais assez de toute ma vie pour te dire combien je t'en suis reconnaissant ! Infiniment reconnaissant !

Cynthia lui sourit tendrement :

— J'en suis la première heureuse, Vincenzo ! Tu ne peux pas savoir à quel point ! Finalement, tu sais, tu as été mon premier patient, une sorte de cobaye, quoi, dit-elle en riant, les yeux malicieux.

L'expression de son visage changea soudainement. Ses yeux s'agrandirent d'un coup alors que la bouche entrouverte, elle semblait soudain figée.

— Quoi, Cynthia ? demanda Vincenzo.

Les yeux de Cynthia s'illuminèrent de mille étincelles.

— Je ne peux pas te le dire, mais tu le verras ! répondit-elle d'un ton joyeux. Elle désigna les joueurs : Tu n'y vas pas ?

— Si ! Si tu viens avec moi !

Cynthia éclata de rire.

— Vincenzo, je ne sais pas jouer, pas du tout !

— C'est pas grave, ça sera juste plus drôle ! Allez viens !

Quand Cynthia arriva sur la glace, Marco la saisit dans ses bras et, caressant doucement son visage, il l'embrassa avec tendresse.

— Ah non ! s'écria Silvio. Ça va pas recommencer ! Cynthia, si tu joues, c'est dans notre équipe, avec Marco, sinon c'est sûr qu'on va perdre ! Quand tu

es là, il ne sait plus rien faire ! Et il éclata d'un grand rire sous le regard de Marco qui s'élança vers lui et le poussa en riant.

— Silvio, si je suis dans votre équipe, vous risquez de perdre de toute façon, car je sais pas jouer du tout, tu sais ?

— C'est pas grave, ma belle ! répondit Silvio en riant. Tiens, attrape ça ! cria-t-il en lui lançant la rondelle.

Contre toute attente, Cynthia réussit à la bloquer et à faire une belle passe à Marco qui éclata de rire et fit une passe rapide à Gabriel qui compta un but en hurlant de joie.

Marco patina rapidement vers Cynthia, la fit tourner en riant et dit à voix basse d'un ton admiratif :

— Bravo, ma douce ! Si tu es aussi douée que pour le tir, c'est sûr qu'on va gagner !

La partie se poursuivit et Cynthia, prenant de l'assurance, arrivait à faire de belles passes et tenta même sa chance sur un tir mais le rata de peu, contrée par Marilou et Philippe, arrivés en force.

Stanley, patinant très vite fonçait vers le but, maîtrisant la rondelle. Cynthia voulut l'intercepter mais elle avait mal calculé sa vitesse et elle frappa le colosse de plein fouet avant de tomber sur la glace. Étendue sur le dos, elle sentit son souffle coupé. Stanley se pencha sur elle, l'air affolé et, en une seconde, Marco fut près d'elle.

— Ça va, Cynthia ? demanda-t-il d'une voix anxieuse.

— Oui, Marco, ça va, mais je suis complètement sonnée. Elle sourit à Stanley : J'ai frappé un mur !

Ils l'aidèrent à se relever et à se rendre jusqu'au quai où elle put s'asseoir.

— Je crois que je préfère vous regarder jouer.

— Je suis désolé, Cynthia, dit Stanley d'un air contrit et malheureux.

— C'est pas grave, Stanley ! dit Cynthia gentiment. Je n'ai rien, tu vois ? Mais, la prochaine fois, je mettrai une armure et c'est toi qui vas tomber ! Allez, au jeu, tous les deux ! Et marque un but pour moi, mon amour, ajouta Cynthia en prenant dans ses mains le visage de Marco qui l'embrassa d'un coup

avec ardeur sous le grand rire et les mots farceurs de Silvio.

Les fêtes se déroulèrent dans la plus grande joie et encore une fois, un splendide feu d'artifice éclata sur le lac gelé et illuminé sous les cris émerveillés et les yeux écarquillés des petits et des grands. Et encore une fois, lorsqu'il fut fini, les cadeaux étaient déposés au pied de l'immense sapin. La nuit du 24 décembre, Marco attendit que Cynthia fut endormie et demanda à l'aurore boréale d'emmener le lit près de la cascade dont les eaux figées par la glace et le givre furent de nouveau illuminées de mille éclats de lumières scintillantes comme des diamants. Il demanda à la lumière de ne pas regarder et se retint de rire en voyant le filet lumineux largement étendu et le doigt de lumière s'étirer au-dessus en une longue main comme si elle cachait son regard tandis que ses couleurs ondulaient vivement. Redressé sur un coude dans le lit, il observa longuement Cynthia, détendue et abandonnée dans le sommeil, le regard brûlant d'amour, puis, avec une douceur infinie, il caressa de ses lèvres ses épaules et son cou jusqu'à ce qu'elle se réveille et pousse un cri de surprise émerveillée avant de reporter ses grands yeux lumineux sur Marco qui souriait tendrement :

— Joyeux Noël, ma douce, murmura-t-il avant de l'embrasser passionnément.

*
* *

Alexander Winters était enragé et tournait en rond dans son bureau comme une bête en cage, arpentant d'un pas rapide le sol de marbre.

— Personne ne les a vus ?

— Non, monsieur Winters, ils ont disparu. Leurs autos sont chez eux, mais ils n'y sont pas et personne ne sait où ils sont.

— Ok, ok, continuez à surveiller leur maison et tenez-moi au courant dès leur retour.

Son visage se crispa soudain pendant quelques secondes et il porta la main à son ventre avant de se ressaisir rapidement. Il congédia l'homme d'un signe de

la main.

Assis dans son large fauteuil tourné vers les grandes baies vitrées, il murmura pour lui-même :

— Cynthia Letillier, ce coup-là, tu ne me le feras plus jamais et je suis prêt à arracher tes jolis yeux pour savoir comment tu as fait ça...

— Ça ne va pas, monsieur Winters ? demanda aimablement, d'un air inquiet, l'un des directeurs alors qu'il le vit grimacer violemment et porter la main à son ventre, lors d'une réunion, au moment où il était en train de faire un compte rendu du semestre écoulé.

— Si, si ça va, grommela Winters d'un ton excédé, reprenant son souffle après la douleur fulgurante qui l'avait saisi.

Mais en fait, ça n'allait pas du tout et ces douleurs intenses le prenaient de plus en plus souvent, surtout la nuit, l'empêchant de dormir et lui donnant une humeur exécrable. Aucun des médicaments qu'il avait essayé de prendre n'avait fait d'effet et semblait même augmenter la douleur. En désespoir de cause, il en avait parlé à son médecin traitant et celui-ci avait commandé une batterie de tests et d'examens qui n'avaient décelé rien de probant.

— Écoute, Alexander, j'ai fait mon possible, mais je ne vois rien. Je ne comprends pas. Je vais te référer à des confrères plus spécialisés et eux trouveront sûrement la cause de ton mal.

Mais les médecins, les experts les plus renommés, les scanners, radios, tests sanguins et soins en tout genre ne purent rien révéler de cette maladie subite et très souffrante qui affectait l'un des plus gros producteurs pharmaceutiques du monde entier.

Évidemment, lorsque cette nouvelle atteignit les médias malgré toutes les précautions que Winters avait pu prendre pour que personne ne soit informé de ces douleurs tenaces et cette mystérieuse maladie qui le faisaient profondément souffrir, ceux-ci en firent leurs choux gras et s'amusaient à coup de gros titres dans les journaux de ce que l'un des magnats les plus puissants du monde en

matière de soins et de médications, soit incapable de guérir de simples maux de ventre.

Cette situation affecta Winters bien plus que toutes les douleurs qui le cisaillaient et lui rendaient la vie infernale. Profondément isolé dans sa souffrance, il avait beaucoup de mal à faire bonne figure et à faire face à ce cynisme dirigé contre lui.

Alors qu'ils regardaient le bulletin de nouvelles à la télévision, Marco se tourna vers Cynthia et dit d'un ton surpris et amusé :

— C'est toi qui as fait ça ? !

Elle sourit doucement, les yeux brillants.

— Oui, Marco, c'est moi. Il n'avait qu'à pas te faire du mal !

Marco éclata de rire et l'enserra dans ses bras.

— Tu es diabolique, ma petite sorcière ! dit-il en riant.

— Non, Marco. Je n'aime pas ça que cet homme souffre autant, malgré tout ce qu'il est et tout ce qu'il a fait. Mais ce n'est pas qu'une simple vengeance, tu sais ? En ce moment, cet homme-là souffre énormément mais...

Marco observa les grands yeux brillants d'une lueur espiègle levés vers lui et conclut sa phrase interrompue, en souriant d'un air complice :

— Mais il pourrait être guéri et qui est la seule qui va pouvoir le guérir ?

Cynthia se mit à rire en le regardant tendrement :

— Oui, Marco ! Il n'aura pas le choix de reconnaître que j'ai un don et il acceptera tout ce qu'on voudra à ce moment-là !

Marco éclata de nouveau d'un rire joyeux.

— C'est bien ce que je disais, ma douce, tu es une sorcière diabolique... mais il est hors de question que tu y ailles seule, d'accord ?

— Oh oui ! Tu peux être sûr que cette idée ne me viendrait pas à l'esprit ! J'aurai bien trop peur si tu n'es pas là !

Il caressa son visage avec douceur :

— Cynthia, pourquoi tu ne m'en as pas parlé avant ?

— D'abord, parce que je n'étais pas sûre que ça marcherait. Faire le bien, je

peux, mais le mal... et puis aussi, justement j'ai hésité avant de le faire, ce n'est vraiment pas gentil et c'est vraiment cruel de faire ça. Je n'étais pas sûre que c'était la meilleure idée, mais je n'en ai pas trouvé d'autre et je ne veux plus vivre dans la peur de ce qu'il pourrait nous faire à nous et aux enfants, surtout.

Marco la dévisagea tendrement et la serra d'un coup contre lui.

— Ma douce Cynthia ... si seulement les grands de ce monde pouvaient se comporter et être comme toi... Je t'aime tellement, Cynthia ! Je t'aime, mon tendre amour...

Et, d'un geste inattendu, il la souleva, la porta dans ses bras et il monta les escaliers avant de l'étendre avec douceur sur le tapis devant la cheminée où brûlait un feu chaud et apaisant.

*
* *

Moins d'un mois plus tard, dans la matinée, la sonnette retentit. Marco regarda par le judas, vit deux hommes bien habillés qu'il ne connaissait pas, mit un doigt sur sa bouche à l'adresse de Cynthia, monta en vitesse dans la chambre et en redescendit, invisible avec la lumière. Il fit un signe affirmatif à Cynthia qui ouvrit la porte.

— Madame Cynthia Letillier ? demanda courtoisement l'un des deux hommes.

— Oui, c'est moi.

— Madame, veuillez excuser ce dérangement mais nous avons une requête à vous soumettre de la part de monsieur Alexander Winters. Il lui tendit une courte lettre qu'elle lut avec attention :

"Cynthia, je sais que je me suis mal, très mal comporté envers vous et votre mari. Que j'ai agi d'une façon impardonnable. Mais en ce moment, je souffre le martyr et ce, depuis plusieurs mois. Cette souffrance est de plus en plus intolérable. Accepteriez-vous de la soulager avec votre don particulier, si tant est qu'il existe ? Car à l'heure actuelle, je ne vois plus aucune autre solution pour mettre fin à mes tourments à part la mort. Si vous refusiez, je comprendrais très bien vos raisons. Espérant toutefois que votre réponse sera

positive, je vous attends avec espérance. Soyez assurée que cette missive n'est en aucun cas un piège pour vous attirer vers de sombres desseins, je m'en porte garant et je vous en donne ma parole, en espérant que celle-ci puisse encore avoir un sens pour vous, malgré tout ce que j'ai fait. Alexander Winters."

Marco qui lisait par dessus son épaule, pressa le bras de Cynthia de sa main lui indiquant qu'elle pouvait accepter.

Cynthia plia la missive et s'adressa aux deux hommes :

— Très bien, allons-y.

Elle enfila son manteau et ses bottes, monta dans la luxueuse limousine noire garée devant l'entrée, Marco, invisible, assis à ses côtés.

Au bout d'un long trajet, la voiture se gara devant le perron d'un manoir immense et un homme ouvrit la portière, aidant Cynthia à en descendre avant de la diriger vers l'entrée où un majordome stylé, après l'avoir aidée à ôter son manteau, l'invita d'un geste respectueux à la suivre dans un salon.

Alexander Winters, vêtu d'un complet sombre, l'air fatigué et amaigri, mais se tenant fièrement droit, s'avança vers elle, lui tendit la main et porta la main de Cynthia à ses lèvres avec un sourire reconnaissant.

— Merci d'être venue, Cynthia. Merci d'être venue à moi malgré tout.

Cynthia allait répondre lorsqu'elle vit son visage se crispier violemment et le vit faire un effort surhumain pour tenter de paraître normal malgré la souffrance qui le coupait en deux. Elle se sentit soudain prise d'un remords intense d'être la cause de tout ça et dit avec douceur :

— Emmenez-moi à votre chambre, monsieur Winters.

— Avec plaisir, Cynthia, réussit à dire Winters d'un ton séducteur, ses yeux bleus allumés d'une flamme amusée tandis que Marco le regardait en fronçant les sourcils.

Il la conduisit dans une vaste chambre aux rideaux tirés.

— Enlevez votre veste, déboutonnez votre chemise et allongez-vous, monsieur Winters.

— Cynthia, appelez-moi Alexander, voulez-vous ? J'aimerais tellement entendre mon prénom prononcé par votre douce voix.

Discrètement et en réprimant une forte envie de rire, Cynthia étendit doucement son bras sur le côté, empêchant Marco de sauter sur le malade.

Celui-ci s'allongea et Cynthia s'approcha de lui. Marco se plaça de l'autre côté du lit, prêt à tout. Cynthia lui adressa un sourire discret.

— Où se situe exactement votre douleur, monsieur Win... Alexander ? demanda Cynthia en se retenant de rire alors qu'elle entendait Marco répéter "Alexander" d'une voix comique.

Winters posa une main sur son ventre et dit :

— C'est ici, mais c'est diffus, c'est partout par ici.

Cynthia dit d'une voix douce et sérieuse :

— Détendez-vous. Fermez vos yeux, Alexander. Je vais poser une main sur vos yeux et l'autre sur votre ventre, d'accord ? Gardez les yeux fermés et n'ayez pas peur.

Elle plaça doucement une main sur les yeux fermés de Winters et l'autre main sur son ventre. Il tressaillit au contact de sa main chaude contre sa peau mais ne dit rien. Elle promena doucement sa main sur le ventre d'Alexander et fit signe à la lumière d'agir.

Quand la lumière mauve et vert pâle s'évapora, Cynthia retira ses mains.

— Voilà, monsieur Win... Alexander, vous ne devriez plus ressentir aucune douleur maintenant.

Alexander ouvrit les yeux, toucha son ventre avec prudence, se redressa lentement dans le lit et la regarda longuement. Puis ses yeux semblèrent s'animer à nouveau et il dit d'une voix altérée par l'émotion :

— Je sens que c'est parti, Cynthia ! Oui ! Oui ! Je sens que c'est parti !

Il se mit debout d'un coup, dressant sa grande taille devant elle et saisit ses mains.

— Oui ! Cynthia, oui ! C'est parti vraiment ! Je n'ai plus mal ! Plus du tout !

Cynthia sourit, les yeux brillants de bonheur.

Alexander embrassa ses mains plusieurs fois avec ferveur alors que Marco, à côté de Cynthia, le scrutait, prêt à intervenir.

— Vous avez des mains de fée, Cynthia ! Vous avez des mains magiques !

— Me croyez-vous maintenant quand je vous dis que j'ai un don ?

— Bien sûr ! Oui, bien sûr ! Comment pourrait-il en être autrement ? C'est un don merveilleux, Cynthia ! Un don merveilleux et fantastique !

— C'est pourtant ce don que vous voulez m'empêcher d'exercer, Alexander.

Il la dévisagea d'un regard plein de douceur et de reconnaissance.

— Cynthia, accepteriez-vous de prendre une tasse de thé avec moi ?

— Avec plaisir.

Il reboutonna sa chemise, remit sa veste et retrouva son allure digne et princière. D'un geste galant, il invita Cynthia à sortir de la chambre et prit son bras pour l'emmener dans le salon.

Il désigna un fauteuil près de la cheminée, invita Cynthia à s'y asseoir, sonna le majordome et s'installa dans un fauteuil près du sien, face à elle. Cynthia faillit éclater de rire lorsqu'elle vit le fauteuil d'Alexander se reculer de quelques centimètres sans qu'il s'en rende compte. Elle croisa le regard moqueur de Marco, debout derrière lui.

Le majordome apporta un plateau d'argent sur lequel trônaient une théière et deux tasses en porcelaine ainsi qu'une assiette garnie de divers biscuits secs et quelques tranches de gâteau. Il déposa le plateau sur une petite table près d'eux, s'inclina profondément et sortit à reculons.

Alexander servit le thé et tendit une tasse à Cynthia, son regard perçant la fixant avec douceur et une lueur d'admiration profonde. En silence, il s'enfonça dans son fauteuil, buvant son thé, le regard perdu dans les flammes qui dansaient dans la cheminée et il ne vit pas les tranches de gâteau disparaître. Il reposa sa tasse, regarda l'assiette d'un air surpris et leva ses yeux vers Cynthia qui lui sourit d'un air innocent :

— Il est excellent, ce gâteau ! Vraiment délicieux !

— Oui, en effet ! J'ai le plaisir d'avoir à mon service un chef cuisinier de renommée mondiale et tous ses plats sont divins. En voulez-vous encore, Cynthia ? demanda-t-il gentiment, surpris par son appétit.

— Non, je vous remercie, répondit-elle en jetant un regard de reproche amusé à Marco qui s'empiffrait avec un sourire moqueur, adossé à la cheminée

pendant que la lumière se gondolait de rire.

Alexander la regarda un moment d'un air grave.

— Cynthia, je ne vous parlerai pas de ma vie, qui a, somme toute, peu d'intérêt, mais voyez-vous, je suis né et j'ai grandi dans un environnement comme celui-ci, dit-il en désignant d'un geste large le salon cossu et richement meublé. J'ai eu la chance de ne jamais avoir à me soucier de quoi serait fait mon avenir. J'ai eu la chance également, la très grande chance, de ne jamais être malade, si ce n'est quelques rhumes, grippes, migraines ou autres petites douleurs sans conséquence. Jusqu'à ce que je sois violemment frappé par ce mal mystérieux, je ne savais rien au fond de ce qu'était la souffrance et la véritable maladie. Vraiment rien.

Il se tut, repensant à la torture incessante de ces douleurs permanentes et fulgurantes qui l'avaient presque jeté à terre ces derniers mois. Il reporta son regard sur Cynthia qui venait de l'en délivrer et reprit avec une voix émue et reconnaissante.

— Aujourd'hui, vous m'avez libéré de cette souffrance intolérable. Je vous en serai éternellement redevable, Cynthia. Et les mots ne seraient pas assez forts pour vous dire à quel point je vous suis reconnaissant d'être venue ici et de m'avoir sauvé.

Cynthia lui sourit gentiment, heureuse elle aussi d'avoir pu arrêter ce qu'elle avait provoqué sans plaisir.

— Aujourd'hui, je comprends ce que vivent et ressentent les gens qui souffrent. Quand rien, jamais, ne vient éteindre ou même atténuer ces douleurs insupportables, quand plus aucun espoir n'existe à part celui de mourir pour ne plus souffrir. Quand rien, nulle part, ne permet de croire ou d'espérer vivre sans ces douleurs... Alors, c'est l'enfer ! L'enfer en permanence.

Il se tut de nouveau et Cynthia, émue, vit ses yeux briller d'une forte émotion qu'il parvint à maîtriser avant de reprendre d'une voix altérée :

— Tous ces gens que vous avez sauvés, guéris et ramenés à la vie, vous l'avez fait avec ce don merveilleux, Cynthia, n'est-ce pas ?

— Oui, Alexander. Avec ce don qui vous a fait perdre tant d'argent, ajouta-

t-elle doucement.

— Qui m'a fait perdre tant d'argent, mais qui a libéré tant d'êtres humains ! Il se redressa soudain et vint s'accroupir devant elle, saisissant ses mains avec émotion. Cynthia, je n'avais pas compris votre réaction dans mon bureau, vraiment pas. Je ne comprenais pas parce que je n'avais jamais ressenti ce qu'est la souffrance. Jamais réellement. Maintenant, je comprends et je voudrais vous demander pardon pour mes mots et mon attitude inqualifiables. Inqualifiables et profondément inhumains. Il embrassa ses mains avec douceur, se redressa et vint s'accoter contre la cheminée à côté de Marco qui ne le quittait pas des yeux.

— Ces mois de souffrance intense et insupportable m'ont fait comprendre à quel point ma vie, aussi comblée qu'elle semble paraître, était vide et sans intérêt. À quel point mes actes et mes pensées n'étaient dirigés que dans le sens de l'avoir alors que mon être était comme un fantôme errant et inexistant. Et j'ai réalisé alors que si je mourrais demain, je serai certes loué pour l'empire que j'ai créé et fait fructifier au-delà du possible, je serai encensé pour mes talents d'homme d'affaires et pour ma réussite spectaculaire. Mais qu'en serait-il de l'homme que je suis ? Qui regretterait un jour Alexander Winters, si l'argent n'était plus associé à son nom ? Et surtout, par-dessus tout, quel est l'intérêt d'être le leader mondial et le plus grand fabricant de médicaments du monde entier, si ceux-ci ne peuvent même pas guérir et à peine soulager la souffrance, alors que d'adorables petites mains innocentes peuvent à elles seules apporter tant de bien et de douceur et guérir toute douleur sans rien demander en retour ?

Cynthia, profondément émue, sentit des larmes perler à ses yeux et Alexander lui sourit tendrement, touché de cette sensibilité et de cette douceur qui étaient si vivantes et si présentes en elle. Si bouleversantes aussi.

— Alexander, j'ai quelque chose à vous proposer.

— Tout ce que vous voudrez, Cynthia ! Vous pouvez tout me demander !

— Où est mon manteau ?

Alexander, surpris par cette question, sonna le majordome et celui-ci entra

peu après avec le manteau de Cynthia qu'il lui remit en s'inclinant devant elle. Elle lui sourit gentiment en le remerciant et, dès qu'il fut sorti, elle fouilla dans ses poches et en retira un contenant rempli de pilules blanches.

— Venez vous asseoir, Alexander.

Il s'exécuta, les avant-bras posés sur ses jambes, penché vers elle, attentif et curieux.

— Je ne suis pas éternelle, Alexander, et par conséquent mon don, ne le sera pas non plus, malheureusement. Et le film que vous m'avez montré m'a fait comprendre qu'un jour ou l'autre, je pourrai être en danger si quelqu'un savait que c'était moi qui ai fait tout ça. Elle lui tendit le contenant. Ce médicament peut guérir presque toutes les maladies et surtout les plus graves. Il y en a suffisamment dans cette boîte, je suppose, pour que vos chercheurs puissent le décortiquer et le reproduire à grande échelle à partir de vos laboratoires. Si ce n'est pas le cas, vous me le direz et je vous en donnerai d'autres jusqu'à ce qu'ils aient réussi. Elle se tut un moment, ses grands yeux fixés dans ceux d'Alexander. Alexander, je veux vous permettre de réhabiliter votre réputation et votre honneur qui ont été bafoués durant ces derniers mois. Ce médicament sera donc celui que votre entreprise aura développé et qui vous aura guéri, là où tous les autres ont échoué. Ainsi, vous ferez taire tous ceux qui vous ont calomnié.

Alexander la regarda d'un air éberlué et profondément ému :

— Cynthia... commença-t-il.

— Laissez-moi finir, Alexander, dit Cynthia de sa voix douce et calme. Winters Pharmaceutic pourra s'en revendiquer l'auteur et commercialiser ce médicament miracle qui est un peu un condensé de mes dons. Mais seulement à quelques conditions. La première est que je puisse continuer à faire bénéficier de ce don tous ceux qui souffrent, sans entrave et en toute liberté, partout dans le monde et surtout sans que plus jamais personne ne fasse du mal à mon mari ou ne s'en prenne à mes enfants ou à moi-même. La deuxième est que tous vos médicaments qui sont sur le marché actuellement et qui n'apportent rien de valable soient retirés et détruits. La troisième est que soit

réhabilitée la vérité sur tout ce qui a été faussé et falsifié, comme le taux de cholestérol dont vous m'avez parlé, par exemple.

Elle se tut un moment, jeta un regard discret vers Marco qui souriait en secouant doucement la tête, ses yeux emplis d'admiration. Il lui adressa un clin d'œil et leva son pouce en l'air. Elle lui sourit discrètement, reporta son regard sur les yeux bleus qui la fixaient intensément, avec une émotion non dissimulée.

— Et la dernière, Alexander, c'est que ce médicament miracle soit vendu à un prix accessible à tous et qu'il soit fourni gratuitement aux plus pauvres. Et, comme je suppose que vous allez générer malgré tout des revenus considérables, je voudrais que vous en réinvestissiez une partie pour aider tous ceux qui sont dans le besoin et qui sont les plus vulnérables comme les enfants et les personnes âgées. Il n'y a rien de plus triste que de savoir que des milliers d'enfants, même ici, ne mangent pas à leur faim et que des personnes, mises de côté à cause de leur âge, finissent leurs jours dans la solitude et la détresse la plus grande. Il y en a beaucoup, vous savez ?

Elle remarqua avec une grande émotion les larmes couler sur les joues d'Alexander et qu'il ne cherchait pas à cacher. Elle dit doucement :

— Êtes-vous d'accord avec ces conditions, Alexander ?

Celui-ci hocha longuement la tête sans pouvoir parler, puis plaça ses deux mains sur son visage, les épaules secouées de sanglots. Spontanément, Cynthia vint s'accroupir devant lui et posa ses mains sur son visage. Elle leva ses yeux vers Marco qui s'était placé derrière le fauteuil de Winters et qui haussa les épaules en signe d'impuissance. Alexander essuya ses larmes et dit d'une voix basse et émue :

— Pardonnez-moi, Cynthia. Pardonnez ce comportement mais vous m'avez complètement bouleversé et ... je suis désolé, vraiment, dit-il en essayant de se reprendre.

Cynthia passa une main légère sur sa joue :

— Il n'y a pas de mal à être humain, Alexander, et votre réaction prouve que vous l'êtes profondément.

Elle se redressa et se dirigea vers l'endroit où elle avait posé son manteau. Alexander se leva à son tour. Il avait repris la maîtrise de ses émotions.

Cynthia se tourna vers lui et lui tendit la main avec un grand sourire, ses yeux étincelants de joie et d'un grand soulagement.

— Marché conclu, Alexander ?

Il prit sa main, lui sourit affectueusement en la regardant avec une grande tendresse.

— Marché conclu, Cynthia, dit-il en serrant sa main avant de la porter à ses lèvres et de l'embrasser avec douceur. Il prit son manteau et d'un geste galant, l'aïda à l'enfiler. Il tint ses épaules entre ses mains, la dévisageant avec chaleur.

— Cynthia, vous êtes une femme merveilleuse, extraordinaire et absolument adorable ! Votre mari a une chance incroyable !

Cynthia ne put s'empêcher de rire en voyant Marco tout près d'eux qui hochait vigoureusement la tête, les yeux malicieux, un sourire moqueur aux lèvres.

— C'est moi qui ai de la chance, Alexander. Beaucoup de chance de l'avoir près de moi !

Alexander la raccompagna dans l'entrée mais juste avant d'ouvrir la porte, il ne put résister et la prit dans ses bras, la serrant contre lui d'un geste affectueux :

— Merci, Cynthia ! Merci pour tout !

Elle lui sourit et monta dans la limousine.

Quelques heures plus tard, la sonnette retentit et un livreur, qui avait du mal à le tenir, tendit à Marco un immense bouquet de plusieurs douzaines de roses rouges ainsi qu'une boîte métallique fermée d'un ruban. Marco le remercia, lui donna un pourboire et déposa l'énorme bouquet sur le comptoir de la cuisine où Cynthia épluchait des légumes pour le souper. Elle le regarda d'un air surpris.

— Ça doit être ton admirateur, dit Marco d'un air narquois avec un tendre sourire.

Cynthia lut la carte jointe au bouquet :

"À la plus jolie des magiciennes. Votre éternel dévoué, Alexander."

— Votre éternel dévoué, hein ? dit Marco d'un air faussement jaloux alors que ses yeux pétillaient de malice.

— Si mon admirateur savait que je suis la cause de ses souffrances, je pense qu'il aurait laissé tomber les roses et ne m'aurait envoyé que les épines, dit Cynthia en riant.

Elle défit le ruban, ouvrit la boîte avec curiosité et elle éclata de rire en voyant un gâteau sur lequel était écrit le mot Merci ! avec un filet de crème chocolatée. Marco ouvrit de grands yeux et Cynthia en riant, lui dit :

— Je vais pouvoir enfin y goûter pour de vrai à ce gâteau, espèce de gourmand !

Elle s'approcha de lui, enlaça sa taille avec tendresse.

— Je suis contente que ce soit fini, Marco. Contente que cet homme-là ne souffre plus et surtout de tout le bien que ça va apporter.

— Moi aussi, ma douce, je suis infiniment content. Mais, dis-moi, Cynthia, comment pourront-ils reproduire le médicament ?

— Je ne sais pas Marco, mais j'ai demandé à la lumière qu'ils puissent le faire, alors ils y parviendront.

— Donc, bientôt, on n'ira plus soigner les gens, c'est ça ?

— Non. Et bientôt, on ira en Afrique, Marco. Il y a tant de misères et tant d'injustices là-bas !

— Tu sais, ma douce, j'ai pensé à quelque chose. J'en ai déjà parlé à Jo-Ann et Frank et ils étaient emballés. Tellement que ta sœur a failli se mettre à chanter...

Cynthia se mit à rire, intriguée.

— C'est quoi ?

— Ils vont se rendre dans quelques hôpitaux à notre place, certains jours et nous, pendant ce temps, on s'arrangera pour être bien visibles pour certaines personnes qui, je le crois, ont des doutes, comme l'inspecteur Tremblay, par exemple. Qu'en dis-tu ?

— J'en dis que tu es un petit génie, Marco ! Doublé d'un petit filou, d'un incorrigible farceur... et aussi du plus adorable des maris et du plus merveilleux des amants... En disant ces derniers mots, la voix de Cynthia se troubla et elle sentit ses joues s'échauffer tandis que Marco l'observait d'un air tendrement moqueur, la caressant du regard, avant que ses mains ne suivent le mouvement de ses yeux.

*
* *

Tandis que les techniciens et les chercheurs de tous les laboratoires de la Winters Pharmaceutic s'acharnaient à découvrir le secret de la mystérieuse petite pilule blanche, Jo-Ann et Frank, ravis, se promenaient à travers les hôpitaux de la région, remplis de patients venus de partout, attirés par l'espoir de ces miracles qui avaient débuté dans ce lieu. Le couple entraînait de façon normale, parmi les autres patients et s'éclipsaient discrètement, se rendant invisibles et évitant soigneusement les caméras de l'entrée. Alors, tout le monde dans l'hôpital s'endormait pendant quelques minutes, temps suffisant pour que tous les malades se réveillent de ce sommeil soudain, en pleine forme et complètement guéris, sautant de leurs lits avec une joie indicible.

De nouveau, les journalistes affluèrent en grand nombre et l'effervescence reprit dans la région. Les nouvelles fusaient, portées par des voix enthousiastes et emballées.

Marco s'arrangea pour être présent avec Cynthia dans un petit restaurant où Henri Tremblay prenait souvent ses repas, seul ou accompagné de collègues.

Un jour où ils étaient attablés, tous les deux, l'inspecteur entra, les aperçut et vint les saluer. Ils parlèrent ensemble quelques minutes puis l'inspecteur Tremblay s'interrompit au milieu d'une phrase et se tourna brusquement vers la télé, allumée en permanence dans le restaurant, où un journaliste déclarait d'une voix enjouée :

— ... En effet, Simon ! À l'instant même où je vous parle, ici même, dans l'hôpital devant lequel je me trouve, la mystérieuse et non moins merveilleuse "grâce divine" vient de nouveau d'accomplir plusieurs miracles ! C'est

extraordinaire ! Vous pouvez d'ailleurs voir la joie et la grande émotion des patients qui en sortent...

Marco jeta un regard rapide vers Cynthia et déclara d'un ton enjoué à l'inspecteur, immobile, le regard fixé sur l'écran de télévision :

— Elle est donc revenue ! C'est merveilleux, n'est-ce pas inspecteur ? Voilà plusieurs mois qu'on n'en entendait plus parler... C'est incroyable, ce truc !

— En effet, oui, dit l'inspecteur, consterné, c'est incroyable comme vous dites, monsieur Rinaldo. Il les regarda tous les deux, regarda la télé puis reporta de nouveau son regard étonné sur eux. Bien, je vous laisse terminer votre repas. Bonne journée !

Et il s'éloigna, s'assit au comptoir, passa sa commande et fixa l'écran sur lequel le journaliste interrogeait maintenant quelques patients miraculés, ravis et surtout profondément émus.

Marco fit un clin d'œil complice à Cynthia qui sourit et se pencha vers lui :

— Tu avais raison, Marco ! Ton idée était tout simplement géniale ! Embrasse-moi, petit filou !

Alors que Marco se penchait pour l'embrasser, l'inspecteur se tourna vers eux, sourit, regarda la télé en secouant la tête et commença son repas, plus perplexe que jamais.

Au moment où ils allaient sortir, Marco s'approcha de l'inspecteur et demanda d'un air innocent :

— Au fait, inspecteur Tremblay, qu'en est-il des hélicoptères dont vous nous avez parlé ?

— Ah, ça... c'est toujours pas éclairci. J'ai bien peur que cette histoire ne vienne rejoindre les dossiers des affaires non résolues. Mais je vais quand-même essayer d'en savoir plus.

— Ah... dit Marco d'un air désolé... Et bien, inspecteur, que la grâce divine soit avec vous pour vos enquêtes ! ajouta-t-il avec un sourire gentiment moqueur tandis que Cynthia se détournait pour tenter de maîtriser le rire qui l'avait saisie.

En les regardant sortir, l'inspecteur Tremblay grommela sous sa moustache :

— J'ai vraiment l'impression qu'ils se moquent de moi, tous les deux !

Assis dans son fauteuil, Alexander Winters, sourit d'un air heureux, son regard perdu avec tendresse dans la pensée de Cynthia, lorsqu'il entendit aux nouvelles du soir :

"Enfin, elle est revenue ! C'est ainsi que nous pourrions exprimer la pensée exaltée et commune à tous ceux qui sont affectés plus ou moins profondément par la maladie en cette semaine riche en émotions fortes. En effet, ce mystérieux phénomène, apparemment impossible à élucider, que l'on appelle la "grâce divine", semble être revenu en force et agir sur tous les fronts. Après une longue absence de plusieurs mois, elle semble rattraper le temps perdu et des miracles inexplicables se produisent maintenant en chaîne presque jour et nuit. Certains dispositifs de sécurité ultra sophistiqués seront bientôt mis en place dans les entrées, les couloirs et dans plusieurs chambres pour tenter de comprendre ce qu'il se passe lorsque cette "grâce divine" entre en action et nous espérons bientôt joindre des images à ce phénomène afin d'en savoir plus et surtout de voir comment il se produit....

Il sursauta à ces mots et décrocha le téléphone.

— Oui ? répondit Cynthia.

— Bonsoir Cynthia, c'est Alexander. Avez-vous entendu les nouvelles ?

— Oui, je viens de les entendre, dit-elle d'un ton déçu. Je comprends qu'ils veuillent savoir mais c'est vraiment frustrant de les voir s'acharner ainsi.

— Cynthia, si vous le souhaitez, je peux vous aider. Je connais très bien les directeurs de tous ces hôpitaux et je peux leur demander d'éteindre leurs caméras à certaines heures où vous souhaitez y aller ou faire en sorte qu'elles ne fonctionnent pas. Je ne peux malheureusement pas leur demander de les interdire vu qu'il est de l'intérêt public que cette "grâce divine" soit mise à jour. Ce n'est pas grand-chose mais si je peux vous aider de cette façon...

— Non, merci, Alexander. Mais c'est trop risqué, il suffirait que l'un d'eux oublie ou qu'une seule caméra continue à fonctionner... Mais c'est gentil à vous d'y avoir pensé, merci. Avez-vous des nouvelles de vos chercheurs ?

— Oui, Cynthia, de ce côté-là, on commence à voir la lumière. J'attendais que tout soit définitivement confirmé avant de vous en parler mais un des chercheurs pense avoir reproduit exactement le médicament. Il reste quelques tests à faire, des essais cliniques et j'espère pouvoir vous annoncer très bientôt que tout fonctionne à merveille !

Cynthia eut un large sourire à l'énoncé de cette nouvelle.

— C'est merveilleux, Alexander !

Elle l'entendit rire.

— Oui, Cynthia, c'est merveilleux ! Autant que vous l'êtes vous-même ! Il se tut un court instant et demanda : Cynthia, comment l'avez-vous fait ce médicament ?

— Je ne peux pas répondre à cette question, c'est un secret. Je suis très heureuse de cette nouvelle, Alexander ! J'espère que tout se concrétisera bientôt !

— J'en suis certain, Cynthia ! Bonne soirée et profitez de cet empêchement pour vous reposer, d'accord ? Prenez soin de vous, ajouta-t-il gentiment avant de raccrocher.

— C'était qui ? demanda Marco.

— Alexander. Écoute ça...

Et elle le mit au courant des dernières nouvelles concernant le médicament.

Alors que les hôpitaux étaient équipés des appareils les plus sophistiqués, aux rayons capables de détecter le vol d'une mouche en pleine noirceur et envahis par les journalistes venus du monde entier, alors que tout était fin prêt pour recevoir dignement la "grâce divine", celle-ci sembla disparaître de nouveau, comme intimidée par cette attention trop poussée à son égard.

Cette absence d'activités coïncida avec la semaine de congé scolaire et toute la famille d'Angelo débarqua chez Cynthia et Marco qui résonna bientôt d'une joyeuse animation parmi les cris et les rires des enfants.

Une semaine plus tard, en début d'après-midi, dans la maison redevenue

calme, retentit la sonnette d'entrée. Marco ouvrit la porte sur un Alexander rayonnant et souriant, ses yeux pétillants d'une joie sans pareille.

— Marco ! Ça y est ! Ça y est ! Je ne pouvais pas faire autrement que de venir vous l'annoncer en personne !

— Viens, entre ! lui dit Marco avec un large sourire, le soulageant de l'énorme bouquet de fleurs qu'il portait à la main et d'une boîte métallique qui le fit sourire de plaisir anticipé. Il dit en riant : Il faudra quand-même que tu dises un jour à ton cuistot de me refiler sa recette !

Alexander éclata de rire.

— Tu sais, même sous la torture, il ne dirait rien !

Cynthia, alertée par le bruit, descendit les escaliers.

Alexander sembla se figer en la voyant. Marco eut un rire amusé, mit un bras autour de ses épaules et dit d'un air complice :

— Tu sais, elle me fait le même effet à chaque fois que je la vois !

Cynthia se sentit rougir sous le regard des deux hommes.

— Arrêtez donc, tous les deux !

Quand elle fut au bas des marches, Alexander embrassa sa main tendue d'un air courtois et profondément respectueux. Puis, n'y tenant plus, il sortit un flacon de sa poche et le tendit d'un air victorieux :

— Ça y est ! Ça y est ! C'est fait ! Le plus grand médicament de tous les siècles est arrivé ! !

Cynthia poussa un cri de joie retentissant et se jeta dans ses bras, puis dans ceux de Marco, ses grands yeux étincelants de mille paillettes. Marco la saisit par la taille et la fit tourner en riant aux éclats sous l'œil amusé, attendri et quelque peu envieux d'Alexander.

— C'est merveilleux, Alexander ! Vous avez réussi !

— Oui, Cynthia ! Enfin ! Mais je dois vous dire qu'il nous a donné du mal votre médicament magique !

— Viens, Alexander ! Viens t'asseoir ! On va fêter ça ! dit Marco en se dirigeant vers la cuisine où il sortit une bouteille de champagne dont il fit sauter le bouchon avec un cri de victoire.

Ils s'installèrent dans le salon et levèrent leurs verres ensemble.

— Au médicament magique ! déclara Marco avec fougue. Au fait, il s'appelle comment ?

— C'est la seule chose qu'il me reste à trouver. Alexander regarda Cynthia avec affection et ajouta : J'avais pensé l'appeler Cynthia mais...

— Non, dit Cynthia vivement, non Alexander ! Ça ne serait pas une bonne idée, vous savez ? Même si je ne suis pas la seule à porter ce prénom, je pense qu'un certain inspecteur de police trouverait la coïncidence beaucoup trop étrange pour être vraie, vous comprenez ?

— Oui, Cynthia, je comprends, répondit Alexander d'une voix douce. Magic power ?

— Et pourquoi pas Grâce divine ? suggéra Marco d'un ton rieur.

— Ou bien Winters Solution ? proposa Cynthia.

Alexander eut un grand sourire, ses yeux pétillants de bonheur.

— Ah, je vous adore tous les deux ! s'écria-t-il d'un ton joyeux.

Il réfléchit un instant et dit d'un air sérieux :

— Grâce divine, c'est déjà pris et je risque de m'attirer des ennuis pour tentative de plagiat, charlatanisme et autres absurdités, mais Winters Solution, ça me plaît beaucoup ! Vraiment ! Merci Cynthia ! C'est une excellente idée !

— Alors, à la Winters Solution ! Qu'elle guérisse le plus grand nombre de personnes possibles ! Et surtout qu'elle vive éternellement ! salua Marco en levant son verre d'un air solennel.

Cynthia et Alexander levèrent leurs verres et tous les trois burent leurs coupes en silence et avec la plus grande émotion.

Puis Alexander sortit une enveloppe de sa poche et la tendit à Cynthia :

— C'est pour vous, Cynthia, dit-il d'une voix douce, ses yeux rivés aux siens.

Étrangement, alors que Marco et lui s'étaient spontanément tutoyés lorsqu'ils s'étaient rencontrés, Alexander n'arrivait pas à en faire autant vis-à-vis de Cynthia et celle-ci continuait donc à le vouvoyer aussi, d'une façon naturelle.

Elle le regarda d'un air surpris.

— C'est quoi ?

— Ouvrez, vous le verrez !

Intriguée, elle ouvrit l'enveloppe, en sortit plusieurs feuilles semblant émaner d'une banque où s'étaient des colonnes de chiffres. Elle lut, les sourcils froncés.

— Je ne comprends pas, Alexander, c'est quoi ?

Avec un sourire, Alexander lui désigna un chiffre à la toute fin des colonnes.

— C'est celui-ci qui compte, Cynthia. C'est le montant des dividendes qui vous seront remis bientôt.

Cynthia, sans comprendre, remit les feuilles à Marco qui ouvrit de grands yeux et regarda Alexander avec un grand sourire. Celui-ci sourit également et son sourire s'élargit devant l'air de Cynthia qui semblait perdue.

— Cynthia, ce chiffre, c'est le montant que vous allez toucher pour cette année. J'ai le grand bonheur, le grand plaisir et le plus grand honneur de vous annoncer que vous êtes désormais actionnaire à 30% de Winters Pharmaceutic, si vous le désirez bien sûr !

— Actionnaire ?

— Oui, Cynthia. Vous détenez 30% des actions de Winters Pharmaceutic et chaque année vous recevrez des dividendes, fluctuant selon le cours de la bourse. Celui-ci a chuté brutalement lorsque les journalistes ont annoncé à grand cris ma maladie et ont même prédit ma mort prochaine. Mais lorsque ce médicament fabuleux qui était, soi-disant, encore à l'essai dans mes laboratoires a eu cet effet miraculeux sur ma santé, le taux des actions a remonté en flèche. Quand Winters Solution sera commercialisé, je peux vous garantir que tous ceux qui ont des actions chez Winters Pharmaceutic deviendront millionnaires et même milliardaires en peu de temps et vous aurez 30% de tous ces bénéfices, Cynthia.

Cynthia écarquilla les yeux, regarda Marco, prit la feuille de sa main, regarda de nouveau le chiffre qu'Alexander lui avait désigné, le regarda d'un

air incrédule.

— Ça veut dire que tout ça c'est pour moi ?

Alexander eut un sourire amusé et la regarda tendrement.

— Oui, Cynthia, ça c'est pour vous et c'est pour cette année. L'année prochaine, il y aura un autre montant et beaucoup plus élevé, je peux vous l'assurer !

Les yeux de Cynthia semblèrent encore s'agrandir, elle ouvrit la bouche sans pouvoir parler et plaça sa main dessus, regardant la feuille, Alexander, Marco tour à tour, complètement ébahie. Les deux hommes éclatèrent d'un rire attendri devant sa réaction.

— Alexander, je ne peux pas accepter ça ! C'est bien trop énorme !

— Oui, vous le pouvez, Cynthia. S'il vous plait ! Je n'ai que cette façon pour vous remercier et vous exprimer la gratitude éternelle que je vous dois. Vous ferez tout ce que vous voudrez de cet argent, mais je vous en prie, acceptez ! Il resta silencieux un moment et reprit d'une voix très émue :

— Cynthia, ce jour-là, si vous n'étiez pas venue, je l'aurais très bien compris vu la façon dont j'ai agi envers vous deux. Mais ce jour-là, si vous n'étiez pas venue, ma décision était prise et j'avais tout prévu pour mettre fin à mes jours. Vous m'avez sauvé la vie, Cynthia, et à bien des égards. Grâce à vous, non seulement je suis ici aujourd'hui, mais j'ai surtout réalisé ce qui était réellement important et essentiel. Grâce à vous, je suis devenu un homme heureux et intègre. Vous m'avez rendu mon humanité, Cynthia et ça, ça n'a pas de prix ! Le jour où vous êtes venue, vous avez fait bien plus que me sauver la vie, vous m'avez sauvé de moi-même !

Cynthia, profondément touchée par ces mots, sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle regarda Marco qui lui sourit tendrement et lui fit un signe de tête encourageant, connaissant le sentiment de culpabilité qui l'habitait d'être la cible d'une telle reconnaissance alors qu'elle avait été elle-même la source des souffrances endurées par Alexander. Elle se tourna vers lui. Ému de voir ses larmes, il dit d'une voix douce :

— S'il vous plait, Cynthia...

— D'accord, Alexander, j'accepte avec un grand plaisir. Mais je vous préviens, je vais reverser une grande partie de cet argent dans les centres que j'ai ouverts ainsi que dans les fondations que vous avez créées pour les enfants et les personnes âgées.

Alexander se mit à rire et secoua la tête avec un regard plein de tendre affection :

— Vous ferez comme vous voulez, Cynthia ! C'est pour vous ! Il ajouta d'un ton sérieux : Cynthia, je détenais 90% des actions de Winters Pharmaceutic. J'en détiens maintenant 60% et je vous en ai cédé 30%. Les 10% qui restent sont détenus par plusieurs investisseurs ou petits actionnaires. Vous comprenez ce que cela veut dire, Cynthia ?

Elle secoua la tête sans répondre.

— Ça veut dire qu'avec moi, vous êtes maintenant une actionnaire majoritaire, enfin pas au niveau de la loi, mais pour moi, oui. Ça veut dire que vous aurez un droit de regard et de parole dans toutes décisions qui seront prises, dans tout acte, dans tous produits conçus et mis en vente par Winters Pharmaceutic, ça veut dire que vous pourrez vous opposer à toutes décisions, à tout acte, à toutes choses ou tous produits que vous jugeriez non valables. Car, vous pouvez être certaine que je n'agirai sur rien avant de vous avoir consulté et avoir obtenu votre consentement.

Cynthia le dévisagea un instant, surprise et touchée.

— Alexander, vous n'étiez pas obligé de faire ça. J'ai confiance en vous. On a conclu un marché et vous en avez respecté tous les engagements. Je sais que vous ferez tout pour faire le bien désormais, j'ai confiance en vous.

— Merci, Cynthia. Mais j'ai aussi voulu sécuriser l'avenir de Winters Pharmaceutic et m'assurer qu'elle continuera à agir et à exister dans le droit chemin qui est maintenant le sien. Il se tut un instant. Je n'ai plus mes parents depuis longtemps et j'ai seulement un frère, plus âgé qui n'a jamais voulu travailler ou s'associer avec moi et qui préfère bourlinguer à travers le monde à dilapider le patrimoine familial. On ne se voit presque plus, il revient seulement quelquefois m'emprunter de l'argent que je ne revois plus jamais et

je sais que le jour où je ne serai plus de ce monde, il sera là pour venir récolter le fruit de mes années de travail. Ce jour-là, vous aurez 50% supplémentaires des actions et lui, en aura 10%, ce qui est largement suffisant pour lui permettre de continuer à vivre la vie de grand seigneur qu'il mène depuis longtemps. Mais surtout, ces 50% supplémentaires qui vous reviendront, m'assureront que Winters Pharmaceutic sera entre de bonnes mains, les vôtres, Cynthia, pour continuer à agir dans le bon sens, celui du cœur.

Stupéfaite, Cynthia tourna son regard vers Marco qui lui fit un sourire, levant ses sourcils d'un air éloquent de surprise.

— Alexander, c'est... je... vous savez, je ne suis pas du tout une femme d'affaires et je ne suis vraiment pas sûre de savoir gérer un gros truc pareil et...

— Cynthia, ne vous en faites pas. Je suis sûr qu'avec Marco, vous allez très bien vous en sortir !

— Oui, c'est sûr qu'avec Marco, je peux tout faire ! dit Cynthia en se tournant de nouveau vers lui et en lui souriant tendrement.

— Ne t'en fais pas, vieux ! Quand le temps sera venu, on saura s'en occuper et prendre soin de ce que tu as fais. Mais en attendant, il n'est pas question de parler de ta disparition, d'accord ?

Alexander se mit à rire, ses yeux brillants de bonheur.

— Oui, je sais bien, Marco. Mais je voulais vous en parler et je me sens soulagé d'avoir réglé tout ça !

Il se leva.

— Bon, je vous laisse maintenant. Le lancement officiel de la Winters Solution aura lieu mercredi matin. Vous allez voir le bruit d'enfer que ça va faire ! Le samedi suivant, il y aura un grand cocktail, est-ce que je peux compter sur votre présence ?

— Bien sûr, Alexander ! On sera là, ne t'en fais pas !

*
* *

Le bruit d'enfer fut mille fois plus bruyant et explosif qu'Alexander l'avait imaginé et bientôt, la Winters Solution fut le sujet principal de toutes les

conversations, débattu dans tous les journaux, sur toutes les tribunes télévisées sur lesquelles Alexander apparaissait, rayonnant, avançant d'un pas princier, parlant avec assurance et détermination, ses yeux teintés d'une lueur légèrement moqueuse sous les questions quelquefois saugrenues des journalistes auxquelles il réussissait toujours à répondre avec aplomb.

— Monsieur Winters, finalement, ne pourrait-on pas dire que la Winters Solution c'est un peu comme si l'on avait mis la fameuse et mystérieuse "grâce divine" en pilule ?

Alexander éclata de rire à ces mots, sembla regarder à travers la caméra Cynthia et Marco qui riaient dans le salon, sourit largement d'un air complice et, se tournant vers le journaliste, dit d'un ton sérieux :

— C'est aimable à vous, monsieur, de dire ça, mais jamais je n'oserais prétendre rivaliser ou arriver à la hauteur de cette si noble et si belle magicienne aux doigts de fée qui porte en effet en elle une grâce divine. En disant ces mots, il adressa à la caméra qui le filmait un sourire rêveur et légèrement ironique, ses yeux remplis de douceur.

— Dis donc, dit Marco d'un ton tendrement moqueur à Cynthia en glissant un doigt sur ses joues brusquement rougissantes, on dirait bien que ton éternel dévoué te voue une admiration sans limite !

— Marco, arrête ! dit Cynthia en se tournant vers lui d'un air catastrophé. Il est fou de parler comme ça ! Il ne devrait pas !

— Pourquoi pas ? dit Marco d'un ton amusé. D'abord, à part lui et nous, personne ne sait qu'il parle de toi et ensuite, lui aussi a le droit d'être tombé sous ton charme, ma jolie sorcière ! Et en plus, ce qu'il dit est tout à fait vrai !

Cynthia secoua la tête et se blottit dans ses bras.

Le journaliste reprit d'une voix surprise :

— À vous entendre, on dirait bien que cette grâce divine est l'œuvre d'une femme et que vous semblez la connaître, je me trompe ?

Alexander éclata d'un grand rire.

— Oui, vous vous trompez complètement ! Je ne la connais pas plus que vous ni que quiconque, cette mystérieuse grâce divine, mais c'est ainsi que je

me plais à l'imaginer !

— Bien, monsieur Winters. Donc, concernant la Winters Solution....

*
* *

— Tu me diras comment c'était, hein Maman ? demanda Sophie, les yeux brillants, en regardant Cynthia se préparer pour le cocktail.

— Bien sûr, ma chérie ! Je te raconterai tout, c'est promis ! répondit Cynthia en riant. Allez, va vite maintenant, Mamie t'attend en bas, ajouta-t-elle en l'embrassant.

Marco avait revêtu son costume de mariage, mais troqué le nœud papillon pour une fine cravate et quand Cynthia le vit dans le miroir, elle se figea, sa brosse à la main et se tourna d'un coup. Elle s'approcha de lui qui l'observait en souriant d'un air moqueur alors qu'il voyait ses joues s'embraser et ses grands yeux troublés.

— Marco, tu ne devrais pas t'habiller comme ça alors qu'on doit partir, c'est... Tu es tellement beau !

Il rit doucement.

— Toi, non plus ma douce, tu ne devrais pas, surtout pas avec cette robe !

Elle portait une robe identique à celle de son mariage, mis à part qu'elle était noire, sans ruban de mousseline et raccourcie juste au dessus de ses genoux. Les gants de dentelle étaient remplacés par des gants de soie noire et elle portait des escarpins, noirs également ainsi qu'une longue étole de satin blanc qui couvrait le haut de ses bras, rejetée en arrière de son dos dénudé.

Marco prit doucement sa taille et l'attira contre lui, glissant ses doigts sous les rubans de dentelle noire.

— Surtout que maintenant, je sais comment la détacher, murmura-t-il à son oreille en faisant glisser ses lèvres sur la peau chaude de son cou.

Cynthia frissonna et dit en riant :

— J'ai bientôt fini, Marco, on va pouvoir y aller. On n'est pas obligé de rester jusqu'à la fin, pas vrai ?

— Sûrement pas, mon amour ! Sûrement pas !

L'immense et imposante salle de réception de l'immeuble où siégeait la Winters Pharmaceutic était bondée et bourdonnante de conversations feutrées. Cynthia, impressionnée et intimidée par le luxe qui y régnait et par les tenues très chics portées par toute cette foule d'inconnus, serra le bras de Marco et se hissa sur la pointe des pieds pour murmurer à son oreille :

— Ne me laisses pas toute seule, Marco, d'accord ?

— Bien sûr que non, ma douce, répondit-il en lui souriant tendrement.

— Marco ! Cynthia ! s'écria la voix enjouée d'Alexander, dont la haute silhouette fendit la foule pour venir les accueillir. Il était vêtu d'un costume gris clair qui faisait ressortir l'éclat d'acier qui teintait quelquefois son regard bleu. Il donna une poignée de main chaleureuse à Marco, une main appuyée sur son bras, puis il s'inclina devant Cynthia, embrassa doucement sa main gantée, ses yeux brillants d'un éclat d'admiration non dissimulée fixés dans les siens.

— Venez, je vais vous présenter le petit génie qui a réussi à venir à bout de la petite pilule blanche, ajouta-t-il à voix basse.

En les entraînant vers un groupe, il croisa l'un de ses directeurs et l'apostropha :

— Harvey ! Je te présente Marco Rinaldo, président de la compagnie Évasion. C'est grâce à lui que tu as pu bénéficier de cet extraordinaire voyage de chasse l'automne passé ! Il adressa un sourire complice à Marco qui se retenait de rire. Tu sais, Marco, Harvey a vraiment apprécié ce voyage ! Il m'en parle tout le temps !

— C'est vrai ! s'exclama ce dernier, ravi en serrant vigoureusement la main de Marco. D'ailleurs, j'en ai parlé à quelques amis et membres de ma famille et j'aimerais recommencer ce voyage avec eux. Cela serait-il possible pour l'automne prochain ?

— Bien sûr ! Avec plaisir ! répondit Marco. Combien seriez-vous de personnes ?

— Environ une dizaine, à confirmer, bien sûr.

— Venez, je vais vous donner une de mes cartes, elles sont dans mon manteau, dit Marco. Il glissa un doigt sur la joue de Cynthia. Je reviens, ma douce.

Alors qu'il s'éloignait, parlant avec Harvey, Alexander dit à Cynthia d'une voix où perçait l'admiration la plus profonde :

— Vous êtes divine, Cynthia ! Absolument éblouissante !

Cynthia lui sourit et répondit :

— Merci, Alexander, c'est gentil !

— Venez, je vais vous présenter à Steven ! Vous savez, il se demande vraiment qui est l'auteur original de cette mystérieuse pilule aux pouvoirs si grands, ajouta-t-il en baissant la voix.

— Vous ne lui avez rien dit au moins ? demanda Cynthia à voix basse, légèrement inquiète.

— Bien sûr que non, Cynthia, c'est notre secret et je l'emporterai dans ma tombe, soyez sûre de ça ! Jamais je ne ferai quoique ce soit qui vous fasse du tort, Cynthia, jamais ! Vous le savez, n'est-ce pas ?

Le jeune Steven, héros de la soirée, était le centre de tous les intérêts et répondait aux nombreuses questions qui lui étaient posées. Il vit son patron lui faire un signe discret, s'excusa auprès des personnes qui l'entouraient et se dirigea vers lui.

— Steven, je te présente Cynthia qui est un peu la marraine de notre projet fabuleux, dit Alexander d'un ton enjoué.

Avec un grand sourire, Cynthia serra la main du jeune homme qui la regardait d'un œil vif et pétillant derrière ses lunettes.

— Vous avez accompli un exploit magnifique, Steven ! Félicitations !

— Merci, madame, répondit-il avec déférence. Je n'ai encore jamais eu à travailler sur un projet aussi emballant ! J'avoue que l'expérience a été captivante du début à la fin, même si elle m'a fait passer les plus longues nuits blanches de toute ma vie !

Sans savoir pourquoi, Cynthia eut la très nette impression que ce jeune

homme savait instinctivement qu'elle était l'auteur de cette étrange pilule blanche et, sans comprendre non plus d'où lui venait cette certitude, elle eut la conviction profonde que la lumière avait choisi ce jeune homme pour en dévoiler le mystère et en reproduire la magie. Lui et personne d'autre.

Elle sursauta légèrement en sentant la main de Marco dans son dos et se tourna vers lui, son regard semblant s'illuminer d'un coup en le voyant.

— Steven, je vous présente mon mari, Marco Rinaldo. Marco, Steven est le jeune et talentueux génie qui a réussi à mettre au point la Winters Solution.

— Félicitations, Steven ! dit Marco en serrant chaleureusement la main du jeune chercheur.

— Alexander ! l'appela quelqu'un avec un signe de la main.

— Excusez-moi, dit celui-ci en s'inclinant légèrement et en s'éloignant.

— Merci, monsieur, répondit Steven à Marco. Comme je le disais à votre épouse, ce projet est le plus emballant sur lequel j'ai eu à travailler. Le plus mystérieux aussi. Il sembla perdu dans ses pensées pendant quelques instants et ajouta d'un ton complice : Mais un jour ou l'autre, je suis persuadé que j'arriverai à comprendre comment la pilule originale a été créée.

Quelqu'un l'appela :

— Steven !

Il leur sourit et dit d'un air amusé :

— Excusez-moi. Vous savez, je passe ma vie tout seul dans un laboratoire et personne ou presque ne sait que j'existe, mais ce soir, on dirait que tout le monde me connaît !

Marco et Cynthia se mirent à rire.

— C'est ça le succès, mon vieux, profites-en ! dit Marco en lui donnant une tape amicale sur le bras.

Steven fit un pas pour s'en aller, puis se retourna brusquement vers Cynthia et dit :

— Vous êtes très belle, madame ! Avant de s'éloigner rapidement tandis que Marco éclatait de rire devant les joues écarlates de Cynthia.

— Et hop ! Encore un ! Tu vois que tu es irrésistible, ma douce ? murmura-

t-il tendrement à son oreille.

Alors qu'un serveur passait près d'eux avec un plateau, Marco saisit deux coupes de champagne et leva son verre vers Cynthia, ses yeux intenses fixés dans les siens.

Parmi le brouhaha incessant des conversations, la musique douce résonnait dans les haut-parleurs dissimulés partout à travers l'immense salle. Lorsque les premières notes d'une valse résonnèrent, Marco se pencha vers Cynthia :

— Veux-tu danser, ma jolie sorcière ?

— Marco, je ne crois pas que ce soit une bonne idée. Personne ne danse ici ! chuchota Cynthia.

— Si, nous ! rétorqua Marco avec un tendre sourire, en lui prenant doucement le bras et en l'entraînant vers un endroit plus dégagé.

Lors de leur passage, le dos de la robe de Cynthia suscita quelques regards et quelques murmures, dédaigneux et hautains de certaines femmes, habillées avec une rare élégance par des robes de grandes marques et signées par les plus prestigieux couturiers. Le regard des hommes, par contre, semblait ravi et soudain ragaillardi. Ces regards n'échappèrent ni à Marco, ni à Cynthia qui se sentit d'un coup très gênée de déambuler parmi tous ces gens issus d'un milieu qui lui était étranger.

Mais lorsque Marco la serra contre lui, prit sa main et commença à la faire tourner, ses yeux brûlants d'amour plongés dans les siens, même les exclamations étouffées de tous ces gens, choqués d'un tel comportement, ne lui importèrent plus du tout et elle se laissa aller au plaisir troublant et simplement merveilleux d'être dans ses bras.

— Qui sont-ils ? demanda quelqu'un près d'Alexander qui les observait avec un air amusé et attendri, le regard perdu dans un rêve.

— Des amis, répondit-il en souriant, des amis très chers.

Dès que la décence leur permit de le faire, Marco et Cynthia prirent congé d'Alexander, promettant de le revoir bientôt, et se dirigèrent vers la sortie, étroitement enlacés, riant d'un air complice, leurs regards embrasés et étincelants disant tout l'amour passionné qu'ils ressentaient l'un pour l'autre.

Steven, aux côtés d'Alexander, poussa un grand soupir :

— Je donnerais toutes les Winters Solution du monde pour être un jour aimé de cette façon, dit-il avec une pointe de regret dans la voix.

Alexander éclata de rire et mit un bras autour de ses épaules :

— Moi aussi, Steven ! Oh oui, moi aussi ! dit-il d'un ton rêveur.

*
* *

Le succès de la Winters Solution eut un retentissement si grand à l'échelle mondiale que les stocks étaient épuisés à peine sortis des usines de fabrication qui ne déroutissaient pas et travaillaient jour et nuit. Ce succès éclipsa celui, phénoménal, qu'avait eu la "grâce divine" et, à l'instar du journaliste qui avait posé la question à Alexander, beaucoup de médias comparèrent ses bienfaits et louèrent les guérisons miraculeuses que la petite pilule blanche permettait d'apporter au même titre, avec la même intensité et la même rapidité fulgurante que ne l'avaient fait jadis ce mystérieux phénomène, toujours et encore inexpliqué.

Les actions de la Winters Pharmaceutic firent elles aussi un bond phénoménal et Marco, avec un sourire amusé devant son air complètement ahuri, essayait d'expliquer à Cynthia ce que cela allait représenter pour elle en fait de revenus annuels.

— Marco, écoute, ce n'est pas grave si je ne comprends pas tout. Du moment que tout le monde reçoit ce qui lui est dû, le reste importe peu.

La famille et tous les amis de Cynthia et Marco avaient tous été les premiers à bénéficier de cette manne généreuse offerte par Alexander, mais aussi les centres que Cynthia avaient ouverts et qui s'étaient multipliés. Les dons avaient afflué dans les fondations créées par Alexander et dans plusieurs autres fondations que Cynthia tenait à aider.

Parallèlement au succès phénoménal de la Winters Solution, des travaux d'une envergure gigantesque avaient été entrepris dans plusieurs pays d'Afrique, permettant de faire face à la désertification, de retrouver de l'eau là

où il n'y en avait plus depuis longtemps, de reboiser des terres sèches et arides, redonnant ainsi les riches récoltes qui permirent à des populations entières de ne plus souffrir de la faim, ni de la soif. Des écoles apparurent permettant à des milliers d'enfants d'apprendre à lire au lieu de travailler. La corruption sembla soudain disparaître. Des dictateurs de ces pays, des policiers véreux et impitoyables, changés subitement pendant quelques jours en petites fourmis, semblèrent soudain devenus aussi dociles et affectueux que des petits chiens et aidaient avec enthousiasme à la reconstruction de leurs pays décimés par la pauvreté et la misère.

Ailleurs, dans le monde, les mafiosos de tous les pays, ainsi que tous les membres des cartels de la drogue faisaient face à un ennemi contre lequel ils ne pouvaient rien. Une force invincible et invisible les attaquait sans relâche, de toutes parts, sur tous les fronts et leurs armes se transformaient en guimauve dégoulinante sous leurs yeux incrédules et effrayés. Les plus récalcitrants, les plus cruels et les plus dangereux étaient définitivement changés en limaces, tranquilles et mollassonnes qui se faisaient souvent écraser par des autos ou engloutir par des oiseaux.

CHAPITRE 38

— John ! ! Comment vas-tu ? Ça fait si longtemps ! s'écria Alexander d'un ton joyeux et surpris, en apercevant son frère devant la porte de l'ascenseur qui venait de s'ouvrir dans son bureau.

John s'avança avec un grand sourire, ses dents blanches étincelant sur son teint hâlé par le soleil et le vent. Ses yeux, aussi bleus que ceux de son frère, semblaient encore plus lumineux sous la peau bronzée. Il était aussi grand qu'Alexander et lui ressemblait énormément avec ses cheveux noirs, ses traits découpés au couteau et sa bouche large. Il portait une fine moustache et il était mal rasé mais cela ne faisait qu'accentuer son charme d'aventurier auquel plusieurs femmes à travers le monde avaient succombé avec plaisir.

Il tendit sa main à Alexander et lui donna une longue accolade avant de s'asseoir dans un fauteuil, face au large bureau d'ébène sur lequel il appuya, sans façon, ses pieds croisés.

— Ça va, vieux ! Et toi ? J'ai cru comprendre que tes affaires roulaient bien ?

— Oui, c'est le moins qu'on puisse dire, répondit Alexander avec un grand sourire, en s'accotant contre le bureau, face à son frère. Tu as décidé de venir travailler avec moi ou tu es juste là pour puiser dans la manne ?

— Alex ! s'écria John sur un ton de reproche avec un grand sourire, pour qui me prends-tu pour dire des choses pareilles ?

— Pour mon frère, tout simplement ! répondit Alexander en riant. Alors, qu'est-ce qui t'amène ?

— Ben, je voulais te voir, c'est tout ! dit John d'un air faussement innocent qui ne trompa aucunement Alexander.

— C'est gentil, John ! Si tu es venu seulement pour ça, j'en suis touché. Alexander regarda son frère longuement. Mais, malheureusement, j'en doute... Tu as sûrement entendu parler de la Winters Solution, pas vrai ? Et je suis sûr

que ta présence ici, aujourd'hui, n'y est pas étrangère, je me trompe ?

— Bien sûr que j'en ai entendu parler, Alex ! Mais c'est quoi ce truc ? Comment t'as réussi à faire un truc pareil ? C'est dingue !

— Oui, comme tu dis, c'est dingue ! Mais c'est aussi fantastique et merveilleux tout le bien que ça peut accomplir pour tout le monde !

— Et ça rapporte gros ? demanda John d'un air sérieux.

Alexander le regarda de nouveau longuement, une lueur de tristesse et de déception dans les yeux.

— C'est pour ça que tu es là, John ? Alexander Winters réussit le coup du siècle et d'un coup John Winters se souvient qu'il a un petit frère ? C'est ça qui t'amène ? Combien tu veux, cette fois ?

— Oh, Alex ! Ne le prends pas comme ça, voyons ! Je suis ta seule famille, tu es ma seule famille, on pourrait faire un effort, non ?

— J'en ai pas assez fait des efforts, John ? On aurait pu travailler ensemble, toi et moi, depuis des années et aujourd'hui on fêterait ensemble mon succès actuel. Mais tu n'as jamais voulu, tu préfères t'amuser et dilapider l'argent que je te donne maintenant que tu as épuisé celui de notre héritage. Combien tu veux, cette fois, John ? répéta Alexander d'une voix teintée d'une profonde amertume.

— Je veux la moitié, Alex ! répondit John avec une arrogance et un aplomb qui amenèrent un sourire incrédule et désabusé sur les lèvres d'Alexander.

— La moitié ? ! ironisa Alexander. La moitié ? ! La moitié de quoi ? De tout ce travail que j'ai abattu depuis des années pour en arriver où je suis pendant que toi, tu t'amusais ?

— La moitié, oui, répliqua John d'un ton cynique. 50% de Winters Pharmaceutic ! Tu me dois bien ça !

Alexander le regarda d'un air interloqué et profondément choqué.

— Je te dois bien ça ? répéta-t-il en détachant les syllabes d'un ton incrédule.

— Ouais, parce que je suis ton frère et que tu n'as pas d'autre famille, affirma John effrontément.

Alexander sentit la tristesse envahir son cœur en entendant ces paroles. Il dit d'un ton profondément déçu :

— John, quand j'étais petit et que nos parents étaient là, oui, j'avais une famille. Mais tu sais, pour moi, ça fait longtemps que je n'en ai plus. Depuis que nos parents sont morts, en fait. Depuis ce temps-là, je n'en ai plus.

— Comment ça, tu n'en as plus ? Et moi, je compte pour quoi ? s'écria John en retirant ses jambes du bureau et en se redressant dans le fauteuil.

Alexandre eut un sourire las et triste, regarda un instant son frère, contourna son bureau et vint s'asseoir dans le grand fauteuil de cuir face à lui. Il sortit quelques papiers d'un tiroir et son carnet de chèques sur lequel il griffonna un montant.

Il le tendit à son frère et dit d'une voix amère et éteinte :

— Voilà, John. 1 500 000.00\$. Avec ça, si tu t'arranges comme il faut, tu devrais pouvoir tenir jusqu'à ce que je crève. Ensuite, tu auras 10% des actions de la Winters Pharmaceutic qui devraient te rapporter un beau montant chaque année. Maintenant, sors d'ici, John, s'il te plaît et ne reviens plus avant mes funérailles ou à tout le moins pour ton héritage.

John prit le chèque, vérifia le montant, le fourra dans sa poche et dit d'une voix menaçante :

— 10% ? ! Pourquoi seulement 10% ? ! Je suis ton frère, non ?

— Malheureusement... répondit Alexander. 10% oui ! reprit-il d'une voix plus forte. Et estime-toi heureux ! Parce que ce 10% tu n'en mérites pas le dixième ! Il jeta un document en travers de son bureau qui glissa jusqu'à John qui le saisit au vol. Il reprit avec un ton dur, essayant de maîtriser la colère et la tristesse qui l'étreignaient :

— Tiens, ça c'est une copie de mon testament ! Tu peux la garder et te torcher avec si ça te chante, maintenant dégage, John ! Et surtout, ne reviens jamais ici !

John, passant outre les mots et les ordres de son frère, prit le temps de lire le document et se leva d'un coup, s'approcha d'Alexander, ses yeux luisants de colère et de menace fixés dans ceux de son frère :

— Cynthia Letillier ! ! ! C'est qui, ça Cynthia Letillier ? ! ! Pourquoi elle aura 80% des actions et moi qui suis ton frère, j'en aurai que 10% ? ! !

Alexander, ses yeux soudainement brillants d'un éclat d'acier, se leva à son tour, faisant face à son frère.

— Cynthia, c'est quelqu'un sur qui tu ne mériteras jamais de lever tes yeux, John ! Cynthia, c'est quelqu'un dont tu ne pourras jamais avoir la prétention de...

Mais il n'eut pas le temps de finir sa phrase que John, fou de rage, l'avait déjà saisi au cou d'une main de fer, l'avait jeté à terre et le frappait de toutes ses forces.

*
* *

Marco était parti avec les enfants dans l'hydravion et Cynthia, ayant fini de ramasser les draps séchés au soleil, était en train de refaire son lit, humant la bonne odeur de l'air frais imprégné dans le tissu. Au moment où elle remplaçait la taie de satin rouge sur l'oreiller de Marco, elle aperçut soudain le sien s'agiter. Elle le souleva vivement et vit le bâton qui tressautait. Elle fit rapidement tourner le coquillage et la seconde suivante, ses couleurs ondulant de manière affolée, l'aurore boréale l'enveloppa et elle fut transportée dans le bureau d'Alexander.

Celui-ci, allongé par terre, suffoquant sous la poigne ferme de John qui enserrait son cou de ses deux mains, essayant désespérément de les retirer, avait les yeux écarquillés par la terreur et la souffrance et son teint bleuâtre comme son souffle ténu trahissaient une mort prochaine.

John se sentit brutalement soulevé, jeté dans le fauteuil où il était assis quelques minutes auparavant et auquel il fut soudainement attaché par une corde solide avant de ressentir un violent coup sur la tempe qui le laissa à moitié inconscient.

Tandis qu'Alexander, le visage ensanglanté, les yeux tuméfiés, cernés de noir et le nez cassé, haletait et tentait désespérément de reprendre son souffle, il vit à travers un brouillard une lueur mauve et vert pâle danser devant ses

yeux meurtris et sentit une main douce posée sur sa joue.

— Cynthia ? murmura-t-il, l'esprit embrumé par les coups multiples et violents qu'il venait de recevoir.

Cynthia en souriant devant son visage redevenu intact et son souffle paisible, retira sa main invisible.

Mais, contre toute attente, Alexander, cette fois les yeux biens ouverts, murmura de nouveau :

— Cynthia ? ! avec un air de surprise totale et de joie dans les yeux.

Cynthia, affolée d'un coup, regarda la lumière et vit les couleurs ternies qui semblaient disparaître.

Elle secoua la tête et murmura d'un ton effrayé et désespéré.

— Non ! Non ! Non !

— Cynthia ! s'écria Alexander, c'est bien vous !

Cynthia, atterrée, tourna vivement le coquillage et camoufla le bâton dans les plis de sa robe, le tenant fermement caché contre sa jambe.

— Cynthia, c'est bien vous ! Alexander se redressa, l'aida à se relever et dit encore : C'est bien vous ! Mais que faites-vous ici ? Cynthia, je suis si content de vous voir ! Vous m'avez sauvé la vie, vous savez ? Il s'apprêtait à m... Il s'interrompit brusquement en voyant son frère sur le fauteuil, à moitié inconscient, immobile et solidement attaché et regarda Cynthia d'un air ébahi et consterné :

— Cynthia ! ! C'est vous ? ! C'est vous qui avez fait ça ? !

— Non ! Oui ! Non, Alexander ! Non ! il faut absolument que je rentre chez moi ! Très vite ! s'écria Cynthia sur un ton de panique désespéré. S'il vous plait !

Alexander prit doucement ses bras entre ses mains et lui parla avec douceur pour tenter de calmer sa détresse évidente :

— Cynthia, tout va bien, n'ayez pas peur, tout va bien, Cynthia.

Cynthia, haletante et désespérée, se força à respirer calmement, à se ressaisir et à se concentrer sur le plus urgent. Le bâton solidement serré par sa main contre sa jambe, elle essaya de paraître normale, malgré l'angoisse qui la

submergeait. Elle jeta un regard à l'homme inconscient sur le fauteuil et demanda d'une voix dont elle tentait de maîtriser le tremblement :

— C'est votre frère ?

— Oui, en effet, mais comment le savez-vous ? répondit Alexander, dérouté par ce qui venait d'arriver et par la présence soudaine et l'attitude de Cynthia qui semblait complètement bouleversée.

— Il vous ressemble, répondit Cynthia en essayant désespérément d'avoir une voix normale.

— Cynthia, il s'apprêtait à me tuer ! Si vous n'étiez pas arrivée... Si vous... Mais comment avez-vous réussi à faire ça ? ! demanda-t-il en regardant de nouveau son frère inconscient d'un air incrédule.

— Je sais, Alexander, je sais. En fait, vous avez eu une chance inouïe que j'ai lavé mes draps aujourd'hui...

— Vos draps ? ! ! s'exclama Alexander d'un ton complètement ahuri, déboussolé par ces mots totalement incongrus dans cette situation.

— Oui ! Alexander, puis-je utiliser votre salle de bains, il faut absolument que je rentre chez moi !

— Bien sûr, Cynthia ! Bien sûr ! Mais vous voulez utiliser ma salle de bains pour rentrer chez vous ? demanda Alexander de plus en plus dérouté par son attitude.

— Oui ! euh... Non ! dit Cynthia avant de fondre en larmes, complètement affolée. Je veux rentrer chez moi, Alexander, s'il vous plaît !

Devant ses grands yeux affolés et désespérés, ruisselant de larmes, il dit avec douceur :

— Oui, Cynthia, je vous y emmène tout de suite ! Venez !

À l'entrée, il donna un ordre rapide à l'un des agents pour que son frère soit surveillé et maintenu ligoté et fit un signe au chauffeur de la limousine qui les conduisit rapidement chez Cynthia.

— Merci, Alexander, murmura-t-elle d'une voix infiniment triste avant de s'enfuir en courant vers sa maison. Mais dès que la limousine fut hors de vue, elle bifurqua et courut à travers le bois, pleurant et hurlant de douleur.

L'hydravion se posa en douceur sur le lac et ils se rendirent tous les trois en courant vers la maison.

— Maman ! ! s'écrièrent en chœur Gabriel et Sophie, ravis de leur escapade. Maman ? répétèrent-ils sans obtenir de réponse. Marco grimpa rapidement les escaliers, vit le lit à moitié fait, l'oreiller de Cynthia retourné sans rien dessous et, maîtrisant son affolement, la vit en pensée, conformément au vœu qu'elle avait fait un jour qu'il puisse la retrouver en tout temps. Il redescendit, prépara une collation rapide pour les enfants, leur mit un film et leur dit d'une voix calme :

— Je vais chercher votre maman et avant que le film soit fini, on sera là, d'accord ? Soyez sages !

— Oui, Marco, dirent ensemble les enfants en lui souriant.

Marco les embrassa et courut vers le pin géant à qui Cynthia l'avait un jour présenté comme étant son meilleur ami.

— Tu sais, Marco, cet arbre-là, il sait absolument tout de moi, depuis que je suis toute petite. Même si Philippe a été mon plus grand confident depuis toujours, cet arbre-là, et lui seul, connaît vraiment tous mes secrets. Il est le meilleur ami que j'ai jamais eu, avait-elle dit en l'enlaçant et en se collant contre son écorce avec un amour évident qui avait beaucoup touché Marco. Il avait enlacé le grand arbre à son tour et avait caressé les bras de Cynthia en lui disant tendrement :

— Mon amour, tu sais que moi aussi, je peux entendre tous tes secrets, si tu veux bien me les confier ?

Et Cynthia était venue se blottir dans ses bras.

— Oui, Marco, je le sais. Toi et lui, vous êtes mes plus précieux confidents et mes meilleurs amis !

Et ils s'étaient embrassés longuement au pied de cet arbre magnifique où Marco la trouva, recroquevillée, secouée de sanglots bruyants et déchirants. Il s'agenouilla près d'elle, la prit dans ses bras et la berça longuement avant de lui demander doucement :

— Cynthia, mon amour, qu'y a-t-il ? Dis-moi.

Cynthia essaya de parler mais ses sanglots redoublèrent et Marco continua de la bercer tendrement contre lui jusqu'à ce qu'elle réussisse à murmurer d'une voix tremblante du désespoir le plus poignant :

— Elle s'en va, Marco, elle s'en va... Et un cri de désespoir immense jaillit de sa gorge, bouleversant Marco au plus profond de lui-même. Il dégagea doucement ses bras serrés autour de ses genoux repliés et vit le bâton qu'elle serrait avec force contre elle dans ses deux mains réunies. Il le prit avec douceur et en faisant tourner le coquillage aperçut les pâles lueurs de l'aurore boréale, affaiblies, qui semblaient avoir de la peine à bouger. Le doigt de lumière essaya, sans y parvenir, de toucher le bout de son nez et Marco ressentit avec un grand désespoir le chagrin inconsolable qui secouait Cynthia. Elle leva vers lui son visage ravagé de souffrance et en la serrant fortement contre lui, il pleura lui aussi, avec un intense chagrin, le départ de cette lumière merveilleuse qui avait fait tant de bien et leur avait apporté tant de bonheur.

— Elle ne peut pas mourir, Cynthia ! Elle ne peut pas, c'est impossible ! dit Marco d'une voix nouée de chagrin, essayant de la rassurer. On lui a peut-être trop demandé. Elle a peut-être besoin de temps et de repos pour se ressourcer et après, elle reviendra, comme avant.

Cynthia leva vers lui ses yeux noyés de larmes et réussit à dire :

— Oui, Marco, peut-être. Mais si elle doit mourir, si elle doit nous quitter, il faut qu'elle puisse retourner chez elle, c'est important !

— Oui, tu as raison, ma douce, viens !

— Non, Marco, va chercher le coffre et reviens ici. Je l'ai trouvée au pied d'un arbre. Si elle doit repartir, je veux que ce soit aussi un pied d'un arbre, surtout lui, murmura-t-elle d'une voix bouleversée par cette tristesse intense et profonde qui l'envahissait toute entière et elle fut de nouveau secouée par des sanglots incontrôlables.

Marco, en courant vers la maison, se souvint du jour où ils avaient demandé à l'aurore boréale dansant devant eux si le coffre lui permettait de retourner d'où elle venait. Celle-ci avait ondulé vivement de haut en bas, son filet de

lumière vive étendu sur toute sa largeur et son doigt de lumière appuyant frénétiquement sur le bout de leur nez. Et lorsque Cynthia lui avait demandé si elle souhaitait retourner d'où elle venait, la lumière avait répondu d'un mouvement vif de façon négative et avait caressé longuement la joue de Cynthia d'un geste tendre. Depuis ce jour-là, ils avaient caché le coffre.

Marco jeta un regard vers les enfants, assis sagement, captivés par le film et, sans bruit monta dans la chambre, récupéra le coffre et courut rejoindre Cynthia au pied de l'arbre.

Avec un regard infiniment triste, ses grands yeux plus clairs et plus brillants que jamais à travers ses larmes, le corps secoué de sanglots et d'une souffrance immense, Cynthia déposa un long et tendre baiser sur son joli bâton, le tendit à Marco pour qu'il en fasse autant et, avec un dernier adieu bouleversant, elle glissa doucement le bâton dans le trou creusé dans le bloc de bois.

Le bâton s'y enfonça presque entièrement. Cynthia, en sanglotant déposa le coffre au pied du grand arbre et lui dit d'une voix bouleversée d'émotion :

— Merci infiniment ! Merci pour tout ce que tu as fait ! Tu as tellement fait de bien ! Merci d'être venue un jour dans ma vie et de m'avoir permis de réaliser tous mes rêves ! Merci d'être aussi merveilleuse !

Et ne pouvant plus prononcer un seul mot, elle se mit à sangloter de nouveau, le cœur étreint d'une souffrance infinie tandis que Marco la berçait et l'enserrait fort contre lui, ayant peine à maîtriser ce chagrin qui le bouleversait.

Il se passa alors quelque chose d'étrange et d'inattendu.

En la maintenant fermement dans ses bras tandis qu'elle semblait vaciller, Marco vit d'un coup le coffre s'animer. Le bâton sembla bouger et glisser pour en sortir.

— Cynthia, regarde !

Elle leva ses yeux vers lui, suivit son regard rivé sur le coffre et vit le bâton en sortir, retomber et se trémousser sur le sol.

Elle le saisit. Il frémissait ardemment sous sa main. Cynthia regarda Marco, les yeux remplis d'un espoir immense, fit doucement pivoter le coquillage et

l'aurore boréale réapparut soudain, plus lumineuse et plus grande que jamais sous leurs yeux écarquillés et brillants d'une joie sans pareille et de larmes confondues.

Les couleurs semblèrent s'étirer indéfiniment, dansant vivement et joyeusement et, sous leurs yeux émerveillés, ce ne fut plus un doigt de lumière mais deux mains qui vinrent caresser leurs joues avec une douce tendresse, séchant leurs larmes et apaisant leur chagrin. Le filet de lumière vive, plus intense que jamais, s'étira en un long sourire de bonheur et juste au-dessus brillèrent deux éclats de lumière bleutée qui semblaient les regarder avec un amour infini.

— Cynthia... Marco... Cynthia... Marco... prononça une voix douce.

— Tu peux parler ? ! murmura Cynthia d'un ton émerveillé, ses grands yeux écarquillés et brillants du bonheur le plus intense.

— Oui, Cynthia, répondit la voix. Je peux parler... Cynthia... Marco... répéta la voix.

Cynthia tourna ses yeux vers Marco qui, un large sourire aux lèvres, regardait scintiller les yeux de lumière d'un air émerveillé. Il baissa son regard vers Cynthia et embrassa ses lèvres avec un bonheur intense. Les mains de lumière vinrent se poser sur leurs deux têtes réunies, les caressant doucement. Cynthia et Marco se regardèrent en souriant et tournèrent leurs yeux vers l'aurore boréale dont le filet de lumière s'étira encore plus, tandis que les yeux de lumière semblaient pétiller de malice.

— J'aime l'amour, dit la voix douce. J'aime votre amour... Cynthia... Marco...

— Et toi, quel est ton nom ?

— Je n'en ai pas, Cynthia, répondit la voix. Si tu veux, tu peux m'en donner un.

Cynthia se tourna vers Marco en souriant, puis de nouveau vers la lumière.

— D'accord, on va y penser, dit Cynthia. Tu ne vas pas partir ? Tu ne vas pas mourir, n'est-ce pas ? demanda-t-elle d'un air inquiet.

La main de lumière enveloppa son visage et la voix répondit doucement :

— Non, Cynthia. Je ne peux pas mourir et je ne veux pas partir. Si tu vois que je faiblis, ramène-moi dans ma maison, chez moi. Mais, maintenant quand je serai plus faible, je vais pouvoir te le dire avant que ça n'arrive.

Marco désigna le coffre.

— C'est là, chez toi ?

— Oui, Marco, c'est ma maison. C'est là que je retrouve de l'énergie. Si ma maison n'est pas là, je vais disparaître. Je disparaissais, mais je ne meurs pas.

— D'où viens-tu ? demanda Cynthia avant de rajouter rapidement d'un ton affolé. Ne m'y emmène pas, hein ? Dis-nous-le simplement.

Le filet de lumière sembla s'ouvrir et un rire joyeux en sortit au souvenir de la frayeur de Cynthia lorsqu'elle l'avait soulevée la première fois.

— Je viens de très loin, Cynthia. Je viens du fond des océans. Je viens de très loin mais aussi de très près. Je viens de partout. La voix rajouta : Le film est bientôt fini, Marco.

Marco éclata de rire, ramassa le coffre et enlaça la taille de Cynthia pour retourner à la maison.

Effectivement, lorsqu'ils arrivèrent le film venait de se terminer et Gabriel demanda à Marco de leur en faire passer un autre dont il tenait la boîte entre ses mains. Pendant que Marco s'exécutait, Cynthia, après avoir embrassé ses enfants, retourna dehors, s'assit à l'ombre sur le perron de la maison. Elle était subjuguée de bonheur de pouvoir enfin communiquer avec cette si merveilleuse lumière venue d'ailleurs et de partout. Ses grands yeux lumineux fixés dans les doux yeux bleutés, elle demanda :

— Le jour où je t'ai trouvée, que faisais-tu dans ce parc ? Que t'est-il arrivé ?

Au lieu de répondre, la lumière mit un doigt sur sa bouche avant de disparaître d'elle-même dans le bâton et Cynthia aperçut Alexander qui avançait et qui la dévisageait d'un air amusé et attendri alors qu'il la voyait parler seule à haute voix à quelque chose d'invisible qui semblait l'émerveiller et qui faisait briller ses grands yeux d'une lumière intense et remplie d'amour. Il trouvait qu'elle avait quelquefois des attitudes étranges mais il pensait que ça

ne faisait qu'ajouter encore plus de charme à l'être adorable qu'elle était. Cynthia cacha vivement son bâton contre elle. Alors qu'elle se relevait, Marco sortit sur le perron, aperçut Alexander et lui tendit la main en souriant tandis qu'il montait les marches.

— Alexander ! Quelle belle surprise !

— Je suis venu voir comment allait Cynthia, dit ce dernier en serrant la main de Marco.

Marco le regarda sans comprendre et Cynthia lui dit :

— Je n'ai pas encore eu le temps de lui dire, Alexander.

Celui-ci dit d'une voix exaltée et émue.

— Cynthia m'a une nouvelle fois sauvé la vie, Marco ! Si elle n'avait pas été là, je serais sûrement mort !

— Que s'est-il passé ? demanda Marco d'une voix inquiète, les regardant tour à tour.

— C'est mon frère. John, dit Alexander d'une voix triste. Il m'a tabassé et il était en train de m'étrangler quand Cynthia est intervenue juste à temps. Je me sentais vraiment partir. Il s'en est fallu de peu.

— Ton frère a tenté de te tuer ? demanda Marco, interloqué.

— Hé oui, dit Alexander avec un soupir de désolation, encore bouleversé. Il s'assit sur une marche, la tête entre ses mains, ses yeux reflétant une tristesse profonde. Marco et Cynthia s'assirent près de lui, de part et d'autre et Marco plaça un bras affectueux autour de ses épaules. Alexander sembla se ressaisir, plaça ses avant-bras sur ses jambes, ses deux mains jointes, les regarda l'un et l'autre.

— Que s'est-il passé, Alexander ? redemanda Marco.

— Comme d'habitude, il est encore venu me demander de l'argent. Je ne le vois que pour ça. Évidemment, il a entendu parler de la Winters Solution et là, il a flairé la bonne affaire. Il a pris le chèque que je lui ai remis mais quand il a lu la copie du testament que je lui ai donnée et qu'il a vu qu'il n'aurait que 10% des actions alors que Cynthia en aurait 80%, il est devenu fou furieux. Il était incontrôlable. C'est ça que je n'arrive toujours pas à comprendre ! Cynthia,

comment avez-vous fait pour le maîtriser ? C'est incroyable ! C'est impossible ! Quand je me suis relevé et que je l'ai vu, il était attaché sur le fauteuil, assommé... Il est grand comme moi, Marco, et il est deux fois plus costaud ! Comment avez-vous fait Cynthia ?

Marco sourit tendrement devant l'air affolé et les joues rouges de Cynthia qui murmura :

— Je ne sais pas, Alexander, je ne sais pas. Ça fait partie de ces dons que j'ai, voyez-vous ? Quand je suis très fâchée, on dirait que ma force est mille fois plus grande...

Marco ne put se retenir de rire tandis qu'Alexander la regardait tendrement en disant :

— Vous ne savez pas mentir, Cynthia... Mais peu importe comment vous avez réussi ce tour de force, vous m'avez sauvé la vie, c'est tout ce qui compte ! Vous m'avez sauvé la vie, une nouvelle fois !

— Que vas-tu faire Alexander ? Où est-il en ce moment ?

— Il est enfermé dans le salon de mon bureau, sous surveillance. Je ne sais pas encore ce que je vais faire, Marco. Rien, probablement. Je vais le laisser repartir. Je ne peux pas me résoudre à le faire jeter en prison. Malgré tout, c'est quand-même mon frère. Il se tut et ses yeux s'embruèrent malgré lui. Quand la seule famille qui te reste se résume à ça...

— Avec nous, vous aurez toujours une famille, Alexander, dit Cynthia d'une voix douce, émue par son chagrin, en posant la main sur son bras. Vous le savez, n'est-ce pas ?

Alexander allait répondre quand il sentit deux petites mains se poser sur ses yeux.

— C'est qui ? demanda la voix de Sophie, arrivée sans bruit derrière eux.

Un large sourire se dessina sur les lèvres d'Alexander. Marco regarda Cynthia d'un air complice et, à la lueur dans ses yeux, elle comprit et lui sourit largement, les yeux brillants, hochant la tête discrètement.

— C'est un petit chat gris ! répondit Alexander.

— Non ! répondit Sophie en riant.

— C'est un gros lapin rose ! dit Alexander.

— Mais non ! ! répéta Sophie en riant plus fort.

— C'est une adorable petite princesse appelée Sophie ! s'écria Alexander.

— Oui ! ! cria la fillette d'un ton joyeux en enlevant ses mains et en penchant sa tête pour le regarder, faisant rebondir ses boucles, les yeux pétillants.

Alexander se retourna et tendit ses bras à l'enfant qui l'enlaça avec joie. Comme si elle avait senti, dès le premier jour où elle l'avait rencontré, la grande sensibilité d'Alexander, Sophie lui témoignait une affection qui le touchait beaucoup et lui faisait le plus grand bien.

— Tu soupes avec nous ? demanda Sophie d'un ton joyeux.

— Oui, bien sûr ! répondit Cynthia à sa place en souriant. N'est-ce pas, Alexander ?

— Heu... et bien, avec plaisir ! répondit ce dernier avec un grand sourire.

Cynthia se leva et Marco la rejoignit rapidement. Marco referma la porte de son bureau et se tourna vers elle en souriant :

— Il est temps de donner une leçon à ce John Winters !

— C'est bien ce que j'avais compris, mon amour ! répondit Cynthia en l'enlaçant. Sois prudent, hein, Marco ? Et fais attention aux caméras, même s'il n'y en a pas dans le bureau d'Alexander, fais attention surtout qu'il ne te fasse pas de mal, d'accord ?

— Ne t'en fais pas, Cynthia, je ne risque rien, répondit Marco en la serrant contre lui, sa main caressant doucement son visage. Il l'embrassa tendrement. À tout à l'heure, mon amour !

Il prit une mallette et sortit. Sur le perron, il lança à Alexander qui écoutait sérieusement Sophie lui raconter une histoire :

— J'ai un rendez-vous chez un client. Je serai de retour dans une heure environ.

— D'accord, Marco. Est-ce qu'il manque quelque chose ? Veux-tu que j'aille chercher une bouteille de vin ?

— Non, ça va, on a tout ce qu'il faut, répondit Marco avec un sourire en

s'éloignant vers sa voiture.

Il la gara un peu plus loin, à l'abri des regards, tourna le coquillage autour du bâton et disparut.

John Winters, rouge de colère, vociférait d'une voix rageuse, cognant violemment de ses deux mains menottées contre la porte de bois du petit salon où il était confiné et devant laquelle se tenaient deux hommes armés.

— Laissez-moi sortir d'ici ! ! Alexander ! ! ! Je te jure que quand je vais sortir, je donne pas cher de ta peau ! ! Tu vas me le payer, espèce de minable ! ! Alexander ! ! !

Les deux gardiens se regardèrent, étonnés, envahis brusquement par une fatigue inexplicable. Luttant pour ne pas s'endormir, mais sans y parvenir, ils finirent par céder tous les deux à ce besoin irrépressible de sommeil et leurs corps s'effondrèrent lourdement sur le sol. Au même moment, John Winters arrêta de crier, saisi subitement par une force invisible qui l'éloigna de la porte et le projeta dans un fauteuil. Il se tourna vers l'arrière, regarda de tous côtés sans rien voir. Il se redressa d'un coup mais fut rassis aussi subitement.

— C'est quoi, ce bordel ? ! ! Alexander ! Je te jure que si c'est toi...

— Ce n'est pas Alexander, dit calmement une voix d'homme qu'il ne connaissait pas et qu'il ne voyait pas.

Il leva les yeux vers les murs, les étagères, partout, cherchant des caméras qu'il ne trouva pas.

Il essaya de se redresser mais de nouveau, fut rassis brutalement par une force invisible.

— Qui êtes-vous ? cria-t-il d'un ton hargneux.

— Vous n'avez pas besoin de savoir qui je suis, John Winters, reprit la voix du même ton calme. Moi, je sais qui vous êtes.

— Montrez-vous au moins, espèce de lâche ! cria John d'un ton arrogant.

— Espèce de lâche... dit la voix d'un air songeur. Qui est le lâche, John ? Moi, qui peux vous tuer, ici, maintenant, sans que vous puissiez me voir, ni jamais savoir qui je suis ? Ou vous, qui ne savez que vous en prendre à des

plus faibles que vous ?

— Cynthia, est-ce que je peux vous aider ? demanda gentiment Alexander, debout devant l'îlot derrière lequel Cynthia épluchait des aubergines.

Elle leva les yeux vers lui en souriant :

— Non, Alexander, ça va, merci. Mais vous pouvez vous asseoir et me tenir compagnie, si vous voulez.

— Avec plaisir, répondit-il en prenant place sur un tabouret face à elle.

Il la regarda longuement tandis qu'elle continuait la préparation du repas, concentrée sur sa tâche.

— Je ne le saurai jamais, n'est-ce pas, Cynthia ?

— Quoi donc ?

— Comment vous avez pu faire ça aujourd'hui ? Comment vous avez réussi à être là au moment où j'avais besoin d'aide ? Comment vous avez réussi à maîtriser un homme qui doit faire le double de votre poids, décuplé en plus par sa haine et sa colère ?

Cynthia s'interrompit et lui sourit gentiment :

— Non, Alexander. Et il est préférable que vous ne le sachiez pas, de toute façon.

— Des plus faibles que moi ? cria John d'un ton cynique. Parce que vous croyez qu'Alexander est plus faible que moi ? !

— Oui, répondit calmement la voix invisible.

— Alors, c'est que vous ne le connaissez pas ! ! Et que vous ne savez pas de quoi il est capable ! !

— Peut-être, mais je sais de quoi vous, vous êtes capable. La voix se durcit. Et maintenant, John, vous allez le laisser en paix et ne jamais remettre les pieds ici. Vous allez disparaître de sa vie définitivement.

— Qui êtes-vous pour me donner des ordres ? ! s'écria John d'une voix hargneuse et insolente.

Il se leva d'un coup, mais il fut violemment repoussé dans le fauteuil et

sentit une douleur fulgurante sur son visage lorsque s'abattit un poing sur lui. La seconde d'après, une main d'une force incroyable enserrait son cou et il tenta de s'en défaire sans succès. Haletant, les yeux soudain agrandis par la peur, il tentait de parler sans y parvenir.

Marco relâcha son étreinte et John reprit péniblement son souffle, soudain calmé et saisi d'effroi.

— Ce n'est pas agréable, n'est-ce pas John ? Cette sensation de ne plus pouvoir respirer ? Cette sensation de savoir que si la pression continue, vous allez en mourir ?

John ne répondit pas, regardant sur les côtés sans rien voir, ses yeux agrandis par la peur.

— C'est pourtant ce que vous avez fait endurer à votre frère aujourd'hui. Et à l'heure actuelle, il en serait mort si je n'étais pas intervenu, reprit la voix calme.

— Mais qui êtes-vous à la fin ? demanda John d'une voix cette fois beaucoup moins arrogante et où perçait une note de frayeur.

— Je suis celui qui sera là la prochaine fois que vous tenterez de vous approcher d'Alexander, où qu'il soit et à n'importe quel moment. Je suis celui qui sera là pour veiller à ce que tout soit fait selon ses volontés le jour où il ne sera plus de ce monde. Je suis celui qui sera là si vous tentez de vous approcher de quiconque a un rapport de près ou de loin avec lui. Et surtout, surtout, soyez sûr que je serai là si vous tentez d'approcher Cynthia Letillier. Soyez sûr et absolument certain que, si c'est le cas, votre mort sera immédiate et instantanée. Si elle ou Alexander, ou n'importe qui ayant de près ou de loin un rapport avec eux, sont menacés de quelque façon que ce soit, par vous ou par qui que ce soit, soyez certain que vous serez mort dans la minute suivante. J'espère que vous m'avez bien compris ?

— Alexander, reprit Cynthia d'une voix douce, comment vous et votre frère avez pu arriver à une si grande mésentente ? Vous n'êtes pas obligé de me répondre, bien sûr.

Les yeux d'Alexander semblèrent se perdre dans ses souvenirs pendant quelques instants, puis se posèrent sur ceux de Cynthia avec douceur.

— Vous savez, Cynthia, l'entente entre deux frères peut être heureuse et harmonieuse, mais elle peut être aussi une source de conflit. Comme cela a été le cas entre John et moi. À partir de l'adolescence, l'entente qui nous unissait depuis l'enfance s'est étiolée, puis a disparu. John sortait souvent, s'amusait beaucoup avec ses amis, avec des filles, nombreuses, qu'il ramenait des fois à la maison. Il était de toutes les fêtes, a fait toutes les folies imaginables, a touché à toutes les drogues possibles. Bref, il menait une vie déjantée, complètement folle et a fait passer mes parents par toutes les affres de l'angoisse et du désespoir. Entre mon père et lui, les conflits prenaient de plus en plus d'ampleur. Quand j'essayais de parler à John, de le raisonner, de le ramener dans le droit chemin ou, à tout le moins, à une vie plus saine, il me regardait de haut, me tapotait la joue et me disait que j'étais trop jeune pour comprendre. Il a cinq ans de plus que moi seulement, mais pour lui, je n'étais rien qu'un petit minable. Trop sérieux pour être drôle.

Il se tut un moment. Cynthia l'écoutait attentivement, touchée de voir la tristesse briller dans ses yeux.

— Un jour, j'ai entendu des éclats de voix dans le bureau de mon père. Je suis entré sans bruit et j'ai vu John qui levait la main sur lui pour le frapper alors que son autre main serrait son cou. Je lui ai sauté dessus et j'ai réussi à dégager sa main du cou de mon père. Ma mère est arrivée en hurlant et en pleurant. Mon père a réussi à se ressaisir et il a dit à John de partir. John m'a regardé alors avec une haine dans les yeux et un mépris tels que j'en ai été meurtri pendant longtemps. John n'a jamais remis les pieds à la maison. Quelques mois plus tard, mon père a reçu un appel de lui. Il avait l'air désespéré. Mon père lui a proposé de revenir chez nous, mais John a refusé et mon père lui a envoyé de l'argent. Il n'a jamais cessé de le faire et chaque fois que John appelait, il l'a toujours aidé mais John a toujours refusé de nous revoir. Ma mère était effondrée de chagrin. Le jour où elle est décédée, John n'est pas venu à son enterrement. Et quand, quelques années plus tard, mon

père est décédé à son tour, il n'est pas venu non plus. Il s'est pointé quelques jours plus tard, chez le notaire, pour la lecture du testament. Il m'a à peine regardé, a pris son chèque et il est parti. Je ne l'ai pas revu avant plusieurs années. Un jour, il est venu me voir. Il avait dilapidé sa part d'héritage et il m'a emprunté de l'argent. Je le lui ai donné avec plaisir. J'étais content de le revoir. J'espérais qu'on allait pouvoir renouer une relation tous les deux. Mais après cette rencontre, il a disparu pendant plusieurs années. Entre temps, j'avais travaillé beaucoup, investi de l'argent dans certaines compagnies que j'ai fini par racheter et, année après année, j'ai réussi à bâtir Winters Pharmaceutic. Un jour, John est arrivé sans prévenir. Il m'a parlé longtemps. Il semblait se repentir de son attitude envers nos parents et envers moi. Il avait l'air sincère. Je lui ai proposé de s'associer avec moi mais il a refusé et il m'a demandé si je pouvais lui prêter de l'argent, ce que j'ai fait. Mon entreprise grossissait de plus en plus jusqu'à devenir ce qu'elle est maintenant. Jusqu'à ce que je sois devenu très riche. Alors, les visites de John sont devenues plus régulières même si elles étaient espacées dans le temps. Maintes fois, je lui ai proposé de profiter de mon succès et de s'associer avec moi, il aurait pu devenir très riche, s'il avait voulu, mais à chaque fois que je le voyais, il ne venait que pour m'emprunter de l'argent, jamais pour autre chose. Je l'ai toujours aidé parce que c'est mon frère, mais la seule chose qu'il a toujours vu chez moi, c'est une façon facile d'avoir de l'argent sans rien faire. Rien d'autre.

Alexander se tut et poussa un long soupir. Cynthia, profondément touchée et attristée, sentait les larmes lui monter aux yeux.

— Je suis désolée, Alexander, je suis tellement désolée. Je n'aurais pas dû vous demander ça et raviver tant de souvenirs, pardonnez-moi.

Alexander la regarda avec tendresse et une profonde affection.

— Ne le soyez pas, Cynthia. Vous savez, si son attitude m'a réellement blessé pendant des années, j'ai fini par admettre que, frère ou pas frère, rien ne changerait jamais entre lui et moi.

Il se tut un instant, regarda au loin vers le lac. Ses yeux se teintèrent de cet éclat d'acier signifiant sa colère et il reprit d'une voix dure :

— Mais ce qu'il a fait aujourd'hui a signé à tout jamais la fin de toute relation entre nous. À tout jamais.

— Vous m'avez bien compris, John ? reprit la voix calme de Marco.

John Winters hocha la tête sans répondre, ses yeux cherchant d'où pouvait venir cette voix.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda-t-il d'une voix qu'il essayait de faire paraître normale mais qui trahissait une peur angoissée.

Une table s'approcha toute seule vers lui, une feuille et un stylo s'y déposèrent. Une clé tourna dans les menottes et les mains de John furent libérées. Il sursauta, sentit des gouttes de sueur froide perler à son front. La voix reprit, toujours calme et posée :

— Vous allez commencer par signer ces aveux sur votre tentative de meurtre à l'égard de votre frère, Alexander Winters, ainsi que votre engagement à ne plus jamais l'approcher, lui ou qui que ce soit proche de lui, de quelque façon que ce soit.

John lut la lettre, prit le stylo et signa d'une main tremblante.

— Ensuite, vous allez sortir d'ici et vous rendre à la première agence de voyage sur votre chemin. Là, vous prendrez un billet d'avion pour le premier départ à destination du pays le plus éloigné d'ici. Allez ! Exécution !

John se leva, fit quelques pas vers la porte, sursauta en voyant les deux gardes couchés au sol, se précipita vers l'ascenseur, sortit de l'immeuble sans encombre et se retrouva, quelque peu désorienté, sur le trottoir où il commença à marcher.

Lorsqu'ils se tournèrent vers Cynthia, les yeux d'Alexander perdirent d'un coup leur dur éclat d'acier. Il lui sourit :

— Laissez-moi vous aider, Cynthia.

— D'accord, puisque vous y tenez. Elle sortit une planche et un couteau et lui donna quelques poivrons et des oignons.

— Il faut couper tout ça en petits morceaux.

Tandis qu'elle coupait les aubergines en longues tranches, le regard inquiet de Cynthia vers l'horloge n'échappa pas à Alexander.

— Plus vite ! dit la voix près de lui. John sursauta violemment, se retourna dans tous les sens sans rien voir et se mit à marcher d'un pas rapide.

— Au coin de la prochaine rue, il y a une agence de voyages. Entrez là.

— Vous allez me suivre longtemps ? demanda John d'une voix inquiète.

— Aussi longtemps qu'il faudra, John ! Allez, plus vite !

— Bonjour, monsieur, en quoi puis-je vous être utile ? demanda gracieusement la jolie préposée qui se tenait derrière un bureau.

— Quel est le prochain vol pour le pays le plus éloigné ? demanda John d'une voix précipitée, soudain pressé de partir.

La jeune femme le regarda, un instant interdite, vérifia sur son ordinateur et dit :

— Voyons, il y a un départ pour Pretoria dans 10 heures, un autre pour Rome, dans 17 heures...

— Rien de plus rapide ? demanda John.

— Attendez un peu... Oui ! Il y a un départ pour Sydney dans 5 heures, il reste des places, mais je ne sais pas si vous aurez le temps de le prendre ?

— Prenez celui-là ! dit la voix.

— Vous avez entendu ? demanda John à la jeune femme.

— Pardon ? demanda celle-ci, interloquée.

— La voix ! Vous l'avez entendue, la voix ?

— Heu... Non... monsieur... répondit la jeune femme en lui jetant un regard inquiet et intrigué.

John entendit la voix éclater de rire.

— Elle ne peut pas m'entendre, John, ni elle, ni personne, seulement vous. Vous avez de la chance, non ?

— Je vais prendre le vol pour Sydney, dit précipitamment John, pressé de partir au plus vite.

— Très bien, monsieur, c'est à quel nom ? Avez-vous votre passeport ?

— John Winters, répondit-il en lui donnant son passeport.

— John Winters, répéta la préposée en tapant sur son ordinateur. Avez-vous un lien quelconque avec cette fameuse Winters Solution dont tout le monde parle ?

— Absolument pas ! répondit John d'une voix rapide tandis qu'il entendait de nouveau le rire de la voix invisible.

— Voilà, dit la jeune femme en faisant imprimer le billet d'avion. Vous allez payer comment, monsieur Winters ?

— Mastercard, dit-il en lui tendant sa carte.

Il était déjà debout, signa le reçu, prit son billet.

— Je vous souhaite un bon voyage, monsieur Winters. La jeune femme n'avait pas fini sa phrase qu'il était déjà sorti. Elle secoua la tête, décontenancée.

John héla un taxi, s'y engouffra et dit :

— À l'aéroport ! Vite ! Le plus vite possible !

Tandis que le taxi roulait, John sursauta, effrayé, lorsqu'il entendit à côté de lui :

— C'est bien, John !

— Vous êtes encore là ? Allez-vous finir par me laisser, à la fin ? s'écria-t-il, d'un coup très nerveux.

— Vous m'avez parlé, monsieur ? demanda le chauffeur en lui jetant un regard surpris dans le rétroviseur tandis que Marco éclatait de rire.

John secoua la tête sans répondre, se passant une main nerveuse sur le front.

Arrivé à l'aéroport, Marco s'assura que John avait passé les douanes et il disparut.

De nouveau, Alexander surprit le regard inquiet de Cynthia vers l'horloge tandis qu'elle finissait de faire frire les aubergines et il réalisa d'un coup à quel point elle avait dû être terrifiée et angoissée lorsqu'il l'avait appelée après avoir fait enlever Marco.

— Je suis profondément désolé, Cynthia, dit-il d'une voix douce.

Elle se tourna vers lui, le regarda d'un air étonné et soudain ses yeux semblèrent s'illuminer lorsqu'elle entendit le bruit de l'auto de Marco. Elle essuya ses mains rapidement et courut se jeter dans ses bras avec un cri de joie, à peine eût-il franchi la porte. Alexander vit Marco la serrer fort contre lui, lui murmurer des mots à l'oreille et l'embrasser longuement avant de se diriger vers la cuisine en la tenant étroitement. Marco lui donna une tape amicale dans le dos en passant derrière lui, jeta un œil sur les plats mijotant sur la cuisinière et huma les odeurs avec délice.

— Hummmm ! ! C'est de la moussaka ? ! demanda-t-il, d'un air gourmand, les yeux brillants.

— Oui, mon amour ! Ça sera prêt bientôt.

Marco lui fit un clin d'œil, sortit une bouteille de porto qu'il servit dans trois verres, y rajouta des glaçons et tendit un verre à Alexander avec un large sourire.

Sophie arriva en courant et en s'écriant :

— Maman, j'ai faim ! Quand c'est qu'on mange ?

— Pas tout de suite, mon petit ogre, répondit Cynthia en riant. Tiens ! Elle coupa une pomme en quartiers et les plaça dans une assiette. Partage ça avec Gabriel en attendant, dit-elle avant de l'embrasser.

— Tu as besoin d'aide, ma douce ? demanda Marco en lui prenant la taille.

— Non, Marco. Vous pouvez vous installer dehors. Je mets tout ça au four et je vous rejoins, répondit Cynthia avant de se hisser sur la pointe des pieds pour embrasser ses lèvres avec tendresse.

Installé dans un fauteuil sur la grande terrasse de bois ombragée par un grand saule à proximité, Alexander sirotait son verre en silence. Assis dans un fauteuil à côté de lui, Marco lui jeta un regard et vit ses yeux embués de tristesse.

— Alexander, le mois prochain, les vacances scolaires vont commencer. Cynthia et moi, on va dans notre maison en Italie avec son frère et les enfants. Tu veux te joindre à nous ? demanda gentiment Marco.

Alexander se tourna vers lui et sourit.

— Je ne sais pas si je pourrai, Marco. J'ai encore beaucoup à faire avec la Winters Solution... Il sembla s'animer d'un coup, ses yeux étincelant d'un éclat particulier. Il reprit d'une voix enjouée : Steven est incroyable, tu sais ? ! Il est en train de mettre autre chose au point en s'inspirant de la Winters Solution... Il tourna son regard vers la cuisine, baissa la voix et se pencha vers Marco: Je ne veux pas encore le dire à Cynthia tant que ça ne sera pas concrétisé, mais il est en train de mettre au point le même genre de médicament, aussi puissant, qui permettrait de mettre fin à de nombreuses dépendances, à commencer par le tabac !

Marco eut un large sourire et s'exclama :

— C'est génial ! C'est absolument génial !

— Qu'est-ce qui est génial, Marco ? demanda Cynthia en s'approchant d'eux.

Marco se tourna vers elle et lui tendit la main :

— Je ne peux pas te le dire, ma douce, mais tu vas adorer ça ! répondit-il d'un ton moqueur en souriant.

— Ah, tiens ! Ça faisait longtemps que je n'avais pas entendu, ça ! dit Cynthia d'un air espiègle, les yeux rieurs.

Elle s'assit près de lui, sur l'accoudoir de son fauteuil et il enveloppa sa hanche de son bras, sa large main appuyée contre sa cuisse.

Au bout d'un moment, Marco regarda sa montre.

— J'ai un coup de téléphone à passer, je reviens tout de suite. Il se redressa, embrassa doucement les lèvres de Cynthia qui le regarda d'un air légèrement inquiet. Ce qui n'échappa pas à Alexander qui les observait d'un air intrigué.

— C'est toujours très long les attentes dans les aéroports, n'est-ce pas, John ? Long et ennuyeux.

John sursauta violemment, faisant tomber le magazine qu'il essayait de lire depuis une heure sans y parvenir. Il se baissa pour le ramasser, regarda les gens assis autour de lui et dit à voix basse :

— Que voulez-vous encore ? J'ai fait tout ce que vous m'avez dit de faire !

Que voulez-vous de plus ?

— M'assurer que tout va bien pour vous, John, dit la voix d'un ton moqueur.

— Vous n'allez pas embarquer dans l'avion avec moi ? Sa voix avait monté d'un cran sous l'effet de la colère et une femme assise en face de lui le regarda d'un air surpris, en fronçant les sourcils.

À ce moment, le haut-parleur annonça le début de l'embarquement aux passagers pour le vol de Sydney. John se leva vivement et fut l'un des premiers à présenter sa carte d'embarquement. Avec un sourire amusé, Marco le regarda disparaître presque en courant dans le couloir qui menait à l'avion.

Il sortit de son bureau. Cynthia, dans la cuisine préparait les assiettes et les couverts pour dresser la table dehors. Elle sursauta en riant lorsque Marco, la prenant par la taille, passa ses lèvres dans son cou et sur son épaule, repoussant la fine bretelle de sa robe avec ses dents, la faisant frissonner de plaisir.

— Marco, arrête, murmura-t-elle lorsqu'elle vit la haute silhouette d'Alexander qui entrait par la grande baie vitrée. Celui-ci sourit d'un air amusé. Marco, avec un tendre sourire devant les joues embrasées de Cynthia, lui donna un dernier baiser dans le cou, prit les assiettes et les couverts pour les emporter sur la table à l'extérieur.

— Alexander, amène les verres et la bouteille de vin, tu veux ?

— Bien sûr !

Alors que la nuit tombait doucement, faisant scintiller les eaux claires du lac sous les reflets du soleil couchant et qu'un vent léger faisait danser les flammes des bougies sur la table, Gabriel demanda à Cynthia :

— Maman, on peut retourner jouer ? On n'est pas obligé de se coucher tôt ce soir, hein ?

— Non, Gabriel, on n'est pas obligé, il n'y a pas d'école demain. Alors, oui, tu peux retourner jouer.

— Cool ! s'écria l'enfant en repoussant sa chaise et en s'éloignant, suivi par Sophie qui se retourna et dit d'un air complice :

— On est en train de faire un avion géant, Maman !

— Il veut toujours devenir pilote ? demanda Alexander en suivant des yeux

les enfants qui regagnaient la salle de jeux en courant.

— Oh oui ! Plus que jamais ! répondit Cynthia en riant. Elle tourna ses yeux vers Marco qui la dévisageait rêveusement et elle lui sourit avec émotion au souvenir de ce jour qui avait déclenché la passion de son fils pour les avions. Elle ajouta sans le quitter des yeux :

— Et il a beaucoup de chance ! Il apprend avec le meilleur pilote qui soit !

Marco la regarda tendrement en souriant, puis il se redressa et dit avec un clin d'œil complice à Cynthia :

— Bon, j'ai un dernier coup de fil à passer. Je reviens tout de suite.

De nouveau, l'air légèrement inquiet de Cynthia n'échappa pas à Alexander, intrigué. Il l'observa un moment et, soudain très ému, se pencha vers elle :

— Cynthia, encore une fois, vous m'avez sauvé la vie ! Comment pourrais-je jamais vous remercier ?

Cynthia lui sourit gentiment.

— Soyez heureux, Alexander. Essayez d'oublier cette partie de votre vie si douloureuse et soyez heureux, c'est bien ce qui pourrait me faire le plus plaisir, vous savez ? Elle regarda un instant ses yeux bleus fixés sur elle avec intensité et demanda : Comment se fait-il qu'il n'y ait personne pour partager votre vie, Alexander ?

— Cela semble vous étonner ?

— Oui. Vous êtes quelqu'un de très charmant, courtois, attentionné, sensible et très gentil.

— Et très riche aussi. C'est un attrait irrésistible, vous savez ? Tellement qu'à la fin, on ne sait plus départager le vrai du faux. J'ai eu plusieurs aventures tout au cours de ma vie, certaines très agréables, certaines inoubliables, d'autres plus volatiles. Mais j'ai aussi passé la majeure partie de mon temps à travailler. Et puis, maintenant, quand bien même je rencontrerais des centaines de femmes, il n'y en aura jamais une comme... près de qui je me sente aussi profondément heureux que je le suis auprès de... Encore une fois, il s'interrompit juste à temps, tandis que Cynthia, sans comprendre, le regardait d'un air étonné, attendant qu'il finisse ses phrases. Il lui sourit avec douceur et

la dévisagea d'un regard attendri.

— Vous êtes tellement adorable, Cynthia ! Laissons ce sujet de côté, voulez-vous ? Il se leva. Je vais vous aider à débarrasser la table.

— Vous ne devriez pas manger ça, John ! C'est vraiment dégueulasse ! Je sais bien que dans les avions, on n'a guère le choix, mais...

La voix moqueuse s'interrompit tandis que John recrachait brusquement dans son plat de plastique le morceau de poulet et de riz qu'il venait de porter à sa bouche, sous l'œil choqué et dégoûté de son voisin de siège. Il lui jeta un rapide coup d'œil, essuya sa bouche et son front d'un geste nerveux, avala son verre de vin d'un trait et resta figé dans son siège, tournant ses yeux sur les côtés. Il sentit une main tapoter sa joue.

— Bonne nuit, John, faites de beaux rêves. À demain... ajouta la voix d'un ton moqueur et ironique.

Au milieu du vol, John fut réveillé par une hôtesse et dut changer de place car dans son sommeil plus qu'agité, il avait déjà donné de nombreux coups à ses voisins, excédés.

— Vous n'allez quand-même pas me suivre jusqu'à Sydney ? s'écria-t-il soudain, désespéré et affolé.

— Bien sûr, monsieur, répondit la voix douce de l'hôtesse, essayant de le calmer. C'est là que nous allons tous, vous savez ?

Marco sortit de son bureau en riant, le regard malicieux.

— Tu as conclu l'affaire du siècle, Marco ? lui demanda Alexander en souriant.

— Pas loin, Alexander, pas loin !

— J'attendais que tu aies fini pour vous dire au revoir. Il pencha sa grande silhouette vers Cynthia et embrassa avec douceur sa main tendue.

— Merci mille fois, Cynthia ! Ce souper était délicieux à maints égards. Il la regarda et reprit d'une voix émue : Merci pour tout !

Il serra chaleureusement la main de Marco et partit, visiblement ému.

Cynthia fixa la grande porte qui venait de se refermer.

— Il me fait de la peine, tu sais, Marco. Il a l'air tellement triste quelquefois et il a l'air tellement seul surtout et pourtant, il est si gentil et si charmant !

Marco glissa sa main dans son dos et l'attira contre lui.

— Oui, je sais, ma douce. Et avec ce qui s'est passé aujourd'hui en plus...

Cynthia leva ses yeux brillants vers lui et demanda d'une voix excitée :

— Allez, raconte ! Il est où son frère ?

Alors que Marco finissait de raconter à Cynthia les aventures de John, le téléphone sonna :

— Marco, es-tu lié de près ou de loin avec le départ de mon frère de mon bureau ? J'ai voulu m'assurer que tout allait bien et figure-toi que le bureau est ouvert et vide, mes deux hommes dorment comme des bûches et j'ai trouvé un papier signé de John...

Marco éclata d'un rire joyeux et répondit :

— Oui, Alexander, je suis le responsable de ce départ ! Ne t'en fais pas, vieux, à l'heure qu'il est, John est dans un avion qui l'emmène en Australie. Et je ne crois pas qu'il revienne jamais par ici, vraiment pas ! Mais j'ose espérer que s'il le fait un jour, ça sera avec de bonnes intentions à ton égard, sinon, tu n'as plus aucun souci à te faire, Alexander, et tu peux dormir tranquille.

— Merci, Marco ! Tu ne peux pas savoir à quel point je me sens soulagé ! Je ne savais vraiment pas quoi faire avec lui. Merci ! Je vous dois tellement à toi et à Cynthia ! Je vous dois tant ! Vous êtes tellement... Sa voix se brisa et il murmura : Excuse-moi, avant de raccrocher.

Marco secoua la tête d'un air désolé mais il sourit largement devant les grands yeux rieurs de Cynthia et son sourire éclatant. Il la prit dans ses bras, regarda l'horloge.

— Je vais lui laisser le temps d'atterrir et de dormir un peu quand-même, mais demain, j'irai lui dire bonjour et j'irai lui rendre une petite visite de temps en temps. Je veux qu'il ait assez peur pour qu'il n'ait plus jamais envie de remettre les pieds par ici et de s'approcher de son frère. Et surtout pour qu'il n'ait jamais l'idée de s'approcher de toi, dit-il d'un ton grave en caressant

doucement le visage de Cynthia levé vers lui. Voyons, ma douce, ne t'inquiète pas ! Cynthia, je ne risque rien, tu sais ? Vraiment rien, tout ça, c'est fini maintenant, ajouta-t-il avec tendresse en voyant ses yeux soudain voilés d'inquiétude.

Ce soir-là, à peine les enfants furent-ils endormis que Marco et Cynthia, assis tous deux dans leur lit, adossés aux oreillers, purent enfin avoir des réponses aux nombreuses questions qu'ils se posaient depuis longtemps.

— Cynthia... Marco... dit l'aurore boréale de sa voix douce à peine apparue devant eux, avant d'envelopper tendrement leurs visages de ses deux mains de lumière, ses deux éclats bleutés scintillant d'amour.

— Je suis si contente de pouvoir t'entendre et communiquer avec toi !

— Moi aussi, Cynthia ! Moi aussi, beaucoup ! Il était difficile de répondre à vos questions autrement que par oui ou non. Et les doigts de lumière appuyèrent simultanément sur leurs deux nez tandis que le sourire s'agrandissait. Que veux-tu savoir en premier, Cynthia ?

— Que faisais-tu dans ce parc où je t'ai trouvé ?

— Oh ! dit l'aurore en plaçant ses deux mains sur sa bouche comme si elle était gênée. Surtout ne répétez jamais ça à personne, d'accord ?

Marco et Cynthia échangèrent un sourire et promirent de garder le secret.

— Et bien, ce jour-là, j'avais décidé de rencontrer un chercheur qui était en train de faire une découverte importante sur la façon dont l'amour agit sur nos actions. Ce n'était pas un vrai chercheur comme vous l'entendez ou comme vous en parlez. Non, c'était un homme qui serait qualifié d'ordinaire dans ce monde, mais qui était en fait un homme très éveillé. Il n'avait pas fait d'étude, il n'était pas connu, ne l'aurait probablement jamais été, il vivait très humblement dans les montagnes où il avait choisi de s'exiler, en quelque sorte, parce que tout le monde le disait simple d'esprit. C'est étrange comme dans ce monde les êtres les plus ouverts sont souvent traités de cette façon. Malheureusement, quand j'ai voulu le retrouver, je n'ai pas réussi et je l'ai croisé par hasard dans le monde des esprits. Il venait de s'éteindre après une

grave chute. J'étais donc en train de converser avec lui et de répondre à ses nombreuses questions sur lesquelles j'étais concentrée.

De nouveau, l'aurore posa ses deux mains sur sa bouche, ses yeux bleutés riant de malice.

— J'étais tellement concentrée que je n'ai vu l'arbre que trop tard. Habituellement, je passe au dessus ou bien à travers, mais là ma maison, ce que vous appelez mon coffre, s'est prise dans les branches et m'a arrêtée net. Ma maison est restée coincée là-haut et moi, je suis tombée dans l'herbe, là où tu m'as trouvé, Cynthia.

Cynthia demanda en riant :

— Je dois donc notre rencontre au fruit d'un accident de parcours ? Parce que tu étais trop distraite ?

— Oui, Cynthia ! Ça ne m'était jamais arrivé avant ! Ne le répétez pas, hein ? dit l'aurore en se gondolant vivement, son rire résonnant tandis que ses deux mains s'appuyaient sur sa bouche.

Marco et Cynthia éclatèrent de rire en même temps.

— On ne le dira pas, c'est promis ! Jamais !

— Merci Marco ! Merci Cynthia ! dit l'aurore. Ensuite, tu m'as emportée avec toi. Je t'avoue que j'étais très inquiète d'être ainsi disloquée. Plus tard, ma maison est tombée des branches avec le coquillage et c'est Dominic qui les a trouvés le lendemain. J'ai su qu'ils étaient là et j'étais rassurée qu'ils soient au même endroit que moi.

La main de lumière caressa longuement le visage de Cynthia d'un geste tendre.

— J'avais très peur de savoir entre les mains de qui j'étais tombée, car n'étant pas entière, je ne pouvais exploiter tous mes pouvoirs, me protéger et me rendre invisible et j'étais vulnérable. Quand j'ai vu ton comportement et tes pensées, je me suis senti rassurée. Il fallait juste que tu puisses me réunir avec le coquillage et ma maison et tu l'as fait. Vous l'avez fait tous les deux ensemble et ça n'a pas été facile. Mais vous avez réussi et je vous en remercie infiniment. Maintenant, je suis de nouveau complète, grâce à vous. Grâce à

votre amour.

Cynthia tourna son regard ému vers Marco qui l'enlaça tendrement et elle se blottit contre lui.

L'aurore boréale eut un large sourire et caressa leurs visages.

— J'aime votre amour, dit-elle doucement.

— Tu es si merveilleuse ! dit Cynthia rêveusement, les yeux emplis de tendresse. Tellement merveilleuse ! Que dirais-tu si on t'appelait Aurore ? Tu es aussi magnifique, aussi douce, aussi colorée, aussi lumineuse que ces aurores boréales qui dansent dans le ciel et tout aussi mystérieuse qu'elles. Ça te plairait ?

L'aurore boréale se mit à rire, se gondolant vivement, ses deux éclats bleutés scintillant de bonheur.

— Oui, Cynthia ! Beaucoup ! À l'aurore, Marco aime Cynthia. Et au crépuscule aussi, d'ailleurs, beaucoup, à chaque fois qu'il peut en fait, ajouta l'aurore en se gondolant encore plus vite.

Marco éclata d'un grand rire à ces mots en son rire redoubla devant les joues écarlates de Cynthia et son regard catastrophé.

— Comment sais-tu tout ça ?

— N'oublie pas que je dors avec vous, Cynthia ! dit l'aurore d'un ton mutin.

Cynthia se cacha contre Marco, les joues en feu, et éclata de rire lorsque l'aurore, plaçant ses deux mains de lumière sur les éclats bleutés, dit d'un ton espiègle, avec un large sourire :

— Mais, je ne regarderai plus, c'est promis ! Même sur le tapis, même dans le salon et même au bord du lac, promis !

Marco resserra son étreinte autour du corps de Cynthia et embrassa ses boucles avec douceur.

— Explique-moi pour la mer et la montagne.

L'aurore boréale eut un rire plein de douceur.

— Ah ! Vous étiez tellement drôles ce jour-là, tous les quatre ! Et le soir précédent aussi ! Je me suis bien amusée à écouter vos hypothèses. Mais c'est seulement parce que je n'étais pas complète que je ne pouvais pas exaucer tous

tes vœux. J'étais très limitée. Maintenant, Cynthia, si tu voulais te baigner dans des eaux tropicales, tu pourrais le faire sans problème.

— C'est super ! s'écria Cynthia d'un ton joyeux en regardant Marco qui approuva d'un grand signe de tête en souriant largement. Exaltée, Cynthia demanda encore :

— Et c'est comment chez toi ?

L'aurore boréale ondula d'un mouvement lent et gracieux.

— Fermez vos yeux tous les deux, je vais vous montrer.

Cynthia et Marco obéirent en se tenant par la main. Sans le voir, ils furent tous les deux auréolés d'une couleur bleu nuit et leurs esprits furent transportés très loin.

— Ouvrez les yeux, dit la lumière avec douceur.

C'est alors que s'offrit à leurs yeux émerveillés le plus beau des spectacles qui leur ait été donné de voir. Toutes les couleurs de l'aurore resplendissaient dans cet endroit magique. Ils se tenaient tous les deux sous une voûte de pierre aux reflets dorés. Quelques rochers, parsemés ici et là, reflétaient la même lumière mordorée. Sous leurs pieds, un tapis de sable blanc et doux semblait s'étendre à l'infini. Et devant eux, les vagues d'un océan turquoise venaient s'étendre sur le sable, alors qu'au loin, les eaux plus profondes se teintaient de mauve et s'éloignaient à perte de vue sous un ciel de couleur rose, strié de vert tendre et parsemé de lueurs rose foncé. Et surtout, partout autour d'eux, dansaient des arbres aux troncs bleu nuit, de toutes les tailles et de tous les âges, agitant leurs branches et leurs feuilles multicolores, s'élevant haut vers le ciel pour rebondir sagement sur leurs racines et repartir à nouveau dans les hauteurs. Des oiseaux de toutes les couleurs dansaient avec eux en riant. Une musique infiniment apaisante jouait avec le vent et égrenait des notes au fil de son souffle. Au loin, dans l'océan, une bande de dauphins se dressa face à eux, leur fit un grand signe avec leurs nageoires avant de plonger l'un après l'autre dans un mouvement gracieux et synchronisé avec la douce musique.

Sous leurs yeux ébahis, plusieurs animaux vinrent les regarder avec curiosité, s'incliner devant eux avec respect et leur sourire avec amour et

bienveillance avant de continuer tranquillement leur chemin. Des fleurs de toutes les couleurs couraient sur le sable avec des papillons aux ailes argentées. Partout dans cet endroit magique régnait un sentiment de paix, d'amour, de joie et de bien-être. Un des arbres s'approcha, marchant sur ses racines d'un mouvement aérien et, de ses branches, les enlaça avec tendresse.

— Merci d'être venus, soyez les bienvenus, dit-il d'une voix profonde et chaleureuse. D'un même élan spontané, Cynthia et Marco entourèrent le gros tronc de leurs bras et se sentirent envahis d'un sentiment de bonheur et de liberté comme ils n'en avaient jamais connu.

La seconde d'après, ils se regardaient émerveillés, le cœur rempli d'une joie immense. L'aurore boréale eut un rire cristallin, plein d'amour.

— C'est tellement beau chez toi ! murmura Cynthia au comble de l'émotion.

— C'est vraiment merveilleux ! Tellement extraordinaire ! murmura Marco, tout aussi bouleversé.

Les deux éclats bleutés scintillant de tendresse, l'aurore boréale entoura leurs visages extasiés de ses douces mains de lumière.

— Oui, c'est vrai. C'est là que je suis née. Et maintenant, c'est aussi chez vous ! Mais il y a aussi beaucoup d'autres endroits tout aussi merveilleux dans mon pays. Un jour, je vous les montrerai.

Cynthia se blottit contre Marco qu'il enveloppa de ses grands bras. Ils restèrent un long moment sans parler, subjugués par la découverte inattendue de ce monde inconnu et si magnifique.

Marco regarda rêveusement l'aurore boréale qui dansait doucement devant leurs yeux émerveillés.

— Dis-nous à quoi servent tes couleurs.

L'aurore boréale sépara ses couleurs et leur indiqua :

— Celle-ci et celle-ci, vous les connaissez, dit-elle en montrant la bleu azur et la bleu turquoise. Ces deux là, aussi, dit-elle en montrant la mauve et la vert pâle, et celle-là aussi, ajouta-t-elle en montrant la rose pâle.

Elle désigna la couleur violette :

— Celle-ci, Marco, tu as pu voir une partie de son action lorsque je t'ai

empêché d'approcher Cynthia. Mais elle a d'autres pouvoirs. C'est d'elle dont je me suis servie pour ligoter Caltagirone et John et qui a permis de le maîtriser dans le bureau. Elle, c'est comme une force qui vous protège des agressions et vous permet de vous défendre. Elle peut empêcher quelqu'un de vous approcher mais elle peut aussi bien lui enlever la vie. Il faut être très prudent avec celle-ci. Avec celle-ci aussi, il faut être prudent, continua-t-elle en montrant la rose foncée. Si la rose pâle permet de connecter deux pensées en même temps et de les entendre mutuellement, la rose foncée permet, à vous seuls, d'entendre les pensées de quelqu'un d'autre sans qu'il puisse entendre les vôtres, mais elle permet aussi de les changer, ainsi que les souvenirs.

Marco et Cynthia, impressionnés, échangèrent un regard profondément surpris et légèrement affolé.

— Tu veux dire qu'on peut changer la pensée de quelqu'un ? ! Et aussi ses souvenirs ? !

— Oui, Marco, mais ce n'est pas facile à faire. Ça dépend comment la personne est réceptive et ouverte à vouloir changer ses pensées et ses souvenirs. On ne peut pas la forcer, tu comprends ? Si un être est persuadé tout au fond de lui d'avoir raison dans ses pensées et d'être dans le chemin qu'il croit le bon pour lui, alors on ne peut rien faire. Si on prend l'exemple d'une personne qui souffre à cause d'une profonde dépression, on pourra l'aider à changer ses pensées et, graduellement, à la sortir de cet état car personne n'aime vivre cette situation si souffrante. Mais si cette dépression est due à un souvenir traumatisant, comme le décès d'un proche, ça risque d'être beaucoup plus long et plus difficile car le souvenir l'habite en permanence.

— Penses-tu que l'on pourrait changer les pensées de John à l'égard de son frère, par exemple ?

— Oui, Cynthia, probablement. Tu sais, Alexander est persuadé que son frère le traite de haut et le prend pour un minable depuis longtemps. Pour un être faible. Et Alexander est conforté dans ces pensées qui le rendent triste parce qu'à chaque fois que John vient le voir pour lui demander de l'argent, et jamais pour rien d'autre que ça, il lui en donne sans jamais obtenir en retour la

moindre trace d'affection alors que c'est la seule chose qu'il espère de John. Mais il se trompe. En fait, John éprouve une grande admiration pour lui et pour tout ce qu'il a réussi à faire mais, en même temps, il en est profondément jaloux puisque lui, n'est arrivé à rien de semblable. Lui, se sent minable et en rejette la faute sur son frère qui lui montre, avec sa réussite, la profondeur de son échec à lui. Ce ressentiment et cette incompréhension date de longtemps entre eux. Et ce qui s'est passé aujourd'hui n'est rien d'autre que l'explosion de ce ressentiment intense et de cette amertume douloureuse que John ressent face à son frère. Il serait sûrement possible de le changer, avec du temps, oui, ce serait possible.

— Ça serait merveilleux ! s'écria Cynthia avec un grand sourire. Elle leva ses yeux brillants vers Marco et il approuva en souriant.

— Oui, tu as raison, ma douce ! Ça serait merveilleux et ça pourrait leur apporter tant de bien à tous les deux ! Il regarda l'aurore boréale et ajouta :

— Mais tu ne lis quand-même pas la pensée de tout le monde ? Tu ne connais pas les souvenirs de tout le monde ?

À ces questions, l'aurore se gondola vivement, son filet de lumière riant de bon cœur.

— Non, Marco ! Bien sûr que non ! Imagine deux secondes combien ça serait énorme ! Non, je lis seulement les pensées et je connais les souvenirs de ceux qui m'approchent, directement et indirectement. De ceux que je rencontre ou que je souhaite rencontrer.

— Est-ce que c'est pour ça, qu'au dessus du bateau de Caltagirone, tes couleurs ont faibli ou c'est parce que tu commençais toi-même à t'affaiblir par manque de l'énergie que tu trouves dans ta maison ?

— Oui à ta première question, Marco. Tu l'avais bien deviné, même sans le savoir. Il y avait beaucoup trop de pensées cruelles et meurtrières sur ce bateau, beaucoup trop de danger et de haine. Ces hommes-là étaient prêts à tuer Cynthia et toi aussi, s'ils t'avaient vu. Et c'est seulement parce que tu voulais à n'importe quel prix retrouver Cynthia et la sauver, et que tu avais assez de force, de courage et surtout d'amour pour le faire, que nous avons pu

le faire ensemble.

À ces mots, Cynthia resserra ses bras autour de Marco qui caressa tendrement ses cheveux.

— Et la dernière enfin, la bleu nuit, elle sert non seulement à me protéger mais elle sert à vous protéger vous aussi, à vous donner des informations et vous montrer des lieux ou des personnes éloignées sans que j'aie besoin de vous y emmener.

— C'est incroyable ! s'exclama Marco en regardant Cynthia, l'air tout aussi abasourdi que lui, ses grands yeux écarquillés de surprise. J'ose à peine imaginer si un homme comme Caltagirone avait trouvé ce joli bâton à ta place...

— Oui, dit Cynthia à voix basse et effrayée, tu as raison, Marco. Que se serait-il passé ?

L'aurore boréale caressa doucement son visage et répondit :

— Je n'aurais pas eu le choix d'exaucer ses vœux mais je me serais vite éteinte, même avec ma maison, parce qu'il n'aurait sûrement pas orienté ses vœux avec amour et il aurait sûrement agi avec cupidité seulement. Mais dans tous les cas, je n'aurais jamais exaucé des vœux qui auraient pu faire du mal ou du tort à quelqu'un et je n'accorde mes pouvoirs qu'à ceux en qui j'ai confiance, qu'à ceux que j'aime et qui m'aiment vraiment. Il n'aurait pas pu faire grand-chose avec moi, soyez sûrs de ça ! Mais dorénavant, il n'y a plus de danger que je tombe entre les mains de quelqu'un comme lui. Et maintenant que j'ai retrouvé ma maison et mes pleins pouvoirs, toutes les couleurs qui étaient visibles pour tout le monde comme la bleu azur, la bleu turquoise, la mauve et la vert pâle seront désormais toutes invisibles pour tout le monde, à part pour vous deux et Vincenzo puisque Cynthia lui a donné l'autorisation de se servir de moi. Tout comme moi, le coquillage et ma maison le seront aussi. Non seulement, ils seront invisibles pour tout le monde à part vous, mais personne ne pourra non plus les sentir, ni les toucher. Vous serez seuls à pouvoir le faire. Et vous serez seuls à pouvoir changer ça si vous voulez que quelqu'un puisse nous voir ou nous toucher.

— Tu veux dire qu'on pourrait guérir les gens sans qu'ils le sachent et sans qu'ils voient ta lumière ? demanda Cynthia, excitée.

Les deux éclats bleutés scintillèrent d'un coup et la lumière ondula vivement.

— Oui, Cynthia, oui !

— Et les caméras ? Elles nous verraient encore ?

— Malheureusement, c'est encore possible. La technologie est de plus en plus sophistiquée et j'ai quelquefois du mal à suivre. Je peux mettre un écran protecteur autour de vous, mais elles pourraient percevoir un halo de lumière qui se déplace. Selon à quel point elles sont perfectionnées, ça peut changer. Mais Cynthia, avec la Winters Solution, tu n'auras plus de souci de ce côté-là. Tout change très vite et ça va continuer.

— Comment l'as-tu fait ce médicament miracle ?

L'aurore boréale, ses éclats bleutés plus pétillants que jamais, eut un grand rire franc qui les fit rire tous les deux.

— Cynthia, à moins que tu n'aies acquis soudainement des connaissances sur les molécules et la physique, je ne pourrai jamais t'expliquer ça pour que tu arrives à le comprendre !

— D'accord, alors, ne dis rien, surtout ! répondit Cynthia en riant. Elle admira longuement la lumière, ses yeux étincelants de tendresse.

— Steven, tu l'as choisi, n'est-ce pas ?

— Oui, Cynthia, tu l'avais bien deviné.

— Pourquoi lui ? Personne à part lui n'aurait pu le découvrir, c'est ça ?

— Oui, Cynthia, tu as raison. C'est lui seul. Parce qu'il est réellement passionné par la recherche et la découverte depuis qu'il est tout petit. Il est sincère et très honnête et il ne fera jamais de tort à Alexander. Même s'il était approché avec de gros montants pour reproduire ce qu'il a fait ou même menacé de mort de le faire, il ne le fera pas. Et même si tous les chercheurs du monde se mettaient ensemble pour essayer de le reproduire, ils n'y arriveraient pas. Il leur manquerait toujours l'essentiel. Steven a fait des efforts immenses pour arriver à ce résultat et il y pensait jour et nuit. Il était véritablement

acharné et complètement pris par cette recherche et passionnément dévoué à ce que ce médicament permettrait de faire. Un jour, j'ai vu qu'il était très près de la solution alors, pendant la nuit, je lui ai donné un coup de pouce pour l'inspiration finale qui lui manquait. Et le lendemain, il avait réussi. La question qui reste en suspens pour lui et sur laquelle il s'interroge souvent c'est : qui a réussi à produire ce médicament en premier ?

Cynthia eut une tendre pensée pour le jeune homme si brillant et si sympathique qu'ils avaient rencontré. Elle lui souhaita intérieurement de réussir tout ce qu'il entreprendrait et se promit de l'aider dès qu'elle connaîtrait ses rêves les plus chers. À cette pensée et avec tout ce que l'aurore boréale venait de leur apprendre, elle poussa soudain un cri de joie qui fit sursauter Marco et fit se gondoler la lumière d'un rire bruyant :

— Oui, Cynthia, oui ! Tous les rêves de chacun pourront se réaliser sans qu'ils sachent jamais qui a permis de le faire. Il suffira seulement que chacun ait un jour la chance de croiser ton chemin !

— Comme j'ai eu la chance immense de croiser un jour le tien ! s'exclama Cynthia d'une voix exaltée, en se redressant sur ses genoux d'un coup dans le lit. Oh, Marco, c'est merveilleux ! C'est tellement fou ! C'est tellement extraordinaire ! Ses yeux scintillaient de mille étincelles d'une joie sans limite.

Marco, les yeux brûlant d'un amour infini, la regardait avec un sourire plein de tendresse.

— Il suffira seulement que chacun ait un jour la chance de croiser ton chemin, répéta-t-il d'une voix douce en se redressant et en la serrant dans ses bras. Il caressa longuement son visage. Oui, mon adorable sorcière ! Oui, ma douce Cynthia, il suffisait seulement pour moi de croiser un jour ton chemin pour connaître le bonheur véritable. Le plus grand de tous les bonheurs ! Le plus merveilleux ! Je t'aime tellement, Cynthia ! Je t'aime tellement, mon tendre amour !

Cynthia, profondément émue, prit son visage entre ses mains et il embrassa d'un coup ses lèvres avec fougue et passion, la renversant sur le lit, tandis que

l'aurore boréale, avec un grand sourire, s'enroulait d'elle-même dans le bâton et filait discrètement sous l'oreiller de Cynthia.

*
* *

Quelques jours plus tard, Marco profita de l'absence de Cynthia, partie faire des courses avec sa mère, pour se rendre en Australie.

Il s'assit sur le lit, près de John qui tenait sa tête entre ses mains d'un air profondément découragé. Sa porte était barricadée en permanence, ses volets clos. Il avait maigri, ses yeux cernés trahissaient un manque de sommeil évident. Depuis son arrivée à Sydney, il se terrait dans un petit logement, osant à peine en sortir. Marco lui parla d'une voix douce :

— N'ayez pas peur de moi, John. John eut un violent sursaut, se redressa brusquement, ses yeux affolés cherchant d'où venait cette voix qui le hantait en permanence, même s'il ne l'avait plus entendue depuis le vol en avion.

— N'ayez pas peur de moi, John, reprit la voix. Je ne suis pas là pour vous faire du mal, au contraire. Je suis là pour protéger Alexander et Cynthia, mais je ne vous veux pas de mal, croyez-moi.

Marco vit John se détendre légèrement, même s'il restait sur ses gardes et semblait prêt à tout. Il reprit d'un ton calme et rassurant :

— John, contrairement à ce que vous pourriez penser, Alexander a énormément d'affection pour vous et ce qu'il souhaite par dessus tout, c'est de pouvoir un jour renouer les liens qui existaient entre vous deux lorsque vous étiez enfants. Il ne souhaite que vous aider, vous savez ? Il aurait aimé depuis longtemps travailler à vos côtés et partager avec vous tout ce qu'il a fait jusqu'à présent. Si un jour cette idée vous séduisait, sachez qu'il n'est pas trop tard et qu'il ne sera jamais trop tard pour renverser ce qui a été fait et repartir avec lui sur une nouvelle relation, basée sur la confiance.

John, sans bouger, écoutait attentivement.

— Je vous laisse y penser, John. Je reviendrai de temps en temps vous en parler mais je ne viendrai pas vous importuner. Je saurai quand vous aurez besoin d'en parler et je viendrai vous voir. En attendant, détendez-vous et

n'ayez plus peur de moi. Je ne suis pas là pour vous faire du tort, ni du mal. À bientôt, John.

John sentit que la voix était repartie mais resta un long moment sans bouger. Puis, d'un geste prudent il ouvrit ses volets, laissa entrer la lumière et, assis sur son lit, pensa longuement à ce que la voix venait de lui dire.

L'aurore boréale, en souriant largement, appuya doucement sur le nez de Marco :

— Bien joué, Marco ! Finalement, ça sera sûrement moins long que je le croyais !

Un matin, alors que Marco, après avoir déposé les enfants à la garderie et à l'école, venait encore une fois de démontrer à Cynthia à quel point il l'aimait sous le rire silencieux de l'aurore boréale cachée sous l'oreiller, la porte s'ouvrit à grand bruit et, contrairement à sa retenue et sa politesse habituelles, Alexander entra sans frapper en criant :

— Marco !! Cynthia !!

Marco enfila son pantalon en vitesse et, torse nu, descendit l'escalier en courant suivi par Cynthia qui tenait son peignoir de soie serré contre son corps nu.

— Alexander ! Qu'y a-t-il ? demanda Marco, inquiet.

Alexander, figé au bas des marches, le regard fixé sur Cynthia qui, avec ses joues roses, ses yeux brillants, ses lèvres rouges et gonflées par les baisers et ses longues boucles ébouriffées, irradiait toute la beauté de l'amour et du désir assouvi, demeura silencieux et profondément bouleversé.

— Alexander, qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle, inquiète de cette visite inattendue.

Alexander se ressaisit, détourna son regard et, honteux de son attitude, balbutia :

— Je suis vraiment désolé d'arriver de cette façon, je ... vraiment... excusez-moi... je ...

— Tout va bien au moins, Alexander ? demanda Marco.

— Oui, Marco, oui ! Oh oui, tout va bien ! répondit Alexander d'une voix soudain excitée. Oui ! Justement ! J'ai une grande nouvelle à vous annoncer ! D'où mon arrivée impromptue et mon entrée chez vous si cavalière et impardonnable. J'étais si impatient de vous le dire que j'en ai oublié toute convenance. J'en suis vraiment désolé !

— Ce n'est rien, vieux ! dit Marco en riant. Viens, je vais faire du café !

— Attendez que je sois revenue avant d'en parler, Alexander, d'accord ? dit Cynthia avant de remonter pour prendre une douche et s'habiller.

Lorsqu'elle parut dans la cuisine, ses cheveux encore humides noués en queue de cheval et vêtue d'une robe légère, Alexander se figea de nouveau tandis que Marco, amusé, regardait Cynthia venir à lui en souriant, sans avoir aucunement conscience de l'effet troublant qu'elle provoquait sur Alexander. Elle se hissa sur la pointe des pieds, embrassa tendrement son cou, se servit du café et s'installa près de lui, face à Alexander.

— Alors, Alexander ? Quelle est cette grande nouvelle ?

Alexander, le regard allumé d'une flamme soudaine, relata d'une voix dont il avait peine à maîtriser l'exaltation :

— Notre petit génie a encore frappé ! En plein dans le mille ! Cynthia, Marco, j'ai le grand plaisir et le grand honneur de vous annoncer officiellement la naissance de Winters Liberté !

— C'est quoi, Winters Liberté ? demanda Cynthia, intriguée.

— C'est un nouveau médicament qui va révolutionner le monde ! Et qui va libérer beaucoup de gens, d'où son nom. Steven s'est inspiré du pouvoir de guérison de la Winters Solution pour le mettre au point. Il s'est inspiré de la façon dont agit le médicament miracle que vous nous avez donné si gentiment, Cynthia. Et ce médicament-là permettra de libérer les gens de toutes sortes de dépendance, comme le tabac, l'alcool, les drogues et autres addictions, en agissant sur les parties du cerveau concernées qui entretiennent le manque et donc la dépendance. Il a fait plusieurs essais sur des cobayes volontaires choisis parmi des membres de sa famille qui ont tous été guéris, pour la plupart, du jour au lendemain. Certains l'ont été après une semaine de

traitement, ceux-là sont ceux qui étaient dépendants depuis plus longtemps. Mais ils ont tous été guéris. On a ensuite pu faire des essais cliniques en double aveugle et tout s'est confirmé. Nous avons commencé à préparer des stocks en abondance car, tout comme la Winters Solution, je suis persuadé que cette Winters Liberté va faire un tabac, c'est le cas de le dire ! conclut Alexander avec un grand sourire, les yeux pétillants de bonheur.

— C'est fantastique, Alexander ! C'est absolument génial ! s'écria Cynthia en tapant des mains.

— Oui, absolument génial ! renchérit Marco en souriant largement. C'est vraiment le mot approprié : Steven est réellement un génie en puissance !

— Oh oui ! D'ailleurs, j'ai voulu le nommer directeur de mon service de recherches, mais il a refusé. Il m'a dit que cette fonction l'empêcherait de faire ce qu'il aime vraiment, c'est-à-dire la recherche en laboratoire. Il est vraiment incroyable !

Cynthia échangea un regard entendu avec Marco et il lui fit un clin d'œil complice.

— Alexander, croyez-vous que vous pourriez lui donner la moitié des actions que vous m'avez offertes si généreusement ? demanda Cynthia, heureuse à l'idée d'aider le jeune homme.

Alexander se mit à rire, son regard emplí d'une tendre affection.

— C'est très gentil à vous, Cynthia ! Mais c'est déjà fait. Je lui ai donné 10% de mes propres actions et j'ai eu toutes les peines du monde à les lui faire accepter. Vous êtes adorable, Cynthia, d'avoir proposé ça, mais je tiens à ce que vous gardiez vos 30%, d'accord ?

— Très bien, Alexander.

— Alors, quand aura lieu le lancement officiel ? demanda Marco.

— La semaine prochaine, probablement. Si tout se passe bien, ça devrait être lundi prochain. Vous ne serez pas encore partis pour l'Italie, n'est-ce pas ?

— Non, on ne part que dans deux semaines. On sera là pour voir ton succès, Alexander ! Tu vas encore passer à la télé ! répondit Marco avec un grand sourire.

— Oh, ça c'est sûr ! Ce n'est pas la partie que je préfère, tu sais ? C'est un vrai tourbillon ces entrevues ! Et un vrai casse-tête de savoir comment répondre à leurs questions ! Certains sont très rusés !

— Alexander, avez-vous déjeuné ? Aimeriez-vous partager une omelette mexicaine avec nous ? demanda Cynthia en se levant de son tabouret.

— Avec grand plaisir, Cynthia ! Merci beaucoup !

*
* *

Si, comme l'avait prédit Alexander, la sortie de la Winters Liberté fit tout un tabac, celui-ci ne fut pas du goût de tout le monde, loin de là. Et tandis que les yeux bleus perçants et le sourire étincelant d'Alexander se voyaient sur tous les écrans, parallèlement, dans l'ombre, se dessinait un plan visant à le faire chuter et surtout, à l'éliminer définitivement.

*
* *

Deux jours avant le départ pour les vacances en Italie, Marco et Cynthia furent de nouveau conviés à un cocktail en l'honneur de Steven.

Marco était revêtu d'un costume gris anthracite sur une chemise de satin blanc, ses abondants cheveux noirs lissés en arrière et retenus par un élastique. Il portait une cravate de soie bleu nuit pour faire écho à longue robe de soie de Cynthia, bleu nuit également, sur laquelle scintillaient de minuscules fils argentés. La forme bustier du haut de la robe dénudait ses épaules et ses bras et moulait son corps jusqu'aux hanches pour ensuite s'évaser doucement jusqu'aux pieds. Ses mains et ses avant-bras étaient couverts jusqu'aux coudes par des gants de couleur argentée à la brillance discrète, que de longs filets de soie bleu nuit venaient agrémenter. Elle portait une fine parure en diamants au cou et de longues boucles d'oreille assorties. Comme le jour de son mariage, elle avait noué ses cheveux sur sa tête, laissant quelques boucles libres et le large peigne argent qui retenait ses cheveux était parsemé de fils transparents auxquels semblaient suspendues comme par magie quelques perles brillantes et d'autres bleu nuit. Cette fois son dos était sagement couvert. Elle portait des escarpins argentés pour compléter sa tenue.

Elle entendit la voix de ses parents, venus chercher les enfants pour la nuit, et descendit l'escalier, son bâton à la main, camouflé dans la soie de sa robe.

Elle se figea au milieu des marches en voyant Marco qui parlait à son père et le regarda rêveusement, ses yeux illuminés d'amour, un sourire aux lèvres. Ainsi vêtu, il lui rappelait le jour où ils étaient partis chercher le bâton et l'émotion qui l'avait saisie ce matin-là.

— Maman ! s'écria Sophie en courant vers les escaliers. Maman ! Tu es tellement belle ! On dirait une princesse !

Marco se tourna vers elle, leva les sourcils en signe d'admiration et un tendre sourire moqueur se dessina sur ses lèvres alors que ses yeux brûlants la dévoraient d'un regard intense. Cynthia sentit le rouge monter à ses joues et, en souriant, baissa les yeux et descendit les marches jusqu'à sa fille qu'elle prit dans ses bras.

— Oh ! Ma chérie ! Tu es magnifique ! s'exclama sa mère avec un air de ravissement.

— Elle a raison, Cynthia ! renchérit son père avec un sourire. Tu es resplendissante !

— C'est vrai, Maman ! Tu es la plus belle maman du monde ! ajouta Gabriel gentiment.

— Merci, vous êtes tous tellement gentils ! répondit Cynthia avec un grand sourire. Elle leva ses yeux vers Marco qui ne l'avait pas quittée des yeux et qui semblait perdu dans un rêve. Et à toi, je te plais ? demanda-t-elle en s'approchant de lui.

Il éclata de rire et la saisissant par la taille, l'attira contre lui.

— Non ! Pas du tout ! répondit-il avant de l'embrasser tendrement.

— Allez les enfants, on y va ! dit la mère de Cynthia en tapant joyeusement dans ses mains avant d'ajouter sous les cris de joie des petits : Ce soir, on se fait un pizza-télé !

— C'est quoi ça, un pizza-télé ? demanda Marco en souriant une fois qu'ils furent partis.

— On commande des pizzas et on les mange en regardant un film au lieu

d'être à table, répondit Cynthia en souriant. Les enfants adorent ça ! Quand on était petit, ma mère nous le faisait quelquefois et c'étaient toujours des soirs de fête pour nous. On y va Marco ?

Marco glissa une main sous sa nuque et fit courir ses lèvres sur son épaule et dans son cou :

— Et si on restait là, ma douce ? Tu es bien trop belle pour qu'on s'en aille, murmura-t-il contre son oreille en frottant doucement sa joue contre la sienne.

— On fera comme la dernière fois, on ne restera pas longtemps, répondit Cynthia en enlaçant son cou de sa main et en frottant le bout de son nez sur celui de Marco. Et puis, regarde ! ajouta-t-elle en montrant le bâton, ce soir, on va s'amuser !

Elle se détourna et prit son étole de soie bleu nuit et se retourna vivement en entendant le cri de dépit de Marco :

— Cynthia, ta robe !

Elle regarda par dessus son épaule, sans rien voir, et le regarda d'un air inquiet.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'elle a, ma robe ?

— Ben, elle est couverte presque jusqu'en haut ! Je ne peux même pas voir ton joli dos !

Cynthia éclata de rire.

— C'est pour faire taire les vieilles rombières ! Allez, viens mon amour, on va s'amuser ce soir !

L'immense salle de réception était bondée et encore plus remplie que lors du cocktail précédent. Alexander les accueillit avec un grand sourire. Son regard s'attarda sur la tenue de Cynthia et il dit avec une profonde admiration, après avoir posé ses lèvres sur sa main tendue.

— Cynthia, vous êtes comme une fée de la nuit ! Tout aussi resplendissante et étincelante ! Mais comment faites-vous pour dégoter des robes aussi magnifiques et qui semblent à chaque fois cousues sur vous, tellement elles sont parfaites ? Ce n'est pas de la flatterie, je vous assure ! Des tenues de

soirée, j'en ai déjà vues des centaines mais jamais qui soient aussi parfaitement portées que les vôtres.

Marco regardait Cynthia d'un air complice et amusé, ses yeux brillants d'une lueur moqueuse, attendant de voir par quelle pirouette elle allait s'en sortir.

— Et bien, Alexander, en fait, c'est très simple : je les couds moi-même. Comme ça, je suis sûre qu'elles me vont comme il faut, vous voyez !

Marco essaya de ne pas rire alors qu'Alexander, visiblement surpris et impressionné, s'écria :

— Vraiment ? ! Mais vous avez un talent extraordinaire, Cynthia ! Vous pourriez prétendre à rivaliser avec les plus prestigieuses maisons de couture de ce monde, le savez-vous ?

Avec un grand sourire, Cynthia réprima une forte envie de rire en évitant de regarder Marco.

— C'est gentil à vous, Alexander. Mais je préfère garder ces talents pour les occasions où je suis de sortie, comme ce soir.

— Venez, nous allons essayer de trouver l'illustre Steven ! dit Alexander en les entraînant à travers la foule.

Alors qu'ils déambulaient à travers les groupes, Cynthia ne put s'empêcher de sourire en entendant les pensées des gens qu'ils croisaient :

— Oui, mon cher, absolument ! disait quelqu'un alors qu'il pensait en même temps : je n'ai rien compris à sa question.

— Oh, ma chérie ! Cette robe vous va à ravir ! s'exclama une femme miroitante de bijoux, tandis que sa pensée disait : a-t-on idée de venir à un cocktail avec une tenue pareille, quelle horreur ? ! En plus, elle l'a déjà portée, au moins une fois...

Une autre femme pensait rêveusement à son amant pendant que son mari, à ses côtés, parlait affaires avec un autre homme.

La pensée d'un homme soupirait en se disant : Quel ennui ! Ça va être long avant de pouvoir partir ! Tout en s'exclamant au passage d'Alexander :

— Quelle soirée réussie, Alexander ! Vraiment !

Cynthia leva son regard vers Marco et il se pencha pour l'écouter :

— Tu les entends, Marco ? chuchota-t-elle à son oreille.

Il lui fit un sourire complice et murmura, les yeux rieurs :

— Oui, ma douce.

Lorsque Steven les vit s'approcher, il prit congé rapidement du groupe qui l'entourait et vint vers eux avec un grand sourire.

— Steven ! Quel exploit ! Tu es un véritable génie ! s'exclama Marco en lui serrant la main chaleureusement.

— Merci, monsieur ! répondit Steven en souriant.

— Appelle-moi Marco, veux-tu ? et arrête de me vouvoyer !

— D'accord, Marco !

Et en se tournant vers Cynthia, il sembla se liquéfier.

— Bonsoir, madame, dit-il d'une voix timide.

— Bonsoir, Steven, répondit gentiment Cynthia. Vous pouvez aussi m'appeler Cynthia, vous savez ?

Le jeune homme hocha la tête sans répondre et serra sa main tendue avec une grande émotion, tandis que Marco l'observait en souriant.

"Cynthia... Oh oui, quel joli nom ! Elle est tellement belle ! Elle est si belle ! Si seulement je pouvais... si seulement je pouvais au moins l'embrasser, oh oui... toucher ses lèvres et puis aussi... l'embrasser et toucher ses cheveux et... enlever sa robe...tout doucement..."

Cynthia sembla réaliser d'un coup que les pensées de Steven, qui ne la quittait pas des yeux, étaient dirigées vers elle et elle devint soudain écarlate, se tourna vivement vers Marco d'un air affolé et catastrophé, tandis que celui-ci avait toutes les peines du monde à retenir son grand rire.

Cynthia essaya de maîtriser son affolement, regarda le jeune homme d'un air interdit et demanda à Alexander :

— Alexander, pourriez-vous me dire où se trouve la salle de bains, s'il vous plaît ?

— Bien sûr, Cynthia. Vous voyez là-bas les grandes portes en bois ? C'est là. Il y a également un petit salon de repos.

— Un salon de repos dans les toilettes ? ! s'étonna Cynthia tandis que

Marco ne put réfréner son rire plus longtemps. Elle le regarda d'un air affolé, craignant avoir fait une gaffe, et il glissa un doigt sur sa joue en la regardant tendrement.

Elle s'éloigna d'un pas gracieux et rapide, se hâtant vers ce lieu comme si sa vie en dépendait sous le regard intensément amoureux de Marco qui secoua la tête en souriant.

Il se tourna vers Steven et demanda d'une voix cordiale :

— Alors, Steven, comment as-tu réussi ce prodige ?

— Tu sais, Marco, c'est une question que beaucoup de gens me posent. Mais à vrai dire, je n'en ai aucune idée. C'est une forte inspiration qui m'est venue que ça pouvait marcher en utilisant le même principe que pour la Winters Solution et tu vois, ça a marché. En fait, c'est ce premier médicament que tu m'as donné... Il s'interrompt d'un coup, regarda Marco d'un air surpris et se tourna vers Alexander... que vous m'avez donné en fait... C'est celui-là qui a tout déclenché. Il y a plusieurs voies à explorer à partir de lui seul. C'est incroyable, ce pouvoir qu'il possède !

— En effet, oui, c'est incroyable, dit Marco en souriant d'un air mystérieux.

— Es-tu sûre que personne ne peut te voir ? demanda Cynthia, debout devant le large comptoir de marbre où étaient encastrés quelques lavabos de porcelaine, au-dessus desquels trônait un grand miroir entouré de lumières tamisées.

— Oui, Cynthia, ne t'en fais pas, répondit l'aurore boréale et appuyant un doigt sur le bout de son nez.

— As-tu entendu les pensées de Steven ? demanda à nouveau Cynthia d'un ton indigné, encore sous le choc de ce qu'elle avait découvert du jeune homme. C'est fou ! Jamais, je n'aurais cru qu'il puisse penser des choses pareilles ! Je t'avoue que...

À ce moment-là, une porte s'ouvrit et Cynthia se figea. Une dame sortit des toilettes, vêtue d'une robe rouge élégante, parée de bijoux scintillants. Elle était maquillée avec soin et portait une coiffure impeccable dont pas un seul cheveu

ne dépassait.

Elle jeta un regard à Cynthia, laissant aller ses yeux de haut en bas de sa tenue, la jugeant d'un seul coup d'œil rapide et aguerri.

"Jolie robe, pensait-elle. Je ne la connais pas, celle-là. Elle parle toute seule et elle a l'air bizarre, en plus. Ça doit être une des maîtresses d'Alexander, peut-être une escorte qui sait ?"

Elle eut un petit mouvement de menton dédaigneux et s'approcha du miroir, recoiffant ses cheveux d'une main légère, vérifiant son maquillage, puis fit couler de l'eau pour se laver les mains. Cynthia lui jeta un regard, esquissa un sourire, mais l'autre détourna les yeux et fit mousser du savon dans ses mains.

Cynthia essaya d'avoir un air normal et fit couler l'eau à son tour. Elle y glissa ses mains au moment où elle entendit le grand rire de l'aurore boréale.

— Cynthia ! Tu as des gants !

— Oh oui, c'est vrai ! s'exclama Cynthia en riant. Dans le miroir, elle vit que la femme l'avait vue faire et la regardait maintenant d'un air hautain et légèrement inquiet.

"Elle est vraiment bizarre ! Il va falloir que j'en parle à Alexander ! Ce n'est pas bon pour sa réputation d'avoir une telle personne près de lui !" pensait la femme d'un air indigné.

Elle sécha ses mains rapidement, jeta un dernier regard à Cynthia, releva son menton d'un air supérieur et méprisant et sortit de la salle de bains.

Cynthia poussa un grand soupir de découragement et resta longtemps sous le souffle chaud du séchoir, essayant de faire sécher ses gants trempés.

— Ne t'en fais pas, Cynthia, ce n'est rien de grave, lui dit gentiment l'aurore en caressant sa joue. Tu sais, tu n'es pas obligée de me parler à voix haute. Je peux très bien entendre tes questions si tu les penses seulement.

— Ah oui ? Tant mieux alors ! dit Cynthia à voix haute au moment où une autre femme entra dans la salle de bains. La femme la regarda d'un air surpris.

Cynthia prit son bâton invisible sur le comptoir, esquissa un sourire à la femme qui ne lui rendit pas et sortit précipitamment. Parmi la foule, elle

chercha Marco du regard, affolée de ne pas le trouver et, en entendant son rire léger, se tourna et le vit, accoté contre le mur, les bras croisés. Elle marcha rapidement vers lui et se retint de justesse de se blottir dans ses bras.

Il prit doucement son bras et l'éloigna vers un coin plus discret où ils purent parler.

— Marco, dit-elle à voix basse, je n'aime pas ça, tu sais, d'être ici. Ces gens-là ont tellement des drôles de manières. Elle chercha des yeux la femme qui l'avait surprise à parler seule et dit à Marco : Tu vois, la femme là-bas en robe rouge avec plein de bijoux, celle qui a les cheveux bruns, elle croit que je suis la maîtresse d'Alexander ou que je suis une escorte !

Et quand Cynthia raconta en riant qu'elle avait lavé ses mains avec ses gants, Marco ne put s'empêcher d'éclater de son grand rire qui fit se retourner quelques têtes vers eux, dont celle de la femme à la robe rouge.

Cette dernière chercha Alexander du regard et se dirigea vers lui d'un pas rapide. Elle lui sourit et d'un geste discret l'attira à l'écart.

— Alexander, qui est cette femme là-bas ? La blonde à la robe bleu nuit avec des perles dans les cheveux ?

— C'est Cynthia, répondit Alexander avec un doux regard vers Cynthia et Marco qui riaient ensemble.

— Tu sais qu'elle est vraiment étrange ?

Alexander se mit à rire et dit d'un air rêveur :

— Oui, je sais. Elle l'est quelquefois, ça fait partie de son charme.

— Attention que ce charme bizarre ne te fasse pas du tort, Alexander, susurra la femme en relevant sa tête d'un air hautain.

— Cynthia ne me fera jamais du tort, elle ne me fait que du bien, dit Alexander d'une voix ferme, avant d'incliner sa tête vers la femme, mettant fin à la conversation en s'éloignant.

— Attends-moi ici, ma douce, je reviens vite, chuchota Marco à l'oreille de Cynthia.

— Marco... commença Cynthia d'un ton légèrement affolé de se retrouver

seule dans cet endroit qu'elle aimait de moins en moins.

— Je reviens tout de suite, Cynthia et tu vas voir, tu vas adorer ça ! Tu me crois, n'est-ce pas ?

Il s'éclipsa d'un pas rapide et revint vers elle alors que résonnaient, plus fort que la musique d'ambiance qui était diffusée juste avant, les premières notes du beau Danube bleu. Le sourire éclatant de Cynthia et ses yeux lumineux scintillants de joie alors qu'il l'enlaçait pour valser étaient la plus émouvante des réponses pour Marco.

— Marco, ils vont finir par nous jeter dehors, tu sais ? dit Cynthia en souriant.

— Tant mieux ! répondit Marco, les yeux moqueurs, on pourra rentrer plus vite.

Les mots et les pensées des invités fusaient de partout.

— Je ne savais pas que c'était une soirée dansante !

— Mais ce n'en est pas une, ma chère ! C'est seulement un cocktail !

— Comment se fait-il qu'ils dansent ces gens-là ?

— Non mais quelle indécence ! Quel manque de savoir-vivre !

— Mais d'où sortent-ils, tous les deux ?

— Qui sont-ils ? Des amis à Alexander ?

— Elle a une jolie robe, en tout cas, mais quand-même ! Se comporter de la sorte ! Quel manque d'éducation !

— Tout le monde ne peut pas avoir votre classe, ma chère !

Cynthia et Marco, les yeux dans les yeux, n'en avaient cure et tournoyaient, souriant de bonheur. Marco se pencha doucement et, en resserrant son étreinte, embrassa les lèvres de Cynthia avec une infinie tendresse.

— Oh ! Mais, ça c'est le comble !

— Oui, vraiment ! Le comble de l'indécence !

— A-t-on jamais vu un comportement pareil !

— C'est quand-même incroy...

— J'ai coupé le contact, dit l'aurore boréale malicieusement. Et Marco en riant, accéléra ses pas au rythme de la musique. De nouveau, il fut bouleversé de sentir le corps de Cynthia frissonner et de voir l'émotion dans ses yeux lorsque la mélodie attaqua le moment le plus intense de sa partition.

— Je t'aime, Cynthia, je t'aime tellement mon amour, murmura Marco en la serrant contre lui lorsque la valse fut terminée. Et comme s'ils étaient seuls au monde, oubliant le bruit et les gens qui les entouraient et les jaugeaient de regards de plus en plus choqués, ils restèrent longtemps enlacés. Puis, Marco en desserrant son étreinte, s'éloigna d'un pas, s'inclina devant elle et baisa sa main, ses yeux brillants plongés dans ceux de Cynthia qui lui souriait tendrement. Il prit son bras, et, d'un même pas digne et altier forçant le respect, ils fendirent la foule qui s'écarta sur leur passage.

Alexander s'avança vers eux avec un grand sourire et leur dit :

— Vous êtes magnifiques quand vous dansez tous les deux ! C'est un vrai plaisir de vous regarder !

— Pas pour tout le monde, dit Marco d'un ton moqueur.

— Oh, ce n'est rien, Marco ! Il faut les laisser parler, tu sais, ce qu'ils disent n'a aucune importance ! dit Alexander en baissant le ton.

— Vous savez, Alexander, je ne pense pas que ce genre de soirées soit fait pour nous. Pour ma part, je ne m'y sens vraiment pas à l'aise.

— Je comprends, Cynthia, répondit Alexander gentiment, mais je peux vous assurer que ce soir vous êtes la femme la plus enviée de toutes ici présentes et la plus jalousée aussi.

— Pourquoi ? Parce que j'ai le plus adorable des maris ? demanda Cynthia en tournant ses yeux vers Marco.

— Oui, sûrement, répondit Alexander en riant, mais aussi parce que vous êtes la plus naturelle et la plus sincère de toutes. Et aussi la plus belle, ajouta-t-il galamment, en le pensant très fort.

— Alexander, demanda Cynthia à voix basse, qui est la femme avec une

robe rouge ?

— Elle s'occupe des questions relevant de mes actionnaires. Si quelqu'un a une question quelconque à se sujet, c'est elle qui dirige le service vers lequel il faut s'adresser.

Cynthia fit une petite grimace et regarda Marco d'un air éloquent. Il sourit en glissant un doigt sur sa joue.

— Ne t'en fais pas, si tu veux savoir quelque chose, c'est moi qui irai lui parler.

— Cynthia, reprit Alexander, ne vous laissez pas impressionner, surtout. Tous ces gens-là viennent de milieux aisés, respectent à la lettre une étiquette qui leur a été enseignée dès leur plus jeune âge et ne savent agir et réagir qu'en fonction de ça. Cela ne veut pas dire pour autant qu'ils soient supérieurs aux autres ou meilleurs qu'eux. Loin de là ! Si vous saviez tout ce qui se trame en arrière de ces artifices !

— Oh oui, je sais Alexander ! dit Cynthia sans réfléchir. Leurs pensées ne sont pas très gentilles et sont surtout très hypocrites !

— Leurs pensées ? Vous connaissez leurs pensées ? Ça aussi, ça fait partie de vos dons, Cynthia ?

Cynthia ouvrit la bouche, la referma, lui sourit gentiment, sentit ses joues s'embraser d'un coup tandis qu'elle entendait le rire moqueur de Marco à ses côtés.

— Heu... oui, Alexander, ça m'arrive, pas souvent, mais ça m'arrive, dit Cynthia en se mordant les lèvres.

Alexander sembla d'un coup être très mal à l'aise. Il s'inclina devant eux et dit :

— Excusez-moi, je dois aller m'occuper de mes invités.

— Attends, Alexander. Tu ne nous en voudras pas si on part maintenant ? Je sais que ce n'est pas très poli, mais...

— Non, Marco, non, bien sûr que non ! Alexander lui serra la main et embrassa rapidement celle de Cynthia, la regardant à peine, avant de partir en vitesse.

— Qu'est-ce qui lui prend ? demanda Cynthia, toute étonnée de son attitude inhabituelle.

— Ce n'est rien, ma douce, viens ! dit Marco en souriant et en l'entraînant vers la sortie.

— On ne reviendra plus ici, hein Marco ? demanda Cynthia alors qu'ils montaient dans l'auto.

— Non, mon amour. Mais ce soir, rien ne nous empêche d'aller danser ?

— Oh oui ! C'est une excellente idée ! s'écria Cynthia d'un ton joyeux.

Dans la discothèque où ils entrèrent, leurs tenues de soirées trop habillées pour le lieu suscitèrent des remarques, plus ou moins drôles, mais surtout fusèrent de partout des pensées d'admiration pour le couple si uni et harmonieux qu'ils formaient ensemble. Ils s'installèrent tous les deux sur les hauts tabourets du bar et burent une coupe de champagne en s'amusant des pensées qu'ils entendaient autour d'eux. Une jeune fille semblait s'ennuyer au milieu d'un groupe en se disant : *"Si seulement, il pouvait m'appeler..."* et son visage se mit soudain à rayonner lorsqu'elle vit la lumière de son téléphone s'allumer. Un jeune homme passa près d'eux, se dirigeant vers une table où quelques filles riaient ensemble. *"J'espère qu'elle voudra..."* Et il eut un sourire ravi lorsqu'une des filles qu'il venait d'inviter à danser l'accompagna sur la piste. Une table plus loin était occupée par un groupe de jeunes qui semblait captivé par le discours d'un de leurs : "Non, mais sérieux, imagine seulement... On loue ce hangar et on peut commencer à donner des cours de guitare, ça va aider à payer le loyer et le soir, on pourra pratiquer ! Je te dis, ça peut marcher ! J'en suis sûr !... "... "Ouais, mais le hangar, on fait comment pour payer le premier loyer avant les cours ?"... "Je sais pas, mais on va trouver ! Je suis sûr qu'il y a une solution ! Ce groupe-là, on va le faire les gars et un jour, on sera célèbre !"

Sans savoir pourquoi, le jeune homme se tourna vers le comptoir et vit Cynthia qui le regardait en souriant gentiment. Il la regarda un instant et se tourna vers ses amis : "Vous avez vu la femme, là-bas ? On dirait qu'elle a comme une lumière autour d'elle, c'est super beau !"..."Quelle lumière ?"...

"Ouais, quelle lumière ? Je vois rien moi !"

Le jeune homme regarda de nouveau Cynthia qui s'était tournée vers Marco et ne vit plus de lumière. Par contre, il eut une puissante intuition et se leva d'un coup faisant sursauter ses amis.

— Ça y est !! Je sais comment on va faire ! J'ai trouvé !

Une jeune fille s'approcha de Cynthia et lui dit :

— Désolée de vous déranger, mais votre truc dans les cheveux... Pouvez-vous me dire où vous l'avez acheté ? J'en ai jamais vu des comme ça ! Il est vraiment cool ! Trop beau !

Cynthia en souriant, défit sa coiffure doucement, laissant retomber ses longues boucles dans son dos et tendit le peigne argenté, orné de perles à la jeune fille :

— Tiens, je te le donne ! Il te portera bonheur !

— Hein ? C'est vrai ? Pour vrai ? Merci !!! Oh merci ! T'es trop cool ! s'écria la jeune fille, les yeux illuminés, en donnant une étreinte à Cynthia avant de partir vers la salle de bains essayer son joyau.

Ils trouvèrent enfin un endroit où la musique était moins forte et surtout plus variée et passèrent une grande partie de la soirée à danser, exauçant quelques vœux par-ci par-là, en riant et s'amusant comme des enfants.

CHAPITRE 39

L'offensive contre Winters Pharmaceutic commença d'une manière sournoise et eut rapidement un effet mondial retentissant et particulièrement dévastateur sur l'énorme entreprise et principalement sur le moral d'Alexander. Mais cet effet fut encore plus dramatique sur celui de Steven qui s'arrachait les cheveux à essayer de comprendre.

Fort de l'expérience de la Winters Solution, Alexander s'était assuré de disposer d'une énorme quantité de stocks disponibles de la Winters Liberté, en anticipant le succès phénoménal qu'elle eut effectivement dès son lancement et sa sortie officielle sur les marchés mondiaux.

L'action rapide du médicament et son élimination définitive aux addictions de toutes sortes souleva un tollé de reconnaissance la plus profonde, de joie sans pareille, d'admiration la plus grande émanant de toutes les personnes, jeunes ou âgées, hommes ou femmes, à jamais délivrées de leurs dépendances. Encensée de toutes parts, la Winters Liberté acquit une renommée et un succès aussi foudroyant que celui de la Winters Solution. Les services de communications de Winters Pharmaceutic croulaient sous l'abondance d'appels téléphoniques, de emails, de cadeaux, de cartes et lettres de remerciements, affluant du monde entier et dans toutes les langues.

Alexander, qui tenait à en avoir connaissance, fut particulièrement touché le jour où il lut une lettre :

"J'écris ce mot pour vous exprimer la reconnaissance infinie que j'éprouve en ce moment. Votre Winters Liberté a fait de moi un autre homme. A fait de moi un vrai homme, tout simplement. Voilà des années que l'alcool et la drogue dirigeaient ma vie à un point tel que je n'en avais plus aucun contrôle. J'étais marié et j'avais deux enfants. Mes dépendances ont non seulement détruit ma vie mais aussi et surtout la leur. Ma femme a tout fait pour m'aider à

m'en sortir mais malgré toute sa patience et tout son amour, rien ne réussissait et je replongeais à chaque fois, et de plus en plus loin. Un jour, elle est partie avec nos enfants. Avant que je n'aille trop loin, avant que je ne lève la main sur elle ou sur nos petits. Combien je la comprends ! J'étais devenu un tel monstre ! Un monstre d'égoïsme et de méchanceté. Rien ne comptait pour moi que d'avoir ma bouteille et mes sachets de poudre. Son départ m'a emmené dans le plus creux des abysses, dans le plus profond du désespoir. Ma souffrance était si grande que je ne voyais pas d'autre solution que de me jeter d'un pont pour en finir une fois pour toutes. Votre Winters Liberté m'a ramené à la vie, m'a rendu mon humanité, m'a redonné tous les espoirs possibles. Grâce à vous, je suis redevenu un homme. Vous m'avez sauvé la vie et vous m'avez sauvé de moi-même. Je n'aurai jamais assez de mots pour vous dire mon éternelle reconnaissance. Merci !"

Alexander, les larmes aux yeux, eut une pensée remplie d'amour et de tendresse pour Cynthia qui en avait fait de même pour lui un jour.

Cette effervescence, ces louanges sans fin et cet engouement général pour la Winters Liberté se mirent à ralentir d'un coup, puis à chuter brusquement, sans qu'Alexander ne comprenne pourquoi tandis que les ventes de la Winters Liberté, après avoir maintenu le cap pendant un moment, se mirent à dégringoler de façon dramatique, entraînant malheureusement dans leur chute vertigineuse celle de la Winters Solution.

"La Winters Liberté, une vaste fumisterie ?" – "La Winters Liberté, l'arnaque du siècle ?" titraient les journaux. Harcelé par les journalistes dont les caméras et les micros étaient dressés en permanence devant l'immeuble de la Winters Pharmaceutic, Alexander essayait de faire face aux questions hargneuses qui lui étaient posées :

— Mesdames, Messieurs, soyez sûrs que nous sommes les premiers bouleversés par ces annonces. La Winters Liberté est efficace à 100% et nous n'en démordrons pas. En ce moment, nos chercheurs tentent de comprendre

pourquoi son effet semble ne plus agir. D'autres essais cliniques sont en cours et ils sont tous concluants. Nous serons, je l'espère, bientôt en mesure de vous donner plus d'informations.

— Monsieur Winters, ces essais cliniques n'auraient-ils pas dû être faits avant que la Winters Liberté soit mise sur le marché ?

— Ils l'ont été, monsieur ! Et ils ont tous été positifs ! De même que sont positifs tous ceux qui sont réalisés en ce moment !

— Mais s'ils sont positifs, comment expliquez-vous que la Winters Liberté n'ait plus aucun effet sur personne ?

— Je ne l'explique pas justement, répondit Alexander visiblement excédé, nous faisons notre possible pour essayer de comprendre la raison de cette subite inefficacité ! Dès que nous en saurons plus, je donnerai une conférence de presse pour vous tenir informés. Maintenant, mesdames et messieurs, excusez-moi ! dit Alexander avant de s'éloigner rapidement vers l'entrée de l'immeuble.

— Que s'est-il passé, Marco ? demanda Cynthia, atterrée en regardant le bulletin d'informations.

— Je ne sais pas, Cynthia, répondit Marco d'un ton grave. Je ne sais pas, mais ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas normal.

— Monsieur Winters ! s'écria la voix de Steven dès qu'il eut décroché son téléphone. Monsieur Winters ! Il faut absolument que vous veniez me rejoindre au laboratoire ! J'ai découvert quelque chose d'important ! De la plus haute importance !

— Steven, les journalistes me sautent dessus dès que je mets le pied hors d'ici. Est-il absolument nécessaire que je vienne ? Ne peux-tu pas m'en parler au téléphone ?

— Non, monsieur, ça ne serait pas une bonne idée. Je pense qu'il est préférable que je vienne vous voir.

— Très bien, je t'attends, Steven !

Une heure plus tard, la porte de l'ascenseur s'ouvrit sur Steven qui marcha d'un pas hâtif vers le bureau d'Alexander sur lequel il déposa deux flacons identiques.

— Regardez, monsieur Winters, celui-ci vient de mon laboratoire, dit-il en désignant un flacon sur le couvercle duquel il avait dessiné une croix rouge. Et celui-ci vient d'une pharmacie où je me suis procuré la Winters Liberté. Je l'ai analysé... Ce n'est pas de la Winters Liberté, monsieur ! Ce n'est pas le médicament que j'ai mis au point qui se trouve dans ce flacon ! C'est une copie mais ce médicament ne contient absolument rien ! Rien du tout ! Il est comme ces placebos dont on se sert pour nos essais ! Il n'a aucun pouvoir de guérison, aucun !

Alexander se redressa d'un coup, le bleu de ses yeux teinté d'un intense éclat d'acier.

— Ça vient de nos usines de fabrication, d'après toi ?

— Ça ne fait aucun doute, monsieur Winters. Soit le contenu a été falsifié avant la mise en contenants, soit les vrais stocks de Winters Liberté ont été échangés et remplacés par ça avant d'être livrés.

Alexander, en rage, donna un grand coup de poing sur son bureau, puis, se ressaisissant, adressa un large sourire à Steven :

— Steven, je ne peux pas te dire à quel point cette nouvelle me soulage, autant qu'elle m'enrage ! Je craignais tellement que l'effet des médicaments ne soit finalement que temporaire ! Je vais trouver qui a fait ça et crois-moi qu'il va le regretter jusqu'à la fin de ses jours ! Steven, je ne te dirai jamais assez merci de ta visite aujourd'hui et de tout ce que tu as fait pour Winters Pharmaceutic ! J'aimerais que tu deviennes mon associé, serais-tu d'accord ?

Steven eut un large sourire et répondit :

— Monsieur Winters, nous avons déjà parlé de ça. Croyez-moi, je suis réellement heureux dans mon laboratoire ! C'est pour moi la meilleure façon de servir la science ! Et puis, vous savez vos actions m'ont permis d'acquérir une somme considérable, plus que je n'aurais pu rêver en gagner de toute ma vie, même si ces derniers temps, elles frôlent le point de congélation...

— Oui, tu as raison, dit Alexander en souriant, mais ne t'en fais pas. Une fois la vérité mise à jour et la réputation de Winters Pharmaceutic rétablie, je t'assure que tout va remonter très vite ! Surtout ne parle à personne, pas même à tes chercheurs, de ce que tu viens de me dire, d'accord ? Pour nous donner toutes les chances, il faut que personne ne soit au courant.

— Ne vous en faites pas, monsieur Winters, je l'avais bien compris !

Réussissant à déjouer les journalistes en passant par une sortie de secours, Alexander arriva en trombe chez Marco et Cynthia et les trouva en train de jouer au ballon avec les enfants, dans le jardin.

Marco l'aperçut, courut vers lui et Alexander l'informa des dernières nouvelles.

— Qu'est-ce que tu comptes faire, Alexander ? Comment penses-tu t'y prendre ?

— J'ai pensé faire appel à une agence privée de détectives. J'ai peur que mes hommes ne soient démasqués si ce sont eux qui enquêtent.

— Écoute, je peux t'aider, Alexander. Fais-moi engager comme commis et je pourrai être sur place et voir directement ce qui se passe et comment tout ça se fait.

— Comme commis ? s'écria Alexander en riant. Voyons, Marco...

— Alexander, je suis sérieux ! Tu ne peux pas te permettre de mettre trop de monde au courant. Moins il y aura de personne à le savoir et mieux ça vaudra, crois-moi ! Tu sais, d'après moi, ceux qui sont en arrière de tout ça, doivent être très gros et très puissants. Encore plus que Winters Pharmaceutic. Il faut que tu sois très prudent, Alexander !

— D'accord, Marco, mais toi, tu vas agir tout seul ? Tu risques d'avoir des ennuis...

— Non, vieux ! Moi, personne ne me connaît. Je ne serai qu'un de tes employés parmi les milliers d'autres, c'est tout. Un petit commis sans importance ! Je commence demain soir. À mon avis, ça doit se passer de nuit car il y a moins de risque et moins d'activité.

Alexander lui tendit la main en souriant :

— Alors bienvenu dans la grande famille de Winters Pharmaceutic, Marco !

— Daniel. Daniel Lavallée. Fais-moi engager sous ce nom, d'accord ?

— Un commis ! reprit Alexander avant de se mettre à rire de bon cœur.

Marco éclata de rire.

— Commis Daniel Lavallée à votre service, monsieur Winters.

Cynthia s'approcha d'eux et demanda :

— Vous me le dites que je rie avec vous ?

Alexander prit sa main qu'il embrassa doucement et Marco répondit avec un clin d'œil :

— Je te raconterai ça ce soir, ma douce.

— Alexander, vous soupez avec nous ?

— Non, Cynthia. C'est très gentil à vous, mais je dois m'en aller. Mais ça sera avec plaisir une autre fois. Et il les salua avec un grand sourire avant de partir.

— Tu trouves pas qu'il est bizarre, Marco ? On dirait qu'il s'enfuit dès je m'approche, comme si je lui faisais peur d'un coup.

Marco en riant, la saisit par la taille et l'attira contre lui :

— Il est comme ça depuis le soir où tu lui as dit que tu pouvais lire dans les pensées.

— Et ? C'est quoi le rapport ?

— Peut-être qu'il a peur que tu devines les siennes, dit Marco d'un ton moqueur, les yeux rieurs. Peut-être que ses pensées ne sont pas de celles dont il oserait te parler...

— Comme quoi ? demanda Cynthia.

Marco se mit à rire devant son air attentif et innocent et embrassa doucement ses lèvres.

— Je ne sais pas, ma douce, il faudra le lui demander.

— De quoi vous parliez tous les deux ?

Marco redevint sérieux et l'informa de ce qu'Alexander venait de lui apprendre et de son nouvel emploi de commis. Cynthia écarquilla ses yeux, surprise et incrédule.

— Mais pourquoi font-ils ça ?

— Penses-tu que tout le monde est heureux que la Winters Liberté existe ? Il y en a plusieurs, des très gros, à qui toutes ces délivrances aux dépendances font un tort considérable.

— Marco, c'est dangereux que tu ailles là-bas ! répliqua Cynthia, soudain affolée.

Depuis que Marco avait été enlevé, cette inquiétude persistait en elle, même si elle parvenait à la maîtriser et à passer outre le plus souvent.

— Cynthia, tu crois vraiment que je vais aller charrier des boîtes ? Je vais me montrer le premier soir pour donner le change à Alexander mais ne t'en fais pas, je n'aurai pas besoin de beaucoup de temps pour savoir ce qu'il faut.

Il lui sourit tendrement :

— Cynthia, il ne faut plus que tu aies peur, tu comprends ? Je ne risque plus rien, maintenant, d'accord ?

Cynthia hocha la tête et se blottit contre lui, se laissant bercer dans ses bras. Elle leva ses yeux où brillait une lueur amusée :

— Un commis, hein ? Et tu commences quand, ton nouvel emploi ?

— Officiellement demain soir, ma douce. Mais ce soir, je vais aller voir à qui j'ai affaire.

La nuit était tombée, les enfants endormis, et Marco prit le bâton autour duquel il fit tourner le coquillage.

— Ne t'inquiète pas, Cynthia, dit la voix douce de l'aurore boréale en caressant sa joue de sa main de lumière, je vais prendre soin de lui.

— Je serai de retour avant que tu te sois endormie, ma douce, dit Marco en embrassant ses lèvres une dernière fois avant de disparaître.

Mais quand il revint, Cynthia dormait profondément, serrant contre elle l'oreiller de Marco.

Il s'assit au bord du lit et la regarda amoureusement sous le regard amusé des éclats bleutés qui souriaient de bonheur. Il adressa un sourire à l'aurore boréale, tourna le coquillage et rangea le bâton sous l'oreiller de Cynthia. Avec des mouvements très doux pour ne pas la réveiller, il récupéra le sien et s'allongea en serrant contre lui le corps de Cynthia endormie.

— Alors raconte ! furent ses premiers mots lorsque Marco la rejoignit dans la cuisine où elle préparait le petit déjeuner.

— J'ai assez d'informations pour faire arrêter ceux qui sont dans le coup, mais j'ai besoin de preuves visuelles pour qu'Alexander puisse les faire coffrer. Et je veux savoir si ça se fait aussi de jour, donc tout à l'heure j'irai jeter un coup d'œil et ce soir, un nouveau commis commencera son nouveau travail pour la Winters Pharmaceutic. Et non, ma douce, ne te fais aucun souci, il n'y a vraiment aucun danger, ajouta-t-il en embrassant doucement son cou.

Quelques visites rapides durant la journée, à différentes heures, lui apprirent que tout se déroulait comme durant la nuit.

Cynthia emmena ses enfants chez ses parents pour la nuit, pour ne pas qu'ils s'étonnent de l'absence soudaine de Marco.

Son horaire commençait à 18h pour se terminer aux alentours de 3h avec une pause d'une heure pour le repas.

Cynthia poussa un cri de surprise en découvrant Marco rajeuni de dix ans, avec une silhouette fluette sur sa taille diminuée, des cheveux blonds et courts et une moustache. Elle le regarda un moment et il lui sourit d'un air moqueur.

— Marco, tu sais, je n'aime vraiment pas ça quand tu te transformes. Ça me fait tout drôle à chaque fois.

— Je sais, chérie. Voulez-vous m'embrasser, jolie madame ? demanda-t-il en prenant la voix d'un adolescent timide.

— Non ! Tu es bien trop jeune ! répondit Cynthia en riant.

— Ça prouve bien, jolie madame, que votre charme a un succès fou sur les hommes de tous âges ! dit Marco en la renversant sur le lit.

Il l'embrassa tendrement et se redressa :

— Ils n'auront jamais vu un employé rester aussi peu de temps à son poste ! À tout à l'heure et, si tu dors quand je reviens, sois sûre que je vais te réveiller, dit Marco avec un sourire moqueur.

— D'accord, mon amour, à condition que ce soit vraiment toi qui le fasse et non cet espèce de gamin !

Marco entra dans la bâtisse, se dirigea vers le bureau qu'on lui avait indiqué pour rencontrer le contremaître sous les ordres duquel il travaillerait. Celui le jaugea du regard et dit d'un ton narquois et légèrement excédé :

— C'est toi, le nouveau ? Je sais pas pourquoi ils nous demandent d'engager alors que les commandes diminuent, mais bon... Viens, je vais te montrer ce que tu dois faire.

La caméra invisible de Marco s'était mise en route dès qu'il avait franchi le seuil de l'entrepôt d'expédition qui serait désormais son lieu de travail.

— Tu vois, c'est pas compliqué. Les boîtes qui sont là, tu les empiles sur la palette ici. Pas plus de 10 boîtes de haut et tu alternes pour pas que les boîtes se cassent la gueule, tu comprends ? Comme ça, dit le contremaître en lui désignant une palette prête à être chargée par le chariot élévateur dans un camion stationné devant une large porte ouverte. Il interpella un homme :

— Hey ! Robert ! Surveillance qu'il fasse ça comme il faut le jeune, ok ? dit-il avant de s'éloigner vers son bureau.

Marco commença à empiler les boîtes consciencieusement. Robert surveillait ses gestes du coin de l'œil et s'approcha de lui en souriant :

— Salut ! Pas mal pour un débutant ! C'est quoi, ton nom ?

— Merci, Robert. Moi, c'est Daniel, répondit Marco. Et il ajouta en désignant les boîtes : c'est quoi qu'il y a là-dedans ?

— Des médocs, Winters Liberté, ça te dit quelque chose ?

— Ouais, j'en ai entendu parler... Il y en a beaucoup ! dit-il d'un air impressionné en désignant l'immense pile.

— Ouais, mais pas mal moins que le mois passé et beaucoup, beaucoup, beaucoup moins qu'il y a quelques mois. C'était la folie, je te jure ! On en a fait

des heures sup, je te dis pas ! De la folie ! Mais là, c'est plutôt mort. C'est bizarre d'ailleurs qu'ils t'aient engagé...

Marco haussa les épaules d'un air indifférent et continua à monter sa première palette. S'assurant que personne ne le regardait, il traça une croix au feutre rouge sur l'une des boîtes et continua tranquillement son travail, prenant le rythme des autres employés qui avaient plutôt l'air d'étirer le temps, sachant qu'ils auraient vite fini.

— Hey, Daniel ! Viens, c'est l'heure de la pause !

— Ok, Robert, j'arrive mais dis-moi juste où sont les toilettes.

Robert le lui indiqua, Marco s'y dirigea et disparut.

Il put filmer le voyage du dernier camion qui venait de partir jusqu'à un entrepôt duquel partaient d'autres camions identiques vers la vraie destination de leurs livraisons. Dans l'immense entrepôt, étaient déchargées rapidement les palettes qui arrivaient et les camions étaient chargés de palettes identiques, sur lesquelles étaient empilées des boîtes identiques à celles qu'il venait d'empiler quatre heures durant. Il eut un sourire en voyant la croix rouge, discrète mais bien visible sur la caméra, sur une des boîtes de la palette qui venait d'être déchargée. Il filma avec soin toutes les personnes présentes dans cet entrepôt. Une voiture s'en approcha, un homme en sortit et il filma en gros plan le visage du contremaître qui l'avait accueilli. Celui-ci se dirigea vers un bureau fermé de l'entrepôt, fut accueilli par un homme et il put filmer leur entretien.

— Il en reste encore beaucoup ? demanda l'homme.

— Plus grand-chose, dix mille boîtes à tout casser. Au rythme où vont les choses, on aura bientôt fini, répondit le contremaître, l'air satisfait. Il n'y a presque plus de commande, donc à part le stock qui reste à écouler, après ... fini !

L'homme eut un sourire satisfait.

— Combien de jours ? demanda-t-il.

— Je dirai une semaine, maximum, répondit le contremaître.

— C'est parfait ! Tu as bien travaillé ! Tu vas bientôt pouvoir récupérer le reste de ta récompense !

— Quand ? demanda le contremaître.

— Comme prévu ! La moitié en partant, la moitié quand tout sera fini. Accélère la cadence et tu l'auras plus vite !

Sans que personne ne s'en aperçoive, deux boîtes disparurent. L'une, sur laquelle Marco fit de nouveau une croix rouge, provenant d'une palette des laboratoires de Winters Pharmaceutic et l'autre, sur laquelle il fit un rond bleu, provenant des stocks de placebo qui partaient vers les pharmacies, où était de moins en moins vendue et demandée la Winters Liberté et vers les aéroports pour les commandes provenant encore de l'étranger.

Le contremaître repartit avec un grand sourire vers l'entrepôt des laboratoires de Winters Pharmaceutic.

Marco filma un gros plan de l'homme dans le bureau et filma également le numéro que celui-ci composa sur son téléphone :

— C'est bientôt fini. Une semaine environ. dit-il avant de raccrocher.

— Il est où le nouveau ? demanda le contremaître à Robert d'un air surpris.

— Je sais pas, boss. À la pause, il est parti aux toilettes et il est pas revenu. Ça devait pas lui tenter tant que ça de travailler ! ajouta-t-il en riant.

— Ouais, dit le contremaître en secouant la tête. Les jeunes, ils sont pas fiables !

Marco accompagna l'un des camions se dirigeant vers l'entrepôt d'une pharmacie, filma les hommes en train de décharger les boîtes supposées contenir la Winters Liberté, retourna à l'entrepôt qui faisait l'échange de boîtes et filma l'homme du bureau au moment où il sortait et montait dans son auto. Il l'accompagna jusqu'à sa résidence.

Il avait assez d'informations pour l'instant. Il déposa les boîtes marquées et le film glissé dans une enveloppe sur le bureau d'Alexander et rentra chez lui.

Cynthia dormait profondément, ses bras enserrant de nouveau l'oreiller de Marco. Cette fois, avec des caresses et de tendres baisers partout sur son corps, il la réveilla en douceur.

- Marco ? Marco, c'est toi qui... ? demanda Alexander, surpris.
- Non, c'est Daniel, l'interrompit Marco, lui faisant comprendre que ce n'était pas une bonne idée d'en parler au téléphone.
- Ok, tu lui diras merci de ma part, dit Alexander avant de raccrocher.

L'enquête discrète et minutieuse des inspecteurs chargés de l'affaire permit un grand nombre d'arrestations qui firent grand bruit dans la presse, d'autant que le contremaître fut retrouvé mort d'une balle dans la tête dans l'entrepôt où se déroulait l'échange de boîtes.

Les stocks frauduleux purent être saisis et remplacés par la vraie Winters Liberté qui put retrouver sa réputation et sa gloire perdues dans la tourmente.

Alexander, de nouveau souriant et détendu, organisa une conférence de presse et dit d'une voix ferme et assurée :

— Winters Liberté a toujours été efficace ! Immanquablement efficace ! Absolument et sans aucun doute efficace ! Trop efficace ! Beaucoup trop efficace pour certains qui ont tenté de l'éradiquer !

— Qui sont, d'après vous, ces "certains" dont vous parlez, monsieur Winters ? lança une voix dans la salle.

— Cherchez à qui profite les dépendances guéries par la Winters Liberté et vous trouverez sûrement !

— Diriez-vous qu'il s'agit là d'un acte des producteurs de cigarettes ?

— Eux ou d'autres, je ne peux pas me prononcer là-dessus pour l'instant. Une enquête est en cours qui nous en apprendra plus.

— Monsieur Winters, allez-vous dédommager les consommateurs qui ont été floués dans cette affaire ?

— Bien sûr ! Cela ne fait aucun doute ! Sur toute preuve d'achat présentée à n'importe lequel de nos guichets installés dans les lieux de vente de la Winters Liberté, chaque client se verra remettre en quantité équivalente, le vrai médicament.

— Monsieur Winters, que sont devenus les stocks du médicament placebo qui a remplacé la Winters Liberté ?

— Ils ont tous été saisis par la police comme preuve. Preuve accablante s'il en est !

— Monsieur Winters, quelles mesures allez-vous prendre pour qu'un tel sabotage ne se reproduise plus ?

— Les mesures ont déjà été prises et vous n'en saurez pas plus, par mesure de sécurité justement.

— Monsieur Winters, la Winters Solution a-t-elle également été touchée par cet acte de sabotage ?

— Non, absolument pas ! Cependant, elle en a subi de graves préjudices dus à la crédibilité de Winters Pharmaceutic qui a été durement ébranlée et frappée de plein fouet par ce sabotage.

— Comment comptez-vous remédier à ce problème de crédibilité, monsieur Winters ?

— La vérité parlera d'elle-même. Quand le monde entier saura qu'il n'a jamais été question d'autre chose que d'un acte criminel délibérément dirigé contre Winters Pharmaceutic, la Winters Liberté et la Winters Solution pourront retrouver leur statut privilégié de médicaments hors du commun et qui agissent d'une manière extrêmement efficace.

— Monsieur Winters, allez-vous intenter des poursuites contre les personnes qui ont commis ces actes ?

— Absolument ! Dès que nous serons en mesure de prouver leur culpabilité, soyez assuré que ce sera fait !

*
* *

L'un des hommes, parmi la dizaine d'individus réunis dans le plus grand secret dans un château d'Écosse, poussa un énorme juron en frappant d'un poing ferme la longue table d'acajou.

*
* *

— Enfin ! s'écria Cynthia en tournant vers Marco le regard lumineux et brillant d'admiration. Et tout ça, c'est grâce à toi, mon amour !

— Oh, tu sais, ma douce, moi, je n'ai pas fait grand-chose ! Juste empiler des boîtes pendant quelques heures, rétorqua Marco avec un sourire moqueur.

— Mais maintenant, c'est fini, Marco ? C'est fini, tu ne t'en occupes plus, hein ?

— Non, mon amour. C'est fini, dit Marco d'une voix tendre et rassurante en caressant doucement son visage.

En disant ces mots, il était sincère et croyait véritablement ne plus avoir à s'en occuper.

*
* *

Après toutes ces révélations fracassantes concernant le sabotage, non seulement la confiance des consommateurs envers Winters Pharmaceutic en général et la Winters Liberté en particulier, remonta en flèche mais naquit et s'amplifia également une noire colère de ces mêmes consommateurs envers les industries, pour avoir délibérément agi ainsi afin de les garder dans la dépendance. Même ceux qui n'avaient pas forcément envie d'arrêter de consommer le firent par dégoût de cette façon innommable d'agir. Les premières et les plus durement touchées furent les compagnies des produits du tabac, toutes marques confondues. Les ventes de cigarettes chutaient à une vitesse vertigineuse tandis que la Winters Liberté voyait ses ventes remonter à la même vitesse fulgurante.

La secrétaire déposa une pile de lettres et de cartes de remerciements, qui affluaient de nouveau en grand nombre sur le bureau d'Alexander, et sortit.

Il les décacheta et les lut une à une, chaque fois ému et touché par la simplicité et la spontanéité des mots qui résumaient tous la gratitude que ces inconnus vouaient tous à Winters Pharmaceutic pour les avoir délivrés d'une prison de dépendance. L'une des cartes toucha beaucoup Alexander lorsqu'il lut les mots écrits par un jeune enfant :

"Maman ne fume plus. Je suis très content. Je n'aime pas ça qu'elle fumait. Merci beaucoup." Et l'enfant avait dessiné un gros cœur avant d'écrire son prénom.

Mais son sourire s'effaça subitement à la lecture de la lettre suivante.

"Si vous tenez à la vie, retirez Winters Liberté du marché et ordonnez l'arrêt immédiat de sa fabrication. Ceci est un premier avertissement."

Sur sa boîte email, il trouva exactement les mêmes mots dans l'un des messages électroniques.

Et les menaces se succédèrent au fil des jours, de plus en plus virulentes, de plus en plus inquiétantes. Dès le premier jour, Alexander avait averti son chef de sécurité et ce dernier avait engagé des hommes supplémentaires pour renforcer la sécurité d'Alexander et de Winters Pharmaceutic.

Bientôt, Alexander ne se déplaça plus sans une armée de gardes du corps qui restaient près de lui en permanence. Sa limousine fut remplacée par une auto blindée et, malgré sa peur, Alexander parvenait à se sentir rassuré grâce à la présence de ces hommes aguerris l'entourant continuellement.

Jusqu'au jour où, en poussant la porte de sa résidence, il vit avec horreur son majordome étendu sur le sol dans une mare de sang. Deux gardes du corps le tirèrent vers l'extérieur, le poussèrent dans la voiture blindée qui démarra sur les chapeaux de roues pour le ramener à son bureau.

C'est avec un désespoir immense et un sentiment de culpabilité au-delà de tout espoir de raisonnement qu'Alexander apprit par la suite que tout son personnel avait été tué par balles et que sa maison avait été cambriolée et remuée de fond en comble. Les larmes ruisselaient sur ses joues, le cœur étreint d'une souffrance indicible.

*
* *

Marco tourna les yeux vers Cynthia qui était en train, avec les enfants, de désherber le petit jardin potager où ils avaient planté des tomates, des poivrons,

des haricots, des salades, des radis et beaucoup de fines herbes. Il sourit de les voir tous les trois sérieux et attentifs à leur tâche et se remit à la rédaction d'un estimé pour un futur voyage de pêche.

— Marco ! Marco ! Il redressa la tête, surpris et, discrètement, monta rejoindre l'aurore boréale qui l'appelait d'une voix anxieuse.

Celle-ci ondula rapidement dès qu'il eut tourné le coquillage et dit nerveusement :

— Marco, Cynthia est en danger ! Il faut l'emmener chez Enzo.

— Pourquoi en danger ? demanda Marco d'une voix subitement inquiète.

— La maison d'Alexander a été cambriolée, tout son personnel a été tué. Il est en danger et Cynthia aussi.

— Où est-il en ce moment ? Pourquoi Cynthia est-elle en danger ?

— Il est dans son bureau, il ne risque rien tant qu'il reste là. Cynthia est en danger parce qu'Alexander avait des photos d'elle sur son ordinateur personnel, dont une en fond d'écran. Des photos et des lettres qu'il lui écrivait.

— Des lettres ? Alexander écrivait des lettres à Cynthia ?

— Oui, Marco. Des lettres d'amour. Qu'il ne lui aurait jamais envoyées, bien sûr, mais qu'il écrivait pour exprimer ses sentiments. Des hommes ont vu les photos et les lettres et veulent contraindre Alexander à arrêter la production et la vente de la Winters Liberté en se servant de Cynthia. Ils projettent de l'enlever pour obliger Alexander à obéir. Il faut que tu emmènes Cynthia et les enfants très loin d'ici. Chez Enzo, elle ne risquera rien.

— Ok. Il va falloir que j'arrive à la convaincre sans lui faire peur.

— Si elle ne veut pas, on l'endormira mais il faut le faire vite, Marco. Ils arrivent !

Marco descendit les escaliers en courant, s'approcha rapidement du jardin et lança d'un air joyeux :

— Je viens d'avoir un appel d'Angelo. Ils s'en vont tous chez Enzo. Et si on allait les rejoindre ?

— Oui ! ! Oui ! ! crièrent les enfants d'une même voix en se levant d'un coup tandis que Cynthia le regardait d'un air étonné.

— Mais Marco, tu n'avais pas du travail et plusieurs voyages à planifier ?

— Oui, mais ça pourra attendre. Ça va nous faire du bien, Cynthia, de retourner là-bas.

— Et bien, si tu dis que ton travail peut attendre, oui, pourquoi pas ?

Elle lui sourit et se pencha vers un plant qu'elle repoussa doucement pour enlever l'herbe qui poussait autour.

— Cynthia, et si on allait préparer nos valises ?

— Tout de suite ? s'étonna Cynthia en relevant la tête vivement.

— Oui, tout de suite.

— Moi, j'y vais ! s'écria Sophie en courant vers la maison.

— Moi aussi ! s'écria Gabriel en la suivant.

— Attendez, les enfants ! D'abord, il faut vous laver les mains, elles sont pleines de terre et je vais vous aider à faire vos valises.

Elle se redressa d'un coup et regarda Marco.

— Y a-t-il une raison à cette précipitation, Marco ?

Marco s'approcha d'elle rapidement.

— Oui, mon amour, il y en a une. Mais je ne peux pas te la dire maintenant. Je te la dirai chez Enzo.

Il vit apparaître la frayeur dans ses yeux agrandis.

— Marco... murmura-t-elle d'une voix anxieuse.

— Viens, ma douce, on se dépêche.

Cynthia, nerveuse et brusquement affolée, entra dans la maison, se lava les mains rapidement et monta en vitesse vers les chambres.

Grâce à l'aurore boréale, les valises furent bouclées en quelques secondes et la minute suivante, ils disparaissaient alors que deux autos s'engageaient dans l'allée menant à leur maison. Les hommes qui en sortirent ne purent s'approcher d'aucune ouverture de la grande maison car l'aurore boréale l'avait ceinturée d'un invisible filet à décharge électrique.

Ils apparurent tous les quatre soudainement sur la pelouse d'Enzo qui poussa un cri de surprise avant d'éclater d'un grand rire joyeux et de leur ouvrir ses bras.

— Tu pourrais avertir, Marco ! Tu m'as foutu la trouille ! s'écria-t-il en riant. Mais son rire s'arrêta en voyant l'air grave et sérieux de Marco.

— Cynthia ! ! *Bambini* ! ! Ma quelle belle surprise ! s'écria Gina avec un grand rire de bonheur, en courant vers eux.

Marco prit le bras d'Enzo et l'entraîna à l'écart.

— Enzo, il faut que tu la protèges. Appelle Angelo, dis-lui qu'il vienne ici avec sa famille. Je leur ai dit qu'il venait chez toi.

— Marco, que se passe-t-il ?

Marco s'éloigna avec lui et le mit au courant. Il tourna son regard vers Cynthia qui ne le quittait pas des yeux et regarda de nouveau Enzo.

— Je n'ai pas le choix d'aller aider Alexander, Enzo, mais il n'est pas question que Cynthia le sache. Elle ne voudra jamais me laisser partir. Je vais donc le faire quand elle dormira et ... il faudra veiller sur elle, je sais que sa réaction va être terrible... mais je ne peux pas faire autrement.

— Ne t'en fais pas, Marco, on va en prendre soin.

— Je sais, vieux, merci !

Cynthia s'approcha d'eux et regarda Marco d'un air grave :

— Alors ? Pourquoi on est ici, Marco ?

— Viens, ma douce. En lui prenant la main, Marco l'emmena au bord du lac, la fit asseoir dans l'herbe et s'assit en arrière d'elle, l'enserrant de ses jambes et de ses bras. Il glissa ses lèvres doucement le long de son cou.

— Alors, Marco ?

— On est ici parce que tu étais en danger, Cynthia, dit Marco d'une voix calme.

Cynthia sursauta et tourna ses yeux vers lui :

— Pourquoi en danger ?

Marco prit doucement son visage dans sa main et l'accota contre son épaule, caressant sa joue avec douceur.

— Tu étais en danger parce que la maison d'Alexander a été cambriolée et que son ordinateur a été volé. Or, sur son ordinateur, il y avait des photos de toi... des photos et des lettres qu'il t'écrivait...

— Alexander m'écrivait des lettres ? ! demanda Cynthia d'un ton surpris. Mais pourquoi ? Et ces photos, c'est...

— Les photos, ce sont sûrement celles qu'on a prises ensemble tous les trois pendant les vacances ou qu'il a déjà prises quand il est venu chez nous...

— Mais en quoi elles me mettent en danger, ces photos ? Et c'est quoi ces lettres qu'il m'écrivait ?

— Cynthia, Alexander était et est toujours profondément amoureux de toi.

— Quoi ? ! s'écria Cynthia en se retournant brusquement et en s'agenouillant face à lui. Amoureux de moi ? ! Son expression trahissait la plus grande stupéfaction et l'étonnement le plus complet.

Marco eut un sourire amusé et la regarda tendrement.

— Oui, ma douce. Ça crevait les yeux et tu es sûrement la seule à ne pas t'en être rendue compte.

— Tu le savais, toi ? s'exclama Cynthia, de plus en plus étonnée.

— Oui, Cynthia, oui. Je m'en suis rendu compte. C'était l'évidence même. Ça l'a toujours été. À chaque fois qu'il posait les yeux sur toi, il était tout retourné.

— Oh, mon Dieu ! ... mais... Oh mon Dieu ! Cynthia était complètement abasourdie d'une telle nouvelle qu'elle ne savait comment gérer.

— Cynthia, en aucun temps, jamais il ne te le dira, jamais il ne te l'aurait dit. Jamais. Mais comme il avait besoin de le dire quand-même, il l'a écrit. Il a écrit tous ses sentiments pour toi dans des lettres qu'il ne t'aurait jamais envoyées mais qui étaient sur son ordinateur. Ceux qui ont son ordinateur entre les mains et qui ont eu connaissance de ces lettres, savent maintenant par quel moyen de pression ils peuvent contraindre Alexander et obtenir ce qu'ils veulent de lui.

— Obtenir ce qu'ils veulent ? Je ne comprends rien, Marco !

— Alexander reçoit depuis plusieurs semaines des menaces de mort s'il n'arrête pas la vente et la production de la Winters Liberté. Il n'a pas l'intention de le faire mais il y aurait été obligé si c'est ta vie à toi qui avait été menacée. Et c'est ce qui serait arrivé si nous n'étions pas partis.

Une lueur de frayeur intense apparut dans les yeux agrandis de Cynthia tandis qu'un frisson d'effroi lui parcourait le corps.

— Des menaces de mort ? murmura-t-elle comme si elle avait peur d'être entendue.

Elle regarda Marco longuement et s'écria soudain d'un ton fâché :

— Pourquoi tu ne m'as pas parlé de tout ça avant, Marco ? Pourquoi ? Pourquoi tu ne m'as pas dit qu'Alexander était amoureux de moi ? Pourquoi tu ne m'as pas dit qu'il était menacé ? Et ces lettres, tu les as vues ? Comment tu sais ?

Cynthia semblait hors d'elle et ses yeux étincelaient d'une colère comme Marco n'en avait jamais vu chez elle.

— Cynthia, ... commença-t-il.

Mais Cynthia, d'un geste brusque, le poussa de ses deux mains et il tomba à la renverse dans l'herbe. Elle n'eut pas le temps de se relever que les deux mains de Marco l'enserraient fermement et la forçaient à venir contre lui.

— Cynthia, mon amour, ne sois pas fâchée contre moi, je t'en prie, dit-il d'une voix calme et rassurante. Si je t'en avais parlé, tu aurais eu peur de nouveau. Et je ne veux plus jamais que tu aies peur. Je veux qu'on puisse continuer à vivre paisiblement dans notre jolie maison sans que plus rien ne vienne entraver notre bonheur, tu comprends ? Alexander est bien entouré et bien protégé. C'est la lumière qui m'a informé pour les lettres, je n'en savais rien. Et surtout c'est elle qui m'a dit que tu étais en danger. Cynthia, si j'ai senti depuis longtemps qu'Alexander était amoureux de toi, je ne pensais pas que ses sentiments étaient à ce point intenses. Et surtout, je sais très bien qu'il ne te fera jamais de mal, jamais, sinon ça fait longtemps qu'il serait sorti de notre vie. Il éprouve le plus grand respect pour toi, tu sais ? Vraiment un profond respect. Si un jour je venais à disparaître, je serai rassuré de savoir qu'il serait là pour toi.

— Ne dis pas ça, Marco ! Ne dis plus jamais ça ! cria Cynthia, bouleversée, avant de fondre en larmes.

— Cynthia... Je ne le dirai plus mon amour, plus jamais, pardonne-moi, ma douce, dit Marco d'un ton profondément désolé en la serrant fort contre lui.

— Je croyais tellement que tout était fini... Que plus jamais rien ne viendrait nous... On était si bien, enfin... murmura Cynthia en pleurant, blottie contre lui.

— Cynthia, ma douce, ils ne nous feront rien, je te l'assure. Ils ne te feront aucun mal, sois sûre de ça. Et je te jure que bientôt, ils ne pourront plus faire du mal à quiconque, dit Marco d'une voix ferme et rassurante.

Cynthia redressa sa tête brusquement et le regarda, une lueur effrayée brillant à travers ses larmes.

— Marco, tu ne vas pas y aller, n'est-ce pas ? Marco ! Promets-moi que tu vas rester ici avec moi ! Promets-moi, Marco !

La voix de Sophie, qui avait couru vers eux sans qu'ils l'entendent, les fit sursauter tous les deux et permit à Marco d'échapper à une promesse qu'il savait ne pas pouvoir tenir lorsque l'enfant s'écria d'un ton joyeux :

— Marco ! Tu viens jouer au ballon ? Toi aussi, Maman !

Cynthia et Marco se relevèrent. Cynthia essuya discrètement ses larmes et leva ses yeux vers lui. Alors qu'elle allait parler, il mit doucement un doigt sur ses lèvres avant de les embrasser avec douceur, puis, il s'écria d'un ton joyeux à l'adresse de Sophie :

— Le premier arrivé ! Et il s'élança en courant. Sophie éclata de rire et le suivit à toute vitesse.

Cynthia, en marchant derrière eux, le regardait avec des yeux remplis d'amour mêlé de tristesse et d'une angoisse qu'elle savait aller devoir affronter. Marco ne lui avait jamais fait une promesse qu'il n'aurait pas pu tenir et son silence était éloquent.

Elle était bien décidée de l'empêcher, par tous les moyens, de retourner là-bas et Marco était bien décidé, par tous les moyens, à mettre un terme à cette menace qui pèserait continuellement sur eux s'il n'en venait pas à bout.

La bonne humeur et l'immense affection de Gina lui permit de retrouver le sourire pour le reste de la journée et le souper, mais une fois dans la petite

cabane, blottie les bras de Marco qui venait de lui faire l'amour avec la plus ardente des passions, elle se sentit de nouveau submergée par la peur et laissa couler ses larmes sans retenue pendant que Marco la berçait doucement, la serrant fort tout contre lui.

Quand elle fut profondément endormie, Marco glissa doucement la main sous son oreiller et tâtonna sans rien trouver.

— Je suis là, Marco, chuchota l'aurore boréale.

Avec d'innombrables précautions pour ne pas la réveiller, Marco se leva, plaça avec douceur son oreiller entre les bras de Cynthia et chercha d'où venait la voix. Il vit le tapis se soulever légèrement et y trouva le bâton.

— Elle m'a cachée pour ne pas que tu partes, murmura l'aurore boréale. Marco, ému, sourit tendrement en regardant le visage paisible de Cynthia endormie et, le cœur rempli de tristesse, commença à écrire une lettre. L'aurore boréale fit en sorte que le sommeil de Cynthia soit profond et paisible, et ce n'est que tard le matin qu'elle s'éveilla au chant d'un oiseau. Avant même d'ouvrir les yeux, elle sut que Marco était parti et, c'est le cœur battant d'angoisse et chaviré de chagrin, qu'elle découvrit la lettre sur le lit et l'alliance de Marco posée dessus.

"Mon tendre amour, ma douce Cynthia,

Un jour, je t'ai dit que je ne partirai que si c'était pour sauver ta vie ou si toi, tu me le demandais. Je pars mais je reviendrai et ça, tu le sais et je te le promets. Comme tu sais aussi que je n'aurais pas pu te faire cette promesse que tu m'as demandée hier. Je ne pars pas loin, ni longtemps, je l'espère. Mais je tiens plus que tout à toi et je tiens plus que tout à ne plus jamais voir la peur dans tes si jolis yeux. Je ne pourrai pas vivre avec la crainte et l'angoisse qu'il puisse t'arriver quelque chose à tout instant. Rien ni personne n'a le droit de menacer ta vie et notre bonheur. Rien ni personne ne viendra jamais nous séparer, Cynthia, sois sûre de ça.

Je sais que tu vas avoir beaucoup de colère et beaucoup de chagrin en lisant ces mots. Je sais que tu vas m'en vouloir énormément d'être parti ainsi sans même un baiser sur tes si belles et si douces lèvres mais je n'aurais jamais pu

faire autrement car je sais qu'en voyant ton regard, je n'aurais jamais eu le courage de partir. Il le faut pourtant. Il faut mettre hors d'état de nuire cette menace qui pèsera sur nous en permanence si on n'y met pas un terme.

C'est parce que je t'aime plus que tout que je m'en vais. C'est pour qu'à mon retour, on puisse retrouver la paix et le bonheur sans que rien ne vienne plus troubler notre vie.

C'est la première et la dernière lettre de cette sorte que je t'écris, Cynthia, et je te jure que, plus jamais, je ne te causerai autant de chagrin, ni ne partirai de cette façon. Mais là, je n'ai pas le choix et je t'aime trop pour agir autrement.

Je te laisse mon alliance, le symbole de notre amour, afin qu'une partie de moi reste tout près de toi comme un ange gardien, comme chacune de mes pensées qui sera avec toi tout le temps. Porte la en sachant que je serai là, à tout moment, près de toi.

La lumière me protégera et je ne risque rien, ne l'oublie pas.

Et surtout, par dessus tout, n'oublie jamais combien je t'aime, ma douce. N'oublie jamais à quel point je t'aime.

Je regarde ton visage endormi et, déjà, tu me manques à chaque instant. Je t'aime, mon amour. Je t'aime plus que tout.

À toi pour toujours, Marco"

Les dernières phrases étaient tâchées des larmes de Marco et l'encre s'étiolait autour de certaines lettres.

Les larmes ruisselant sur ses joues, hoquetant de sanglots, le cœur chaviré de chagrin, Cynthia enfila sur son doigt l'alliance de Marco contre la sienne mais ses doigts étant beaucoup plus fins, la bague glissa et tomba sur le drap, ce qui fit redoubler ses sanglots.

Prostrée dans son lit, incapable de se lever, tenant dans son poing fermé l'alliance de Marco et dans l'autre main sa lettre, elle essayait de maîtriser l'angoisse immense qui l'avait saisie, se forçant au calme et surtout à la pensée que l'aurore boréale le protégerait.

Elle n'avait pas ressenti de douleur aussi profondément intense que depuis le jour où elle avait cru voir disparaître à tout jamais les magnifiques couleurs de

son si joli bâton. Et maintenant, ni lui ni Marco n'étaient plus là pour la rassurer, ni la protéger de cette frayeur qui revenait hanter son esprit, plus puissante que jamais.

Gina cogna doucement à la porte, entra sans bruit et s'assit sur le lit, près d'elle. D'une main chaude et apaisante, elle essuya les larmes de Cynthia.

— *Cara mia*, il va revenir, ne t'en fais pas. Il va revenir bientôt. Ne pleure plus, *cara mia*, ne pleure plus. Il n'aimerait pas ça te voir dans cet état, tu sais ?

Cynthia fit des efforts surhumains pour avoir une attitude normale et sereine vis-à-vis de ses enfants, mais souvent ses yeux s'embuaient malgré elle et la nuit suivante, seule dans la cabane, serrant de toutes ses forces l'oreiller de Marco contre elle, elle pleura sans pouvoir s'arrêter, le cœur meurtri de souffrance et bouleversé d'inquiétude.

Elle tenta tant bien que mal de faire bonne figure devant Angelo et Marina qui venaient d'arriver avec leurs enfants, mais quand le petit Anthony s'approcha, leva ses grands yeux noirs vers elle et lui demanda de sa petite voix :

— Il est où Marco ?

Cynthia ne put réfréner ses larmes plus longtemps et s'enfuit en courant dans la forêt, jusqu'à la petite clairière où ses sanglots résonnèrent longtemps à travers le feuillage des arbres.

Angelo et Marina envoyèrent tous les enfants jouer dehors et, une fois seuls avec Enzo et Gina, Angelo demanda d'une voix inquiète :

— Que se passe-t-il ? Rien de grave au moins ? Rien de grave entre Marco et Cynthia ?

— Non, non, ne t'en fais pas, Angelo, répondit Enzo, avant de l'informer de la situation.

CHAPITRE 40

Marco s'était rendu en tout premier lieu chez lui pour récupérer ses armes et des munitions en abondance. Il se rendit ensuite en Australie et lorsqu'il dit d'une voix calme :

— Bonjour John, ce dernier sursauta à peine.

— Je suis content que vous soyez là. J'ai bien réfléchi à tout ce que vous m'avez dit à chaque fois que vous êtes venu me voir et si Alexander est prêt à me pardonner ce que je lui ai fait, je pense qu'on pourrait repartir tous les deux sur une nouvelle relation.

— Je suis content de l'entendre, John ! Vraiment ! Je suis persuadé qu'Alexander saura vous donner une autre chance s'il est convaincu de votre sincérité. En attendant, en ce moment, il a de graves ennuis. Très sérieux. Donc, si vous voulez l'aider, c'est le moment ou jamais.

— Des ennuis de quel ordre ? demanda John d'une voix inquiète.

— Des menaces de mort. Il est cloîtré dans son bureau. C'est le seul endroit où il soit vraiment protégé.

— Mais qui le menace ? demanda John, surpris.

— Si vous voulez l'aider, prenez le premier avion et allez le rejoindre. Il vous racontera tout.

— Serez-vous là aussi ?

La voix se mit à rire et dit :

— Allez, John, il n'y a plus de temps à perdre.

— Monsieur Marco Rinaldo demande à vous voir, monsieur Winters, dit la voix de la réceptionniste dans l'interphone.

— Bien sûr ! Qu'il monte !

Alexander se leva vivement lorsque s'ouvrit la porte de l'ascenseur.

— Marco ! Marco ! Je suis si content de te voir ! Il s'est passé des choses horribles ! Viens t'asseoir, je vais te raconter !

Avec ses traits tirés, ses yeux cernés où une lueur de tristesse obscurcissait en permanence son regard bleu, son corps amaigri et ses gestes nerveux, Marco remarqua que l'état moral d'Alexander était pire que ce qu'il craignait. Si Marco était au courant des menaces de mort depuis le début, il n'était pas censé savoir quoique ce soit sur le cambriolage et la tuerie sanglante dans la résidence d'Alexander, il l'écouta donc patiemment raconter avec une voix tremblante les derniers événements.

— J'ai essayé de te joindre plusieurs fois, Marco. Sans y parvenir. Il fallait absolument que je te parle...

— On était absent.

— Cynthia était avec toi ? demanda Alexander d'une voix anxieuse.

— Oui, bien sûr, répondit calmement Marco.

— Et en ce moment, elle est où ?

— Pourquoi tu me demandes ça, Alexander ?

— Je ... et bien... en fait... lors du cambriolage, ils ont pris mon ordi et... sur mon ordi... heu... en fait, c'était vraiment sans... rien qui puisse... mais... enfin... il faut absolument que

Alexander se prit la tête dans les mains et s'écria soudain :

— Merde ! Je peux pas te dire ça, Marco ! Pas à toi !

Marco eut pitié de lui et dit d'une voix calme :

— Je suis au courant, vieux. Pour les photos et pour les lettres. Cynthia est à l'abri chez un de mes amis, elle ne risque rien.

Les yeux d'Alexander s'agrandirent de stupéfaction tandis que son visage entier s'empourprait.

— Mais comment ? Comment sais-tu ?

— Ne me pose pas de question auxquelles je ne peux pas répondre, d'accord ?

— Marco, tu sais, jamais... jamais, je n'aurai... jamais...

— Je sais, Alexander. Sois sûr que si ça avait été différent, je t'aurais déjà cassé la gueule en petits morceaux depuis longtemps. Bon, et maintenant, fais venir un lit supplémentaire. Je vais dormir ici ce soir. Ah non ! Deux lits supplémentaires. John arrivera d'un jour à l'autre.

— John ? ! s'écria Alexander d'une voix surprise où perçait une pointe de frayeur.

— Oui, vieux. Et avec de bonnes intentions, crois-moi. Si tu es prêt à lui accorder une autre chance, il veut se racheter auprès de toi et repartir avec toi sur de nouvelles bases. À toi de voir si tu veux bien lui laisser cette chance. Il est sincère.

— Marco, es-tu une sorte de devin ou de sorcier pour m'annoncer de telles nouvelles ? Ne me dis pas que tu es allé en Australie ?

— Non, vieux. Ni l'un ni l'autre. Et ton frère ne m'a jamais vu. Et ça aussi, ça fait partie des questions à ne pas poser.

Alexander regarda son ami un long moment et dit d'une voix très émue :

— Merci Marco ! Merci pour tout !

Marco se leva et fit le tour du bureau. Dans un coin, était dressé un lit où Alexander dormait. Une télévision était installée pas loin et son bureau était encombré du carton des restes d'une pizza qu'il avait à peine touchée.

— Tu restes ici tout le temps ?

— Oui, c'est le seul endroit où je me sente en sécurité.

— As-tu reçu d'autres lettres depuis le cambriolage ?

— Non, mais j'ai reçu un appel ce même jour, dès que je suis revenu ici. Une voix d'homme qui a dit: "Ceci n'était qu'un autre avertissement. Le dernier." Et il a raccroché. Alexander passa plusieurs fois ses mains sur son visage d'un geste nerveux. J'en peux plus, Marco, de vivre avec ça dans le dos ! Je crois que je n'aurai pas d'autre choix que de faire ce qu'ils demandent.

— C'est la dernière des choses à faire, Alexander ! Il ne faut pas les laisser faire ! On va remonter la piste, on va trouver qui est derrière tout ça et on va les coincer.

Il se rassit face à Alexander.

— Je n'ai rien mangé de la journée. Ça te dirait un souper chinois ? Ça fait longtemps que je n'en ai pas mangé . Avec une bonne bouteille de vin ! Qu'en dis-tu ?

Pour la première fois, les traits d'Alexander semblèrent se détendre, avant de s'affaïsser de nouveau lorsqu'il dit d'une voix triste :

— Il n'y en aura plus jamais des bons gâteaux, tu sais Marco ?

Marco hocha la tête tristement, pensant à tous ces gens innocents, morts sans jamais avoir rien fait de mal, sans même avoir pu se défendre.

— On va faire en sorte qu'ils ne soient pas morts pour rien, Alexander ! Je peux t'assurer que ceux qui ont fait ça vont payer pour ce qu'ils ont fait, qui qu'ils soient !

Deux jours plus tard, c'est avec une émotion visible qu'Alexander accueillit John à son arrivée dans le bureau. D'abord hésitants et maladroits, parlant en même temps, les deux frères finirent par tomber dans les bras l'un de l'autre sous l'œil amusé de Marco.

— John, je te présente Marco Rinaldo ! Un ami cher et précieux ! Un des meilleurs gars que la terre ait vu naître !

Marco tendit la main à John :

— Bonjour John ! Enchanté de faire ta connaissance !

John sursauta au son de cette voix qu'il ne connaissait que trop bien. Le téléphone sonna à ce moment-là et Alexander répondit en s'asseyant dans le large fauteuil de cuir qu'il fit pivoter vers la grande baie vitrée.

John se pencha vers Marco et chuchota :

— C'est vous, la voix ?

— Pardon ? demanda Marco d'un ton moqueur.

— La voix, c'est vous. J'en suis certain ! Je reconnâtrais cette voix entre mille !

— Désolé, John, je ne sais pas de quoi tu parles !

Alexander termina son appel, invita son frère et Marco à s'asseoir et relata à John tout ce qui s'était déroulé depuis la naissance de la Winters Liberté jusqu'à ce jour.

— Qui sont-ils d'après toi, ceux qui ont fait tout ça ?

Alexander ouvrit ses mains en signe d'impuissante et secoua la tête :

— Je n'en ai aucune idée, John ! Sûrement des gros de l'industrie du tabac, car ce sont eux à qui on a fait le plus de tort. Mais comment le prouver ? Comment le savoir ?

— Tu as sûrement raison, Alexander, dit calmement Marco et ils ont dû s'associer avec le milieu de la drogue à qui tu as fait du tort également.

— Le milieu de la drogue ? Vous voulez dire la mafia ? demanda John.

— John, arrête de me vouvoyer, d'accord ? Oui, la mafia. Elle a été reconstituée depuis l'emprisonnement de son chef, Caltagirone. Elle agit avec une grande prudence et beaucoup de discrétion, mais elle continue. Ce truc, c'est comme une gangrène qui s'étend même si tu coupes certaines parties du corps.

— Vous... tu sembles en savoir long, Marco. Qui es-tu au juste ?

Marco se mit à rire et John, en l'entendant, fut cette fois pleinement certain que cette voix, qui l'avait poursuivi longtemps avant de le rassurer, était bien la sienne.

— Je suis un simple pilote, John, rien de plus, répondit Marco d'un ton moqueur, les yeux rieurs. Il sembla réfléchir et rajouta :

— Les gars, ce soir, il faut que je rentre chez moi, ça fait trois jours que je porte le même linge. Malgré les douches, je vais commencer à me faire suivre à l'odeur. Je reviendrai bientôt, ok ?

— Bien sûr, Marco ! Tu es déjà tellement gentil d'être venu et d'être resté avec moi tout ce temps ! Merci Marco ! dit Alexander en se levant.

Marco leur serra chaleureusement la main et dit avant de sortir :

— Et tâchez de rester courtois l'un envers l'autre, d'accord ?

Les deux frères échangèrent un regard et le saluèrent avec un sourire rassurant.

Arrivé chez lui, Marco monta dans la chambre pour se changer. Regardant le lit vide avec tristesse, il demanda à l'aurore boréale:

— Est-ce que je peux la voir ?

Il vit alors Cynthia, seule dans la petite cabane, recroquevillée dans le lit, le visage ravagé de chagrin, qui pleurait abondamment en serrant l'oreiller de Marco contre elle.

Il ferma les yeux et secoua la tête, désespéré. L'aurore boréale caressa doucement son visage de sa main de lumière.

— Essayons d'en finir au plus vite. Sais-tu qui ils sont ?

— Pas exactement, Marco, il y a beaucoup de monde mais regarde ce sont eux qui ont l'air de tout diriger.

Elle lui montra l'image d'un château et il vit plusieurs hommes réunis dans un salon, sirotant un cognac. L'un d'eux, dont la veste semblait avoir du mal à retenir son gros ventre projeté en avant, demanda :

— On fait quoi maintenant ? A-t-on retrouvé cette femme ? Cynthia... quelque chose ?

— Cynthia Letillier. Non, Peter, il semble qu'elle se soit évanouie dans la nature. Personne ne peut dire où elle a bien pu aller.

— Alors ? Les autres options ?

— On élimine Winters ! dit un des hommes.

— On les élimine, tu veux dire ! Son frère est avec lui, apparemment. Il serait arrivé d'Australie aujourd'hui.

— Ok, reprit le gros Peter. On les élimine tous les deux. Qui s'en chargera ?

— On pourrait donner le contrat à l'Aquila.

— C'est qui ?

— L'Aquila, l'aigle, c'est celui qui a repris la main après Caltagirone.

— Il est fiable ?

— Sans aucun doute ! Tu sais, lui aussi il en arrache avec ce putain de Winters Liberté. Ses ventes à lui aussi ont baissé et vraiment pas mal.

— Ok, alors. Et une fois éliminés, qui dirigera la compagnie à leur mort ?

— C'est la femme, celle qu'on ne trouve pas.

— Bon ! Ça sera donc une bonne occasion de la retrouver ! Elle n'aura pas le choix de se pointer à un moment ou à un autre ! Quels moyens de pression sur elle ?

— Elle est mariée et elle a deux enfants.

— Parfait ! Excellent ! Les enfants, il n'y a rien de mieux pour faire craquer une mère !

Alors que les poings de Marco étaient serrés au point de devenir blancs, il sentit la caresse de l'aurore boréale sur sa joue, lui faisant comprendre que ce n'était pas la bonne voie. Il la regarda et sourit tristement.

— On y va ?

— Non, Marco, c'est trop dangereux. Il y a énormément d'hommes armés autour d'eux et du château. Mais surtout il y a un système de caméras que je ne crois pas pouvoir déjouer. Tu serais visible à coup sûr et il se peut que moi aussi.

— D'accord, alors on détruit les caméras, première des choses, ensuite on les met tous hors d'état de nuire... on les liquide tous un par un.

— Marco, la meilleure façon de les mettre hors d'état de nuire c'est que le monde entier sache qui ils sont vraiment et qu'il sache aussi de quoi ils sont capables.

— Ok, montre-moi le gros plan de chaque visage. On va en tirer une photo et on saura à qui on a affaire. Ensuite, on file chez Vincenzo et on rameute les autres. Eux se chargeront de détruire les caméras et de faire diversion et nous on s'occupera de ces gros porcs.

— Ce n'est pas gentil pour les porcs, Marco.

Marco ne put s'empêcher de rire.

— Oui, tu as raison !

Les photos étalées sur le lit, l'aurore boréale avec une vitesse fulgurante, passait son doigt sur l'ordinateur de Marco, cherchant à les relier et peu à peu, des fiches apparurent donnant le nom et les fonctions de chacun des hommes présents dans le château. Marco imprima les fiches.

— Tu as vu ? Toutes les têtes dirigeantes des compagnies de tabac, plus deux qui ont des distilleries ! On aurait dû filmer leur conversation.

— C'est fait, dit l'aurore boréale en cliquant sur un fichier de l'ordinateur.

Marco la regarda avec un large sourire :

— Tu es géniale ! Ok, maintenant, on va chez Vincenzo ! Au fait, il est où ce château ?

— En Écosse, Marco. C'est un lieu secret où ils se réunissent pour discuter de leurs projets en commun, plus ou moins honnêtes.

— En Écosse ? Les hélicos ne pourront jamais se rendre jusque là par eux-mêmes ! Et en affréter là-bas serait beaucoup trop dangereux...

— Voyons, Marco...

— Quoi ? Il y aura au moins quatre hélicoptères... Ne me dis pas que tu peux porter tout ça ? ! demanda Marco d'un air incrédule.

— Voyons, Marco, répéta l'aurore boréale, pour qui me prends-tu ?

Marco éclata de rire :

— Tu es vraiment merveilleuse ! Si je n'étais pas marié, je t'épouserais, tiens !

Il se tut un instant tandis que l'aurore se gondolait de rire.

— Tu peux me la montrer avant qu'on s'en aille ?

Il vit Cynthia qui s'était endormie mais dont le sommeil agité trahissait son émoi intérieur.

— Je peux la toucher ?

— Non Marco, tu es trop loin, mais je peux la connecter avec ta pensée.

Marco approuva d'un signe de tête et alors que la lumière rose pâle se posait sur la tête de Cynthia, il murmura d'une voix émue :

— Je suis là, mon amour. Je suis tout près de toi. Je reste tout près de toi. Je t'aime Cynthia, je t'aime plus que tout. Je ne veux plus que tu pleures ni que tu aies du chagrin. Je vais revenir bientôt. Bientôt, je serai près de toi.

Il vit le visage de Cynthia se détendre soudain. Elle poussa un grand soupir dans son sommeil et un sourire se dessina sur ses lèvres. Marco sourit tendrement et la dévisagea longuement, le cœur et les yeux remplis d'amour.

— Bonne nuit, ma douce. Je suis là, avec toi.

Il se tourna vers l'aurore boréale.

— Merci infiniment. Il regarda sa montre. Vincenzo est-il couché ?

— Non, il regarde la télé.

— Ok, allons-y alors.

Vincenzo bondit de son fauteuil en poussant un cri :

— Bon sang, Marco ! Tu es fou ! Tu pouvais pas prévenir au moins ?

— Je suis désolé, vieux. Non, je ne pouvais pas t'appeler. Je suis persuadé que ma ligne est sur écoute.

— Que se passe-t-il Marco ? Où est Cynthia ? La dernière fois, c'est elle qui a failli me faire mourir de peur...

— Elle est chez Enzo, Angelo y est aussi. Elle va bien.

Marco lui raconta tout, lui montra les fiches et fit défiler le film sur son ordinateur.

— Les salauds ! s'écria Vincenzo. Les maudits salauds ! Tu as un plan, Marco ?

— Oui, j'ai pensé à ça. Et il le mit au courant de sa décision.

Vincenzo réfléchit longuement :

— Tu sais, Marco, je ne suis pas sûr que la meilleure chose soit d'agir quand ils sont tous ensemble. Séparés, pris un par un, ils seront beaucoup plus vulnérables à la frousse qu'on va leur faire. Surtout quand ils verront le film. Ils ne vont pas rester éternellement dans ce château, non ?

— Ouais, tu as sûrement raison, Vincenzo. C'est vrai. Plus j'y pense et plus je trouve que c'est une bonne idée. Mais en premier lieu, il faut renforcer la sécurité d'Alexander.

— Et si tu le sortais de là ?

— Pour l'emmener où ? Pas question qu'il aille chez l'un de nous et c'est beaucoup trop risqué qu'il se promène. Même si les hommes qu'il a engagés sont de vrais professionnels, c'est trop risqué. Dans son bureau, personne ne

peut l'atteindre sans passer par des détecteurs et une armée d'hommes qui fouillent les visiteurs.

— Ok, alors. On pourrait commencer par rendre une petite visite à l'Aquila, non ?

Marco eut un large sourire.

— Pourquoi pas ? Je le connais pas celui-là...

— Moi non plus, mais lui, il va nous connaître !

— Ok, viens ! On va s'amuser ! dit Marco en riant, son plan en tête.

Ils disparurent et se trouvèrent la seconde suivante dans le salon d'un homme qui parlait au téléphone tout en suivant d'un air distrait une émission à la télévision. Celle-ci s'éteignit brusquement. L'homme sursauta légèrement, prit sa télécommande, ralluma la télé qui s'éteignit aussitôt. Il la ralluma de nouveau, elle s'éteignit de nouveau et, avec un juron, l'homme jeta sa télécommande sur un fauteuil, continuant à écouter son interlocuteur. La ligne du téléphone fut coupée. L'homme regarda son téléphone d'un air surpris, composa un numéro sans y parvenir. Excédé, il jeta son téléphone à côté de lui et se leva.

— L'Aquila... je comprends qu'on t'appelle comme ça avec la gueule que t'as...

Il entendit deux voix rire. Il se tourna brusquement, sortit son arme et, la tenant fermement entre ses deux mains, les bras tendus devant lui, il pivota et avança à reculons vers la porte qu'il ouvrit.

— Voyons, l'Aquila, tu ne vas pas déjà partir... On vient à peine de faire connaissance, dit la voix cette fois très près de lui, devant la porte ouverte.

L'homme eut un violent sursaut, donna un violent coup de pied dans la porte pour la fermer et retourna rapidement dans le salon.

— Allons, assieds-toi, l'Aquila. Relaxe. On te veut pas de mal. On veut juste te montrer ce qui va arriver si tu acceptes un contrat pour éliminer les Winters.

La petite souris blanche sur le fauteuil se mit à couiner avec des cris d'effroi tandis que deux voix étaient écroulées de rire. L'Aquila redevint lui-même et

ses yeux épouvantés parcouraient la pièce sans rien voir. Il entendait seulement ces deux rires. Il tira dans leur direction, mais vit clairement la balle s'immobiliser et tomber sur le sol. La voix retentit dans son dos, tandis qu'un long frisson d'effroi lui parcourait l'échine.

— Si tu acceptes ce contrat, de qui qu'il vienne, ou si tu donnes ce contrat à quiconque, tu deviendras comme ça...

Et de nouveau, la petite souris se mit à couiner désespérément avant de courir à toute vitesse se cacher sous le fauteuil.

En redevenant lui-même, l'Aquila eut toutes les peines du monde à se débarrasser du lourd fauteuil sur son dos et quand il le fit, il se redressa d'un coup, véritablement effrayé.

— Alors, l'Aquila, que fais-tu si tu reçois un tel contrat ?

— Je refuse ! Je refuse ! Je refuse !

— Ça va, je pense que tu as compris. Une dernière chose, l'Aquila, lorsque tu recevras cette demande pour un tel contrat, arrange-toi pour savoir qui te l'as donné et un micro caché ou, encore mieux, un film serait parfait. Sinon...

— Non ! Non ! ça va j'ai compris ! J'ai compris ! s'écria l'homme d'une voix paniquée.

Une feuille apparut soudain avec un numéro de téléphone et se posa sur la table basse.

— C'est bien, l'Aquila, quand tu auras été contacté, appelle à ce numéro et on viendra chercher le film, sinon...

— D'accord ! D'accord ! Je le ferai ! D'accord !

Et alors que la voix disparaissait, une dizaine de petites souris blanches courant partout, affolées, lui fit pousser un grand cri de terreur tandis que Marco et Vincenzo se tordaient de rire et que l'aurore boréale se gondolait plus vite que jamais, les deux mains de lumière sur sa bouche.

— Bon, je pense qu'il a compris, dit Vincenzo de retour chez lui. C'est trop tard pour avertir les autres. Tu veux dormir ici, Marco ?

— Oui merci Vincenzo, je ne veux plus retourner dormir chez moi tant que Cynthia n'y sera pas avec moi.

Les jours suivants commença l'offensive contre les hommes parmi les plus riches et les plus puissants du monde. Les plus impitoyables aussi.

*
* *

— Marco, Cynthia ne va pas bien, dit l'aurore boréale.

— Quoi ? Comment ça ? demanda Marco soudain affolé.

— Elle veut tellement te voir, elle a tellement peur pour toi qu'elle n'a qu'une idée en tête, c'est de venir te rejoindre. Elle a un plan pour ça. Faire croire à tout le monde qu'elle est gravement malade et qu'ils n'aient pas d'autre choix que de la transporter à l'hôpital le plus proche. Elle a déjà tout préparé. Une fois sortie de chez Enzo, elle veut se sauver et venir te rejoindre.

— Me rejoindre ? Tu ne peux pas l'en empêcher ?

— Je ne vois qu'une solution, Marco. Je ne suis pas sûre que tu vas aimer ça, mais dis-toi bien que ce ne sera que temporaire. Et au moins, après tu n'auras plus de souci à te faire pour elle.

— C'est quoi ?

Marco secoua longuement la tête après que l'aurore boréale lui eut parlé.

— Ce n'est que temporaire, Marco. Après, tout sera comme avant, je t'assure.

— Il n'y a pas d'autres solutions ?

— C'est la plus sûre que je vois et la moins douloureuse pour elle.

— Ok, alors allons-y.

Cynthia, qui dormait, fut plongée dans un sommeil encore plus profond et Marco put entrer dans la petite cabane. Il alluma la petite lumière tamisée dans un coin de la pièce.

Il aperçut près de la cheminée un sac et, posées dessus, les deux armes chargées.

— Où pensais-tu aller comme ça ? murmura Marco.

— Elle voulait venir t'aider, Marco.

Marco, attendri et ému, sourit en secouant la tête. Il déchargea les armes et les rangea dans leur cachette.

Il s'assit sur le lit, près d'elle, la contemplant avec intensité, sans pouvoir détacher les yeux de son visage, de son bras qui enserrait son oreiller. Il sourit en voyant qu'elle avait mis son alliance en premier sur son doigt et la sienne collée dessus pour empêcher celle de Marco de glisser.

Il vit la lumière rose foncée se poser sur la tête de Cynthia pendant de longues minutes. Sans se réveiller, Cynthia semblait s'agiter. Elle bougea sa tête à plusieurs reprises.

— Elle résiste beaucoup, Marco. Je ne sais pas si je vais y arriver. Elle refuse d'oublier la moindre chose entre vous deux.

Marco tendit la main vers son visage pour la rassurer mais la voix de l'aurore boréale interrompit son geste.

— Non, Marco. Ne la touche pas surtout. Le corps a sa mémoire aussi, tu sais. Et entre vous deux, cette mémoire est très puissante. Il suffit qu'elle sente ta main sur elle et on ne pourra plus rien faire.

Marco regarda la lumière tristement et l'aurore boréale reprit d'une voix apaisante :

— C'est temporaire, Marco. Au fond d'elle, elle n'oubliera rien, absolument rien. C'est seulement temporaire.

La lumière rose foncée continuait son travail. Le corps de Cynthia semblait détendu et au bout d'un moment, l'aurore boréale dit avec un sourire :

— Voilà, c'est fait. Je vais la réveiller maintenant.

— Est-ce qu'elle va te voir ?

— Peut-être, mais ça ne portera pas à conséquence.

Tandis qu'elle s'étirait et se frottait les yeux, Marco sentit son cœur se serrer au souvenir de toutes les fois où il l'avait réveillée, la faisant rire et frissonner.

Elle avisa cet homme assis au bord du lit, le regarda d'un air étonné mais sans frayeur, ni inquiétude.

Marco lui sourit tendrement :

— Bonjour.

Même la voix de Marco ne sembla pas la faire réagir. Elle l'observa d'un air curieux. Marco ne vit pas cette lumière qui éclairait ses grands yeux à chaque fois qu'ils se posaient sur lui et il en ressentit une profonde tristesse.

— Qui êtes-vous ?

Marco sentit son cœur se déchirer à ces mots. Il essaya de maîtriser le tremblement d'émotion dans sa voix :

— Je suis celui qui vous protège.

— Oh ! C'est très gentil à vous, mais vous savez, ici, je ne risque rien.

— Qui vous a dit ça ?

Cynthia fronça les sourcils, essayant de se souvenir et dit en secouant la tête doucement :

— Je ne sais pas. Mais je sais que c'est vrai.

Marco sourit tristement.

— Avez-vous des enfants ?

À cette question, les yeux de Cynthia se mirent à briller d'amour :

— Oui, j'ai deux adorables enfants, ils sont merveilleux, vous savez ? Et vous, en avez-vous ? Êtes-vous marié ?

Marco secoua la tête sans répondre, trop ému pour parler et, malgré lui, il sentit des larmes rouler sur ses joues, incapable de maîtriser la détresse qui l'étreignait.

Cynthia s'assit d'un coup sur le lit, le regarda gentiment et, d'un geste très doux, avança la main vers lui et caressa son visage :

— Ne pleurez pas, monsieur. Un jour, vous en aurez vous aussi des enfants, vous savez ?

Marco posa sa main sur celle de Cynthia, la serrant contre sa joue, ferma les yeux, laissant ses larmes couler et il embrassa sa paume doucement.

— Marco, dit l'aurore boréale en pensée.

— Allons nous en, c'est beaucoup trop dur, répondit Marco en pensée.

— Savez-vous qu'il y a une très jolie lumière autour de vous ?

Les grands yeux de Cynthia étaient illuminés tandis qu'elle regardait d'un air émerveillé l'aurore boréale danser autour de Marco.

— Oui, murmura Marco d'une voix attendrie, et il y en a aussi une merveilleusement belle devant moi.

Il se leva doucement.

— Je dois m'en aller, maintenant.

— Allez-vous revenir me voir ? demanda Cynthia.

— Oui. Oui, soyez sûre que je reviendrai.

Alors qu'il s'approchait de la porte, Cynthia se leva d'un coup et dit :

— Attendez !

Elle fit glisser les deux bagues de son doigt, remit la sienne et prit la main de Marco. Elle glissa délicatement l'alliance de Marco sur son doigt et lui dit avec douceur :

— Je vous la donne. Elle vous portera bonheur.

Marco sentit un sanglot monter de sa gorge qu'il ne parvint pas à maîtriser, malgré d'intenses efforts et Cynthia, spontanément, l'enlaça pour le consoler. Marco l'enveloppa de ses grands bras et la tint serrée fort contre lui, humant son odeur, ses larmes coulant sur les boucles qu'il embrassait avec ferveur.

— Marco ! dit l'aurore boréale d'une voix ferme.

Marco dégagea son étreinte avec regret, regarda, bouleversé, les grands yeux levés vers lui et murmura d'une voix tremblante d'émotion :

— Je reviendrai, je reviendrai je te promets... Je t'aime, Cynthia !

L'aurore boréale tendit sa main de lumière sur la tête de Cynthia et celle-ci sentit le sommeil la gagner. Elle sourit à Marco et lui dit :

— Je vous attends. Bonne nuit, monsieur.

— Bonne nuit, ma douce, murmura Marco tandis que Cynthia s'enveloppait sous la couette avec un soupir de bien-être.

Marco sortit, leva ses yeux vers la nuit étoilée, le cœur bouleversé de chagrin et sentit la douce main de lumière se poser sur lui, apaisant sa souffrance.

Il laissa une note à l'intention d'Enzo et de Gina, qui étaient toujours les premiers levés, à l'effet d'éviter de prononcer le nom de Marco devant Cynthia, afin de donner toutes les chances à son amnésie temporaire le concernant de faire effet suffisamment longtemps pour qu'il ait le temps de finir la mission qu'il s'était donnée.

Et c'est avec une grande joie et un profond soulagement qu'ils la virent tous, le lendemain, se diriger vers la maison d'un pas léger, un grand sourire aux lèvres, semblant heureuse et détendue.

L'après-midi, alors qu'elle était assise sur le quai près de Marina, toutes deux en train de regarder les enfants s'ébattre dans le lac avec Enzo et Angelo, Cynthia dit d'un air songeur :

— C'est drôle, Marina, j'ai beau chercher, je n'arrive plus du tout à me souvenir comment on s'est rencontrées toutes les deux...

— Oh, tu sais, c'est une longue histoire, Cynthia, répondit Marina en souriant. Mais l'important, c'est qu'on soit là, non ?

— Oh oui, bien sûr ! répondit Cynthia en regardant son amie avec douceur. Elle baissa la voix et ajouta :

— Tu sais, Marina, cette nuit, un homme est venu me voir.

Marina l'observa attentivement :

— C'était qui ? Tu le connais ?

— Non, pas du tout, répondit Cynthia, mais je n'ai pas eu peur, tu sais. Il semblait si bienveillant, si gentil et si doux.

Le regard de Cynthia s'illumina et un sourire se dessina sur ses lèvres. Elle ajouta d'une voix rêveuse :

— Il était si beau, Marina ! On aurait dit un prince de la nuit ! Il avait un regard tellement doux, tellement tendre... Il était si adorable ! Il a dit qu'il reviendrait me voir, j'espère qu'il le fera...

Marina adressa à son amie un sourire plein de tendresse :

— J'en suis certaine, Cynthia ! Je suis sûre qu'il reviendra te voir ! Tu viens te baigner ?

— Bonne idée ! Je vais mettre mon maillot de bain !

*
* *

— J'ai pensé à quelque chose, écoutez ça ! Vous me direz si vous êtes d'accord, dit Marco d'une voix excitée à ses amis rassemblés dans le salon de Vincenzo.

Quand il eut fini de parler, tous approuvèrent avec de grandes exclamations.

— Parfait ! dit Marco, ravi. Première étape, on retourne voir l'Aquila. Vous voulez rire ? On y va tous !

L'Aquila, assis à son bureau, parlait à deux de ses hommes face à lui. Tout aussi dangereux que Caltagirone, il était beaucoup moins colérique et ses menaces, formulées d'un ton calme et posé, en étaient d'autant plus dangereuses qu'elles étaient exécutées sans sommation, ni aucune pitié pour quiconque.

La voix, qui l'avait tant effrayé dans son salon, l'interrompit en disant :

— Fais sortir tes hommes, l'Aquila.

Il sursauta, tourna sa tête de droite et de gauche, fit pivoter son fauteuil, puis se retourna vers les deux hommes face à lui, surpris de son attitude soudainement étrange.

— Vous avez entendu ? leur demanda-t-il.

Les deux hommes se regardèrent, puis regardèrent leur patron en fronçant les sourcils.

— Entendu quoi ? demanda l'un deux.

— Fais les sortir, l'Aquila, répéta la voix.

— Rien... Sortez tous les deux, j'ai un coup de fil important à passer. Je vous ferai appeler quand j'aurai fini, dit l'Aquila avec une certaine nervosité dans la voix.

Les deux hommes s'exécutèrent.

— L'Aquila, as-tu reçu un appel ou une visite pour ce contrat dont nous t'avons parlé ? demanda la voix.

— Non ! Non ! Sinon, je vous aurais appelé ! Je vous jure !

— Très bien. Relaxe, l'Aquila ! Je viens seulement te dire que le plan a changé. Tu vas accepter ce contrat. Tu vas accepter de liquider les frères Winters. Mais tu ne le feras pas. Lorsque tu seras contacté pour une rencontre pour te donner ce contrat, tu appelles au numéro que je t'ai donné. Tu rencontres la personne, tu lui dis que tu acceptes le contrat, tu acceptes l'argent que cette personne te donnera. Et c'est tout ce que tu auras à faire. Mais évidemment, en aucun temps, tu n'exécutes ce contrat, sinon...

La petite souris blanche sur le fauteuil se mit à couiner d'un cri plus désespéré que jamais. Marco la prit dans sa main et la plaça sur le bureau où elle se mit à courir, cherchant un refuge.

Redevenu lui-même, l'Aquila, assis sur son bureau, entendit plusieurs grands éclats de rire qui résonnèrent, avec des exclamations moqueuses, en même temps.

— Alors, reprit la voix, que fais-tu l'Aquila ?

— Je vous appelle et j'accepte le contrat mais je le fais pas, dit l'Aquila d'une voix précipitée et terrifiée.

— C'est bien, l'Aquila ! Tu comprends vite ! À bientôt, alors ! dit la voix qui sembla disparaître.

Après de longues minutes d'hésitation, son regard roulant dans toutes les directions, pétrifié sur son bureau, l'Aquila finit par en descendre, essuya d'un geste nerveux la sueur qui coulait sur son front.

Deux jours plus tard, Marco, avec un sourire, répondit à son interlocuteur.

— Parfait, l'Aquila, à bientôt.

Il raccrocha et se tourna vers ses amis.

— Il a rendez-vous ce midi dans un restaurant italien. Vous avez faim ? J'ai besoin de témoins visuels, juste au cas où, donc quelques uns d'entre vous peuvent se montrer.

Silvio, Antonio et Dan se portèrent volontaires et, à l'heure dite, ils étaient attablés proches d'une table qu'occupait l'Aquila, parlant et riant d'un air détendu.

Un homme, portant une mallette, entra dans le restaurant, repéra l'Aquila, se dirigea vers sa table en le saluant. Ils commandèrent leur repas et, une fois servis, l'homme, jetant un bref coup d'œil autour de lui et s'assurant de ne pas être entendu, se pencha vers l'Aquila et lui dit à voix basse :

— J'ai un gros contrat pour vous. Beaucoup, beaucoup d'argent à la clé !

L'Aquila se pencha à son tour :

— Lequel ?

— Les Winters. Alexander et John Winters, de la Winters Pharmaceutic.

— Combien ?

— 500 000\$ tout de suite, le double quand c'est fait.

L'Aquila fit semblant de réfléchir, regarda son interlocuteur de ses petits yeux noirs perçants et rapprochés qui avaient contribué, avec son nez fortement busqué et ses pommettes saillantes, à lui valoir ce surnom d'aigle qu'on lui avait attribué.

— D'accord, finit-il par dire, j'accepte.

— Une autre chose, reprit l'homme à voix basse. Ils sont terrés dans l'édifice principal de la compagnie. Vous ne pourrez rien faire là-bas. Arrangez-vous pour qu'ils en sortent avant. Ensuite, la façon importe peu, à condition qu'elle soit définitive.

— J'avais bien compris, dit l'Aquila d'un ton hautain.

— Très bien. Appelez-moi quand ce sera fait.

L'homme ouvrit sa mallette, en sortit une enveloppe épaisse, la tendit à l'Aquila qui s'empessa de la dissimuler dans un sac.

L'homme finit tranquillement son repas, se leva en saluant l'Aquila et sortit, suivi à distance par Vincenzo.

— Bien joué, l'Aquila ! dit Marco, le faisant sursauter de frayeur. Tu n'as plus rien à faire maintenant, juste récolter le reste de l'argent quand tout sera fini. Je te dirai quand le rappeler.

Il partit rejoindre Vincenzo et marcha à côté de lui sur le trottoir. L'homme à la mallette tourna un coin de rue et Vincenzo devint invisible à son tour. L'homme entra dans un grand immeuble, ouvrit la porte d'un bureau, posa sa

malles sur une grande table d'acajou, décrocha le téléphone et composa un numéro.

— C'est fait, il s'en occupe. Et il raccrocha. Marco continua à filmer consciencieusement l'homme derrière le bureau et disparut avec Vincenzo.

De retour chez ce dernier, Stanley confirma que l'Aquila était rentré directement chez lui et Marco dit à ses amis avec un grand sourire :

— Bon, maintenant, je vais voir les Winters !

*
* *

— Marco ! Je suis content de te voir ! s'exclama Alexander en s'avançant vers lui avec un grand sourire quand la porte de l'ascenseur s'ouvrit. Il semblait avoir retrouvé de la vigueur et un certain optimisme.

John lui serra la main chaleureusement.

— Alors, du nouveau ? demanda Marco en s'asseyant avec eux.

— Pas de nouvelles menaces, pas de courriels, pas d'appels. De ce côté-là, tout va bien. Et on a une bonne nouvelle, Marco ! Je suis content de t'annoncer que désormais John va travailler avec moi ! Comme il aime voyager, il s'occupera de tout ce qui concerne nos bureaux et nos usines de fabrication à l'étranger. Il sera donc à l'essai dans son nouveau poste de directeur pendant un an et, si tout va bien et que le poste lui convient, il deviendra un de mes associés.

— C'est génial ! dit Marco avec un large sourire. Vraiment, ça me fait plaisir pour vous deux !

— C'est grâce à toi, Marco ! dit John avec un sourire en coin, le regard malicieux.

Marco eut un petit rire et secoua la tête sans répondre. Il les regarda d'un air sérieux et leur dit :

— Moi, j'ai une nouvelle un peu moins bonne... je suis désolé de vous annoncer que vous allez tous les deux mourir bientôt...

— Quoi ? ! ! s'écrièrent les deux frères d'une même voix effrayée.

Marco éclata de rire et les rassura en leur annonçant la suite des opérations.

Dès que la nuit fut tombée et qu'Alexander et John furent endormis, le système d'alarme fut neutralisé et tous les gardes armés de l'immeuble s'endormirent profondément. Ceux du 70e étage qui assuraient une protection permanente d'Alexander furent transportés à l'abri.

L'aurore boréale fit un large trou dans une baie vitrée, plongea les deux frères Winters dans un état d'inconscience, et les transporta avec Marco au-dessus de l'immeuble.

Un hélicoptère s'immobilisa quelques secondes devant le bureau d'Alexander et un homme lança dans l'ouverture une grenade dont l'énorme déflagration fit exploser toutes les baies vitrées du bureau d'Alexander et causa des dégâts considérables sur l'étage entier.

L'hélicoptère était déjà reparti au moment où retentit l'explosion.

La déflagration réveilla les gardes qui accoururent aussitôt pour s'apercevoir qu'Alexander et son frère avaient disparu.

Marco transporta les deux frères dans un appartement loué pour la circonstance par Antonio.

L'aurore boréale entra en action et commença la mise en scène. Elle vida la pièce de tous meubles, accessoires ou peinture sur les murs, condamna toutes les fenêtres, rendant l'endroit méconnaissable pour quiconque.

Marco prit de nombreuses photos sous plusieurs angles des corps des deux frères Winters, allongés sur le sol de béton, tués chacun d'une balle dans la tête, les yeux grands ouverts de frayeur, leur sang répandu autour de leurs crânes explosés.

— Wow ! dit Marco à l'aurore boréale. Ça donne la frousse tellement ça a l'air vrai !

— Ce n'est pas le genre de chose que je préfère, tu sais, Marco ? dit l'aurore boréale en souriant.

— Ce n'est pas non plus le genre de chose qu'on refera, ne t'en fais pas, répondit Marco.

Il imprima les photos en plusieurs exemplaires, regarda le résultat avec un air de satisfaction et d'incrédulité sur l'effet plus que réaliste.

L'aurore boréale fit redevenir les deux frères intacts et, toujours inconscients, les coucha chacun dans une chambre prévue pour eux.

Ils se réveillèrent le lendemain, surpris de se trouver dans un endroit inconnu et Marco les rassura en leur disant :

— Absolument personne ne peut vous trouver ici. Il vous suffit juste de ne pas sortir et de ne pas approcher des fenêtres par mesure de sécurité pour ne pas être vus. Votre disparition va sûrement faire un grand bruit dans la presse. Mais bientôt, tout sera terminé. Dans la cuisine, vous trouverez de quoi vous nourrir pour au moins un mois, mais vous n'aurez pas à rester ici aussi longtemps, du moins je l'espère. Il y a deux chambres et deux télévisions et des films, des livres et des revues en quantité. Je vais revenir dans quelques jours et je pense que j'aurai de bonnes nouvelles à ce moment-là. Pour votre sécurité et la mienne, il n'y a pas d'ordinateur et j'ai confisqué vos téléphones. En attendant que je revienne, surtout n'essayez pas de sortir d'ici, vous ne le pourriez pas de toute façon.

— Ça, c'est sûr, Marco ! s'exclama Alexander. Mais toi, que vas-tu faire ?

— Ça mon vieux, ça fait partie des questions à ne pas poser ! Bon, à bientôt.

Quand il fut sorti de l'appartement, John regarda la porte qu'il venait de fermer d'un air songeur et se tourna vers Alexander :

— Tu trouves pas qu'il est bizarre ce gars-là ? Comment il a fait pour nous emmener ici sans qu'on s'en rende compte ?

— Aucune idée, John ! répondit Alexander, ça doit sûrement faire partie des questions à ne pas poser, ça aussi. Quoiqu'il en soit, je ne sais pas ce qu'il a en tête mais je lui fais entièrement confiance.

*
* *

"Attentat contre Winters Pharmaceutic !" – "Disparition mystérieuse d'Alexander Winters après un attentat dirigé contre lui" – "Une grenade

explose, Winters disparaît !" – "Alexander Winters est-il mort ?". Les titres des journaux et des annonces aux nouvelles variaient mais la perplexité des journalistes était la même.

"Hier soir, aux alentours de 23 heures, une violente déflagration due à l'explosion d'une grenade, a violemment secoué le siège social de Winters Pharmaceutic et complètement détruit le 70e et dernier étage où se terrait Alexander Winters. Il semble en effet que ce dernier avait reçu de nombreuses menaces de mort avec ordre de retirer la Winters Liberté du marché et d'en arrêter définitivement la production. On suppose qu'Alexander Winters a été enlevé, de même que son frère, John Winters, qui se trouvait avec lui au moment de l'explosion, puisque aucun corps n'a été retrouvé parmi les décombres."

Alexander éclata de rire en voyant à la télé les images de son bureau presque anéanti par l'explosion.

— Je comprends pourquoi Marco m'a demandé si j'avais des bonnes assurances ! Je comprends aussi qu'il m'ait dit de mettre à l'abri tout ce qui était important !

L'Aquila sursauta violemment lorsque la voix lui dit d'un ton posé :

— Appelle ton contact, donne-lui rendez-vous aujourd'hui au même restaurant et remets-lui ça.

Une grande enveloppe fut déposée sur son bureau. Il la fixa sans bouger.

— Tu peux regarder si tu veux, dit la voix du même ton tranquille.

L'Aquila hésita un instant, ouvrit l'enveloppe, en sortit les photos et eut un brusque mouvement de recul en voyant les gros plans des visages ensanglantés des deux frères Winters.

— Tu as fait du bon travail, l'Aquila, en voici la preuve, dit la voix d'un ton moqueur.

— Mais qui êtes-vous ? osa demander l'Aquila d'une voix anxieuse.

— Tttt ! Tttt ! Tttt ! Voyons, l'Aquila, tu sais pourtant bien qu'il y a des questions à ne pas poser, non ? Allez, appelle ton contact. Maintenant.

L'Aquila s'exécuta et le rendez-vous fut pris pour l'heure suivante.

L'homme à la mallette s'installa face à l'Aquila qui jetait nerveusement des regards autour de lui.

Il tendit l'enveloppe à l'homme et dit à voix basse :

— Voilà, c'est fait.

L'homme le fixa un moment d'un air curieux, ouvrit l'enveloppe, en fit glisser le contenu et, en le voyant, eut un sursaut et remit rapidement les photos dans l'enveloppe, s'assurant d'un regard rapide que personne n'avait pu les voir. Mais le restaurant était à peu près désert à cette heure-ci et personne ne se trouvait près de leur table.

— Pourquoi avoir pris des photos ? Et pourquoi la presse n'en a pas parlé ? demanda d'un ton dur l'homme à la mallette.

— Les photos, c'est pour vous prouver que le travail a été fait et si la presse n'en a pas parlé, c'est que les corps n'ont pas été retrouvés, dis-lui ça, l'Aquila, dit la voix près de son oreille.

L'Aquila sursauta malgré lui et répéta consciencieusement ce qu'il venait d'entendre.

— Où sont-ils ? demanda l'homme à la mallette d'un ton sec.

— Là où quelqu'un finira par les trouver, répliqua l'Aquila sur le même ton. J'ai exécuté mon contrat, donnez-moi mon argent.

— Bien répondu, l'Aquila, dit la voix d'un ton narquois.

L'homme regarda l'Aquila un long moment. Il finit par ouvrir sa mallette, lui tendit un sac contenant une enveloppe rembourrée et glissa dans sa mallette l'enveloppe avec les photos. L'Aquila vérifia d'un rapide coup d'œil que l'enveloppe contenait bien l'argent et fit un léger signe de tête.

L'homme à la mallette se leva, salua l'Aquila d'un bref regard et sortit du restaurant.

L'Aquila poussa un grand soupir de soulagement qui s'interrompit lorsqu'il entendit de nouveau cette voix venue de nulle part, lui murmurer d'un ton moqueur :

— C'est bien, ma petite souris, tu as bien travaillé et tu as droit à ton gros morceau de fromage... mais si j'étais toi, je resterais pas dans les parages, il peut y avoir de vilains gros matous qui traînent dans le coin et qui risquent de te bouffer toute crue.

L'Aquila eut un violent sursaut, prit le sac avec l'argent et sortit du restaurant à grand pas.

Vincenzo confirma qu'il était rentré chez lui directement.

Mais très vite, avec la complicité d'un chirurgien esthétique, il changea de profil et fit faire un faux passeport avec lequel il quitta le pays précipitamment pour ne jamais y revenir et s'enfuit en Sicile.

*
* *

— Qui vous a remis ça ? demanda le gros Peter d'un air étonné et légèrement excédé.

— Un jeune livreur, monsieur, répondit le majordome, figé.

— Est-il encore ici ?

— Non, monsieur, je ne crois pas, dit le majordome, de plus en plus mal à l'aise.

— Très bien, dit le gros Peter avec un geste exaspéré auquel répondit le majordome en s'éclipsant rapidement.

Le gros Peter ouvrit l'enveloppe et eut un sursaut de frayeur. Il regarda les photos d'un œil attentif, les fit glisser sans un mot, sur l'immense table de conférence, vers les hommes réunis autour de lui. Tous les hommes eurent un sursaut de surprise, de dégoût et de frayeur mêlés, avant de sourire d'un air entendu. Le but était atteint. L'Aquila avait fait du bon boulot.

Mais Peter ne décolérait pas. Comment ces photos avaient-elles pu se rendre jusqu'ici ? Et par qui ? Ce geste était digne de la plus stupide imbécilité, de la plus grande imprudence et représentait surtout un danger inquiétant pour eux tous. Cette rencontre, comme les autres qui avaient lieu régulièrement, était tenue secrète et personne n'était supposé savoir qu'elles avaient lieu et surtout où elles avaient lieu.

Il s'adressa d'un ton sec à l'homme qui s'était occupé de faire rejoindre l'Aquila :

— Alors, peux-tu m'expliquer ça ? dit-il d'un air dédaigneux en brandissant d'une main l'une des photos.

— Je ne comprends pas, Peter, mon contact m'a dit que l'Aquila l'avait rejoint pour lui dire que c'était fait et il lui a donné des photos. Je lui ai demandé de les détruire et je suis sûr qu'il l'a fait. Je ne comprends pas pourquoi il y en a ici aussi et surtout comment elles ont pu remonter jusqu'à nous. Je t'assure que je n'y suis pour rien !

Les photos circulaient entre les hommes et chaque gros plan de chaque homme tenant l'une des photos des frères Winters assassinés, étaient soigneusement filmés et enregistrés par l'aurore boréale, Marco, hilare, suivant la discussion en riant.

Quelques minutes plus tôt, un jeune garçon d'une dizaine d'années, casquette sur la tête, avait arrêté sa course devant la porte du château, avait remis une enveloppe au majordome venu lui ouvrir, puis avec un grand sourire, était reparti sur son vélo, pour disparaître à tout jamais, lui et son vélo, derrière un énorme rocher.

Le gros Peter abattit son poing sur la table et cria d'une voix forte et menaçante :

— Il faut qu'on retrouve ce gamin et savoir qui lui a remis ces photos ! Ton homme et l'Aquila seront interrogés et éliminés, s'il le faut. Personne ne doit remonter jusqu'à nous, en aucun cas !

Les autres hommes réunis autour de lui approuvèrent à grands hochements de tête.

Peter lança des ordres en conséquence et, tandis que s'organisaient les recherches à grande échelle pour retrouver l'enfant, il eut un regard satisfait et dit d'un ton sardonique :

— Au moins, ils sont éliminés ! L'Aquila a fait du bon travail !

— La presse n'en a pas parlé, dit pensivement l'un des hommes.

— Ils n'ont peut-être pas été retrouvés ? Tachez d'en savoir plus ! Essayez de savoir où ils sont ! Plus vite leur décès sera annoncé, plus vite nous pourrons mettre la main sur cette Cynthia Letillier ! Après, ça sera un jeu d'enfant de faire arrêter la production de Winters Liberté...

Disant ces derniers mots, le gros Peter eut un sourire salace et satisfait. Marco serra les dents, fixant l'homme d'un air féroce.

— C'est ça, chien galeux ! Jubile pendant que tu peux encore le faire...

Il se leva, rameuta ses amis et leur montra le film.

— Alors, la presse ou la police ? J'hésite entre les deux.

— Marco, répondit Stanley, tu sais que tu joues avec les gros et il va falloir jouer plus finement qu'eux. Ils ont les bras longs et des amis haut placés un peu partout. Que ce soit l'un ou l'autre que tu choisisses, ces informations peuvent ne jamais aboutir à la connaissance du grand public...

— Oui, tu as raison, Stan. J'en suis bien conscient. Pourtant, dans les deux camps, il doit exister des gens honnêtes, prêts à tout pour dénoncer ce genre de choses, non ?

— C'est sûr qu'il y en a, intervint Dan, mais c'est sûr aussi que le premier qui parlera sera immédiatement éliminé ou contraint au silence, d'une façon ou d'une autre. Ces gens-là ont trop à perdre pour laisser le moindre souffle de doute s'infiltrer sur eux et leurs compagnies. Et ils sont assez puissants pour tout diriger comme ils le veulent.

Marco s'assit, joignit ses mains sur ses lèvres, laissant son esprit vagabonder pour trouver une solution.

Soudain, il se leva d'un bond, les yeux pétillants :

— Jo-Ann ! La sœur de Cynthia ! Elle travaille dans la presse et même si ce n'est pas dans le même secteur, elle connaît les journalistes les plus fiables... Il se tut un instant, se mit à marcher de long en large et se tourna vers ses amis :

— Voilà mon plan. Vous me direz ce que vous en pensez. Jo-Ann contactera les journalistes les plus sûrs qu'elle connaît. Certains de ceux-là travaillent sur des affaires criminelles et ont des contacts dans la police. D'autres travaillent sur des affaires juridiques et ont des contacts dans le milieu

de la justice. Laurence, aussi, l'amie de Cynthia, peut nous aider avec son père à trouver les meilleurs avocats. Si chacun agit avec la discrétion exigée pour entrer en contact avec les plus sûrs et les plus infailibles, on peut obtenir les personnes qu'il nous faut pour faire tomber ces salauds. On réunit toutes ces personnes en sécurité et à l'abri et ils publient leurs articles aux quatre coins du monde. Une fois, le public informé, il sera de notre côté et on pourra faire arrêter ces pourritures. Aucun juge sur terre, aussi soudoyé et corrompu soit-il, ne pourra nier l'évidence en voyant les films et donc, condamner ces salauds à purger leurs peines. Surtout en sachant que le monde entier sera pendu à ses lèvres lorsqu'il prononcera son jugement final ! Qu'en dites-vous ?

— C'est faisable, répondit Vincenzo. Ouais... c'est jouable, Marco. Et c'est un très bon plan ! À condition qu'aucune des personnes impliquées ne sachent de quoi il s'agit en partant. On les réunit d'abord, sous un prétexte quelconque, et, une fois à l'abri, on les informe, quitte à les garder prisonnières pour éviter les fuites. C'est sûr qu'elles vont vouloir agir et dénoncer tout ça en voyant les films, aucun problème là-dessus. Par contre, elles seront plus à même de le faire si elles sentent qu'elles ne courent aucun danger. Pour moi, c'est bon ! Et vous les gars ?

— Pour moi aussi, c'est bon, ajouta Antonio. Mais par sécurité et preuve supplémentaire, je suggère qu'on kidnappe le majordome. Il est le témoin visuel principal de ces rencontres secrètes. Et si ces pourritures nient se rencontrer, il sera là pour les contredire. En plus, il a peut-être entendu certaines choses qui pourraient nous servir. On le mettrait à l'abri, lui aussi, mais à l'insu des autres, et on utiliserait son témoignage qu'en dernier recours, pour lui éviter des ennuis inutiles. Il n'aura peut-être pas à comparaître.

— Excellent ! ! Excellent ! ! approuva Marco, le visage rayonnant. D'accord ! Alors, en premier lieu, je vais contacter Jo et Laurence. Je vous reviens dès que j'ai des nouvelles. Et puis, ajouta-t-il avec son air malicieux, je sais aussi comment ramener toutes les personnes fiables et sûres vers un lieu où elles rêveront d'aller et d'où elles ne pourront pas s'échapper avant que la vérité n'éclate au grand jour et fasse tomber ces salopards pour toujours ! Ça va me

prendre un peu de temps et quand tout sera fait, je vous recontacterai. Merci à vous tous, mes amis ! Vous pouvez rentrer chez vous maintenant et tenez-vous prêts à l'action. Mais cette fois-ci, on n'aura pas besoin de force ni d'armes, enfin si juste pour les impressionner au besoin. Juste de votre présence pour les intimider et leur faire croire qu'on est très nombreux. Et on les aura ! Je peux vous jurer qu'on les aura tous ! Et qu'ils finiront leurs jours en prison !

CHAPITRE 41

Dans une très grande maison, bâtie devant un lac, à quelques minutes de vol de chez Enzo mais invisible du ciel, se réveillèrent, surpris et étonnés, une vingtaine de journalistes, d'avocats et de policiers, ne se connaissant pas entre eux pour la plupart.

La seule chose qu'ils avaient en commun et qu'ils découvrirent plus tard, c'était d'avoir répondu, avec une agréable surprise, à une invitation formulée par une agence de voyage leur proposant gratuitement un séjour de vacances dans une pourvoirie éloignée.

Ils se souvenaient tous avoir embarqué individuellement dans un hydravion, s'être posés sur un lac, s'être endormis juste avant de débarquer et, au matin, s'être réveillés, non pas seul comme le mentionnait l'invitation mais entouré d'un nombre de personnes inconnues.

Ils furent tous invités à venir se restaurer dans l'immense réfectoire qui tenait lieu de salle commune et, après avoir déjeuné, leur attention fut attirée par un homme, debout devant un mur de la grande pièce, qui leur dévoila la vraie raison de leur visite en ces lieux :

— Mesdames et messieurs, je vous ai tous réunis ici, non pas pour quelque partie de pêche, encore que ce soit possible pour ceux qui le souhaitent avec des canots à votre disposition à vos temps disponibles, qui seront nombreux, rassurez-vous !

Quelques murmures à travers les convives trouvèrent un écho dans une voix d'homme qui lança :

— Ouais ! L'invitation était pour un séjour de pêche en solitaire ! Je vois que je suis pas le seul à y avoir répondu ! Moi qui pensais trouver du calme et me reposer...enfin seul ! !

La salle entière explosa de rires car tous avaient été conviés de cette manière.

Marco sourit et, d'un geste du bras, imposa le silence.

— Je sais. Et pardonnez-moi de vous avoir menti. Mais j'avais pour cela d'excellentes raisons et vous comprendrez bientôt ce que j'attends de vous et le motif pour lequel vous avez été amenés ici avec ce subterfuge, qui n'est pas dans mes habitudes, croyez-moi. Je vous demande de garder le silence et d'écouter attentivement le film qui va suivre. Vous serez à même par la suite de me dire si vous voulez participer au dénouement de cette affaire ou si vous préférez vous abstenir. Si vous souhaitez participer, il va sans dire que vous recevrez une généreuse rémunération. Dans le cas contraire, vous comprendrez, après avoir vu le film, que je me verrai forcé de vous garder ici le temps que ce dénouement ait été mené par ceux qui voudront bien s'impliquer. Vous serez évidemment dédommagés également, dans un cas comme dans l'autre.

Marco fit un signe. La salle fut plongée dans l'obscurité et Vincenzo lança la projection sur le mur blanc. Marco s'éclipsa discrètement dans l'ombre, observant les réactions des auditeurs.

Celles-ci ne se firent pas attendre et nombre de coups de sifflets et d'exclamations outrées fusèrent parmi les jurons.

Lorsque le film fut terminé et que la lumière revint, les conversations fébriles échangées entre les invités, de même que leurs expressions de stupeur et de colère vindicative, fusèrent de toutes parts, créant un brouhaha grandissant.

Marco y mit un terme en s'adressant de nouveau à la foule rassemblée, d'une voix forte :

— On ne peut pas laisser passer ça, non ?

Un "non" unanime et bruyant lui répondit aussitôt.

— Y en a-t-il parmi vous qui préfèrent s'abstenir d'agir ? Je le comprendrais parfaitement.

De nouveau, un "non" retentissant, spontané et sans équivoque, se fit entendre. Marco, soulagé, eut un grand sourire satisfait et heureux et poursuivit :

— C'est donc pour ça que je vous ai tous choisis et réunis ici. Pour que vous puissiez dénoncer ces actes. Et que vous puissiez le faire en toute sécurité. Ici, vous ne risquez rien et vous aurez tous les moyens possibles pour le faire sans danger. J'ai choisi chacun d'entre vous pour son intégrité et son sens de la justice. Vos réactions à tous me disent que j'ai fait le bon choix et j'en suis ravi !

— Qu'attendez-vous de nous ? Comment est-ce qu'on procède ? lança une voix.

— C'est une excellente question ! Voici le plan que je vous sou mets. Libre à vous d'y ajouter des suggestions.

Sur un babillard, il écrivit les grands axes.

— Avant tout, pour que ces gens-là aillent en justice et soient condamnés, il nous faut le maximum de monde avec nous, donc il faut que le public soit informé. Mais, avant ça, je vous demande de mener vos enquêtes, discrètes et de source sûre, pour obtenir le maximum d'informations sur chacun de ces hommes. Bien sûr, en aucun cas, le film que vous venez de visionner ne doit être mentionné, pour l'instant. Il servira de preuve irréfutable devant le tribunal, en dernier lieu seulement. Une fois que vous aurez amassé assez d'informations sur ces personnes, et surtout décelé des actes condamnables chez elles, alors nous monterons un dossier en béton et pourrons le présenter devant la cour. Je vous fais confiance pour unir vos connaissances, vos talents et vos expériences professionnelles. Je fais également confiance à votre sens du devoir et de la prudence. Vous aurez chacun à votre disposition un ordinateur et un téléphone pour vos recherches. Vos appels seront enregistrés de même que vos actions sur internet. Ceci, vous le comprendrez, afin d'éviter toute fuite malencontreuse qui nuirait à ce projet. Une fois le dossier complet, nous aviserons le public via vos articles, messieurs et mesdames les journalistes, qui seront publiés simultanément sur de nombreux réseaux et dans les journaux prêts à s'impliquer. Je souhaite que ces actes aient un effet boule de neige. Une fois la grenade lancée, elle explosera sans aucun doute sous une tonne de procédures en diffamation dont vous pourrez vous charger, messieurs

et mesdames du domaine de la justice. Mais, malgré tout, le public sera déjà informé et sera, sans aucun doute, de notre côté. Ce qui aura une grande influence sur le juge qui sera chargé de l'affaire finale. D'autant, qu'il aura pu visionner ce film à son tour. Comme vous le saurez bientôt, si ce n'est déjà fait, nous avons à faire à de gros dirigeants de grosses compagnies multinationales. Ces gens-là ont tous les pouvoirs et peuvent obtenir tout ce qu'ils veulent. Ils sont tous multi milliardaires et sont quasiment inatteignables et intouchables. Mais je suis sûr que nous pouvons trouver leurs failles et les agrandir assez pour les faire tomber. Je pense avoir fait le tour du plan d'actions. J'imagine que vous avez des questions ?

À ces mots, plusieurs mains se levèrent. Marco sourit et répondit :

— Alors, allons-y. Vous, monsieur.

— Quelles sont vos sources ? Comment avez-vous obtenu ce film ? demanda, d'une façon directe, un journaliste sous les approbations de tous.

— Je suis désolé, monsieur, mais je ne puis répondre à ces questions. Cependant, sachez que tout ceci est vrai. J'ai moi-même filmé les scènes que vous avez vues. Comment ? ça je ne vous le dirai pas mais croyez-moi, ces scènes ont bien eu lieu.

— Donc, si tout ceci est vrai, cela veut dire que Winters a été assassiné, ainsi que son frère ? lança une voix de femme parmi l'assemblée.

— Je m'attendais bien sûr à cette question. Et la réponse est non. Alexander et John Winters vont bien. Ils ont été enlevés ou plutôt mis sous protection, mais n'ont pas été exécutés comme ces hommes l'ont ordonné. Il s'agit d'une mise en scène visant à les faire avouer. Et leurs réactions montrent bien que si les Winters avaient été réellement assassinés, cela leur aurait ôté un grand poids et permis à leurs commerces de reprendre.

— Vous savez, monsieur, que tout ceci n'aura pas grand poids devant la justice, une fois qu'il aura été établi que les Winters sont bel et bien vivants, que leurs morts étaient factices, rétorqua un avocat, avec raison.

— Je le sais bien, effectivement, répondit Marco avec calme et un sourire narquois. Mais d'ici là, ils vont s'impatienter et, forcément, commettre des

gaffes. Après tout, ils ont clairement donné des ordres pour ces assassinats, ont fait part de leur satisfaction du travail exécuté en voyant les photos. La seule chose qu'ils attendent à présent, c'est que les corps soient retrouvés, que Cynthia Letillier, l'héritière majoritaire de Winters Pharmaceutic vienne devant le notaire, qu'elle soit éliminée selon leurs critères pour enfin pouvoir reprendre leurs activités, tout en sachant que le meurtrier ne sera certainement jamais identifié, mais surtout que jamais personne ne pourra remonter jusqu'à eux. Cette attente, qui durera le temps nécessaire, va leur mettre les nerfs à vif et les faire agir inconsidérément car, entre temps, la Winters Liberté, qui leur fait tant de tort, se vend de plus en plus tandis que leurs ventes à eux sont en chute libre. Laissons-les agir et nous aurons ainsi des preuves supplémentaires pour les faire accuser et emprisonner. Cependant, vous savez tous que la partie du film commandant l'exécution des Winters et la menace claire contre Cynthia Letillier est déjà suffisante pour avoir, à défaut de la justice, l'appui du public. Car il est déjà inconcevable d'avoir à proférer de telles menaces sans qu'il n'y ait de réprimandes, et ce, même si ces menaces sont proférées par les hommes parmi les plus puissants et intouchables de la planète. Ces menaces ont bien et bel été prononcées et commandées pour être mises à exécution ! La seule partie factice concerne celle de l'assassinat des frères Winters. Mais devons-nous attendre qu'elle soit exécutée pour la condamner ?

Un brouhaha d'exclamations, de conversations à voix basse, résonna bientôt dans le réfectoire. Une voix s'éleva :

— Mais qui est donc cette Cynthia Letillier ?

Marco, après un temps d'hésitation, dit simplement :

— C'est mon épouse. Et Alexander Winters est un de nos amis. C'est pour cette raison principale que je suis impliqué dans cette affaire et que vous êtes tous ici.

Un court silence lui répondit avant que les conversations ne reprennent.

— Mesdames et messieurs, vous trouverez dans vos chambres vos ordinateurs personnels et vos téléphones ainsi que des fiches détaillées sur

chacun des hommes que vous avez pu voir dans ce film. Il fit une pause, regarda intensément l'assemblée réunie devant lui et demanda solennellement :

— Alors ? Êtes-vous prêts à rendre la justice ? Vous sentez-vous assez forts pour entreprendre une telle bataille ? Êtes-vous avec moi ?

Un grand cri unanime lui répondit :

— Oui ! ! !

Et, spontanément, tous se levèrent pour l'applaudir avec enthousiasme.

Marco s'inclina devant eux et, la voix enrouée par l'émotion, ajouta pour finir :

— Merci ! Du fond du cœur, merci à tous ! J'étais sûr d'avoir fait le bon choix !

Il inclina la tête avec respect et sortit de la salle sous les applaudissements. Puis, chacun regagna sa chambre avec hâte pour se mettre au travail.

— Bravo, Marco ! C'était parfait ! l'assura Vincenzo.

— Tant mieux ! J'ai eu peur que certains finissent par refuser, mais je suis ravi de voir leurs réactions. Je suis sûr qu'on va arriver à nos fins.

— Ne t'en fais pas, Marco. Moi aussi, je suis sûr qu'on va parvenir à mettre un terme final à tout ça et que tu pourras retrouver une vie normale.

*
* *

Quelques jours plus tard, les premiers résultats des recherches coordonnées de tous commencèrent à donner leurs premiers fruits.

Satisfait, Marco demanda à la lumière de l'emmener près de Cynthia, sans se montrer.

Au moment où il la vit, elle s'engageait, seule, sur le chemin de la clairière.

Invisible, il marcha à ses côtés, l'observant en souriant tendrement. Elle semblait heureuse et détendue. Pensive aussi. De temps en temps, elle fronçait les sourcils comme si elle songeait à quelques souvenirs perdus, tout en maintenant son pas alerte et décidé.

Arrivée à la clairière, elle sembla hésiter, regarda tout autour d'elle, puis se dirigea vers le gros rocher sur lequel elle s'assit. Elle triturait ses boucles, comme elle le faisait souvent lorsqu'elle était en prise avec une intense réflexion.

Elle savait être déjà venue ici plusieurs fois et elle ressentait que ce lieu était pour elle riche de souvenirs. Cependant, elle savait aussi ne pas y être venue seule sans toutefois arriver à se remémorer avec qui elle pouvait bien être. Toute cette confusion la rendait perplexe. Cet endroit, comme tant d'autres alentour, la maison de Gina, le lac, la cabane, lui laissaient un sentiment trouble et indéfini de manque, sans qu'elle parvienne à en trouver la cause. Peut-être était-ce cet homme qui était venu la voir une nuit ? Cet homme inconnu et si attirant à qui elle pensait souvent, en espérant qu'il reviendrait vers elle. De nouveau, elle fronçait les sourcils, cherchant dans ses souvenirs qui était cet individu et pourquoi elle était aussi irrésistiblement attirée vers lui.

Marco se retrouva la seconde suivante dans la cabane.

— Marco, je crois que l'abnégation de souvenirs va bientôt cesser de fonctionner pour Cynthia. Que préfères-tu ? Prolonger son amnésie ? Ou l'arrêter ?

Marco observa la lumière ondulant devant ses yeux, pesant le pour et le contre.

— Je ne sais pas trop en fait. Même si le danger est écarté pour l'instant, c'est loin d'être fini. D'un autre côté, savoir que je suis là peut la rassurer et on pourra continuer ensemble... Oui, je pense que c'est cette solution que je préfère. Elle me manque trop, de toute façon, et être si près d'elle sans y être vraiment est réellement trop dur. On avisera pour l'avenir, selon comment tournent les choses. Qu'en dis-tu ?

L'aurore boréale eut un grand sourire, ses éclats bleutés miroitant de bonheur.

— Je suis d'accord avec toi, Marco. C'est une bonne chose, pour toi, pour elle et pour moi aussi, ajouta-t-elle avec une lueur d'amour dans le regard.

— Alors, allons-y !

Il apparut dans la clairière et marcha vers elle avant de s'immobiliser. Cynthia, qui faisait tourner un caillou entre ses doigts, se figea et le laissa tomber en l'apercevant. Leurs regards se croisèrent longuement et Marco devina plus qu'il n'entendit ce qu'elle murmura :

— Marco... Marco...

Elle le dévisagea un instant, puis sauta vivement du rocher et courut vers lui.

— Marco, dit-elle cette fois d'une voix distincte.

Celui-ci hocha la tête sans parler. Il ouvrit ses bras et elle vint s'y blottir. La tenant serrée contre lui, Marco murmura son prénom tout en caressant de ses lèvres ses cheveux et son front, savourant cet instant délicieux où il pouvait enfin laisser de nouveau libre cours à ses sentiments.

— Marco, répéta-t-elle, d'une voix ravie, rassurée et infiniment bienheureuse.

— Je suis là, ma douce. Je suis revenu comme je te l'avais promis.

À ce moment et sans que l'aurore boréale n'ait rien fait, presque tout revint clairement à l'esprit de Cynthia. La lettre et l'alliance, trouvées un matin sur le lit. Son angoisse, sa frayeur, sa douleur et son impuissance.

Sans un mot, elle enlaça le corps de Marco et le serra contre elle avec force, comme pour être sûre qu'il ne partirait plus jamais.

— Non plus jamais, Cynthia, murmura Marco comme s'il avait lu dans ses pensées. Plus jamais, mon amour !

Elle leva les yeux vers lui et le regarda avec une expression de soulagement et de bonheur intense. Marco contempla son visage avec ferveur avant de fermer les yeux et de prendre ses lèvres avec une passion difficilement contenue.

Ils tombèrent dans l'herbe tendre et s'aimèrent avec toute l'ardeur que cette attente avait déçuplée.

— Comme tu m'as manqué, Cynthia ! Je t'aime tant, ma douce !

— Toi aussi, Marco, toi aussi, tu m'as manqué, à chaque seconde... Mais, tu vois, il y a quelque chose d'étrange que je ne comprends pas. Je me souviens que tu as dû partir, mais tu es parti combien de temps ? Et surtout, pourquoi es-tu parti ? Il me semble que ça a un rapport avec Alexander, c'est ça ? Est-ce qu'il va bien ?

— Oui, ne t'en fais pas, Cynthia, il va bien. Allongé près d'elle, caressant doucement les doigts posés sur son torse, il se redressa et s'allongea sur elle de nouveau. Il la dévisagea longuement avec tendresse et dit à voix basse :

— Je te raconterai tout, ma douce. Mais pour l'instant, il faut que j'aie l'air d'arriver par la route normale, à cause des enfants d'Angelo. Donc, va avertir Enzo et dis-lui qu'il vienne me chercher avec son avion.

Cynthia rit doucement et murmura d'un air espiègle :

— D'accord, grand chef ! Mais en attendant, personne encore ne sait que tu es revenu, alors autant en profiter...

Avec un rire heureux, Marco plongeait ses lèvres sur la peau douce de son cou, ses mains parcourant son corps abandonné, la faisant frémir de désir brûlant, impatient d'être assouvi de nouveau.

*
* *

Cynthia et Marco, invisibles dans la lumière, écoutaient les injonctions, discussions et autres ordres ou cris de victoire jaillissant de la salle de réunion. Laquelle bruissait d'activités fébriles comme une ruche d'abeilles en plein travail.

Tous étaient maintenant profondément impliqués et impatients de voir un dénouement favorable à cette étrange aventure. Et plus ils en apprenaient sur ces personnages, auteurs malgré eux de leurs présences ici, et plus ils voulaient que justice soit faite et rendue, en bonne et due forme. Mais ils savaient également qu'ils marchaient sur des œufs et œuvraient donc avec toute la discrétion et la prudence que Marco leur avait, à juste titre, recommandées.

Cynthia avait été bouleversée en voyant le film et en écoutant le plan d'action dirigé par Marco.

Même si elle en comprenait la nécessité et le bien-fondé pour aboutir à une délivrance à laquelle elle aspirait autant que lui, elle ne pouvait se défaire d'un sentiment de peur, car ces gens qu'ils allaient devoir affronter en justice étaient tout puissants. Ils avaient tous les moyens pour se défendre et s'innocenter.

Une fois qu'elle eut compris l'enjeu de la situation dans laquelle elle se trouvait, elle pardonna à Marco d'avoir fait agir la lumière à son insu. Mais le soir où Marco lui avait tout raconté, elle l'avait fixé avec intensité sans rien dire, son cœur meurtri d'une sourde colère et d'un violent ressentiment. Plus tard, en cachette, elle avait fait le vœu que son joli bâton ne puisse plus jamais agir envers elle contre sa volonté.

— Il le fallait, Cynthia, c'était le seul moyen pour te sauver, tu sais ? Marco ne voulait pas mais c'était la solution la plus rapide et la plus simple pour lui donner le temps dont il avait besoin, avait dit avec douceur l'aurore boréale.

— Oui, je sais et sûrement qu'un jour je comprendrai mieux, mais en attendant, il est hors de question que ça recommence. Tu comprends ? Je veux être avec lui, à ses côtés. Et avec lui, j'ai bien plus de force qu'il ne semble le reconnaître.

— Je le sais, Cynthia. Moi, je le sais. Marco veut te protéger par tous les moyens qu'il a à sa disposition. Ça n'a pas été facile pour lui, tu sais ? de prendre cette décision et de s'y tenir.

Cynthia avait souri avec amour et avait répliqué doucement :

— Je m'en doute. Ça ne serait pas plus facile pour moi si j'avais à le faire. Mais, maintenant, qu'il le veuille ou non, je serai à ses côtés pour tout affronter. Et, de toute façon, tu seras là toi aussi, alors, je ne risque rien, n'est-ce pas ?

En guise de réponse, elle avait entendu le tendre rire de la lumière tandis que son corps entier était auréolé du joli bleu azur.

*
* *

Les journalistes avaient suivi une stratégie qu'ils avaient érigée ensemble et qui porta bientôt ses fruits. Ils commencèrent par lâcher quelques phrases bien senties sur l'honnêteté toute relative de certains dirigeants des plus grandes entreprises de ce monde. Notamment en ce qui concernait le sabotage de la Winters Liberté et la disparition mystérieuse d'Alexander Winters, après qu'il ait reçu des menaces de mort. S'ensuivit un intérêt collectif pour leurs écrits. Puis, quelqu'un, par défi, lança une invective sur les réseaux sociaux les plus fréquentés :

— Avez-vous des preuves de ce que vous avancez ? C'est bien beau d'accuser tout ce monde mais encore faut-il avoir des preuves !

C'est alors que Marco avait permis la diffusion du film, retranchant toutefois la partie de l'assassinat fictif des Winters.

La réaction du public à la publication de cette vidéo fut virulente et sa propagation se fit avec une rapidité stupéfiante. Le film, devenu viral, circulait partout et était relayé plusieurs centaines de fois par jour. Et, partout, les commentaires des auditeurs fusaient, dithyrambiques, violents, outrés, écœurés, réclamant la justice.

À plusieurs reprises, la vidéo fut censurée et supprimée. Plusieurs articles furent publiés à l'effet que ce film n'était qu'un vulgaire montage. Mais aussitôt retirée, la vidéo réapparaissait sur plusieurs sites et blogs, partagée par tous, envoyée par email. Ces censures systématiques alimentèrent encore plus le doute envers l'honnêteté de ces hommes tous puissants et renforcèrent la conviction profonde de chacun sur leurs méprisables et sornioises actions.

Plusieurs journalistes s'en mêlèrent, menèrent leurs propres enquêtes, essayèrent, sans succès, d'aborder les hommes présents dans cette vidéo, filmée par on ne savait qui, ni quand. À défaut de pouvoir approcher ou interroger ces hommes inaccessibles de par leurs pouvoirs, les plus curieux essayèrent d'approcher le personnel de ce mystérieux château qu'ils avaient fini par retracer grâce à quelques fuites bien dirigées des journalistes travaillant avec Marco. Mais ils furent refoulés à plusieurs kilomètres de là, maintenus à

distance du domaine par des gardes armés. Les quelques membres du personnel qu'ils réussirent à approcher et à interroger, lors de courses ou d'approvisionnements pour le château, ne furent d'aucun secours et le principal témoin éventuel, un majordome travaillant là-bas depuis plusieurs décennies, avait paraît-il disparu et malgré leurs recherches, il fut tout simplement introuvable.

Le brave homme était inconscient, dormant d'un sommeil paisible dans l'une des nombreuses chambres de la grande maison cachée près d'un lac. À l'insu de tous.

*
* *

— Qui diable peut être l'auteur de cette vidéo ? ! ! hurla le gros Peter, hors de lui, les deux points fermés sur la table, le visage rouge de colère et les traits menaçants, alors que son regard fusillait les hommes, nerveux, rassemblés dans un salon de conférence, aménagé dans un kiosque à l'extérieur, relativement loin des murs du château.

Des murmures d'incompréhension stupéfaite répondirent à sa question tandis que les hommes présents échangeaient des regards consternés où commençait à percer une note de frayeur.

— C'est toi, Peter, qui devait veiller à la sécurité de cet endroit ! Et tu nous avais assuré que personne ne pourrait nous trouver ici ! rétorqua un des hommes avec aplomb.

— C'est vrai et la sécurité a été assurée ! tonna Peter. Et comme personne de l'extérieur n'a pu s'infiltrer ici, j'en déduis donc qu'il y a un traître parmi nous !

Un grondement de colère suivit ces paroles.

— Et le personnel ? Le majordome a disparu et demeure introuvable et ce, comme par hasard, juste un peu avant que ce maudit film ne soit diffusé partout !

Sur un signe de Peter, le chef de la sécurité prit la parole.

— Tous les gens travaillant ici ont tous été interrogés à plusieurs reprises et ne savent absolument rien. Le château a été minutieusement fouillé de fond en comble et rien n'a été trouvé. Pourtant, il est clair que vous avez tous été filmés. Je vous suggère fortement de poursuivre votre réunion aux Bahamas. La maison d'Alejandro est disponible et personne, là-bas, ne pourra ni vous retrouver, ni remonter jusqu'à vous. Quant au majordome, effectivement, il a disparu et, pour l'instant, nos recherches n'ont rien donné.

— Très bien, merci Jack, vous pouvez disposer, dit le gros Peter avant de s'adresser à un des hommes. Que disent nos juristes ?

— Ils sont tous unanimes : nier tout en bloc. Même si ce film pourrait tenir, éventuellement, devant un tribunal, il ne serait là que pour étayer des preuves flagrantes. Or, à notre connaissance à tous, il n'y en a aucune, je me trompe ?

— Non, effectivement, tu as raison. A-t-on retrouvé les corps des Winters ? Ton contact a-t-il pu remettre la main sur l'Aquila ?

L'homme à qui s'adressaient ces questions, posées sèchement, se tortilla sur sa chaise et s'éclaircit la voix :

— Heu... non, Peter. Malheureusement, la réponse est non dans les deux cas. D'après les photos, il est impossible de retracer l'endroit où ont été assassinés les Winters et l'Aquila semble s'être volatilisé. On suit une piste, incertaine pour l'instant, à l'effet qu'il aurait quitté le pays, mais rien n'est certain. Je suis désolé, je ne sais rien de plus.

Peter poussa un soupir avant de s'asseoir lourdement. Les coudes appuyés sur la table, il croisa ses mains sous son menton et jeta un coup d'œil aux hommes rassemblés autour de lui, avant de lâcher d'un ton las et déçu :

— Très bien. Que chacun prenne ses dispositions, personnelles et discrètes, pour se rendre chez Alejandro. Une fois là-bas, nous pourrions préparer un plan d'action. En attendant et dans tous les cas, nous ne parlerons de tout ce qui est important qu'ici, à l'extérieur.

Marco, Cynthia et la lumière eurent un grand sourire complice quand la vidéo de ce qu'ils venaient d'entendre fut enregistrée sur l'ordinateur de Marco.

— Vas-tu la diffuser, celle-là ?

— Et comment ! ! Ils vont se couler tous seuls, tu vas voir ! En attendant, je vais rendre visite à Alexander. Tu viens avec moi ?

Cynthia hésita.

— Je ne sais pas trop, Marco. Maintenant que je connais ses sentiments envers moi, je suis sûre d'être mal à l'aise face à lui. Elle soupira. C'est tellement dommage ! Nous ne pourrons plus jamais avoir la même relation qu'avant ! Je ne l'écouterai plus de la même manière et je sais que je ne pourrai plus être aussi détendue avec lui. Je l'aime beaucoup, tu sais ? c'est pour ça que ça me rend triste et que je crois qu'il me vaudrait mieux l'éviter.

— Je sais, ma douce. Mais tu vois, l'amour connaît plusieurs chemins pour toucher le cœur. Sois sûre que s'il savait toute la souffrance inutile qu'il t'a occasionnée, il en serait le premier meurtri. Aussi, nous ferons en sorte qu'il ne découvre jamais la vérité. Pour l'instant, lui et son frère sont coupés de la réalité mais il arrivera un jour où il aura forcément connaissance de ce qui s'est réellement passé. La franchise alors sera de mise pour nous trois. Et alors, oui, je suis sûre que tu retrouveras l'ami que tu penses avoir perdu. Et puis, tu sais Cynthia, même si cet ami a d'autres sentiments envers toi, son amour sera assez grand pour qu'il renonce à jamais à te révéler la vérité. Tu peux être sûre de ça ! Il t'aime assez pour ne souhaiter que ton bonheur et ta sérénité. Tout comme moi, mon amour. Tout comme je l'aurais fait si mes rêves les plus chers ne s'étaient pas réalisés et que nos destinées n'avaient pas été unies. Enfin, excuse-moi, vu les circonstances dans lesquelles c'est arrivé, ce ne sont sûrement pas les bons mots, mais...

— Comme tu es sage, Marco ! l'interrompt Cynthia en caressant doucement son visage. Je comprends ce que tu veux dire, ne t'en fais pas. D'accord, je viens avec toi.

Marco eut un large sourire et son regard s'assombrit de passion tandis qu'il prenait ses lèvres avec ardeur.

*
* *

— Marco ! s'exclama Alexander avec un grand sourire qui s'effaça légèrement en apercevant Cynthia. Un embarras monstrueux le saisit, rosissant ses joues, lui faisant baisser les yeux, le laissant pantois et muet.

Cynthia, après un rapide regard entendu vers Marco, s'avança vers lui et lui tendit la main.

— Alexander ! Je suis si heureuse de vous voir à nouveau !

— Cynthia ! Je... heu... moi aussi, Cynthia ! Vous ne pouvez pas savoir à quel point ! balbutia Alexander, en prenant sa main, au comble de l'émoi. Lorsqu'il croisa, derrière elle, le regard amusé de Marco qui lui adressa un clin d'œil complice, Alexander reprit contenance et put s'adresser à Cynthia avec son habituelle manière courtoise.

— Cynthia, quel bonheur de vous revoir enfin ! Venez, entrez ! Voulez-vous boire quelque chose ?

Alors que Cynthia allait répondre, une porte s'ouvrit et John apparut. Il resta figé une seconde, étonné par cette visite inattendue, mais, lorsqu'il surprit le regard de son frère posé à l'instant même sur cette inconnue, il comprit que cette femme avait une importance cruciale pour lui. Et avant même qu'il entende la voix de Marco prononcer :

— Salut, John ! Heureux de te revoir ! Je te présente ma femme, Cynthia ! Il savait déjà que c'était celle que son frère avait désignée comme principale héritière de son empire.

Il fit un geste poli de la tête envers Cynthia et regarda Marco dont les yeux noirs, malgré le pétilllement, avaient une ombre menaçante d'avertissement muet.

Il s'inclina légèrement vers lui et s'avança vers Cynthia. Il la dévisagea un instant tout en lui serrant la main avec chaleur.

— Bonjour Cynthia ! C'est un plaisir de faire votre connaissance. Je suis John, le frère...

— Je sais très bien qui vous êtes, le coupa un peu trop brusquement Cynthia, avant de reprendre plus gentiment : Alexander nous a déjà parlé de

vous. Et puis, on peut dire que la ressemblance physique entre vous deux ne laisse aucun doute ! ajouta-t-elle.

— Alors, Marco, quelles sont les nouvelles ?

— Elles sont assez bonnes, Alexander ! En fait, je dirais même qu'elles sont excellentes ! Il vous reste peu de temps à tenir avant que vous ne puissiez enfin sortir d'ici.

— Dis-moi !

— Tu sais bien que je ne peux pas répondre à toutes tes questions, vieux ! En attendant, ne t'en fais pas. La Winters Liberté de même que la Winters Solution se vendent à tour de bras. Tes commandes à l'étranger ont quadruplé en un mois ! À mon avis, John, tu vas avoir du pain sur la planche quand tu prendras tes nouvelles fonctions !

À ces mots, John eut un sourire ravi.

— Tant mieux ! Il me tarde de sortir d'ici !

— C'est pour bientôt, ne t'en fais pas. Ne vous en faites pas tous les deux. Je peux vous assurer que vous allez bientôt être libres. Par contre, vous risquez d'affronter pas mal de questions quant à votre absence soudaine. Vous n'aurez qu'à dire que vous pensez avoir été enlevés et séquestrés dans un endroit inconnu. Seuls et livrés à vous-mêmes, mais prisonniers.

— Ce qui n'est pas faux en un sens, souligna John d'un air malicieux.

— Effectivement, ce n'est pas faux. Mais lorsque les journalistes vous poseront des questions sur vos geôliers, il vous suffira de répondre que vous n'avez aucune idée de qui ils peuvent être, que vous ne les avez jamais vus, que vous vous êtes endormis un soir pour vous réveiller dans un endroit inconnu où vous avez vécu un certain temps, avant d'être relâchés après avoir été de nouveau endormis, pour vous réveiller près de la Winters Pharmaceutic. C'est tout. Et ce n'est maintenant qu'une question d'heures ou de jours avant que vous ne puissiez le faire. Donc, préparez soigneusement votre discours.

Alexander éclata d'un rire franc et s'exclama :

— Sacré Marco ! Depuis le jour où j'ai fait votre connaissance, à toi et à Cynthia, je savais que ma vie ne serait plus jamais la même ! Je n'avais pas tort

mais je ne me doutais pas à quel point elle serait chamboulée ! Nous suivrons tes instructions à la lettre, ne t'en fais pas ! Il me tarde de retrouver une vie plus normale et plus active, surtout !

— C'est pour bientôt, Alexander, ne t'en fais pas ! répondit Marco en enlaçant Cynthia, venue se placer près de lui. Maintenant, vous nous excuserez mais on a encore du travail à faire. Au fait, vous ne manquez de rien ?

— Non, ça va, ne t'inquiètes pas, Marco. Nos "geôliers" ont été très prévenants et généreux et il nous reste de quoi subvenir à nos besoins pour un certain temps encore. Merci, Marco ! Je ne sais pas ce que tu trames, mais j'ai pleinement confiance en toi ! Je souhaite seulement que tout ça finisse au plus vite et surtout, surtout, que vous soyez tous les deux en sécurité ! Faites bien attention, surtout ! D'après ce que j'en ai vécu, ceux que vous devrez affronter sont de vrais monstres. Alors, faites attention à vous, surtout, d'accord ? Je ne pourrai pas vivre une seconde de plus s'il vous arrivait quoique ce soit.

— Ne t'en fais pas, Alexander. Nous, on le sait que ce sont de vrais monstres, mais eux ne savent pas encore à qui ils ont affaire !

Sur ces mots, Marco éclata d'un rire sauvage, rejoint par celui de Cynthia qui l'entraîna vers la sortie. Ils saluèrent les deux frères d'un geste amical de la main avant de s'évanouir, une fois la porte franchie.

— Tu es amoureux d'elle, Alex ?

Alexander se tourna vivement vers son frère, avant de baisser les yeux, embarrassé.

— Ça se voit tant que ça ? demanda-t-il piteusement.

John ne répondit pas mais son regard était éloquent. Pris d'un sentiment de compassion devant la détresse évidente de son frère, il entoura affectueusement ses épaules de son bras et lui dit gentiment :

— Malheureusement, on n'a pas toujours ce qu'on désire dans la vie. Un jour, tu rencontreras quelqu'un qui te permettra de penser moins à elle et d'être heureux, même si je vois bien que tu l'aimeras toujours.

CHAPITRE 42

La deuxième vidéo eut un effet quasi révolutionnaire parmi les nombreux auditeurs virtuels à travers le monde entier. Ceux-ci, forts de leur première expérience, l'enregistraient soigneusement dans leurs fichiers avant de l'envoyer à toutes leurs connaissances qui la partageaient à leur tour.

Et lorsque Jack Enson, ancien commandant des Forces armées, désormais au service de la sécurité de Peter depuis de nombreuses années, la vit, il blêmit, en proie à une terreur inexplicable. Tout, absolument tout, avait été contrôlé pour la sécurité et la protection de son employeur et de ses convives et amis. Comment cette conversation ultra secrète avait-elle pu être filmée malgré tout ? Malgré tous ses ordres et sa supervision méticuleuse, malgré toute son intransigeance et toute sa minutie visant à assurer une protection sans faille ?

Aucune réponse satisfaisante ni crédible ne lui venait à l'esprit. Il aurait préféré l'éviter à tous prix, mais sachant que tôt ou tard son employeur en serait informé, il décida de lui en parler sur le champ, malgré les conséquences que ces nouvelles informations pourraient avoir sur son avenir et même sur sa vie.

La réaction du gros Peter ne se fit pas attendre et sa rage, à peine contenue, gonflant ses joues écarlates à l'extrême et faisant luire son regard telles deux lames d'acier, était prête à exploser.

Jack Enson déglutit difficilement mais son patron sembla reconnaître qu'il n'y était pour rien. Ce dernier connaissait son professionnalisme et sa rigueur et avait pleinement confiance en lui. Pourtant, malgré tout, quelqu'un avait réussi à s'introduire ici et à les filmer à l'insu de tous. Mais qui ? Et surtout, comment ?

— Jack, penses-tu que tous les hommes réunis ici sont tous fiables ? Comment tout cela a-t-il pu arriver, d'après toi ?

— Monsieur, je suis profondément anéanti par tout ça. Les hommes réunis ici sont, à mon humble avis, tous dignes de confiance. Ils ont été interrogés

ainsi que leurs membres de personnel privés, leurs chambres de même que leurs bagages ont été fouillés de fond en comble, leurs ordinateurs et leurs téléphones portables ont été inspectés également. Rien ne permet de suggérer qu'une quelconque fuite émane de l'un deux. Par contre, comment tout cela a pu arriver, malheureusement, je n'en ai pas la moindre idée, monsieur ! Une surveillance aérienne, maritime et terrestre a été mise en place depuis la réception des photos et renforcée depuis la diffusion de la première vidéo. Je soutiens que personne, personne je dis bien, n'aurait pu se rendre jusqu'ici ou même dans un périmètre suffisant pour filmer vos discussions. Alors, comment cela a pu avoir lieu malgré tout, reste, je dois l'avouer, un complet mystère face auquel je me sens complètement impuissant, à mon grand désarroi, soyez-en sûr !

— Je comprends, Jack. Je comprends. À ton avis, penses-tu que nous serons à l'abri chez Alejandro ?

Jack hésita un instant avant de répondre :

— Peut-être... Si vous vous rendez là-bas très vite et en prenant des chemins détournés... Vous pourriez y aller, chacun avec un itinéraire différent, pour essayer de brouiller les pistes. C'est quelque chose à tenter en tout cas. Ce n'est que mon avis, bien sûr. Même s'il est fait mention dans le deuxième film des Bahamas et d'Alejandro, il y en a tellement là-bas qui portent ce prénom que ce serait bien le diable – si vous vous y rendez avec la plus grande discrétion bien sûr – que ce traître vous y retrouve ! C'est quelque chose à tenter, répéta-t-il avant d'ajouter vivement : Au fait, monsieur, je vous suggère aussi de communiquer entre vous par écrit désormais, en prenant garde que les notes que vous transmettez soient lues à l'abri des regards, à l'extérieur, dans un endroit caché, sous les arbres par exemple. Ceci n'est qu'un pis aller mais dorénavant, il vaut mieux être très prudents, dit-il en guise de conclusion.

— As-tu des nouvelles de mon majordome ? Penses-tu qu'il pourrait être la cause de tout ça ?

— On ne peut présumer de rien bien sûr et toutes les éventualités sont à envisager très sérieusement. Cependant, je connais cet homme depuis plus de

trente ans et franchement, je ne crois pas un instant qu'il aurait pu faire quoi que ce soit contre vous. Vraiment pas ! Par contre, nos recherches se poursuivent et n'ont rien donné pour l'instant.

— Bien, Jack, je vais penser à tout ce que tu m'as dit et je te donnerai les directives en conséquence de ma décision. Ah ! Et pour ce qui est de l'Aquila, où en est ton enquête ?

— Il semble qu'il ait quitté le pays et qu'il ait subi une chirurgie esthétique avant de partir. Autrement dit, il devrait être maintenant méconnaissable.

— Ok, alors cherche parmi les chirurgiens qui ont dû faire une ou plusieurs opérations en vitesse. Et qui ont dû être payés en cash, et généreusement sans aucun doute pour agir vite. Celui ou ceux qui ont fait l'opération se sont peut-être vantés de cet exploit.

Enson redressa ses épaules pour la première fois depuis le début de l'entretien.

— C'est déjà fait, monsieur. J'attends des nouvelles de mes enquêteurs et je vous en informerai aussitôt. Monsieur, le salua l'ancien militaire, le buste droit légèrement incliné, avant de tourner les talons.

— De mieux en mieux, s'exclama Vincenzo en riant. Tous, réunis dans la chambre de Marco, venaient de visionner l'entretien du gros Peter et de son chef de sécurité.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant, Marco, quelle est la suite de ton plan ? demanda Antonio.

Marco eut un petit regard moqueur et, tout en faisant le tour de ses amis et de Cynthia réunis près de lui, il déclara avec un grand sourire :

— On les laisse se couler tous seuls ! On attend d'abord qu'ils communiquent entre eux par mots écrits, qu'on filme évidemment, ainsi que les réactions des destinataires de ces messages. Puis, sans ameuter le public, on envoie une vidéo à Jack Enson de sa conversation et de quelques mots écrits. Aucun doute que, cette fois, il va paniquer malgré son expérience et son endurance. Il va hâter le départ de tout ce beau monde aux Bahamas. Une fois

tous rendus là, on va les laisser tranquilles quelques jours, le temps qu'ils soient rassurés et pleinement confiants que, là-bas, ils ne risqueront pas d'être entendus.

— Et une fois détendus, ils vont de nouveau parler à cœur ouvert et donc, nous donner des indices irrévocables sur leurs futures intentions, n'est-ce pas ? le coupa Vincenzo en souriant largement.

— Exact, vieux ! Je n'aurais pas pu décrire aussi fidèlement ce que j'attends d'eux ! Et je mettrais ma main au feu que c'est ce qu'ils vont faire !

*
* *

Le plan de Marco se déroula exactement comme il l'avait prévu et bientôt, une troisième et dernière vidéo circula à l'infini à travers le monde. Traduit dans presque toutes les langues, ce film, ajouté aux autres, souleva mondialement une indignation féroce, un tollé général pour que justice soit faite et provoqua, au sein des auditeurs, une union d'une force telle qu'elle dépassa toutes les espérances de Marco.

Créées sous l'égide des membres du barreau travaillant pour Marco, apparurent en ligne des pétitions signées par des millions de personnes en quelques heures seulement, lesquelles furent déposées devant les divers dirigeants et ministres concernés, de tous les pays.

Croulant sous la demande et ne pouvant faire autrement qu'y répondre, certains présidents, sous la pression des électeurs, osèrent demander une enquête policière approfondie. Intervinrent à ce moment, les policiers incorruptibles réunis par Marco, lesquels donnèrent plusieurs indices à leurs collègues. Indices qui amenèrent les enquêteurs à retracer le gros Peter et ses semblables, terrés dans cette immense maison où ils devaient être à l'abri de tout ce tracas. En fait, ce tracas s'avéra bien plus grave et sérieux lorsque les tireurs d'élite menacèrent d'intervenir puisqu'ils refusaient d'en sortir.

Parallèlement, discrètement aiguillés par les journalistes qui œuvraient pour Marco, d'autres journalistes, de tout bord et de toute allégeance, s'acharnèrent à démasquer et retrouver les acteurs célèbres malgré eux, de ces vidéos. Bientôt, une multitude de caméras et de micros fut pointée, nuit et jour, sur la vaste demeure d'Alejandro, bâtie au bord d'une falaise et surplombant la mer.

Peter, affolé, essaya de communiquer avec Jack Enson, mais apprit que ce dernier s'était suicidé d'une balle dans la tête, trop honteux d'avoir échoué dans sa mission et son devoir à protéger son employeur.

Peter, un instant désemparé, se reprit et, en redressant fièrement ses épaules, annonça solennellement :

— Messieurs, l'heure est venue pour nous de défendre nos droits. Tout ceci n'est qu'une affaire malencontreuse qui sera bientôt réglée. La clé principale pour mettre fin à tout ce grabuge, c'est d'avoir d'excellents avocats. Et les vôtres, comme les miens, sont les meilleurs qui soient. Nous serons bientôt libérés de ces accusations diffamatoires portées à tort contre nous et nous pourrons reprendre nos activités comme auparavant. Il est maintenant temps, messieurs, d'ouvrir la porte à la vraie justice !

Sûr de lui, il déclara cette dernière phrase d'un ton théâtral tout en se dirigeant vers la porte d'entrée qui s'ouvrit devant lui sur un signe au majordome d'Alejandro. Il recula d'un pas sous l'assaut des flashes et du nombre impressionnant de personnes réunies face à lui, retenues par un cordon policier, mais se reprit et s'avança dignement, en homme libre, vers son destin. Suivi de près par tous les autres.

*
* *

— Tu vas devoir comparaître, tu le sais, ma douce ?

— Oui, Marco, je le sais. Et j'essaie de m'y préparer mais je t'avoue que ça me fait un peu peur. Elle saisit la main qui caressait doucement son visage et la pressa contre sa joue. Mais je ne serai tranquille qu'une fois que tout ça sera réglé. Penses-tu qu'on va gagner ?

— Oui, Cynthia ! Aucun doute là-dessus ! Il le faut ! Et toutes les preuves sont contre eux, désormais.

— Mais les vidéos sont-elles des preuves suffisantes ?

— À eux de démontrer le contraire, mais je doute qu'ils y parviennent. Car, en dehors des films, d'autres preuves, filmées elles aussi, sont accablantes. Des messages écrits, des appels logés un peu partout, à la diffusion des photos et de la première vidéo. Des appels au secours. Et les destinataires et interlocuteurs de ces appels seront tous assignés à témoigner. Ce qui prouvera le plus important : ces vidéos ne sont pas truquées. Tout ce qui a été filmé a réellement été dit. Ils n'ont aucun moyen d'en sortir quand bien même ils jureraient sur tous les saints du monde qu'il s'agit d'une monstrueuse machination dirigée contre eux. À mon avis, c'est comme ça que les avocats vont attaquer l'affaire avant d'essayer de la faire rebondir de leurs côtés en tentant de faire condamner les auteurs de ces vidéos pour accusations fausses et diffamatoires.

— Et moi, qu'est-ce je dois dire ?

— Toi, tu ne dis rien, tu ne sais rien. Tu as seulement vu la vidéo, la première, dans laquelle tu as compris que ta vie et celle de tes enfants étaient menacées. Tu savais déjà qu'Alexander Winters, ami de la famille, avait reçu des menaces de mort. Tu avais toutes les raisons de craindre pour ta vie et celle des tiens. Tu t'es cachée chez des amis avec tes petits et ton mari pour les protéger le temps que tout ça soit réglé ou, à tout le moins, éclairci. Quand tu as appris aux informations que ceux qui te menaçaient avaient été arrêtés, tu es rentrée chez toi.

Cynthia eut un rire léger en plongeant son regard dans le sien.

— Marco, tu es incorrigible ! Mais je sais que tu seras près de moi et ça me rassure.

À ce moment, éclata le rire joyeux de Gina et celui des enfants. Cynthia sourit avec bonheur.

— Viens ! Allons les rejoindre !

— Oui, ma douce. Vas-y, je vous retrouve bientôt. Je vais informer Alexander des dernières nouvelles, même s'il doit en connaître la majeure partie avec ce qui a été diffusé à la télé. Il doit être impatient de sortir maintenant.

Cynthia le regarda un instant.

— D'accord, vas-y. Mais reviens-moi vite, mon amour. Je déteste nos séparations, surtout maintenant. Surtout depuis que tu m'as forcée à le faire.

Alors qu'elle se levait, Marco la retint de sa main et l'attira contre lui.

Les yeux plongés dans les siens, il dit avec douceur :

— Je les déteste tout autant que toi, Cynthia. Et je n'ai qu'une envie, c'est celle d'être près de toi ici, dans notre jolie maison, sans que plus personne ne vienne nous menacer ni nous forcer à la quitter. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui, Marco, oui, mon amour, je le sais. Reviens-moi vite, dit-elle à nouveau, en embrassant ses lèvres et en se levant rapidement pour rejoindre ses enfants.

Alors que Cynthia préparait le souper en compagnie de Gina, celle-ci demanda d'un ton légèrement inquiet :

— Dis-moi, bella, le bonhomme en haut, celui qui dort tout le temps, qu'est-ce que vous allez en faire ?

Cynthia ne put s'empêcher de rire.

— À vrai dire, Gina, je ne le sais pas vraiment. C'est Marco qui pourrait te répondre. En fait, je pense qu'il veut l'amener à témoigner mais tu sais, son plan est très précis. En attendant, ne t'en fais pas, il va bien. Je veille sur lui et mon joli bâton aussi. Ce brave homme n'aura jamais autant dormi de toute sa vie !

— *Certo che si* ! répliqua Gina en riant. Mais tu crois pas qu'il va être étonné d'avoir dormi si longtemps et de se réveiller chez toi, dans un lieu inconnu ?

— Sûrement, Gina ! Sûrement ! Mais Marco a l'air de savoir où il s'en va, même que je t'avoue que j'aimerais bien le savoir, moi aussi.

Là-dessus, la porte s'ouvrit en grand et Enzo, les joues rouges, riant aux larmes, entra en vitesse, suivi par les enfants, hilares, qui lui courraient après.

CHAPITRE 43

Le plus grand procès du siècle, comme se plurent à le nommer les membres de la presse, se prolongea pendant des mois, durant lesquels, les avocats des firmes les plus reconnues déposaient sans cesse de nouvelles procédures visant à faire innocenter leurs richissimes clients et à faire déclarer ce procès caduc.

Cependant, dans la balance de la justice, pesaient aussi, très lourdement, les vociférations vindicatives des populations de tous les pays.

Il fallait que justice soit rendue. Et pour une fois, sans compromis, ni complaisance. Le peuple mondial n'en attendait pas moins.

Il y eut de nombreuses concertations secrètes parmi les plus grands dirigeants de ce monde. Il y eut des rencontres cachées, des menaces de mort, des ordres hargneux, des injonctions, des invitations au silence, et finalement, l'assassinat de l'un des juges mit un terme indirect à tout ce qui se tramait en secret pour sauver les gros dirigeants mis en accusation.

La présence d'un jury, réclamée à cors et à cris par les avocats les plus puissants au monde, désespérés, ayant épuisé toutes leurs autres ressources, espérant, par leurs pouvoirs très étendus, faire ainsi pencher la balance populaire en leur faveur, fut rejetée.

Le premier témoignage qui suscita un émoi certain fut celui de Cynthia. Mais il fut rapidement éclipsé par celui du majordome qui avoua, avec crainte et respect, tout ce dont il avait pu être témoin durant son long service auprès de Peter. Les entrevues secrètes, les indiscretions émises par l'un ou l'autre des hommes présents. Et la fameuse enveloppe remis un certain jour par un jeune livreur inconnu. Ce que contenait ladite enveloppe ? Il ne pourrait le dire car il n'en savait rien, mais ce qu'il pouvait dire, c'est qu'une énorme battue avait été organisée, peu après, pour retrouver cet enfant.

Parmi les nombreuses personnes assignées à témoigner, l'arrivée inattendue de l'Aquila suscita un réel engouement parmi les milliers de gens visionnant le procès en direct.

Si son nouveau nez droit et sa large barbe ne justifiaient plus le surnom qui lui avait été donné, celui-ci confirma avoir reçu un contrat et avoir été bien payé pour l'exécuter.

Par contre, il nia violemment l'avoir mis à exécution et être plutôt parti, avec l'argent, non sans s'être rendu méconnaissable auparavant.

Aussi, lorsqu'Alexander et John Winters, libérés au dernier moment par Marco, furent assignés devant la cour, en chair et en os et bel et bien en vie, le gros Peter s'écria, sans réfléchir, le visage blême et la voix tremblante :

— Ils sont vivants ! ? Ils sont vivants ? Tous les deux ? Mais... mais... Et les photos... Comment ? ...

— Quelles photos ? demanda l'un des juges, surpris.

— Heu... je... les photos !... Je les ai vues ! Ils étaient morts ! Morts tous les deux !

— Monsieur le Juge, s'interposa vivement l'un des avocats de Peter, je pense que mon client a forcément été induit en erreur et je suppose que...

— Peu importe ce que vous supposez, Maître ! J'attends une réponse claire et concise du suspect à ma question ! De quelles photos parlez-vous, monsieur ?

À ce moment précis, le gros Peter sembla pris d'un malaise, fut rapidement évacué tandis que le juge en chef prononça d'une voix forte, parmi le brouhaha de la salle, une suspension d'audience.

Ce dernier regagna son bureau, s'assit dans son gros fauteuil de cuir, réfléchissant à ce qu'il venait d'entendre. Après un coup discret frappé à sa porte, sa secrétaire entra et lui tendit une clé USB.

— Monsieur, vous devriez regarder ceci !

Il prit la clé d'un air morose, l'introduisit dans son ordinateur et, en visionnant l'intégralité de toutes les vidéos, s'affala d'un coup à la renverse contre le dossier de son fauteuil.

Ainsi, Peter avait réellement donné un contrat pour que les frères Winters soient assassinés et ceux-ci, apparemment l'avaient bien été.

Sauf ...

Sauf qu'ils étaient bien vivants !

Et la réaction de Peter montrait, hors de tout doute, qu'il était satisfait que le contrat ait été exécuté, conformément à ses propres ordres...

L'audience reprit et tous les juges, qui avaient pu à leur tour visionner la vidéo entière, mesuraient plus que jamais l'importance de la sentence à prononcer.

Ni le gros Peter, ni aucun des hommes présents lors de cette rencontre secrète et filmée, ne fut en mesure de justifier les photos prises alors que les frères Winters était bel et bien en vie.

— Ceci prouve, hors de tout doute, votre Honneur, que nous avons été manipulés ! lança le gros Peter, en désespoir de cause. Que toute cette histoire a été montée de toutes pièces de façon à nous faire tomber ! C'est une machination gigantesque, montée par Dieu sait qui ! Mais dont le seul but est de nous faire tomber !

— Ah oui, monsieur ? ironisa le juge en chef. Pourtant, d'après ce que j'ai vu et entendu, vous avez clairement ordonné l'exécution des Winters. Et, une fois la preuve, c'est-à-dire les photographies entre vos mains, vous avez avoué vous-même que l'Aquila, à qui vous aviez donné ce contrat, avait fait du bon travail. Je vous cite "au moins, ils sont éliminés ! L'Aquila a fait du bon travail !" ... Nieriez-vous, monsieur, avoir eu de tels propos alors qu'au moins une dizaine d'individus étaient présents avec vous ?

Le gros Peter ne sut quoi répondre et d'un signe de tête, son avocat l'invita au silence.

Sous les murmures survoltés de la salle, le juge en chef cogna fortement son marteau sur le bois du bureau et ordonna une suspension d'audience pour que les juges puissent délibérer et rendre leurs jugements.

Enfin, après un temps interminable de délibérations, arriva le jour où les juges, les épaules droites et fièrement redressées devant la foule massée dans le tribunal, rendirent leurs verdicts unanimes.

Ils énumérèrent les noms des inculpés et, l'un après l'autre, leur donnèrent une sentence de prison à vie, accompagnée d'une forte amende.

*
* *

— Cynthia ! Comme je suis heureux de vous retrouver enfin dans des conditions plus agréables ! s'exclama Alexander en lui tendant un énorme bouquet de fleurs après avoir déposé un baiser sur sa main avec déférence.

— Moi aussi, Alexander ! Oh, merci, elles sont ravissantes ! Venez, entrez !

Elle se dirigea vers la cuisine, plaça le bouquet dans un grand vase rempli d'eau avant d'en humer le parfum délicat et prépara un plateau de boissons fraîches.

— Venez, Alexander. Allons nous installer dehors, la journée est si belle !

— Marco n'est pas là ?

— Non, il est parti faire un tour d'avion avec les enfants. Il ne devrait plus tarder. Venez, Alexander.

— Heu... Cynthia... je crois que je devrais plutôt revenir plus tard...

Cynthia déposa le plateau sur le comptoir, s'approcha de lui et, touchée par son embarras évident, dit d'une voix douce :

— Alexander, je suis au courant. Pour tout. Ce sera l'occasion pour nous deux de discuter de tout ça et mettre un terme à ce malaise qui risque de se prolonger et de s'amplifier avec le temps. S'il vous plait, Alexander. Votre amitié m'est précieuse et je ne voudrais pas la perdre, vraiment pas.

— Cynthia, je me sens si confus...

— Ne le soyez pas, Alexander, venez.

Installés sur la terrasse ombragée et savourant une limonade aux framboises, ils restèrent un long moment silencieux. D'abord embarrassé et mal à l'aise, Alexander se mit enfin à parler avec franchise et ses aveux le soulagèrent au-delà de tout ce qu'il aurait pu imaginer. Ses yeux perçants la dévisageant avec douceur et intensité, il finit par lui avouer l'étendue de son amour.

— Sans ces circonstances, jamais je n'aurais osé vous le dire et surtout, jamais je n'aurais voulu vous le dire, Cynthia. Jamais, pour rien au monde, je n'aurais voulu compromettre votre tranquillité et votre quiétude. Dans un sens, je me sens soulagé que mes sentiments aient été révélés au grand jour, malgré ma honte à votre égard. Mais j'ai eu beau me morigéner, me contraindre de toutes les façons à vous oublier ou vous voir sous un jour différent, je n'y arrive pas. C'est ainsi, Cynthia. Je n'y peux rien malgré mes efforts. Mais, jamais je ne vous importunerai, ni ne vous nuirai de quelque façon que ce soit. Vous le savez, n'est-ce pas ?

— Oui, Alexander, je le sais, ne vous en faites pas. Dans le cas contraire, j'aurai plutôt cherché à vous éviter au lieu de vous inviter à me parler franchement. Tout ce que vous m'avez dit me touche énormément. Du fond du cœur, je vous remercie de toute cette affection que vous me portez. Vous savez, Alexander, si vous le désiriez, je pourrais vous aider à vous libérer de ces sentiments et à vous les faire oublier.

— Ah oui ? Vraiment ? Cela fait-il partie de ces nombreux dons que vous avez Cynthia ?

— En quelque sorte, oui, répondit Cynthia en souriant.

— Non, Cynthia. Même si je sais qu'il n'est pas et ne sera jamais réciproque, ce sentiment d'amour très fort que j'éprouve pour vous me rend profondément heureux. Plus que je ne l'ai jamais été de toute ma vie.

À ces mots, Cynthia, en proie à une émotion intense, essuya furtivement une larme qui coula, bien malgré elle sur sa joue.

Alexander prit sa main, l'embrassa avec douceur avant de changer de sujet.

— Cynthia, vous avez changé ma vie de bien des façons. Si vous saviez le nombre de lettres et de messages que je reçois pour le bien que les Winters Solution et Liberté apportent ! Ça me rend tellement heureux, ça aussi ! Un jour, quand vous aurez le temps, je vous les montrerai. C'est si émouvant ! Et tout ça, c'est grâce à vous ! À vous et à Steven bien sûr ! Je vous suis tellement reconnaissant ! Tellement ! Pour tout ce bien que vous avez apporté dans ma vie ! Et je tiens à le souligner ! Alors, samedi prochain, j'organise un grand banquet en votre honneur et celui de Marco.

— Alexander, vous savez bien que je ne suis pas à l'aise dans ce genre de réception...

— Oh ! Je vous en prie, Cynthia ! S'il vous plaît, acceptez ! Venez donc égayer ces soirées mondaines, ennuyeuses à mourir, en vous comportant comme vous seuls savez le faire ! En dansant une valse, par exemple, alors que ce n'est ni le moment, ni l'endroit... Vous savez apporter tant de joie là où il en manque ! Je veux fêter nos retrouvailles et vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour moi, Marco et vous, s'il vous plaît...

Cynthia eut un grand sourire attendri devant l'insistance d'Alexander.

— Très bien, Alexander ! Si vous y tenez tant que ça, nous irons, vous pouvez compter sur nous. Vos invités n'auront qu'à bien se tenir !

Alexander éclata de rire.

— Oui comme vous dites, Cynthia ! Sinon, tant pis pour eux ! Il se leva pour prendre congé. Ses yeux avaient retrouvé leur éclat. Ils se posèrent avec douceur et tendresse dans ceux de Cynthia.

— Vous partez déjà ?

— Hé bien...

— Alexander, Marco et les enfants vont revenir d'une minute à l'autre. Restez au moins jusqu'à leur retour, voulez-vous ? Ils seront si déçus de vous avoir manqué ! Et puis, depuis le temps que vous refusez, accepteriez-vous enfin de souper avec nous à nouveau ? Vous m'avez fuie assez longtemps, vous ne croyez pas ?

Alexander eut un rire léger et en se rasseyant, prit de nouveau entre les siennes la main de Cynthia qu'il embrassa avec tendresse.

— Très bien. Avec grand plaisir, Cynthia.

— Merci, Alexander ! J'en suis ravie ! Et maintenant, dites-moi, comment ça se passe avec votre frère ?

— Oh très bien ! Il me surprend beaucoup, vous savez ? En fait, il a...

Le bruit de moteur de l'hydravion l'interrompit et ils le virent approcher et se poser en douceur sur le lac. Cynthia eut un sourire ravi. Elle se leva.

— Vous nous raconterez tout plus tard, Alexander ! J'ai hâte de savoir comment John se débrouille. Venez, allons les rejoindre !

Les enfants accoururent vers eux avant de se jeter tous les deux sur Alexander qui riait de bonheur.

Alors que les petits l'entraînaient en courant, Cynthia enlaça Marco qui sortait de l'avion et, tout en marchant vers la maison, elle lui raconta tout ce qui s'était dit entre elle et Alexander.

— Nous avons retrouvé notre ami, Marco ! conclut-elle avec un sourire heureux. Elle prit son bras et s'arrêta. Marco se tourna vers elle et elle le regarda avec amour, les yeux brillants, en passant les bras autour de son cou.

— Je suis tellement contente que nous ayons pu enfin parler ouvertement ! Je me sens plus légère, tu sais ?

Marco la dévisagea avec tendresse, ses mains parcourant son visage avec douceur, son regard ardent s'arrêtant un instant sur ses lèvres avant de les embrasser avec passion, l'étreignant contre lui avec force.

— Plus légère, hein ? dit-il d'un ton moqueur avant de la soulever d'un geste subit et de la faire tourner rapidement.

Avec un cri de surprise, Cynthia éclata de rire tout en s'agrippant à son cou.

— Arrête Marco ! J'ai le vertige !

CHAPITRE 44

Adossée aux oreillers, emmitouflée dans un chandail de Marco, beaucoup trop grand pour elle, une jambe étendue, l'autre repliée, le pied accoté sur la cuisse de Marco, Cynthia l'observait amoureusement d'un air attendri.

La tête penchée, Marco était en train d'appliquer du vernis sur les ongles de ses orteils avec soin et minutie, essayant de ne pas dépasser.

Elle murmura :

— Marco ?

— Oui, ma douce ? répondit Marco, concentré sur son travail.

— As-tu déjà bercé un bébé ?

— Non, j'ai jamais eu l'occasion de ...

Il redressa sa tête d'un coup, ses yeux agrandis. Il la fixa intensément.

Cynthia lui adressa un grand sourire, les yeux brillants de joie et d'émotion.

Le regard de Marco s'illumina. Il demanda d'une voix vibrante d'espoir :

— Je vais adorer ça ?

Cynthia hocha la tête sans pouvoir parler, riant et pleurant à la fois.

— Cynthia ! Cynthia, mon amour ! Oh, mon amour ! s'écria Marco, fou de joie, en se redressant d'un coup.

La bouteille de vernis tomba sur le sol tandis que le pinceau avait dessiné un long trait sur le pied de Cynthia avant de tomber à son tour. Marco l'enlaça fougueusement, la serrant contre lui avec force. Il prit son visage entre ses mains, ses yeux la parcourant avec intensité et fébrilité. Sa voix tremblait :

— C'est vrai, Cynthia ? C'est vrai ? On va avoir un bébé ? Tous les deux ?

— Oui, mon amour ! Oui ! On va avoir un bébé, tous les deux ! répondit doucement Cynthia, le regard illuminé d'amour et de bonheur.

Marco secoua la tête et s'enfouit dans les boucles soyeuses, incapable de parler. Cynthia glissa une main dans ses cheveux, l'attirant contre elle, serrant sa tête en le berçant tendrement. Il se redressa, lui sourit, terriblement ému.

D'un geste très doux, elle prit son visage entre ses mains et, de ses lèvres, essuya avec une infinie tendresse, les larmes qui coulaient sur les joues de Marco.

*
* *

Quelques semaines plus tard, dans la maison endormie sous la tempête de neige qui faisait rage à l'extérieur, Marco, caressant d'une main dévote le ventre légèrement arrondi de Cynthia, murmura d'une voix douce mais ferme :

— Il est maintenant hors de question de faire quoi que ce soit, pour qui que ce soit, tant que ce tout petit ne sera pas né, d'accord, ma chérie ?

Cynthia eut un rire léger, les doigts enfouis dans les cheveux de Marco blotti contre elle.

— Oui, mon amour, ne t'en fais pas. On attendra pour mener les autres combats. Jamais je ne mettrai la vie d'aucun de mes enfants en danger ! Pour quoi que ce soit ou pour qui que ce soit. De toute façon, mon joli bâton ne le permettrait pas.

Elle se tut un long moment, revivant avec émotion cet instant où elle l'avait découvert abandonné au pied d'un arbre, avec tant de surprise, de frayeur et de joie mélangées.

Elle croisa le regard amoureux de Marco posé sur elle qui dit, comme s'il avait lu dans ses pensées :

— Il s'en est passé des choses depuis !

— Oh oui ! Tellement de choses ! Et dire que ce jour-là, je ne souhaitais que porter une jolie robe rouge !

À ce moment, elle entendit le rire joyeux, tendre et aimant de cette merveilleuse lumière appelée Aurore.

Aurore, comme un nouveau jour qui se lève, une renaissance, un nouveau départ, un nouvel espoir, une nouvelle vie... Aurore comme un secret à jamais enfoui dans la lumière dansante d'une nuit étoilée.

FIN

ISBN N° 978-2-9817618-0-4

Achevé d'imprimer en mars 2019

Dépôt légal : 2019